

Verder titel, plaat i. 1. st
Pagina's 16, 18, 35, 36, 41, 52, 53, 54, 105, 130,
143, 215, 243, 247, 248, 253, 254, 260, 264, 309,
308, 335, 352, 459, 493. berelikt.
Plaat 25, 26, 27, 28, 30, 31, 29, 32, 34, 33, 35,
36 berelikt. Pagina's 493, 499 perkerelikt.



N N N

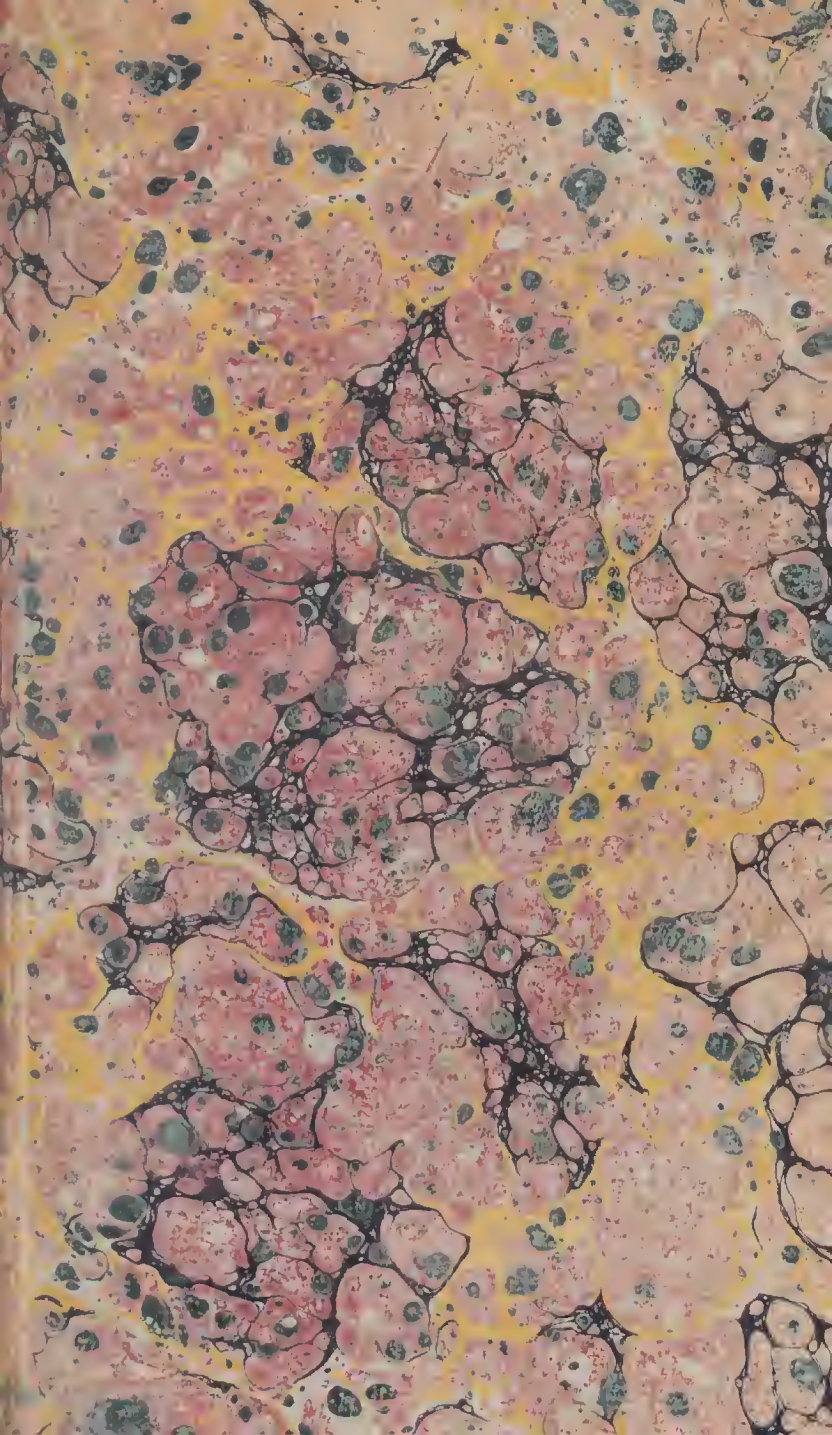
BIBLIOTHEEK



7 7496 00041725 1

NATIONAAL NATUURHISTORISCH MUSEUM

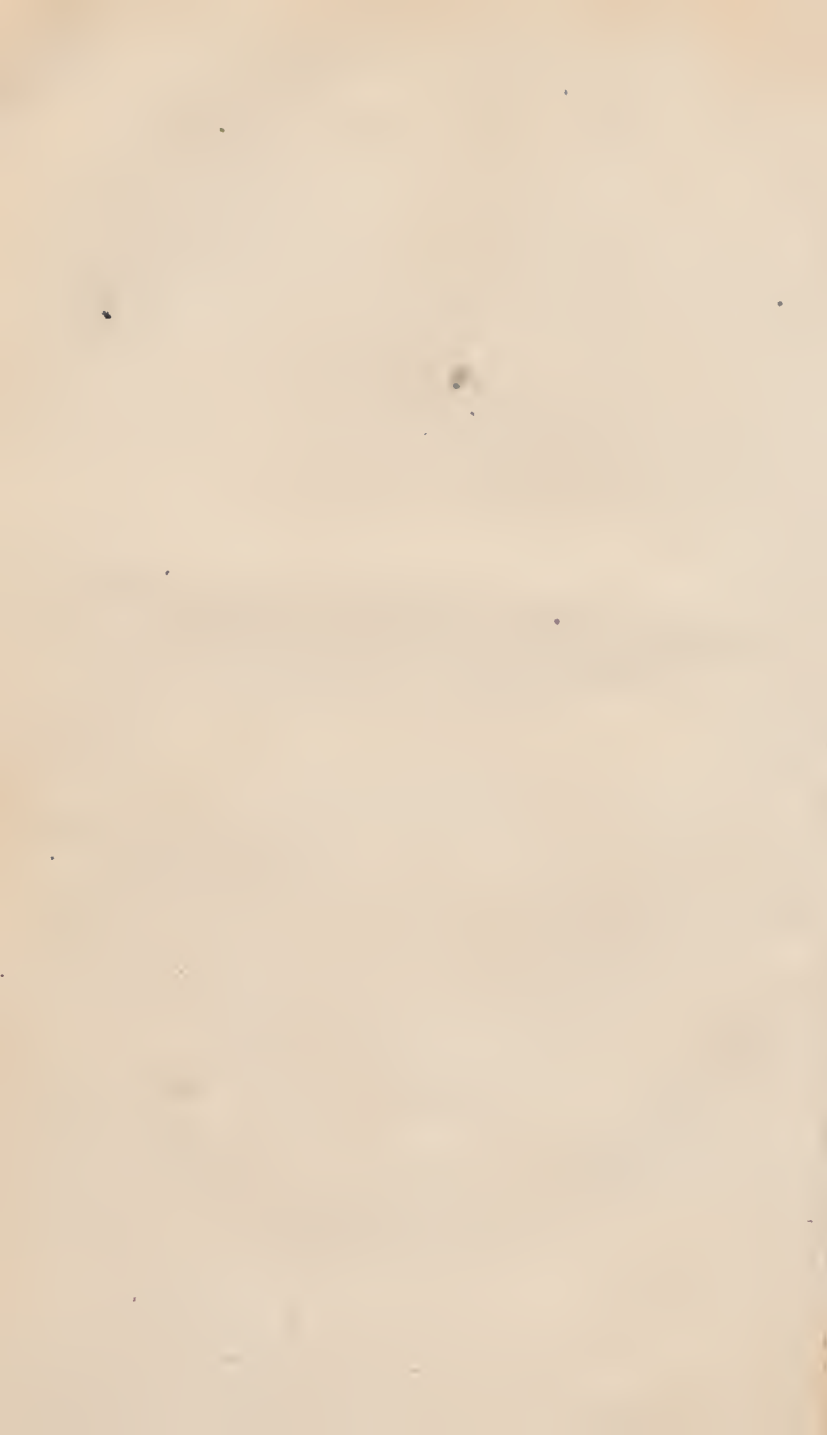
Postbus 9517 2300 RA Leiden Nederland



L Buff 1822
BR A 00720

Frys 31,

Voor Veertien dagen



BIBLIOTHEEK
DER
IV^e INFANTEE BRIGADE.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE BUFFON.

QUADRUPÈDES.

M. 3211 0112
M. 3211 0112

DE L'IMPRIMERIE DE WAGREZ AINÉ.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE BUFFON

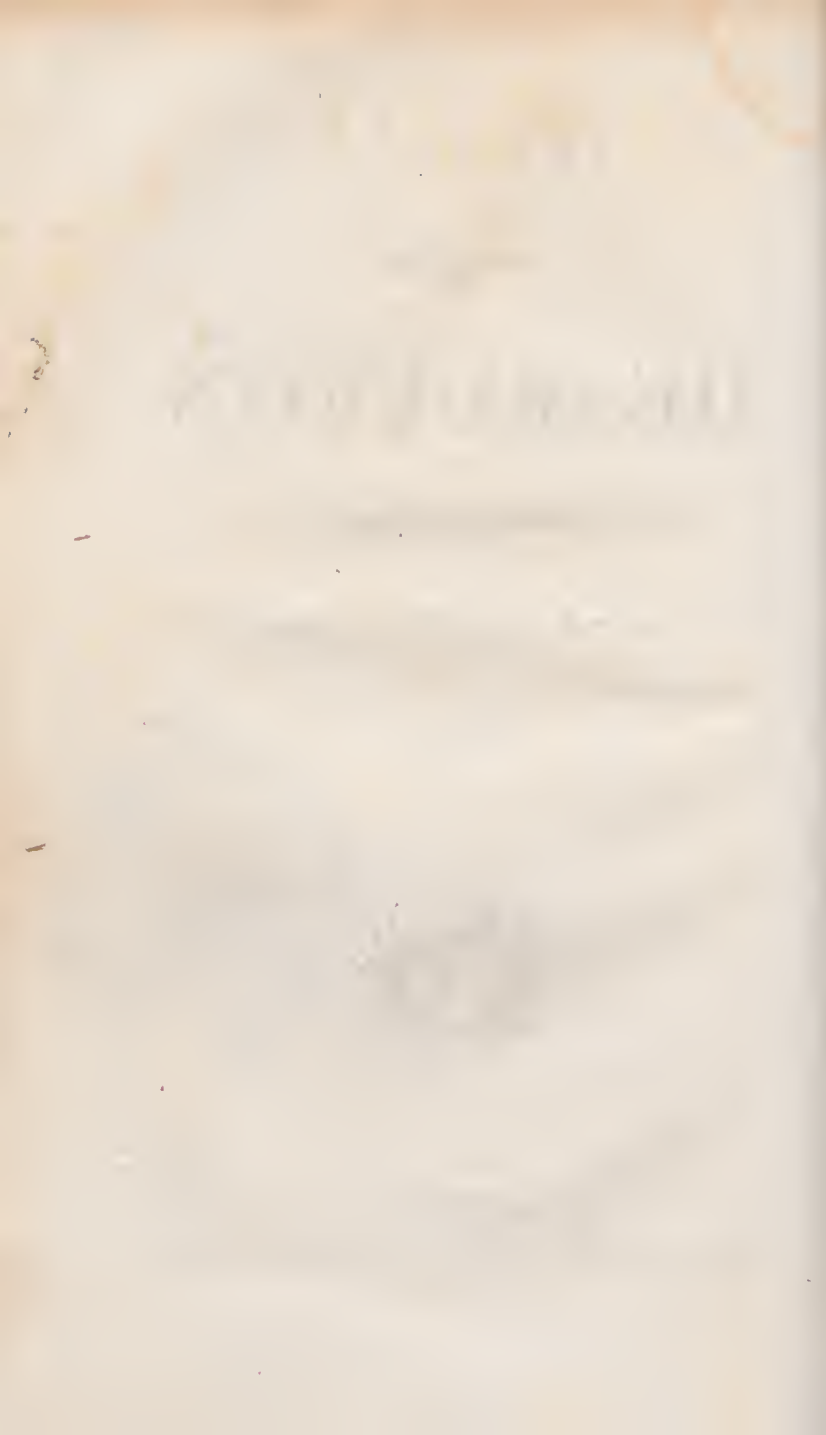
NOUVELLE ÉDITION PUBLIÉE

PAR H. R. DUTHILLOEUL.

TOME V.



A BRUXELLES ,
CHEZ H. TARLIER, LIBRAIRE, RUE DE L'EMPEREUR.
M. DCCCXXII.



HISTOIRE NATURELLE DES QUADRUPÈDES.



SUITE DES ANIMAUX CARNASSIERS
DE NOS CONTRÉES.

LE RAT.

DESCENDANT par degré du grand au petit, du fort au faible, nous trouverons que la nature a su tout compenser; qu'uniquement attentive à la conservation de chaque espèce, elle fait profusion d'individus et se soutient par le nombre dans toutes celles qu'elle a réduites au petit, ou qu'elle a laissées sans forces, sans armes et sans courage; et non-seulement elle a voulu que ces espèces inférieures fussent en état de résister ou durer par le nombre, mais il semble qu'elle ait en même-tems donné des supplémens à chacune en multipliant les espèces voisines. Le rat, la souris, le mulot, le rat d'eau, le campagnol, le loir, le lérot, le museardin, la musaraigne, beaucoup d'autres que je ne cite point, parce

qu'ils sont étrangers à notre climat , forment autant d'espèces distinctes et séparées , mais assez peu différentes pour pouvoir en quelque sorte se suppléer , et faire que , si l'une d'entr'elles venait à manquer , le vide en ce genre serait à peine sensible : c'est ce grand nombre d'espèces voisines qui a donné l'idée des genres aux naturalistes ; idée que l'on ne peut employer qu'en ce sens , lorsqu'on ne voit les objets qu'en gros , mais qui s'évanouit dès qu'on l'applique à la réalité , et qu'on vient à considérer la nature en détail.

Les hommes ont commencé par donner différens noms aux choses qui leur ont paru distinctement différentes , et en même-tems ils ont fait des dénominations générales pour tout ce qui leur paraissait à peu près semblable. Chez les peuples grossiers et dans toutes les langues naissantes , il n'y a presque que des noms généraux , c'est-à-dire , des expressions vagues et informes de choses du même ordre , et cependant très-différentes entr'elles : un chêne , un hêtre , un tilleul , un sapin , un if , un pin , n'auront d'abord eu d'autre nom que celui d'*arbre* ; ensuite le chêne , le hêtre , le tilleul , se seront tous trois appelés *chênes* , lorsqu'on les aura distingués du sapin , du pin , de l'if , qui tous trois se seront appelés *sapin*. Les noms particuliers ne sont venus qu'à la suite de la comparaison et de l'examen détaillé qu'on a fait de chaque espèce de choses , On a augmenté le nombre de ces noms à mesure qu'on a plus étudié et mieux connu la nature : plus on l'examinera , plus on la comparera , plus il y aura de noms propres et de dénominations particulières. Lorsqu'on nous la présente donc aujourd'hui par des dénominations générales , c'est-à-dire , par des genres , c'est nous renvoyer à l'ABC de toute conaissance , et rappeler les ténèbres de l'enfance des hommes : l'ignorance a fait les genres ,

la science a fait et fera les noms propres , et nous ne craindrons pas d'augmenter le nombre des dénominations particulières toutes les fois que nous voudrons désigner des espèces différentes.

L'on a compris et confondu sous ce nom générique de rat , plusieurs espèces de petits animaux : nous ne donnerons ce nom qu'au rat commun , qui est noirâtre , et qui habite dans les maisons ; chacune des autres espèces aura sa dénomination particulière , parce que , ne se mêlant point ensemble , chacun est différent de toutes les autres. Le rat est assez connu par l'incommodité qu'il nous cause : il habite ordinairement les greniers où l'on entasse le grain , où l'on serre les fruits , et de là descend et se répand dans la maison. Il est carnassier et même omnivore ; il semble seulement préférer les choses dures aux plus tendres : il rongé la laine , les étoffes , les meubles , perce le bois , fait des trous dans les murs , se loge dans l'épaisseur des planchers , dans les vides de la charpente ou de la boiserie ; il en sort pour chercher sa subsistance , et souvent il y transporte tout ce qu'il peut traîner ; il y fait même quelquefois magasin , sur-tout lorsqu'il a des petits. Il produit plusieurs fois par an , presque toujours en été ; les portées ordinaires sont de cinq ou six. Il cherche les lieux chauds , et se niche en hiver auprès des cheminées , ou dans le foin , dans la paille. Malgré les chats , le poison , les pièges , les appats , ces animaux pullulent si fort , qu'ils causent souvent de grands dommages ; c'est sur-tout dans les vieilles maisons à la campagne , où l'on garde du blé dans les greniers , et où le voisinage des granges et des magasins à foin facilite leur retraite et leur multiplication , qu'ils sont en si grand nombre , qu'on serait obligé de démeubler , de déserté , s'ils ne se détruisaient eux-mêmes : mais nous avons vu par

expérience qu'ils se tuent, qu'ils se mangent entr'eux, pour peu que la faim les presse; en sorte que quand il y a disette à cause du trop grand nombre, les plus forts se jettent sur les plus faibles, leur ouvrent la tête, et mangent d'abord la cervelle, et ensuite le reste du cadavre : le lendemain la guerre recommence, et dure ainsi jusqu'à la destruction du plus grand nombre; c'est par cette raison qu'il arrive ordinairement qu'après avoir été infesté de ces animaux pendant un tems, ils semblent souvent disparaître tout-à-coup, et quelquefois pour long-tems. Il en est de même des mulots, dont la pullulation prodigieuse n'est arrêtée que par les cruautés qu'ils exercent entr'eux, dès que les vivres commencent à leur manquer. Aristote a attribué cette destruction subite à l'effet des pluies : mais les rats n'y sont point exposés, et les mulots savent s'en garantir; car les trous qu'ils habitent sous terre ne sont pas même humides.

Les rats sont aussi lascifs que voraces; ils glapissent dans leurs amours, et crient quand ils se battent; ils préparent un lit à leurs petits, et leur apportent bientôt à manger : lorsqu'ils commencent à sortir de leur trou, la mère les veille, les défend, et se bat même contre les chats pour les sauver. Un gros rat est plus méchant et presque aussi fort qu'un jeune chat; il a les dents de devant longues et fortes. Le chat mord mal; et comme il ne se sert guère que de ses griffes, il faut qu'il soit non-seulement vigoureux, mais aguerri. La belette, quoique plus petite, est un ennemi plus dangereux, et que le rat redoute, parce qu'elle le suit dans son trou : le combat dure quelquefois long-tems; la force est au moins égale, mais l'emploi des armes est différent : le rat ne peut blesser qu'à plusieurs reprises, et par les dents de devant, lesquelles sont plutôt faites

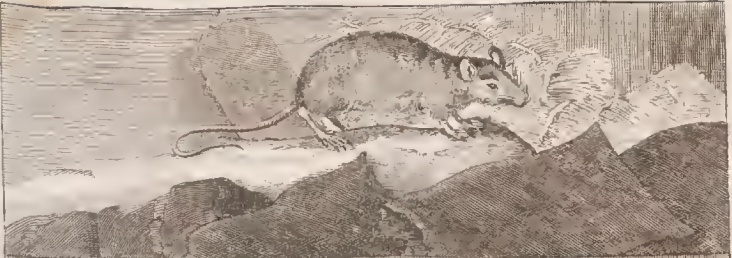
pour ronger que pour mordre , et qui , étant posées à l'extrémité du levier de la mâchoire , ont peu de force ; tandis que la belctte mord de toute la mâchoire avec acharnement , et qu'au lieu de démordre , elle suce le sang de l'endroit entamé : aussi le rat succombe-t-il toujours.

On trouve des variétés dans cette espèce , comme dans toutes celles qui sont très-nombreuses en individus : outre les rats ordinaires , qui sont noirâtres , il y en a de bruns , de presque noirs , d'autres d'un gris plus blanc ou plus roux , et d'autres tout-à-fait blancs ; ces rats blancs ont les yeux rouges comme le lapin blanc , la souris blanche , et comme tous les autres animaux qui sont tout-à-fait blancs. L'espèce entière , avec ses variétés , paraît être naturelle aux climats tempérés de notre continent , et s'est beaucoup plus répandue dans les pays chauds que dans les pays froids. Il n'y en avait point en Amérique , et ceux qui y sont aujourd'hui et en très-grand nombre , y ont débarqué avec les Européens : ils multiplièrent d'abord si prodigieusement , qu'ils ont été pendant long-tems le fléau des colonies , où ils n'avaient guère d'autres ennemis que les grosses couleuvres , qui les avalent tout vivans. Les navires les ont aussi portés aux Indes orientales , et dans toutes les îles de l'Archipel indien : il s'en trouve aussi beaucoup en Afrique. Dans le nord , au contraire , ils ne se sont guère multipliés au delà de la Suède ; et ce qu'on appelle des rats en Norvège , en Laponie , etc. sont des animaux différens de nos rats.

LA SOURIS.

LA souris , beaucoup plus petite que le rat , est aussi plus nombreuse , plus commune et plus généralement répandue : elle a le même instinct , le même tempérament , le même naturel et n'en diffère guère que par la faiblesse et par les habitudes qui l'accompagnent; timide par nature , familière par nécessité , la peur ou le besoin font tous ses mouvemens ; elle ne sort de son trou que pour chercher à vivre ; elle ne s'en écarte guère , y rentre à la première alerte , ne va pas , comme le rat , de maisons en maisons , à moins qu'elle n'y soit forcée ; fait aussi beaucoup moins de dégâts , a les mœurs plus douces , et s'apprivoise jusqu'à un certain point , mais sans s'attacher : comment aimer en effet ceux qui nous dressent des embûches ? Plus faible , elle a plus d'ennemis auxquels elle ne peut échapper , ou plutôt se soustraire , que par son agilité , sa petitesse même. Les chouettes , tous les oiseaux de nuit , les chats , les fouines , les belettes , les rats même , lui font la guerre ; on l'attire , on la leurre aisément par des appâts , on la détruit à milliers ; elle ne subsiste enfin que par son immense fécondité.

J'en ai vu qui avaient mis bas dans des souricières ; elles produisent dans toutes les saisons , et plusieurs fois par an : les portées ordinaires sont de cinq ou six petits ; en moins de quinze jours ils prennent assez de force et de croissance pour se disperser et aller chercher à vivre. Ainsi la durée de la vie de ces petits animaux est fort courte , puisque leur accroissement est



1.



2.



3.



4.

De Sève, Del.

L'Épave, Sculp.

1 LA SOURIS. 2 LE RAT.

3 LE RAT D'EAU. 4 LE COCHON D'INDE.

si prompt ; et cela augmente encore l'idée qu'on doit avoir de leur prodigieuse multiplication. Aristote dit qu'ayant mis une souris pleine dans un vase à serrer du grain , il s'y trouva peu de tems après cent vingt souris , toutes issues de la même mère.

Ces petits animaux ne sont point laids ; ils ont l'air vif et même assez fin : l'espèce d'horreur qu'on a pour eux n'est fondée que sur les petites surprises et sur l'incommodité qu'ils causent. Toutes les souris sont blanches sous le ventre , et il y en a de blanches sur-tout le corps ; il y en a aussi de plus ou moins brunes et de plus ou moins noires. L'espèce est généralement répandue en Europe , en Asie , en Afrique ; mais on prétend qu'il n'y en avait point en Amérique , et que celles qui y sont actuellement en grand nombre , viennent originellement de notre continent : ce qu'il y a de vrai , c'est qu'il paraît que ce petit animal suit l'homme , et fuit les pays inhabités , par l'appétit naturel qu'il a pour le pain , le fromage , le lard , l'huile , le beurre , et les autres alimens que l'homme prépare pour lui-même.

LE MULOT.

LE mulot est plus petit que le rat , et plus gros que la souris ; il n'habite jamais les maisons , et ne se trouve que dans les champs et dans les bois : il est remarquable par les yeux qu'il a gros et proéminens , et il diffère encore du rat et de la souris par la couleur du poil , qui est blanchâtre sous le ventre , et d'un roux brun sur le dos : il est très-généralement et très-abondamment répandu , sur-tout dans les terres élevées. Il paraît qu'il est long-tems à croître , parce qu'il varie considérablement pour la grandeur : les grands ont quatre pouces deux ou trois lignes de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue ; les petits , qui paraissent adultes comme les autres , ont un pouce de moins : et comme il s'en trouve de toutes les grandeurs intermédiaires , on ne peut pas douter que les grands et les petits ne soient tous de la même espèce. Il y a grande apparence que c'est faute d'avoir connu ce fait , que quelques naturalistes en ont fait deux espèces ; l'une qu'ils ont appelée *le grand rat des champs* et l'autre *le mulot*. Ray , qui le premier est tombé dans cette erreur en les indiquant sous deux dénominations , semble avouer qu'il n'en connaît qu'une espèce : et quoique les courtes descriptions qu'il donne de l'une et de l'autre espèce paraissent différer , on ne doit pas en conclure qu'elles existent toutes deux , 1°. parce qu'il n'en connaissait lui-même qu'une : 2°. parce que nous n'en connaissons qu'une , et que quelques recherches que nous ayons faites , nous n'en avons trouvé qu'une : 3°. parce que Gesner et les autres anciens naturalistes

ne parlent que d'une , sous le nom de *mus agrestis major* , qu'ils disent être très-commune , et que Ray dit aussi que l'autre qu'il donne sous le nom de *mus domesticus medius* , est très-commune ; ainsi il serait impossible que les uns et les autres de ces auteurs ne les eussent pas vues toutes deux , puisque , de leur aveu , toutes deux sont si commune : 4°. parce que dans cette seule et même espèce , comme il s'en trouve de plus grands et de plus petits , il est probable qu'on a été induit en erreur , et qu'on a fait une espèce des grands , et une autre espèce des plus petits : 5°. enfin , parce que les descriptions de ces deux prétendues espèces n'étant nulle part ni exactes ni complètes , on ne doit pas tabler sur les caractères vagues et sur les différences qu'elles indiquent.

Les anciens , à la vérité , font mention de deux espèces , l'une sous la dénomination de *mus agrestis major* , et l'autre sous celle de *mus agrestis minor*. Ces deux espèces sont fort communes , et nous les connaissons comme les anciens ; la première est notre mulot : mais la seconde n'est pas le *mus domesticus medius* de Ray ; c'est un autre animal qui est connu sous le nom de mulot à courte queue , ou de petit rat des champs : et comme il est fort différent du rat ou du mulot , nous n'adoptons pas le nom générique de petit rat des champs , ni celui de mulot à courte queue , parce qu'il n'est ni rat ni mulot , et nous lui donnerons un nom particulier . Il en est de même d'une espèce nouvelle qui s'est répandue depuis quelques années , et qui s'est beaucoup multipliée autour de Versailles et dans quelques provinces voisines de Paris , qu'on appelle rats des bois , rats sauvages , gros rats des champs , qui sont très-

* Je l'appelle *campagnol* , de son nom en italien *campagnoli*.

voraces , très-méchans , très-nuisibles , et beaucoup plus grands que nos rats ; nous lui donnerons aussi un nom particulier , parce qu'elle diffère de toutes les autres , et que , pour éviter toute confusion , il faut donner à chaque espèce un nom. Comme le mulot et le mulot à courte queue , que nous appellerons campagnol , sont tous deux très-communs dans les champs et dans les bois , les gens de la campagne les ont désignés par la différence qui les a le plus frappés : nos paysans en Bourgogne appellent le mulot la rate à la grande queue , et le campagnol la rate couette ; dans d'autres provinces on appelle le mulot le rat sauterelle , parce qu'il va toujours par sauts : ailleurs on l'appelle souris de terre lorsqu'il est petit , et mulot lorsqu'il est grand. Ainsi on se souviendra que la souris de terre , le rat sauterelle , la rate à la grande queue , le grand rat des champs , le rat domestique moyen , ne sont que des dénominations différentes de l'animal que nous appelons mulot.

Il habite , comme je l'ai dit , les terres sèches et élevées ; on le trouve en grande quantité dans les bois et dans les champs qui en sont voisins ; il se retire dans des trous qu'il trouve tout faits , ou qu'il se pratique sous des buissons et des troncs d'arbres : il y amasse une quantité prodigieuse de gland , de noisettes ou de faine ; on en trouve quelquefois jusqu'à un boisseau dans un seul trou ; et cette provision , au lieu d'être proportionnée à ses besoins , ne l'est qu'à la capacité du lieu. Ces trous sont ordinairement de plus d'un pied sous terre , et souvent partagés en deux loges , l'une où il habite avec ses petits , et l'autre où il fait son magasin. J'ai souvent éprouvé le dommage très-considérable que ces animaux causent aux plantations ; ils emportent les glands nouvellement semés ; ils suivent le sillon

tracé par la charrie , déterrent chaque gland l'un après l'autre , et n'en laissent pas un : cela arrive sur-tout dans les années où le gland n'est pas fort abondant ; comme ils n'en trouvent pas assez dans les bois , ils viennent le chercher dans les terres semées , ne le mangent pas sur le lieu , mais l'emportent dans leur trou , où ils l'entassent et le laissent souvent sécher et pourrir. Eux seuls font plus de tort à nu semis de bois que tous les oiseaux et tous les autres animaux ensemble. Je n'ai trouvé d'autre moyen pour éviter ce grand dommage , que de tendre des pièges de dix pas en dix pas dans toute l'étendue de la terre semée : il ne faut qu'une noix grillée pour appât , sous une pierre plate soutenue par une bûchette ; ils viennent pour manger la noix , qu'ils préfèrent au gland : comme elle est attachée à la bûchette , dès qu'ils y touchent , la pierre leur tombe sur le corps , et les étouffe ou les écrase. Je me suis servi du même expédient contre les campagnols , qui détruisent aussi les glands ; et comme l'on avait soin de m'apporter tout ce qui se trouvait sous les pièges , j'ai vu les premières fois , avec étonnement , que chaque jour on prenait une centaine tant de mulots que de campagnols , et cela dans une pièce de terre d'environ quarante arpens : j'en ai eu plus de deux milliers en trois semaines , depuis le 15 novembre jusqu'au 8 décembre , et ensuite en moindre nombre jusqu'aux grandes gelées , pendant lesquelles ils se recèlent et se nourrissent dans leur trou. Depuis que j'ai fait cette épreuve , il y a plus de vingt ans , je n'ai jamais manqué , toutes les fois que j'ai semé du bois , de me servir du même expédient , et jamais on n'a manqué de prendre des mulots en très-grand nombre. C'est sur-tout en automne qu'ils sont en si grande quantité : il y en a beaucoup moins au printemps ; car ils se détruisent eux-mêmes , pour peu que

les vivres viennent à leur manquer pendant l'hiver : les gros mangent les petits. Ils mangent aussi les campagnols , et même les grives , les merles et les autres oiseaux qu'ils trouvent pris aux laeets ; ils commencent par la cervelle , et finissent par le reste du cadavre. Nous avons mis dans un même vase douze de ces mulots vivans ; on leur donnait à manger à huit heures du matin : un jour qu'on les oublia d'un quart d'heure , il y en eût un qui servit de pâture aux autres ; le lendemain ils en mangèrent un autre , et enfin au bout de quelques jours il n'en resta qu'un seul ; tous les autres avaient été tués et dévorés en partie , et celui qui resta le dernier avait lui-même les pattes et la queue mutilées.

Le rat pullule beaucoup , le mulot pullule encore davantage ; il produit plus d'une fois par an , et les portées sont souvent de neuf et dix , au lieu que celle du rat ne sont que de cinq ou six. Un homme de ma campagne en prit un jour vingt-deux dans un seul trou ; il y avait deux mères et vingt petits. Il est très-généralement répandu dans toute l'Europe ; on le trouve en Suède , et c'est celui que M. Linnæus appelle *mus caudâ longâ , corpore nigro flavescente , abdomine albo*. Il est très-commun en France , en Italie , en Suisse : Gesner l'a appelé *mus agrestis major*. Il est aussi en Allemagne et en Angleterre , où on le nomme *feld-musz , field-mause* , c'est-à-dire , *rat des champs*. Il a pour ennemis les loups , les renards , les martres , les oiseaux de proie , et lui-même.

LE SURMULOT.

Nous donnons le nom de surmulot à une nouvelle espèce de mulot, qui n'est connue que depuis quelques années. Aucun naturaliste n'a parlé de cet animal, à l'exception de M. Brisson, qui, le comprenant dans le genre des rats, l'a appelé rat des bois. Mais comme il diffère autant du rat que le mulot ou la souris, qui ont leurs noms propres, il doit avoir aussi un nom particulier, surmulot, comme qui dirait gros, grand mulot, auquel en effet il ressemble plus qu'au rat, par la couleur et par les habitudes naturelles. Le surmulot est plus fort et plus méchant que le rat; il a le poil roux, la queue extrêmement longue et sans poil, l'épine du dos arquée comme l'écureuil, et le corps beaucoup plus épais, des moustaches comme le chat. Ce n'est que depuis environ trente ans que cette espèce est répandue dans les environs de Paris. L'on ne sait d'où ces animaux sont venus, mais ils ont prodigieusement multiplié; et l'on n'en sera pas étonné, lorsqu'on saura qu'ils produisent ordinairement douze ou quinze petits, souvent seize, dix-sept, dix-huit, et même jusqu'à dix-neuf. Les endroits où ils ont paru pour la première fois, et où ils se sont bientôt fait remarquer par leurs dégâts, sont Chantilly, Marly-la-Ville et Versailles. M. le Roy, inspecteur du parc, a eu la bonté de nous en envoyer une grande quantité, vivans et morts; il nous a même communiqué les remarques qu'il a faites sur cette nouvelle espèce. Les mâles sont plus gros, plus hardis et plus méchans que les femelles; lorsqu'on les poursuit et qu'on

veut les saisir , ils se retournent et mordent le bâton ou la main qui les frappe : leur morsure est non-seulement cruelle , mais dangereuse ; elle est promptement suivie d'une enflure assez considérable , et la plaie , quoique petite , est long-tems à se fermer. Ils produisent trois fois par an : ainsi deux individus de cette espèce en font tout au moins trois douzaines en un an. Les mères préparent un lit à leurs petits. Comme il y en avait quelques-unes de pleines dans le nombre de celles qu'on nous avait envoyées vivantes , et que nous les gardions dans des cages , nous avons vu les femelles , deux ou trois jours avant de mettre bas , ronger la planche de la cage , en faire de petits copeaux en quantité , les disposer , les étendre , et ensuite les faire servir de lit à leurs petits.

Les surmulots ont quelques qualités naturelles qui semblent les rapprocher des rats d'eau : quoiqu'ils s'établissent partout , ils paraissent préférer le bord des eaux ; les chiens les chassent comme ils chassent les rats d'eau , c'est-à-dire , avec un acharnement qui tient de la fureur. Lorsqu'ils se sentent poursuivis et qu'ils ont le choix de se jeter à l'eau ou de se fourrer dans un buisson d'épines , à égale distance , ils choisissent l'eau , y entrent sans crainte , et nagent avec une merveilleuse facilité. Cela arrive sur-tout lorsqu'ils ne peuvent regagner leurs terriers ; car ils se creusent , comme les mulots , des retraites sous terre , ou bien ils se gisent dans celles des lapins. On peut , avec les furets , prendre les surmulots dans leurs terriers ; ils les poursuivent comme les lapins ; et semblent même les chercher avec plus d'ardeur.

Ces animaux passent l'été dans la campagne ; et quoiqu'ils se nourrissent principalement de fruits et de grain , ils ne laissent pas d'être aussi très-carnassiers : ils man-

gent les lapereaux , les perdreaux , la jeune volaille ; et quand ils entrent dans un poulailler , ils font comme le putois , ils en égorgent beaucoup plus qu'ils ne peuvent en manger. Vers le mois de novembre , les mères , les petits et tous les jeunes surmulots quittent la campagne , et vont en troupe dans les granges , où ils font un dégât infini ; ils hachent la paille , consomment beaucoup de grain , et infectent le tout de leur ordure. Les vieux mâles restent à la campagne ; chacun d'eux habite seul dans son trou : ils y font , comme les mulots , provision pendant l'automne de gland , de faine , etc. ; ils le remplissent jusqu'au bord , et demeurent eux-mêmes au fond du trou. Ils ne s'y engourdissent pas comme les loirs ; ils en sortent en hiver , sur-tout dans les beaux jours. Ceux qui vivent dans les granges , en chassent les souris et les rats ; l'on a même remarqué , depuis que les surmulots se sont si fort multipliés aux environs de Paris , que les rats y sont beaucoup moins communs qu'ils ne l'étaient autrefois.

LE RAT D'EAU.

LE rat d'eau est un petit animal de la grosseur d'un rat , mais qui , par le naturel et par les habitudes , ressemble beaucoup plus à la loutre qu'au rat ; comme elle , il ne fréquente que les eaux douces , et on le trouve communément sur les bords des rivières , des ruisseaux , des étangs ; comme elle , il ne vit guère que de poissons : les goujons , les mouettes , les verrons , les ablettes , le frai de la carpe , du brochet , du barbeau , sont sa nourriture ordinaire ; il mange aussi des grenouilles , des insectes d'eau , et quelquefois des racines et des herbes. Il n'a pas , comme la loutre , des membranes entre les doigts des pieds ; c'est une erreur de Willughby , que Ray et plusieurs autres naturalistes ont copiée : il a tous les doigts des pieds séparés , et cependant il nage facilement , se tient sous l'eau long-tems , et rapporte sa proie pour la manger à terre , sur l'herbe ou dans son trou ; les pêcheurs l'y surprennent quelquefois en cherchant des écrevisses ; il leur mord les doigts , et cherche à se sauver en se jetant dans l'eau. Il a la tête plus courte , le museau plus gros , le poil plus hérissé et la queue beaucoup moins longue que le rat. Il fuit , comme la loutre , les grands fleuves , ou plutôt les rivières trop fréquentées. Les chiens le chassent avec une espèce de fureur. On ne le trouve jamais dans les maisons , dans les granges ; il ne quitte pas le bord des eaux , ne s'en éloigne même pas autant que la loutre , qui quelquefois s'écarte et voyage en pays sec à plus d'une lieue. Le rat d'eau ne va point dans les terres élevées ; il est fort rare

dans les hautes montagnes , dans les plaines arides , mais très-nombreux dans tous les vallons humides et marécageux. Les mâles et les femelles se cherchent sur la fin de l'hiver ; elles mettent bas au mois d'avril : les portées ordinaires sont de six ou sept. Peut-être ces animaux produisent-ils plusieurs fois par an , mais nous n'en sommes pas informés. Leur chair n'est pas absolument mauvaise , les paysans la mangent les jours maigres comme celle de la loutre. On les trouve partout en Europe , excepté dans le climat trop rigoureux du pôle : on les retrouve en Égypte , sur les bords du Nil , si l'on en croit Belon ; cependant la figure qu'il en donne ressemble si peu à notre rat d'eau , que l'on peut soupçonner , avec quelque fondement , que ces rats du Nil sont des animaux différens.

LE CAMPAGNOL.

LE campagnol est encore plus commun , plus généralement répandu que le mulot : celui-ci ne se trouve guère que dans les terres élevées; le campagnol se trouve partout , dans les bois , dans les champs , dans les prés, et même dans les jardins. Il est remarquable par la grosseur de sa tête , et aussi par sa queue courte et tronquée , qui n'a guère qu'un pouce de long : il se pratique des trous en terre , où il amasse du grain , des noisettes et du gland ; cependant il paraît qu'il préfère le blé à toutes les autres nourritures. Dans le mois de juillet , lorsque les blés sont mûrs , les campagnols arrivent de tous côtés , et font souvent de grands dommages en coupant les tiges du blé pour en manger l'épi : ils semblent suivre les moissonneurs , ils profitent de tous les grains tombés et des épis oubliés; lorsqu'ils ont tout glané , ils vont dans les terres nouvellement semées , et détruisent d'avance la récolte de l'année suivante. En automne et en hiver , la plupart se retirent dans les bois , où ils trouvent de la faine , des noisettes et du gland. Dans certaines années , ils paraissent en si grand nombre , qu'ils détruiraient tout s'ils subsistaient long-tems; mais ils se détruisent eux-mêmes , et se mangent dans les tems de disette : ils servent d'ailleurs de pâture aux mulots , et de gibier ordinaire au renard , au chat sauvage , à la marte et aux belettes.

Le campagnol ressemble plus au rat d'eau qu'à aucun animal par les parties intérieures , comme on peut le voir par ce qu'en dit M. Daubenton ; mais à l'extérieur

il en diffère par plusieurs caractères essentiels : 1°. par la grandeur ; il n'a guère que trois pouces de longueur depuis le bout du nez jusqu'à l'origine de la queue, et le rat d'eau en a sept : 2°. par les dimensions de la tête et du corps ; le campagnol est , proportionnellement à la longueur de son corps , plus gros que le rat d'eau , et il a aussi la tête proportionnellement plus grosse : 3°. par la longueur de la queue , qui dans le campagnol ne fait tout au plus que le tiers de la longueur de l'animal entier , et qui dans le rat d'eau fait près des deux tiers de cette même longueur : 4°. enfin par le naturel et les mœurs ; les campagnols ne se nourrissent pas de poisson et ne se jettent point à l'eau ; ils vivent de gland dans les bois , de blé dans les champs , et , dans les prés , de racines tuberculeuses , comme celle du chiendent. Leurs trous ressemblent à ceux des mulots , et souvent sont divisés en deux loges ; mais ils sont moins spacieux et beaucoup moins enfoncés sous terre : ces petits animaux y habitent quelquefois plusieurs ensemble. Lorsque les femelles sont prêtes à mettre bas , elles y portent des herbes pour faire un lit à leurs petits : elles produisent au printemps et en été ; les portées ordinaires sont de cinq ou six , et quelquefois de sept ou huit.

LE COCHON D'INDE.

CE petit animal, originaire des climats chauds du Brésil et de la Guinée, ne laisse pas de vivre et de produire dans le climat tempéré, et même dans les pays froids, en le soignant et le mettant à l'abri de l'intempérie des saisons. On élève des cochons d'Inde en France; et quoiqu'ils multiplient prodigieusement, ils n'y sont pas en grand nombre, parce que les soins qu'ils demandent ne sont pas compensés par le profit qu'on en tire. Leur peau n'a presque aucune valeur, et leur chair, quoique menageable, n'est pas assez bonne pour être recherchée: elle serait meilleure si on les élevait dans des espèces de garennes où ils auraient de l'air, de l'espace, et des herbes à choisir. Ceux qu'on garde dans les maisons ont à peu près le même mauvais goût que les lapins clapiers, et ceux qui ont passé l'été dans un jardin ont toujours un goût fade, mais moins désagréable.

Ces animaux sont d'un tempérament si précoce et si chaud, qu'ils se recherchent et s'accouplent cinq ou six semaines après leur naissance: ils ne prennent cependant leur accroissement entier qu'en huit ou neuf mois; mais il est vrai que c'est en grosseur apparente et en graisse qu'ils augmentent le plus, et que le développement des parties solides est fait avant l'âge de cinq ou six mois. Les femelles ne portent que trois semaines, et nous en avons vu mettre bas à deux mois d'âge. Ces premières portées ne sont pas si nombreuses que les suivantes; elles sont de quatre ou cinq, la seconde portée est de cinq ou six, et les autres de sept

ou huit , et même de dix ou onze. La mère n'allait ses petits que pendant douze ou quinze jours ; elle les chasse dès qu'elle reprend le mâle ; c'est au plus tard trois semaines après qu'elle a mis bas ; et s'ils s'obstinent à demeurer auprès d'elle , leur père les maltraite et les tue. Ainsi ces animaux produisent au moins tous les deux mois ; et ceux qui viennent de naître , produisant de même , l'on est étonné de leur prompte et prodigieuse multiplication. Avec une seule couple , on pourrait en avoir un millier dans un an ; mais ils se détruisent aussi vite qu'ils pullulent : le froid et l'humidité les font mourir ; ils se laissent manger par les chats sans se défendre : les mères mêmes ne s'irritent pas contre eux ; n'ayant pas le tems de s'attacher à leurs petits , elles ne font aucun effort pour les sauver. Les mâles se soucient encore moins des petits , et se laissent manger eux-mêmes sans résistance : ils n'ont de sentiment bien distinct que celui de l'amour ; ils sont alors susceptibles de colère , ils se battent cruellement , ils se tuent même quelquefois entr'eux , lorsqu'il s'agit de se satisfaire et d'avoir la femelle. Ils passent leur vie à dormir , jouir et manger : leur sommeil est court , mais fréquent ; ils mangent à toute heure du jour et de la nuit , et cherchent à jouir aussi souvent qu'ils mangent. Ils ne boivent jamais , et cependant ils urinent à tout moment. Ils se nourrissent de toutes sortes d'herbes , et sur-tout de persil ; ils le préfèrent même au son , à la farine , au pain ; ils aiment aussi beaucoup les pommes et les autres fruits. Ils mangent précipitamment , à peu près comme les lapins , peu à la fois , mais très souvent. Ils ont un grognement semblable à celui d'un petit cochon de lait ; ils ont aussi une espèce de gazouillement qui marque leurs plaisirs lorsqu'ils sont auprès de leur femelle , et un cri fort aigu

lorsqu'ils ressentent de la douleur. Ils sont délicats , frileux , et l'on a de la peine à leur faire passer l'hiver ; il faut les tenir dans un endroit sain , sec et chaud. Lorsqu'ils sentent le froid , ils se rassemblent et se serrent les uns contre les autres , et il arrive souvent que , saisis par le froid , ils meurent tous ensemble. Ils sont naturellement doux et privés , ils ne font aucun mal ; mais ils sont également incapables de bien , ils ne s'attachent point : doux par tempérament , dociles par faiblesse , presque insensibles à tout , ils ont l'air d'automates montés pour la propagation , faits seulement pour figurer une espèce.

LE HÉRISSE.

LE renard sait beaucoup de choses, le hérisson n'en sait qu'une grande, disaient proverbialement les anciens. Il sait se défendre sans combattre, et blesser sans attaquer : n'ayant que peu de force et nulle agilité pour fuir, il a reçu de la nature une armure épineuse, avec la facilité de se resserrer en boule et de présenter de tous côtés des armes défensives, poignantes, et qui rebutent ses ennemis; plus ils le tourmentent, plus ils se hérissent et se resserrent. Il se défend encore par l'effet même de la peur; il lâche son urine, dont l'odeur et l'humidité se répandant sur tout son corps, achèvent de les dégoûter. Aussi la plupart des chiens se contentent de l'aboyer et ne se soucient pas de le saisir; cependant il y en a quelques-uns qui trouvent moyen, comme le renard, d'en venir à bout, en se piquant les pieds et se mettant la gueule en sang : mais il ne craint ni la fouine, ni la marte, ni le putois, ni le furet, ni la belette, ni les oiseaux de proie. La femelle et le mâle sont également couverts d'épines depuis la tête jusqu'à la queue, et il n'y a que le dessous du corps qui soit garni de poils : ainsi ces mêmes armes qui leur sont si utiles contre les autres, leur deviennent très-incommodes lorsqu'ils veulent s'unir; ils ne peuvent s'accoupler à la manière des autres quadrupèdes, il faut qu'ils soient face à face, debout ou couchés. C'est au printemps qu'il se cherchent, et ils produisent au commencement de l'été. On m'a souvent apporté la mère et les petits au mois de juin; il y en a ordinairement trois ou quatre, et

quelquefois cinq : ils sont blancs dans ce premier tems, et l'on voit seulement sur leur peau la naissance des épines. J'ai voulu en élever quelques-uns, on a mis plus d'une fois la mère et les petits dans un tonneau, avec une abondante provision ; mais, au lieu de les allaiter, elle les a dévorées les uns après les autres. Ce n'était pas par le besoin de nourriture, car elle mangeait de la viande, du pain, du son, des fruits ; et l'on n'aurait pas imaginé qu'un animal aussi lent, aussi paresseux, auquel il ne manquait rien que la liberté, fût de si mauvaise humeur et si fâché d'être en prison : il a même de la malice, et de la même sorte que celle du singe. Un hérisson qui s'était glissé dans la cuisine découvrit une petite marmite, en tira la viande et y fit ses ordures. J'ai gardé des mâles et des femelles ensemble dans une chambre : il ont vécu, mais ils ne se sont point accouplés. J'en ai lâché plusieurs dans mes jardins, ils n'y font pas grand mal ; et à peine s'aperçoit-on qu'ils y habitent : ils vivent de fruits tombés, ils fouillent la terre avec le nez à une petite profondeur ; ils mangent les hannetons, les scarabées, les grillons, les vers et quelques racines ; ils sont aussi très-avides de viande, et la mangent cuite ou crue. A la campagne, on les trouve fréquemment dans les bois, sous les troncs des vieux arbres, et aussi dans les fentes de rochers, et sur-tout dans les monceaux de pierre qu'on amasse dans les champs et dans les vignes. Je ne crois pas qu'ils montent sur les arbres, comme le disent les naturalistes, ni qu'ils se servent de leurs épines pour emporter des fruits ou des grains de raisins ; c'est avec la gueule qu'ils prennent ce qu'ils veulent saisir : et quoiqu'il y en ait un grand nombre dans nos forêts, nous n'en avons jamais vu sur les arbres ; ils se tiennent toujours au pied, dans un creux ou sous la mousse. Ils ne bougent pas

tant qu'il est jour ; mais ils courent , ou plutôt ils marchent pendant toute la nuit : ils approchent rarement des habitations ; ils préfèrent les lieux élevés et secs , quoiqu'ils se trouvent aussi quelquefois dans les prés. On les prend à la main , ils ne fuient pas ; ils ne se défendent ni des pieds ni des dents ; mais ils se mettent en boule dès qu'on les touche , et pour les faire étendre il faut les plonger dans l'eau. Ils dorment pendant l'hiver : ainsi les provisions qu'on dit qu'ils font pendant l'été leur seraient bien inutiles. Ils ne mangent pas beaucoup , et peuvent se passer assez long-tems de nourriture. Ils ont le sang froid à peu près comme les autres animaux qui dorment en hiver. Leur chair n'est pas bonne à manger , et leur peau , dont on ne fait maintenant aucun usage , servait autrefois de vergette et de frottoir pour serancer le chanvre.

Il en est de deux espèces de hérisson , l'un à groin de cochon , et l'autre à muscau de chien , dont parlent quelques auteurs , comme des deux espèces de blaireau , nous n'en connaissons qu'une seule , et qui n'a même aucune variété dans ces climats : elle est assez généralement répandue ; on en trouve partout en Europe , à l'exception des pays les plus froids , comme la Laponie , la Norwège , etc. Il y a , dit Flaccourt , des hérissons à Madagascar comme en France , et on les appelle *sora*.

Le hérisson de Siam dont parle le P. Tachard , nous paraît être un autre animal , et le hérisson d'Amérique , le hérisson de Sibérie , sont les espèces les plus voisines du hérisson commun ; enfin le hérisson de Malaca semble plus approcher de l'espèce du porc-épic , que de celle du hérisson.

LA MUSERAIGNE.

LA musaraigne semble faire une nuance dans l'ordre des petits animaux , et remplir l'intervalle qui se trouve entre le rat et la taupe , qui , se ressemblant par leur petitesse , diffèrent beaucoup par la forme , et sont en tout d'espèces très-éloignées. La musaraigne , plus petite encore que la souris , ressemble à la taupe par le museau , ayant le nez beaucoup plus alongé que les mâchoires ; par les yeux , qui , quoiqu'un peu plus gros que ceux de la taupe , sont cachés de même , et sont beaucoup plus petits que ceux de la souris ; par le nombre des doigts , dont elle a cinq à tous les pieds ; par la queue , par les jambes , sur-tout celles de derrière , qu'elle a plus courtes que la souris ; par les oreilles , et enfin par les dents. Ce très-petit animal a une odeur forte qui lui est particulière , et qui répugne aux chats ; ils chassent , ils tuent la musaraigne , mais ils ne la mangent pas comme la souris. C'est apparemment cette mauvaise odeur et cette répugnance des chats qui a fondé le préjugé du venin de cet animal , et de sa morsure dangereuse pour le bétail , sur-tout pour les chevaux : cependant il n'est ni venimeux , ni même capable de mordre ; car il n'a pas l'ouverture de la gueule assez grande pour pouvoir saisir la double épaisseur de la peau d'un autre animal , ce qui cependant est absolument nécessaire pour mordre ; et la maladie des chevaux que le vulgaire attribue à la dent de la musaraigne , est une enflure , une espèce d'anthrax , qui vient d'une cause interne , et qui n'a nul rapport avec

la morsure , ou , si l'on veut , la piqûre de ce petit animal. Il habite assez communément , sur-tout pendant l'hiver , dans les greniers à foin , dans les écuries , dans les granges , dans les cours à fumier ; il mange du grain , des insectes et des chairs pourries : on le trouve aussi fréquemment à la campagne , dans les bois , où il vit de graines ; et il se cache sous la mousse , sous les feuilles , sous les troncs d'arbres et quelquefois dans les trous abandonnés par les taupes , ou dans d'autres trous plus petits qu'il se pratique lui-même en fouillant avec les ongles et le museau. La musaraigne produit en grand nombre , autant , dit-on , que la souris , quoique moins fréquemment. Elle a le cri beaucoup plus aigu que la souris , mais elle n'est pas aussi agile à beaucoup près. On la prend aisément , parce qu'elle voit et court mal. La couleur ordinaire de la musaraigne est d'un brun mêlé de roux ; mais il y en a aussi de cendrées , de presque noires , et toutes sont plus ou moins blanchâtres sous le ventre. Elles sont très-communes dans toute l'Europe , mais il ne paraît pas qu'on les retrouve en Amérique. L'animal du Brésil dont Marcgrave parle sous le nom de *musaraigne* , qui a , dit-il , le museau très-pointu et trois bandes noires sur le dos , est plus gros , et paraît être d'une autre espèce que notre musaraigne.

LA TAUPE.

LA taupe, sans être aveugle, a les yeux si petits, si couverts, qu'elle ne peut faire grand usage du sens de la vue : en dédommagement la nature lui a donné avec magnificence l'usage du sixième sens, un appareil remarquable de réservoirs et de vaisseaux, une quantité prodigieuse de liqueur séminale, des testicules énormes, le membre génital excessivement long; tout cela secrètement caché à l'intérieur, et par conséquent plus actif et plus chaud. La taupe à cet égard est de tous les animaux le plus avantageusement doué, le mieux pourvu d'organes, et par conséquent de sensations qui y sont relatives : elle a de plus le toucher délicat : son poil est doux comme la soie : elle a l'ouïe très-fine, et de petites mains à cinq doigts, bien différentes de l'extrémité des pieds des autres animaux, et presque semblables aux mains de l'homme ; beaucoup de force pour le volume de son corps, le cuir ferme, un embonpoint constant, un attachement vif et réciproque du mâle et de la femelle, de la crainte ou du dégoût pour toute autre société, les douces habitudes du repos et de la solitude ; l'art de se mettre en sûreté, de se faire en un instant un asyle, un domicile ; la facilité de l'étendre, et d'y trouver sans en sortir une abondante subsistance. Voilà sa nature, ses mœurs et ses talens, sans doute préférables à des qualités plus brillantes et plus incompatibles avec le bonheur que l'obscurité la plus profonde.

Elle ferme l'entrée de sa retraite, n'en sort presque jamais qu'elle n'y soit forcée par l'abondance des pluies

d'été , lorsque l'eau la remplit , ou lorsque le pied du jardinier en affaisse le dôme. Elle se pratique une voûte en rond dans les prairies , et assez ordinairement un boyau long dans les jardins , parce qu'il y a plus de facilité à diviser et à soulever une terre meuble, et cultivée qu'un gazon ferme et tissu de racines : elle ne demeure ni dans la fange ni dans les terrains durs , trop compactes ou trop pierreux ; il lui faut une terre douce , fournie de racines esculentes , et sur-tout bien peuplée d'insectes et de vers , dont elle fait sa principale nourriture.

Comme les taupes ne sortent que rarement de leur domicile souterrain , elles ont peu d'ennemis , et échappent aisément aux animaux carnassiers : leur plus grand fléau est le débordement des rivières ; on les voit dans les inondations fuir en nombre à la nage , et faire tous leurs efforts pour gagner les terres plus élevées : mais la plupart périssent aussi bien que leurs petits , qui restent dans les trous ; sans cela , les grands talens qu'elles ont pour la multiplication nous deviendraient trop incommodes. Elles s'accouplent vers la fin de l'hiver ; elles ne portent pas long-temps , car on trouve déjà beaucoup de petits au mois de mai ; il y en a ordinairement quatre ou cinq dans chaque portée , et il est assez aisé de distinguer , parmi les mottes qu'elles élèvent , celles sous lesquelles elles mettent bas : ces mottes sont faites avec beaucoup d'art , et sont ordinairement plus grosses et plus élevées que les autres. Je crois que ces animaux produisent plus d'une fois par an , mais je ne puis l'assurer ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'on trouve des petits depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'août : peut-être aussi que les unes s'accouplent plus tard que les autres.

Le domicile où elles font leurs petits mériterait une

description particulière : il est fait avec une intelligence singulière. Elles commencent par pousser , par élever la terre et former une voûte assez élevée ; elles laissent des cloisons , des espèces de piliers de distance en distance ; elles pressent et battent la terre , la mêlent avec des racines et des herbes , et la rendent si dure et si solide par dessous , que l'eau ne peut pénétrer la voûte à cause de sa convexité et de sa solidité ; elles élèvent ensuite un tertre par dessous , au sommet duquel elles apportent de l'herbe et des feuilles pour faire un lit à leurs petits : dans cette situation , ils se trouvent au dessus du niveau du terrain , et par conséquent à l'abri des inondations ordinaires , et en même-tems à couvert de la pluie par la voûte qui recouvre le tertre sur lequel ils reposent. Ce tertre est percé tout autour de plusieurs trous en pente , qui descendent plus bas et s'étendent de tous côtés , comme autant de routes souterraines par où la mère taupe peut sortir et aller chercher la subsistance nécessaire à ses petits ; ces sentiers souterrains sont fermés et battus , s'étendent à douze ou quinze pas , et partent tous du domicile comme des rayons d'un centre. On y trouve , aussi bien que sous la voûte , des débris d'oignons de colchique , qui sont apparemment la première nourriture qu'elle donne à ses petits. On voit bien par cette disposition qu'elle ne sort jamais qu'à une distance considérable de son domicile , et que la manière la plus simple et la plus sûre de la prendre avec ses petits , est de faire autour une tranchée qui l'environne en entier et qui coupe toutes les communications ; mais comme la taupe fuit au moindre bruit , et qu'elle tâche d'emmener ses petits , il faut trois ou quatre hommes qui , travaillant ensemble avec la bêche , enlèvent la motte toute entière ou fassent une tranchée presque

dans un moment , et qui ensuite les saisissent ou les attendent aux issues.

Quelques auteurs on dit mal-à-propos que la taupe et le blaireau dormaient sans manger pendant l'hiver entier. Le blaireau , comme nous l'avons dit , sort de son trou en hiver comme en été , pour chercher sa subsistance , et il est aisé de s'en assurer par les traces qu'il laisse sur la neige. La taupe dort si peu pendant tout l'hiver , qu'elle poussa la terre comme en été , et que les gens de la campagne disent , comme par proverbe : *les taupes poussent , le dégel n'est pas loin*. Elles cherchent , à la vérité , les endroits les plus chauds : les jardiniers en prennent souvent autour de leur couches aux mois de décembre , de janvier et de février.

La taupe ne se trouve guère que dans les pays cultivés ; il n'y en a point dans les déserts arides ni dans les climats froids , où la terre est gelée pendant la plus grande partie de l'année. L'animal qu'on a appelé *taupe de Sibérie* , qui a le poil verd et or , est d'une espèce différentes de nos taupes , qui ne sont en abondance que depuis la Suède jusqu'en Barbarie ; car le silence des voyageurs nous fait présumer qu'elles ne se trouvent point dans les climats plus chauds. Celles d'Amérique sont aussi différentes : la taupe de Virginie est cependant assez semblable à la nôtre , à l'exception de la couleur du poil , qui est mêlé de pourpe foncé ; mais la taupe rouge d'Amérique est un autre animal. Il y a seulement deux ou trois variétés dans l'espèce commune de nos taupes ; on en trouve de plus ou moins brunes et de plus ou moins noires : nous en avons vu de toutes blanches , et Séba fait mention et donne la figure d'une taupe tachée de noir et de blanc , qui se trouve en Ost-Frise , et qui est un peu plus grosse que la taupe ordinaire.

 ADDITION A L'ARTICLE

DE LA TAUPE,

SELON M. de la Faille, on peut distinguer en Europe cinq taupes différentes :

1°. Celle de nos jardins, dont le poil est fin et d'un très-beau noir.

2°. La taupe blanche, qui ne diffère de la taupe noire commune que par la couleur. Elle est plus commune en Hollande qu'en France, et se trouve encore plus fréquemment dans les contrées septentrionales.

3°. La taupe fauve, qui, selon lui, ne se trouve guère que dans le pays d'Aunis, et qui a le poil d'un roux clair, tirant sur le ventre de biche, sans aucune tache ni mélange. Il paraît que c'est une nuance dans l'espèce de la taupe blanche; seulement elle est un peu plus grosse: mais M. de la Faille n'en a vu qu'un seul individu, qui avait été pris près de la Rochelle, dans le même terrain que la taupe blanche.

4°. La taupe jaune verdâtre ou couleur de citron, qui se trouve dans le territoire d'Alais en Languedoc. Elle est d'une belle couleur de citron, et l'on prétend que cette couleur n'est due qu'à la qualité de la terre qu'elle habite. C'est entre le bourg d'*Aulas* et les hameaux qu'on appelle *les Carrières*, dans le diocèse d'Alais, que se trouve cette taupe citron.

5°. La taupe tachetée ou variée qu'on trouve dans plusieurs contrées de l'Europe. Celles de l'Ost-Frise ont

tout le corps parsemé de taches blanches et noires ; en Suisse , en Angleterre et dans le pays d'Aunis , elles ont le poil noir varié de fauve.

Indépendamment de ces cinq races de taupes qui se trouvent en Europe , les voyageurs parlent d'une taupe de l'île de Java , dont les quatre pieds sont blancs , ainsi que la moitié des jambes ; en Amérique , celles de Virginie ont le poil noirâtre et luisant , mêlé d'un pourpre foncé. Toutes ces taupes ne paraissent être que de simples variétés de l'espèce de la taupe commune , parce qu'elles n'en diffèrent que par les couleurs ; mais il y en a d'autres qui semblent constituer des espèces différentes , parce qu'elles diffèrent de la taupe commune , non-seulement par les couleurs , mais par la forme du corps et des membres.

La taupe du cap de Bonne-Espérance ¹. « Cette taupe » ressemble à la taupe ordinaire par les habitudes et » par la forme du corps ; mais aussi elle en diffère en » des parties si essentielles , que M. de Buffon a eu raison de dire que c'était une espèce particulière , qui » ne pouvait pas être regardée comme une simple variété. Sa longueur est de sept pouces , et son poil est » d'un brun minime , qui devient plus foncé et presque » noir sur la tête ; vers les côtés et sous le ventre , il est » d'un blanc cendré ou bleuâtre.

» La tête de cette taupe est presque aussi haute que longue , et elle est terminée par un museau aplati , et non » pas alongé comme celui de nos taupes : cependant elle » a ceci de commun avec ces dernières ; c'est que son » museau ressemble à une espèce de boudoir , de couleur » de chair , où l'on voit les ouvertures des narines , comme » dans le cochon , mais qui n'avance point au delà des

¹ Cette description est de M. Allamand.

» dents ». La gueule est environnée d'une bande blanche
 » de la largeur de quatre ou cinq lignes , qui passe au des-
 » sus du museau ; il en part quelques longs poils blancs qui
 » forment une espèce de moustache. Elle a à chaque
 » mâchoire deux dents incisives fort longues , qui pa-
 » raissent même quand la gueule est fermée ; celles d'en
 » haut sont de la longueur de quatre lignes , et celles
 » d'en bas de plus de six. Ses yeux sont extrêmement
 » petits , et placés presque à égale distance du museau
 » et des oreilles : ils occupent le centre d'une tache
 » ovale blanche dont ils sont environnés ; ce qui fait
 » qu'on n'a pas de peine à les trouver , comme dans
 » nos taupes. Ses oreilles n'ont point de conque qui pa-
 » raisse en dehors ; tout ce qu'on en voit extérieure-
 » ment , consiste dans l'orifice du canal auditif , qui
 » est assez grand , et dont le rebord a un peu de saillie.
 » Cet orifice est aussi placé au milieu d'une tache blan-
 » che. Enfin il y a une troisième tache de la même cou-
 » leur au dessus de la tête ; et c'est à cause de ces dif-
 » férentes taches qu'on la nomme au Cap , *blesmol* ,
 » ou *taupe tachetée*. Ses pieds ont tous cinq doigts mu-
 » nis de forts ongles : ils sont sans poils en dessus ; mais
 » ils en ont d'assez longs en dessous : ceux de devant
 » sont faits comme ceux de derrière , et ils n'ont rien
 » qui ressemble à ceux des taupes d'Europe , qui sont
 » beaucoup plus grands que les pieds postérieurs , et
 » dont la figure approche de celle d'une main dont la
 » paume serait tournée en arrière.

» Sa queue , qui ne surpasse pas sept ou huit lignes ,
 » est couverte de longs poils de la même couleur que
 » ceux des côtés.

» Ces taupes ressemblent encore aux nôtres par leurs
 » habitudes ; elles vivent sous terre ; elles y creusent
 » des galeries , et elles font beaucoup de mal aux jar-

dins. M. Gordon a vu , fort avant dans l'intérieur du
 » pays , une espèce beaucoup plus petite et de couleur
 » d'acier ; aussi lui en donne-t-on le nom ; mais quant
 » au reste , elle était tout-à-fait semblable à celle que
 » nous venons de décrire. Ce que nous en avons dit est
 » une nouvelle preuve du peu d'attention que Kolbe a
 » donné à ee qu'il a vu. En parlant de la taupe du Cap ,
 » voici comment il s'exprime :

« *Il y a des taupes au Cap , et même en fort grande
 » quantité , qui ressemblent , à tous égards , à celles que
 » nous avons en Europe , ainsi je n'ai rien à dire sur
 » ce sujet.*

« Il aurait donc pu se passer d'en faire un article où
 » il n'est question que du piège qu'on leur tend , en
 » lui faisant tirer une corde qui fait partir un coup de
 » fusil qui les tue ; et même encore je doute qu'on se
 » donne la peine de faire tant d'appareil pour un aussi
 » petit animal que cette taupe ; le piège paraît plutôt
 » être tendu pour une autre taupe dont il sera question
 » dans l'article suivant , mais dont Kolbe n'aura connu
 » que le nom. Cependant il serait dangereux de pren-
 » dre ces animaux avec la main ; ils sont méchants et
 » mordent bien fort.

« M. de Buffon , dans l'article intéressant qu'il a
 » donné de la taupe ordinaire , a remarqué que , pour
 » la dédommager du sens de la vue dont elle est pres-
 » que privée , la nature lui a accordé avec magnificence
 » les organes qui servent à la génération. La taupe du
 » Cap aurait besoin du même dédommagement ; mais
 » j'ignore si la nature a été si libérale à son égard.

« Dans le journal d'un voyage entrepris par l'ordre
 » du gouvernement du Cap , il est dit , dans une note
 » de l'éditeur , que cette taupe ressemble plus au ham-
 » ster qu'à tout autre animal de l'Europe. Je ne com-

» prends pas où l'auteur de cette note trouve la ressem-
» blance. »

La grande taupe d'Afrique. UNE seconde espèce est la taupe du cap de Bonne-Espérance, dont nous avons fait mention. Ces taupes d'Afrique, suivant M. l'abbé de la Caille, sont plus grosses que celles d'Europe, et sont si nombreuses dans les terres du Cap, qu'elles y forment des trous et des élévations en si grand nombre, qu'on ne peut les parcourir à cheval sans courir risque de broncher à chaque pas.

La taupe de Canada. UNE troisième espèce est celle que M. de la Faille a fait graver à la suite de son Mémoire. M. de la Faille dit qu'elle se trouve au Canada, et qu'elle n'a été indiquée par aucun auteur; et voici la courte description qu'il en donne.

» Ce quadrupède n'a de la taupe vulgaire que quel-
» ques parties; dans d'autres, il porte un caractère qui
» le rapproche beaucoup plus de la classe des rats; il
» en a la forme et la légèreté; sa queue, longue de
» trois pouces, est noueuse et presque nue, ainsi que
» ses pieds, qui ont chacun cinq doigts; ils sont défen-
» dus par des petites écailles brunes et blanches, qui
» n'en couvrent que la partie supérieure. Cet animal
» est plus élevé de terre et moins rempant que la taupe
» d'Europe, il a le corps effilé et couvert d'un poil noir,
» grossier, moins soyeux et plus long; il a aussi les
» mains moins fortes et plus délicates..... Les yeux
» sont cachés sous le poil. Le museau est relevé d'une
» moustache qui lui est particulière, et ce museau n'est
» pas pointu, ni terminé par un cartilage propre à fouil-
» ler la terre; mais il est bordé de muscles charnus et
» très-déliés, qui ont l'air d'autant d'épines: toutes ces
» pointes sont nuancées d'une belle couleur de rose,
» et jouent à la volonté de l'animal, de façon qu'elles

» se rapprochent et se réunissent au point de ne former qu'un corps aigu et très-délicat; quelquefois aussi ces muscles épineux s'ouvrent et s'épanouissent à la manière du calice des fleurs; ils enveloppent et ferment le conduit nasal, auquel ils servent d'abri. Il serait difficile de décider à quels autres usages qu'à fouiller la terre, cet animal fait servir une partie aussi extraordinaire.

« Cette taupe se trouve au Canada, où cependant elle n'est pas fort commune. Comme elle est forcée de passer la plus grande partie de sa vie sous la neige, elle s'accoutume probablement à vivre en retraite, et sort fort peu de sa tanière, même dans le bon tems. Elle manœuvre comme nos taupes, mais avec plus de lenteur: aussi ses taupinières sont-elles peu nombreuses et assez petites. »

M. de la Faille conserve dans son cabinet l'individu dont il a fait graver la figure, et on lui doit en effet la connaissance de cet animal singulier.

La grande taupe du Cap. Nous ajouterons à toutes ces nouvelles espèces de taupes, celle dont MM. Gordon et Allamand nous ont donné la description et la figure, sous la dénomination de *grande taupe du Cap*, ou *taupe des dunes*, et qui est en effet si grande et si grosse, en comparaison de toutes les autres, qu'on n'a pas besoin de lui donner un autre nom que celui de *grande taupe*, pour en distinguer et reconnaître aisément l'espèce.

« Cet animal, dit M. Allamand, a été jusqu'à présent inconnu à tous les naturalistes; et vraisemblablement il l'aurait été encore long-tems sans les soins toujours actifs de M. le capitaine Gordon, qui ne néglige aucune occasion d'enrichir l'histoire naturelle par de nouvelles découvertes. C'est lui qui m'en a envoyé le

» dessin. Je nomme cet animal , avec les habitans du
 » Cap , *la taupe des dunes* : et c'est un peu malgré
 » moi , je n'aime pas ces noms composés ; et d'ailleurs
 » celui de *taupe* lui convient encore moins qu'à la
 » taupe du Cap , que j'ai décrite ci-devant. J'aurais
 » souhaité de pouvoir lui donner le nom par lequel les
 » Hottentots le désignent ; mais il est lui-même com-
 » posé et fort dur à l'oreille : c'est celui de *kauw*
 » *howba* , qui signifie *taupe hippopotame*. Les Hotten-
 » tots l'appellent ainsi à cause de je ne sais quelle res-
 » semblance qu'ils lui trouvent avec ce gros animal ;
 » peut-être faut-il la chercher dans ses dents incisives ,
 » qui sont très-remarquables par leur longueur. Quoi
 » qu'il en soit , s'il diffère de la taupe à quelques égards ,
 » il a aussi diverses affinités avec elle , et il n'y a point
 » d'autre animal dont le nom lui convienne mieux.

» Ces taupes habitent dans les dunes qui sont aux en-
 » viron du cap de Bonne-Espérance et près de la mer :
 » on n'en trouve point dans l'intérieur du pays. Celle
 » dont je donne la figure , était un mâle , dont la lon-
 » gueur , depuis le museau jusqu'à la queue , en suivant
 » la courbure du corps , était d'un pied ; sa circonfé-
 » rence , prise derrière les jambes de devant , était de
 » dix pouces , et de neuf devant les jambes de derrière.
 » La partie supérieuro de son corps était blanchâtre ,
 » avec une légère teinte de jaune , qui se changeait en
 » couleur grise sur les côtés et sous le ventre.

» Sa tête n'était pas ronde comme celle de la taupe
 » du Cap ; elle était allongée , et elle se terminait par
 » un museau plat , de couleur de chair , assez sembla-
 » ble au boutoir d'un cochon ; ses yeux étaient fort pe-
 » tits , et ses oreilles n'étaient marquées que par l'ou-
 » verture du canal auditif , placée au milieu d'une tache
 » ronde plus blanche que le reste du corps. Elle avait à

» chaque mâchoire deux dents incisives qui se mon-
 » traient , quoique la gueule fût fermée ; celles d'en bas
 » étaient fort longues ; celles d'en haut étaient beaucoup
 » plus courtes. Au premier coup-d'œil , il semblait qu'il
 » y en eût quatre : elles étaient fort larges , et chacune
 » avait par devant un profond sillon qui la partageait en
 » deux et la faisait paraître double ; mais par derrière
 » elles étaient tout-à-fait unies. Ses dents molaires
 » étaient au nombre de huit dans chaque mâchoire :
 » ainsi , avec les incisives , elle avait vingt-deux dents
 » en tout. Les inférieures avançaient un peu au delà des
 » supérieures : mais ce qu'elles offraient de plus singu-
 » lier , c'est qu'elles étaient mobiles , et que l'animal
 » pouvait les écarter ou les réunir à volonté ; faculté qui
 » ne se trouve dans aucun quadrupède qui me soit connu.

« Sa queue était plate et de la longueur de deux pou-
 » ces six lignes ; elle était couverte de longs poils , qui ,
 » de même que ceux qui formaient ses moustaches , et
 » ceux de dessous ses pattes , étaient roides comme des
 » soies de cochon.

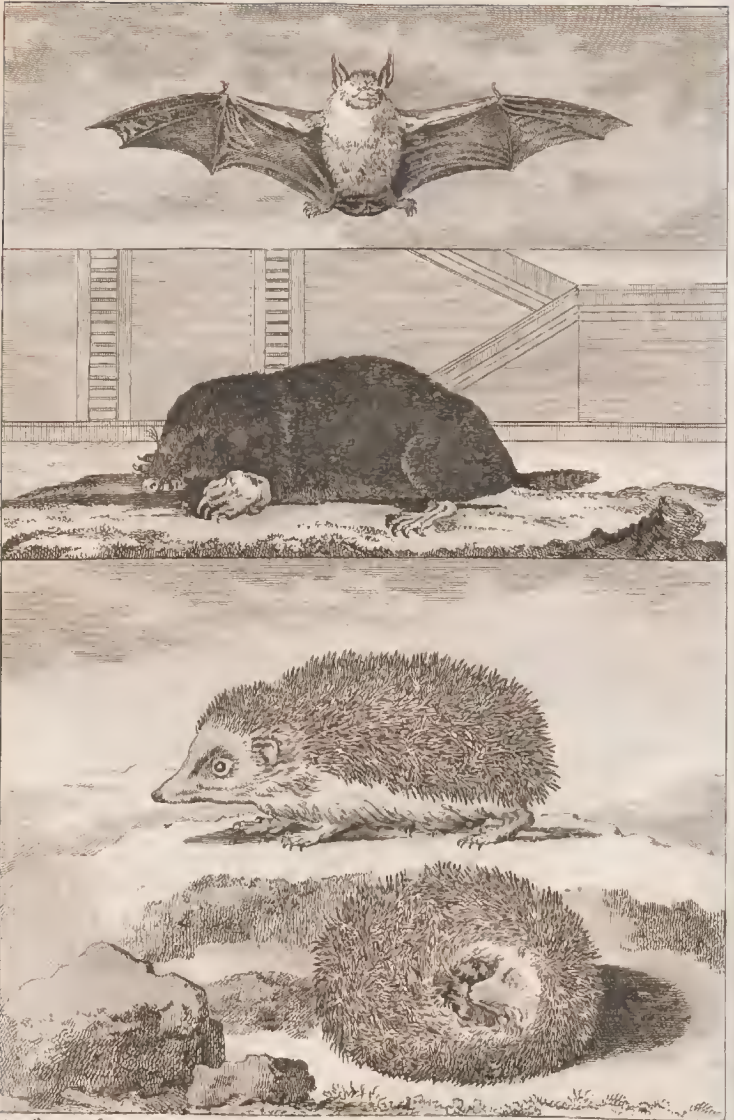
« Il y avait à chaque pied cinq doigts , munis d'ongles
 » fort longs et blanchâtres.

« On voit , par cette description , que si ces animaux
 » surpassent de beaucoup les autres taupes en grandeur
 » et en grosseur , ils leur ressemblent par les yeux et
 » par les oreilles : mais il y a plus encore , ils vivent
 » comme elles sous terre ; ils y font des trous profonds
 » et de longs boyaux ; ils jettent la terre comme nos
 » taupes en l'accumulant en de très-gros monceaux :
 » cela fait qu'il est dangereux d'aller à cheval dans les
 » lieux où ils sont ; souvent il arrive que les jambes
 » des chevaux s'enfoncent dans ces trous jusqu'aux
 » genoux.

« Il faut que ces taupes multiplient beaucoup , car

» elles sont très-nombreuses. Elles vivent de plantes et
» d'oignons , et par conséquent elles causent beaucoup
» de dommage aux jardins qui sont près des dunes. On
» mange leur chair , et on la dit fort bonne.

« Elles ne courent pas vite , et en marchant elles
» tournent leurs pieds en dedans , comme les perroquets ;
» mais elles sont très-expéditives à creuser la terre.
» Leur corps touche toujours le sol sur lequel elles sont.
» Elles sont méchantes ; elles mordent très-fort , et il
» est dangereux de les irriter. »



De Sève, Del.

L'Épave, Sculp.

1 LA CHAUVÉ-SOURIS. 2 LA TAUPE. 3 LE HÉRISSON.

LA CHAUVE-SOURIS.

QUOIQUE tout soit également parfait en soi , puisque tout est sorti des mains du Créateur , il est cependant , relativement à nous , des êtres accomplis , et d'autres qui semblent être imparfaits ou difformes. Les premiers sont ceux dont la figure nous paraît agréable et complète , parce que toutes les parties sont bien ensemble , que le corps et les membres sont proportionnés , les mouvemens assortis , toutes les fonctions faciles et naturelles. Les autres , qui nous paraissent hideux , sont ceux dont les qualités nous sont nuisibles , ceux dont la nature s'éloigne la nature commune , et dont la forme est trop différente des formes ordinaires desquelles nous avons reçu les premières sensations , et tiré les idées qui nous servent de modèles pour juger. Une tête humaine sur un cou de cheval , le corps couvert de plumes et terminé par une queue de poisson , n'offrent un tableau d'une énorme difformité que parce qu'on y réunit ce que la nature a de plus éloigné. Un animal qui , comme la chauve-souris , est à demi quadrupède , à demi volatile , et qui n'est en tout ni l'un ni l'autre , est , pour ainsi dire , un être monstre , en ce que , réunissant les attributs de deux genres si différens , il ne ressemble à aucun des modèles que nous offrent les grandes classes de la nature : il n'est qu'imparfaitement quadrupède , et il est encore plus imparfaitement oiseau. Un quadrupède doit avoir quatre pieds , un oiseau a des plumes et des ailes ; dans la chauve-souris les pieds de devant ne sont ni des pieds ni des ailes , quoiqu'elle s'en serve pour voler , et qu'elle puisse aussi s'en servir

pour se traîner. Ce sont en effet des extrémités difformes , dont les os sont monstrueusement allongés , et réunis par une membrane qui n'est couverte ni de plumes , ni même de poil , comme le reste du corps : ce sont des espèces d'ailerons , ou , si l'on veut , des pattes ailées , où l'on ne voit que l'ongle d'un pouce court , et dont les quatre autres doigts très-longs ne peuvent agir qu'ensemble , et n'ont point de mouvemens propres ni de fonctions séparées ; ce sont des espèces de mains dix fois plus grandes que les pieds , et en tout quatre fois plus longues que le corps entier de l'animal ; ce sont , en un mot , des parties qui ont plutôt l'air d'un caprice que d'une production régulière. Cette membrane couvre les bras , forme les ailes ou les mains de l'animal , se réunit à la peau de son corps , et enveloppe en même tems ses jambes , et même sa queue , qui , par cette jonction bizarre , devient , pour ainsi dire , l'un de ses doigts. Ajoutez à ces disparates et à ces disproportions du corps et des membres , les difformités de la tête , qui souvent sont encore plus grandes : car , dans quelques espèces , le nez est à peine visible , les yeux sont enfoncés tout près de la conque de l'oreille , et se confondent avec les joues ; dans d'autres , les oreilles sont aussi longues que le corps , ou bien la face est tortillée en forme de serà-cheval , et le nez recouvert par une espèce de crête ; la plupart ont la tête surmontée par quatre oreillons : toutes ont les yeux petits , obscurs et couverts , le nez ou plutôt les naseaux informes , la gueule fendue de l'une à l'autre oreille ; toutes aussi cherchent à se cacher , fuient la lumière , n'habitent que les lieux ténébreux , n'en sortent que la nuit , y rentrent au point du jour pour demeurer collées contre les murs. Leur mouvement dans l'air est moins un vol qu'une espèce de voltigement incertain , qu'elles semblent n'exécuter que par effort et

d'une manière gauche : elles s'élèvent de terre avec peine ; elles ne volent jamais à une grande hauteur ; elles ne peuvent qu'imparfaitement précipiter , ralentir , ou même diriger leur vol : il n'est ni très-rapide ni bien direct , il se fait par des vibrations brusques dans une direction oblique et tortueuse : elles ne laissent pas de saisir en passant les mouchrons , les cousins , et surtout les papillons phalènes qui ne volent que la nuit ; elles les avalent , pour ainsi dire , tout entiers , et l'on voit dans leurs excréments les débris des ailes et des autres parties sèches qui ne peuvent se digérer. Étant un jour descendu dans les grottes d'Arci pour en examiner les stalactites , je fus surpris de trouver sur un terrain tout couvert d'albâtre , et dans un lieu si ténébreux et si profond , une espèce de terre qui était d'une tout autre nature ; c'était un tas épais et large de plusieurs pieds d'une matière noirâtre , presque entièrement composée de portions d'ailes et de pattes de monches et de papillons , comme si ces insectes se fussent rassemblés en nombre immense et réunis dans ce lieu pour y périr et pourrir ensemble. Ce n'était cependant autre chose que de la fiente de chauve-souris , amoncelée probablement pendant plusieurs années dans l'endroit de ces voûtes souterraines qu'elles habitaient de préférence ; car dans toute l'étendue de ces grottes , qui est de plus d'un demi-quart de lieue , je ne vis aucun autre amas d'une pareille matière , et je jugeai que les chauve-souris avaient fixé dans cet endroit leur demeure commune , parce qu'il y parvenait encore une très-faible lumière par l'ouverture de la grotte , et qu'elles n'allaient pas plus avant pour ne pas s'enfoncer dans une obscurité trop profonde.

Les chauve-souris sont de vrais quadrupèdes ; elles n'ont rien de commun que le vol avec les oiseaux : mais

comme l'action de voler suppose une très-grande force dans la partie supérieure du corps et dans les membres antérieurs, elles ont les muscles pectoraux beaucoup plus forts et plus charnus qu'aucun des quadrupèdes, et l'on peut dire que par là elles ressemblent encore aux oiseaux; elles en diffèrent par tout le reste de la conformation tant extérieure qu'intérieure: les poumons, le cœur, les organes de la génération, tous les autres viscères, sont semblables à ceux des quadrupèdes, à l'exception de la verge, qui est pendante et détachée; ce qui est particulier à l'homme, aux singes et aux chauve-souris: elles produisent, comme les quadrupèdes, leurs petits vivans; enfin elles ont, comme eux, des dents et des mamelles: l'on assure qu'elles ne portent que deux petits, qu'elles les allaitent et les transportent même en volant. C'est en été qu'elles s'accouplent et qu'elles mettent bas; car elles sont engourdies pendant l'hiver: les unes se recouvrent de leurs ailes comme d'un manteau, s'accrochent à la voûte de leur souterrain par les pieds de derrière, et demeurent ainsi suspendues; les autres se collent contre les murs ou se recèlent dans des trous; elles sont toujours en nombre pour se défendre du froid: toutes passent l'hiver sans bouger, sans manger, ne se réveillent qu'au printemps, et se recèlent de nouveau vers la fin de l'automne. Elles supportent plus aisément la diète que le froid: elles peuvent passer plusieurs jours sans manger, et cependant elles sont du nombre des animaux carnassiers; car lorsqu'elles peuvent entrer dans un office, elles s'attachent aux quartiers de lard qui y sont suspendus, et elles mangent aussi de la viande crue ou euite, fraîche ou corrompue.

Les naturalistes qui nous ont précédés ne connaissaient que deux espèces de chauve-souris. M. Daubenton

en a trouvé cinq autres , qui sont , aussi bien que les deux premières espèces , naturelles à notre climat ; elles y sont même aussi communes , aussi abondantes , et il est assez étonnant qu'aucun observateur ne les eût remarquées. Ces sept espèces , sont très-distinctes , très-différentes les unes des autres , et n'habitent même jamais ensemble dans le même lieu.

La première , qui était connue , est la chauve-souris commune , ou la chauve-souris proprement dite , dont j'ai donné ci-devant les dénominations.

La seconde est la chauve-souris à grandes oreilles , que nous nommerons *l'oreillar* , qui a aussi été reconnue par les naturalistes et indiquée par les nomenclateurs. *L'oreillar* est peut-être plus commun que la chauve-souris ; il est bien plus petit de corps ; il a aussi les ailes beaucoup plus courtes , le museau moins gros et plus pointu , les oreilles d'une grandeur démesurée.

La troisième espèce , que nous appellerons la *noctule* , du mot italien *notula* , n'était pas connue : cependant elle est très-commune en France , et on la rencontre même plus fréquemment que les deux espèces précédentes. On la trouve sous les toits , sous les gouttières de plomb des châteaux , des églises , et aussi dans les vieux arbres creux ; elle est presque aussi grosse que la chauve-souris , elle a les oreilles courtes et larges , le poil roussâtre , la voix aigre , perçante et assez semblable au son d'un timbre de fer.

Nous nommerons *sérotine* la quatrième espèce , qui n'était nullement connue : elle est plus petite que la chauve-souris et que la noctule ; elle est à peu près de la grandeur de *l'oreillar* : mais elle en diffère par les oreilles , qu'elle a courtes et pointues , et par la couleur du poil ; elle a les ailes plus noires et le poil d'un brun plus foncé.

Nous appellerons la cinquième espèce , qui n'était pas

connue, la *pipistrelle* du mot italien *pipistrello*, qui signifie aussi chauve-souris. La pipistrelle n'est pas, à beaucoup près, aussi grosse que la chauve-souris ou la noctule, ni même que la sérotine ou l'oreillar. De toutes les chauve-souris c'est la plus petite et la moins laide, quoiqu'elle ait la lèvre supérieure fort renflée, les yeux très-petits, très-enfoncés, et le front très-couvert de poil.

La sixième espèce, qui n'était pas connue, sera nommée *barbastelle*, du mot italien *barbastello*, qui signifie encore chauve-souris. Cet animal est à peu près de la grosseur de l'oreillar : il a les oreilles aussi larges, mais bien moins longues. Le nom de *barbastelle* lui convient d'autant mieux, qu'il paraît avoir une grosse moustache; ce qui cependant n'est qu'une apparence occasionnée par le renflement des joues, qui forment un bourrelet au dessus des lèvres : il a le museau très-court, le nez fort aplati, et les yeux presque dans les oreilles.

Enfin nous nommerons *fer-à-cheval* une septième espèce, qui n'était nullement connue; elle est très-frappante par la singulière difformité de sa face, dont le trait le plus apparent et le plus marqué est un bourrelet en forme de fer à cheval autour du nez et sur la lèvre supérieure. On la trouve très-communément en France dans les murs et dans les caveaux des vieux châteaux abandonnés. Il y en a de petites et de grosses, mais qui sont au reste si semblables par la forme, que nous les avons jugées de la même espèce; seulement, comme nous en avons beaucoup vu sans en trouver de grandeur moyenne entre les grosses et les petites, nous ne décidons pas si l'âge seul produit cette différence, ou si c'est une variété constante dans la même espèce.

ADDITION A L'ARTICLE

DE LA CHAUVÉ-SOURIS.

J'AI trouvé dans une note de M. Commerson, qu'il a vu à l'île de Bourbon des milliers de grandes chauve-souris (roussettes et rougettes) qui voltigeaient sur le soir en bandes, comme les corbeaux, et se posaient particulièrement sur les arbres de *vaccoun*, dont elles mangent les fruits. Il ajoute que, prises dans la bonne saison, elles sont bonnes à manger, que leur goût approche absolument de celui du lièvre, et que leur chair est également noire.

Feu M. de la Nux, qui était mon correspondant dans cette même île, m'a envoyé, depuis l'impression de mon ouvrage, quelques observations, et de très-bonnes réflexions critiques sur ce que j'ai dit de ces animaux. Voici l'extrait d'une très-longue lettre, fort instructive qu'il m'a écrite à ce sujet de l'île Bourbon, le 24 octobre 1772 :

» Les roussettes et les rougettes sont naturelles dans
» les îles de France, de Bourbon et de Madagascar. Il
» y a cinquante ans et plus (en 1772) que j'habite celle
» de Bourbon. Quand j'y arrivai, en septembre 1722,
» ces animaux étaient aussi communs, même dans les
» quartiers déjà établis, qu'ils y sont rares actuelle-
» ment. La raison est toute naturelle. 1°. La forêt n'était
» pas encore éloignée des établissemens, et il leur faut
» la forêt; aujourd'hui elle est très-reculée. 2°. La
» roussette est vivipare, et ne met au jour qu'un seul

» petit par an. 3°. Elle est chassée pour sa viande , pour
» sa graisse , pour les jeunes individus , pendant tout
» l'été , tout l'automne et une partie de l'hiver , par les
» blancs au fusil , par les nègres au filet. Il faut que
» l'espèce diminue beaucoup et en peu de tems ; outre
» qu'abandonnant les quartiers établis pour se retirer
» dans les lieux qui ne le sont pas encore , et dans l'in-
» térieur de l'île , les nègres marrons ne les épargnent
» pas quand ils le peuvent.

LE LOIR.

Nous connaissons trois espèces de loirs, qui, comme la marmotte, dorment pendant l'hiver : le loir, le lérot et le muscardin. Le loir est le plus gros des trois, le muscardin est le plus petit. Plusieurs auteurs ont confondu l'une de ces espèces avec les deux autres, quoiqu'elles soient toutes trois très-distinctes, et par conséquent très-aisées à reconnaître et à distinguer. Le loir est à peu près de la grandeur de l'écureuil ; il a, comme lui, la queue couverte de longs poils : le lérot n'est pas si gros que le rat ; il a la queue couverte de poils très-courts, avec un bouquet de poils longs à l'extrémité : le muscardin n'est pas plus gros que la souris ; il a la queue couverte de poils plus longs que le lérot, mais plus courts que le loir, avec un gros bouquet de longs poils à l'extrémité. Le lérot diffère des deux autres par les marques noires qu'il a près des yeux, et le muscardin par la couleur blonde de son poil sur le dos. Tous trois sont blancs ou blanchâtres sous la gorge et le ventre ; mais le lérot est d'un assez beau blanc, le loir n'est que blanchâtre, et le muscardin est plutôt jaunâtre que blanc dans toutes les parties inférieures.

C'est improprement que l'on dit que ces animaux dorment pendant l'hiver : leur état n'est point celui d'un sommeil naturel ; c'est une torpeur, un engourdissement des membres et des sens, et cet engourdissement est produit par le refroidissement du sang. Ces animaux ont si peu de chaleur intérieure, qu'elle n'excède guère celle de la température de l'air. Lorsque la

chaleur de l'air est , au thermomètre , de dix degrés au dessus de la congélation , celle de ces animaux n'est aussi que de dix degrés. Nous avons plongé la boule d'un petit thermomètre dans le corps de plusieurs lérots vivans : la chaleur de l'intérieur de leur corps était à peu près égale à la température de l'air ; quelquefois même le thermomètre plongé , et , pour ainsi dire , appliqué sur le cœur , a baissé d'un demi degré ou d'un degré , la température de l'air étant à onze. Or l'on sait que la chaleur de l'homme , et de la plupart des animaux qui ont de la chair et du sang , excède en tout tems trente degrés : il n'est donc pas étonnant que ces animaux , qui ont si peu de chaleur en comparaison des autres , tombent dans l'engourdissement dès que cette petite quantité de chaleur intérieure cesse d'être aidée par la chaleur extérieure de l'air ; et cela arrive lorsque le thermomètre n'est plus qu'à dix ou onze degrés au dessus de la congélation. C'est là la vraie cause de l'engourdissement de ces animaux ; cause que l'on ignorait , et qui cependant s'étend généralement sur tous les animaux qui dorment pendant l'hiver : car nous l'avons reconnue dans les loirs , dans les hérissons , dans les chauve-souris ; et quoique nous n'ayons pas eu occasion de l'éprouver sur la marmotte , je suis persuadé qu'elle a le sang froid comme les autres , puisqu'elle est , comme eux , sujette à l'engourdissement pendant l'hiver.

Cet engourdissement dure autant que la cause qui le produit , et cesse avec le froid : quelques degrés de chaleur au dessus de dix ou onze suffisent pour ranimer ces animaux ; et si on les tient pendant l'hiver dans un lieu bien chaud , ils ne s'engourdissent point du tout ; ils vont et viennent , ils mangent et dorment seulement de tems en tems , comme tous les autres animaux.

Lorsqu'ils sentent le froid , ils se serrent et se mettent en boule pour offrir moins de surface à l'air , et se conserver un peu de chaleur : c'est ainsi qu'on les trouve en hiver dans les arbres creux , dans les trous des murs exposés au midi ; ils y gisent en boule , et sans aucun mouvement , sur de la mousse et des feuilles. On les prend , on les tient , on les roule sans qu'ils remuent , sans qu'ils s'étendent ; rien ne peut les faire sortir de leur engourdissement qu'une chaleur douce et graduée : ils meurent lorsqu'on les met tout-à-coup près du feu ; il faut , pour les dégourdir , les en approcher par degrés. Quoique dans cet état ils soient sans aucun mouvement , qu'ils aient les yeux fermés et qu'ils paraissent privés de tout usage des sens , ils sentent cependant la douleur lorsqu'elle est très-vive ; une blessure , leur fait un mouvement de contraction et un petit cri sourd qu'ils répètent même plusieurs fois : la sensibilité intérieure subsiste donc aussi bien que l'action du cœur et des poumons. Cependant il est à présumer que ces mouvements vitaux ne s'exercent pas dans cet état de torpeur avec la même force , et n'agissent pas avec la même puissance que dans l'état ordinaire ; la circulation ne se fait probablement que dans les plus gros vaisseaux , la respiration est faible et lente , les sécrétions sont très-peu abondantes , les déjections nulles : la transpiration est presque nulle aussi , puisqu'ils passent plusieurs mois sans manger ; ce qui ne pourrait être , si dans ce tems de diète ils perdaient de leur substance autant , à proportion , que dans les autres tems où ils la réparent en prenant de la nourriture. Ils en perdent cependant , puisque dans les livens trop longs ils meurent dans leurs trous. Peut-être aussi n'est-ce pas la durée , mais la rigueur du froid , qui les fait périr ; car lorsqu'on les expose à une forte gelée , ils meu-

rent en peu de tems. Ce qui me ferait croire que ce n'est pas la trop grande déperdition de substance qui les fait mourir dans les grands hivers, c'est qu'en automne ils sont excessivement gras, et qu'ils le sont encore lorsqu'ils se raniment au printemps : cette abondance de graisse est une nourriture intérieure qui suffit pour les entretenir et pour suppléer à ce qu'ils perdent par la transpiration.

Au reste, comme le froid est la seule cause de leur engourdissement, et qu'ils ne tombent dans cet état que quand la température de l'air est au dessous de dix ou onze degrés, il arrive souvent qu'ils se raniment même pendant l'hiver; car il y a des heures, des jours, et même des suites de jours, dans cette saison, où la liqueur du thermomètre se soutient à douze, treize, quatorze, etc. degrés, et pendant ce tems doux les loirs sortent de leurs trous pour chercher à vivre, ou plutôt ils mangent les provisions qu'ils ont ramassées pendant l'automne, et qu'ils y ont transportées. Aristote a dit, et tous les naturalistes ont dit après Aristote, que les loirs passent tout l'hiver sans manger, et que dans ce tems même de diète ils deviennent extrêmement gras, que le sommeil seul les nourrit plus que les alimens ne nourrissent les autres animaux. Le fait non-seulement n'est pas vrai, mais la supposition même du fait n'est pas possible. Le loir, engourdi pendant quatre ou cinq mois, ne pourrait s'engraisser que de l'air qu'il respire. Accordons, si l'on veut (et c'est beaucoup trop accorder), qu'une partie de cet air se tourne en nourriture: en résultera-t-il une augmentation si considérable? cette nourriture si légère pourra-t-elle même suffire à la déperdition continuelle qui se fait par la transpiration? Ce qui a pu faire tomber Aristote dans cette erreur, c'est qu'en Grèce, où les hivers sont tempérés,

les loirs ne dorment pas continuellement , et que , prenant de la nourriture , peut-être abondamment , toutes les fois que la chaleur les ranime , il les aura trouvé très-gras , quoiqu'engourdis. Ce qu'il y a de vrai , c'est qu'ils sont gras en tout tems , et plus gras en automne qu'en été : leur chair est assez semblable à celle du cochon d'Inde. Les loirs faisaient partie de la bonne chère chez les Romains ; ils en élevaient en quantité. Varron donne la manière de faire des garennes de loirs , et Apicius celle d'en faire des ragoûts. Cet usage n'a point été suivi , soit qu'on ait eu du dégoût pour ces animaux parce qu'ils ressemblent aux rats , soit qu'en effet leur chair ne soit pas de bien bon goût. J'ai ouï dire à des paysans qui en avaient mangé , qu'elle n'était guère meilleure que celle du rat d'eau. Au reste , il n'y a que le loir qui soit mangeable ; le lérot a la chair mauvaise et d'une odeur désagréable.

Le loir ressemble assez à l'écureuil par les habitudes naturelles : il habite , comme lui , les forêts , il grimpe sur les arbres , saute de branche en branche , moins légèrement à la vérité que l'écureuil , qui a les jambes plus longues , le ventre bien moins gros , et qui est aussi maigre que le loir est gras : cependant ils vivent tous deux des mêmes alimens ; de la faine , des noisettes , de la châtaigne , d'autres fruits sauvages , font leur nourriture ordinaire. Le loir mange aussi de petits oiseaux qu'il prend dans les nids. Il ne fait point de bauge au dessus des arbres comme l'écureuil ; mais il se fait un lit de mousse dans le tronc de ceux qui sont creux : il se gîte aussi dans les fentes des rochers élevés , et toujours dans des lieux secs ; il craint l'humidité , boit peu , et descend rarement à terre ; il diffère encore de l'écureuil , en ce que celui-ci s'apprivoise , et que l'autre demeure toujours sauvage. Les loirs s'accouplent sur la fin du printems ;

ils font leurs petits en été; les portées sont ordinairement de quatre ou de cinq : ils croissent vite, et l'on assure qu'ils ne vivent que six ans. En Italie, où l'on est encore dans l'usage de les manger, on fait des fosses dans les bois, que l'on tapisse de mousse, qu'on recouvre de paille, et où l'on jette de la faine : on choisit un lieu sec à l'abri d'un rocher exposé au midi; les loirs s'y rendent en nombre, et on les y trouve engourdis vers la fin de l'automne; c'est le tems où ils sont les meilleurs à manger. Ces petits animaux sont courageux, et défendent leur vie jusqu'à la dernière extrémité : ils ont les deus de devant très-longues et très-fortes; aussi mordent-ils violemment : ils ne craignent ni la belette, ni les petits oiseaux de proie; ils échappent au renard, qui ne peut les suivre au-dessus des arbres : leurs plus grands ennemis sont les chats sauvages et les martes.

Cette espèce n'est pas extrêmement répandue : on ne la trouve point dans les climats très-froids, comme la Laponie, la Suède; du moins les naturalistes du nord n'en parlent point; l'espèce de loir qu'ils indiquent est le muscardin, la plus petite des trois. Je présume aussi qu'on ne les trouve pas dans les climats très-chauds, puisque les voyageurs n'en font aucune mention. Il n'y a que peu ou point de loirs dans les pays découverts, comme l'Angleterre; il leur faut un climat tempéré et un pays couvert de bois : on en trouve en Espagne, en France, en Grèce, en Italie, en Allemagne, en Suisse, où ils habitent dans les forêts, sur les collines, et non pas au dessus des hautes montagnes, comme les marmottes, qui, quoique sujettes à s'engourdir par le froid, semblent chercher la neige et les frimas.

LE LÉROT.

LE loir demeure dans les forêts , et semble fuir nos habitations : le lérot , au contraire , habite nos jardins , et se trouve quelquefois dans nos maisons ; l'espèce en est aussi plus nombreuse , plus généralement répandue , et il y a peu de jardins qui n'en soient infestés. Ils se nichent dans les trous des murailles ; ils courent sur les arbres en espalier , choisissent les meilleurs fruits , et les entament tous dans le tems qu'ils commencent à mûrir : ils semblent aimer les pêches de préférence ; et si l'on veut en conserver , il faut avoir grand soin de détruire les lérots. Ils grimpent aussi sur les poiriers , les abricotiers , les pruniers ; et si les fruits doux leur manquent , ils mangent des amandes , des noisettes , des noix , et même des graines légumineuses : ils en transportent en grande quantité dans leurs retraites , qu'ils pratiquent en terre , sur-tout dans les jardins soignés , car dans les anciens vergers on les trouve souvent dans de vieux arbres creux ; ils se font un lit d'herbes , de mousse et de feuilles. Le froid les engourdit , et la chaleur les ranime. On en trouve quelquefois huit ou dix dans le même lieu , tous engourdis , tous resserrés en boule au milieu de leurs provisions de noix et de noisettes.

Ils s'accouplent au printems , produisent en été , et font cinq ou six petits qui croissent promptement , mais qui cependant ne produisent eux-mêmes que dans l'année suivante. Leur chair n'est pas mangeable comme celle du loir ; ils ont même la mauvaise odeur du rat

domestique , au lieu que le loir ne sent rien ; ils ne deviennent pas aussi gras , et manquent des feuillets graisseux qui se trouvent dans le loir , et qui enveloppent la masse entière des intestins. On trouve des lérots dans tous les climats tempérés de l'Europe , et même en Pologne , en Prusse ; mais il ne paraît pas qu'il y en ait en Suède , ni dans les pays septentrionaux.



1.



2.



3.

De Seve, Del.

L'Epine, Dirac.

1 LE MUSCARDIN . 2 LA MARMOTTE . 3 LE LOIR.

LE MUSCARDIN.

LE muscardin est le moins laid de tous les rats ; il a les yeux brillans , la queue touffue et le poil d'une couleur distinguée ; il est plus blond que roux : il n'habite jamais dans les maisons , rarement dans les jardins , et se trouve , comme le loir , plus souvent dans les bois , où il se retire dans les vieux arbres creux. L'espèce n'en est pas , à beaucoup près , aussi nombreuse que celle du lérot ; on trouve le muscardin presque toujours seul dans son trou , et nous avons eu beaucoup de peine à nous en procurer quelques-uns : cependant il paraît qu'il est assez commun en Italie ; que même il se trouve dans les climats du Nord , puisque M. Linnæus l'a compris dans la liste qu'il a donnée des animaux de Suède : et en même-tems il semble qu'il ne se trouve point en Angleterre ; car M. Ray , qui l'avait vu en Italie , dit que le petit *rat dormeur* qui se trouve en Angleterre , n'est pas roux sur le dos comme celui d'Italie , et qu'il pourrait bien être d'une autre espèce. En France il est le même qu'en Italie ; et nous avons trouvé qu'Aldrovande l'avait bien indiqué : mais cet auteur ajoute qu'il y en a deux espèces en Italie , l'une rare dont l'animal a l'odeur du muse , l'autre plus commune dont l'animal n'a point d'odeur ; et qu'à Bologne on les appelle tous deux *muscardins* , à cause de leur ressemblance tant par la figure que par la grosseur. Nous ne connaissons que l'une de ces espèces , et c'est la seconde ; car notre muscardin n'a point d'odeur , ni bonne , ni mauvaise. Il manque , comme le lérot , des feuillets graisseux qui

enveloppent les intestins dans le loir : aussi ne devient-il pas si gras ; et quoiqu'il n'ait point de mauvaise odeur, il n'est pas bon à manger.

Le muscardin s'engourdit par le froid , et se met en boule comme le loir et le lérot ; il se ranime , comme eux , dans les tems doux , et fait aussi provision de noisettes et d'autres fruits secs. Il fait son nid sur les arbres , comme l'écureuil ; mais il le place ordinairement plus bas , entre les branches d'un noisetier , dans un buisson , etc. Le nid est fait d'herbes entrelacées ; il a environ six pouces de diamètre , et n'est ouvert que par le haut. Bien des gens de la campagne m'ont assuré qu'ils avaient trouvé de ces nids dans des bois taillis , dans des haies , qu'ils sont environnés de feuilles et de mousse , et que dans chaque nid il y avait trois ou quatre petits. Ils abandonnent le nid dès qu'ils sont grands , et cherchent à se gîter dans le creux ou sous le tronc des vieux arbres ; et c'est là qu'ils reposent , qu'ils font leur provision , et qu'ils s'engourdissent.

LA MARMOTTE.

DE tous les auteurs modernes qui ont écrit sur l'histoire naturelle , Gesner est celui qui , pour le détail , a le plus avancé la science ; il joignait à une grande érudition un sens droit et des vues saines : Aldrovande n'est guère que son commentateur , et les naturalistes de moindre nom ne sont que ses copistes. Nous n'hésiterons pas à emprunter de lui des faits au sujet des marmottes , animaux de son pays , qu'il connaissait mieux que nous , quoique nous en ayons nourri comme lui quelques-unes à la maison. Ce que nous avons observé se trouvant d'accord avec ce qu'il en dit , nous ne doutons pas que ce qu'il a observé de plus ne soit également vrai.

La marmotte , prise jeune , s'apprivoise plus qu'aucun animal sauvage , et presque autant que nos animaux domestiques ; elle apprend aisément à saisir un bâton , à gesticuler , à danser , à obéir en tout à la voix de son maître. Elle est , comme le chat , antipathique avec le chien : lorsqu'elle commence à être familière dans la maison , et qu'elle se croit appuyée par son maître , elle attaque et mord en sa présence les chiens les plus redoutables. Quoiqu'elle ne soit pas tout-à-fait aussi grande qu'un lièvre , elle est bien plus trapue , et joint beaucoup de force à beaucoup de souplesse. Elle a les quatre dents du devant des mâchoires assez longues et assez fortes pour blesser cruellement ; cependant elle n'attaque que les chiens , et ne fait mal à personne , à moins qu'on ne l'irrite. Si l'on n'y prend

pas garde , elle ronge les meubles , les étoffes , et perce même le bois lorsqu'elle est renfermée. Comme elle a les cuisses très-courtes , et les doigts des pieds faits à peu près comme ceux de l'ours , elle se tient souvent assise , et marche comme lui aisément sur ses pieds de derrière ; elle porte à sa gueule ce qu'elle saisit avec ceux de devant , et mange debout comme l'écureuil : elle court assez vite en montant , mais assez lentement en plaine ; elle grimpe sur les arbres ; elle monte entre deux parois de rochers , entre deux murailles voisines ; et c'est des marmottes , dit-on , que les Savoyards ont appris à grimper pour ramoner les cheminées. Elles mangent de tout ce qu'on leur donne , de la viande , du pain , des fruits , des racines , des herbes potagères , des choux , des hannetons , des sauterelles , etc. ; mais elles sont plus avides de lait et de beurre que de tout autre aliment. Quoique moins enclines que le chat à dérober , elles cherchent à entrer dans les endroits où l'on renferme le lait , et elles le boivent en grande quantité en marmottant , c'est-à-dire , en faisant , comme le chat , une espèce de murmure de contentement. Au reste , le lait est la seule liqueur qu'il leur plaise ; elles ne boivent que très-rarement de l'eau , et refusent le vin.

La marmotte tient un peu de l'ours et un peu du rat pour la forme du corps : ce n'est cependant pas l'*arctomys* ou le *rat-ours* des anciens , comme l'ont cru quelques auteurs , et entr'autres Perrault. Elle a le nez , les lèvres et la forme de la tête comme le lièvre , le poil et les ongles du blaireau , les dents du castor , la moustache du chat , les yeux du loir , les pieds de l'ours , la queue courte et les oreilles tronquées. La couleur de son poil sur le dos est d'un roux brun , plus ou moins foncé : ce poil est assez rude ; mais celui du ventre est

roussâtre , doux et touffu. Elle a la voix et le murmure d'un petit chien lorsqu'elle joue ou quand on la caresse; mais lorsqu'on l'irrite ou qu'on l'effraie , elle fait entendre un sifflet si perçant et si aigu , qu'il blesse le tympan. Elle aime la propreté , et se met à l'écart , comme le chat , pour faire ses besoins , mais elle a , comme le rat , sur-tout en été , une odeur forte qui la rend très-désagréable : en automne, elle est très-grasse. Outre un très-grand épiploon , elle a , comme le loir , deux feuilletts grassex fort épais : cependant elle n'est pas également grasse sur toutes les parties du corps; le dos et les reins sont plus chargés que le reste , d'une graisse ferme et solide , assez semblable à la chair des tetines du bœuf. Aussi la marmotte serait assez bonne à manger si elle n'avait pas toujours un peu d'odeur , qu'on ne peut masquer que par des assaisonnemens très-forts.

Cet animal , qui se plaît dans la région de la neige et des glaces , qu'on ne trouve que sur les plus hautes montagnes , est cependant sujet plus qu'un autre à s'engourdir par le froid. C'est ordinairement à la fin de septembre ou au commencement d'octobre qu'elle se recèle dans sa retraite, pour n'en sortir qu'au commencement d'avril. Cette retraite est faite avec précaution, et meublée avec art : elle est d'abord d'une grande capacité , moins large que longue , et très-profonde ; au moyen de quoi elle peut contenir une ou plusieurs marmottes sans que l'air s'y corrompe. Leurs pieds et leurs ongles paraissent être faits pour fouiller la terre , et elles la creusent en effet avec une merveilleuse célérité ; elles jettent au dehors , derrière elles , les déblais de leur excavation : ce n'est pas un trou , un boyau droit ou tortueux ; c'est une espèce de galerie faite en forme d'Y grec , dont les deux branches ont chacune une ou-

verture , et aboutissent toutes deux à un cul-de-sac , qui est le lieu du séjour. Comme le tout est pratiqué sur le penchant de la montagne , il n'y a que le cul-de-sac qui soit de niveau : la branche inférieure de l'Y grec est en pente au dessous du cul-de-sac ; et c'est dans cette partie , la plus basse du domicile , qu'elles font leurs excréments , dont l'humidité s'écoule aisément au dehors : la branche supérieure de l'Y grec est aussi un peu en pente , et plus élevée que tout le reste ; c'est par-là qu'elles entrent et qu'elles sortent. Le lieu du séjour est non-seulement jonché , mais tapissé fort épais de mousse et de foin ; elles en font ample provision pendant l'été : on assure même que cela se fait à frais ou travaux communs ; que les unes coupent les herbes les plus fines , que d'autres les ramassent , et que tour à tour elles servent de voiture pour les transporter au gîte : l'une , dit-on , se couche sur le dos , se laisse charger de foin , étend ses pattes en haut pour servir de ridelles , et ensuite se laisse traîner par les autres , qui la tirent par la queue , et prennent garde en même tems que la voiture ne verse. C'est , à ce qu'on prétend , par ce frottement trop souvent réitéré , qu'elles ont presque toutes le poil rongé sur le dos. On pourrait cependant en donner une autre raison ; c'est qu'habitant sous la terre , et s'occupant sans cesse à la creuser , cela seul suffit pour leur peler le dos. Quoi qu'il en soit , il est sûr qu'elles demeurent ensemble , et qu'elles travaillent en commun à leur habitation : elles y passent les trois quarts de leur vie ; elles s'y retirent pendant l'orage , pendant la pluie , ou dès qu'il y a quelque danger ; elles n'en sortent même que dans les plus beaux jours , et ne s'en éloignent guère : l'une fait le guet , assise sur une roche élevée , tandis que les autres s'amuse à jouer sur le gazon , ou s'occupent à le couper pour en faire du foin ; et lors-

que celle qui fait sentinelle aperçoit un homme, un aigle, un chien, etc., elle avertit les autres par un coup de sifflet, et ne rentre elle-même que la dernière.

Elles ne font pas de provisions pour l'hiver; il semble qu'elles devinent qu'elles seraient inutiles: mais lorsqu'elles sentent les premières approches de la saison qui doit les engourdir, elles travaillent à fermer les deux portes de leur domicile, et elles le font avec tant de soin et de solidité, qu'il est plus aisé d'ouvrir la terre partout ailleurs que dans l'endroit qu'elles ont muré. Elles sont alors très-grasses; il y en a qui pèsent jusqu'à vingt livres: elles le sont encore trois mois après; mais peu à peu leur embonpoint diminue, et elles sont maigres sur la fin de l'hiver. Lorsqu'on découvre leur retraite, on les trouve resserrées en boule et fourrées dans le foin; on les emporte tout engourdies; on peut même les tuer sans qu'elles paraissent le sentir: on choisit les plus grasses pour les manger, et les plus jeunes pour les apprivoiser. Une chaleur graduée les ranime comme les loirs; et celles qu'on nourrit à la maison, en les tenant dans des lieux chauds, ne s'engourdissent pas, et sont même aussi vives que dans les autres tems. Nous ne répéterons pas, au sujet de l'engourdissement de la marmotte, ce que nous avons dit à l'article du loir: le refroidissement du sang en est la seule cause; et l'on avait observé avant nous que dans cet état de torpeur la circulation était très-lente aussi bien que toutes les sécrétions, et que leur sang n'étant pas renouvelé par un chyle nouveau, était sans aucune sérosité. Au reste, il n'est pas sûr qu'elles soient toujours et constamment engourdies pendant sept ou huit mois, comme presque tous les auteurs le prétendent. Leurs terriers sont profonds, elles y demeurent en nombre; il doit donc s'y conserver de la chaleur dans les premiers tems, et elles

y peuvent manger de l'herbe qu'elles y ont amassée. M. Altinann dit même, dans son *Traité sur les animaux de Suisse*, que les chasseurs laissent les marmottes trois semaines ou un mois dans leur caveau avant que d'aller troubler leur repos; qu'ils ont soin de ne point creuser lorsqu'il fait un téms doux, ou qu'il souffle un vent chaud; que sans ces précautions les marmottes se révcillent, et creusent plus avant; mais qu'en ouvrant leurs retraites dans le tems des grands froids, on les trouve tellement assoupies, qu'on les emporte facilement. On peut donc dire qu'à tous égards elles sont comme les loirs, et que si elles sont engourdies plus long-tems, c'est qu'elles habitent un climat où l'hiver est plus long.

Ces animaux ne produisent qu'une fois l'an : les portées ordinaires ne sont que de trois ou quatre petits; leur accroissement est prompt, et la durée de leur vie n'est que de neuf ou dix ans : aussi l'espèce n'en est ni nombreuse, ni bien répandue. Les Grecs ne la connaissaient pas, ou du moins ils n'en ont fait aucune mention. Chez les Latins, Pline est le premier qui l'ait indiquée sous le nom de *mus Alpinus*, rat des Alpes; et en effet quoiqu'il y ait dans les Alpes plusieurs autres espèces de rats, aucune n'est plus remarquable que la marmotte, aucune n'habite comme elle les sommets des plus hautes montagnes : les autres se tiennent dans les vallons, ou bien sur la croupe des collines et des premières montagnes; mais il n'y en a point qui monte aussi haut que la marmotte. D'ailleurs elle ne descend jamais des hauteurs, et paraît être particulièrement attachée à la chaîne des Alpes, où elle semble choisir l'exposition du midi et du levant, de préférence à celle du nord ou du couchant. Cependant il s'en trouve dans les Apennins, dans les Pyrénées et dans les plus hautes

montagnes de l'Allemagne. Le *bobak* de Pologne, auquel M. Brisson , et d'après lui MM. Arnault de Nobleville et Salerne , ont donné le nom de *marmotte* , diffère de cet animal non-seulement par les couleurs du poil , mais aussi par le nombre des doigts ; car il a cinq doigts aux pieds de devant : l'ongle du pouce paraît au dehors de la peau , et l'on trouve au dedans les deux phalanges de ce cinquième doigt , qui manque en entier dans la marmotte. Ainsi le *bobak* ou marmotte de Pologne , le *monax* ou marmotte de Canada , le *cavia* ou marmotte de Bahama , et le *cricket* ou marmotte de Strasbourg , sont tous les quatre des espèces différentes de la marmotte des Alpes.

ANIMAUX DOMESTIQUES ÉTRANGERS.

L'ÉLÉPHANT.

L'ÉLÉPHANT est, si nous voulons ne nous pas compter, l'être le plus considérable de ce monde ; il surpasse tous les animaux terrestres en grandeur , et il approche de l'homme par l'intelligence, autant au moins que la matière peut l'approcher de l'esprit. L'éléphant, le chien, le castor et le singe sont de tous les êtres animés ceux dont l'instinct est le plus admirable : mais cet instinct, qui n'est que le produit de toutes les facultés, tant intérieures qu'extérieures de l'animal, se manifeste par des résultats bien différens dans chacune de ces espèces. Le chien est naturellement, et lorsqu'il est livré à lui seul, aussi cruel, aussi sanguinaire que le loup ; seulement il s'est trouvé dans cette nature féroce un point flexible, sur lequel nous avons appuyé : le naturel du chien ne diffère donc de celui des autres animaux de proie que par ce point sensible, qui le rend susceptible d'affection et capable d'attachement : c'est de la nature qu'il tient le germe de ce sentiment, que l'homme ensuite a cultivé, nourri, développé par une ancienne et constante société avec cet animal, qui seul en était digne ; qui, plus susceptible, plus capable qu'un autre des impressions étrangères, a perfectionné dans le commerce toutes ses facultés relatives. Sa sensibilité, sa docilité, son courage, ses talens, tout jusqu'à ses manières, s'est



1.

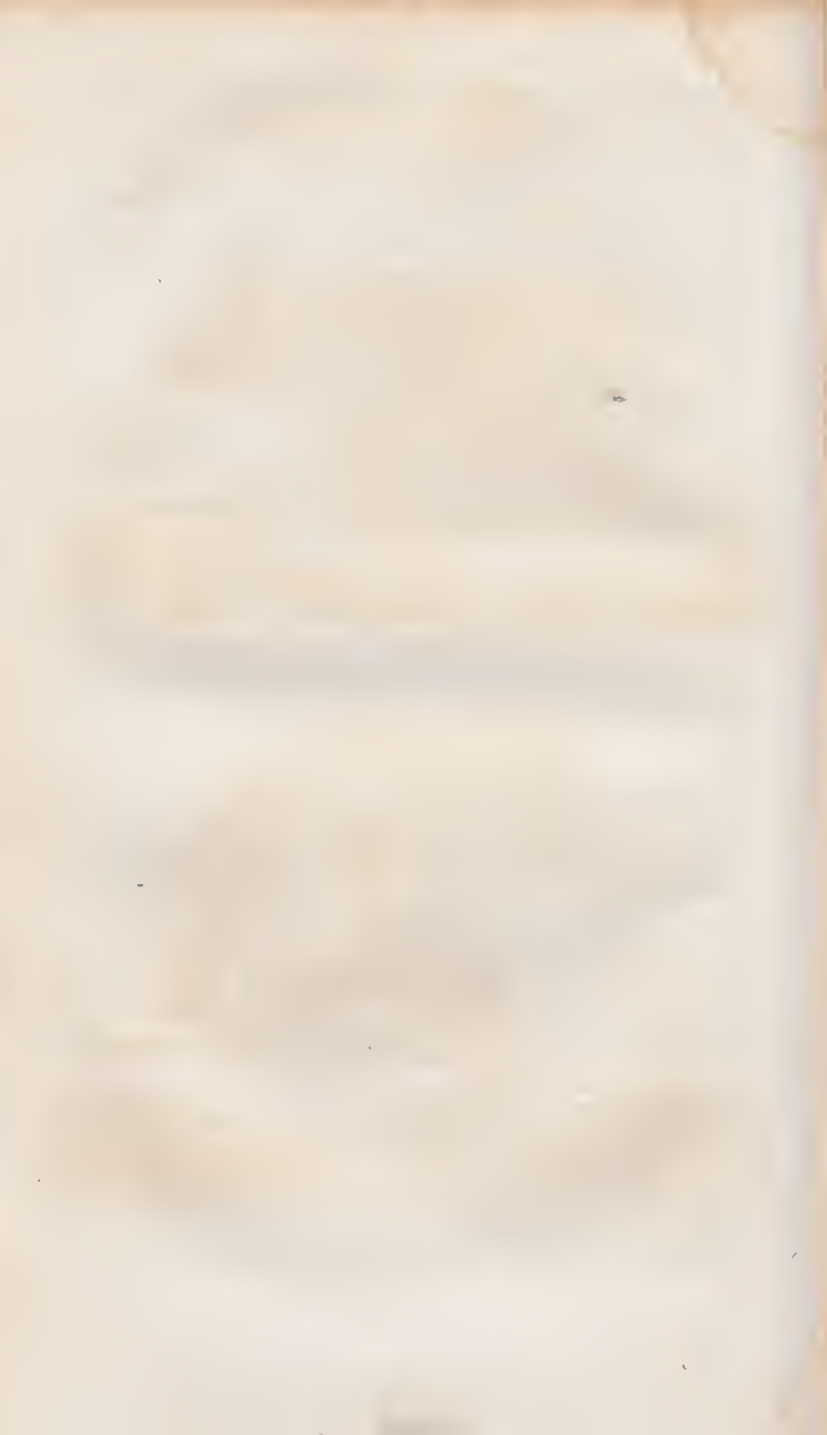


2.

De Sève, Del.

L'Épine, Sculp.

1 LE RHINOCEROS. 2 LE PETIT ÉLÉPHANT TÉTANT SA MÈRE.



modifié par l'exemple , et modelé sur les qualités de son maître : l'on ne doit donc pas lui accorder en propre tout ce qu'il paraît avoir ; ses qualités les plus relevées, les plus frappantes , sont empruntées de nous : il a plus d'acquis que les autres animaux, parce qu'il est plus à portée d'acquérir ; que loin d'avoir comme eux de la réputation pour l'homme , il a pour lui du penchant ; que ce sentiment doux , qui n'est jamais muet , s'est annoncé par l'envie de plaire , et a produit la docilité , la fidélité , la soumission constante , et en même-tems le degré d'attention nécessaire pour agir en conséquence et toujours obéir à propos.

Le singe , au contraire , est indocile autant qu'extravagant : sa nature est en tout point également revêché : nulle sensibilité relative , nulle reconnaissance des bons traitemens , nulle mémoire des bienfaits ; de l'éloignement pour la société de l'homme , de l'horreur pour la contrainte , du penchant à toute espèce de mal , ou , pour mieux dire , une forte propension à faire tout ce qui peut nuire ou déplaire. Mais ces défauts réels sont compensés par des perfections apparentes : il est extérieurement conformé comme l'homme ; il a des bras , des mains , des doigts ; l'usage seul de ces parties le rend supérieur pour l'adresse aux autres animaux , et les rapports qu'elles lui donnent avec nous par la similitude des mouvemens et par la conformité des actions, nous plaisent , nous déçoivent , et nous font attribuer à des qualités intérieures ce qui ne dépend que de la forme des membres.

Le castor , qui paraît être fort au dessous du chien et du singe par les facultés individuelles , a cependant reçu de la nature un don presque équivalent à celui de la parole : il se fait entendre à ceux de son espèce , et si bien entendre , qu'ils se réunissent en société , qu'ils agissent

de concert, qu'ils entreprennent et exécutent de grands et longs travaux en commun ; et cet amour social, aussi bien que le produit de leur intelligence réciproque, ont plus de droit à notre admiration que l'adresse du singe et la fidélité du chien.

Le chien n'a donc que de l'esprit (qu'on me permette, faute de termes, de profaner ce nom) ; le chien, dis-je, n'a donc que de l'esprit d'emprunt, le singe n'en a que l'apparence, et le castor n'a du sens que pour lui seul et les siens. L'éléphant leur est supérieur à tous trois ; il réunit leurs qualités les plus éminentes. La main est le principal organe de l'adresse du singe ; l'éléphant, au moyen de sa trompe, qui lui sert de bras et de main, et avec laquelle il peut enlever et saisir les plus petites choses comme les plus grandes, les porter à sa bouche, les poser sur son dos, les tenir embrassées, ou les lancer au loin, a donc le même moyen d'adresse que le singe ; et en même-tems il a la docilité du chien ; il est, comme lui, susceptible de reconnaissance, et capable d'un fort attachement ; ils s'accoutument aisément à l'homme, se soumet moins par la force que par les bons traitemens ; le sert avec zèle, avec fidélité, avec intelligence, etc. Enfin l'éléphant, comme le castor, aime la société de ses semblables ; il s'en fait entendre : on les voit souvent se rassembler, se disperser, agir de concert ; et s'ils n'édifient rien, s'ils ne travaillent point en commun, ce n'est peut-être que faute d'assez d'espace et de tranquillité ; car les hommes se sont très-anciennement multipliés dans toutes les terres qu'habite l'éléphant : il vit donc dans l'inquiétude, et n'est nulle part paisible possesseur d'un espace assez grand, assez libre, pour s'y établir à demeure. Nous avons vu qu'il faut toutes ces conditions et tous ces avantages pour que les talens du castor se manifestent, et que partout où les

hommes se sont habitués , il perd son industrie et cesse d'édifier. Chaque être dans la nature a son prix réel et sa valeur relative : si l'on veut juger au juste de l'un et de l'autre dans l'éléphant , il faut lui accorder au moins l'intelligence du castor , l'adresse du singe , le sentiment du chien , et y ajouter ensuite les avantages particuliers , uniques , de la force , de la grandeur et de la longue durée de la vie ; il ne faut pas oublier ses armes ou ses défenses , avec lesquelles il peut percer et vaincre le lion : il faut se représenter que sous ses pas il ébranle la terre , que de sa main il arrache les arbres , que d'un coup de son corps il fait brèche dans un mur ; que terrible par sa force , il est encore invincible par la seule résistance de sa masse , par l'épaisseur du cuir qui la couvre ; qu'il peut porter sur son dos une tour armée en guerre et chargée de plusieurs hommes ; que seul il fait mouvoir des machines et transporte des fardeaux que six chevaux ne pourraient remuer ; qu'à cette force prodigieuse il joient encore le courage , la prudence , le sang-froid , l'obéissance exacte ; qu'il conserve de la modération , même dans ses passions les plus vives ; qu'il est plus constant qu'impétueux en amour ; que dans la colère il ne méconnaît pas ses amis ; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé ; qu'il se souvient des bienfaits aussi long-tems que des injures ; que n'ayant nul goût pour la chair et ne se nourrissant que de végétaux , il n'est pas né l'ennemi des autres animaux ; qu'enfin il est aimé de tous , puisque tous le respectent et n'ont nulle raison de le craindre.

Aussi les hommes ont-ils eu dans tous les tems pour ce grand , pour ce premier animal , une espèce de vénération. Les anciens le regardaient comme un prodige , un miracle de la nature (et c'est en effet son dernier effort) ; ils ont beaucoup exagéré ses facultés natu-

relles ; ils lui ont attribué sans hésiter des qualités intellectuelles et des vertus morales. Pline , Élien , Solin , Plutarque , et d'autres auteurs plus modernes , n'ont pas craint de donner à ces animaux des mœurs raisonnées , une religion naturelle et innée , l'observance d'un culte , l'adoration quotidienne du soleil et de la lune , l'usage de l'ablution avant l'adoration , l'esprit de divination , la piété envers le ciel et pour leurs semblables , qu'ils assistent à la mort , et qu'après leur décès ils arrosent de leurs larmes et recouvrent de terre , etc. Les Indiens , prévenus de l'idée de la métempsycose , sont encore persuadés aujourd'hui qu'un corps aussi majestueux que celui de l'éléphant ne peut être animé que par l'âme d'un grand homme ou d'un roi. On respecte à Siam , à Laos , à Pégu , etc. les éléphants blancs , comme les mânes vivans des empereurs de l'Inde ; ils ont chacun un palais , une maison composée d'un nombreux domestique , une vaisselle d'or , des mets choisis , des vêtemens magnifiques , et sont dispensés de tout travail , de toute obéissance ; l'empereur vivant est le seul devant lequel ils fléchissent les genoux , et ce salut leur est rendu par le monarque : cependant les attentions , les respects , les offrandes , les flattent sans les corrompre ; ils n'ont donc pas une âme humaine ; cela seul devrait suffire pour le démontrer aux Indiens.

En écartant les fables de la crédule antiquité , en rejetant aussi les fictions puérides de la superstition toujours subsistante , il reste encore assez à l'éléphant , aux yeux même du philosophe , pour qu'il doive le regarder comme un être de la première distinction ; il est digne d'être connu , d'être observé : nous tâcherons donc d'en décrire l'histoire sans partialité , c'est-à-dire , sans admiration ni mépris ; nous le considérerons d'abord dans son état de nature , lorsqu'il est indépendant et

libre , et ensuite dans sa condition de servitude ou de domesticité , où la volonté de son maître est en partie le mobile de la sienne.

Dans l'état de sauvage , l'éléphant n'est ni sanguinaire ni féroce : il est d'un naturel doux , et jamais il ne fait abus de ses armes ou de sa force ; il ne les emploie ; il ne les exerce , que pour se défendre lui-même ou pour protéger ses semblables. Il a les mœurs sociales ; on le voit rarement errant ou solitaire. Il marche ordinairement de compagnie : le plus âgé conduit la troupe , le second d'âge la fait aller et marche le dernier ; les jeunes et les faibles sont au milieu des autres ; les mères portent leurs petits et les tiennent embrassé de leur trompe , Ils ne gardent cet ordre que dans les marches périlleuses , lorsqu'ils vont paître sur des terres cultivées ; ils se promènent ou voyagent avec moins de précaution dans les fôrets et dans les solitudes , sans cependant se séparer absolument ni même s'écarter assez loin pour être hors de portée des secours et des aver-tissemens : il y en a néanmoins quelques-uns qui s'égarerent ou qui traînent après les autres , et ce sont les seuls que les chasseurs osent attaquer ; car il faudrait une petite armée pour assaillir la troupe entière , et l'on ne pourrait la vaincre sans perdre beaucoup de monde : il serait même dangereux de leur faire la moindre injure , ils vont droit à l'offenseur ; et quoique la masse de leur corps soit très-pesante , leur pas est si grand , qu'ils atteignent aisément l'homme le plus léger à la course , ils le percent de leurs défenses , ou le saisissent avec la trompe , le lancent comme une pierre , et achèvent de le tuer en le foulant aux pieds. Mais ce n'est que lorsqu'ils sont provoqués qu'ils font ainsi main-basse sur les hommes , ils ne font aucun mal à ceux qui ne les cherchent pas : cependant , comme ils sont susceptibles et

déliçats sur le fait des injures , il est bon d'éviter leur rencontre , et les voyageurs qui fréquentent leur pays allument de grands feux la nuit et battent de la caisse pour les empêcher d'approcher. On prétend que lorsqu'ils ont une fois été attaqués par les hommes , ou qu'ils sont tombés dans quelque embûche , ils ne l'oublient jamais , et qu'ils cherchent à se venger en toute occasion. Comme ils ont l'odorat excellent et peut-être plus parfait qu'aucun des animaux , à cause de la grande étendue de leur nez , l'odeur de l'homme les frappe de très-loin ; ils pourraient aisément le suivre à la piste. Les anciens ont écrit que les éléphants arrachent l'herbe des endroits où le chasseur a passé , et qu'ils se la donnent de main en main , pour que tous soient informés du passage et de la marche de l'ennemi. Ces animaux aiment le bord des fleuves , les profondes vallées , les lieux ombragés et les terrains humides ; ils ne peuvent se passer d'eau et la troublent avant que de la boire : ils en remplissent souvent leur trompe , soit pour la porter à leur bouche , ou seulement pour se rafraîchir le nez et s'amuser en la répandant à flot ou l'aspergeant à la ronde. Ils ne peuvent supporter le froid , et souffrent aussi de l'excès de la chaleur : car pour éviter la trop grande ardeur du soleil , ils s'enfoncent autant qu'ils peuvent dans la profondeur des forêts les plus sombres ; ils se mettent aussi assez souvent dans l'eau : le volume énorme de leur corps leur nuit moins qu'il ne leur aide à nager ; ils enfoncent moins dans l'eau que les autres animaux ; et d'ailleurs la longueur de leur trompe , qu'ils redressent en haut , et par laquelle ils respirent , leur ôte toute crainte d'être submergés.

Leurs alimens ordinaires sont des racines , des herbes , des feuilles et du bois tendre ; ils mangent aussi des fruits et des grains : mais ils dédaignent la chair et le poisson. Lors

que l'un d'entr'eux trouve quelque part un pâturage abondant , il appelle les autres , et les invite à venir manger avec lui. Comme il leur faut une grande quantité de fourrage , ils changent souvent de lieu ; et lorsqu'ils arrivent à des terres ensemencées , ils y font un dégât prodigieux ; leur corps étant d'un poids énorme , ils écachent et détruisent dix fois plus de plantes avec leurs pieds qu'ils n'en consomment pour leur nourriture , laquelle peut monter à cent cinquante livres d'herbe par jour : n'arrivant jamais qu'en nombre , ils dévastent donc une campagne en une heure. Aussi les Indiens et les Nègres cherchent tous les moyens de prévenir leur visite et de les détourner , en faisant de grands bruits , de grands feux , autour de leurs terres cultivées ; souvent , malgré ces précautions , les éléphans viennent s'en emparer , en chassent le bétail domestique , font fuir les hommes , et quelquefois renversent de fond en comble leurs minces habitations. Il est difficile de les épouvanter , et ils ne sont guère susceptibles de crainte ; la seule chose qui les surprenne et puisse les arrêter , sont les feux d'artifice , les pétards qu'on leur lance , et dont l'effet subit et promptement renouvelé les saisit et leur fait quelquefois rebrousser chemin. On vient très-rarement à bout de les séparer les uns des autres ; car ordinairement ils prennent tous ensemble le même parti d'attaquer , de passer indifféremment ou de fuir.

Lorsque les femelles entrent en chaleur , ce grand attachement pour la société cède à un sentiment plus vif : la troupe se sépare par couples que le desir avait formés d'avance ; ils se prennent par choix , se dérobent , et dans leur marche l'amour paraît les précéder , et la pudeur les suivre ; car le mystère accompagne leurs plaisirs. On ne les a jamais vus s'accoupler ; ils crai

gnent sur-tout les regards de leurs semblables , et connaissent peut-être mieux que nous cette volupté pure de jouir dans le silence , et de ne s'occuper que de l'objet aimé. Ils cherchent les bois les plus épais ; ils gagnent les solitudes les plus profondes pour se livrer sans témoins , sans trouble et sans réserve , à toutes les impulsions de la nature : elles sont d'autant plus vives et plus durables , qu'elles sont plus rares et plus long-tems attendues. La femelle porte deux ans : lorsqu'elle est pleine , le mâle s'en abstient , et ce n'est qu'à la troisième année que renaît la saison des amours. Ils ne produisent qu'un petit , lequel , au moment de sa naissance , a des dents , et est déjà plus gros qu'un sanglier : cependant les défenses ne sont pas encore apparentes ; elles commencent à percer peu de tems après , et à l'âge de six mois elles sont de quelques pouces de longueur : l'éléphant à six mois est déjà plus gros qu'un bœuf , et les défenses continuent de grandir et de croître jusqu'à l'âge avancé , pourvu que l'animal se porte bien et soit en liberté ; car on n'imagine pas à quel point l'esclavage et les alimens apprêtés détériorent le tempérament et changent les habitudes naturelles de l'éléphant. On vient à bout de le dompter , de le soumettre , de l'instruire ; et comme il est plus fort et plus intelligent qu'un autre , il sert plus à propos , plus puissamment et plus utilement : mais apparemment le dégoût de sa situation lui reste au fond du cœur ; car , quoiqu'il ressente de tems en tems les plus vives atteintes de l'amour , il ne produit ni ne s'accouple dans l'état de domesticité. Sa passion contrainte dégénère en fureur ; ne pouvant se satisfaire sans témoins , il s'indigne , il s'irrite , il devient insensé , violent , et l'on a besoin des chaînes les plus fortes et d'entraves de toute espèce pour arrêter ses mouvemens et briser sa colère.

Il diffère donc de tous les animaux domestiques que l'homme traite ou manie comme des êtres sans volonté; il n'est pas du nombre de ces esclaves nés que nous propageons, mutilons, ou multiplions pour notre utilité: ici l'individu seul est esclave, l'espèce demeure indépendante et refuse constamment d'accroître au profit du tyran. Cela seul suppose dans l'éléphant des sentimens élevés au dessus de la nature commune des bêtes: ressentir les ardeurs les plus vives et refuser en même-tems de se satisfaire, entrer en fureur d'amour et conserver la pudeur, sont peut-être le dernier effort des vertus humaines, et ne sont dans ce majestueux animal que des actes ordinaires, auxquels il n'a jamais manqué; l'indignation de ne pouvoir s'accoupler sans témoins, plus forte que la passion même, en suspend, en détruit les effets, excite en même-tems la colère, et fait que dans ces momens il est plus dangereux que tout autre animal indompté.

Nous voudrions, s'il était possible, douter de ce fait; mais les naturalistes, les historiens, les voyageurs, assurent tous de concert que les éléphants n'ont jamais produit dans l'état de domesticité. Les rois des Indes en nourrissent en grand nombre; et après avoir inutilement tenté de les multiplier comme les autres animaux domestiques, ils ont pris le parti de séparer les mâles des femelles, afin de rendre moins fréquens les accès d'une chaleur stérile qu'accompagne la fureur. Il n'y a donc aucun éléphant domestique qui n'ait été sauvage auparavant, et la manière de les prendre, de les dompter, de les soumettre, mérite une attention particulière. Au milieu des forêts et dans un lieu voisin de ceux qu'ils fréquentent, on choisit un espace qu'on environne d'une forte palissade; les plus gros arbres de la forêt servent de pieux principaux, contre lesquels

on attache des traverses de charpente qui soutiennent les autres pieux : cette palissade est faite à claire-voie , en sorte qu'un homme peut y passer aisément ; on y laisse une autre grande ouverture , par laquelle l'éléphant peut entrer , et cette baie est surmontée d'une trape suspendue , ou bien elle reçoit une barrière qu'on ferme derrière lui. Pour l'attirer jusque dans cette enceinte , il faut l'aller chercher : on conduit une femelle en chaleur et privée dans la forêt ; et lorsqu'on imagine être à portée de la faire entendre , son gouverneur l'oblige à faire le cri d'amour ; le mâle sauvage y répond à l'instant , et se met en marche pour la joindre : on la fait marcher elle-même , en lui faisant de tems en tems répéter l'appel ; elle arrive la première à l'enceinte , où le mâle, la suivant à la piste, entre par la même porte : dès qu'il se voit enfermé , son ardeur s'évanouit ; et lorsqu'il aperçoit les chasseurs , elle se change en fureur : on lui jette des cordes à nœuds coulans pour l'arrêter , on lui met des entraves aux jambes et à la trompe , on amène deux ou trois éléphants privés et conduits par des hommes adroits , on essaie de les attacher avec l'éléphant sauvage ; enfin l'on vient à bout , par adresse , par force , par tourment et par caresse , de le dompter en peu de jours. Je n'entrerai pas à cet égard dans un plus grand détail , et je me contenterai de citer les voyageurs qui ont été témoins oculaires de la chasse des éléphants : elle est différente suivant les différens pays , et suivant la puissance et les facultés de ceux qui leur font la guerre ; car au lieu de construire , comme les rois de Siam , des murailles , des terrasses , ou de faire des palissades , des parcs et de vastes enceintes , les pauvres Nègres se contentent des pièges les plus simples , en creusant sur leur passage des fosses assez profondes pour qu'ils ne puissent en sortir lorsqu'ils y sont tombés.

L'éléphant une fois dompté devient le plus doux, le plus obéissant de tous les animaux; il s'attache à celui qui le soigne, il le caresse, le prévient, et semble deviner tout ce qui peut lui plaire: en peu de tems il vient à comprendre les signes et même à entendre l'expression des sons; il distingue le ton impératif, celui de la colère ou de la satisfaction, et il agit en conséquence. Il ne se trompe point à la parole de son maître; il reçoit ses ordres avec attention, les exécute avec prudence, avec empressement, sans précipitation: car ses mouvemens sont toujours mesurés, et son caractère paraît tenir de la gravité de sa masse. On lui apprend aisément à fléchir les genoux pour donner plus de facilité à ceux qui veulent le monter; il caresse ses amis avec sa trompe, en salue les gens qu'on lui fait remarquer; il s'en sert pour enlever des fardeaux, et aide lui-même à se charger. Il se laisse vêtir, et semble prendre plaisir à se voir couvert de harnois dorés et de housses brillantes. On l'attelle, on l'attache par des traits à des chariots, des charrucs, des navires, des cabestans; il tire également, continument et sans se rebuter, pourvu qu'on ne l'insulte pas par des coups donnés mal-à-propos, et qu'on ait l'air de lui savoir gré de la bonne volonté avec laquelle il emploie ses forces. Celui qui le conduit ordinairement est monté sur son cou, et se sert d'une verge de fer, dont l'extrémité fait le crochet, ou qui est armée d'un poinçon, avec lequel on le pique sur la tête, à côté des oreilles, pour l'avertir, le détourner ou le presser; mais souvent la parole suffit, sur-tout s'il a eu le tems de faire connaissance complète avec son conducteur, et de prendre en lui une entière confiance: son attachement devient quelquefois si fort, si durable, et son affection si profonde, qu'il refuse ordinairement de servir sous tout

autre , et qu'on l'a quelquefois vu mourir de regret d'avoir , dans un accès de colère , tué son gouverneur.

L'espèce de l'éléphant ne laisse pas d'être nombreuse, quoiqu'il ne produise qu'une fois et un seul petit tous les deux ou trois ans : plus la vie des animaux est courte , et plus leur production est nombreuse. Dans l'éléphant , la durée de la vie compense le petit nombre ; et s'il est vrai , comme on l'assure , qu'il vive deux siècles , et qu'il engendre jusqu'à cent vingt ans , chaque couple produit quarante petits dans cet espace de tems : d'ailleurs n'ayant rien à craindre des autres animaux , et les hommes même ne les prenant qu'avec beaucoup de peine , l'espèce se soutient et se trouve généralement répandue dans tous les pays méridionaux de l'Afrique et de l'Asie ; il y en a beaucoup à Ceylan , au Mogol , à Bengale , à Siam , à Pégu , et dans toutes les autres parties de l'Inde ; il y en a aussi , et peut-être en plus grand nombre , dans toutes les provinces de l'Afrique méridionale , à l'exception de certains cantons qu'ils ont abandonnés , parce que l'homme s'en est absolument emparé. Ils sont fidèles à leur patrie et constants pour leur climat : car , quoiqu'ils puissent vivre dans les régions tempérées , il ne paraît pas qu'ils aient jamais tenté de s'y établir , ni même d'y voyager ; ils étaient jadis inconnus dans nos climats. Il ne paraît pas qu'Homère , qui parle de l'ivoire , connût l'animal qui le porte. Alexandre est le premier qui ait montré l'éléphant à l'Europe ; il fit passer en Grèce ceux qu'il avait conquis sur Porus , et ce furent peut-être les mêmes que Pyrrhus , plusieurs années après employa contre les Romains dans la guerre de Tarente , et avec lesquels Curius vint triompher à Rome. Annibal ensuite en amena d'Afrique , leur fit passer la Méditerranée , les Alpes , et les conduisit , pour ainsi dire , jusqu'aux portes de Rome.

De tems immémorial les Indiens se sont servis d'éléphans à la guerre : chez ces nations mal disciplinées, c'était la meilleure troupe de l'armée, et, tant que l'on n'a combattu qu'avec le fer, celle qui décidait ordinairement du sort des batailles. Cependant l'on voit, par l'histoire, que les Grecs et les Romains s'accoutumèrent bientôt à ces monstres de guerre ; ils ouvraient leurs rangs pour les laisser passer ; ils ne cherchaient point à les blesser, mais lançaient tous leurs traits contre les conducteurs, qui se pressaient de se rendre, et de calmer les éléphants dès qu'ils étaient séparés du reste de leurs troupes : et maintenant que le feu est devenu l'élément de la guerre et le principal instrument de la mort, les éléphants, qui en craignent et le bruit et la flamme, seraient plus embarrassans, plus dangereux, qu'utiles dans nos combats. Les rois des Indes font encore armer des éléphants en guerre, mais c'est plutôt pour la représentation que pour l'effet : ils en tirent cependant l'utilité qu'on tire de tous les militaires, qui est d'asservir leurs semblables ; ils s'en servent pour dompter les éléphants sauvages. Le plus puissant des monarques de l'Inde n'a pas aujourd'hui deux cents éléphants de guerre ; ils en ont beaucoup d'autres pour le service et pour porter les grandes cages de treillage dans lesquelles ils font voyager leurs femmes : c'est une monture très-sûre, car l'éléphant ne bronche jamais : mais elle n'est pas douce, et il faut du tems pour s'accoutumer au mouvement brusque et au balancement continu de son pas : la meilleure place est sur le cou ; les secousses y sont moins dures que sur les épaules, le dos ou la croupe. Mais dès qu'il s'agit de quelque expédition de chasse ou de guerre, chaque éléphant est toujours monté de plusieurs hommes : le conducteur se met à califourchon sur le cou ; les chasseurs ou les com-

battans sont assis ou debout sur les autres parties du corps.

Dans les pays heureux où notre canon et nos arts meurtriers ne sont qu'imparfaitement connus, on combat encore avec des éléphants; à Cochin et dans le reste du Malabar on ne se sert point de chevaux, et tous ceux qui ne combattent pas à pied sont montés sur des éléphants. Il en est à peu près de même au Tonquin, à Siam, à Pégu, où le roi et tous les grands seigneurs ne sont jamais montés que sur des éléphants : les jours de fête, ils sont précédés et suivis d'un nombreux cortège de ces animaux pompeusement parés de plaques de métal brillantes, et couverts des plus riches étoffes. On environne leur ivoire d'anneaux d'or et d'argent; on leur peint les oreilles et les joues, on les couronne de guirlandes, on leur attache des sonnettes : ils semblent se complaire à la parure; et plus on leur met d'ornemens, plus ils sont caressans et joyeux. Au reste, l'Inde méridionale est le seul pays où les éléphants soient policés à ce point : en Afrique, on sait à peine les dompter. Les Asiatiques, très-anciennement civilisés, se sont fait une espèce d'art de l'éducation de l'éléphant, et l'ont instruit et modifié selon leurs mœurs. Mais de tous les Africains, les seuls Carthaginois ont autrefois dressé des éléphants pour la guerre, parce que, dans le tems de la splendeur de leur république, ils étaient peut-être encore plus civilisés que les Orientaux. Aujourd'hui il n'y a point d'éléphants sauvages dans toute la partie de l'Afrique qui est en deçà du mont Atlas; il y en a même peu au delà de ces montagnes jusqu'au fleuve du Sénégal : mais il s'en trouve déjà beaucoup au Sénégal même, en Guinée, au Congo, à la côte des Dents, au pays d'Ante, d'Acra, de Benin, et dans toutes les autres terres du sud de l'Afrique, jusqu'à celles qui sont terminées par

le cap de Bonne-Espérance , à l'exception de quelques provinces très-peuplées , telles que Fida , Ardra , etc. On en trouve de même en Abissinie , en Ethiopie , en Nigritie , sur les côtes orientales de l'Afrique et dans l'intérieur des terres de toute cette partie du monde. Il y en a aussi dans les grandes îles de l'Inde et de l'Afrique , comme à Madagasear , à Java , et jusques aux Philippines.

Après avoir conféré les témoignages des historiens et des voyageurs , il nous a paru que les éléphants sont actuellement plus nombreux , plus fréquens en Afrique qu'en Asie ; ils y sont aussi moins défiants , moins sauvages , moins retirés dans les solitudes : il semble qu'ils connaissent l'impéritie et le peu de puissance des hommes auxquels ils ont affaire dans cette partie du monde ; ils viennent tous les jours et sans aucune crainte jusqu'à leurs habitations ; ils traitent les Nègres avec cette indifférence naturelle et dédaigneuse qu'ils ont pour tous les animaux ; ils ne les regardent pas comme des êtres puissans , forts et redoutables , mais comme une espèce cauteleuse , qui ne sait que dresser des embûches , qui n'ose les attaquer en face , et qui ignore l'art de les réduire en servitude. C'est en effet par cet art , connu de tout tems des Orientaux , que ces animaux ont été réduits à un moindre nombre : les éléphants sauvages , qu'ils rendent domestiques , deviennent par la captivité autant d'eunuques volontaires dans lesquels se tarit chaque jour la source des générations ; au lieu qu'en Afrique , où ils sont tous libres , l'espèce se soutient , et pourrait même augmenter en perdant davantage , parce que tous les individus travaillent constamment à sa réparation. Je ne vois pas qu'on puisse attribuer à une autre cause cette différence de nombre dans l'espèce : car , en considérant les autres effets , il paraît

que le climat de l'Inde méridionale et de l'Afrique orientale est la vraie patrie , le pays naturel et le séjour le plus convenable à l'éléphant ; il y est beaucoup plus grand , beaucoup plus fort qu'en Guinée et dans toutes les autres parties de l'Afrique occidentale. L'Inde méridionale et l'Afrique orientale sont donc les contrées dont la terre et le ciel lui conviennent le mieux : et en effet , il craint l'excessive chaleur , il n'habite jamais dans les sables brûlans , et il ne se trouve en grand nombre dans le pays des Nègres , que le long des rivières , et non dans les terres élevées ; au lieu qu'aux Indes les plus puissans , les plus courageux de l'espèce et dont les armes sont les plus fortes et les plus grandes , s'appellent *éléphans de montagne* , et habitent en effet les hauteurs où l'air étant plus tempéré , les eaux moins impures , les alimens plus sains , leur nature arrive à son plein développement , et acquiert toute son étendue , toute sa perfection.

En général , les éléphans d'Asie l'emportent par la taille , par la force , etc. sur ceux de l'Afrique ; et en particulier ceux de Ceylan sont encore supérieurs à tous ceux de l'Asie , non par la grandeur , mais par le courage et par l'intelligence : probablement ils ne doivent ces qualités qu'à leur éducation plus perfectionnée à Ceylan qu'ailleurs ; mais tous les voyageurs ont célébré les éléphans de cette île où , comme l'on sait , le terrain est groupé par montagnes , qui vont en s'élevant à mesure qu'on avance vers le centre , et où la chaleur , quoique très-grande , n'est pas aussi excessive qu'au Sénégal , en Guinée , et dans toutes les autres parties occidentales de l'Afrique. Les anciens , qui ne connaissaient de cette partie du monde que les terres situées entre le mont Atlas et la Méditerranée , avaient remarqué que les éléphans de la Libye étaient bien plus petits que ceux des Indes : il n'y

en a plus aujourd'hui dans cette partie de l'Afrique, et cela prouve encore, comme nous l'avons dit à l'article du lion, que les hommes y sont plus nombreux de nos jours qu'ils ne l'étaient dans le siècle de Carthage. Les éléphants se sont retirés à mesure que les hommes les ont inquiétés : mais en voyageant sous le ciel de l'Afrique, ils n'ont pas changé de nature ; car ceux du Sénégal, de la Guinée, etc. sont, comme l'étaient ceux de la Libye, beaucoup plus petits que ceux des grandes Indes.

La force de ces animaux est proportionnelle à leur grandeur : les éléphants des Indes portent aisément trois ou quatre milliers ; les plus petits, c'est-à-dire, ceux d'Afrique, enlèvent librement un poids de deux cents livres avec leur trompe, et le placent eux-mêmes sur leurs épaules ; ils prennent dans cette trompe une grande quantité d'eau qu'ils rejettent en haut ou à la ronde, à une ou deux toises de distance ; ils peuvent porter plus d'un millier pesant sur leurs défenses : la trompe leur sert à casser les branches des arbres, et les défenses à arracher les arbres mêmes. On peut encore juger de leur force par la vitesse de leur mouvement, comparée à la masse de leur corps : ils font au pas ordinaire à peu près autant de chemin qu'un cheval en fait au petit trot, et autant qu'un cheval au galop lorsqu'ils courent ; ce qui, dans l'état de liberté, ne leur arrive guère que quand ils sont animés de colère ou poussés par la crainte. On mène ordinairement au pas les éléphants domestiques : ils font aisément et sans fatigue quinze ou vingt lieues par jour ; et quand on veut les presser, ils peuvent en faire trente-cinq ou quarante. On les entend marcher de très-loin, et l'on peut aussi les suivre de très-près à la piste ; car les traces qu'ils laissent sur la terre ne sont pas équivoques, et

dans les terrains où le pied marque , elles ont quinze ou dix-huit pouces de diamètre.

Un éléphant domestique rend peut-être à son maître plus de service que cinq ou six chevaux : mais il lui faut du foin et une nourriture abondante et choisie ; il coûte environ quatre francs ou cent sous par jour à nourrir. On lui donne ordinairement du riz crud ou cuit , mêlé avec de l'eau , et on prétend qu'il faut cent livres de riz par jour pour qu'il s'entretienne dans sa pleine vigueur ; on lui donne aussi de l'herbe pour le rafraîchir , car il est sujet à s'échauffer , et il faut le mener à l'eau et le laisser baigner deux ou trois fois par jour. Il apprend aisément à se laver lui-même ; il prend de l'eau dans sa trompe , il la porte à sa bouche pour boire , et ensuite , en retournant sa trompe , il en laisse couler le reste à flot sur toutes les parties de son corps. Pour donner une idée des services qu'il peut rendre , il suffira de dire que tous les tonneaux , sacs , paquets , qui se transportent d'un lieu à un autre dans les Indes , sont voiturés par des éléphants ; qu'ils peuvent porter des fardeaux sur leur corps , sur leur cou , sur leurs défenses , et même avec leur gueule , en leur présentant le bout d'une corde qu'il serrent avec les dents ; que joignant l'intelligence à la force , ils ne cassent ni n'endommagent rien de ce qu'on leur confie ; qu'ils font tourner et passer ces paquets du bord des eaux dans un bateau sans les laisser mouiller , les posant doucement et les arrangeant où l'on veut les placer ; que quand ils les ont déposés dans l'endroit qu'on leur montre , ils essaient avec leur trompe s'ils sont bien situés , et que quand c'est un tonneau qui roule , ils vont d'eux-mêmes chercher des pierres pour le caler et l'établir solidement , etc.

Lorsque l'éléphant est bien soigné , il vit long-tems ,

quoiqu'en captivité ; et l'on doit présumer que dans l'état de liberté sa vie est encore plus longue. Quelques auteurs on écrit qu'il vivait quatre ou cinq cents ans¹ ; d'autres , deux ou trois cents ; et d'autres enfin , cent vingt , cent trente ou cent cinquante ans. Je crois que le terme moyen est le vrai , et que si l'on s'est assuré que des éléphans captifs vivent cent vingt ou cent trente ans , ceux qui sont libres et qui jouissent de toutes les aisances de la vie et de tous les droits de la nature , doivent vivre au moins deux cents ans : de même si la durée de la gestation est de deux ans , et s'il leur faut trente ans pour prendre tout leur accroissement , on peut encore être assuré que leur vie s'étend au moins au terme que nous venons d'indiquer. Au reste , la captivité abrège moins leur vie que la disconvenance du climat ; quelque soin qu'on en prenne , l'éléphant ne vit pas long-tems dans les pays tempérés , et encore moins dans les climats froids : celui que le roi de Portugal envoya à Louis XIV en 1668 , et qui n'avait alors que quatre ans , mourut à dix-sept ans , au mois de janvier 1681 , et ne subsista que treize ans dans la ménagerie de Versailles , où cependant il était traité soigneusement et nourri largement ; on lui donnait tous les jours quatre-vingts livres de pain , douze pintes de vin et deux seaux de potage , où il entraient encore quatre ou cinq livres de pain ; et de deux jours l'un , au lieu de potage , deux seaux de riz cuit dans l'eau , sans compter ce qui

¹ Onésime , au rapport de Strabon (livre XVI) , assure que les éléphans vivent jusqu'à cinq cents ans. — Philostrate (*Vita Apoll.* lib. XVI) rapporte que l'éléphant Ajax , qui avait combattu pour Porus contre Alexandre , vivait encore quatre cents ans après. — Juba , roi de Mauritanie , a aussi écrit qu'il en avait pris un dans le mont Atlas qui s'était pareillement trouvé dans un combat quatre cents ans au paravant.

lui était donné par ceux qui le visitaient : il avait encore tous les jours une gerbe de blé pour s'amuser : car après avoir mangé le grain des épis , il faisait des poignées de la paille , et il s'en servait pour chasser les mouches ; il prenait plaisir à la rompre par petits morceaux , ce qu'il faisait fort adroitement avec sa trompe ; et comme on le menait promener presque tous les jours , il arrachait de l'herbe et la mangeait. L'éléphant qui était dernièrement à Naples , où , comme l'on sait , la chaleur est plus grande qu'à Paris , n'y a cependant vécu qu'un petit nombre d'années : ceux qu'on a transportés vivans jusqu'à Pétersbourg périrent successivement , malgré l'abri , les couvertures , les poëles. Ainsi l'on peut assurer que cet animal ne peut subsister de lui-même nulle part en Europe , et encore moins s'y multiplier. Mais je suis étonné que les Portugais , qui ont connu , pour ainsi dire , les premiers le prix et l'utilité de ces animaux dans les Indes orientales , n'en aient pas transportés dans les climats chauds du Bresil , où peut-être , en les laissant libres , ils auraient peuplé. La couleur ordinaire des éléphans est d'un gris cendré ou noirâtre : les blancs , comme nous l'avons dit , sont extrêmement rares ; et on cite ceux qu'on a vus en différens tems dans quelques endroits des Indes , où il s'en trouve aussi quelques-uns qui sont roux ; et ces éléphans blancs et rouges sont très-estimés. Au reste , ces variétés sont si rares , qu'on ne doit pas les regarder comme subsistantes par des races distinctes dans l'espèce , mais plutôt comme des qualités accidentelles et purement individuelles ; car s'il en était autrement , on connaîtrait le pays des éléphans blancs , celui des rouges et celui des noirs , comme l'on connaît les climats des hommes blancs , rouges et noirs. « On trouve aux Indes des éléphans de trois sortes , dit le P. Vincent Marie : les blancs , qui

» sont les plus grands , les plus doux , les plus paisibles ,
» sont estimés et adorés par plusieurs nations comme
» des dieux : les roux , tels que ceux de Ceylan , quoi-
» qu'ils soient les plus petits de corsage , sont les plus
» valeureux , les plus forts , les plus nerveux , les meil-
» leurs pour la guerre ; les autres , soit par inclination
» naturelle , soit parce qu'ils reconnaissent en eux quel-
» que chose de plus excellent , leur portent un grand
» respect : la troisième espèce est celle des noirs , qui
» sont les plus communs et les moins estimés ». Cet
auteur est le seul qui paraisse indiquer que le climat
particulier des éléphants roux ou rouges est Ceylan ; les
autres voyageurs n'en font aucune mention. Il assure
aussi que les éléphants de Ceylan sont plus petits que les
autres : Thévenot dit la même chose dans la relation de
son voyage , page 260 : mais d'autres disent ou indi-
quent le contraire. Enfin le P. Vincent Marie est encore
le seul qui ait écrit que les éléphants blancs sont les plus
grands : le P. Tachard assure au contraire que l'éléphant
blanc du roi de Siam était assez petit , quoiqu'il fût
très-vieux. Après avoir comparé les témoignages des
voyageurs au sujet de la grandeur des éléphants dans les
différens pays , et réduit les différentes mesures dont
ils se sont servis , il me paraît que les plus petits élé-
phants sont ceux de l'Afrique occidentale et septentrio-
nale , et que les anciens , qui ne connaissent que cette
partie septentrionale de l'Afrique , ont eu raison de dire
qu'en général les éléphants des Indes étaient beaucoup
plus grands que ceux de l'Afrique. Mais dans les terres
orientales de cette partie du monde , qui étaient incon-
nues des anciens , les éléphants se sont trouvés aussi
grands et peut-être même plus grands qu'aux Indes ;
et dans cette dernière région , il paraît que ceux de
Siam , de Pégu , etc. l'emportent par la taille sur ceux

de Ceylan , qui cependant , de l'aveu unanime de tous les voyageurs , sont les plus courageux et les plus intelligens.

Après avoir indiqué les principaux faits au sujet de l'espèce , examinons en détail les facultés de l'individu ; les sens , les mouvemens , la grandeur , la force , l'adresse , l'intelligence , etc. L'éléphant a les yeux très-petits relativement au volume de son corps , mais ils sont brillans et spirituels ; et ce qui les distingue de ceux de tous les autres animaux , c'est l'expression pathétique du sentiment et la conduite presque réfléchie de tous leurs mouvemens : il les tourne lentement et avec douceur vers son maître ; il a pour lui le regard de l'amitié , celui de l'attention lorsqu'il parle , le coup d'œil de l'intelligence quand il l'a écouté , celui de la pénétration lorsqu'il veut le prévenir ; il semble réfléchir , délibérer , penser , et ne se déterminer qu'après avoir examiné et regardé à plusieurs fois et sans précipitation , sans passion , les signes auxquels il doit obéir. Les chiens , dont les yeux ont beaucoup d'expression , sont des animaux trop vifs pour qu'on puisse distingner aisément les nuances successives de leurs sensations ; mais comme l'éléphant est naturellement grave et modéré , on lit , pour ainsi dire , dans ses yeux , dont les mouvemens se succèdent lentement , l'ordre et la suite de ses affections intérieures.

Il a l'ouïe très-bonne , et cet organe est à l'extérieur , comme celui de l'odorat , plus marqué dans l'éléphant que dans aucun autre animal ; ses oreilles sont très-grandes , beaucoup plus longues , même à proportion du corps , que celles de l'âne , et applaties contre la tête , comme celles de l'homme : elles sont ordinairement pendantes ; mais il les relève et les remue avec une grande facilité ; elles lui servent à essuyer ses yeux , à

les préserver de l'incommodité de la poussière et des mouches. Il se délecte au son des instrumens , et paraît aimer la musique ; il apprend aisément à marquer la mesure , à se remuer en cadence , et à joindre à propos quelques accens au bruit des tambours et au son des trompettes. Son odorat est exquis , et il aime avec passion les parfums de toute espèce , et sur-tout les fleurs odorantes ; il les choisit , il les cueille une à une , il en fait des bouquets ; et après en avoir savouré l'odeur , il les porte à sa bouche et semble les goûter : la fleur d'orange est un de ses mets les plus délicieux ; il dépouille avec sa trompe un oranger de toute sa verdure , et en mange les fruits , les fleurs , les feuilles , et jusqu'au jeune bois. Il choisit dans les prairies les plantes odoriférantes , et dans les bois il préfère les cocotiers , les bananiers , les palmiers , les sagous ; et comme ces arbres sont moëlleux et tendres , il en mange non-seulement les feuilles , les fruits , mais même les branches , le tronc et les racines ; car quand il ne peut arracher ces branches avec sa trompe , il les déracine avec ses défenses.

A l'égard du sens du toucher , il ne l'a , pour ainsi dire , que dans la trompe ; mais il est aussi délicat , aussi distinct dans cette espèce de main que dans celle de l'homme. Cette trompe , composée de membranes , de nerfs et de muscles , est en même-tems un membre capable de mouvement et un organe de sentiment : l'animal peut non-seulement la remuer , la fléchir , mais il peut la raccourcir , l'allonger , la courber et la tourner en tout sens. L'extrémité de la trompe est terminée par un rebord qui s'allonge par le dessus en forme de doigt ; c'est par le moyen de ce rebord et de cette espèce de doigt que l'éléphant fait tout ce que nous faisons avec les doigts ; il ramasse à terre les plus petites pièces de monnaie ; il cueille les herbes et les fleurs en les choisissant.

sant une à une ; il dénoue les cordes , ouvre et ferme les portes en tournant les clefs et poussant les verroux ; il apprend à tracer des caractères réguliers avec un instrument aussi petit qu'une plume. On ne peut même disconvenir que cette main de l'éléphant n'ait plusieurs avantages sur la nôtre : elle est d'abord , comme on vient de le voir , également flexible , et tout aussi adroite pour saisir , palper en gros et toucher en détail. Toutes ces opérations se font par le moyen de l'appendice en manière de doigt situé à la partie supérieure du rebord qui environne l'extrémité de la trompe , et laisse dans le milieu une concavité faite en forme de tasse , au fond de laquelle se trouvent les deux orifices des conduits communs de l'odorat et de la respiration. L'éléphant a donc le nez dans la main , et il est le maître de joindre la puissance de ses poumons à l'action de ses doigts , et d'attirer par une forte succion les liquides , ou d'enlever des corps solides très-pesans , en appliquant à leur surface le bord de sa trompe , et faisant un vide au dedans par aspiration.

La délicatesse du toucher , la finesse de l'odorat , la facilité du mouvement et la puissance de succion se trouvent donc à l'extrémité du nez de l'éléphant. De tous les instrumens dont la nature a si libéralement muni ses productions chéries , la trompe est peut-être le plus complet et le plus admirable ; c'est non-seulement un instrument organique , mais un triple sens , dont les fonctions réunies et combinées sont en même-tems la cause et produisent les effets de cette intelligence et de ces facultés qui distinguent l'éléphant et l'élèvent au dessus de tous les animaux. Il est moins sujet qu'aucun autre aux erreurs du sens de la vue , parce qu'il les rectifie promptement par le sens du toucher , et que se servant de sa trompe comme d'un long,

bras pour toucher les corps au loin , il prend , comme nous , des idées nettes de la distance par ce moyen ; au lieu que les autres animaux (à l'exception du singe et de quelques autres , qui ont des espèces de bras et de mains) ne peuvent acquérir ces mêmes idées qu'en parcourant l'espace avec leur corps. Le toucher est de tous les sens celui qui est le plus relatif à la connaissance : la délicatesse du toucher donne l'idée de la substance des corps ; la flexibilité dans les parties de cet organe donne l'idée de leur forme extérieure , la puissance de succion celle de leur pesanteur , l'odorat celle de leurs qualités , et la longueur du bras celle de leur distance : ainsi par un seul et même membre , et , pour ainsi dire , par un acte unique ou simultanément , l'éléphant sent , aperçoit et juge plusieurs choses à la fois : or une sensation multiple équivaut en quelque sorte à la réflexion ; donc , quoique cet animal soit , ainsi que tous les autres , privé de la puissance de réfléchir , comme ses sensations se trouvent combinées dans l'organe même , qu'elles sont contemporaines , et , pour ainsi dire , indivisibles les unes avec les autres , il n'est pas étonnant qu'il ait de lui-même des espèces d'idées , et qu'il acquière en peu de tems celles qu'on veut lui transmettre. La réminiscence doit être ici plus parfaite que dans aucune autre espèce d'animal ; car la mémoire tient beaucoup aux circonstances des actes , et toute sensation isolée , quoique très-vive , ne laisse aucune trace distincte ni durable : mais plusieurs sensations combinées et contemporaines font des impressions profondes et des empreintes étendues ; en sorte que si l'éléphant ne peut se rappeler une idée par le seul toucher , les sensations voisines et accessoires de l'odorat et de la force de succion , qui ont agi en même-tems que le toucher , lui aident à s'en rappeler le souvenir. Dans nous-mêmes ,

la meilleure manière de rendre la mémoire fidèle est de se servir successivement de tous nos sens pour considérer un objet; et c'est faute de cet usage combiné des sens que l'homme oublie plus de choses qu'il n'en retient.

Au reste, quoique l'éléphant ait plus de mémoire et plus d'intelligence qu'aucun des animaux, il a cependant le cerveau plus petit que la plupart d'entr'eux, relativement au volume de son corps; ce que je ne rapporte que comme une preuve particulière que le cerveau n'est point le siège des sensations, le *sensorium* commun, lequel réside au contraire dans les nerfs des sens et dans les membranes de la tête: aussi les nerfs qui s'étendent dans la trompe de l'éléphant sont en si grande quantité, qu'ils équivalent pour le nombre à tous ceux qui se distribuent dans le reste du corps. C'est donc en vertu de cette combinaison singulière des sens et de ces facultés uniques de la trompe que cet animal est supérieur aux autres par l'intelligence, malgré l'énormité de sa masse, malgré la disproportion de sa forme; car l'éléphant est en même-temps un miracle d'intelligence et un monstre de matière: le corps très-épais et sans aucune souplesse, le cou court et presque inflexible, la tête petite et difforme, les oreilles excessives et le nez encore beaucoup plus excessif; les yeux trop petits, ainsi que la gueule, le membre génital et la queue; les jambes massives, droites et peu flexibles; le pied si court et si petit, qu'il paraît être nul; la peau dure, épaisse et calleuse: toutes ces difformités paraissant d'autant plus, que toutes sont modelées en grand; toutes d'autant plus désagréables à l'œil, que la plupart n'ont point d'exemple dans le reste de la nature, aucun animal n'ayant ni la tête, ni les pieds, ni le nez, ni les oreilles, ni les défenses faites ou placées comme celles de l'éléphant.

Il résulte pour l'animal plusieurs inconvéniens de cette conformation bizarre : il peut à peine tourner la tête ; il ne peut se tourner lui-même , pour rétrograder , qu'en faisant un circuit. Les chasseurs qui l'attaquent par derrière ou par le flanc évitent les effets de sa vengeance par des mouvemens circulaires ; ils ont le tems de lui porter de nouvelles atteintes pendant qu'il fait effort pour se tourner contr'eux. Les jambes , dont la rigidité n'est pas aussi grande que celle du cou et du corps , ne fléchissent néanmoins que lentement et difficilement : elles sont fortement articulées avec les cuisses. Il a le genou comme l'homme et le pied aussi bas ; mais ce pied , sans étendue , est aussi sans ressort et sans force , et le genou est dur et sans souplesse : cependant , tant que l'éléphant est jeune et qu'il se porte bien , il le fléchit pour se coucher , pour se laisser monter ou charger ; mais dès qu'il est vieux ou malade , ce mouvement devient si difficile , qu'il aime mieux dormir debout , et que si on le fait coucher par force , il faut ensuite des machines pour le relever et le remettre en pied. Ses défenses , qui deviennent avec l'âge d'un poids énorme , n'étant pas situées dans une position verticale , comme les cornes des autres animaux , forment deux longs leviers , qui , dans cette direction presque horizontale , fatiguent prodigieusement la tête et la tirent en bas ; en sorte que l'animal est quelquefois obligé de faire des trous dans le mur de sa loge pour les soutenir et se soulager de leur poids. Il a le désavantage d'avoir l'organe de l'odorat très-éloigné de celui du goût , l'incommodité de ne pouvoir rien saisir à terre avec sa bouche , parce que son cou court ne peut plier pour laisser baisser assez la tête : il faut qu'il prenne sa nourriture , et même sa boisson , avec le nez ; il la porte ensuite non pas à l'entrée de la gueule , mais jusqu'à son gosier ; et

lorsque sa trompe est remplie d'eau , il en soufre l'extrémité jusqu'à la racine de la langue , apparemment pour rabaisser l'épiglotte , et pour empêcher la liqueur , qui passe avec impétuosité , d'entrer dans le larynx : car il pousse cette eau par la force de la même haleine qu'il avait employée pour la pomper : elle sort de la trompe avec bruit , et entre dans le gosier avec précipitation : la langue , la bouche ni les lèvres ne lui servent pas , comme aux autres animaux , à sucer ou laper sa boisson.

De là paraît résulter une conséquence singulière , c'est que le petit éléphant doit têter avec le nez , et porter ensuite à son gosier le lait qu'il a pompé ; cependant les anciens ont écrit qu'il tétait avec la gueule , et non avec la trompe ; mais il y a toute apparence qu'ils n'avaient pas été témoin du fait , et qu'ils ne l'ont fondé que sur l'analogie , tous les animaux n'ayant pas d'autre manière de têter. Mais si le jeune éléphant avait une fois pris l'usage ou l'habitude de pomper avec la bouche en suçant la mamelle de sa mère , pourquoi la perdrait-il pour tout le reste de sa vie ? pourquoi ne se sert-il jamais de cette partie pour pomper l'eau lorsqu'il est à portée ? pourquoi ferait-il toujours une action double , tandis qu'une simple suffirait ? pourquoi ne lui voit-on jamais rien prendre avec sa gueule que ce qu'on jette dedans lorsqu'elle est ouverte ? etc. Il paraît donc très-vraisemblable que le petit éléphant ne tette qu'avec la trompe : cette présomption est non-seulement prouvée par les faits subséquens , mais elle est encore fondée sur une meilleure analogie que celle qui a décidé les anciens. Nous avons dit qu'en général les animaux , au moment de leur naissance , ne peuvent être avertis de la présence de l'aliment dont ils ont besoin , par aucun autre sens que par celui de l'odorat. L'oreille est certainement très-inutile à cet effet ; l'œil l'est éga-

lement et très-évidemment , puisque la plupart des animaux n'ont pas les yeux ouverts lorsqu'ils commencent à téter ; le toucher ne peut que leur indiquer vaguement et également toutes les parties du corps de la mère , ou plutôt il ne leur indique rien de relatif à l'appétit : l'odorat seul doit l'avertir ; c'est non-seulement une espèce de goût , mais un avant-goût , qui précède , accompagne et détermine l'autre. L'éléphant est donc averti , comme tous les autres animaux , par cet avant-goût , de la présence de l'aliment ; et comme le siège de l'odorat se trouve ici réuni avec la puissance de succion à l'extrémité de sa trompe , il l'applique à la mamelle , en pompe le lait et le porte ensuite à sa bouche pour satisfaire son appétit. D'ailleurs les deux mamelles étant situées sur la poitrine , comme aux femmes , et n'ayant que de petits mamelons très-disproportionnés à la grandeur de la gueule du petit , duquel aussi le cou ne peut plier , il faudrait que la mère se renversât sur les dos ou sur le côté pour qu'il pût saisir la mamelle avec la bouche ; et il aurait encore beaucoup de peine à en tirer le lait , à cause de la disproportion énorme qui résulte de la grandeur de la gueule et de la petitesse du mamelon : le rebord de la trompe , que l'éléphant contracte autant qu'il lui plaît , se trouve au contraire proportionné au mamelon , et le petit éléphant peut aisément , par son moyen , téter sa mère , soit debout ou couchée sur le côté. Ainsi tout s'accorde pour infirmer le témoignage des anciens sur ce fait , qu'ils ont avancé sans l'avoir vérifié ; car aucun d'entr'eux , ni même aucun des modernes que je connaisse , ne dit avoir vu téter l'éléphant , et je crois pouvoir assurer que si quelqu'un vient dans la suite à l'observer , on verra qu'il ne tette point avec la gueule , mais avec le nez. Je crois de même que les anciens se sont trompés en nous disant que les élé-

phans s'accouplent à la manière des autres animaux ; que la femelle abaisse seulement sa croupe pour recevoir plus aisément le mâle : la position des parties paraît rendre impossible cette situation d'accouplement : l'éléphant n'a pas, comme les autres femelles, l'orifice de la vulve au bas du ventre et voisin de l'anus ; cet orifice en est à deux pieds et demi ou trois pieds de distance , il est situé presque au milieu du ventre : d'autre côté , le mâle n'a pas le membre génital proportionné à la grandeur de son corps , non plus qu'à celle de ce long intervalle , qui , dans la situation supposée , serait en pure perte. Les naturalistes et les voyageurs s'accordent à dire que l'éléphant n'a pas le membre génital plus gros ni guère plus long que le cheval : il ne lui serait donc pas possible d'atteindre au but dans la situation ordinaire aux quadrupèdes ; il faut que la femelle en prenne une autre et se renverse sur le dos. De Feynes et Tavernier l'ont dit positivement : mais j'avoue que j'aurais fait peu d'attention à leurs témoignages , si cela ne s'accordait pas avec la position des parties , qui ne permet pas à ces animaux de se joindre autrement ¹. Il leur faut donc pour cette opération plus de tems , plus d'aisance , plus de commodités qu'aux autres , et c'est peut-être par cette raison qu'ils ne s'accouplent que quand ils sont en pleine liberté , et lorsqu'ils ont en effet toutes les facilités qui leur sont nécessaires. La femelle doit non-seulement consentir , mais

¹ J'avais écrit cet article lorsque j'ai reçu des notes de M. de Bussy sur l'éléphant : ce fait , que la position des parties m'avait indiqué , se trouve pleinement confirmé par son témoignage. « L'éléphant , » dit M. de Bussy , s'accouple d'une façon singulière ; la femelle se » couche sur le dos , et le mâle , s'appuyant sur ses jambes antérieures et fléchissant en arrière les postérieures , ne touche à la femelle » qu'autant qu'il en a besoin pour le coït. »

il faut encore qu'elle provoque le mâle par une situation indécente , qu'apparemment elle ne prend jamais que quand elle se croit sans témoins. La pudeur n'est-elle donc qu'une vertu physique , qui se trouve aussi dans les bêtes ? elle est au moins , comme la douceur , la modération , la tempérance , l'attribut général et le bel apanage de tout sexe féminin.

Ainsi l'éléphant ne tette , ne s'accouple , ne mange ni ne boit comme les autres animaux. Le son de sa voix est aussi très-singulier : si l'on en croit les anciens , elle se divise , pour ainsi dire , en deux modes très-différens et fort inégaux ; il passe du son par le nez , ainsi que par la bouche ; ce son prend des inflexions dans cette longue trompette ; il est rauque et filé comme celui d'un instrument d'airain , tandis que la voix qui passe par la bouche est entrecoupée de pauses courtes et de soupirs durs. Ce fait , avancé par Aristote , et ensuite répété par les naturalistes , et même par quelques voyageurs , est vraisemblablement faux , ou du moins n'est pas exact. M. de Bussi assure positivement que l'éléphant ne pousse aucun cri par la trompe : cependant comme , en fermant exactement la bouche , l'homme même peut rendre quelque son par le nez , il se peut que l'éléphant , dont le nez est si grand , rende des sons par cette voie lorsque sa bouche est fermée. Quoi qu'il en soit , le cri de l'éléphant se fait entendre de plus d'une lieue , et cependant il n'est pas effrayant comme le rugissement du tigre ou du lion.

L'éléphant est encore singulier par la conformation des pieds et par la texture de la peau : il n'est pas revêtu de poil comme les autres quadrupèdes ; sa peau est tout-à-fait rase ; il en sort seulement quelques soies dans les gerçures , et ces soies sont très-clair-scintées sur le corps , mais assez nombreuses aux cils des paupières.

au derrière de la tête , dans les trous des oreilles et au dedans des cuisses et des jambes. L'épiderme dur et calleux a deux espèces de rides, les unes en creux et les autres en relief; il paraît déchiré par gerçures, et ressemble assez bien à l'écorce d'un vieux chêne. Dans l'homme et dans les animaux, l'épiderme est partout adhérent à la peau, dans l'éléphant, il est seulement attaché par quelques points, comme le sont deux étoffes piquées l'une sur l'autre. Cet épiderme est naturellement sec, et fort sujet à s'épaissir; il acquiert souvent trois ou quatre lignes d'épaisseur par le dessèchement successif des différentes couches qui se régénèrent les unes sous les autres: c'est cet épaississement de l'épiderme qui produit l'*elephantiasis* ou *lèpre sèche*, à laquelle l'homme, dont la peau est dénuée de poil, comme celle de l'éléphant, est quelquefois sujet. Cette maladie est très-ordinaire à l'éléphant; et pour la prévenir, les Indiens ont soin de le frotter souvent d'huile, et d'entretenir par des bains fréquens la souplesse de la peau: elle est très-sensible partout où elle n'est pas calleuse, dans les gerçures et dans les autres endroits où elle ne s'est ni desséchée ni durcie. La piquûre des mouches se fait si bien sentir à l'éléphant, qu'il emploie non-seulement ses mouvemens naturels, mais même les ressources de son intelligence, pour s'en délivrer; il se sert de sa queue, de ses oreilles, de sa trompe, pour les frapper; il fronçe sa peau partout où elle peut se contracter, et les écrase entre ses rides; il prend des branches d'arbres, des rameaux, des poignées de longue paille, pour les chasser; et lorsque tout cela lui manque, il ramasse de la poussière avec sa trompe, et en couvre tous les endroits sensibles: on l'a vu se poudrer ainsi plusieurs fois par jour, et se poudrer à propos, c'est-à-dire, en sortant du bain.

L'usage de l'eau est presque aussi nécessaire à ces animaux que celui de l'air et de la terre : lorsqu'ils sont libres ils quittent rarement le bord des rivières ; ils se mettent souvent dans l'eau jusqu'au ventre, et ils y passent quelques heures tous les jours. Aux Indes, où l'on a appris à les traiter de la manière qui convient le mieux à leur naturel et à leur tempérament, on les lave avec soin, et on leur donne tout le tems nécessaire et toutes les facilités possibles pour se laver eux-mêmes : on nettoie leur peau en la frottant avec de la pierre ponce, et ensuite on leur met des essences, de l'huile et des couleurs.

La conformation des pieds et des jambes est encore singulière et différente dans l'éléphant de ce qu'elle est dans la plupart des autres animaux : les jambes de devant paraissent avoir plus de hauteur que celles de derrière ; cependant celles-ci sont un peu plus longues ; elles ne sont pas pliées en deux endroits comme les jambes de derrière du cheval ou du bœuf, dans lesquelles la cuisse est presque entièrement engagée dans la croupe, le genou très-près du ventre, et les os du pied si élevés et si longs, qu'ils paraissent faire une grande partie de la jambe : dans l'éléphant, au contraire, cette partie est très-courte et pose à terre ; il a le genou comme l'homme au milieu de la jambe, et non pas près du ventre. Ce pied si court et si petit est partagé en cinq doigts, qui tous sont recouverts par la peau, et dont aucun n'est apparent au dehors. On voit seulement des espèces d'ongles dont le nombre varie, quoique celui des doigts soit constant ; car il y a toujours cinq doigts à chaque pied, et ordinairement aussi cinq ongles : mais quelquefois il ne s'en trouve que quatre, ou même trois ; et dans ce cas, ils ne correspondent pas exactement à l'extrémité des doigts. Au reste, cette variété, qui n'a

été observée que sur de jeunes éléphants transportés en Europe , paraît être purement accidentelle , et dépend vraisemblablement de la manière dont l'éléphant a été traité dans les premiers tems de son accroissement. La plante du pied est revêtue d'une semelle de cuir dur comme la corne , et qui débordé tout autour : c'est de cette même substance dont sont formés les ongles.

Les oreilles de l'éléphant sont très-longues ; il s'en sert comme d'un éventail ; il les fait remuer et claquer comme il lui plaît. Sa queue n'est pas plus longue que l'oreille , et n'a ordinairement que deux pieds et demi ou trois pieds de longueur : elle est assez menue , pointue , et garnie à l'extrémité d'une houpe de gros poils ou plutôt de filets de corne noirs , luisans et solides ; ce poil ou cette corne est de la grosseur et de la force d'un gros fil-de-fer , et un homme ne peut le casser en le tirant avec les mains , quoiqu'il soit élastique et pliant. Au reste , cette houpe de poils est un ornement très-recherché des négresses , qui y attachent apparemment quelque superstition : une queue d'éléphant se vend quelquefois deux ou trois esclaves , et les nègres hasardent souvent leur vie pour tâcher de la couper et de l'enlever à l'animal vivant. Outre cette houpe de gros poils qui est à l'extrémité , la queue est couverte , ou plutôt parsemée dans sa longueur , de soies dures et plus grosses que celles du sanglier ; il se trouve aussi de ces soies sur la partie convexe de la trompe et aux paupières , où elles sont quelquefois longues de plus d'un pied : ces soies ou poils aux deux paupières ne se trouvent guère que dans l'homme , le singe et l'éléphant.

Le climat , la nourriture et la condition influent beaucoup sur l'accroissement et la grandeur de l'éléphant : en général , ceux qui sont pris jeunes et réduits à cet âge

en captivité, n'arrivent jamais aux dimensions entières de la nature. Les plus grands éléphants des Indes et des côtes orientales de l'Afrique ont quatorze pieds de hauteur ; les plus petits , qui se trouvent au Sénégal et dans les autres parties de l'Afrique occidentale , n'ont que dix ou onze pieds , et tous ceux qu'on a amenés jeunes en Europe ne se sont pas élevés à cette hauteur. Celui de la ménagerie de Versailles , qui venait de Congo , n'avait que sept pieds et demi de hauteur à l'âge de dix-sept ans ; en treize ans qu'il vécut il ne grandit que d'un pied , en sorte qu'à quatre ans , lorsqu'il fut envoyé , il n'avait que six pieds et demi de hauteur ; et comme l'accroissement va toujours de moins en moins , on ne peut pas supposer que s'il fût arrivé à l'âge de trente ans , qui est le terme ordinaire de l'accroissement entier , il eût acquis plus de huit pieds de hauteur : ainsi la condition ou l'état de domesticité réduit au moins d'un tiers l'accroissement de l'animal non-seulement en hauteur , mais dans toutes les autres dimensions. La longueur du corps , mesurée depuis l'œil jusqu'à l'origine de la queue , est à peu près égale à sa hauteur prise au niveau du garrot. Un éléphant des Indes , de quatorze pieds de hauteur , est donc plus de sept fois plus gros et plus pesant que ne l'était l'éléphant de Versailles. En comparant l'accroissement de cet animal à celui de l'homme , nous trouverons que l'enfant ayant communément trente-un pouces , c'est-à-dire la moitié de sa hauteur , à deux ans , et prenant son accroissement entier en vingt ans , l'éléphant , qui ne le prend qu'en trente , doit avoir la moitié de sa hauteur à trois ans ; et de même si l'on veut juger de l'énormité de la masse de l'éléphant , on trouvera , le volume du corps d'un homme étant supposé de deux pieds et demi cubiques , que celui du corps d'un élé-

phant de quatorze pieds de longueur et auquel on ne supposerait que trois pieds d'épaisseur et de largeur moyenne , serait cinquante fois aussi gros , et que par conséquent un éléphant doit peser autant que cinquante hommes. « J'ai vu , dit le P. Vincent Marie , quelques » éléphants qui avaient quatorze et quinze pieds de hauteur¹ , avec la longueur et la grosseur proportionnées. Le mâle est toujours plus grand que la femelle. » Le prix de ces animaux augmente à proportion de la » grandeur , qui se mesure depuis l'œil jusqu'à l'extrémité du dos ; et quand cette dimension atteint un » certain terme , le prix s'accroît comme celui des pierres précieuses. Les éléphants de Guinée , dit Bosman , » ont dix , douze ou treize pieds de haut² ; ils sont incomparablement plus petits que ceux des Indes orientales , puisque ceux qui ont écrit l'histoire de ces » pays-là donnent à ceux-ci plus de coudées de haut que ceux-là n'en ont de pieds. J'ai vu des éléphants » de treize pieds de haut , dit Edward Terry , et j'ai » trouvé bien des gens qui m'ont dit en avoir vu de » quinze pieds de haut³ ». De ces témoignages et de plusieurs autres qu'on pourrait encore rassembler , on doit conclure que la taille la plus ordinaire des éléphants est de dix à onze pieds ; que ceux de treize et de quatorze pieds de hauteur sont très-rares , et que les plus petits ont au moins neuf pieds lorsqu'ils ont pris tout leur accroissement dans l'état de liberté. Ces masses énormes de matière ne laissent pas , comme nous l'avons dit , de se mouvoir avec beaucoup de vitesse ; elles sont soutenues par quatre membres qui ressemblent

¹ Ces pieds sont probablement des pieds romains.

² Ce sont probablement des pieds du Rhin.

³ Ce sont peut-être des pieds anglais.

moins à des jambes qu'à des piliers ou des colonnes massives de quinze ou dix-huit pouces de diamètre , et de cinq ou six pieds de hauteur ; ces jambes sont donc une ou deux fois plus longues que celles de l'homme : ainsi quand l'éléphant ne ferait qu'un pas tandis qu'un homme en fait deux , il le surpasserait à la course. Au reste , le pas ordinaire de l'éléphant n'est pas plus vite que celui du cheval ; mais quand on le pousse , il prend une espèce d'aublé qui , pour la vitesse , équivaut au galop. Il exécute donc avec promptitude , et même avec assez de liberté , tous les mouvemens directs ; mais il manque absolument de facilité pour les mouvemens obliques ou rétrogrades. C'est ordinairement dans les chemins étroits et creux où il a peine à se retourner , que les Nègres l'attaquent et lui coupent la queue , qui pour eux est d'un aussi grand prix que tout le reste de la bête. Il a beaucoup de peine à descendre les pentes trop rapides ; il est obligé de plier les jambes de derrière , afin qu'en descendant , le devant du corps conserve le niveau avec la croupe , et que le poids de sa propre masse ne le précipite pas. Il nage aussi très-bien , quoique la forme de ses jambes et de ses pieds paraisse indiquer le contraire : mais comme la capacité de la poitrine et du ventre est très-grande , que le volume des poumons et des intestins est énorme , et que toutes ces grandes parties sont remplies d'air ou de matières plus légères que l'eau , il enfonce moins qu'un autre ; il a dès-lors moins de résistance à vaincre , et peut par conséquent nager plus vite en faisant moins d'efforts et moins de mouvemens des jambes que les autres. Aussi s'en sert-on très-utilement pour le passage des rivières : outre deux pièces de canon de trois ou quatre livres de balle , dont on le charge dans ces occasions , on lui met encore sur le corps une infinité d'équipages , indépendamment de

quantité de personnes qui s'attachent à ses oreilles et à sa queue pour passer l'eau ; lorsqu'il est ainsi chargé , il nage entre deux eaux , et on ne lui voit que la trompe , qu'il tient élevée pour respirer .

Quoique l'éléphant ne se nourrisse ordinairement que d'herbes et de bois tendre , et qu'il lui faille un prodigieux volume de cette espèce d'aliment pour pouvoir en tirer la quantité de molécules organiques nécessaires à la nutrition d'un aussi vaste corps , il n'a cependant pas plusieurs estomacs , comme la plupart des animaux qui se nourrissent de même ; il n'a qu'un estomac : il ne rumine pas ; il est plutôt conformé comme le cheval que comme le bœuf ou les autres animaux ruminans : la panse qui lui manque est suppléée par la grosseur et l'étendue des intestins , et sur-tout du colon , qui a deux ou trois pieds de diamètre sur quinze ou vingt de longueur ; l'estomac est en tout bien plus petit que le colon , n'ayant que trois pieds et demi ou quatre pieds de longueur sur un pied ou un pied et demi dans sa plus grande largeur . Pour remplir d'aussi grandes capacités , il faut que l'animal mange , pour ainsi dire , continuellement , sur-tout lorsqu'il n'a pas de nourriture plus substantielle que l'herbe : aussi les éléphants sauvages sont presque toujours occupés à arracher des herbes , cueillir des feuilles ou casser du jeune bois ; et les domestiques , auxquels on donne une grande quantité de riz , ne laissent pas encore de cueillir des herbes dès qu'ils se trouvent à portée de le faire . Quelque grand que soit l'appétit de l'éléphant , il mange avec modération , et son goût pour la propreté l'emporte sur le sentiment du besoin ; son adresse à séparer avec sa trompe , les bonnes feuilles d'avec les mauvaises , et le soin qu'il a de les bien secouer pour qu'il n'y reste point d'insectes ni de sable , sont des choses agréables

à voir. Il aime beaucoup le vin , les liqueurs spiritueuses , l'eau-de-vie , l'araek , etc. : on lui fait faire les corvées les plus pénibles et les entreprises les plus fortes en lui montrant un vase rempli de ces liqueurs , et en le lui promettant pour prix de ses travaux. Il paraît aimer aussi la fumée du tabac ; mais elle l'étourdit et l'enivre. Il craint toutes les mauvaises odeurs , et il a une horreur si grande pour le cochon , que le seul cri de cet animal l'émeut et le fait fuir.

Pour achever de donner une idée du naturel et de l'intelligence de ce singulier animal , nous croyons devoir donner ici des notes qui nous ont été communiquées par M. le Marquis de Montmirail , lequel non-seulement a bien voulu les demander et les recueillir , mais s'est aussi donné la peine de traduire de l'italien et de l'allemand tout ce qui a rapport à l'histoire des animaux dans quelques livres qui m'étaient inconnus : son goût pour les arts et les sciences , son zèle pour leur avancement , sont fondés sur un discernement exquis et sur des connaissances très-étendues dans toutes les parties de l'histoire naturelle. Nous publierons donc , avec autant de plaisir que de reconnaissance , les bontés dont il nous honore et les lumières que nous lui devons : l'on verra , dans la suite de cet ouvrage , combien nous aurons occasion de rappeler son nom. » On se sert de » l'éléphant pour le transport de l'artillerie sur les montagnes , et c'est-là que son intelligence se fait mieux » sentir. Voici comme il s'y prend : pendant que les » bœufs attelés à la pièce de canon font effort pour la » traîner en haut , l'éléphant pousse la eulasse avec son » front , et à chaque effort qu'il fait , il soutient l'affût » avec son genou qu'il place à la roue : il semble qu'il » comprenne ce qu'on lui dit. Son conducteur veut-il » lui faire faire quelque corvée pénible , il lui explique

» de quoi il est question , et lui détaille les raisons qui
 » doivent l'engager à obéir : si l'éléphant marque de
 » la répugnance à ce qu'il exige de lui , le *cornac* (c'est
 » ainsi qu'on appelle son conducteur) promet de lui
 » donner de l'arack , ou quelque chose qu'il aime : alors
 » l'animal se prête à tout. Mais il est dangereux de lui
 » manquer de parole ; plus d'un cornac en a été la vic-
 » time. Il s'est passé à ce sujet , dans le Dékan , un trait
 » qui mérite d'être rapporté , et qui , tout incroyable
 » qu'il paraît , est cependant exactement vrai. Un élé-
 » phant venait de se venger de son cornac en le tuant ;
 » sa femme , témoin de ce spectacle , prit ses deux en-
 » fans , et les jeta aux pieds de l'animal encore tout fu-
 » rieux , en lui disant : *Puisque tu as tué mon mari ,*
 » *ôte-moi aussi la vie , ainsi qu'à mes enfans.* L'élé-
 » phant s'arrêta tout court , s'adoucit , et , comme s'il
 » eût été touché de regret , prit avec sa trompe le plus
 » grand de ces deux enfans , le mit sur son cou , l'adopta
 » pour son cornac , et n'en voulut point souffrir d'autre.

» Si l'éléphant est vindicatif , il n'est pas moins re-
 » connaissant. Un soldat de Pondichéri , qui avait cou-
 » tume de porter à un de ces animaux une certaine
 » mesure d'arack chaque fois qu'il touchait son prêt ,
 » ayant un jour bu plus que de raison , et se voyant
 » poursuivi par la garde , qui le voulait conduire en pri-
 » son , se réfugia sous l'éléphant et s'y endormit. Ce fut
 » en vain que la garde tenta de l'arracher de cet asyle ;
 » l'éléphant le défendit avec sa trompe. Le lendemain
 » le soldat , revenu de son ivresse , frémit à son réveil
 » de se trouver couché sous un animal d'une grosseur
 » si énorme. L'éléphant , qui sans doute s'aperçut de
 » son effroi , le caressa avec sa trompe pour le rassu-
 » rer , et lui fit entendre qu'il pouvait s'en aller.

» L'éléphant tombe quelquefois dans une espèce de

» folie qui lui ôte sa docilité et le rend même très-re-
» doutable , on est alors obligé de le tuer. On se con-
» tente quelquefois de l'attacher avec de grosses chaînes
» de fer , dans l'espérance qu'il viendra à résipiscence.
» Mais quand il est dans son état naturel , les douleurs
» les plus aiguës ne peuvent l'engager à faire du mal à
» qui ne lui en a pas fait. Un éléphant , furieux des bles-
» sures qu'il avait reçues à la bataille de Hambour , cou-
» rait à travers champs et poussait des cris affreux ; un
» soldat qui , malgré les avertissemens de ses camara-
» des , n'avait pu fuir , peut-être parce qu'il était blessé ,
» se trouva à sa rencontre ; l'éléphant craignit de le fou-
» ler aux pieds , le prit avec sa trompe , le plaça douce-
» ment de côté , et continua sa route ». Je n'ai pas cru
devoir rien retrancher de ces notes que je viens de
transcrire ; elles ont été données à M. le marquis de
Montmirail par M. de Bussy , qui a demeuré dix ans
dans l'Inde , et qui , pendant ce long séjour , y a servi
très-utilement l'état et la nation. Il avait plusieurs élé-
phans à son service ; il les montait très-souvent , les
voyait tous les jours , et était à portée d'en voir beau-
coup d'autres et de les observer. Ainsi ces notes , et
toutes les autres que j'ai citées avec le nom de M. de
Bussy , me paraissent mériter une égale confiance. MM. de
l'académie des sciences nous ont aussi laissé quelques
faits qu'ils avaient appris de ceux qui gouvernaient
l'éléphant à la ménagerie de Versailles , et ces faits me
paraissent aussi mériter de trouver place ici. « L'élé-
» phant semblait connaître quand on se moquait de lui ,
» et s'en souvenir pour s'en venger quand il en trou-
» vait l'occasion. A un homme qui l'avait trompé , fai-
» sant semblant de lui jeter quelque chose dans la
» gueule , il lui donna un coup de sa trompe qui le ren-
» versa , et lui rompit deux côtes , ensuite de quoi il le

» foula aux pieds et lui rompit une jambe et s'étant
 » agenouillé , lui voulut enfoncer ses défenses dans le
 » ventre , lesquelles n'entrèrent que dans la terre aux
 » deux côtés de la cuisse , qui ne fut point blessée. Il
 » écrasa un autre homme , le froissant contre une mu-
 » raille , pour le même sujet. Un peintre le voulait des-
 » siner en une attitude extraordinaire , qui était de tenir
 » sa trompe levée et la gueule ouverte ; le valet du
 » peintre , pour le faire demeurer dans cet état , lui
 » jetait des fruits dans la gueule , et le plus souvent
 » faisait semblant d'en jeter : il en fut indigné ; et comme
 » s'il eût connu que l'envie que le peintre avait de le
 » dessiner était la cause de cette importunité , au lieu
 » de s'en prendre au valet il s'adressa au maître , et
 » lui jeta par sa trompe une quantité d'eau dont il gâta
 » le papier sur lequel le peintre dessinait.

« Il se servait ordinairement bien moins de sa force
 » que de son adresse , laquelle était telle , qu'il s'ôtait
 » avec beaucoup de facilité une grosse double courroie
 » dont il avait la jambe attachée , la défaisant de la
 » boucle et de l'ardillon ; et comme on eut entortillé
 » cette boucle d'une petite corde renouée à beaucoup
 » de nœuds , il dénouait tout sans rien rompre. Une
 » nuit , après s'être ainsi dépêtré de sa courroie , il
 » rompit la porte de sa loge si adroitement , que son
 » gouverneur n'en fut point éveillé ; delà il passa dans
 » plusieurs cours de la ménagerie , brisant les portes
 » fermées , et abattant la maçonnerie quand elles étaient
 » trop petites pour le laisser passer ; et il alla ainsi
 » dans les loges des autres animaux ; ce qui les épou-
 » vanta tellement , qu'ils s'enfuirent tous se cacher dans
 » les lieux les plus reculés du parc. »

Enfin , pour ne rien omettre de ce qui peut contri-
 buer à faire connaître toutes les facultés naturelles et tou-

tes les qualités acquises d'un animal si supérieur aux autres, nous ajouterons encore quelques faits que nous avons tirés des voyageurs les moins suspects. « L'éléphant, même sauvage (dit le P. Vincent Marie), ne laisse pas d'avoir des vertus : il est généreux et téméraire ; et quand il est domestique, on l'estime par sa douceur et sa fidélité envers son maître, son amitié pour celui qui le gouverne, etc. S'il est destiné à servir immédiatement les princes, il connaît sa fortune, et con-serve une gravité convenable à son emploi : si au contraire on le destine à des travaux moins honorables, il s'attriste, se trouble, et laisse voir clairement qu'il s'abaisse malgré lui. A la guerre, dans le premier choc, il est impétueux et fier ; il est le même quand il est enveloppé par les chasseurs : mais il perd le courage lorsqu'il est vaincu.... Il combat avec ses défenses, et ne craint rien tant que de perdre sa trompe, qui, par sa consistance, est facile à couper... Au reste, il est naturellement doux ; il n'attaque personne, à moins qu'on ne l'offense : il semble même se plaire en compagnie, et il aime sur-tout les enfans ; il les caresse, et paraît reconnaître en eux leur innocence. »

« L'éléphant, dit François Pyrard, est l'animal qui a le plus de jugement et de connaissance, de sorte qu'on le dirait avoir quelque usage de raison, outre qu'il est infiniment profitable et de service à l'homme. S'il est question de monter dessus, il est tellement souple, obéissant et dressé pour se ranger à la commodité de l'homme et qualité de la personne qui s'en veut servir, que, se pliant bas, il aide lui-même à celui qui veut monter dessus, et le soulage avec sa trompe.... Il est si obéissant, qu'on lui fait faire tout ce que l'on veut, pourvu qu'on le prenne de dou-

» cœur.... Il fait tout ce qu'on lui dit , il caresse ceux
 » qu'on lui montre , etc. »

« En donnant aux éléphants , disent les voyageurs
 » hollandais , tout ce qui peut leur plaire , on les rend
 » aussi privés et aussi soumis que le sont les hommes.
 » L'on peut dire qu'il ne leur manque que la parole.....
 » Ils sont orgueilleux et ambitieux ; mais ils se souvien-
 » nent du bien qu'on leur a fait et ont de la reconnais-
 » sance , jusque-là qu'ils ne manquent point de baisser
 » la tête , pour marque de respect , en passant devant
 » les maisons où ils ont été bien traités.... Ils se laissent
 » conduire et commander par un enfant ; mais ils veu-
 » lent être loués et chéris. On ne saurait se moquer
 » d'eux ni les injurier qu'ils ne l'entendent ; et ceux qui
 » le font doivent bien prendre garde à eux , car ils seront
 » bienheureux s'ils s'empêchent d'être arrosés de l'eau
 » des trompes de ces animaux , ou d'être jetés par terre ,
 » le visage contre la poussière. »

« Les éléphants , dit le P. Philippe , approchent beau-
 » coup du jugement et du raisonnement des hommes....
 » Si on compare les singes aux éléphants , ils ne sembleront
 » que des animaux très-lourds et très brutaux : et
 » en effet , les éléphants sont si honnêtes , qu'ils ne sau-
 » raient souffrir qu'on les voie lorsqu'ils s'accouplent ;
 » et si de hasard quelqu'un les avait vus en cette ac-
 » tion , ils s'en vengeraient infailliblement , etc.....
 » Ils saluent en fléchissant les genoux et en baissant la
 » tête ; et lorsque leur maître veut les monter ; ils lui
 » présentent si adroitement le pied , qu'il s'en peut ser-
 » vir comme d'un degré. Lorsqu'on a pris un éléphant
 » sauvage , et qu'on lui a lié les pieds , le chasseur l'a-
 » borde , le salue , lui fait des excuses de ce qu'il l'a
 » lié , lui proteste que ce n'est pas pour lui faire inju-
 » re..... lui expose que la plupart du tems il avait faite

» de nourriture dans son premier état , au lieu que dé-
» sormais il sera parfaitement bien traité , qu'il lui en
» fait la promesse. Le chasseur n'a pas plutôt achevé
» ce discours obligeant , que l'éléphant le suit comme
» ferait un très doux agneau. Il ne faut pas pourtant
» conclure delà que l'éléphant ait l'intelligence des
» langues , mais seulement qu'ayant une très-parfaite
» estimative , il connaît les divers mouvemens d'estime
» ou de mépris , d'amitié ou de haine , et tous les autres
» dont les hommes sont agités envers lui ; et pour cette
» cause , il est plus aisé à dompter par les raisons que
» par les coups et par les verges..... Il jette des pierres
» fort loin et fort droit avec sa trompe , et il s'en sert
» pour verser de l'eau avec laquelle il se lave le corps. »

« De cinq éléphans , dit Tavernier , que les chasseurs
» avaient pris , trois se sauvèrent , quoiqu'ils eussent des
» chaînes et des cordes autour de leurs corps , et même
» de leurs jambes. Ces gens-là nous dirent une chose
» surprenante , et qui est tout-à-fait admirable , si on
» peut la croire : c'est que ces éléphans ayant été une
» fois attrapés , et étant sortis du piège , si on les fait
» entrer dans les bois , ils sont dans la défiance , et
» arrachent avec leur trompe une grosse branche ,
» dont ils vont sondant par tout , avant que d'asseoir
» leur pied , s'il n'y a point de trous à leur passage ,
» pour n'être pas attrapés une seconde fois ; ce qui fai-
» sait désespérer aux chasseurs qui nous contaient cette
» histoire de pouvoir reprendre aisément les trois élé-
» phans qui leur étaient échappés..... Nous vîmes les
» deux autres éléphans qu'on avait pris. Chacun de ces
» éléphans sauvages était entre deux éléphans privés ;
» et autour des sauvages il y avait six hommes tenant
» des lances à feu , qui parlaient à ces animaux , en
» leur présentant à manger , et disant en leur langage ,

» prends cela et le mange. C'étaient de petites bottes
 » de foin , des morceaux de sucre noir , et du riz cuit
 » avec de l'eau et force grains de poivre. Quand l'élé-
 » phant sauvage ne voulait pas faire ce qu'on lui com-
 » mandait , les hommes ordonnaient aux éléphants privés
 » de le battre ; et qu'ils faisaient aussitôt , l'un le frap-
 » pant sur le front et sur la tête avec sa trompe , et lors-
 » qu'il faisait mine de se revenger contre celui-là ,
 » l'autre le frappait de son côté ; de sorte que le pauvre
 » éléphant sauvage ne savait plus où il en était , ce qui
 » lui apprenait à obéir. »

J'ai plusieurs fois observé , dit Edward Terry , que
 » l'éléphant fait plusieurs choses qui tiennent plus du
 » raisonnement humain que du simple instinct naturel
 » qu'on lui attribue. Il fait tout ce que son maître lui
 » commande. S'il veut qu'il fasse peur à quelqu'un , il
 » s'avance vers lui avec la même fureur que s'il le vou-
 » lait mettre en pièces ; et lorsqu'il en est tout proche ,
 » il s'arrête tout court , sans lui faire aucun mal. Si le
 » maître veut faire affront à un autre , il parle à l'élé-
 » phant , qui prendra avec sa trompe de l'eau du ruis-
 » seau et de la boue , et la lui jettera au nez. Sa trompe
 » est faite d'un cartilage ; elle pend entre les dents :
 » quelques-uns l'appellent *sa main* , à cause qu'en plu-
 » sieurs occasions elle lui rend le même service que la
 » main fait aux hommes..... Le Mogol en a qui servent
 » de bourreaux aux criminels condamnés à mort. Si leur
 » conducteur leur commande de dépêcher promptement
 » ces misérables , ils les mettent en pièces en un mo-
 » ment avec leurs pieds ; et au contraire , s'il leur com-
 » mande de les faire languir , ils leur rompent les os les
 » uns après les autres , et leur font souffrir un supplice
 » aussi cruel que celui de la roue. »

Nous pourrions citer encore plusieurs autres faits

aussi curieux et aussi intéressans que ceux qu'on vient de lire ; mais nous aurions bientôt excédé les limites que nous avons tâché de nous prescrire dans cet ouvrage : nous ne serions pas même entrés dans un aussi grand détail , si l'éléphant n'était de tous les animaux le premier à tous égards , celui par conséquent qui méritait le plus d'attention.

ADDITION A L'ARTICLE

DE L'ÉLÉPHANT.

J'AI dit , dans l'histoire naturelle de l'éléphant , qu'on pouvait présumer que ces animaux ne s'accouplaient pas à la manière des autres quadrupèdes , parce que la position relative des parties génitales dans les individus des deux sexes paraît exiger que la femelle se renverse sur le dos pour recevoir le mâle. Cette conjecture , qui me paraissait plausible , ne se trouve pas vraie ; car je crois qu'on doit ajouter foi à ce que je vais rapporter d'après un témoin oculaire.

M. Marcel Bles , seigneur de Moërgestal , écrit de Bois-le-Duc dans les termes suivans :

« Ayant trouvé dans le bel ouvrage de M. le comte de Buffon , qu'il s'est trompé touchant l'accomplissement des éléphans , je puis dire qu'il y a plusieurs endroits en Asie et en Afrique où ces animaux se tiennent , toujours dans les bois écartés et presque inaccessibles , sur-tout dans le tems qu'ils sont en chaleur ; mais que dans l'île de Ceylan , où j'ai demeuré douze ans , le terrain étant partout habité , ils ne peuvent pas se

cacher si bien , et que , les ayant constamment obser-
 vés , j'ai vu que la partie naturelle de la femelle se
 trouve en effet placée presque sous le milieu du ven-
 tre ; ce qui ferait croire , comme le dit M. de Buffon ,
 que les mâles ne peuvent la couvrir à la façon des autres
 quadrupèdes : cependant il n'y a qu'une légère diffé-
 rence de situation ; j'ai vu , lorsqu'ils veulent s'accou-
 pler , que la femelle se courbe la tête et le cou , et
 appuie les deux pieds et le devant du corps également
 courbés , sur la racine d'un arbre , comme si elle se pros-
 ternait par terre , les deux pieds de derrière restant de-
 bout et la croupe en haut , ce qui donne aux mâles la
 facilité de la couvrir et d'en user comme les autres qua-
 drupèdes. Je puis dire aussi que les femelles portent leurs
 petits neuf mois ou environ. Au reste , il est vrai que les
 éléphants ne s'accouplent point lorsqu'ils ne sont pas
 libres. On enchaîne fortement les mâles quand ils
 sont en rut , pendant quatre à cinq semaines ; alors
 on voit par fois sortir de leurs parties naturelles une
 grande abondance de sperme , et ils sont si furieux
 pendant ces quatre ou cinq semaines , que leurs cor-
 naes ou gouverneurs ne peuvent les approcher sans
 danger. On a une annonce infallible du tems où ils
 entrent en chaleur ; car , quelques jours avant ce
 tems , on voit couler une liqueur huileuse qui leur
 sort d'un petit trou qu'ils ont à chaque côté de la tête.
 Il arrive quelquefois que la femelle qu'on garde à l'écu-
 rie dans ce tems , s'échappe et va joindre dans les bois
 les éléphants sauvages ; mais , quelques jours après , son
 cornae va la chercher et l'appelle par son nom tant de
 fois , qu'à la fin elle arrive , se soumet avec docilité , et
 se laisse conduire et renfermer , et c'est dans ce cas où
 l'on a vu que la femelle fait son petit à peu près au bout
 de neuf mois ».

Il me paraît qu'on ne peut guère douter de la première observation sur la manière de s'accoupler des éléphants, puisque M. Marcel Bles assure l'avoir vue; mais je crois qu'on doit suspendre son jugement sur la seconde observation, touchant la durée de la gestation, qu'il dit n'être que de neuf mois, tandis que tous les voyageurs assurent qu'il passe pour constant que la femelle de l'éléphant porte deux ans.

Les Hollandais de Ceylan, dit M. Bles, ont toujours un certain nombre d'éléphants en réserve, pour attendre l'arrivée des marchands du continent de l'Inde, qui y viennent acheter ces animaux, dans la vue de les revendre ensuite aux princes indiens : souvent il s'en trouve qui ne sont pas assez bien conditionnés, et que ces marchands ne peuvent vendre; ces éléphants défectueux et rebutés restent à leur maître pendant nombre d'années, et l'on s'en sert pour la chasse des éléphants sauvages. Quelquefois il arrive, soit par la négligence des gardiens, soit autrement, que la femelle, lorsqu'elle entre en chaleur, dénoue et rompt, pendant la nuit, les cordes avec lesquelles elle est toujours attachée par les pieds; alors elle s'enfuit dans les forêts, y cherche les éléphants sauvages, s'accouple et devient pleine : les gardiens vont la chercher partout dans les bois, en l'appelant par son nom; elle revient dès-lors sans contrainte, et se laisse ramener tranquillement à son étable : c'est ainsi qu'on a reconnu que quelques femelles ont produit leur petit neuf mois après leur fuite; en sorte qu'il est plus que probable que la durée de la gestation n'est en effet que de neuf mois. La hauteur d'un éléphant nouveau né n'est guère que de trois pieds du Rhin; il croît jusqu'à l'âge de seize à vingt ans, et peut vivre soixantedix, quatre-vingts, et même cent ans.

Le même M. Bles dit qu'il n'a jamais vu, pendant un

séjour de onze années qu'il a fait à Ceylan, que la femelle ait produit plus d'un petit à la fois. Dans les grandes chasses qu'on fait tous les ans dans cette île, auxquelles il a assisté plusieurs fois, il en a vu souvent prendre quarante à cinquante, parmi lesquels il y avait des éléphants tout jeunes, et il dit qu'on ne pouvait pas reconnaître quelles étaient les mères de chacun de ces petits éléphants, car tous ces jeunes animaux paraissent faire mense commune; ils tettent indistinctement celles des femelles de toute la troupe qui ont du lait, soit qu'elles aient elles-mêmes un petit en propre, soit qu'elles n'en aient point.

M. Marcellus Bles a vu prendre les éléphants de trois manières différentes. Ils vont ordinairement en troupes séparées, quelquefois à une lieue de distance l'une de l'autre : la première manière de les prendre est de les entourer par un attroupement de quatre ou cinq cents hommes, qui, resserrant toujours ces animaux de plus près, en les épouvantant par des cris, des pétards, des tambours et des torches allumées, les forcent à entrer dans une espèce de parc entouré de fortes palissades, dont on ferme ensuite l'ouverture pour qu'ils n'en puissent sortir.

La seconde manière de les chasser ne demande pas un si grand appareil; il suffit d'un certain nombre d'hommes lestes et agiles à la course qui vont les chercher dans les bois : ils ne s'attaquent qu'aux plus petites troupes d'éléphants, qu'ils agacent et inquiètent au point de les mettre en fuite; ils les suivent aisément à la course, et leur jettent un ou deux lacs de cordes très-fortes aux jambes de derrière : ils tiennent toujours le bout de ces cordes jusqu'à ce qu'ils trouvent l'occasion favorable de l'entortiller autour d'un arbre; et, lorsqu'ils parviennent à arrêter ainsi un éléphant sau-

vage dans sa course , ils amènent à l'instant deux éléphants privés , auxquels ils attachent l'éléphant sauvage , et , s'il se mutine , ils ordonnent aux deux apprivoisés de le battre avec leur trompe jusqu'à ce qu'il soit comme étourdi ; et enfin ils le conduisent au lieu de sa destination.

La troisième manière de prendre les éléphants est de mener quelques femelles apprivoisées dans les forêts ; elles ne manquent guère d'attirer quelqu'un des éléphants sauvages , et de le séparer de leur troupe ; alors une partie des chasseurs attaque le reste de cette troupe pour lui faire prendre la fuite , tandis que les autres chasseurs se rendent maîtres de cet éléphant sauvage isolé , l'attachent avec deux femelles , et l'amènent ainsi jusqu'à l'étable ou jusqu'au parc où on veut le garder.

Les éléphants , dans l'état de liberté , vivent dans une espèce de société durable ; chaque bande ou troupe reste séparée , et n'a aucun commerce avec d'autres troupes , et même ils paraissent s'entr'éviter très-soigneusement.

Lorsqu'une de ces troupes se met en marche pour voyager ou changer de domicile , ceux des mâles qui ont les défenses les plus grosses et les plus longues , marchent à la tête ; et s'ils rencontrent dans leur route une rivière un peu profonde , ils la passent les premiers à la nage , et paraissent sonder le terrain du rivage opposé ; ils donnent alors un signal par un son de leur trompe , et dès-lors la troupe avertie entre dans la rivière , et , nageant en file , les éléphants adultes transportent leurs petits en se les donnant , pour ainsi dire , de main en main ; après quoi tous les autres les suivent , et arrivent au rivage où les premiers les attendent.

Une autre singularité remarquable , c'est que , quoiqu'ils se tiennent toujours par troupes , on trouve ce-

pendent de tems en tems des éléphants séparés et errant seuls et éloignés des autres , et qui ne sont jamais admis dans aucune compagnie , comme s'ils étaient bannis de toute société. Ces éléphants solitaires ou réprouvés sont très-méchans ; ils attaquent souvent les hommes et les tuent ; et tandis que , sur le moindre mouvement et à la vue de l'homme (pourvu qu'il ne se fasse pas avec trop de précipitation) , une troupe entière d'éléphants s'éloignera , ces éléphants solitaire l'attendent non-seulement de pied ferme , mais même l'attaquent avec fureur ; en sorte qu'on est obligé de les tuer à coups de fusil. On n'a jamais rencontré deux de ces éléphants farouches ensemble ; ils vivent seuls et sont tous mâles ; et l'on ignore s'ils recherchent les femelles , car on ne les a jamais vus les suivre ou les accompagner.

Le même M. Marcellus Bles m'a écrit , en dernier lieu , qu'un particulier , homme très-instruit , établi depuis long-tems dans l'intérieur de l'île de Ceylan , l'avait assuré qu'il existe dans cette île une petite race d'éléphants ; qui ne deviennent jamais plus gros qu'une génisse : la même chose lui a été dite par plusieurs autres personnes dignes de foi ; il est vrai , ajoute-t-il , qu'on ne voit pas souvent ces petits éléphants dont l'espèce ou la race est bien plus rare que celle des autres : la longueur de leur trompe est proportionnée à leur petite taille ; ils ont plus de poil que les autres éléphants ; ils sont aussi plus sauvages , et , au moindre bruit , s'enfuient dans l'épaisseur des bois.

Les éléphants , dont nous sommes actuellement obligés d'aller étudier les mœurs à Ceylan , ou dans les autres climats les plus chauds de la terre , ont autrefois existé dans les zones aujourd'hui tempérées , et même dans les zones froides ; leurs ossemens trouvés en Russie , en Sibérie , Pologne , Allemagne , France , Italie , etc.

démontrent leur ancienne existence dans tous les climats de la terre , et leur retraite successive vers les contrées les plus chaudes du globe , à mesure qu'il s'est refroidi.

Après avoir livré à l'impression les feuilles précédentes ; j'ai reçu un dessin , fait aux Indes , d'un jeune éléphant tétant sa mère , dont je donne ici la figure. C'est à la prévenante honnêteté de M. Gentil, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis , qui a demeuré vingt-huit ans au Bengale , que je dois ce dessin et la connaissance d'un fait dont je doutais. Le petit éléphant ne tette pas par la trompe, mais par la gueule, comme les autres animaux. M. Gentil en a été souvent témoin , et le dessin a été fait sous ses yeux.

LE CHAMEAU
ET
LE DROMADAIRE.

CES deux noms, *dromadaire* et *chameau*, ne désignent pas deux espèces différentes, mais indiquent seulement deux races distinctes et subsistantes de tems immémorial dans l'espèce du chameau. Le principal, et, pour ainsi dire, l'unique caractère sensible par lequel ces deux races diffèrent, consiste en ce que le chameau porte deux bosses, et que le dromadaire n'en a qu'une; il est aussi plus petit et moins fort que le chameau; mais tous deux se mêlent, produisent ensemble; et les individus qui proviennent de cette race croisée, sont ceux qui ont le plus de vigueur et qu'on préfère à tous les autres. Ces métis issus du dromadaire et du chameau forment une race secondaire, qui se multiplie pareillement, et qui se mêle aussi avec les races premières; en sorte que dans cette espèce, comme dans celle des autres animaux domestiques, il se trouve plusieurs variétés, dont les plus générales sont relatives à la différence des climats. Aristote a très-bien indiqué les deux races principales; la première, c'est-à-dire, celle à deux bosses, sous le nom de *chameau de la Bactriane*; et la seconde, sous celui de *chameau d'Arabie*. On appelle les premiers *chameaux turcs*, et les autres *chameaux arabes*. Cette division subsiste aujourd'hui comme du tems d'Aristote; seulement il paraît, depuis



1.



2.

De Seve, Del.

J. F. Pine, Sculp.

1 LE DROMADAIRE. 2 LE CHAMEAU.

遊

que l'on a découvert les parties de l'Afrique et de l'Asie inconnues aux anciens , que le dromadaire est , sans comparaison , plus nombreux et plus généralement répandu que le chameau : celui-ci ne se trouve guère que dans le Turkestan et dans quelques autres endroits du Levant ; tandis que le dromadaire , plus commun qu'aucune autre bête de somme en Arabie , se trouve de même en grande quantité dans toute la partie septentrionale de l'Afrique , qui s'étend depuis la mer Méditerranée jusqu'au fleuve Niger , et qu'on le retrouve en Égypte , en Perse , dans la Tartarie méridionale , et dans les parties septentrionales de l'Inde. Le dromadaire occupe donc des terres immenses , et le chameau est borné à un petit terrain : le premier habite des régions arides et chaudes ; le second , un pays moins sec et plus tempéré : et l'espèce entière , tant des uns que des autres , paraît être confinée dans une zone de trois ou quatre cents lieues de largeur , qui s'étend depuis la Mauritanie jusqu'à la Chine : elle ne subsiste ni au dessus ni au dessous de cette zone. Cet animal , quoique naturel aux pays chauds , craint cependant les climats où la chaleur est excessive : son espèce finit où commence celle de l'éléphant , et elle ne peut subsister ni sous le ciel brûlant de la zone torride , ni dans les climats doux de notre zone tempérée. Il paraît être originaire d'Arabie ; car non-seulement c'est le pays où il est en plus grand nombre , mais c'est celui auquel il est le plus conforme. L'Arabie est le pays du monde le plus aride et où l'eau est le plus rare : le chameau est le plus sobre des animaux , et peut passer plusieurs jours sans boire. Le terrain est presque partout sec et sablonneux : le chameau a les pieds faits pour marcher dans les sables , et ne peut , au contraire , se soutenir dans les terrains humides et glissants. L'herbe et les pâturages

manquant à cette terre, le bœuf y manque aussi, et le chameau remplace cette bête de somme. On ne se trompe guère sur le pays naturel des animaux, en le jugeant par ces rapports de conformité : leur vraie patrie est la terre à laquelle ils ressemblent, c'est-à-dire, à laquelle leur nature paraît s'être entièrement conformée, sur-tout lorsque cette même nature de l'animal ne se modifie point ailleurs et ne se prête pas à l'influence des autres climats. On a inutilement essayé de multiplier les chameaux en Espagne, on les a vainement transportés en Amérique ; ils n'ont réussi ni dans l'un ni dans l'autre climat ; et dans les grandes Indes, on n'en trouve guère au delà de Surate et d'Ormuz. Ce n'est pas qu'absolument parlant, ils ne puissent subsister et produire aux Indes, en Espagne, en Amérique, et même dans des climats plus froids, comme en France, en Allemagne, etc. ; en les tenant l'hiver dans des écuries chaudes, en les nourrissant avec choix, les traitant avec soin, en ne les faisant pas travailler, et ne les laissant sortir que pour se promener dans les beaux jours, on peut les faire vivre, et même espérer de les voir produire : mais leurs productions sont chétives et rares ; eux-mêmes sont faibles et languissans : ils perdent donc toute leur valeur dans ces climats, et au lieu d'être utiles, ils sont très à charge à ceux qui les élèvent, tandis que, dans leur pays natal, ils font, pour ainsi dire, toute la richesse de leurs maîtres. Les Arabes regardent le chameau comme un présent du ciel, un animal sacré, sans le secours duquel ils ne

* M. le marquis de Montmirail nous a fait savoir qu'on lui avait assuré que S. M. le roi de Pologne, électeur de Saxe, avait eu aux environs de Dresde des chameaux et des dromadaires qui y ont multiplié.

pourraient ni subsister , ni commercer , ni voyager. Le lait des chameaux fait leur nourriture ordinaire ; ils en mangent aussi la chair , sur-tout celle des jeunes , qui est très-bonne à leur goût : le poil de ces animaux , qui est fin et moëlleux , et qui se renouvelle tous les ans par une mue complete , leur sert à faire les étoffes dont ils s'habillent et se meublent. Avec leurs chameaux , non-seulement ils ne manquent de rien , mais même ils ne craignent rien ; ils peuvent mettre en un seul jour cinquante lieues de désert entr'eux et leurs ennemis : toutes les armées du monde périraient à la suite d'une troupe d'Arabes ; aussi ne sont-ils soumis qu'autant qu'il leur plaît. Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau , un soleil brûlant , un ciel toujours sec , des plaines sablonneuses , des montagnes encore plus arides , sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte , et , pour ainsi dire , écorchée par les vents , laquelle ne présente que des ossemens , des cailloux jonchés , des rochers debout ou renversés , un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage , où rien ne l'accompagne , rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue , mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul ; plus isolé , plus dénué , plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes , il voit partout l'espace comme son tombeau ; la lumière du jour , plus triste que l'ombre de la nuit , ne renaît que pour éclairer sa nudité , son impuissance , et pour lui présenter l'horreur de sa situation , en reculant à ses yeux les barrières du vide , en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée : immensité qu'il tenterait en vain de parcourir ; car la faim , la soif et

la chaleur brûlante , pressent tous les instans qui lui restent entre le désespoir et la mort.

Cependant l'Arabe , à l'aide du chameau , a su franchir et même s'approprier ces lacunes de la nature ; elles lui servent d'asyle , elles assurent son repos et le maintiennent dans son indépendance. Mais de quoi les hommes savent-ils user sans abus ? Ce même Arabe , libre , indépendant , tranquille et même riche , au lieu de respecter ces déserts comme les remparts de sa liberté , les souille par le crime ; il les traverse pour aller chez des nations voisines enlever des esclaves et de l'or ; il s'en sert pour exercer son brigandage , dont malheureusement il jouit plus encore que de sa liberté ; car ses entreprises sont presque toujours heureuses. Malgré la défiance de ses voisins et la supériorité de leurs forces , il échappe à leur poursuite , et emporte impunément tout ce qu'il leur a ravi. Un Arabe qui se destine à ce métier de pirate de terre , s'endurcit de bonne heure à la fatigue des voyages ; il s'essaie à se passer du sommeil , à souffrir la faim , la soif et la chaleur ; en même-tems il instruit ses chameaux , il les élève et les exerce dans cette même vue : peu de jours après leur naissance , il leur plie les jambes sous le ventre , il les contraint à demeurer à terre , et les charge , dans cette situation , d'un poids assez fort qu'il les accoutume à porter , et qu'il ne leur ôte que pour leur en donner un plus fort : au lieu de les laisser paître à toute heure et boire à leur soif , il commence par régler leur repas , et peu à peu les éloigne à de grandes distances , en diminuant aussi la quantité de la nourriture : lorsqu'ils sont un peu forts , il les exerce à la course ; il les excite par l'exemple des chevaux , et parvient à les rendre aussi légers et plus robustes : enfin , dès qu'il est sûr de la force , de la légèreté et de la sobriété de ses chameaux , il les

charge de ce qui est nécessaire à sa subsistance et à la leur ; il part avec eux , arrive sans être attendu aux confins du désert , arrête les premiers passans , pille les habitations écartées , charge ses chameaux de son butin : et s'il est poursuivi , s'il est forcé de précipiter sa retraite , c'est alors qu'il développe tous ses talens et les leurs ; monté sur l'un des plus légers , il conduit la troupe , la fait marcher jour et nuit , presque sans s'arrêter , ni boire , ni manger : il fait aisément trois cents lieues en huit jours ; et pendant tout ce tems de fatigue et de mouvement , il laisse ses chameaux chargés , il ne leur donne chaque jour qu'une heure de repos et une pelotte de pâte : souvent ils courent ainsi neuf ou dix jours sans trouver de l'eau ; ils se passent de boire ; et lorsque par hasard il se trouve une mare à quelque distance de leur route , ils sentent l'eau de plus d'une demi-lieue ; la soif qui les presse leur fait doubler le pas , et ils boivent en une seule fois pour tout le tems passé et pour autant de tems à venir ; car souvent leurs voyages sont de plusieurs semaines , et leurs tems d'abstinence durent aussi long-tems que leurs voyages.

En Turquie , en Perse , en Arabie , en Égypte , en Barbarie , etc. le transport des marchandises ne se fait que par le moyen des chameaux ; c'est de toutes les voitures la plus prompte et la moins chère. Les marchands et autres passagers se réunissent en caravanes , pour éviter les insultes et les pirateries des Arabes ; ces caravanes sont souvent très-nombreuses , et toujours composées de plus de chameaux que d'hommes. Chacun de ces chameaux est chargé selon sa force : il la sent si bien lui-même , que quand on lui donne une charge trop forte , il la refuse , et reste constamment couché jusqu'à ce qu'on l'ait allégée. Ordinairement les grands chameaux portent un millier , et même douze cents pesant ; les

plus petits six à sept cents. Dans ces voyages de commerce, on ne précipite pas leur marche : comme la route est souvent de sept ou huit cents lieues, on règle leur mouvement et leurs journées ; ils ne vont que le pas, et font chaque jour dix à douze lieues ; tous les soir on leur ôte leur charge, et on les laisse paître en liberté. Si l'on est en pays verd, dans une bonne prairie, ils prennent en moins d'une heure tout ce qu'il leur faut pour en vivre vingt-quatre, et pour ruminer pendant toute la nuit : mais rarement ils trouvent de ces bons pâturages, et cette nourriture délicate ne leur est pas nécessaire ; ils semblent même préférer aux herbes les plus douces, l'absinthe, le chardon, l'ortie, le genêt, la cassie, et les autres végétaux épineux : tant qu'ils trouvent des plantes à brouter, ils se passent très-aisément de boire.

Au reste, cette facilité qu'ils ont à s'abstenir long-tems de boire n'est pas de pure habitude ; c'est plutôt un effet de leur conformation. Il y a dans le chameau, indépendamment des quatre estomacs qui se trouvent d'ordinaire dans les animaux ruminans, une cinquième poche qui lui sert de réservoir pour conserver de l'eau. Ce cinquième estomac manque aux autres animaux, et n'appartient qu'au chameau : il est d'une capacité assez vaste pour contenir une grande quantité de liqueur ; elle y séjourne sans se corrompre, et sans que les autres alimens puissent s'y mêler ; et lorsque l'animal est pressé par la soif, et qu'il a besoin de délayer les nourritures sèches et de les macérer par la rumination, il fait remonter dans sa panse, et jusqu'à l'œsophage, une partie de cette eau par une simple contraction des muscles. C'est donc en vertu de cette conformation très-singulière que le chameau peut se passer plusieurs jours de boire, et qu'il prend en une

seule fois une prodigieuse quantité d'eau , qui demeure saine et limpide dans ce réservoir , parce que les liqueurs du corps ni les sucs de la digestion ne peuvent s'y mêler.

Si l'on réfléchit sur les difformités ou plutôt sur les non-conformités de cet animal avec les autres , on ne pourra douter que sa nature n'ait été considérablement altérée par la contrainte de l'esclavage et par la continuité des travaux. Le chameau est plus anciennement , plus complètement et plus laborieusement esclave qu'aucun des autres animaux domestiques ; il l'est plus anciennement , parce qu'il habite les climats où les hommes se sont le plus anciennement policés : il l'est plus complètement , parce que dans les autres espèces d'animaux domestiques , telles que celles du cheval , du chien , du bœuf , de la brebis , du cochon , etc. on trouve encore des individus dans leur état de nature , des animaux de ces mêmes espèces qui sont sauvages , et que l'homme ne s'est pas soumis , au lieu que dans le chameau l'espèce entière est esclave ; on ne le trouve nulle part dans sa condition primitive d'indépendance et de liberté : enfin il est plus laborieusement esclave qu'aucun autre , parce qu'on ne l'a jamais nourri ni pour le faste , comme la plupart des chevaux , ni pour l'amusement , comme presque tous les chiens , ni pour l'usage de la table , comme le bœuf , le cochon , le mouton ; que l'on n'en a jamais fait qu'une bête de somme , qu'on ne s'est pas même donné la peine d'atteler ni de faire tirer , mais dont on a regardé le corps comme une voiture vivante qu'on pouvait tenir chargée et surchargée , même pendant le sommeil ; car , lorsqu'on est pressé , on se dispense quelquefois de leur ôter le poids qui les accable , et sous lequel ils s'affaissent pour dormir les jambes pliées et le corps appuyé sur l'estomac : aussi portent-ils tous les empreintes de la servitude et les stigmates de

la douleur ; au bas de la poitrine sur le *sternum* , il y a une grosse et large callosité aussi dure que de la corne ; il y en a de pareilles à toutes les jointures des jambes ; et quoique ces callosités se trouvent sur tous les chameaux , elles offrent elles-mêmes la preuve qu'elles ne sont pas naturelles, et qu'elles sont produites par l'excès de la contrainte et de la douleur , car souvent elles sont remplies de pus. La poitrine et les jambes sont donc déformées par ces callosités ; le dos est encore plus défiguré par la bosse double ou simple qui le surmonte. Les callosités se perpétuent aussi bien que les bosses par la génération ; et comme il est évident que cette première difformité ne provient que de l'habitude à laquelle on contraint ces animaux , en les forçant dès leur premier âge à se coucher sur l'estomac , les jambes pliées sous le corps , et à porter dans cette situation le poids de leur corps et les fardeaux dont on les charge , on doit présumer aussi que la bosse ou les bosses du dos n'ont eu d'autre origine que la compression de ces mêmes fardeaux , qui , portant inégalement sur certains endroits du dos , auront fait élever la chair et boursoufler la graisse et la peau : car ces bosses ne sont point osseuses ; elles sont seulement composées d'une substance grasse et charnue , de la même consistance à peu près que celles des tétines de vache : ainsi les callosités et les bosses seront également regardées comme des difformités produites par la continuité du travail et de la contrainte du corps ; et ces difformités , qui d'abord n'ont été qu'accidentelles et individuelles , sont devenues générales et permanentes dans l'espèce entière. L'on peut présumer de même que la poche qui contient l'eau , et qui n'est qu'un appendice de la panse , a été produite par l'extension forcée de ce viscère : l'animal , après avoir souffert trop long-tems la soif , prenant à la fois

autant et peut-être plus d'eau que l'estomac ne pouvait en contenir, cette membrane se sera étendue, dilatée et prêtée peu à peu à cette surabondance de liquide; comme nous avons vu que ce même estomac dans les moutons s'étend et acquiert de la capacité proportionnellement au volume des alimens, qu'il reste très-petit dans les moutons que l'on nourrit de pain, et qu'il devient très-grand dans ceux auxquels on ne donne que de l'herbe.

On confirmerait pleinement ou l'on détruirait absolument ces conjectures sur les non conformités du chameau, si l'on en trouvait de sauvages que l'on pût comparer avec les domestiques: mais, comme je l'ai dit, ces animaux n'existent nulle part dans leur état naturel; ou s'ils existent, personne ne les a remarqués ni décrits: nous devons donc supposer que tout ce qu'ils ont de bon et de beau, ils le tiennent de la nature, et que ce qu'ils ont de défectueux et de difforme, leur vient de l'empire de l'homme et des travaux de l'esclavage. Ces pauvres animaux doivent souffrir beaucoup, car ils jettent des cris lamentables, sur-tout lorsqu'on les surcharge; cependant, quoique continuellement excédés, ils ont autant de cœur que de docilité; au premier signe, ils plient les genoux et s'accroupissent jusqu'à terre pour se laisser charger dans cette situation; ce qui évite à l'homme la peine d'élever les fardeaux à une grande hauteur: dès qu'ils sont chargés, ils se relèvent d'eux-mêmes, sans être aidés ni soutenus. Celui qui les conduit, monté sur l'un d'entr'eux, les précède tous, et leur fait prendre le même pas qu'à sa monture; on n'a besoin ni de fouet ni d'éperon pour les exciter; mais lorsqu'ils commencent à être fatigués, on soutient leur courage, ou plutôt on charme leur ennui, par le chant ou par le son de quelque instrument: leurs con-

ducteurs se relaient à chanter ; et lorsqu'ils veulent prolonger la route et doubler la journée , ils ne leur donnent qu'une heure de repos , après quoi , reprenant leur chanson , ils les remettent en marche pour plusieurs heures de plus , et le chant ne finit que quand il faut s'arrêter ; alors les chameaux s'accroupissent de nouveau , et se laissent tomber avec leur charge ; on leur ôte le fardeau en dénouant les cordes et laissant couler les ballots des deux côtés : ils restent ainsi accroupis , couchés sur le ventre , et s'endorment au milieu de leur bagage , qu'on rattache le lendemain avec autant de promptitude et de facilité qu'on l'avait détaché la veille.

Les callosités , les tumeurs sur la poitrine et sur les jambes , les foulures et les plaies de la peau , la chute entière du poil , la faim , la maigreur , ne sont pas leurs seules incommodités : on les a préparés à tous ces maux par un mal plus grand , en les mutilant par la castration. On ne laisse qu'un mâle pour huit ou dix femelles , et tous les chameaux de travail sont ordinairement hongres : ils sont moins forts , sans doute , que les chameaux entiers , mais ils sont plus traitables et servent en tout tems ; au lieu que les entiers sont non-seulement indociles , mais presque furieux , dans le tems du rut , qui dure quarante jours , et qui arrive tous les ans au printems. On assure qu'alors ils écument continuellement , et qu'il leur sort de la gencive une ou deux vessies rouges de la grosseur d'une vessie de cochon. Dans ce tems , ils mangent très-peu ; ils attaquent et mordent les animaux , les hommes , et même leur maître , auquel , dans tout autre tems , ils sont très-soumis. L'accouplement ne se fait pas debout , à la manière des autres quadrupèdes ; mais la femelle s'accroupit , et reçoit le mâle dans la même situation qu'elle

prend pour reposer, dormir et se laisser charger. Cette posture à laquelle on les habitue, devient comme l'on voit, une situation naturelle, puisqu'ils la prennent d'eux-mêmes dans l'accouplement. La femelle porte près d'un an, et, comme tous les autres grands animaux, ne produit qu'un petit : son lait est abondant, épais, et fait une bonne nourriture, même pour les hommes, en le mêlant avec une plus grande quantité d'eau. On ne fait guère travailler les femelles; on les laisse paître et produire en liberté. Le profit que l'on tire de leur produit et de leur lait surpasse peut-être celui qu'on tirerait de leur travail : cependant il y a des endroits où l'on soumet une grande partie des femelles, comme les mâles, à la castration, afin de les faire travailler; et l'on prétend que cette opération, loin de diminuer leurs forces, ne fait qu'augmenter leur vigueur et leur embonpoint. En général, plus les chameaux sont gras, et plus ils sont capables de résister à de longues fatigues. Leurs bosses ne paraissent être formées que de la surabondance de la nourriture; car dans de grands voyages où l'on est obligé de l'épargner, et où ils souffrent souvent la faim et la soif, ces bosses diminuent peu à peu, et se réduisent au point que la place et l'éminence n'en sont plus marquées que par la hauteur du poil, qui est toujours beaucoup plus long sur ces parties que sur le reste du dos : la maigreur du corps augmente à mesure que les bosses diminuent. Les Maures, qui transportent toutes les marchandises de la Barbarie et de la Numidie jusqu'en Éthiopie, partent avec des chameaux bien chargés, qui sont vigoureux et très-gras, et ramènent ces mêmes chameaux si maigres, qu'ordinairement ils les revendent à vil prix aux Arabes du désert pour les engraisser de nouveau.

Les anciens ont dit que ces animaux sont en état d'en-

gendrer à l'âge de trois ans : cela me paraît douteux ; car à trois ans ils n'ont pas encore pris la moitié de leur accroissement. Le membre génital du mâle est, comme celui du taureau, très-long et très-mince : dans l'érection, il tend en avant comme celui de tous les autres animaux ; mais dans l'état ordinaire le fourreau se retire en arrière, et l'urine est jetée entre les jambes de derrière, en sorte que les mâles et les femelles pissent de la même manière. Le petit chameau tette sa mère pendant un an ; et lorsqu'on veut le ménager, pour le rendre dans la suite plus fort et plus robuste, on le laisse en liberté têter ou paître pendant les premières années, et on ne commence à le charger et à le faire travailler qu'à l'âge de quatre ans. Il vit ordinairement quarante ou cinquante ans : cette durée de la vie étant plus que proportionnée au tems de l'accroissement, c'est sans aucun fondement que quelques auteurs ont avancé qu'il vivait jusqu'à cent ans.

En réunissant sous un seul point de vue toutes les qualités de cet animal et tous les avantages que l'on en tire, on ne pourra s'empêcher de le reconnaître pour la plus utile et la plus précieuse de toutes les créatures subordonnées à l'homme. L'or et la soie ne sont pas les vraies richesses de l'Orient : c'est le chameau qui est le trésor de l'Asie ; il vaut mieux que l'éléphant, car il travaille, pour ainsi dire, autant, et dépense peut-être vingt fois moins : d'ailleurs l'espèce entière en est soumise à l'homme, qui la propage et la multiplie autant qu'il lui plaît ; au lieu qu'il ne jouit pas de celle de l'éléphant, qu'il ne peut multiplier, et dont il faut conquérir avec peine les individus les uns après les autres. Le chameau vaut non-seulement mieux que l'éléphant, mais peut-être vaut-il autant que le cheval, l'âne et le bœuf, tous réunis ensemble : il porte seul autant que

deux mulets ; il mange aussi peu que l'âne , et se nourrit d'herbes aussi grossières ; la femelle fournit du lait pendant plus de tems que la vache ; la chair des jeunes chameaux est bonne et saine , comme celle du veau ; leur poil est plus beau , plus recherché , que la plus belle laine : il n'y a pas jusqu'à leurs excréments dont on ne tire des choses utiles ; car le sel ammoniac se fait de leur urine , et leur fiente desséchée et mise en poudre leur sert de litière , aussi bien qu'aux chevaux , avec lesquels ils voyagent souvent dans des pays où l'on ne connaît ni la paille ni le foin : enfin on fait des mottes de cette même fiente qui brûlent aisément , et font une flamme aussi claire et presque aussi vive que celle du bois sec ; cela même est encore d'un grand secours dans ces déserts , où l'on ne trouve pas un arbre , et où , par le défaut de matières combustibles , le feu est aussi rare que l'eau.

ADDITION A L'ARTICLE

DU CHAMEAU

ET DU DROMADAIRE.

Nous n'avons presque rien à ajouter à ce que nous avons dit des chameaux et des dromadaires ; nous rapporterons seulement ici ce qu'en a écrit M. Niebuhr dans sa *description de l'Arabie*, page 144.

« La plupart des chameaux du pays d'Imansont de taille médiocre et d'un brun clair ; cependant on en voit aussi de grands et lourds , et d'un brun foncé. Lorsque les chameaux veulent s'accoupler , la femelle se

coucho sur ses jambes ; on lui lie les pieds de devant pour qu'elle ne puisse se relever. Le mâle , assis derrière comme un chien , touche la terre de ses deux pieds de devant. Il paraît froid pendant l'accouplement , et plus indolent qu'aucun animal ; il faut le chatouiller quelquefois long-tems avant de pouvoir l'exciter. L'accouplement étant achevé , on recouvre le mâle , on fait lever promptement la femelle en la frappant d'une pantoufle au derrière , tandis qu'une autre personne la fait marcher. Il en est de même dit-on , en Mésopotamie , en Natolie , et probablement partout. ».

J'ai dit qu'on avait transporté des chameaux et des dromadaires aux îles Canaries , aux Antilles , au Pérou , et qu'ils n'avaient réussi nulle part dans le nouveau continent. Le docteur Browne , dans son *histoire de la Jamaïque* , assure y avoir vu des dromadaires que les Anglais y ont amenés en assez grand nombre dans ces derniers tems , et que , quoiqu'ils y subsistent , ils y son néanmoins de peu de service , parce qu'on ne sait pas les nourrir et les soigner convenablement. Ils ont néanmoins multiplié dans tous ces climats , et je ne doute pas qu'ils ne pussent même produire en France. On peut voir dans la gazette du 9 juin 1775 , que M. Brinkenof , ayant fait accoupler des chameaux dans ses terres près de Berlin , a obtenu le 24 mars de cette année 1775 , après douze mois révolus , un petit chameau qui se porte bien. Ce fait confirme celui que j'ai cité de la production des chameaux et des dromadaires à Dresde , et je suis persuadé qu'en faisant venir avec les chameaux des domestiques arabes ou barbaresques , accoutumés à les soigner , on viendrait à bout d'établir chez nous cette espèce , que je regarde comme la plus utile de tous les animaux.



De Sève, Del.

L. Epine, Sculp.

1 LE BISON. 2 LE BUFLE.

LE BUFFLE , LE BONASUS, L'AUROCHS, LE BISON ET LE ZÉBU.

L n'en est pas des animaux domestiques, à beaucoup d'égards, comme des animaux sauvages; leur nature, leur grandeur et leur forme sont moins constantes et plus sujettes aux variétés, sur-tout dans les parties extérieures de leur corps; l'influence du climat, si puissante sur toute la nature, agit avec bien plus de force sur des êtres captifs que sur des êtres libres; la nourriture préparée par la main de l'homme, souvent épargnée et mal choisie, jointe à la dureté d'un ciel étranger, produisent avec le tems des altérations assez profondes pour devenir constantes en se perpétuant par les générations. Je ne prétends pas dire que cette cause générale d'altération soit assez puissante pour dénaturer essentiellement des êtres dont l'empreinte est aussi ferme que celle du moule des animaux; mais elle les change à certains égards, elle les masque et les transforme à l'extérieur; elle supprime de certaines parties, ou leur en donne de nouvelles; elle les peint de couleurs variées; et par son action sur l'habitude du corps, elle influe aussi sur le naturel, sur l'instinct et sur les qualités les plus intérieures: une seule partie modifiée dans un tout aussi parfait que le corps d'un animal, suffit pour que tout se ressente, en effet, de cette altération; et c'est par cette raison que nos animaux domestiques

diffèrent presque autant par le naturel et l'instinct que par la figure, de ceux dont ils tirent leur première origine.

La brebis nous en fournit un exemple frappant : cette espèce, telle qu'elle est aujourd'hui, périrait en entier sous nos yeux et en fort peu de tems, si l'homme cessait de la soigner, de la défendre; aussi est-elle très-différente d'elle-même, très-inférieure à son espèce originaire. Mais, pour ne parler ici que de ce qui fait notre objet, nous verrons combien de variétés les bœufs ont essuyées par les effets divers et diversement combinés du climat, de la nourriture, et du traitement dans leur état d'indépendance et dans celui de domesticité.

La variété la plus générale et la plus remarquable dans les bœufs domestiques, et même sauvages, consiste dans cette espèce de bosse qu'ils portent entre les deux épaules. On a appelé *bisons* cette race de bœufs bossus, et l'on a cru jusqu'ici que les bisons étaient d'une espèce différente de celle des bœufs communs : mais comme nous sommes maintenant assurés que ces bœufs à bosse produisent avec nos bœufs, et que la bosse diminue dès la première génération, et disparaît à la seconde ou à la troisième, il est évident que cette bosse n'est qu'un caractère accidentel et variable, qui n'empêche pas que le bœuf bossu ne soit de la même espèce que notre bœuf. Or, on a trouvé autrefois dans les parties désertes de l'Europe des bœufs sauvages, les uns sans bosse et les autres avec une bosse : ainsi cette variété semble être dans la nature même, elle paraît provenir de l'abondance et de la qualité plus substantielle du pâturage et des autres nourritures; car nous avons remarqué sur les chameaux que quand ces animaux sont maigres et mal nourris, ils n'ont pas même l'apparence de la bosse. Le bœuf sans bosse se nommait *vrochs* et *turochs* dans la langue des Germains, et le

bœuf sauvage à bosse se nommait *visen* dans cette même langue. Les Romains, qui ne connaissaient ni l'un ni l'autre de ces bœufs sauvages avant de les avoir vus en Germanie , ont adopté ces noms : de *vrochs* ils ont fait *vrus* , et de *visen* , *bison* ; et ils n'ont pas imaginé que le bœuf sauvage décrit par Aristote sous le nom de *bonasus* , pouvait être l'un ou l'autre de ces bœufs dont ils venaient de latiniser et de greciser les noms germains.

Une autre différence qui se trouve entre l'aurochs et le bison , est la longueur du poil : le cou , les épaules , le dessous de la gorge , dans le bison , sont couverts de poils très-longs ; au lieu que dans l'aurochs toutes ces parties ne sont revêtues que d'un poil assez court et semblable à celui du corps , à l'exception du front , qui est garni de poil crépu. Mais cette différence du poil est encore plus accidentelle que celle de la bosse , et dépend de même de la nourriture et du climat , comme nous l'avons prouvé pour les chèvres , les moutons , les chiens , les chats , les lapins , etc. Ainsi , ni la bosse , ni la différence dans la longueur et la quantité du poil , ne sont des caractères spécifiques , mais de simples variétés accidentelles qui ne divisent pas l'unité de l'espèce.

Une variété plus étendue que les deux autres , et à laquelle il semble que les naturalistes aient donné , de concert , plus de caractère qu'elle n'en mérite , c'est la forme des cornes : ils n'ont pas fait attention que , dans tout notre bétail domestique , la figure , la grandeur , la position , la direction et même le nombre des cornes varient si fort , qu'il serait impossible de prononcer quel est pour cette partie le vrai modèle de la nature. On voit des vaches dont les cornes sont plus courbées , plus rabaissées , presque pendantes ; d'autres qui les ont plus droites , plus longues , plus relevées. Il y a

des races entières de brebis qui ont des cornes , quelquefois deux , quelquefois quatre , etc. Il y a des races de vaches qui n'en ont point du tout , etc. Ces parties extérieures , et , pour ainsi dire , accessoires au corps de ces animaux , sont tout aussi peu constantes que les couleurs du poil , qui , comme l'on sait , varient et se combinent de toutes façons dans les animaux domestiques. Cette différence dans la figure et la direction des cornes , qui est si ordinaire et si fréquente , ne devait donc pas être regardée comme un caractère distinctif des espèces : cependant c'est sur ce seul caractère que nos naturalistes ont établi leurs espèces ; et comme Aristote , dans l'indication qu'il donne du *bonasus* , dit qu'il a les cornes courbées en dedans , ils ont séparé le *bonasus* de tous les autres bœufs , et en ont fait une espèce particulière , à la seule inspection des cornes , et sans en avoir jamais vu l'individu. Au reste , nous citons sur cette variation des cornes dans le bétail domestique , les vaches et les brebis , plutôt que les taureaux et les beliers , parce que les femelles sont ici beaucoup plus nombreuses que les mâles , et que partout on peut observer trente vaches ou brebis pour un taureau ou un belier.

La mutilation des animaux par la castration semble ne faire tort qu'à l'individu , et ne paraît pas devoir influencer sur l'espèce ; cependant il est sûr que cet usage restreint d'un côté la nature et l'affaiblit de l'autre : un seul mâle condamné à trente ou quarante femelles ne peut que s'épuiser sans les satisfaire ; et dans l'accouplement l'ardeur est inégale , plus faible dans le mâle qui jouit trop souvent , trop forte dans la femelle qui ne jouit qu'un instant : dès-lors toutes les productions doivent tendre aux qualités féminines ; l'ardeur de la mère étant , au moment de la conception , plus

forte que celle du père , il naîtra plus de femelles que de mâles ; et les mâles mêmes tiendront beaucoup plus de la mère que du père. C'est sans doute par cette cause qu'il naît plus de filles que de garçons dans les pays où les hommes ont un grand nombre de femmes , au lieu que dans tous ceux où il n'est pas permis d'en avoir plus d'une , le mâle conserve et réalise sa supériorité en produisant en effet plus de mâles que de femelles. Il est vrai que dans les animaux domestiques on choisit ordinairement parmi les plus beaux ceux que l'on soustrait à la castration , et qu'on destine à devenir les pères d'une si nombreuse génération. Les premières productions de ce mâle choisi seront , si l'on veut , fortes et vigoureuses ; mais à force de tirer des copies de ce seul et même moule , l'empreinte se déforme , ou du moins ne rend pas la nature dans toute sa perfection : la race doit par conséquent s'affaiblir , se rapetisser , dégénérer ; et c'est peut-être par cette raison qu'il se trouve plus de monstres dans les animaux domestiques que dans les animaux sauvages , où le nombre des mâles qui concourent à la génération est aussi grand que celui des femelles. D'ailleurs , lorsqu'il n'y a qu'un mâle pour un grand nombre de femelles , elles n'ont pas la liberté de consulter leur goût ; la gaieté , les plaisirs libres , les douces émotions , leur sont enlevés ; il ne reste rien de piquant dans leurs amours ; elles souffrent de leurs feux ; elles languissent en attendant les froides approches d'un mâle qu'elles n'ont pas choisi , qui souvent ne leur convient pas , et qui toujours les flatte moins qu'un autre qui se serait fait préférer. De ces tristes amours , de ces accouplemens sans goût , doivent naître des productions aussi tristes , des êtres insipides , qui n'auront jamais ni le courage , ni la fierté , ni la force que la nature n'a pu

propager dans chaque espèce qu'en laissant à tous les individus leurs facultés tout entières, et sur-tout la liberté du choix, et même le hasard des rencontres. On sait, par l'exemple des chevaux, que les races croisées sont toujours les plus belles; on ne devrait donc pas borner dans notre bétail les femelles à un seul mâle de leur pays, qui lui-même ressemble déjà beaucoup à sa mère, et qui par conséquent, loin de relever l'espèce, ne peut que continuer à la dégrader. Les hommes ont préféré dans cette pratique leur commodité aux autres avantages; nous n'avons pas cherché à maintenir, à embellir la nature, mais à nous la soumettre et en jouir plus despotiquement: les mâles représentent la gloire de l'espèce; ils sont plus courageux, plus fiers, toujours moins soumis; un grand nombre de mâles dans nos troupeaux les rendrait moins dociles, plus difficiles à conduire, à garder: il a fallu même, dans ces esclaves du dernier ordre, supprimer toutes les têtes qui pouvaient s'élever.

A toutes ces causes de dégénération dans les animaux domestiques, nous devons encore en ajouter une autre, qui seule a pu produire plus de variétés que toutes les autres réunies; c'est le transport que l'homme a fait dans tous les tems de ces animaux de climats en climats. Les bœufs, les brebis et les chèvres ont été portés et se trouvent partout; partout aussi ces espèces ont subi les influences du climat, partout elles ont pris le tempérament du ciel et la teinture de la terre; en sorte que rien n'est plus difficile que de reconnaître dans ce grand nombre de variétés, celles qui s'éloignent le moins du type de la nature: je dis celles qui s'éloignent le moins, car il n'y en a peut-être aucune qu'on puisse regarder comme une copie parfaite de cette première empreinte.

Il y a dans les variétés presque innombrables de ces animaux , sous les différens climats , deux races primitives , toutes deux anciennement subsistantes dans l'état de nature : le bœuf à bossé ou bison , et le bœuf sans bossé ou l'aurochs. Ces races se sont soutenues , soit dans l'état libre et sauvage , soit dans celui de domesticité , et se sont répandues ou plutôt ont été transportées par les hommes dans tous les climats de la terre : tous les bœufs domestiques sans bosse viennent originairement de l'aurochs , et tout les bœufs à bosse sont issus du bison. Pour donner une idée juste de ces variétés , nous ferons une courte énumération de ces animaux , tels qu'ils se trouvent actuellement dans les différentes parties de la terre.

A commencer par le nord de l'Europe , le peu de bœufs et de vaches qui subsistent en Islande sont dépourvus de cornes , quoiqu'ils soient de la même race que nos bœufs. La grandeur de ces animaux est plutôt relative à l'abondance et à la qualité des pâturages qu'à la nature du climat. Les Hollandais ont souvent fait venir des vaches maigres de Danemarck , qui s'engraissent prodigieusement dans leurs prairies , et qui donnent beaucoup de lait : ces vaches de Danemarck sont plus grandes que les nôtres. Les bœufs et vaches de l'Ukraine , dont les pâturages sont excellens , passent pour être les plus gros de l'Europe : ils sont aussi de la même race que nos bœufs. En Suisse , où les têtes des premières montagnes sont couvertes d'une verdure abondante et fleurie , qu'on réserve uniquement à l'entretien du bétail , les bœufs sont une fois plus gros qu'en France , où communément on ne laisse à ces animaux que les herbes grossières dédaignées par les chevaux. Du mauvais foin , des feuilles , sont la nourriture ordinaire de nos bœufs pendant l'hiver ; et au printemps , lorsqu'ils

auraient besoin de se refaire , on les exclut des prairies : ils souffrent donc encore plus au printems que pendant l'hiver ; car on ne leur donne alors presque rien à l'étable , et on les conduit sur les chemins , dans les champs en repos , dans les bois , toujours à des distances éloignées et sur des terres stériles , en sorte qu'ils se fatiguent plus qu'ils ne se nourrissent. Enfin on leur permet en été d'entrer dans les prairies : mais elles sont dépouillées , elles sont encore brûlantes de la faux ; et comme les sécheresses sont les plus grandes dans ce tems , et que l'herbe ne peut se renouveler , il se trouve que dans toute l'année il n'y a pas une seule saison où ils soient largement ni convenablement nourris : c'est la cause qui les rend faibles , chétifs et de petite stature ; car en Espagne , et dans quelques cantons de nos provinces de France où l'on a des pâturages vifs et uniquement réservés aux bœufs , ils y sont beaucoup plus gros et plus forts.

En Barbarie et dans la plupart des provinces de l'Afrique où les terrains sont secs et les pâturages maigres , les bœufs sont encore plus petits , et les vaches donnent beaucoup moins de lait que les nôtres , et la plupart perdent leur lait avec leur veau. Il en est de même de quelques parties de la Perse , de la basse Éthiopie et de la grande Tartarie , tandis que dans les mêmes pays , à d'assez petites distances , comme en Calinouque , dans la haute Éthiopie et en Abissinie , les bœufs sont d'une prodigieuse grosseur. Cette différence dépend donc beaucoup plus de l'abondance de la nourriture que de la température du climat : dans le Nord , dans les régions tempérées et dans les pays chauds , on trouve également , et à de très-petites distances , des bœufs petits ou gros , selon la quantité des pâturages et l'usage plus ou moins libre de la pâture.

La race de l'aurochs ou du bœuf sans bosse occupe les zones froides et tempérées ; elle ne s'est pas fort répandue vers les contrées du Midi : au contraire , la race du bison ou bœuf à bosse remplit aujourd'hui toutes les provinces méridionales. Dans le continent entier des grandes Indes , dans les îles des mers orientales et méridionales , dans toute l'Afrique , depuis le mont Atlas jusqu'au cap de Bonne-Espérance , on ne trouve , pour ainsi dire , que des bœufs à bosse ; et il paraît même que cette race , qui a prévalu dans tous les pays chauds , a plusieurs avantages sur l'autre. Ces bœufs à bosse ont , comme le bison , duquel ils sont issus , le poil beaucoup plus doux et plus lustré que nos bœufs , qui , comme l'aurochs , ont le poil dur et assez peu fourni. Ces bœufs à bosse sont aussi plus légers à la course , plus propres à suppléer au service du cheval , et en même tems ils ont un naturel moins brut et moins lourd que nos bœufs ; ils ont plus d'intelligence et de docilité , plus de qualités relatives et senties dont on peut tirer parti : aussi sont-ils traités dans leur pays avec plus de soin que nous n'en donnons à nos plus beaux chevaux. La considération que les Indiens ont pour ces animaux est si grande , qu'elle a dégénéré en superstition , dernier terme de l'aveugle respect. Le bœuf , comme l'animal le plus utile , leur a paru le plus digne d'être révéré : de l'objet de leur vénération , ils ont fait une idôle , une espèce de divinité bienfaisante et puissante ; car on veut que tout ce qu'on respecte soit grand , et puisse faire beaucoup de mal ou de bien.

Ces bœufs à bosse varient peut-être encore plus que les nôtres pour les couleurs du poil et la figure des cornes. Les plus beaux sont tout blancs , comme les bœufs de Lombardie. Il y en a qui sont dépourvus de cornes ; il y en a qui les ont fort relevées , et d'autres si abaissées ,

qu'elles sont presque pendantes. Il paraît même qu'on doit diviser cette race première de bisons ou bœufs à bosse en deux races secondaires, l'une très-grande, et l'autre très-petite, et cette dernière est celle du zébu. Toutes deux se trouvent à peu près dans les mêmes climats, et toutes deux sont également douces et faciles à conduire; toutes deux ont le poil fin et la bosse sur le dos : cette bosse ne dépend point de la conformation de l'épine ni de celle des os des épaules; ce n'est qu'une excroissance, uné espèce de loupe, un morceau de chair tendre, aussi bonne à manger que la langue du bœuf. Les loupes de certains bœufs pèsent jusqu'à quarante et cinquante livres; sur d'autres elles sont bien plus petites. Quelques-uns de ces bœufs ont aussi des cornes prodigieuses pour la grandeur; nous en avons une au cabinet du roi de trois pieds et demi de longueur, et de sept pouces de diamètre à la base. Plusieurs voyageurs assurent en avoir vu dont la capacité était assez grande pour contenir quinze et même vingt pintes de liqueur.

Dans toute l'Afrique on ne connaît point l'usage de la castration du gros bétail, et on le pratique peu dans les Indes. Lorsqu'on soumet les taureaux à cette opération, ce n'est point en leur retranchant, mais en leur comprimant les testicules; et quoique les Indiens aient un assez grand nombre de ces animaux pour trainer leurs voitures et labourer leurs terres, ils n'en élèvent pas, à beaucoup près, autant que nous. Comme dans tous les pays chauds les vaches ont peu de lait, qu'on n'y connaît guère le fromage et le beurre, et que la chair des veaux n'est pas aussi bonne qu'en Europe, on y multiplie moins les bêtes à cornes. D'ailleurs toutes ces provinces de l'Afrique et de l'Asie méridionale étant beaucoup moins peuplées que notre Europe, on y trouve une grande

quantité de bœufs sauvages, dont on prend les petits ; ils s'apprivoisent d'eux-mêmes, et se soumettent, sans aucune résistance, à tous les travaux domestiques ; ils deviennent si dociles, qu'on les conduit plus aisément que des chevaux : il ne faut que la voix de leur maître pour les diriger et les faire obéir : on les soigne, on les caresse, on les panse, on les ferre, on leur donne une nourriture abondante et choisie. Ces animaux élevés ainsi paraissent être d'une autre nature que nos bœufs, qui ne nous connaissent que par nos mauvais traitemens : l'aiguillon, le bâton, la disette, les rendent stupides, récalcitrans et faibles. En tout, comme on voit, nous ne savons pas assez que, pour nos propres intérêts, il faudrait mieux traiter ce qui dépend de nous. Les hommes de l'état inférieur et les peuples les moins policés semblent sentir mieux que les autres les lois de l'égalité et les nuances de l'inégalité naturelle : le valet d'un fermier est, pour ainsi dire, de pair avec son maître ; les chevaux des Arabes, les bœufs des Hottentots, sont des domestiques chéris, des compagnons d'exercice, des aides de travail, avec lesquels on partage l'habitation, le lit, la table. L'homme, par cette communauté, s'avilit moins que la bête ne s'élève et s'humanise : elle devient affectionnée, sensible, intelligente ; elle fait là par amour tout ce qu'elle ne fait ici que par la crainte : elle fait beaucoup plus ; car comme sa nature s'est élevée par la douceur de l'éducation et par la continuité des attentions, elle devient capable de choses presque humaines ; les Hottentots élèvent des bœufs pour la guerre, et s'en servent à peu près comme les Indiens des éléphants ; ils instruisent ces bœufs à garder les troupeaux, à les conduire, à les tourner, les ramener, les défendre des étrangers et des bêtes féroces ; ils leur apprennent à connaître

l'ami et l'ennemi , à entendre les signes , à obéir à la voix , etc. Les hommes les plus stupides sont , comme l'on voit , les meilleurs précepteurs de bêtes : pourquoi l'homme le plus éclairé , loin de conduire les autres hommes , a-t-il tant de peine à se conduire lui-même ?

Toutes les parties méridionales de l'Afrique et de l'Asie sont donc peuplées de bœufs à bosse ou bisons , parmi lesquels il se trouve de grandes variétés pour la grandeur , la couleur , la figure des cornes , etc. : au contraire , toutes les contrées septentrionales de ces deux parties du monde , et l'Europe entière , en y comprenant même les îles adjacentes , jusqu'aux Açores , ne sont peuplées que de bœufs sans bosse , qui tirent leur origine de l'aurochs ; et de la même manière que l'aurochs , qui est notre bœuf dans son état sauvage , est plus grand et plus fort que nos bœufs domestiques ; le bison ou bœuf à bosse sauvage est aussi plus fort et beaucoup plus grand que le bœuf domestique des Indes ; il est aussi quelquefois plus petit , cela dépend uniquement de l'abondance de la nourriture. Au Malabar , au Canara , en Abissinie , à Madagascar , où les prairies naturelles sont spacieuses et abondantes , on ne trouve que des bisons d'une grandeur prodigieuse : en Afrique et dans l'Arabie pétrée , où les terrains sont secs , on trouve des zébus ou bisons de la plus petite taille.

L'Amérique est actuellement peuplée partout de bœufs sans bosse , que les Espagnols et les autres Européens y ont successivement transportés. Ces bœufs se sont multipliés , et sont seulement devenus plus petits dans ces terres nouvelles. L'espèce en était absolument inconnue dans l'Amérique méridionale ; mais dans toute la partie septentrionale , jusqu'à la Floride , la Louisiane , et même jusqu'auprès du Mexique , les bisons

ou bœufs à bosse se sont trouvés en grande quantité. Ces bisons , qui habitaient autrefois les bois de la Germanie , de l'Écosse , et des autres terres de notre nord , ont probablement passé d'un continent à l'autre ; ils sont devenus , comme tous les autres animaux , plus petits dans ce nouveau monde ; et selon qu'ils se sont habitués dans des climats plus ou moins froids , ils ont conservé des fourrures plus ou moins chaudes : leur poil est plus long et plus fourni , leur barbe plus longue à la baie de Hudson qu'au Mexique , et en général ce poil est plus doux que la laine la plus fine. On ne peut guère se refuser à croire que ces bisons du nouveau continent ne soient de la même espèce que ceux de l'ancien : ils en ont conservé tous les caractères principaux , la bosse sur les épaules , les longs poils sous le museau et sur les parties antérieures du corps , les jambes et la queue courtes ; et si l'on se donne la peine de comparer ce qu'en ont dit Hernandès , Fernandès , et tous les autres historiens et voyageurs du nouveau monde , avec ce que les naturalistes anciens et modernes ont écrit sur le bison d'Europe , on sera convaincu que ce ne sont pas des animaux d'espèce différente.

Ainsi le bœuf sauvage et le bœuf domestique , le bœuf de l'Europe , de l'Asie , de l'Afrique et de l'Amérique , le *bonasus* , l'aurochs , le bison et le zébu , sont tous des animaux d'une seule et même espèce , qui selon les climats , les nourritures et les traitemens différens , ont subi toutes les variétés que nous venons d'exposer. Le bœuf , comme l'animal le plus utile , est aussi le plus généralement répandu ; car , à l'exception de l'Amérique méridionale , on l'a trouvé partout : sa nature s'est également prêtée à l'ardeur ou à la rigueur des pays du midi et de ceux du nord. Il paraît ancien dans tous les climats : domestique chez les nations civilisées ,

sauvages dans les contrées désertes ou chez les peuples non policés , il s'est maintenu par ses propres forces dans l'état de nature , et n'a jamais perdu les qualités relatives au service de l'homme. Les jeunes veaux sauvages , que l'on enlève à leur mère aux Indes et en Afrique , deviennent en très-peu de tems aussi doux que ceux qui sont issus des races domestiques ; et cette conformité de nature prouve encore l'identité d'espèce. La douceur du caractère dans les animaux indique la flexibilité physique de la forme du corps ; car de toutes les espèces d'animaux dont nous avons trouvé le caractère docile , et que nous avons soumis à l'état de domesticité , il n'y en a aucune qui ne présente plus de variétés que l'on n'en peut trouver dans les espèces qui , par l'inflexibilité du caractère , sont demeurées sauvages.

Si l'on demande laquelle de ces deux races de l'aurochs ou du bison est la race première , la race primitive des bœufs , il me semble qu'on peut répondre d'une manière satisfaisante en tirant de simples inductions des faits que nous venons d'exposer. La bosse ou loupe du bison n'est , comme nous l'avons dit , qu'un caractère accidentel qui s'efface et se perd dans le mélange des deux races ; l'aurochs ou bœuf sans bosse est donc le plus puissant et forme la race dominante ; si c'était le contraire , la bosse , au lieu de disparaître , s'étendrait et subsisterait sur tous les individus de ce mélange des deux races. D'ailleurs cette bosse du bison , comme celle du chameau , est moins un produit de la nature qu'un effet du travail , un stigmate d'esclavage. On a de tems immémorial , dans presque tous les pays de la terre , forcé les bœufs à porter des fardeaux : la charge habituelle et souvent excessive a déformé leur dos ; et cette difformité s'est ensuite propagée par les générations : il n'est resté de bœufs non difformés que

dans les pays où l'on ne s'est pas servi de ces animaux pour porter. Dans toute l'Afrique , dans tout le continent oriental , les bœufs sont bossus , parce qu'ils ont porté de tout tems des fardeaux sur leurs épaules : en Europe , où l'on ne les emploie qu'à tirer , ils n'ont pas subi cette altération , et aucun ne nous présente cette difformité. Elle a vraisemblablement pour cause première le poids et la compression des fardeaux , et pour cause seconde , la surabondance de la nourriture ; car elle disparaît lorsque l'animal est maigre et mal nourri. Des bœufs esclaves et bossus se seront échappés ou auront été abandonnés dans les bois ; ils y auront fait une postérité sauvage et chargée de la même difformité , qui , loin de disparaître , aura dû s'augmenter par l'abondance des nourritures dans tous les pays non cultivés ; en sorte que cette race secondaire aura peuplé toutes les terres désertes du Nord et du Midi , et aura passé dans le nouveau continent , comme tous les autres animaux dont la nature peut supporter le froid. Ce qui confirme et prouve encore l'identité d'espèce du bison et de l'aurochs , c'est que les bisons ou bœufs à bosse du nord de l'Amérique ont une si forte odeur , qu'ils ont été appelés *bœufs musqués* par la plupart des voyageurs , et qu'en même-tems nous voyons , par le témoignage des observateurs , que l'aurochs ou bœuf sauvage de Prusse et de Livonie a cette même odeur de musc , comme le bison d'Amérique.

De tous les noms que nous avons mis à la tête de ce chapitre , lesquels , pour les naturalistes tant anciens que modernes , faisaient autant d'espèces distinctes et séparées , il ne nous reste donc que le buffle et le bœuf. Ces deux animaux , quoiqu'assez ressemblans , quoique domestiques , souvent sous le même toit et nourris dans les mêmes pâturages , quoiqu'à portée de se

joindre, et même excités par leurs conducteurs, ont toujours refusé de s'unir : ils ne produisent ni ne s'accouplent ensemble. Leur nature est plus éloignée que celle de l'âne ne l'est de celle du cheval : elle paraît même antipathique ; car on assure que les vaches ne veulent pas nourrir les petits buffles, et que les mères buffles refusent de se laisser téter par des veaux. Le buffle est d'un naturel plus dur et moins traitable que le bœuf, il obéit plus difficilement, il est plus violent, il a des fantaisies plus brusques et plus fréquentes : toutes ses habitudes sont grossières et brutes, il est, après le cochon, le plus sale des animaux domestiques, par la difficulté qu'il met à se laisser nettoyer et panser. Sa figure est grosse et repoussante, son regard stupidement farouche ; il avance ignoblement son cou, et porte mal sa tête, presque toujours penchée vers la terre : sa voix est un mugissement épouvantable, d'un ton beaucoup plus fort et plus grave que celui d'un taureau ; il a les membres maigres et la queue nue, la mine obscure, la physionomie noire, comme le poil et la peau : il diffère principalement du bœuf à l'extérieur par cette couleur de la peau, qu'on aperçoit aisément sous le poil, qui n'est que peu fourni. Il a le corps plus gros et plus court que le bœuf, les jambes plus hautes, la tête proportionnellement beaucoup plus petite, les cornes moins rondes, noires et en partie comprimées, un toupet de poil crépu sur le front ; il a aussi la peau plus épaisse et plus dure que le bœuf ; sa chair noire et dure est non-seulement désagréable au goût, mais répugnante à l'odorat. Le lait de la femelle buffle n'est pas si bon que celui de la vache ; elle en fournit cependant en plus grande quantité. Dans les pays chauds, presque tous les fromages sont faits de lait de buffle. La chair des jeunes buffles, encore nourris de lait,

n'en est pas meilleure. Le cuir seul vaut mieux que tout le reste de la bête , dont il n'y a que la langue qui soit bonne à manger : ce cuir est solide , assez léger , et presque impénétrable. Comme ces animaux sont en général plus grands et plus forts que les bœufs , on s'en sert utilement au labourage ; on leur fait traîner et non pas porter les fardeaux. On les dirige et on les contient au moyen d'un anneau qu'on leur passe dans le nez : deux buffles attelés , ou plutôt enchaînés à un chariot , tirent autant que quatre forts chevaux : comme leur cou et leur tête se portent naturellement en bas , ils emploient , en tirant , tout le poids de leur corps , et cette masse surpasse de beaucoup celle d'un cheval ou d'un bœuf de labour.

La taille et la grosseur du buffle indiqueraient seules qu'il est originaire des climats les plus chauds. Les plus grands , les plus gros quadrupèdes appartiennent tous à la zone torride dans l'ancien continent ; et le buffle , dans l'ordre de grandeur , ou plutôt de masse et d'épaisseur , doit être placé après l'éléphant , le rhinocéros et l'hippopotame. La girafe et le chameau sont plus élevés , mais beaucoup moins épais , et tous sont également originaires et habitans des contrées méridionales de l'Afrique ou de l'Asie. Cependant les buffles vivent et produisent en Italie , en France , et dans les autres provinces tempérées : ceux que nous avons vus vivans à la ménagerie du roi ont produit deux ou trois fois. La femelle ne fait qu'un petit , et le porte environ douze mois ; ce qui prouve encore la différence de cette espèce à celle de la vache , qui ne porte que neuf mois. Il paraît aussi que ces animaux sont plus doux et moins brutaux dans leur pays natal , et que plus le climat est chaud , plus ils y sont d'un naturel docile : en Égypte ils sont plus traitables qu'en Italie , et aux Indes ils le sont en-

core plus qu'en Égypte. Ceux d'Italie ont aussi plus de poil que ceux d'Égypte, et ceux-ci plus que ceux des Indes. Leur fourrure n'est jamais fournie, parce qu'ils sont originaires des pays chauds, et qu'en général les gros animaux de ce climat n'ont point de poil, ou n'en ont que très-peu.

Il y a une grande quantité de buffles sauvages dans les contrées de l'Afrique et des Indes qui sont arrosées de rivières, et où il se trouve de grandes prairies : ces buffles sauvages vont en troupeaux, et font de grands dégâts dans les terres cultivées ; mais ils n'attaquent jamais les hommes, et ne courent dessus que quand on vient de les blesser : alors ils sont très-dangereux ; car ils vont droit à l'ennemi, le renversent et le tuent en le foulant aux pieds. Cependant ils craignent beaucoup l'aspect du feu ; la couleur rouge leur déplaît. Aldrovande, Kolbe, et plusieurs autres naturalistes et voyageurs, assurent que personne n'ose se vêtir de rouge dans le pays des buffles. Je ne sais si cette aversion du feu et de la couleur rouge est générale dans tous les buffles ; car dans nos bœufs, il n'y en a que quelques-uns que le rouge effarouche.

Le buffle, comme tous les autres grands animaux des climats méridionaux, aime beaucoup à se vautrer et même à séjourner dans l'eau ; il nage très-bien et traverse hardiment les fleuves les plus rapides : comme il a les jambes plus hautes que le bœuf, il court aussi plus légèrement sur terre. Les Nègres en Guinée, et les Indiens au Malabar, où les buffles sauvages sont en grand nombre, s'exercent souvent à les chasser : ils ne les poursuivent ni ne les attaquent de face ; ils les attendent, grimpés sur des arbres, ou cachés dans l'épaisseur de la forêt, que les buffles ont de la peine à pénétrer à cause de la grosseur de leur corps et de l'embarras de

leurs cornes. Ces peuples trouvent la chair du buffle bonne , et tirent un grand profit de leurs peaux et de leurs cornes , qui sont plus dures et meilleures que celles du bœuf. L'animal qu'on appelle à Congo *empa-kassa* ou *pakassa* , quoique très-mal décrit par les voyageurs , me paraît être le buffle ; comme celui dont ils ont parlé sous le nom d'*empabunga* ou *impalunca* dans le même pays , pourrait bien être le bubale , duquel nous donnerons l'histoire avec celle des gazelles.

ADDITION A L'ARTICLE

DE L'AUROCHS, DU BISON

ET DU BUFFLE.

QUOIQUE les bœufs d'Europe , les bisons d'Amérique , et les bœufs à bosse de l'Asie , ne diffèrent pas assez les uns des autres pour en faire des espèces séparées , puisqu'ils produisent ensemble , cependant on doit les considérer comme des races distinctes qui conservent leurs caractères , à moins qu'elles ne se mêlent , et que , par ce mélange , ces caractères distinctifs ne s'effacent dans la suite des générations. Par exemple , tous les bœufs de Sicile , qui sont certainement de la même espèce que ceux de France , ne laissent pas d'en différer constamment par la forme des cornes , qui sont très-remarquables par leur longueur et par la régularité de leur figure. Ces cornes n'ont qu'une légère courbure , et leur longueur ordinaire , mesurée en ligne droite , est ordinairement de trois pieds , et quelquefois de trois

pieds et demi ; elles sont toutes très-régulièrement con-tournées , et d'une forme absolument semblable , en sorte que tous les bœufs de cette île se ressemblent au-tant entr'eux par ce caractère qu'ils diffèrent en cela des autres bœufs de l'Europe.

M'étant informé s'il subsistait encore des bisons en Écosse , on m'avait répondu qu'on n'en avait point de mémoire. M. Forster m'écrit à ce sujet que je n'ai pas été pleinement informé. « La race des bisons blancs , dit-il , subsiste encore en Écosse , où les seigneurs , et particulièrement le duc de Hamilton , le duc de Queen-byry , et , parmi les pairs anglais , le comte de Tan-karville , ont conservé dans leurs parcs de Chatelhe-rault et de Drumlasrrig en Écosse , et de Chillingham dans le comté de Northumberland en Angleterre , cette race de bisons sauvages. Ces animaux tiennent encore de leurs ancêtres par leur férocité et leur naturel sau-vage : au moindre bruit ils prennent la fuite , et cou-rent avec une vitesse étonnante ; et lorsqu'on veut s'en procurer quelques-uns , on est obligé de les tuer à coups de fusil : mais cette chasse ne se fait pas toujours sans danger ; car si on ne fait que blesser l'animal , bien loin de prendre la fuite , il court sur les chasseurs , et les percerait de ses cornes , s'ils ne trouvaient pas les moyens de l'éviter , soit en montant sur un arbre , soit en se sauvant dans quelques maisons.

Quoique ces bisons aiment la solitude , ils s'appro-chent cependant des habitations lorsque la faim et la disette , en hiver , les forcent à venir prendre le foin qu'on leur fournit sous des hangars. Ces bisons sau-vages ne se mêlent jamais avec l'espèce de nos bœufs ; ils sont blancs sur le corps , et ont le museau et les oreil-les noires ; leur grandeur est celle d'un bœuf commun de moyenne taille , mais ils ont les jambes plus longues

et les cornes plus belles ; les mâles pèsent environ cinq cent trente livres , et les femelles environ quatre cents ; leur cuir est meilleur que celui du bœuf commun. Mais ce qu'il y a de singulier , c'est que ces bisons ont perdu , par la durée de leur domesticité , les longs poils qu'ils portaient autrefois. Boëtius dit : *Gignere solet ea silva boves candidissimos , in formam leonis jubam habentes , etc.* Or , à présent , ils n'ont plus cette jube ou crinière de longs poils , et sont par-là devenus différens de tous les bisons qui nous sont connus.

J'AI reçu , au sujet du buffle , de très-bonnes informations de la part de monsieur Caëtani , de Rome , et dont je m'empresse de lui témoigner toute ma reconnaissance , en mettant sous les yeux du public ses savantes remarques , qui répandront plus de lumières que je n'avais pu le faire sur l'histoire naturelle de cet animal utile.

L'aversion du buffle pour la couleur rouge est générale dans tous les buffles de l'Italie , sans exception ; ce qui paraît indiquer que ces animaux ont les nerfs optiques plus délicats que les quadrupèdes connus. La faiblesse de la vue du buffle vient à l'appui de cette conjecture. En effet , cet animal paraît souffrir impatiemment la lumière : il voit mieux la nuit que le jour , et sa vue est tellement courte et confuse , que si , dans sa fureur , il poursuit un homme , il suffit de se jeter à terre pour n'en être pas rencontré ; car le buffle le cherche des yeux de tous côtés , sans s'apercevoir qu'il en est tout voisin.....

Les buffles ont une mémoire qui surpasse celle de beaucoup d'autres animaux. Rien n'est si commun que de les voir retourner seuls et d'eux-mêmes à leurs troupeaux , quoique d'une distance de quarante ou cin-

quante milles , comme de Rome au marais pontins. Les gardiens des jeunes buffles leur donnent à chacun un nom , et , pour leur apprendre à connaître ce nom , ils le répètent souvent d'une manière qui tient du chant , en les caressant en même-tems sous le menton. Ces jeunes buffles s'instruisent ainsi en peu de tems , et n'oublent jamais ce nom , auquel ils répondent exactement en s'arrêtant , quoiqu'ils se trouvent mêlés parmi un troupeau de deux ou trois mille buffles. L'habitude du buffle d'entendre ce nom cadencé est telle , que , sans cette espèce de chant , il ne se laisse point approcher étant grand , sur-tout la femelle pour se laisser traire ; et sa férocité naturelle ne lui permettant pas de se prêter à cette extraction artificielle de son lait , le gardien qui veut traire la buffle , est obligé de tenir son petit auprès d'elle , ou , s'il est mort , de la tromper en couvrant de sa peau un autre petit buffle quelconque ; sans cette précaution , qui prouve , d'un côté , la stupidité de la buffle , et , de l'autre , la finesse de son odorat , il est impossible de la traire.

La couleur noire et le goût désagréable de la chaire de buffle donneraient lieu de croire que le lait participe de ces mauvaises qualités ; mais , au contraire , il est fort bon , conservant seulement un petit goût musqué qui tient de celui de la noix muscade. On en fait du beurre excellent ; il a une saveur et une blancheur supérieures à celui de la vache : cependant on n'en fait point dans la campagne de Rome , parce qu'il est trop dispendieux ; mais on y fait une grande consommation du lait préparé d'autres manières. Ce qu'on appelle communément *œufs de buffle* , sont des espèces de petits fromages auxquels on donne la forme d'œufs , qui sont d'un manger très-délicat. Il y a une autre espèce de fromage que les Italiens nomment *provatura* , qui

est aussi fait de lait de buffle ; il est d'une qualité inférieure au premier : le menu peuple en fait grand usage, et les gardiens des buffles ne vivent presque qu'avec le laitage de ces animaux.

Le buffle est très-ardent en amour : il combat avec fureur pour la femelle ; et quand la victoire la lui a assurée , il cherche à en jouir à l'écart. La femelle ne met bas qu'au printems , et une seule fois l'année ; elle a quatre mamelles , et néanmoins ne produit qu'un seul petit ; ou si par hasard elle en fait deux , sa mort est presque toujours la suite de cette fécondité. Elle produit deux années de suite , et se repose la troisième , pendant laquelle elle demeure stérile , quoiqu'elle reçoive le mâle. Sa fécondité commence à l'âge de quatre ans et finit à douze. Quand elle entre en chaleur , elle appelle le mâle par un mugissement particulier , et le reçoit étant arrêtée , au lieu que la vache le reçoit quelquefois en marchant.

Quoique le buffle naisse et soit élevé en troupeau , il conserve cependant sa férocité naturelle , en sorte qu'on ne peut s'en servir à rien , tant qu'il n'est pas dompté. On commence par marquer , à l'âge de quatre ans , ces animaux avec un fer chaud , afin de pouvoir distinguer les buffles d'un troupeau de ceux d'un autre.... La marque est suivie de la castration , qui se fait à l'âge de quatre ans , non par compression des testicules , mais par incision et amputation. Cette opération paraît nécessaire pour diminuer l'ardeur violente et furieuse que le buffle montre aux combats , et en même-tems le disposer à recevoir le joug pour les différens usages auxquels on veut l'employer..... Pen de tems après la castration , on leur passe un anneau de fer dans les narri- nes;... , Mais la force et la férocité du buffle exigent beaucoup d'art pour parvenir à lui passer cet anneau. Après

l'avoir fait tomber au moyen d'une corde que l'on entrelace dans ses jambes, les hommes destinés à cela se jettent sur lui pour lui lier les quatre pieds ensemble, et lui passent dans les nariues l'anneau de fer; ils lui délient ensuite les pieds, et l'abandonnent à lui-même: le buffle furieux court de côté et d'autre, et, en heurtant tout ce qu'il rencontre, cherche à se débarrasser de cet anneau; mais avec le tems il s'accoutume insensiblement, et l'habitude autant que la douleur l'amènent à l'obéissance; on le conduit avec une corde que l'on attache à cet anneau, qui tombe de lui-même par la suite, au moyen de l'effort continuel des conducteurs en tirant la corde: mais alors l'anneau est devenu inutile; car l'animal, déjà vieux, ne se refuse plus à son devoir.....

Le buffle paraît encore plus propre que le taureau à ces chasses dont on fait des divertissemens publics, surtout en Espagne. Aussi les seigneurs d'Italie qui tiennent des buffles dans leurs terres, n'y emploient que ces animaux..... La férocité naturelle du buffle s'augmente lorsqu'elle est excitée, et rend cette chasse très-intéressante pour les spectateurs. En effet, le buffle poursuit l'homme avec acharnement jusque dans les maisons, dont il monte les escaliers avec une facilité particulière; il se présente même aux fenêtres, d'où il saute dans l'arène, franchissant encore les murs, lorsque les cris redoublés du peuple sont parvenus à le rendre furieux,

J'ai souvent été témoin de ces chasses, qui se font dans les fiefs de ma famille. Les femmes même ont le courage de se présenter dans l'arène; je me souviens d'en avoir vu un exemple dans ma mère.

La fatigue et la fureur du buffle, dans ces sortes de chasses, le fait suer beaucoup; sa sueur abonde d'un sel extrêmement âcre et pénétrant, et ce sel paraît né-

cessaire pour dissoudre la crasse dont sa peau est presque toujours couverte.....

Le buffle est , comme l'on sait , un animal ruminant , et , la rumination étant très-favorable à la digestion , il s'ensuit que le buffle n'est point sujet à faire des vents. L'observation en avait déjà été faite par Aristote , dans lequel on lit : *Nullum cornutum animal pedere.....*

Le terme de la vie du buffle est à peu près le même que celui de la vie du bœuf , c'est-à-dire , à dix-huit ans ; quoiqu'il y en ait qui vivent vingt-cinq ans , les dents lui tombent assez communément quelque tems avant de mourir. En Italie , il est rare qu'on leur laisse terminer leur carrière ; après l'âge de douze ans , on est dans l'usage de les engraisser , et de les vendre ensuite aux Juifs de Rome : quelques habitans de la campagne , forcés par la misère , s'en nourrissent aussi. Dans la terre de labour du royaume de Naples , et dans le patrimoine de Saint-Pierre , on en fait un débit public deux fois la semaine. Les cornes du buffle sont recherchées et fort estimées : la peau sert à faire des liens pour les charrues , des cribles et des couvertures de coffres et de malles ; on ne l'emploie pas , comme celle du bœuf , à faire des semelles de souliers , parce qu'elle est trop pesante , et qu'elle prend facilement l'eau.....

Dans toute l'étendue des marais pontins , il n'y a qu'un seul village qui fournisse les pâtres ou les gardiens des buffles : ce village s'appelle *Cisterna* , parce qu'il est dans une plaine où l'on n'a que de l'eau de source , et c'est l'un des fiefs de ma famille... Les habitans , adonnés presque tous à garder des troupeaux de buffles , sont en même-tems les plus adroits et les plus passionnés pour la chasse dont il a été parlé ci-dessus....

Quoique le buffle soit un animal fort et robuste , il

est cependant délicat , en sorte qu'il souffre également de l'excès de la chaleur , comme de l'excès du froid ; aussi , dans le fort de l'été, le voit-on chercher l'ombre et l'eau , et dans l'hiver les forêts les plus épaisses. Cet instinct semble indiquer que le buffle est plutôt originaire des climats tempérés que des climats très-chauds ou très-froids.





De Seve, Del.

L'Epine, D'exc.

1 LE MOUFFLON. 2 LE BELIER D'ISLANDE.

LE MOUFLON

ET LES AUTRES BREBIS.

LES espèces les plus faibles des animaux utiles ont été réduites les premières en domesticité. L'on a soumis la brebis et la chèvre avant d'avoir dompté le cheval, le bœuf ou le chameau : on les a aussi transportés plus aisément de climats en climats ; delà le grand nombre de variétés qui se trouvent dans ces deux espèces, et la difficulté de reconnaître quelle est la vraie souche de chacune. Il est certain, comme nous l'avons prouvé, que notre brebis domestique, telle qu'elle existe aujourd'hui, ne pourrait subsister d'elle-même, c'est-à-dire, sans le secours de l'homme : il est donc également certain que la nature ne l'a pas produite telle qu'elle est, mais que c'est entre nos mains qu'elle a dégénéré. Il faut par conséquent chercher parmi les animaux sauvages ceux dont elle approche le plus ; il faut la comparer avec les brebis domestiques des pays étrangers, exposer en même-tems les différentes causes d'altération, de changement et de dégénération, qui ont dû influencer sur l'espèce, et voir enfin si nous ne pourrions pas, comme dans celle du bœuf, en rapporter toutes les variétés, toutes les espèces prétendues, à une race primitive.

Notre brebis, telle que nous la connaissons, ne se trouve qu'en Europe et dans quelques provinces tempérées de l'Asie : transportée dans les pays plus chauds, comme en Guinée, elle perd sa laine et se couvre de poil : elle y multiplie peu, et sa chair n'a plus le même

goût : dans les pays très-froids elle ne peut subsister ; mais on trouve dans ces mêmes pays froid , et sur-tout en Islande une race de brebis à plusieurs cornes , à queue courte , à laine dure et épaisse , au dessous de laquelle , comme dans presque tous les animaux du nord , se trouve une seconde fourrure d'une laine plus douce , plus fine et plus touffue : dans les pays chauds , au contraire , on ne voit ordinairement que des brebis à cornes courtes et à queue longue , dont les unes sont couvertes de laine , les autres de poil , et d'autres encore de poil mêlé de laine. Le première de ces brebis des pays chauds est celle que l'on appelle communément *mouton de Barbarie* , *mouton d'Arabie* , laquelle ressemble entièrement à notre brebis domestique , à l'exception de la queue , qui est si forte chargée de graisse , que souvent elle est large de plus d'un pied , et pèse plus de vingt livres. Au reste , cette brebis n'a rien de remarquable que sa queue , qu'elle porte comme si on lui avait attaché un coussin sur les fesses. Dans cette race de brebis à grosse queue , il s'en trouve qui l'ont si longue et si pesante , qu'on leur donne une petite brouette pour la soutenir en marchant. Dans le Levant , cette brebis est convertie d'une très-belle laine ; dans les pays plus chauds , comme à Madagascar et aux Indes , elle est couverte de poil. La surabondance de la graisse , qui dans nos moutons se fixe sur les reins , descend dans ces brebis sous les vertèbres de la queue ; les autres parties du corps en sont moins chargées que dans nos moutons gras. C'est au climat , à la nourriture , et au soins de l'homme , qu'on doit rapporter cette variété ; car ces brebis à large ou longue queue sont domestiques comme les nôtres , et même elles demandent beaucoup plus de soin et de menagement. La race en est beaucoup plus répandue que celle de nos brebis : on la trouve communément en Tar-

tarie , en Syrie , en Égypte , en Barbarie , en Éthiopie , au Mosambique , à Madagascar , et jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

On voit dans les îles de l'Archipel , et principalement dans l'île de Candie , une race de brebis domestiques , de laquelle Belon a donné la figure et la description sous le nom de *strepsicheros*. Cette brebis est de la taille de nos brebis ordinaires ; elle est , comme celles-ci , couverte de laine , et elle n'en diffère que par les cornes , qu'elle a droites et cannelées en spirale.

Enfin , dans les contrées les plus chaudes de l'Afrique et des Indes , on trouve une race de grandes brebis à poil rude , à cornes courtes , à oreilles pendantes , avec une espèce de fanon et des pendans sous le cou. Léon l'Africain et Marmol la nomment *adimain* , et les naturalistes la connaissent sous les noms de *belier du Sénégal* , *belier de Guinée* , *brebis d'Angola* , etc. Elle est domestique comme les autres , et sujette de même à des variétés. Ces deux brebis , quoique différentes entr'elles par des caractères particuliers , se ressemblent à tant d'autres égards , qu'on ne peut guère douter qu'elles ne soient de la même race. C'est de toutes les brebis domestiques celle qui paraît approcher le plus de l'état de nature ; elle est plus grande , plus forte , plus légère , et par conséquent plus capable qu'aucune autre de subsister par elle-même : mais comme on ne la trouve que dans les pays plus chauds , qu'elle ne peut souffrir le froid , et que dans son propre climat elle n'existe pas par elle-même comme animal sauvage , qu'au contraire elle ne subsiste que par le soin de l'homme , qu'elle n'est qu'un animal domestique , on ne peut pas la regarder comme la souche première ou la race primitive , de laquelle toutes les autres auraient tiré leur origine.

En considérant donc , dans l'ordre du climat , les brebis qui sont purement domestiques , nous avons, 1°. la brebis du Nord à plusieurs cornes , dont la laine est rude et fort grossière : les brebis d'Islande , de Gothlande , de Moscovie , et de plusieurs autres endroits du nord de l'Europe , ont toutes la laine grosse , et paraissent être de cette même race .

2°. Notre brebis , dont la laine est très-belle et fort fine dans les climats doux de l'Espagne et de la Perse , mais qui , dans les pays très-chauds , se change en un poil assez rude. Nous avons déjà observé cette conformité de l'influence des climats de l'Espagne et du Chorasan , province de Perse , sur le poil des chèvres , des chats , des lapins , et elle agit de même sur la laine des brebis , qui est très-belle en Espagne , et plus belle encore dans cette partie de la Perse.

3°. La brebis à grosse queue , dont la laine est aussi fort belle dans les pays tempérés , tels que la Perse , la Syrie , l'Égypte ; mais qui , dans des climats plus chauds , se change en poil plus ou moins rude.

4°. La brebis *strepsicheros* ou *mouton de Crète* , qui porte de la laine comme les nôtres et leur ressemble , à l'exception des cornes , qui sont droites et cannelées en vis.

5°. L'*adimain* , ou *la grande brebis du Sénégal et des Indes* , qui nulle part n'est couverte de laine , et porte au contraire un poil plus ou moins court et plus ou moins rude , suivant la chaleur du climat. Toutes ces brebis ne sont que des variétés d'une seule et même espèce , et produiraient certainement toutes les unes avec les autres , puisque le bouc dont l'espèce est bien plus éloignée , produit avec nos brebis , comme nous nous en sommes assurés par l'expérience. Mais quoique ces cinq ou six races de brebis domestiques soient toutes

des variétés de la même espèce , entièrement dépendantes de la différence du climat , du traitement et de la nourriture , aucune de ces races ne paraît être la souche primitive et commune de toutes ; aucune n'est assez forte , assez légère , assez vive , pour résister aux animaux carnassiers , pour les éviter , pour les fuir : toutes ont également besoin d'abri , de soin , de protection ; toutes doivent donc être regardées comme des races dégénérées , formées des mains de l'homme , et par lui propagées pour son utilité. En même-tems qu'il aura nourri , cultivé , multiplié ces races domestiques , il aura négligé , chassé , détruit la race sauvage , plus forte , moins traitable , et par conséquent plus incommode et moins utile : elle ne se trouvera donc plus qu'en petit nombre dans quelques endroits moins habités , où elle aura pu se maintenir. Or on trouve dans les montagnes de Grèce , dans les îles de Chypre , de Sardaigne , de Corse , et dans les déserts de la Tartarie , l'animal que nous avons nommé *mouflon* , et qui nous paraît être la souche primitive de toutes les brebis. Il existe dans l'état de nature , il subsiste et se multiplie sans le secours de l'homme ; il ressemble , plus qu'aucun autre animal sauvage , à toutes les brebis domestiques ; il est plus vif , plus fort et plus léger qu'aucune d'entr'elles : il a la tête , le front , les yeux et toute la face du bœuf ; il lui ressemble aussi par la forme des cornes et par l'habitude entière du corps : enfin il produit avec la brebis domestique ; ce qui seul suffirait pour démontrer qu'il est de la même espèce , et qu'il en est la souche. La seule disconvenance qu'il y ait entre le mouflon et nos brebis , c'est qu'il est couvert de poil , et non de laine : mais nous avons vu que , même dans les brebis domestiques , la laine n'est pas un caractère essentiel ; que c'est une

production du climat tempéré , puisque dans les pays chauds ces mêmes brebis n'ont point de laine et sont toutes couvertes de poil , et que dans les pays très-froids leur laine est encore aussi grossière , aussi rude que le poil : dès-lors il n'est pas étonnant que la brebis originaire, la brebis primitive et sauvage, qui a dû souffrir le froid et le chaud , vivre et se multiplier sans abri dans les bois , ne soit pas couverte d'une laine qu'elle aurait bientôt perdue dans les broussailles , d'une laine que l'exposition continuelle à l'air et l'intempérie des saisons auraient en peu de tems altérée et changée de nature. D'ailleurs , lorsqu'on fait accoupler le bouc avec la brebis domestique , le produit est une espèce de mouflon ; car c'est un agneau couvert de poil : ce n'est point un mulet infécond , c'est un métis qui remonte à l'espèce originaire , et qui paraît indiquer que nos chèvres et nos brebis domestiques ont quelque chose de commun dans leur origine ; et comme nous avons reconnu par l'expérience que le bouc produit aisément avec la brebis , mais que le bélier ne produit point avec la chèvre , il n'est pas douteux que dans ces animaux , toujours considérés dans leur état de dégénération et de domesticité , la chèvre ne soit l'espèce dominante , et la brebis l'espèce subordonnée , puisque le bouc agit avec puissance sur la brebis , et que le bélier est impuissant à produire avec la chèvre. Ainsi notre brebis domestique est une espèce bien plus dégénérée que celle de la chèvre , et il y a tout lieu de croire , que si l'on donnait à la chèvre le mouflon au lieu du belier domestique , elle produirait des chevreaux qui remonteraient à l'espèce de la chèvre , comme les agneaux produits par le bouc et la brebis remontent à l'espèce du belier.

Je sens que les naturalistes qui ont établi leurs méthodes , et , j'ose dire , fondé toutes leurs connaissances

en histoire naturelle , sur la distinction de quelques caractères particuliers , pourront faire ici des objections , et je vais tâcher d'y répondre d'avance. Le premier caractère des moutons , diront-ils , est de porter de la laine , et le premier caractère des chèvres est d'être couvertes de poil : le second caractère des beliers est d'avoir les cornes courbées en cercle et tournées en arrière ; celui des boucs est de les avoir plus droites et tournées en haut. Ce sont-là , diront-ils , les marques distinctives et les signes infailibles auxquels on reconnaîtra toujours les brebis et les chèvres ; car ils ne pourront se dispenser d'avouer en même-tems que tout le reste leur est commun : les unes et les autres n'ont point de dents incisives à la machoire supérieure , et en ont huit à l'inférieure ; les unes et les autres n'ont point de dents canines : ces deux espèces ont également le pied fourchu , elles ont des cornes simples et permanentes ; toutes deux ont les mamelles dans la même région du ventre , toutes deux vivent d'herbes et ruminent. Leur organisation intérieure est encore bien plus semblable , car elle paraît être absolument la même dans ces deux animaux ; le même nombre et la même forme pour les estomacs , la même disposition de viscéres et d'intestins , la même substance dans la chair , la même qualité particulière dans la graisse et dans la liqueur séminale , le même tems pour la gestation , le même tems encore pour l'accroissement et pour la durée de la vie. Il ne reste donc que la laine et les cornes par lesquelles on puisse différencier ces espèces. Mais , comme nous l'avons déjà fait sentir , la laine est moins une substance de la nature qu'une production du climat , aidé des soins de l'homme , et cela est démontré par le fait : la brebis des pays chauds , la brebis des pays froids , la brebis sauvage , n'ont point de laine , mais du poil ; d'autre côté , les chèvres dans

des climats très-doux ont plutôt de la laine que du poil , car celui de la chèvre d'Angora est plus beau et plus fin que la laine de nos moutons. Ce caractère n'est donc pas essentiel ; il est purement accidentel et même équivoque , puisqu'il peut également appartenir ou manquer à ces deux espèces , suivant les différens climats. Celui des cornes paraît être encore moins certain ; elles varient pour le nombre , pour la grandeur , pour la forme et pour la direction. Dans nos brebis domestiques , les beliers ont ordinairement des cornes et les brebis n'en ont point : cependant j'ai souvent vu dans nos troupeaux des beliers sans cornes et des brebis avec des cornes ; j'ai non-seulement vu des brebis avec deux cornes , mais même avec quatre. Les brebis du nord et d'Islande en ont quelquefois jusqu'à huit. Dans les pays chauds , les beliers n'en ont que deux très-courtes , et souvent ils en manquent , ainsi que les brebis. Dans les uns , les cornes sont lisses et rondes ; dans les autres , elles sont cannelées et aplaties : la pointe , au lieu d'être tournée en arrière , est quelquefois tournée en dehors ou en devant , etc. Ce caractère n'est donc pas plus constant que le premier , et par conséquent il ne suffit pas pour établir des espèces différentes. La grosseur et la longueur de la queue ne suffisent pas non plus pour constituer des espèces , puisque cette queue est , pour ainsi dire , un membre artificiel qu'on fait grossir plus ou moins par l'assiduité des soins et l'abondance de la bonne nourriture , et que d'ailleurs nous voyons , dans nos brebis domestiques , des races , telles que certaines brebis anglaises , qui ont la queue très-longue en comparaison des brebis ordinaires. Cependant les naturalistes modernes , uniquement appuyés sur ces différences des cornes , de la laine , et de la grosseur de la queue , ont établi sept ou huit espèces différentes dans le genre des brebis. Nous les avons toutes

réduites à une ; du genre entier nous ne faisons qu'une espèce ; et cette réduction nous parait si bien fondée , que nous ne craignons pas qu'elle soit démentie par des observations ultérieures. Autant il nous a paru nécessaire , en composant l'histoire des animaux sauvages , de les considérer en eux-mêmes un à un et indépendamment d'aucun genre , autant croyons-nous , au contraire , qu'il faut adopter , étendre les genres dans les animaux domestiques , et cela parce que dans la nature il n'existe què des individus et des suites d'individus , c'est-à-dire , des espèces ; que nous n'avons pas influé sur celles des animaux indépendans , et qu'au contraire nous avons altéré , modifié , changé celles des animaux domestiques. Nous avons donc fait des genres physiques et réels , biens différens de ces genres métaphysiques et arbitraires qui n'ont jamais existé qu'en idée. Ces genres physiques sont réellement composés de toutes les espèces que nous avons maniées , modifiées et changées ; et comme toutes ces espèces , différemment altérées par la main de l'homme , n'ont cependant qu'une origine commune et unique dans la nature , le genre entier ne doit former qu'une espèce. En écrivant , par exemple , l'histoire des tigres , nous avons admis autant d'espèces différentes de tigres qu'il s'en trouve en effet dans toutes les parties de la terre , parce que nous sommes très-certains que l'homme n'a jamais manié ni changé les espèces de ces animaux intraitables , qui subsistent toutes telles que la nature les a produites. Il en est de même de tous les autres animaux libres et indépendans. Mais en faisant l'histoire des bœufs ou des moutons , nous avons réduit tous les bœufs à un seul bœuf , et tous les moutons à un seul mouton , parce qu'il est également certain que c'est l'homme , et non pas la nature , qui a produit les différentes races dont nous avons fait l'énumération. Tout

concourt à appuyer cette idée, qui, quoique lumineuse par elle-même, ne sera peut-être pas assez sentie. Tous les bœufs produisent ensemble; les expériences de M. de la Nux et les témoignages de MM. Mentzelius et Kalm nous en ont assurés. Toutes les brebis produisent entr'elles, avec le mouflon et même avec le bouc; mes propres expériences me l'ont appris. Tous les bœufs ne font donc qu'une espèce, et toutes les brebis n'en font qu'une autre, quelqu'étendu qu'en soit le genre.

Je ne me lasserai jamais de répéter (vu l'importance de la chose) que ce n'est pas par de petits caractères particuliers que l'on peut juger la nature, et qu'on doit en différencier les espèces; que les méthodes, loin d'avoir éclairci l'histoire des animaux, n'ont au contraire servi qu'à l'obscurcir, en multipliant les dénominations, et les espèces autant que les dénominations, sans aucune nécessité, en faisant des genres arbitraires que la nature ne connaît pas, en confondant perpétuellement les êtres réels avec des êtres de raison, en ne nous donnant que de fausses idées de l'essence des espèces, en les mêlant ou les séparant sans fondement, sans connaissance, souvent sans avoir observé ni même vu les individus, et que c'est par cette raison que nos nomenclateurs se trompent à tout moment, et écrivent presque autant d'erreurs que de lignes; nous en avons déjà donné un si grand nombre d'exemples, qu'il faudrait une prévention bien aveugle pour pouvoir en douter.

Nous sommes convaincus qu'on ne peut acquérir des connaissances de la nature qu'en faisant un usage réfléchi de ses sens, en voyant, en observant, en comparant, et en se refusant en même-tems la liberté téméraire de faire des méthodes, de petits systèmes nouveaux, dans lesquels on classes des êtres que l'on n'a jamais vus, et dont on ne connaît que le nom; nom souvent

équivoque , obscur , mal appliqué , et dont le faux emploi confond les idées dans la vague des mots , et noie la vérité dans le courant de l'erreur. Nous sommes aussi très-convaincus que le mouflon a donc pu peupler également le Nord et le midi ; et sa postérité , devenue domestique après avoir long-tems subi les maux de cet état , aura dégénéré , et pris , suivant les différens traitemens et les climats divers , des caractères relatifs , de nouvelles habitudes de corps , qui , s'étant ensuite perpétuées par les générations , ont formé notre brebis domestique et toutes les autres races de brebis dont nous avons parlé.

L'ÉLAN ET LE RENNE.

Q UOIQUE l'élan et renne soient deux animaux d'espèces différentes, nous avons cru devoir les réunir ; parce qu'il n'est guère possible de faire l'histoire de l'un sans emprunter beaucoup de celle de l'autre ; la plupart des anciens auteurs, et même des modernes, les ayant confondus ou désignés par des dénominations équivoques qu'on pourrait appliquer à tous deux. Les Grecs ne connaissaient ni l'élan, ni le renne ; Aristote n'en fait aucune mention ; et chez les Latins, Jule-César est le premier qui ait employé le nom *alce*. Pausanias, qui a écrit environ cent ans après Jule-César, est aussi le premier auteur grec dans lequel on trouve ce même nom ; et Pline, qui était à peu près contemporain de Pausanias, a indiqué assez obscurément l'élan et le renne sous les noms *alce*, *machlis* et *tarandus*. On ne peut donc pas dire que le nom *alce* soit proprement grec ou latin ; et il paraît avoir été tiré de la langue celtique, dans laquelle l'élan se nommait *elch* ou *elk*. Le nom latin du renne est encore plus incertain que celui de l'élan ; plusieurs naturalistes ont pensé que c'était le *machlis* de Pline, parce que cet auteur, en parlant des animaux du nord, cite en même-tems l'*alce* et le *machlis*, et qu'il dit de ce dernier qu'il est particulier à la Scandinavie, et qu'on ne l'a jamais vu à Rome, ni même dans toute l'étendue de l'empire romain : cependant on trouve encore dans les Commentaires de César un passage qu'on ne peut guère appliquer à un autre animal qu'au renne, et qui semble prouver qu'il existait alors dans les forêts



1.

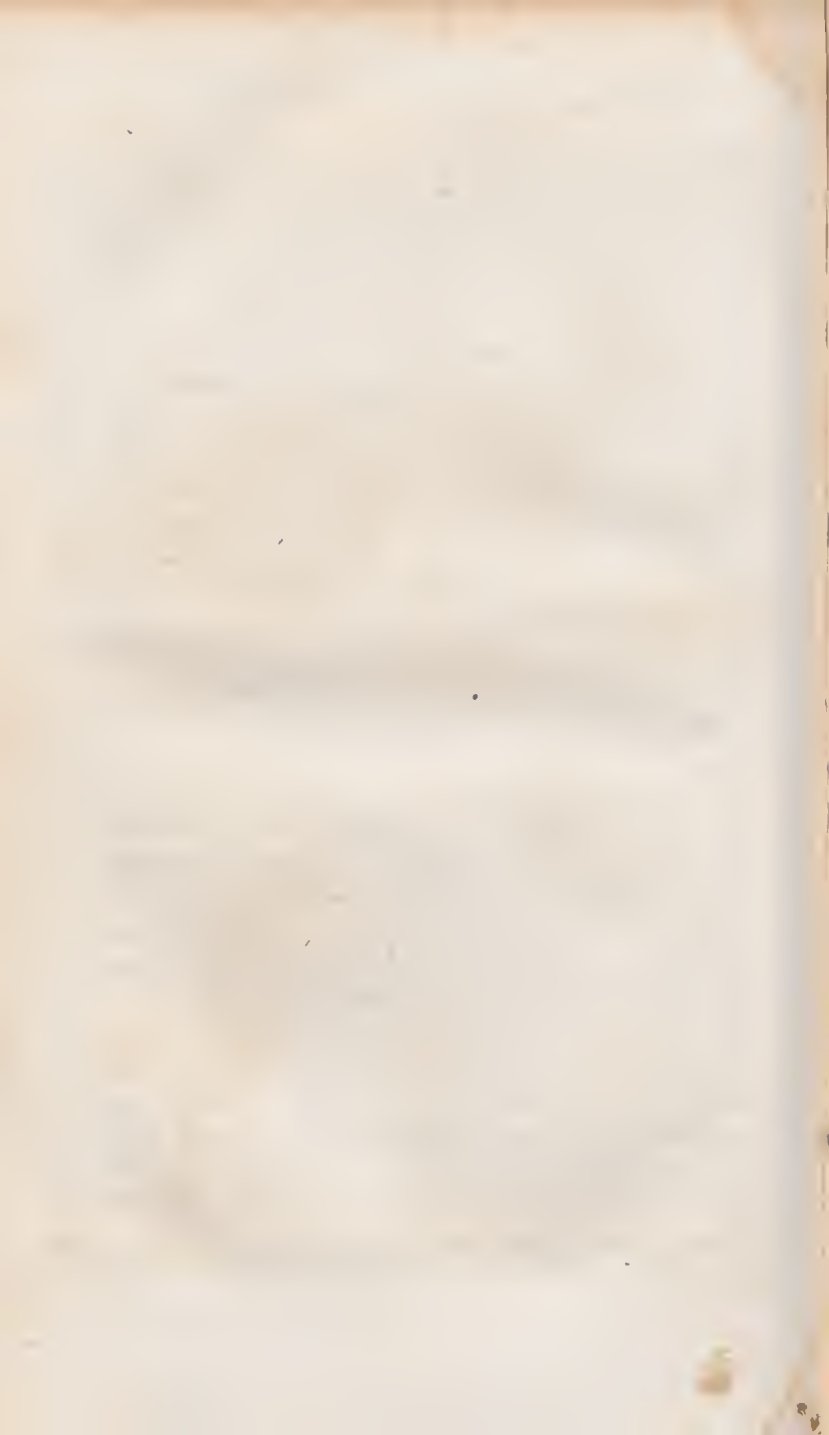


2.

De Sève, Del.

L'Épino, Dirce.

1 L'ÉLAN. 2 LA FEMELLE DU RENNE.



de la Germanie ; et quinze siècles après Jule-César , Gaston Phœbus semble parler du renne sous le nom de *rangier* , comme d'un animal qui aurait existé de son tems dans nos forêts de France ; il en fait même une assez bonne description , et il donne la manière de le prendre et de le chasser. Comme sa description ne peut pas s'appliquer à l'élan , et qu'il donne en même-tems la manière de chasser le cerf , le daim , le chevreuil , le bouquetin , le chamois , etc. , on ne peut pas dire que , dans l'article du rangier , il ait voulu parler d'aucun de ces animaux , ni qu'il se soit trompé dans l'application du nom. Il semblerait donc , par ces témoignages positifs , qu'il existait jadis en France des rennes , du moins dans les hautes montagnes , telles que les Pyrénées , dont Gaston Phœbus était voisin , comme seigneur et habitant du comté de Foix , et que , depuis ce tems , ils ont été détruits comme les cerfs , qui autrefois étaient communs dans cette contrée , et qui cependant n'existent plus aujourd'hui dans le Bigorre , le Couserans , ni dans les provinces adjacentes. Il est certain que le renne ne se trouve actuellement que dans les pays les plus septentrionaux ; mais l'on sait aussi que le climat de la France était autrefois beaucoup plus humide et plus froid par la quantité des bois et des marais qu'il ne l'est aujourd'hui. On voit , par la lettre de l'empereur Julien , qu'elle était de son tems la rigueur du froid à Paris : la description des glaces de la Seine ressemble parfaitement à celle que nos Canadiens font de celles du fleuve de Québec. Les Gaules , sous la même latitude que le Canada , étaient , il y a deux mille ans , ce que le Canada est de nos jours , e'est-à-dire , un climat assez froid pour nourrir les animaux qu'on ne trouve aujourd'hui que dans les provinces du Nord.

En comparant les témoignages et combinant les indications que je viens de citer , il me paraît donc qu'il existait autrefois dans les forêts des Gaules et de la Germanie des élans et des rennes , et que les passages de César ne peuvent s'appliquer qu'à ces deux animaux. A mesure que l'on a défriché les terres et desséché les eaux , la température du climat sera devenue plus douce ; et ces mêmes animaux , qui n'aiment que le froid , auront d'abord abandonné le plat pays , et se seront retirés dans la région des neiges sur les hautes montagnes , où ils subsistaient encore du tems de Gaston de Foix ; et s'il ne s'y en trouve plus aujourd'hui , c'est que cette même température a toujours été en augmentant de chaleur par la destruction presque entière des forêts , par l'abaissement successif des montagnes , par la diminution des eaux , par la multiplication des hommes , et par la succession de leurs travaux et de l'augmentation de leur consommation en tout genre. Il me paraît de même que Pline a emprunté de Jule-César presque tout ce qu'il a écrit de ces deux animaux , et qu'il est le premier auteur de la confusion des noms ; il cite en même tems l'*alce* et le *machlis* , et naturellement on devrait en conclure que ces deux noms désignent deux animaux différens : cependant , si l'on remarque , 1°. qu'il nomme simplement l'*alce* sans autre indication ni description , qu'il ne le nomme qu'une fois , et que nulle part il n'en dit un mot de plus ; 2°. que lui seul a écrit le nom *machlis* , et qu'aucun autre auteur latin ou grec n'a employé ce mot , qui même paraît factice , et qui , selon les commentateurs de Pline , est remplacé par celui d'*alce* dans plusieurs anciens manuscrits ; 3°. qu'il attribue au *machlis* tout ce que Jule-César dit de l'*alce* ; on ne pourra douter que le passage de Pline ne soit corrompu , et que ces deux noms ne désignent le même

animal , c'est-à-dire , l'*élan*. Cette question une fois décidée en déciderait une autre; le *machlis* étant l'*élan*, le *tarandus* sera le *renne*: ce nom *tarandus* est encore un mot qui ne se trouve dans aucun auteur avant Pline, et sur l'interprétation duquel les naturalistes ont beaucoup varié; cependant Agricola et Éliot n'ont pas hésité de l'appliquer au renne, et par les raisons que nous venons de déduire, nous souscrivons à leur avis. Au reste, on ne doit pas être surpris du silence des Grecs au sujet de ces deux animaux, ni de l'incertitude avec laquelle les latins en ont parlé, puisque les climats septentrionaux étaient absolument inconnus aux premiers, et n'étaient connus des seconds que par relation.

Or l'*élan* et *renne* ne se trouvent tous deux que dans les pays du Nord; l'*élan* en deçà et le *renne* au delà du cercle polaire en Europe et en Asie: on les retrouve en Amérique à de moindres latitudes, parce que le froid y est plus grand qu'en Europe; le *renne* n'en craint pas la rigueur, même la plus excessive; on en voit à Spitzberg; il est commun en Groenland et dans la Laponie la plus boréale, ainsi que dans les parties les plus septentrionales de l'Asie. L'*élan* ne s'approche pas si près du pôle; il habite en Norwège, en Suède, en Pologne, en Lithuanie, en Russie, et dans les provinces de la Sibérie et de la Tartarie jusqu'au nord de la Chine. On le retrouve sous le nom d'*original*, et le *renne* sous celui de *caribou*, en Canada, et dans toute la partie septentrionale de l'Amérique. Les naturalistes qui ont douté que l'*original* fût l'*élan*, et le *caribou* le *renne*, n'avaient pas assez comparé la nature avec les témoignages des voyageurs: ce sont certainement les mêmes animaux, qui, comme tous les autres dans ce nouveau monde, sont seulement plus petits que dans l'ancien continent.

On peut prendre des idées assez justes de la forme de l'élan et de celle du renne, en les comparant tous deux avec le cerf. L'élan est plus grand, plus gros, plus élevé sur ses jambes, il a le cou plus court, le poil plus long, le bois beaucoup plus large et plus massif que le cerf : le renne est plus bas, plus trapu ; il a les jambes plus courtes, plus grosses, et les pieds bien plus larges ; le poil très-fourni ; le bois beaucoup plus long et divisé en un grand nombre de rameaux terminés par des empauures, au lieu que celui de l'élan n'est, pour ainsi dire, que découpé et chevillé sur la tranche. Tous deux ont de longs poils sous le cou, et tous deux ont la queue courte et les oreilles beaucoup plus longues que le cerf. Ils ne vont pas par bonds et par sauts, comme le chevreuil ou le cerf : leur marche est une espèce de trot, mais si prompt et si aisé, qu'ils font dans le même tems presque autant de chemin qu'eux, sans se fatiguer autant ; car ils peuvent trotter ainsi sans s'arrêter pendant un jour ou deux. Le renne se tient sur les montagnes ; l'élan n'habite que les terres basses et les forêts humides. Tous deux se mettent en troupe, comme le cerf, et vont de compagnie ; tous deux peuvent s'appivoiser, mais le renne beaucoup plus que l'élan : celui-ci, comme le cerf, n'a nulle part perdu sa liberté, au lieu que le renne est devenu domestique chez le dernier des peuples ; les Lapons n'ont pas d'autre bétail. Dans ce climat glacé, qui ne reçoit du soleil que des rayons obliques, où la nuit a sa saison comme le jour, où la neige couvre la terre dès le commencement de l'automne jusqu'à la fin du printems, où la ronce, le genièvre et la mousse sont seuls la verdure et l'été, l'homme pouvait-il espérer de nourrir des troupeaux ! Le cheval, le bœuf, la brebis, tous nos autres animaux utiles ne pouvant y trouver

leur subsistance, ni résister à la rigueur du froid, il a fallu chercher parmi les hôtes des forêts l'espèce la moins sauvage et la plus profitable : les Lapons ont fait ce que nous ferions nous-mêmes si nous venions à perdre notre bétail; il faudrait bien alors, pour y suppléer, apprivoiser les cerfs, les chevreuils de nos bois, et les rendre animaux domestiques; et je suis persuadé qu'on en viendrait à bout, et qu'on saurait bientôt en tirer autant d'utilité que les Lapons en tirent de leurs rennes. Nous devons sentir par cet exemple jusqu'où s'étend pour nous la libéralité de la nature; nous n'usons pas, à beaucoup près, de toutes les richesses qu'elle nous offre; le fonds en est bien plus immense que nous ne l'imaginons : elle nous a donné le cheval, le bœuf, la brebis, tous nos autres animaux domestiques, pour nous servir, nous nourrir, nous vêtir; et elle a encore des espèces de réserve, qui pourraient suppléer à leur défaut, et qu'il ne tiendrait qu'à nous d'assujettir et de faire servir à nos besoins. L'homme ne sait pas assez ce que peut la nature, ni ce qu'il peut sur elle : au lieu de la rechercher dans ce qu'il ne connaît pas, il aime mieux en abuser dans tout ce qu'il en connaît.

En comparant les avantages que les Lapons tirent du renne apprivoisé, avec ceux que nous retirons de nos animaux domestiques, on verra que cet animal en vaut seul deux ou trois. On s'en sert comme du cheval, pour tirer des traîneaux, des voitures; il marche avec bien plus de diligence et de légèreté, fait aisément trente lieues par jour, et court avec autant d'assurance sur la neige gélée que sur une pelouse. La femelle donne du lait plus substantiel et plus nourrissant que celui de la vache; la chair de cet animal est très-bonne à manger; son poil fait une excellente fourrure, et la peau passée devient un cuir très-souple et très-durable; ainsi le

renne donne seul tout ce que nous tirons du cheval , du bœuf , et de la brebis.

La manière dont les Lapons élèvent et conduisent ces animaux , méritent une attention particulière. Olaus , Scheffer , Regnard , nous ont donné sur cela des détails intéressans , que nous croyons devoir présenter ici par extrait , en réformant ou supprimant les faits sur lesquels ils se sont trompés. Le bois du renne , beaucoup plus grand , plus étendu et divisé en un bien plus grand nombre de rameaux que celui du cerf , disent ces auteurs , est une espèce de singularité admirable et monstrueuse. La nourriture de cet animal pendant l'hiver est une mousse blanche , qu'il sait trouver sous les neiges épaisses en les fouillant avec son bois et les détournant avec ses pieds ; en été , il vit de boutons et de feuilles d'arbre , plutôt que d'herbes , que les rameaux de son bois avancés en avant ne lui permettent pas de brouter aisément. Il court sur la neige , et enfonce peu à cause de la largeur de ses pieds..... Ces animaux sont doux ; on en fait des troupeaux , qui rapportent beaucoup de profit à leur maître. Le lait , la peau , les nerfs , les os , les cornes des pieds , les bois , le poil , la chair , tout en est bon et utile. Les plus riches Lapons ont des troupeaux de quatre ou cinq cents rennes ; les pauvres en ont dix ou douze : on les mène au pâturage , on les ramène à l'étable , ou bien on les enferme dans des parcs pendant la nuit pour les mettre à l'abri de l'insulte des loups. Lorsqu'on leur fait changer de climat , ils meurent en peu de tems. Autrefois Stenon , prince de Suède , en envoya six à Frédéric , duc de Holstein ; et moins anciennement , en 1535 , Gustave , roi de Suède , en fit passer dix en Prusse , mâles et femelles , qu'on lâcha dans les bois : tous périrent sans avoir produit , ni dans l'état de domesticité , ni dans celui de

liberté. « J'aurais bien voulu , dit M. Regnard , mener » en France quelques rennes en vie ; plusieurs gens » l'ont tenté inutilement , et l'on en conduisit l'année » passée trois ou quatre à Dantzick , où ils moururent , » ne pouvant s'accommoder à ce climat , qui est trop » chaud pour eux. »

Il y a en Laponie des rennes sauvages et des rennes domestiques. Dans le tems de la chaleur , on lâche les femelles dans les bois , on les laisse rechercher les mâles sauvages ; et comme ces rennes sauvages sont plus robustes et plus forts que les domestiques , on préfère ceux qui sont issus de ce mélange pour les atteler au traîneau. Ces rennes sont moins doux que les autres : car non-seulement ils refusent quelquefois d'obéir à celui qui les guide , mais ils se retournent brusquement contre lui , l'attaquent à coups de pieds , en sorte qu'il n'a d'autre ressource que de se couvrir de son traîneau , jusqu'à ce que la colère de sa bête soit apaisée. Au reste , cette voiture est si légère , qu'on la manie et la retourne aisément sur soi ; elle est garnie par dessous de peaux de jeunes rennes , le poil tourné contre la neige et couché en arrière , pour que le traîneau glisse plus facilement en avant et recule moins aisément dans la montagne. Le renne attelé n'a pour collier qu'un morceau de peau où le poil est resté , d'où descend vers le poitrine un trait qui lui passe sous le ventre , entre les jambes , et va s'attacher à un trou qui est sur le devant du traîneau. Le Lapon n'a pour guides qu'une seule corde , attachée à la racine du bois de l'animal , qu'il jette diversement sur le dos de la bête , tantôt d'un côté et tantôt de l'autre ; selon qu'il veut la diriger à droite ou à gauche. Elle peut faire quatre ou cinq lieues par heure ; mais plus cette manière de voyager est prompte , plus elle

est incommode ; il faut y être habitué , et travailler continuellement pour maintenir son traîneau et l'empêcher de verser.

Les rennes ont à l'extérieur beaucoup de choses communes avec les cerfs , et la conformation des parties intérieures est , pour ainsi dire , la même. De cette conformité de nature résultent des habitudes analogues et des effets semblables. Le renne jette son bois tous les ans , comme le cerf , et se charge comme lui de venaison : il est en rut dans la même saison , e'est-à-dire , vers la fin de septembre. Les femelles , dans l'une et dans l'autre espèce , portent huit mois , et ne produisent qu'un petit : les mâles ont de même une très-mauvaise odeur , dans ce tems de chaleur ; et parmi les femelles , comme parmi les biches , il s'en trouve quelques-unes qui ne produisent pas. Les jeunes rennes ont aussi , comme les faons , dans le premier âge , le poil d'une couleur variée ; il est d'abord d'un roux mêlé de jaune , et devient avec l'âge d'un brun presque noir. Chaque petit suit sa mère pendant deux ou trois ans , et ce n'est qu'à l'âge de quatre ans révolus que ces animaux ont acquis leur plein accroissement. C'est aussi à cet âge qu'on commence à les dresser et les exercer au travail : pour les rendre plus souples , on leur fait subir d'avance la castration ; et c'est avec les dents que les Lapons font cette opération. Les rennes entiers sont fiers et trop difficiles à manier : on ne se sert donc que des hongres , parmi lesquels on choisit les plus vifs et les plus légers pour courir au traîneau , et les plus pesans pour voiturer à pas plus lents les provisions et les bagages. On ne garde qu'un mâle entier pour cinq ou six femelles , et c'est à l'âge d'un an que se fait la castration. Ils sont encore , comme les cerfs , sujets aux vers dans la mauvaise saison : il s'en engendre , sur la fin de l'hiver , une

si grande quantité sous leur peau , qu'elle en est alors toute criblée : ces trous de vers se referment en été , et aussi ce n'est qu'en automne que l'on tue les rennes pour en avoir la fourrure ou le cuir.

Les troupeaux de cette espèce demandent beaucoup de soin : les rennes sont sujets à s'écarter , et reprennent volontiers leur liberté naturelle ; il faut les suivre et les veiller de près : on ne peut les mener paître que dans des lieux découverts ; et pour peu que le troupeau soit nombreux , on a besoin de plusieurs personnes pour les garder , pour les contenir , pour les rappeler , pour courir après ceux qui s'éloignent. Ils sont tous marqués , afin qu'on puisse les reconnaître ; car il arrive souvent , ou qu'ils s'égarerent dans les bois , ou qu'ils passent à un autre troupeau. Enfin les Lapons sont continuellement occupés à ces soins ; les rennes font toutes leurs richesses , et ils savent en tirer toutes les commodités , ou , pour mieux dire , les nécessités de la vie : ils se couvrent , depuis les pieds jusqu'à la tête , de ces fourrures , qui sont impénétrables au froid et à l'eau ; c'est leur habit d'hiver : l'été ils se servent des peaux dont le poil est tombé : ils savent aussi filer ce poil ; ils en recouvrent les nerfs qu'ils tirent du corps de l'animal , et qui leur servent de cordes et de fil ; ils en mangent la chair , en boivent le lait , et en font des fromages très-gras. Ce lait , épuré et battu , donne , au lieu de beurre , une espèce de suif. Cette particularité , aussi bien que la grande étendue du bois dans cet animal , et l'abondante venaison dont il est chargé dans le tems du rut , sont autant d'indices de la surabondance de nourriture ; et ce qui prouve encore que cette surabondance est excessive ou du moins plus grande que dans aucune espèce , c'est que le renne est le seul dont la femelle ait un bois comme le mâle , et le seul encore dont le bois

tombe et se renouvelle malgré la castration ¹, car dans les cerfs, les daims et le chevreuils, qui ont subi cette opération, la tête de l'animal reste pour toujours dans le même état où elle était au moment de la castration. Ainsi le renne est de tous les animaux celui où le superflu de la matière nutritive est le plus apparent : et cela tient peut-être moins à la nature de l'animal qu'à la qualité de la nourriture ² ; car cette mousse blanche, qui fait, surtout pendant l'hiver, son unique aliment, est un *lichen* dont la substance, semblable à celle de la morille ou de la barbe de chèvre, est très-nourrissante, et beaucoup

¹ *Uterque sexus cornutus est..... Castratus quotannis cornua deponit.* (Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 67.)

C'est sur cette seule autorité de M. Linnæus que nous avançons ce fait, duquel nous ne voulons pas douter, parce qu'ayant voyagé dans le Nord et demeurant en Suède, il a été à portée d'être bien informé de tout ce qui concerne le renne. J'avoue cependant que cette exception doit paraître singulière, attendu que dans tous les autres animaux de ce genre l'effet de la castration empêche la chute ou le renouvellement du bois, et que d'ailleurs on peut opposer à M. Linnæus un témoignage contraire et positif.

Castratis rangiferis Lapones utuntur. Cornua castratorum non decidunt; et cum hirsuta sunt, semper pilis luxuriant. (Hulden, *Rangifer*. Ienæ, 1697).

Mais M. Hulden n'avait peut-être d'autre raison que l'analogie pour avancer ce fait ; et l'autorité d'un habile naturaliste, tel que M. Linnæus, vaut seule plus que le témoignage de plusieurs gens moins instruits. Le fait très-certain que la femelle porte un bois comme le mâle, est une autre exception qui appuie la première. L'usage où sont les Lapons de ne pas amputer les testicules au renne, mais seulement de le bistourner, en comprimant avec les dents les vaisseaux qui y aboutissent, la favorise encore : car l'action des testicules, qui paraît nécessaire à la production du bois, n'est pas ici totalement détruite ; elle n'est qu'affaiblie, et peut bien s'exercer dans le mâle bistourné, puisqu'elle a son effet, même dans les femelles.

² Voyez ce que j'ai dit à ce sujet à l'article du *Cerf*.

plus chargée de molécules organiques que les herbes , les feuilles ou les boutons des arbres ; et c'est par cette raison que le renne a plus de bois et plus de venaison que le cerf , et que les femelles et les hongres n'en sont pas dépourvus. C'est encore delà que vient la grande variété qui se trouve dans la grandeur , dans la figure et dans le nombre des andouillers et des rameaux du bois des rennes : les mâles qui n'ont été ni chassés ni contraints , et qui se nourrissent largement et à souhait de cet aliment substantiel , ont un bois prodigieux ; il s'étend en arrière presque sur leur croupe , et en avant au delà du museau : celui des hongres est moindre , quoique souvent il soit encore plus grand que le bois de nos cerfs ; enfin celui que portent les femelles est encore plus petit. Ainsi ces bois varient non-seulement comme les autres par l'âge , mais encore par le sexe et par la mutilation des mâles : ces bois sont donc si différens les uns des autres , qu'il n'est pas surprenant que les auteurs qui ont voulu les décrire soient si peu d'accord entr'eux.

Une autre singularité que nous ne devons pas omettre , et qui est commune au renne et à l'élan , c'est que quand ces animaux courent , ou seulement précipitent leurs pas , les cornes de leurs pieds font à chaque mouvement un bruit de craquement si fort , qu'il semble que toutes les jointures des jambes se déboitent : les loups , avertis par ce bruit ou par l'odeur de la bête , courent au devant , la saisissent , et en viennent à bout s'ils sont en nombre ; car le renne se défend d'un loup seul : ce n'est point avec son bois , lequel en tout lui nuit plus qu'il ne lui sert ; c'est avec les pieds de devant , qu'il a très-forts : il en frappe le loup avec assez de violence pour l'étourdir ou l'écarter , et fuit ensuite avec assez de vitesse pour n'être plus atteint. Un ennemi plus

dangereux pour lui , quoique moins fréquent et moins nombreux , c'est le *rosomack* ou *glouton* : cet animal , encore plus vorace , mais plus lourd que le loup , ne poursuit pas la renne ; il grimpe et se cache sur un arbre pour l'attendre au passage : dès qu'il le voit à portée , il se lance dessus , s'attache sur son dos en y enfonçant les ongles , et , lui entamant la tête ou le cou avec les dents , ne l'abandonne pas qu'il ne l'ait égorgé. Il fait la même guerre et emploie les mêmes ruses contre l'élan , qui est encore plus puissant et plus fort que le renne. Ce *rosomack* ou *glouton* du Nord est le même animal que le *carcajou* ou *quinquajou* de l'Amérique septentrionale : ses combats avec l'orignal sont fameux ; et , comme nous l'avons dit , l'orignal du Canada est le même que l'élan d'Europe. Il est singulier que cet animal , qui n'est guère plus gros qu'un blaireau , vienne à bout d'un élan , dont la taille excède celle d'un grand cheval , et dont la force est telle que d'un seul coup de pied il peut tuer un loup ; mais le fait est attesté par tant de témoins , quo l'on ne peut en douter.

L'élan et le renne sont tous deux du nombre des animaux ruminans , leur manière de se nourrir l'indique , et l'inspection des parties intérieures le démontre : cependant Tornæus , Scheffer , Regnard , Hulden , et plusieurs autres , ont écrit que le renne ne ruminait pas : Ray a eu raison de dire que cela lui paraissait incroyable ; et en effet le renne rumine comme le cerf , et comme tous les autres animaux qui ont plusieurs estomacs. La durée de la vie dans le renne domestique n'est que de quinze ou seize ans : mais il est à présumer que dans le renne sauvage elle est plus longue ; cet animal étant quatre ans à croître , doit vivre vingt-huit ou trente ans lorsqu'il est dans son état de nature. Les Lapons chassent les rennes sauvages de différentes façons , suivant

les différentes saisons : ils se servent des femelles domestiques pour attirer les mâles sauvages dans le tems du rut ; ils les tuent à coups de mousquet , ou les tirent avec l'arc , et décochent leurs flèches avec tant de roideur , que , malgré la prodigieuse épaisseur du poil et la fermeté du cuir , il n'en faut souvent qu'une pour tuer la bête.

Nous avons recueilli les faits de l'histoire du renne avec d'autant plus de soin , et nous les avons présentés avec d'autant de circonspection , que nous ne pouvions pas par nous-mêmes nous assurer de tous , et qu'il n'est pas possible d'avoir ici cet animal vivant. Ayant témoigné mes regrets à cet égard à quelques-uns de mes amis , M. Collinson , membre de la société royale de Londres , homme aussi recommandable par ses vertus que par son mérite littéraire , et avec lequel je suis lié d'amitié depuis plus de vingt ans , a eu la bonté de m'envoyer un dessin du squelette du renne , et j'ai reçu de Canada un fœtus de caribou ; au moyen de ces deux pièces , et de plusieurs bois de rennes qui nous sont venus de différens endroits , nous avons été en état de vérifier les ressemblances générales et les différences principales du renne avec le cerf , comme on le verra dans la description des fœtus , du squelette et des bois de cet animal.

A l'égard de l'élan , j'en ai vu un vivant , il y a environ quinze ans , que je voulus faire dessiner : mais comme il resta peu de jours à Paris , on n'eut pas le tems d'achever le dessin , et je n'eus moi-même que celui de vérifier la description que MM. de l'académie des sciences ont autrefois donnée de ce même animal , et de m'assurer qu'elle est exacte et très-conforme à la nature.

« L'élan , dit le rédacteur de ces *Mémoires de l'aca-*

» *démie*, est remarquable par la longueur du poil, la
 » grandeur des oreilles, la petitesse de la queue, et la
 » forme de l'œil, dont le grand angle est beaucoup fendu,
 » de même que la gueule, qui l'est bien plus qu'aux bœufs,
 » qu'aux cerfs et qu'aux autres animaux qui ont le pied
 » fourché..... L'élan que nous avons disséqué était à
 » peu près de la grandeur d'un cerf; la longueur de son
 » corps était de cinq pieds et demi, depuis le bout du
 » museau jusqu'au commencement de la queue, qui
 » n'était longue que de deux pouces; sa tête n'avait point
 » de bois, parce que c'était une femelle, et le cou était
 » court, n'ayant que neuf pouces de long et autant de
 » large; les oreilles avaient neuf pouces de long sur
 » quatre de large.... La couleur du poil n'était pas fort
 » éloignée de celle du poil de l'âne, dont le gris approche
 » quelquefois de celui du chameau..... Mais ce poil
 » était d'ailleurs fort différent de celui de l'âne, qui est
 » beaucoup plus court, et de celui du chameau, qui
 » l'a beaucoup plus délié; la longueur de ce poil était
 » de trois pouces, et sa grosseur égalait celle du plus
 » gros crin de cheval: cette grosseur allait toujours
 » en diminuant vers l'extrémité, qui était fort pointue;
 » et vers la racine elle diminuait aussi, mais tout-à-
 » coup, faisant comme la poignée d'une lance: cette
 » poignée était d'une autre couleur que le reste du
 » poil, étant blanche et diaphane comme de la soie de
 » pourceau.... Ce poil était long comme à l'ours,
 » mais plus droit, plus gros et plus couché, et tout
 » d'une même espèce. La lèvre supérieure était grande
 » et détachée des genives, mais non pas si grande que
 » Solin l'a décrit, et que Plin l'a fait à l'animal qu'il
 » appelle *machtis*. Ces auteurs disent que cette bête
 » est contrainte de paître à reculons, afin d'empêcher
 » que sa lèvre ne s'engage entre ses dents. Nous avons

» observé dans la dissection , que la nature a autrement
 » pourvu à cet inconvénient par la grandeur et la force
 » des muscles qui sont particulièrement destinés à éle-
 » ver cette lèvre supérieure. Nous avons aussi trouvé
 » les articulations de la jambe fort serrées par des liga-
 » mens , dont la dureté et l'épaisseur peut avoir donné
 » lieu à l'opinion qu'on a eue que l'*alce* ne peut se
 » relever quand il est une fois tombé. Ses pieds
 » étaient semblables à ceux du cerf , mais beaucoup
 » plus gros , et n'avaient d'ailleurs rien d'extraordi-
 » naire. Nous avons observé que le grand coin
 » de l'œil était fendu en bas beaucoup plus qu'il ne
 » l'est aux cerfs , aux daims et aux chevreuils , mais
 » d'une façon particulière , qui est que cette fente n'était
 » pas selon la direction de l'ouverture de l'œil , mais
 » faisait un angle avec la ligne qui va d'un des coins
 » de l'œil à l'autre ; la glande lacrymale inférieure
 » avait un pouce et demi de long , sur sept lignes de
 » large. Nous avons trouvé dans le cerveau une
 » partie , dont la grandeur avait aussi rapport avec
 » l'odorat , qui est plus exquis dans l'élan que dans
 » aucun autre animal , suivant le témoignage de Pau-
 » sanias ; car les nerfs olfactifs , appelés communé-
 » ment *les apophyses mamillaires* , étaient sans com-
 » paraison plus grands qu'en aucun autre animal que
 » nous ayons disséqué , ayant plus de quatre lignes de
 » diamètre. . . . Pour ce qui est du morceau de chair que
 » quelques auteurs lui mettent sur le dos , et les autres
 » sous le menton , on peut dire que s'ils ne se sont point
 » trompés , ou n'ont point été trop crédules , ces choses
 » étaient particulières aux élans dont ils parlent. »

Nous pouvons , à cet égard , ajouter notre propre
 témoignage à celui de MM. de l'académie , dans l'élan
 que nous avons vu vivant , et qui était femelle. Nous

n'avons pas remarqué qu'il y eût une loupe sous le menton , ni sur la gorge ; cependant M. Linnæus , qui doit connaître les élans mieux que nous , puisqu'il habite leur pays , fait mention de cette loupe sur la gorge , et la donne même comme un caractère essentiel à l'élan ; *Alces , cervus cornibus à caulibus palmatis carunculâ gutturali*. Il n'y a d'autre moyen de concilier cette assertion de M. Linnæus avec notre négation , qu'en supposant cette *loupe* ou *caroncule gutturale* à l'élan mâle , que nous n'avons pas vu ; et si cela est , cet auteur n'aurait pas dû en faire un caractère essentiel à l'espèce , puisque la femelle ne l'a pas. Peut-être aussi cette caroncule est-elle une maladie commune parmi les élans , une espèce de goître ; car dans les deux figures que Gesner donne de cet animal , la première , qui n'a point de bois , porte une grosse caroncule sous le cou ; et à la seconde , qui représente un élan mâle avec son bois , il n'y a point de caroncule.

En général , l'élan est un animal beaucoup plus grand et bien plus fort que le cerf et le renne ; il a le poil si rude et le cuir si dur , que la balle du mousquet peut à peine y pénétrer ; il a les jambes très-fermes , avec tant de mouvement et de force , sur-tout dans les pieds de devant , que d'un seul coup il peut tuer un homme , un loup , et même casser un arbre. Cependant on le chasse à peu près comme nous chassons le cerf , c'est-à-dire , à force d'hommes et de chiens : on assure que lorsqu'il est lancé ou poursuivi , il lui arrive souvent de tomber tout-à-coup , sans avoir été ni tiré ni blessé ; de là on a présumé qu'il était sujet à l'épilepsie , et de cette présomption (qui n'est pas bien fondée , puisque la peur seule pourrait produire le même effet) on a tiré cette conséquence absurde , que la corne de ses pieds devait guérir de l'épilepsie , et même en préser-

ver; et ce préjngé grossier a été si généralement répandu, qu'on voit encore aujourd'hui quantité de gens du peuple porter des bagues dont le chaton renferme un petit morceau de corne d'élan.

Comme il y a très-peu d'hommes dans les parties septentrionales de l'Amérique, tous les animaux, et en particulier les élans, y sont en plus grand nombre que dans le nord de l'Europe. Les sauvages n'ignorent pas l'art de les chasser et de les prendre; ils les suivent à la piste, quelquefois pendant plusieurs jours de suite, et à force de constance et d'adresse ils en viennent à bout. La chasse en hiver est sur-tout singulière. « On se sert, » dit Denis, de raquettes par le moyen desquelles on » marche sur la neige sans enfoncer..... L'original ne » fait pas grand chemin, parce qu'il enfonce dans la » neige, ce qui le fatigue beaucoup à cheminer, il ne » mange que le jet du bois de l'année : là où les sauvages trouvaient le bois mangé, ils rencontraient bientôt les bêtes, qui n'en étaient pas loin, et les approchaient facilement, ne pouvant aller vite; ils leur lançaient un dard, qui est un grand bâton, au bout duquel est emmanché un grand os pointu qui perce comme une épée. S'il y avait plusieurs originaux d'une bande, ils les faisaient fuir; alors les originaux se mettaient tous queue à queue, faisant un grand cercle d'une lieue et demie ou deux lieues, et quelquefois plus, et battaient si bien la neige à force de tourner, qu'ils n'enfonçaient plus; celui de devant étant las, se met derrière. Les sauvages en embuscade, les attendaient passer, et là les dardaient : il y en avait un qui les poursuivait toujours; à chaque tour il en demeurait un, mais à la fin ils s'écartaient dans le bois.» En comparant cette relation avec celles que nous avons déjà citées, on voit que l'homme sauvage

et l'original de l'Amérique copient le Lapon et l'élan d'Europe aussi exactement l'un que l'autre.

ADDITITION A L'ARTICLE

DU RENNE.

Extrait de la lettre de M. le comte de Mellin, chambellan du roi de Prusse, datée du château d'Anizow, près Stettin, le 15 novembre 1784.

IL y a, comme vous le remarquez, M. le comte, deux espèces ou plutôt deux variétés, l'une beaucoup plus grande que l'autre, du renne; je les connais toutes les deux. La différence entre ces deux espèces est aussi remarquable qu'entre le cerf et le daim. Les grands rennes, qui sont de la taille de nos cerfs, furent envoyés dans la province Mezeu, dans le gouvernement d'Archangel, province renommée pour les plus beaux et les plus grands rennes de toute la Russie: ce sont deux mâles et deux femelles. Deux femelles et un mâle vinrent de la Suède, qui n'étaient guère plus grands que nos daims, c'est-à-dire, les rennes femelles; car le mâle n'est pas parvenu jusqu'ici, étant mort sur le vaisseau.

Ce qui est très-remarquable, et dont cependant aucun naturaliste ne fait mention, c'est que les faons des rennes ont d'abord en naissant des bossettes, et qu'âgés de quinze jours, ils ont déjà de petites dagues longues

d'un pouce , de manière qu'ils touchent au bois peu de tems après leur mère. Les faons des rennes de Russie avaient le bois long d'un pied , et chaque perehe avait trois andouillers , au lieu que ceux de Suède ne portaient que des dagues moins longues , qui se séparaient au bout en deux andouillers. La figure du daim de Groenland que donne M. Edwards , me paraît être celle d'un faon de trois mois , à la couleur près , qui est toute différente. Il est singulier que les femelles qui étaient pleines en arrivant , et qui depuis trois ans qu'elles sont à Schwedt ont mis bas chaque année un faon , n'ont produit que des femelles : ainsi je ne saurais dire si les faons mâles portent des bois plus longs et plus chargés d'andouillers que les femelles ; mais on peut le supposer en jugeant de la grande différence qu'il y a entre le bois du mâle et celui de la femelle. Les faons naissent aux mois de juin et de juillet , et ne portent pas de livrée ; ils sont bruns , plus foncés sur le dos , et plus roux aux pieds , au cou et au ventre : cependant cette couleur se noircit tous les jours , et au bout de six semaines ils ont le dos , les épaules , les côtés , le dessus du cou , le front et le nez , d'un gris noir ; le reste est jaunâtre , et les pieds fauves. J'ai dit que les faons touchent au bois d'abord après leur mère ; cela arrive au mois d'octobre , et c'est aussi alors que le rut commence.

Les rennes mâles poursuivent long-tems les femelles avant d'en pouvoir jouir. Les femelles russes entraient en rut quinze jours plutôt que les femelles de Suède ; il y eut même une femelle des faons russes qui , quoiqu'agée à peine de cinq mois , souffrit au commencement de novembre les approches du mâle , et mit bas l'année suivante un faon aussi grand que les autres. Cela prouve que le développement des parties de la génération du renne est plus prompt que dans aucun

autre animal de cette grandeur : peut-être aussi la plus grande chaleur de notre climat, et la nourriture abondante dont ils jouissent, ont hâté l'accroissement de ces rennes. Cependant le bois que portent les rennes femelles à l'âge de cinq mois, n'indiquerait-il pas une surabondance de molécules organiques, qui peut occasionner un développement plus prompt des parties de la génération ? il se peut même que les faons mâles soient en état d'engendrer au même âge. Le comportement du renne mâle que j'observais pendant le rut, ressemblait plus à celui du daim qu'à celui du cerf. En s'approchant de la femelle, il la caraisait de sa langue, haussait la tête et rayait comme le daim, mais d'une voix moins forte, quoique plus roque. Il gonflait en même-tems ses grosses lèvres, et, en en faisant échapper l'air, il les faisait trembloter contre les gencives ; alors il baissait les jarrets des pieds de derrière, et je crus qu'il couvrirait ainsi la femelle, qui semblait aussi l'attendre : mais, au lieu de cela, il fit jaillir beaucoup de semence sans bouger ; après quoi il était pendant quelques minutes comme perclus des pieds de derrière et marchait avec peine. Jamais je ne l'ai vu couvrir de jour, mais c'était toujours la nuit ; il s'y prêtait lentement et point en fuyant, comme les cerfs et les daims, qui, ainsi que je l'ai souvent observé dans mes bois et dans mon parc, sautent sur les biches tout en courant, en les arrêtant et les serrant quelquefois si rudement des pieds de devant, qu'ils leur enfoncent les ergots à travers la peau, et mettant leurs côtés en sang. Le rut commence à la mi-octobre, et finit à la fin du mois de novembre. Les rennes mâles ont pendant ce tems une odeur de boue extrêmement forte.

On a fait des tentatives infructueuses pour faire cou-

vrir des biches ou des daims par le renne. Le premier renne qui vint à Schwedt , fut pendant plusieurs années sans femelles ; et comme il parut ressentir les impressions du rut , on l'enferma avec deux biches et deux daines dans un parc, mais il n'en approchait pas. On lui présenta des vaches l'année suivante , qu'il refusa constamment , quoiqu'il attaquât des femmes , et que plus il avançait en âge , plus il devenait furieux pendant le rut. Il donne non-seulement des coups violens du haut de son bois, mais il frappe plus dangereusement des pieds de devant. Je me souviens qu'un jour le renne étant sorti de la ville de Schwedt, et se promenant par les champs , il fut attaqué par un gros chien de boucher ; mais lui , sans s'épouvanter , se cabra et donna des pieds de devant un coup si violent au chien , qu'il l'assomma sur la place. Il n'avait pas de bois dans ce tcms-là. Le bois tombe aux mâles vers Noël et au commencement de l'année , selon qu'ils sont plus ou moins vieux , et ils l'ont refait au mois d'août : les femelles au contraire muent au mois de mai , et elles touchent au bois au mois d'octobre ; elles ont donc leur bois tout refait au bout de cinq mois , au lieu que les mâles y emploient huit mois : aussi les mâles , passé cinq ans , ont des bois d'une longueur prodigieuse ; les surandouillers ont des empaumures larges , ainsi que le haut des perches ; mais il est moins gros et plus cassant que celui du cerf ou du daim. C'est peut-être aussi pour le garantir d'autant plus lorsqu'il est encore tendre , que la nature l'a recouvert d'une peau beaucoup plus grosse que celle du refait du cerf : car le refait du renne est beaucoup plus gros que celui du cerf ; et cependant , lorsqu'il a touché au bois , les perches en sont bien plus minces. Le renne ne peut guère blesser des andouillers comme le cerf , mais il frappe des empaumures du haut en bas ; ce que

Gaston Phœbus a déjà très-bien observé dans la description qu'il donne du rangier (page 97 de la *Vénérice de Dufouilloux*)..... Tous ceux qui ont donné l'histoire du renne, prétendent que le lait qu'on tire des femelles ne donne pas de beurre; cela dépend, je crois, ou de la nourriture, ou de la manière de traiter le lait. Je fis traire à Schwedt les rennes, et trouvai le lait excellent, ayant un goût de noix; j'en pris avec moi dans une bouteille pour en donner à goûter chez moi, et fus très-surpris de voir à mon arrivée que le cahotement de ma voiture, pendant trois heures de chemin qu'il faut faire pour venir de Schwedt à mon château, avait changé ce lait en beurre; il était blanc comme celui de brebis, et d'un goût admirable. Je crois donc, fondé sur cette expérience, pouvoir assurer que le lait de renne donne de très-bon beurre s'il est battu d'abord après avoir été tiré; car ce n'est que de la crème toute pure. En Suède, on prétend que le lait de renne a un goût rance et désagréable: ici j'ai éprouvé le contraire. Mais, en Suède, la pâture est très inférieure à celle d'Allemagne: ici, les rennes paissent sur des prairies de trèfles, et on les nourrit d'orge: car l'avoine, ils l'ont constamment refusée; ce n'est que rarement qu'on leur donne du *lichen rangiferinus*, qui croît ici en petite quantité dans nos bois, et ils le mangent avidement.

LA MANGOUSTE.

LA mangouste est domestique en Égypte comme le chat l'est en Europe , et elle sert de même à prendre les souris et les rats : mais son goût pour la proie est encore plus vif, et son instinct plus étendu que celui du chat ; car elle chasse également aux oiseaux , aux quadrupèdes, aux serpens, aux lézards, aux insectes, attaque en général tout ce qui lui paraît vivant , et se nourrit de toute substance animale. Son courage est égal à la véhémence de son appétit : elle ne s'effraie ni de la colère des chiens , ni de la malice des chats , et ne redoute pas même la morsure des serpens : elle les poursuit avec acharnement , les saisit et les tue , quelque vénimeux qu'ils soient ; et lorsqu'elle commence à ressentir les impressions de leur venin , elle va chercher des antidotes , et particulièrement une racine que les Indiens ont nommée de son nom , et qu'ils disent être un des plus sûrs et des plus puissans remèdes contre la morsure de la vipère ou de l'aspic. Elle mange les œufs du crocodile , comme ceux des poules et des oiseaux ; elle tue et mange aussi les petits crocodiles , quoiqu'ils soient déjà très-forts peu de tems après qu'ils sont sortis de l'œuf ; et comme la fable est toujours mise par les hommes à la suite de la vérité , on a prétendu qu'en vertu de cette antipathie pour le crocodile , la mangouste entraît dans son corps lorsqu'il était endormi , et n'en sortait qu'après lui avoir déchiré les viscères.

Les naturalistes ont cru qu'il y avait plusieurs espèces de mangoustes , parce qu'il y en a de plus grandes

et de plus petites , et de poils différens : mais si l'on fait attention qu'étant souvent élevées dans les maisons , elles ont dû , comme les autres animaux domestiques , subir des variétés , on se persuadera facilement que cette diversité de couleur et cette différence de grandeur n'indiquent que de simples variétés , et ne suffisent pas pour constituer des espèces , d'autant que dans deux mangoustes que j'ai vu vivantes , et dans plusieurs autres dont les peaux étaient bourrées , j'ai reconnu les nuances intermédiaires , tant pour la grandeur que pour la couleur , et remarqué que pas une ne différait de toutes les autres par aucun caractère évident et constant ; il paraît seulement qu'en Egypte , où les mangoustes sont , pour ainsi dire , domestiques , elles sont plus grandes qu'aux Indes , où elles sont sauvages.

Les nomenclateurs , qui ne veulent jamais qu'un être ne soit que ce qu'il est , c'est-à-dire , qu'il soit seul de son genre , ont beaucoup varié au sujet de la mangouste. M. Linnæus en avait d'abord fait un blaireau , ensuite il en fait un furet ; Hasselquist , d'après les premières leçons de son maître , en fait aussi un blaireau ; MM. Klein et Brisson l'ont mise dans le genre des belctes ; d'autres en ont fait une loutre , et d'autres un rat. Je ne cite ces idées que pour faire voir le peu de consistance qu'elles ont dans la tête même de ceux qui les imaginent , et aussi pour mettre en garde contre ces dénominations qu'ils appellent génériques , et qui , presque toutes , sont Russes , ou du moins arbitraires , vagues et équivoques.

La mangouste habite volontiers aux bords des eaux : dans les inondations , elle gagne les terres élevées , et s'approche souvent des lieux habités pour y chercher sa proie. Elle marche sans faire aucun bruit , et selon le

besoin elle varie sa démarche : quelquefois elle porte la tête haute , raccourcit son corps et s'élève sur ses jambes ; d'autres fois elle a l'air de ramper et de s'allonger comme un serpent : souvent elle s'assied sur ses pieds de derrière , et plus souvent encore elle s'élance comme un trait sur la proie qu'elle veut saisir. Elle a les yeux vifs et pleins de feu , la physionomie fine , le corps très-agile , les jambes courtes , la queue grosse et très-longue , le poil rude et souvent hérissé. Le mâle et la femelle ont tous deux une ouverture remarquable et indépendante des conduits naturels , une espèce de poche , dans laquelle se filtre une humeur odorante : on prétend que la mangouste ouvre cette poche pour se rafraîchir lorsqu'elle a trop chaud. Son museau trop pointu et sa gueule étroite l'empêchent de saisir et de mordre les choses un peu grosses : mais elle sait suppléer , par agilité , par courage , aux armes et à la force qui lui manquent ; elle étrangle aisément un chat , quoique plus gros et plus fort qu'elle ; souvent elle combat les chiens , et quelque grands qu'ils soient , elle s'en fait respecter.

Cet animal croît promptement et ne vit pas long-tems. Il se trouve en grand nombre dans toute l'Asie méridionale , depuis l'Égypte jusqu'à Java , et il paraît qu'il se trouve aussi en Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance : mais on ne peut l'élever aisément , ni le garder long-tems dans nos climats tempérés , quelque soin qu'on en prenne ; le vent l'incommode , le froid le fait mourir : pour éviter l'un et l'autre , et conserver sa chaleur , il se met en rond , et cache sa tête entre ses cuisses. Il a une petite voix douce , une espèce de murmure , et son cri ne devient aigre que lorsqu'on le frappe et qu'on l'irrite. Au reste , la mangouste était en vénération chez les anciens Égyptiens ,

et mériterait encore bien aujourd'hui d'être multipliée , ou du moins épargnée , puisqu'elle détruit un grand nombre d'animaux nuisibles , et sur-tout les crocodiles , dont elle sait trouver les œufs , quoique cachés dans le sable ; la ponte de ces animaux est si nombreuse , qu'il y aurait tout à craindre de leur multiplication , si la mangouste n'en détruisait les germes.

ANIMAUX SAUVAGES ÉTRANGERS.

LE RHINOCÉROS.

APRÈS l'éléphant, le rhinocéros est le plus puissant des animaux quadrupèdes : il a au moins douze pieds de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue, six à sept pieds de hauteur, et la circonférence du corps à peu près égale à sa longueur. Il approche donc de l'éléphant pour le volume et par la masse; et s'il paraît bien plus petit, c'est que ses jambes sont bien plus courtes à proportion que celles de l'éléphant : mais il en diffère beaucoup par les facultés naturelles et par l'intelligence, n'ayant reçu de la nature que ce qu'elle accorde assez communément à tous les quadrupèdes, privé de toute sensibilité dans la peau, manquant de mains et d'organes distincts pour le sens du toucher; n'ayant, au lieu de trompe, qu'une lèvre mobile, dans laquelle consistent tous ses moyens d'adresse. Il n'est guère supérieur aux autres animaux que par la force, la grandeur, et l'arme offensive qu'il porte sur le nez, et qui n'appartient qu'à lui : cette arme est une corne très-dure, solide dans toute sa longueur, et placée plus avantageusement que les cornes des animaux ruminans; celles-ci ne munissent que les parties supérieures de la tête et du cou, au lieu que la corne du rhinocéros défend toutes les parties antérieures du museau, et préserve d'insulte le mufle, la bouche et la

face; en sorte que le tigre attaque plus volontiers l'éléphant, dont il saisit la trompe, que le rhinocéros, qu'il ne peut coiffer sans risquer d'être éventré : car le corps et les membres sont recouverts d'une enveloppe impénétrable; et cet animal ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer, ni le feu du chasseur : sa peau est un cuir noirâtre de la même couleur, mais plus épais et plus dur que celui de l'éléphant; il n'est pas sensible comme lui à la piqure des mouches : il ne peut aussi ni froncer ni contracter sa peau; elle est seulement plissée par de grosses rides au cou, aux épaules et à la croupe, pour faciliter le mouvement de la tête et des jambes, qui sont massives et terminées par de larges pieds armés de trois grands ongles. Il a la tête plus longue à proportion que l'éléphant; mais il a les yeux encore plus petits, et il ne les ouvre jamais qu'à demi. La mâchoire supérieure avancée sur l'inférieure, et la lèvre du dessus a du mouvement et peut s'allonger jusqu'à six ou sept pouces de longueur; elle est terminée par un appendice pointu, qui donne à cet animal plus de facilité qu'aux autres quadrupèdes pour cueillir l'herbe et en faire des poignées à peu près comme l'éléphant en fait avec sa trompe : cette lèvre musculeuse et flexible est une espèce de main ou de trompe très-incomplète, mais qui ne laisse pas de saisir avec force et de palper avec adresse. Au lieu de ces longues dents d'ivoire qui forment les défenses de l'éléphant, le rhinocéros a sa puissante corne et deux fortes dents incisives à chaque mâchoire : ces dents incisives, qui manquent à l'éléphant, sont fort éloignées l'une de l'autre dans les mâchoires du rhinocéros; elles sont placées une à une à chaque coin ou angle des mâchoires, desquelles l'inférieure est coupée quarrément en devant, et il n'y a point d'autres dents incisives dans toute cette partie antérieure que recou-

vrent les lèvres : mais, indépendamment de ces quatre dents incisives placées en avant aux quatre coins des mâchoires, il a de plus vingt-quatre dents molaires, six de chaque côté des deux mâchoires. Ses oreilles se tiennent toujours droites : elles sont assez semblables pour la forme à celles du cochon, seulement elles sont moins grandes à proportion du corps : ce sont les seules parties sur lesquelles il y ait du poil ou plutôt des soies. L'extrémité de la queue est, comme celle de l'éléphant garnie d'un bouquet de grosses soies très-solides et très-dures.

M. Parsons, célèbre médecin de Londres, auquel la république des lettres est redevable de plusieurs découvertes en histoire naturelle, et auquel je dois moi-même de la reconnaissance pour les marques d'estime et d'amitié dont il m'a souvent honoré, a publié en 1742 une histoire naturelle du rhinocéros, de laquelle je vais donner l'extrait d'autant plus volontiers, que tout ce qu'écrit M. Parsons, me paraît mériter plus d'attention et de confiance.

Quoique le rhinocéros ait été vu plusieurs fois dans les spectacles de Rome depuis Pompée jusqu'à Héliogabale, quoiqu'il en soit venu plusieurs en Europe dans ces derniers siècles, et qu'enfin Bontius, Chardin et Kolbe l'aient dessiné aux Indes et en Afrique, il était cependant si mal représenté et si peu décrit, qu'il n'était connu que très-imparfaitement, et qu'à la vue de ceux qui arrivèrent à Londres en 1739 et 1741, on reconnut aisément les erreurs ou les caprices de ceux qui avaient publié des figures de cet animal. Celle d'Albert Durer, qui est la première, est une des moins conformes à la nature : cette figure a cependant été copiée par la plupart des naturalistes, et quelques-uns même l'ont encore surchargée de draperies postiches

et d'ornemens étrangers. Celle de Bontius est plus simple et plus vraie ; mais elle pèche en ce que la partie inférieure des jambes y est mal représentée. Au contraire, celle de Chardin présente assez bien les plis de la peau et les pieds ; mais au reste, elle ne ressemble point à l'animal. Celle de Camerarius n'est pas meilleure, non plus que celle qui a été faite d'après le rhinocéros vu à Londres en 1685, et qui a été publiée par Carwitham en 1759. Celles enfin que l'on voit sur les anciens pavés de Prénestes et sur les médailles de Domitien, sont extrêmement imparfaites ; mais au moins elles n'ont pas les ornemens imaginaires de celle d'Albert Durer. M. Parsons a pris la peine de dessiner lui-même cet animal en trois vues différentes, par-devant, par-derrière et le profil ; il aussi dessiné les parties extérieures de la génération du mâle, et les cornes simples et doubles, aussi bien que la queue d'autres rhinocéros dont ces parties étaient conservées dans des cabinets d'histoire naturelle.

Le rhinocéros qui arriva à Londres en 1759, avait été envoyé de Bengale. Quoique très-jeune, puisqu'il n'avait que deux ans, les frais de sa nourriture et de son voyage montoient à près de mille livres sterling ; on le nourrissait avec du riz, du sucre et du foin : on lui donnait par jour sept livres de riz, mêlé avec trois livres de sucre, qu'on lui partageait en trois portions ; on lui donnait aussi beaucoup de foin et d'herbes vertes, qu'il préférait au foin : sa boisson n'était que de l'eau, dont il buvait à la fois une grande quantité. Il était d'un naturel tranquille, et se laissait toucher sur toutes les parties de son corps : il ne devenait méchant que quand on le frappait ou lorsqu'il avait faim ; et dans l'un et l'autre cas, on ne pouvait l'apaiser qu'en lui donnant à manger. Lorsqu'il était en colère, il sautait en avant et

s'élevait brusquement à une grande hauteur , en poussant sa tête avec furie contre les murs ; ce qu'il faisait avec une prodigieuse vitesse , malgré son air lourd et sa masse pesante. J'ai été souvent témoin , dit M. Parsons , de ces mouvemens que produisaient l'impatience ou la colère , sur-tout les matins avant qu'on lui apportât son riz et son sucre : la vivacité et la promptitude des mouvemens de cet animal m'ont fait juger , ajoutet-il, qu'il est tout-à-fait indomptable , et qu'il atteindrait aisément à la course un homme qui l'aurait offensé.

Ce rhinocéros , à l'âge de deux ans , n'était pas plus haut qu'une jeune vache qui n'a pas encore porté ; mais il avait le corps fort long et fort épais. Sa tête était très-grosse à proportion du corps : en la prenant depuis les oreilles jusqu'à la corne du nez , elle formait une courbe concave dont les deux extrémités , c'est-à-dire , le bout supérieur du museau et la partie près des oreilles , sont fort relevées. La corne n'avait encore qu'un pouce de hauteur ; elle était noire , lisse à son sommet , mais avec des rugosités à sa base et dirigée en arrière. Les narines sont situées fort bas , et ne sont pas à un pouce de distance de l'ouverture de la gueule. La lèvre inférieure est assez semblable à celle du bœuf , et la lèvre supérieure ressemble plus à celle du cheval , avec cette différence et cet avantage , que le rhinocéros peut l'allonger , la diriger , la doubler en la tournant autour d'un bâton , et saisir par ce moyen les corps qu'il veut approcher de sa gueule. La langue de ce jeune rhinocéros était douce comme celle d'un veau. Ses yeux n'avaient nulle vivacité ; ils ressemblent à ceux du cochon pour la forme , et sont situés très-bas , c'est-à-dire , plus près de l'ouverture des narines que dans aucun autre animal. Les oreilles sont larges , minces à leur extrémité , et resserrées à leur origine par une espèce d'anneau ridé. Le cou est

fort court ; la peau forme sur cette partie deux gros plis qui l'entourent tout autour. Les épaules sont fort grosses et fort épaisses ; la peau fait à leur jointure un autre pli qui descend sous les jambes de devant. Le corps de ce jeune rhinocéros était en tout très-épais , et ressemblait très-bien à celui d'une vache prête à mettre bas. Il y a un autre pli entre le corps et la croupe , ce pli descend au dessous des jambes de derrière ; et enfin il y a encore un autre pli qui environne transversalement la partie inférieure de la croupe à quelque distance de la queue. Le ventre était gros et pendait presque à terre , sur-tout à la partie moyenne. Les jambes sont rondes , épaisses , fortes , et toutes sont courbées en arrière à la jointure : cette jointure , qui est recouverte par un pli très-remarquable quand l'animal est couché , disparaît lorsqu'il est debout. La queue est menue et courte relativement au volume du corps ; celle de ce rhinocéros n'avait que seize ou dix-sept pouces de longueur ; elle s'élargit un peu à son extrémité , où elle est garnie de quelques poils courts , gros et durs. La verge est d'une forme assez extraordinaire ; elle est contenue dans un prépuce ou fourreau comme celle du cheval , et la première chose qui paraît au dehors dans le tems de l'érection , est un second prépuce de couleur de chair , duquel ensuite il sort un tuyau creux en forme d'entonnoir évasé et découpé , comme une fleur-de-lis , lequel tient lieu de gland et forme l'extrémité de la verge : ce gland bizarre par sa forme est d'une couleur de chair plus pâle que le second prépuce. Dans la plus forte érection , la verge ne s'étendait qu'à huit pouces hors du corps ; on lui procurait aisément cet état d'extension en frottant l'animal sur le ventre avec des bouchons de paille lorsqu'il était couché. La direction de ce membre n'était pas droite , mais courbe et dirigée en arrière ; aussi pissait-

il en arrière et à plein canal, à peu près comme une vache : d'où l'on peut inférer que, dans l'acte de la copulation, le mâle ne couvre pas la femelle, mais qu'ils s'accouplent croupe à croupe. Elle a les parties extérieures de la génération faites et placées comme celles de la vache, et elle ressemble parfaitement au mâle pour la forme et la grosseur du corps. La peau est épaisse et impénétrable; en la prenant avec la main dans les plis, on croirait toucher une planche de bois d'un demi-pouce d'épaisseur. Lorsqu'elle est tannée, dit le docteur Grew, elle est excessivement dure, et plus épaisse que le cuir d'aucun autre animal terrestre; elle est partout plus ou moins couverte d'incrustations en forme de galles ou de tubérosités, qui sont assez petites sur le sommet du cou et du dos, et qui par degrés deviennent plus grosses en descendant sur les côtés; les plus larges de toutes sont sur les épaules et sur la croupe; elles sont encore assez grosses sur les cuisses et les jambes, et il y en a tout autour et tout le long des jambes jusqu'aux pieds : mais entre les plis la peau est pénétrable, et même délicate et aussi douce au toucher que de la soie, tandis que l'extérieur du pli est aussi rude que le reste; cette peau tendre qui se trouve dans l'intérieur du pli est d'une légère couleur de chair; et la peau du ventre est à peu près de même consistance et de même couleur. Au reste, on ne doit pas comparer ces tubérosités ou galles dont nous venons de parler, à des écailles, comme l'ont fait plusieurs auteurs; ce sont de simples durillons de la peau, qui n'ont ni régularité dans la figure, ni symétrie dans leur position respective. La souplesse de la peau dans les plis donne au rhinocéros la facilité du mouvement de la tête, du cou et des membres : tout le corps, à l'exception des jointures, est inflexible et comme cui-

rassé. M. Parsons dit en passant, qu'il a observé une qualité très-particulière dans cet animal, c'est d'écouter avec une espèce d'attention suivie tous les bruits qu'il entendait; de sorte que, quoiqu'endormi ou fort occupé à manger ou à satisfaire d'autres besoins pressans, il s'éveillait à l'instant levait la tête et écoutait avec la plus constante attention, jusqu'à ce que le bruit qu'il entendait eût cessé.

Enfin, après avoir donné cette description exacte du rhinocéros, M. Parsons examine s'il existe ou non des rhinocéros à double corne sur le nez; et après avoir comparé les témoignages des anciens et des modernes, et les monumens de cette espèce qu'on trouve dans les collections d'histoire naturelle, il conclut, avec vraisemblance, que les rhinocéros d'Asie n'ont communément qu'une corne, et que ceux d'Afrique en ont ordinairement deux.

Il est très-certain qu'il existe des rhinocéros qui n'ont qu'une corne sur le nez, et d'autres qui en ont deux; mais il n'est pas également certain que cette variété soit constante, toujours dépendante du climat de l'Afrique ou des Indes, et qu'en conséquence de cette seule différence on puisse établir deux espèces distinctes dans le genre de cet animal. Il paraît que les rhinocéros qui n'ont qu'une corne, l'ont plus grosse et plus longue que ceux qui en ont deux: il y a des cornes simples de trois pieds et demi, et peut-être de plus de quatre pieds de longueur sur six et sept pouces de diamètre à la base; il y a aussi des cornes doubles qui ont jusqu'à deux pieds de longueur. Communément ces cornes sont brunes ou de couleur olivâtre; cependant il s'en trouve de grises, et même quelques unes de blanches: elles n'ont qu'une légère concavité en forme de tasse sous leur base, par laquelle elles sont attachées à la peau du nez;

tout le reste de la corne est solide et plus dur que la corne ordinaire : c'est avec cette arme , dit-on , que le rhinocéros attaque et blesse quelquefois mortellement les éléphants de la plus haute taille , dont les jambes élevées permettent au rhinocéros , qui les a bien plus courtes , de leur porter des coups de boutoir et de corne sous le ventre , où la peau est le plus sensible et le plus pénétrable : mais aussi lorsqu'il manque son premier coup , l'éléphant le terrasse et le tue.

La corne du rhinocéros est plus estimée des Indiens que l'ivoire de l'éléphant , non pas tant à cause de la matière , dont cependant ils font plusieurs ouvrages au tour et au ciseau , mais à cause de sa substance même , à laquelle ils accordent plusieurs qualités spécifiques et propriétés médicinales ; les blanches , comme les plus rares , sont aussi celles qu'ils estiment et qu'ils recherchent le plus. Dans les présens que le roi de Siam envoya à Louis XIV en 1686 , il y avait six cornes de rhinocéros. Nous en avons au cabinet du roi douze de différentes grandeurs , et une entr'autres qui , quoique tronquée , a trois pieds huit pouces et demi de longueur.

Le rhinocéros , sans être ni féroce , ni carnassier , ni même extrêmement farouche , est cependant intraitable ; il est à peu près en grand ce que le cochon est en petit , brusque et brut , sans intelligence , sans sentiment et sans docilité : il faut même qu'il soit sujet à des accès de fureur que rien ne peut calmer ; car celui qu'Emmanuel , roi de Portugal , envoya au pape en 1513 , fit périr le bâtiment sur lequel on le transportait ; et celui que nous avons vu à Paris ces années dernières , s'est noyé de même en allant en Italie. Ces animaux sont aussi , comme le cochon , très enclins à se vautrer dans la boue et à se rouler dans la fange : ils aiment les lieux

humides et marécageux , et ils ne quittent guère les bords des rivières. On en trouve en Asie et en Afrique , à Bengale , à Siam , à Laos , au Mogol , à Sumatra , à Java , en Abissinie , en Éthiopie , au pays des Anzicos , et jusqu'au cap de Bonne-Espérance ; mais en général l'espèce en est moins nombreuse et moins répandue que celle de l'éléphant : il ne produit de même qu'un seul petit à la fois , et à des distances de tems assez considérables. Dans le premier mois , le jeune rhinocéros n'est guère plus gros qu'un chien de grande taille. Il n'a point , en naissant , la corne sur le nez , quoiqu'on en voie déjà le rudiment dans le fœtus ; à deux ans cette corne n'a encore poussé que d'un pouce , et à six ans elle a neuf à dix pouces ; et comme l'on connaît de ces cornes qui ont près de quatre pieds de longueur , il paraît qu'elles croissent au moins jusqu'au moyen âge , et peut-être pendant toute la vie de l'animal , qui doit être d'une assez longue durée , puisque le rhinocéros décrit par M. Pasons n'avait , à deux ans , qu'environ la moitié de sa hauteur ; d'où l'on peut inférer que cet animal doit vivre , comme l'homme , soixante dix ou quatre-vingts ans.

Sans pouvoir devenir utile comme l'éléphant , le rhinocéros est aussi nuisible par la consommation , et surtout par le prodigieux dégât qu'il fait dans les campagnes ; il n'est bon que par sa dépouille : sa chair est excellente au goût des Indiens et des Nègres ; Kolbe dit en avoir souvent mangé , et avec beaucoup de plaisir. Sa peau fait le cuir le meilleur et le plus dur qu'il y ait au monde ; et non-seulement sa corne , mais toutes les autres parties de son corps , et même son sang , son urine et ses excréments sont estimés comme des antidotes contre le poison , ou comme des remèdes à plusieurs maladies. Ces antidotes ou remèdes , tirés des différentes parties du rhinocéros , ont le même usage dans la pharmacopée

des Indes que la thériaque dans celle de l'Europe. Il y a toute apparence que la plupart de ces vertus sont imaginaires : mais combien n'y a-t-il pas de choses bien recherchées qui n'ont de valeur que dans l'opinion !

Le rhinocéros se nourrit d'herbes grossières , de charbons , d'arbrisseaux épineux , et il préfère ces alimens agrestes à la douce pâture des plus belles prairies : il aime beaucoup les cannes de sucre , et mange aussi de toutes sortes de grains. N'ayant nul goût pour la chair , il n'inquiète pas les petits animaux ; il ne craint pas les grands , vit en paix avec tous , et même avec le tigre , qui souvent l'accompagne sans oser l'attaquer. Je ne sais donc si les combats de l'éléphant et du rhinocéros ont un fondement réel ; ils doivent au moins être rares , puisqu'il n'y a nul motif de guerre ni de part ni d'autre , et que d'ailleurs on n'a pas remarqué qu'il y eût aucune espèce d'antipathie entre ces animaux ; on en a vu même en captivité vivre tranquillement et sans s'offenser ni s'irriter l'un contre l'autre. Pline est , je crois , le premier qui ait parlé de ces combats du rhinocéros et de l'éléphant : il paraît qu'on les a forcés à se battre dans les spectacles de Rome ; et c'est probablement delà que l'on a pris l'idée que quand ils sont en liberté et dans leur état naturel , ils se battaient de même : mais , encore une fois , toute action sans motif n'est pas naturelle ; c'est un effet sans cause , qui ne doit point arriver , ou qui n'arrive que par hasard.

Les rhinocéros ne se rassemblent pas en troupes , ni ne marchent en nombre comme les éléphants ; ils sont plus solitaires , plus sauvages , et peut-être plus difficiles à chasser et à vaincre. Ils n'attaquent pas les hommes , à moins qu'ils ne soient provoqués ; mais alors ils prennent de la fureur et sont très-redoutables : l'acier de Damas , les sabres du Japon , n'entament pas leur

peau ; les javelots et les lances ne peuvent la percer ; elle résiste même aux balles de mousquet ; celles de plomb s'applatissent sur ce cuir, et les lingots de fer ne le pénètrent pas en entier : les seuls endroits absolument pénétrables dans ce corps cuirassé, sont le ventre, les yeux et le tour des oreilles ; aussi les chasseurs, au lieu d'attaquer cet animal de face et debout, le suivent de loin par ses traces, et attendent pour l'approcher, les heures où il se repose et s'endort. Nous avons au cabinet du roi un fœtus de rhinocéros, qui nous a été envoyé de l'île de Java, et qui a été tiré hors du corps de la mère : il est dit, dans le mémoire qui accompagnait cet envoi, que vingt-huit chasseurs s'étant assemblés pour attaquer ce rhinocéros, ils l'avaient d'abord suivi de loin pendant quelques jours, faisant de tems en tems marcher un ou deux hommes en avant pour reconnaître la position de l'animal ; que par ce moyen ils le surprirent endormi, s'en approchèrent en silence et de si près, qu'ils lui lâchèrent tout ensemble leurs vingt-huit coups de fusil dans les parties inférieures du bas ventre.

On a vu, par la description de M. Parsons, que cet animal a l'oreille bonne, et même très-attentive ; on assure aussi qu'il a l'odorat excellent : mais on prétend qu'il n'a pas l'œil bon, et qu'il ne voit, pour ainsi dire, que devant lui. La petitesse extrême de ses yeux, leur position basse, oblique et enfoncée, le peu de brillant et de mouvement qu'on y remarque, semblent confirmer ce fait. Sa voix est assez sourde lorsqu'il est tranquille ; elle ressemble en gros au grognement du cochon ; et lorsqu'il est en colère, son cri devient aigu et se fait entendre de fort loin. Quoiqu'il ne vive que de végétaux, il ne rumine pas : ainsi il est probable que, comme l'éléphant, il n'a qu'un estomac et des boyaux

très-amplés , et qui suppléent à l'office de la panse. Sa consommation , quoique considérable n'approche pas de celle de l'éléphant ; et il paraît par la continuité et l'épaisseur non interrompue de sa peau , qu'il perd aussi beaucoup moins que lui par la transpiration.

ADDITION A L'ARTICLE

DU RHINOCÉROS,

Par M. le professeur ALLAMAND.

M. de Buffon a très-bien décrit le rhinocéros d'Asie , et il en a donné une figure qui est fort exacte. Il n'avait aucune raison de soupçonner que le rhinocéros d'Afrique en différât ; aucune relation n'a insinué que ces animaux ne fussent pas précisément semblables dans tous les lieux où ils se trouvent : il y a cependant une très-grande différence entr'eux. Ce qui frappe le plus quand on voit un rhinocéros , tel que celui que M. de Buffon a décrit , ce sont les énormes plis de sa peau qui partagent si singulièrement son corps , et qui ont fait croire à ceux qui ne l'ont aperçu que de loin , qu'il était tout couvert de boucliers. Ces plis ne se font point remarquer dans le rhinocéros d'Afrique , et sa peau paraît tout unie.

Le rhinocéros est nommé *nabal* par les Hottentots , qui prononcent la première syllabe de ce mot avec un claquement de langue qu'on ne saurait exprimer par

l'écriture. Le premier coup d'œil qu'on jette sur lui , fait d'abord penser à l'hippopotame , dont il diffère cependant très-fort par la tête : il n'a pas non plus la peau aussi épaisse , et il n'est pas aussi difficile de la percer qu'on le prétend. M. Gordon en a tué un à la distance de cent dix-huit pas , avec une balle de dix à la livre ; et , pendant le voyage qu'il a fait dans l'intérieur du pays avec M. le gouverneur Plettenberg , on en a tué une douzaine : ce qui fait voir que ces animaux ne sont point à l'épreuve des coups de fusil. Je crois cependant que ceux d'Asie ne pourraient pas être facilement percés ; au moins j'en ai porté ce jugement en examinant la peau de celui dont M. de Buffon a donné la figure , et que j'ai eu occasion de voir ici.

Les rhinocéros d'Afrique ont tout le corps couvert de ces incrustations en forme de galles ou tubérosités qui se voient sur ceux d'Asie , avec cette différence , qu'en ceux-ci elles ne sont pas parsemées également partout ; il y en a moins sur le milieu du corps , et il n'y en a point à l'extrémité des jambes. Quant aux plis de la peau , comme je l'ai dit , ils sont peu remarquables. M. Gordon soupçonne qu'ils ne sont produits que par les mouvemens que se donnent ces animaux ; et ce qui semblerait confirmer cette conjecture , c'est la peau bourrée d'un jeune rhinocéros , de la longueur de cinq pieds , que nous avons ici , où il ne paraît aucun pli. Les adultes en ont un à l'aîne , profond de trois pouces ; un autre derrière l'épaule , d'un pouce de profondeur ; un derrière les oreilles , mais peu considérable ; quatre petits devant la poitrine , et deux au dessus du talon. Ceux qui se font remarquer le plus , et qui ne se trouvent point sur ceux d'Asie , sont au nombre de neuf sur les côtes , dont le plus profond ne l'est que d'un demi-pouce ; autour des yeux , ils ont plusieurs rides qui ne peuvent pas passer pour des plis.

Tous ceux que M. Gordon a vus, jeunes et vieux, avaient deux cornes ; et s'il y en a en Afrique qui n'en aient qu'une, ils sont inconnus aux habitans du cap de Bonne-Espérance. Ainsi j'ai été dans l'erreur quand j'ai écrit à M. Daubenton que j'avais raison de soupçonner que les rhinocéros d'Asie avaient deux cornes, pendant que ceux du Cap n'en ont qu'une. J'avais reçu de ce dernier endroit des têtes à une seule corne, et des Indes, des têtes à deux cornes, mais sans aucune notice du lieu où avaient habité ces animaux. Depuis, il m'est arrivé souvent de recevoir des Indes des productions du Cap, et du Cap, des curiosités qui y ont été envoyées des Indes ; c'est-là ce qui m'avait jeté dans l'erreur, que je dois rectifier ici. La plus grande de ces cornes est placée sur le nez : celle que j'ai fait représenter était longue de seize pouces ; mais il y en a qui ont huit à neuf pouces de plus, sans que l'animal soit plus grand.

LA GIRAFE.

LA girafe est un des premiers , des plus beaux des plus grands animaux , et qui , sans être nuisible , est en même-tems l'un des plus inutiles. La disproportion énorme de ses jambes , dont celles de devant sont une fois plus longue que celles de derrière , fait obstacle à l'exercice de ses forces : son corps n'a point d'assiette , sa démarche est vacillante , ses mouvemens sont lents et contraints ; elle ne peut ni fuir ses ennemis dans l'état de liberté , ni servir ses maîtres dans celui de domesticité : aussi l'espèce en est peu nombreuse , et a toujours été confinée dans les déserts de l'Éthiopie et de quelques autres provinces de l'Afrique méridionale et des Indes. Comme ces contrées étaient inconnues des Grecs , Aristote ne fait aucune mention de cet animal ; mais Pline en parle , et Oppien le décrit d'une manière qui n'est point équivoque. Le *camelopardalis* , dit cet auteur , a quelque ressemblance au chameau ; sa peau est *tigrée* comme celle de la panthère , et son cou est long comme celui du chameau : il a la tête et les oreilles petites , les pieds larges , les jambes longues , mais de hauteur fort inégale ; celles de devant sont beaucoup plus élevées que celles de derrière , qui sont fort courtes et semblent ramener à terre la croupe de l'animal : sur la tête , près des oreilles , il y a deux éminences semblables à deux petites cornes droites : au reste , il a la bouche comme un cerf , les dents petites et blanches , les yeux brillans , la queue courte et garnie de poils noirs à son extrémité. En ajoutant à



1.



2.

De Seve, Del.

L'Epine, Dir. et.

1 LE ZEBRE. 2 LA GIRAFFE.

57

cette description d'Oppien celles d'Héliodore et de Strabon, l'on aura déjà une idée assez juste de la girafe. Les ambassadeurs d'Éthiopie, dit Héliodore, amenèrent un animal de la grandeur d'un chameau, dont la peau était marquée de taches vives et de couleurs brillantes, et dont les parties postérieures du corps étaient beaucoup trop basses, ou les parties antérieures beaucoup trop élevées; le cou était menu, quoique partant d'un corps assez épais; la tête était semblable pour la forme à celle du chameau, et pour la grandeur n'était guère que du double de celle de l'autruche; les yeux paraissaient teints de différentes couleurs. La démarche de cet animal était différente de celle de tous les autres quadrupèdes, qui portent en marchant leurs pieds diagonalement, c'est-à-dire, le pied droit de devant avec le pied gauche de derrière; au lieu que la girafe marche l'amble naturellement en portant les deux pieds gauches ou les deux droits ensemble. C'est un animal si doux, qu'on peut le conduire partout où l'on veut, avec une petite corde passée autour de la tête. Il y a, dit Strabon, une grande bête en Éthiopie, qu'on appelle *camelopardalis*, quoiqu'elle ne ressemble en rien à la panthère; car sa peau n'est pas marquée de même: les taches de la panthère sont orbiculaires, et celles de cet animal sont longues, et à peu près semblables à celles d'un faon ou jeune cerf qui a encore la livrée. Il a les parties postérieures du corps beaucoup plus basses que les antérieures, en sorte que vers la croupe il n'est pas plus haut qu'un bœuf, et vers les épaules il a plus de hauteur que le chameau. À juger de sa légèreté par cette disproportion, il ne doit pas courir avec bien de la vitesse. Au reste, c'est un animal doux qui ne fait aucun mal; et qui ne se nourrit que d'herbes et de feuilles.

Le premier des modernes qui ait ensuite donné une bonne description de la girafe, est Belon. « J'ai vu, » dit-il, au château du Caire l'animal qu'ils nomment » vulgairement *zurnapa* : les Latins l'ont anciennement » appelé *camelopardalis*, d'un nom composé de *léopard*, » et *chameau*; car il est bigarré des taches d'un léopard, » et a le cou long comme un chameau : c'est une bête » moultbelle, de la plus douce nature qui soit, quasi » comme une brebis, et autant amiable que nulle autre » bête sauvage. Elle a la tête presque semblable à celle » d'un cerf, hormis la grandeur, mais portant de pe- » tites cornes mousses de six doigts de long, couvertes » de poil; mais en tant où il y a distinction de mâle à » la femelle, celles des mâles sont plus longues : mais » au demeurant, en tant le mâle que la femelle ont les » oreilles grandes comme d'une vache, la langue d'un » bœuf est noire, n'ayant point de dents dessus la mâ- » chelière; le cou long, droit et grêle; les crins déliés » et ronds; les jambes grêles, hautes, et si basses par » derrière, qu'elle semble être debout; ses pieds sont » semblables à ceux d'un bœuf; sa queue lui va pen- » dante jusque dessus les jarrets, ronde, ayant les poils » plus gros trois fois que n'est celui d'un cheval; elle » est fort grêle au travers du corps; son poil est blanc » et roux. Sa manière de fuir est semblable à celle d'un » chaucou; quand elle court, les deux pieds de devant » vont ensemble. Elle se couche le ventre contre terre, » et a une dureté à la poitrine et aux cuisses comme » un chameau. Elle ne saurait paître en terre, étant » debout, sans élargir grandement les jambes de devant, » encore est-ce avec grande difficulté; par quoi il est » aisé à croire qu'elle ne vit qu'aux champs, sinon des » branches des arbres, ayant le cou ainsi long, telle- » ment qu'elle pourrait arriver de la tête à la hauteur » d'une demi-pique. »

La description de Gillius me paraît encore mieux faite que celle de Belon. « J'ai vu, dit Gillius, trois girafes » au Caire; elles portent au dessus du front deux cornes » de six pouces de longueur, et au milieu du front un » tubercule élevé d'environ deux pouces, et qui res- » semble à une troisième corne. Cet animal a seize pieds » de hauteur lorsqu'il lève la tête; le cou seul a sept » pieds, et il a vingt-deux pieds depuis l'extrémité de la » queue jusqu'au bout du nez. Les jambes de devant et » de derrière sont à peu près d'égale hauteur; mais les » cuisses du devant sont si longues en comparaison de » celles de derrière, que le dos de l'animal paraît être » incliné comme un toit. Tout le corps est marqué de » grandes taches fauves, de figures à peu près quar- » rées..... Il a le pied fourchu comme le bœuf, la lèvre » supérieure plus avancée que l'inférieure, la queue me- » nue avec du poil à l'extrémité; il rumine comme le » bœuf, et mange comme lui de l'herbe; il a une cri- » nière comme le cheval, depuis le sommet de la tête » jusque sur le dos. Lorsqu'il marche, il semble qu'il » boite, non-seulement des jambes, mais des flancs, à » droite et à gauche alternativement; et lorsqu'il veut » paître ou boire à terre, il faut qu'il écarte prodigieu- » sement les jambes de devant. »

En recherchant dans les voyageurs ce qu'ils ont dit de la girafe, je les ai trouvés assez d'accord entr'eux : ils conviennent tous qu'elle peut atteindre avec sa tête à seize ou dix-sept pieds de hauteur, étant dans sa situation naturelle, c'est-à-dire, posée sur ses quatre pieds, et que les jambes du devant sont une fois plus hautes que celles de derrière; en sorte que, quand elle est assise sur sa croupe, il semble qu'elle soit entièrement debout. Ils conviennent aussi qu'à cause de cette disproportion, elle ne peut pas courir vite; qu'elle est

d'un naturel très-doux , et que par cette qualité , aussi bien que par toutes les autres habitudes physiques , et même par la forme du corps , elle approche plus de la figure et de la nature du chameau que de celle d'aucun autre animal ; qu'elle est du nombre des ruminans , et qu'elle manque , comme eux , de dents incisives à la mâchoire supérieure ; et l'on voit , par le témoignage de quelques-uns , qu'elle se trouve dans les parties méridionales de l'Afrique , aussi bien que dans celles de l'Asie.

Il est bien clair , par tout ce que nous venons d'exposer , que la girafe est d'une espèce unique et très-différente de toute autre : mais si on voulait la rapprocher de quelque autre animal , ce serait plutôt du chameau que du cerf ou du bœuf. Il est vrai qu'elle a deux petites cornes , et que le chameau n'en a point ; mais elle a tant d'autres ressemblances avec cet animal , que je ne suis pas surpris que quelques voyageurs lui aient donné le nom de *chameau des Indes*. D'ailleurs l'on ignore de quelle substance sont les cornes de la girafe , et par conséquent si par cette partie elle approche plus des cerfs que des bœufs ; et peut-être ne sont-elles ni du bois comme celles des cerfs , ni des cornes creuses comme celles des bœufs ou des chèvres. Qui sait si elles ne sont pas composées de poils réunis , comme celles des rhinocéros , ou si elles ne sont pas d'une substance et d'une texture particulière ? Il m'a paru que ce qui avait induit les nomenclateurs à mettre la girafe dans le genre des cerfs , c'est 1°. le prétendu passage de Belon , cité par Gesner , qui serait en effet décisif , s'il était réel. 2°. Il me semble que l'on a mal interprété les auteurs ou mal entendu les voyageurs lorsqu'ils ont parlé du poil de ces cornes ; l'on a cru qu'ils avaient voulu dire que les cornes de la girafe étaient velues comme le refait des cerfs , et delà on a conclu qu'elles étaient de

même nature : mais l'on voit au contraire , par les notes citées ci-dessus , que ces cornes de la girafe sont seulement environnées et surmontées de grands poils rudes , et non pas revêtues d'un duvet ou d'un velours , comme le refait du cerf ; et c'est ce qui pourrait porter à croire qu'elles sont composées de poils réunis , à peu près comme celles du rhinocéros ; leur extrémité , qui est mousse , favorise encore cette idée : et si l'on fait attention que dans tous les animaux qui portent des bois au lieu de cornes , tels que les élans , les rennes , les cerfs , les daims et les chevreuils , ces bois sont toujours divisés en branches ou andouillers , et qu'au contraire les cornes de la girafe sont simples et n'ont qu'une seule tige , on se persuadera aisément qu'elles ne sont pas de même nature , sans quoi l'analogie serait ici entièrement violée. Le tubercule au milieu de la tête , qui , selon les voyageurs , paraît faire une troisième corne , vient encore à l'appui de cette opinion ; les deux autres , qui ne sont pas pointues , mais mousses à leur extrémité , ne sont peut-être que des tubercules semblables au premier , et seulement plus élevés. Les femelles , disent tous les voyageurs , ont des cornes comme les mâles , mais un peu plus petites. Si la girafe était en effet du genre des cerfs , l'analogie se démentirait encore ici : car de tous les animaux de ce genre , il n'y a que la femelle du renne qui ait un bois ; toutes les autres femelles en sont dénuées , et nous en avons donné la raison. D'autre côté , comme la girafe , à cause de l'excessive hauteur de ses jambes , ne peut paître l'herbe qu'avec peine et difficulté , qu'elle se nourrit principalement et presque uniquement de feuilles et de boutons d'arbres , l'on doit présumer que les cornes , qui sont le résidu le plus apparent du superflu de la nourriture organique , tiennent de la nature de cette nourriture , et sont par conséquent d'une substan-

ce analogue au bois , et semblable à celle du bois de cerf. Le tems confirmera l'une ou l'autre de ces conjectures. Un mot de plus dans la description d'Hasselquist , si minutieuse d'ailleurs , aurait fixé ces doutes et déterminé nettement le genre de cet animal. Mais des écoliers , qui n'ont que la gamme de leur maître dans la tête , ou plutôt dans leur poche , ne peuvent manquer de faire des fautes , des bévues , des omissions essentielles , parce qu'ils renoncent à l'esprit qui doit guider tout observateur , et qu'ils ne voient que par une méthode arbitraire et fautive , qui ne sert qu'à les empêcher de réfléchir sur la nature et les rapports des objets qu'ils rencontrent , et desquels ils ne font que calquer la description sur un mauvais modèle. Comme dans le réel tout est différent l'un de l'autre , tout doit aussi être traité différemment ; un seul grand caractère bien saisi décide quelquefois , et souvent fait plus pour la connaissance de la chose que mille autres petits indices : dès qu'ils sont en grand nombre , ils deviennent nécessairement équivoques et communs , et dès-lors ils sont au moins superflus , s'ils ne sont pas nuisibles à la connaissance réelle de la nature , qui se joue des formules , échappe à toute méthode , et ne peut être aperçue que par la vue immédiate de l'esprit , ni jamais saisie que par le coup-d'œil du génie.

ADDITION A L'ARTICLE

DE LA GIRAFE.

M. Gordon, observateur très-éclairé, que nous avons cité plusieurs fois avec éloge , a fait un second voyage

dans l'intérieur de l'Afrique méridionale , il a vu et pris plusieurs girafes ; et les ayant examinées avec attention, il en a envoyé à M. Allemand un dessin que j'ai fait copier et graver ; nous y joindrons plusieurs détails intéressans sur les habitudes et la conformation de cet animal si remarquable par sa grandeur.

Les girafes se trouvent , dit-il , vers le vingt-huitième degré de latitude méridionale , dans les pays habités par des nègres , que les Hottentots appellent *Brinas* ou *Briquas* ; l'espèce ne paraît pas être répandue vers le sud au delà du vingt-neuvième degré , et ne s'étend à l'est qu'à cinq ou six degrés du méridien du Cap. Les Caffres , qui habitent les côtes orientales de l'Afrique , ne connaissent point les girafes ; il paraît aussi qu'aucun voyageur n'en a vu sur les côtes occidentales de ce continent , dont elles habitent seulement l'intérieur. Elles sont confinées dans les limites que nous venons d'indiquer vers le sud , l'est et l'ouest , et du côté du nord on les retrouve jusqu'en Abissinie , et même dans la haute Égypte.

Lorsque ces animaux sont debout et en repos , leur cou est dans une position verticale. Leur hauteur , depuis la terre jusqu'au dessus de la tête , est , dans les adultes , de quinze à seize pieds.

On a cru qu'en général la grande différence de hauteur qui se trouve entre le derrière et le devant de la girafe , provenait de l'inégalité de hauteur dans les jambes : mais M. Gordon a envoyé à M. Allamand tous les os d'une des jambes de devant et d'une des jambes de derrière ; elles sont à peu près de la même longueur , comme on pourra le voir par les dimensions rapportées à la fin de cet article , en sorte que l'inégalité des deux trains ne peut être attribuée à cette cause , mais provient de la grandeur des omoplates et des apophyses

épineuses des vertèbres du dos. L'os de l'omoplate a deux pieds de longueur , et les premières apophyses épineuses sont longues de plus d'un pied ; ce qui suffit pour que le train de devant soit plus élevé que celui de derrière d'environ un pied huit à neuf pouces.

La peau de la girafe est parsemée de taches rousses ou d'un fauve foncé sur un fond blanc. Ces taches sont très-près l'une de l'autre , et de figure rhomboïdale ou ovale et même ronde. La couleur de ces taches est moins foncée dans les femelles et dans les jeunes mâles que dans les adultes , et toutes en général deviennent plus brunes et même noires à mesure que l'animal vieillit. Pline a écrit que le caméléopard , qui est le même animal que la girafe , avait des taches blanches sur un fond roussâtre ; et en effet lorsqu'on voit de loin une girafe , elle paraît presque entièrement rousse , parce que les taches sont beaucoup plus grandes que les espaces qu'elles laissent entr'elles , de façon que ces intervalles semblent être des taches blanches semées sur un fond roussâtre. La forme de la tête de la girafe a quelque ressemblance avec celle de la tête d'une brebis : sa longueur est de plus de deux pieds ; le cerveau est très-petit ; elle est couverte de poils parsemés de taches semblables à celles du corps , mais plus petites. La lèvre supérieure dépasse l'inférieure de plus de deux pouces ; il y a huit dents incisives assez petites dans la mâchoire inférieure ; et , comme dans tout autre animal ruminant , il ne s'en trouve point dans la mâchoire supérieure.

Joseph Barbaro , cité par Aldrovande , a écrit que la girafe a une langue ronde , déliée , violette , longue de deux pieds , et qu'elle s'en sert comme d'une main pour cueillir les feuilles dont elle se nourrit ; mais c'est une erreur , et M. Gordon a reconnu dans toutes les girafes qu'il a prises et disséquées , que la langue de ces ani-

maux ressemble par la forme et la substance à la langue des gazelles ; et il a reconnu aussi que leur structure intérieure est à peu près la même , et que la vésicule du fiel est fort petite.

Les yeux sont grands , bien fendus , brillans , et le regard en est doux. Leur plus long diamètre est de deux pouces neuf lignes , et les paupières sont garnies de poils longs et roides en forme de cils ; et il n'y a point de larmier au bas des yeux.

La girafe porte au dessus du front deux cornes un peu inclinées en arrière. Nous avions déjà pensé , d'après celle que M. Allamand nous avait envoyée , qu'elles ne tombaient pas chaque année comme les bois des cerfs , mais qu'elles étaient permanentes comme celles des bœufs , des beliers , etc. Notre opinion a été entièrement confirmée par les observations de M. Allamand sur une tête décharnée qu'il a dans sa collection. Les cornes de la girafe sont une excroissance de l'os du front , dont elles font partie , et sur lequel elles s'élèvent à la hauteur de sept pouces ; leur circonférence à la base est de plus de neuf pouces , leur extrémité est terminée par une espèce de gros bouton. Elles sont recouvertes d'une peau garnie de poils noirs , et plus longs vers l'extrémité , où ils forment une sorte de pinceau qui manque cependant à plusieurs individus , vraisemblablement parce qu'ils les usent en se frottant contre les arbres. Ainsi les cornes de la girafe ne sont pas des bois , mais des cornes comme celles des bœufs , et elles n'en diffèrent que par leur enveloppe , les cornes des bœufs étant renfermées dans une substance cornée , et celles de la girafe étant seulement recouvertes d'une peau garnie de poils.

Indépendamment de ces deux cornes , il y a au milieu du front un tubercule qu'on prendrait , au premier

coup d'œil, pour une troisième corne, mais qui n'est qu'une excroissance spongieuse de l'os frontal, d'environ quatre pouces de diamètre sur deux pouces de hauteur. La peau qui le couvre est quelquefois calleuse et dégarnie de poils, à cause de l'habitude qu'ont ces animaux de frotter leur tête contre les arbres.

Les oreilles ont huit à neuf pouces de longueur; et l'on remarque entre les oreilles et les cornes deux protubérances composées de glandes qui forment un assez gros volume.

Le cou a six pieds de longueur; ce qui donne à chaque vertèbre une si grande épaisseur, que le cou ne peut guère se fléchir. Il est à l'extérieur garni en dessus d'une crinière qui commence à la tête, et qui se termine au dessus des épaules dans les adultes, mais qui s'étend jusqu'au milieu du dos dans les jeunes girafes. Les poils qui la composent sont longs de trois pouces, et forment des touffes alternativement plus ou moins foncés.

La partie du dos qui est près des épaules est fort élevée; il s'abaisse ensuite; il se relève et se rabaisse encore vers la queue, qui est très-mince et a deux pieds de longueur. Elle est couverte de poils très-courts, et son extrémité est garnie d'une touffe de poils noirs aplatis, très-forts et longs de deux pieds. Les Nègres se servent de ces crins de girafe pour lier les anneaux de fer et de cuivre qu'ils portent en forme de bracelet.

Le ventre, élevé au dessus de terre de cinq pieds sept pouces vers la poitrine, et seulement de cinq pieds vers les jambes de derrière, est couvert de poils blanchâtres. Les jambes sont tachetées comme le reste du corps, jusqu'au canon, qui est sans tache et d'un blanc sale.

Les sabots sont beaucoup plus hauts par devant que par derrière, et ne sont point surmontés d'ergots comme dans les autres animaux à pieds fourchus.

D'après toutes les comparaisons que l'on a pu faire entre les mâles et les femelles, soit pour la forme, soit pour les couleurs, on n'y a pas trouvé de différence sensible; et il n'y en a qu'une qui est réelle, c'est celle de la grandeur, les femelles étant toujours plus petites que les mâles. Elles ont quatre mamelles, et cependant ne portent ordinairement qu'un petit; ce qui s'accorde avec ce que nous savons de tous les grands animaux, qui communément ne produisent qu'un seul petit à chaque portée.

Quoique le corps de ces animaux paraisse disproportionné dans plusieurs de leurs parties, ils frappent cependant les regards, et attirent l'attention par leur beauté, lorsqu'ils sont debout et qu'ils relèvent leur tête. La douceur de leurs yeux annonce celle de leur naturel. Ils n'attaquent jamais les autres animaux, ne donnent point de coups de tête, comme les beliers; et ce n'est que quand ils sont aux abois, qu'ils se défendent avec les pieds, dont ils frappent alors la terre avec violence.

Le pas de la girafe est un amble; elle porte ensemble le pied de derrière et celui de devant du même côté; et, dans sa démarche, le corps paraît toujours se balancer. Lorsqu'elle veut précipiter son mouvement, elle ne trotte pas, mais galope en s'appuyant sur les pieds de derrière; et alors, pour maintenir l'équilibre, le cou se porte en arrière lorsqu'elle élève ses pieds de devant, et en avant lorsqu'elle les pose à terre: mais en général les mouvemens de cet animal ne sont pas très-vifs; cependant, comme ses jambes sont très-longues, qu'elle fait de très-grands pas, et qu'elle peut marcher de suite pendant très-long-tems, il est difficile de la suivre et de l'atteindre même avec un bon cheval.

Ces animaux sont fort doux, et l'on peut croire qu'il

est possible de les apprivoiser et de les rendre domestiques ; néanmoins ils ne le sont nulle part , et dans leur état de liberté ils se nourrissent des feuilles et des fruits des arbres , que , par la conformation de leur corps et la longueur de leur cou , ils saisissent avec plus de facilité que l'herbe qui est sous leurs pieds , et à laquelle ils ne peuvent atteindre qu'en pliant les genoux.

Leur chair , sur-tout celle des jeunes , est assez bonne à manger , et leurs os sont remplis d'une moëlle que les Hottentots trouvent exquise : aussi vont-ils souvent à la chasse des girafes , qu'ils tuent avec leurs flèches empoisonnées. Le cuir de ces animaux est épais d'un demi pouce. Les Africains s'en servent à différens usages ; ils en font des vases où ils conservent de l'eau.

Les girafes habitent uniquement dans les plaines : elles vont en petites troupes de cinq ou six , et quelquefois de dix ou douze ; cependant l'espèce n'est pas très-nombreuse. Quand elles se reposent , elles se couchent sur le ventre ; ce qui leur donne des callosités au bas de la poitrine et aux jointures des jambes.

LE ZÈBRE.

LE zèbre est peut-être de tous les animaux quadrupèdes le mieux fait et le plus élégamment vêtu. Il a la figure et les grâces du cheval, la légèreté du cerf, et la robe rayée de rubans noirs et blancs, disposés alternativement avec tant de régularité et de symétrie, qu'il semble que la nature ait employé la règle et le compas pour la peindre : ces bandes alternatives de noir et de blanc sont d'autant plus singulières, qu'elles sont étroites, parallèles et très-exactement séparées, comme dans une étoffe rayée ; que d'ailleurs elles s'étendent non-seulement sur le corps, mais sur la tête, sur les cuisses et les jambes, et jusque sur les oreilles et la queue ; en sorte que de loin cet animal paraît comme s'il était environné partout de bandelettes qu'on aurait pris plaisir et employé beaucoup d'art à disposer régulièrement sur toutes les parties de son corps ; elles en suivent les contours et en marquent si avantageusement la forme, qu'elles en dessinent les muscles en s'élargissant plus ou moins sur les parties plus ou moins charnues et plus ou moins arrondies. Dans la femelle, ces bandes sont alternativement noires et blanches ; dans le mâle, elles sont noires et jaunées, mais toujours d'une nuance vive et brillante sur un poil court, fin et fourni, dont le lustre augmente encore la beauté des couleurs. Le zèbre est en général plus petit que le cheval et plus grand que l'âne ; et quoiqu'on l'ait souvent comparé à ces deux animaux, qu'on l'ait même appelé *cheval sauvage* et *âne rayé*, il n'est la copie ni de l'un

ni de l'autre , et serait plutôt leur modèle , si dans la nature tout n'était pas également original , et si chaque espèce n'avait pas un droit égal à la création.

Le zèbre n'est donc ni un cheval ni un âne , il est de son espèce ; car nous n'avons pas appris qu'il se mêle et produise avec l'un ou l'autre , quoique l'on ait souvent essayé de les approcher. On a présenté des ânesses en chaleur à celui qui existait encore en 1761 à la ménagerie de Versailles , il les a dédaignées , ou plutôt il n'en a été nullement ému ; du moins le signe extérieur de l'émotion n'a point paru : cependant il jouait avec elles et les montait , mais sans érection ni hennissement , et on ne peut guère attribuer cette froideur à une autre cause qu'à la disconvenance de nature ; car ce zèbre , âgé de quatre ans , était , à tout autre exercice , fort vif et très-léger. ¹

M. Allamand m'a fait connaître au sujet de ces animaux un fait aussi singulier qu'intéressant. Mylord Clive , dit-il , en revenant de l'Inde , a amené avec lui une femelle zèbre dont on lui avait fait présent au cap de Bonne-Espérance ; après l'avoir gardée quelque tems dans son parc en Angleterre , il lui donna un âne pour essayer s'il n'y aurait point d'accouplement entre ces animaux : mais cette femelle zèbre ne voulut point s'en laisser approcher. Mylord;s'avisa de faire peindre cet âne comme un zèbre : la femelle , dit-il , en fut la dupe , l'accouplement se fit , et il en est né un poulain parfaitement semblable à sa mère , et qui peut-être vit encore. La chose a été rapportée à M. Allamaud par le général Carnat , ami particulier de mylord Clive , et lui a été confirmée par le mylord Clive fils. Milord Pitt a eu aussi la bonté de m'en écrire dans les termes suivans :

« Feu milord Clive avait une très-belle femelle de zèbre que j'ai vue à Clennoni , l'une de ses maisons de campagne , avec un poulain mâle (*foal*) , provenant d'elle , qui n'avait pas encore un an d'âge , et qui avait été produit par le stratagème suivant. Lorsque la femelle zèbre fut en chaleur , on essey plusieurs fois de lui présenter un âne , qu'elle refusa constamment d'admettre : mylord Clive pensa qu'en faisant peindre cet âne , qui était de couleur ordinaire , et en imi-

Le zèbre n'est pas l'animal que les anciens nous ont indiqué sous le nom d'*onagre*. Il existe dans le levant , dans l'orient de l'Asie et dans la partie septentrionale de l'Afrique , une très-belle race d'ânes , qui , comme celles des plus beaux chevaux , est originaire d'Arabie : cette race diffère de la race commune par la grandeur du corps , la légèreté des jambes et le lustre du poil ; ils sont de couleur uniforme , ordinairement d'un beau gris de souris , avec une croix noire sur le dos et sur les épaules ; quelquefois ils sont d'un gris plus clair avec une croix blonde. Ces ânes d'Afrique et d'Asie , quoique plus beaux que ceux d'Europe , sortent également des *onacres* ou *ânes sauvages* , qu'on trouve encore en assez grande quantité dans la Tartarie orientale et méridionale , la Perse , la Syrie , les îles de l'Archipel et

tant les couleurs du zèbre mâle , on pourrait tromper la femelle : ce qui réussit si bien , qu'elle produisit le poulain dont on vient de parler.

« J'ai été dernièrement , c'est-à-dire , cet été 1778 , à Clennom pour m'informer de ce qu'étaient devenus la femelle zèbre et son poulain , et on m'a dit que la mère était morte , et que le poulain avait été envoyé à une terre assez éloignée de mylord Clive , où l'on a souvent essayé de le faire accoupler avec des ânesses , mais qu'il n'en a jamais rien résulté. »

Je ferai cependant sur ces faits une légère observation , c'est que j'ai de la peine à croire que la femelle zèbre ait reçu l'âne uniquement à cause de son bel habit , et qu'il y a toute apparence qu'on le lui a présenté dans un moment où elle était en meilleure disposition que les autres fois. Il faudrait d'ailleurs un grand nombre d'expériences , tant avec le cheval qu'avec l'âne , pour décider si le zèbre est plus près de l'un que de l'autre. Sa production avec l'âne indiquerait qu'il est aussi près que le cheval de l'espèce de l'âne ; car on sait que le cheval produit avec l'ânesse , et que l'âne produit avec la jument : mais il reste à reconnaître , par l'expérience , si le cheval ne produirait pas aussi bien que l'âne avec la femelle zèbre , et si le zèbre mâle ne produirait pas avec la jument et avec l'ânesse. C'est au cap de Bonne-Espérance que l'on pourrait tenter ces accouplemens avec succès.

toute la Mauritanie. Les onagres ne diffèrent des ânes domestiques que par les attributs de l'indépendance et de la liberté ; ils sont plus forts et plus légers , ils ont plus de courage et de vivacité : mais ils sont les mêmes pour la forme du corps ; ils ont seulement le poil beaucoup plus long , et cette différence tient encore à leur état ; car nos ânes auraient également le poil long , si l'on n'avait pas soin de les tondre à l'âge de quatre ou cinq mois : les ânes ont , dans les premiers tems , le poil long , à peu près comme les jeunes ours. Le cuir des ânes sauvages est aussi plus dur que celui des ânes domestiques : on assure qu'il est chargé partout de petits tubercules , et que c'est avec cette peau des onagres qu'on fait dans le levant le cuir ferme et grenu qu'on appelle *chagrin* , et que nous employons à différens usages. Mais ni les onagres ni les beaux ânes d'Arabie ne peuvent être regardés comme la souche de l'espèce du zèbre , quoiqu'ils en approchent par la forme du corps et par la légèreté ; jamais on n'a vu ni sur les uns , ni sur les autres , la variété régulière des couleurs du zèbre : cette belle espèce est singulière et unique dans son genre. Elle est aussi d'un climat différent de celui des onagres , et ne se trouve que dans les parties les plus orientales et les plus méridionales de l'Afrique , depuis l'Éthiopie jusqu'au cap de Bonne-Espérance , et delà jusqu'au Congo : elle n'existe ni en Europe , ni en Asie , ni en Amérique , ni même dans toutes les parties septentrionales de l'Afrique. Ceux que quelques voyageurs disent avoir trouvés au Brésil , y avaient été transportés d'Afrique ; ceux que d'autres racontent avoir vus en Perse et en Turquie , y avaient été amenés d'Éthiopie : et enfin ceux que nous avons vus en Europe , sont presque tous venus du cap de Bonne-Espérance : cette pointe de l'Afrique est leur

vrai climat , leur pays natal , où ils sont en grande quantité , et où les Hollandais ont employé tous leurs soins pour les dompter et pour les rendre domestiques , sans avoir jusqu'ici pleinement réussi. Celui que nous avons vu , et qui a servi de sujet pour notre description , était très-sauvage lorsqu'il arriva à la ménagerie du roi , et il ne s'est jamais entièrement apprivoisé : cependant on est parvenu à le monter ; mais il fallait des précautions , deux hommes tenaient la bride pendant qu'un troisième était dessus : il avait la bouche très-dure , les oreilles si sensibles , qu'il ruait dès qu'on voulait les toucher. Il était rétif comme un cheval vicieux , et têtu comme un mulet. Mais peut-être le cheval sauvage et l'onagre sont aussi peu traitables , et il y a toute apparence que si l'on accoutumait dès le premier âge le zèbre à l'obéissance et à la domesticité , il deviendrait aussi doux que l'âne et le cheval , et pourrait les remplacer tous deux.

DU NIL-GAUT.

CET animal est celui que plusieurs voyageurs ont appelé *bœuf gris du Mogol*, quoiqu'il soit connu sous le nom de *nil-gaut* dans plusieurs endroits de l'Inde.

Quoique le nil-gaut tienne du cerf par le cou et la tête, et du bœuf par les cornes et la queue, il est néanmoins plus éloigné de l'un et de l'autre de ces genres que de celui des gazelles ou des grandes chèvres. Les climats chauds de l'Asie et ceux de l'Afrique sont ceux où les grandes espèces des gazelles et des chèvres sont plus multipliées : on trouve dans les mêmes lieux, ou à peu de distance les uns des autres, le condoma, le bubalc, le koba, et le nil-gaut dont il est ici question. L'espèce de barbe qu'il a sous le cou et le poitrail, la disposition de son pied et de ses sabots, plusieurs autres rapports de conformation avec les grandes chèvres, le rapprochent de cette famille plus que de celle des cerfs ou de celle des bœufs; et dans les animaux d'Europe, c'est au chamois qu'on pourrait le comparer plutôt qu'à tout autre animal : mais dans la réalité, le nil-gaut est seul de son genre, et d'une espèce particulière qui ne tient au genre du bœuf, du cerf, de la chèvre, de la gazelle et du chamois, que par quelques caractères ou rapports particuliers. Il a, comme tous ces animaux, la faculté de ruminer; il court de mauvaise grâce et plus mal que le cerf, quoiqu'il ait la tête et l'encolure aussi légères : mais ses jambes sont plus massives et plus inégales en hauteur; celles de derrière étant considérablement plus courtes que celles de devant, il porte la queue ho-



1.



2.

De Sève, Del.

L'Épino, Dir. ex.

1 LA GAZELLE . 2 LE NILGAUT MALE .

horizontalement en courant , et la tient basse et entre les jambes lorsqu'il est en repos. Le mâle a des cornes , et la femelle n'en a point ; ce qui le rapproche encore du genre des chèvres , dans lequel d'ordinaire la femelle n'a point de cornes : celles du nil-gaut sont creuses , et ne tombent pas comme le bois des cerfs , des daims et des chevrenils ; caractère qui le sépare absolument de ce genre d'animaux. Comme il vient d'un pays où la chaleur est plus grande que dans notre climat , il sera peut-être difficile de le multiplier ici : ce serait néanmoins une bonne acquisition à faire , parce que cet animal , quoique vif et vagabond comme les chèvres , est assez doux pour se laisser régir , et qu'il donnerait , comme elles , de la chair mangeable , du bon suif et des peaux plus épaisses et plus fermes. La femelle est actuellement plus brune que le mâle , et paraît plus jeune : mais elle deviendra peut-être de la même couleur grise avec l'âge.

Voici le détail de la description que j'ai faite de ces deux animaux avec M. de Sève , qui les a dessinés. Le mâle était de la grandeur d'un cerf de taille moyenne ; les cornes n'avaient que six pouces de longueur , sur deux pouces neuf lignes de grosseur à la base. Il n'y avait point de dents incisives à la mâchoire supérieure ; celles de la mâchoire inférieure étaient larges et peu longues : il y a un espace vide entre elles et les machelières. Le train de derrière , dans le mâle , est plus bas que celui de devant , et l'on voit une espèce de bosse ou d'élévation sur les épaules , et cet endroit est garni d'une petite crinière qui prend du sommet de la tête et finit au milieu du dos ; sur la poitrine se trouve une touffe de longs poils noirs. Le pelage de tout le corps est d'un gris d'ardoise : mais la tête est garnie d'un poil plus fauve , mêlé de grisâtre , et le tour

des yeux d'un poil fauve clair ; avec une petite tache blanche à l'angle de chaque œil ; le dessus du nez brun ; les nascaux sent noirs avec une bande blanche à côté. Les oreilles sont fort grandes et larges , rayées de trois bandes noires vers leurs extrémités ; la face extérieure de l'oreille est d'un gris roussâtre , avec une tache blanche à l'extrémité. Le sommet de la tête est garni d'un poil noir , mêlé de brun , qui forme , sur le haut du front , une espèce de fer-à-cheval ; il y a sous le cou , près de la gorge , une grande tache blanche ; le ventre est gris d'ardoise comme le corps. Les jambes de devant et les cuisses sont noires sur la face extérieure , et d'un gris plus foncé que celui du corps sur la face intérieure. Le pied est court et ressemble à celui du cerf ; les sabots en sont noirs : il y a , sur la face externe des pieds de devant , une tache blanche , et sur l'interne deux autres taches de même couleur. Les jambes de derrière sont beaucoup plus fortes que celles de devant : elles sont couvertes de poils noirâtres , avec deux grandes taches blanches sur les pieds , tant en dehors qu'en dedans ; et plus bas il y a de grands poils châains qui forment une touffe frisée. La queue est d'un gris d'ardoise vers le milieu , et blanche sur les côtés ; elle est terminée par une touffe de grands poils noirs ; le dessous est en peau nue. Les poils blancs des côtés de la queue sont fort longs , et ne sont point couchés sur la peau comme ceux des autres parties du corps ; ils s'étendent au contraire en ligne droite de chaque côté. Le fourreau de la verge est peu apparent , et l'on a observé que le jet de l'urine est fort petit dans le mâle.

Sa couleur. La couleur est , en général , cendrée ou grise , d'après le mélange des poils noirs et blancs : la plupart de ces poils sont à moitié noirs et à moitié blancs ; la partie blanche se trouve du côté de la racine. La cou

leur de ses jambes est plus foncée que celle du corps : on en peut dire de même de la tête, avec cette singularité que cette couleur plus foncée n'y est pas générale, mais seulement dans quelques parties qui sont presque toutes noires; dans quelques autres endroits, dont nous parlerons plus bas, le poil est d'une belle couleur blanche.

Le tronc. La hauteur de son dos, où il y a une légère éminence au dessus de l'omoplate, est de quatre pieds un pouce (anglais); et à la partie la plus élevée immédiatement derrière les reins, cette hauteur n'est que de quatre pieds; la longueur du tronc en général, vu de profil depuis la racine du cou jusqu'à l'origine de la queue, est d'environ quatre pieds, ce qui est à peu près la hauteur de l'animal; de façon que, vu de profil, et lorsque ses jambes sont parallèles, son dos et ses membres forment les trois côtés d'un carré, dont le terrain sur lequel il est placé, fait le quatrième. Il a quatre pieds dix pouces de circonférence immédiatement derrière les épaules, et quelque chose de plus au devant des jambes de derrière; mais cette dernière dimension doit varier beaucoup, comme on l'imagine bien, selon que l'animal a le corps plus ou moins plein de nourriture.

Son poil. Le poil sur le corps est, en général, plus rare, plus fort et plus roide que celui du bœuf; sous le ventre et aux parties supérieures de ses muscles, il est plus long et plus doux que sur les côtés et sur le dos; tout le long du cou et de l'épine du dos, jusqu'à la partie postérieure de l'élévation qui est au dessus des omoplates, le poil est plus noir, plus long et plus redressé, formant une espèce de courte crinière rare et élevée; les régions ombilicales et hypogastriques du ventre, l'intérieur des cuisses, et toutes les parties qui sont recouvertes par la queue, sont blanches; le pré-

puce n'est point marqué par une touffe de poils , et ce prépuce ne saille que très-peu.

Les testicules. Les testicules sont oblongs , et pendans comme dans le taureau ; la queue descend jusqu'à deux pouces au dessus de l'os du talon ; l'extrémité en est ornée de longs poils noirs , ainsi que de quelques poils blancs , particulièrement du côté de l'intérieur : la queue , sur cette face intérieure , n'est point garnie de poils , excepté , comme on vient de le dire , vers son extrémité ; mais , à droite et à gauche , il y a une bordure de longs poils blancs.

Les jambes. Les jambes sont minces en proportion de leur longueur , non pas autant que celles de notre cerf , mais plus que celles de nos taureaux ; les jambes de devant ont un peu plus de deux pieds sept pouces de long. Il y a une tache blanche sur la partie de devant de chaque pied , presque immédiatement au dessus de chaque sabot , et une autre tache blanche plus petite au devant du canon , et au dessus de chacune il y a une touffe remarquable de longs poils blancs , qui tourne autour en forme de boucles pendantes. Les sabots des jambes de devant paraissent être d'une longueur trop grande : cette singularité était fort remarquable dans chacun des cinq nil-gauts que j'ai vus ; cependant on conjecture que cela venait d'avoir été renfermés , et en l'examinant dans l'animal mort , la conjecture s'est trouvée fondée.

Le cou. Le cou est long et mince comme dans le cerf ; il y a à la gorge une belle tache de poils blancs de la forme d'un bouclier ; et plus bas , au commencement de l'arrondissement du cou , il y a une touffe de longs poils noirs en forme de barbe.

La tête. La tête est longue et mince ; sa longueur depuis les cernes jusqu'à l'extrémité du nez , est d'en-

viron un pied deux pouces trois quarts ; la cloison qui sépare les narines , avait été percée pour y passer une corde ou une bride , selon la manière des Orientaux d'attacher et de mener le bétail.

La bouche. La fente de la bouche est longue , et la mâchoire inférieure est blanche ; dans toute l'étendue de cette fente , la mâchoire supérieure n'est blanche qu'aux narines.

Les dents. Il y a six dents molaires de chaque côté des mâchoires , et huit incisives à la mâchoire inférieure ; la première des incisives est fort large , et les autres plus petites en proportion de ce qu'elles sont placées plus en avant ou en arrière.

Les yeux. Les yeux , en général , sont d'une couleur foncée ; car toute la partie de la conjonctive qu'on peut voir , est de cette couleur : de profil , la cornée et tout ce qu'on peut voir au travers , paraît bleu comme l'acier bruni ; la pupille est ovale et transversalement oblongue , et l'iris est presque noir.

Les oreilles. Les oreilles sont grandes et belles ; elles ont plus de sept pouces de long , et s'élargissent considérablement vers leurs extrémités ; elles sont blanches à leurs bords et dans l'intérieur , excepté dans l'endroit où deux bandes noires marquent le creux de l'oreille.

Les cornes. Les cornes ont sept pouces de long ; elles ont six pouces de tour à leur origine , et diminuent par degrés ; elles se terminent en une pointe mousse. Elles ont à leur origine trois faces plates , séparées par autant d'angles : l'un de ces angles est en devant de la corne , et par conséquent l'une des faces en forme le derrière ; mais cette forme triangulaire diminue peu à peu , et se perd vers l'extrémité. Il y a sur la base , à l'origine des cornes , de légers plis ou rides circulaires ,

dont le nombre correspond à l'âge de l'animal. La corne, depuis la base jusqu'en haut, en est unie, et le bout est d'une couleur fort foncée. Ces cornes s'élèvent en haut et en avant, formant un angle fort obtus avec le front ou la face; elles sont légèrement courbées; la concavité en est tournée vers l'intérieur et un peu en devant; leur intervalle, à leur origine, est de trois pouces un quart, à leur sommet de six pouces un quart, et dans l'intervalle du milieu un peu moins de six pouces.

Sa nourriture. Il mange de l'avoine, mais pas avidement; il aime mieux l'herbe et le foin: cependant ce qu'il aime encore davantage, c'est le pain de froment, qu'il mange toujours avec délices. Quand il est altéré, il boit jusqu'à huit pintes d'eau.

Sa fiente. Sa fiente est en forme de petites boules rondes de la grosseur d'une noix muscade.

Ses mœurs. Quoiqu'on m'eût rapporté qu'il était extrêmement farouche, j'ai trouvé, tant que j'ai eu en ma garde, que c'était, dans le fond, un animal très-doux, et qui paraissait aimer qu'on se familiarisât avec lui, léchant toujours la main de celui qui le flattait ou qui lui présentait du pain, et n'ayant jamais tenté de se servir de ses armes pour blesser qui que ce soit. Le sens de l'odorat dans cet animal paraît très-fin, et semble le guider dans tous ses mouvemens; quand quelque personne l'approche, il la flaire en faisant un certain bruit: il en faisait autant quand on lui apportait à boire ou à manger; et il était si facilement offensé par une odeur extraordinaire, ou si circonspect, qu'il ne voulait pas goûter le pain que je lui présentais, lorsque ma main avait touché de l'huile de térébenthine, ou quelques liqueurs spiritueuses.

Sa manière de se battre est fort singulière; mylord Clive l'a observée sur deux mâles qui avaient été enfer-

més dans une petite enceinte, et il me l'a racontée comme il suit : » Étant encore à une distance considérable l'un de l'autre, ils se préparèrent au combat en tombant sur leurs genoux de devant, et s'avancèrent l'un vers l'autre d'un pas assez rapide, en tortillant toujours et agenouillés de cette manière; et quand ils furent arrivés à quelques pas de distance, ils firent un saut, et s'élançèrent l'un contre l'autre ».

Pendant tout le tems que j'en eus deux dans mon écurie, je remarquai que, toutes les fois qu'on voulait les toucher, ils tombaient sur leurs genoux de devant; ce qui leur arrivait même quelquefois lorsque je m'avancais devant eux; mais, comme ils ne s'élançaient jamais contre moi, j'étais si loin de penser que cette posture annonçait leur colère ou une disposition au combat, que je la regardais au contraire comme une expression de timidité ou d'une grande douceur, ou même d'humilité.

La femelle. La femelle diffère tellement du mâle, qu'à peine pourrait-on les croire de la même espèce: elle est beaucoup plus petite; elle ressemble, par sa forme et par sa couleur jaunâtre, à une jeune biche, et n'a point de cornes: elle a quatre tettes, et l'on croit qu'elle porte neuf mois; quelquefois elle produit deux petits, mais le plus souvent elle n'en fait qu'un. Le nil-gaut mâle, étant jeune, ressemble beaucoup par sa couleur à la femelle, et par conséquent à un jeune cerf.

Son espèce. Lorsqu'on nous présente un nouvel animal, il est souvent fort difficile, et quelquefois même impossible, de déterminer son espèce uniquement par ses caractères extérieurs; mais, lorsque cet animal est disséqué par un anatomiste habile dans l'anatomie comparée, alors la question se décide communément avec certitude.

D'après les caractères extérieurs uniquement, je soup-

çonnai ou plutôt je crus que le nil-gaut était un animal particulier et d'une espèce distincte. Quelques-uns de mes amis le prirent pour un cerf; mais je fus convaincu qu'il n'était pas de ce genre, par la permanence de ses cornes qui ne tombent pas. D'autres pensèrent que c'était une antilope: mais les cornes et la grandeur de l'animal me firent croire encore que ce n'en était pas une; et il avait tant de rapport par sa forme, particulièrement la femelle, avec le cerf, que je ne pouvais pas le regarder comme du même genre que le taureau. Dans le tems du rut, on mit un de ces mâles nil-gaut avec une biche; mais on ne remarqua ni amour, ni même aucune attention particulière, entre ces deux animaux. Enfin, l'un de ces animaux étant mort, je fus assuré par mon frère, qui l'a disséqué, et qui a disséqué presque tous les quadrupèdes connus, que le nil-gaut est un animal d'une espèce nouvelle.

Son histoire. Plusieurs de ces animaux mâles et femelles ont été apportés en Angleterre depuis quelques années: les premiers furent envoyés de Bombay en présent à mylord Clive: ils arrivèrent au mois d'août 1767; il y en avait un mâle et l'autre femelle, et ils continuèrent de produire dans ce pays-ci chaque année. Quelque tems après, on en amena deux autres qui furent présentés à la reine par M. Sukivan; et cette princesse, étant toujours disposée à encourager toute espèce de recherches curieuses et utiles dans l'histoire naturelle, me fit donner la permission de les garder pendant quelque tems; ce qui me mit à portée, non-seulement de pouvoir les décrire et d'en avoir une peinture bien exacte, mais encore de disséquer, avec le secours de mon frère, l'animal mort, et d'en conserver la peau et le squelette. Mylord Clive a eu la bonté de me donner tous les éclaircissemens qu'il a pu me

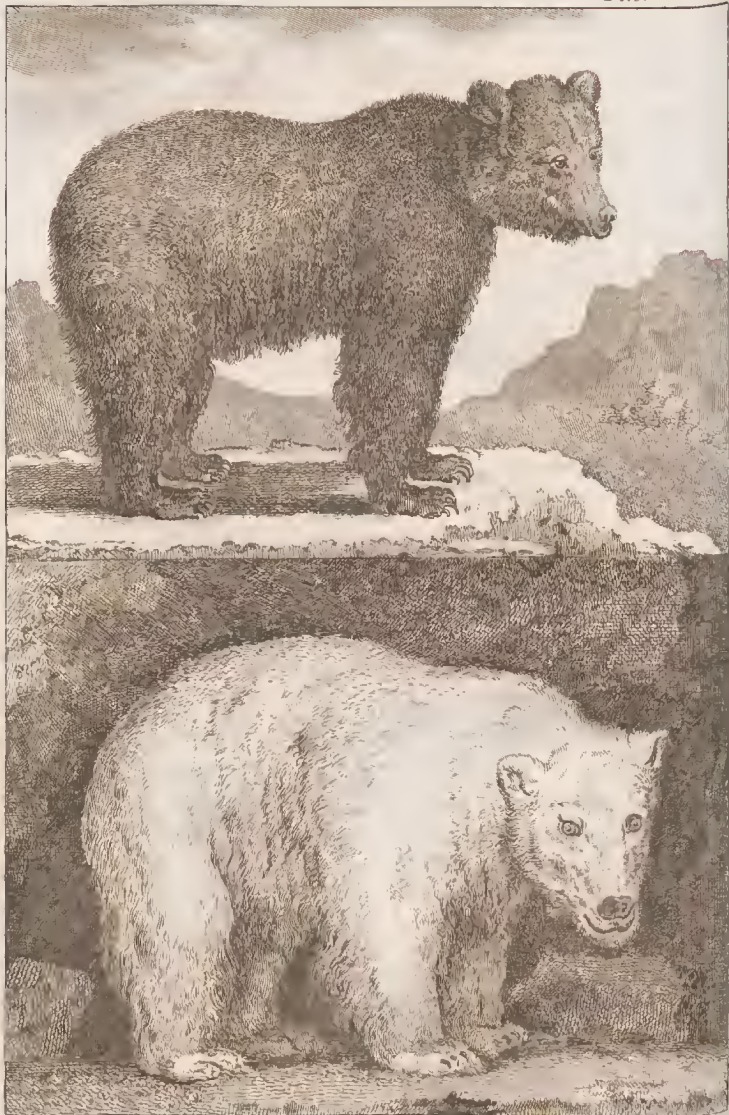
fournir pour en faire l'histoire , ainsi que le général Carnat , et quelques autres personnes.

Ces animaux sont regardés comme des raretés dans tous les établissemens que nous avons dans l'Inde ; ils y sont amenés de l'intérieur du pays en présent aux nababs et autres personnes considérables. Le lord Clive, le général Carnat , M. Walsh , M. Watts , et beaucoup d'autres personnes qui ont vu une grande partie de l'Inde , m'ont tous dit qu'ils ne l'avaient jamais vu sauvage. Bernier , autant que je l'ai pu découvrir , est le seul auteur qui en fasse mention. Dans le quatrième volume de ses mémoires , il fait le récit d'un voyage qu'il entreprit en 1664 , depuis Delhi jusqu'à la province de Cachemire , avec l'empereur mogol Aurengzeb , qui alla dans ce paradis terrestre , comme le regardent les Indiens , pour éviter les chaleurs de l'été. En parlant de la chasse , qui faisait l'amusement de l'empereur dans ce voyage , il décrit , parmi plusieurs autres animaux , le nil-gaut , mais sans rien dire de plus de cet animal , sinon que quelquefois l'empereur en tuait un si grand nombre , qu'il en distribuait des quartiers tout entiers à tous ses *omrahs* ; ce qui montre qu'ils étaient en grand nombre , sauvages dans cette contrée , et qu'on en regardait la chair ou la viande comme fort bonne ou délicateuse.

Ceci paraît s'accorder avec la rareté de ces animaux au Bengale , à Madras et à Bombay. Cachemire est une des provinces les plus septentrionales de l'empire du Mogol ; et ce fut en allant de Delhi vers cette province , que Bernier vit l'empereur les chasser.

Son nom. Le mot *nil-ghau* (car telles sont les lettres composantes de ce nom qui correspondent au persan) , quoique prononcé comme s'il était écrit *neel-gau* (en français *nil-ga*) , signifie une *vache bleue* , ou plutôt

un *taureau bleu*, *gau* étant masculin. Le mâle de ces animaux a en effet de justes titres à ce nom, non-seulement par rapport à sa ressemblance avec le taureau, mais encore par la teinte bleuâtre qui se fait remarquer sensiblement dans la couleur de son corps; mais il n'en est nullement de même de la femelle, qui a beaucoup de ressemblance, et quant à la couleur et quant à la forme, avec notre cerf. Les nil-gauts qui sont venus en Angleterre, ont été presque tous apportés de Surate ou de Bombay, et ils paraissent moins rares dans cette partie de l'Inde que dans le Bengale; ce qui donne lieu de conjecturer qu'ils pourraient être indigènes dans la province de Guzarate, l'une des provinces les plus occidentales de l'empire du Mogol, étant située au nord de Surate, et s'étendant jusqu'à l'océan indien.



De Sève, Del.

L'Épinois, Sculp.

1 L'OURS BRUN des Alpes. 2 L'OURS BLANC terrestre.

L'OURS.

IL n'y a aucun animal , du moins de ceux qui sont assez généralement connus , sur lequel les auteurs d'histoire naturelle aient autant varié que sur l'ours : leurs incertitudes , et même leurs contradictions sur la nature et les mœurs de cet animal , m'ont paru veur de ce qu'ils n'en ont pas distingué les espèces , et qu'ils rapportent quelquefois de l'une ce qui appartient à l'autre. D'abord il ne faut pas confondre l'ours de terre avec l'ours de mer , appelé communément *ours blanc*, *ours de la mer glaciale* ; ce sont deux animaux très-différens , tant pour la forme du corps , que pour les habitudes naturelles : ensuite il faut distinguer deux espèces dans les ours terrestres , les bruns et les noirs¹ , lesquels , n'ayant pas les mêmes inclinations , les mêmes appétits naturels , ne peuvent pas être regardés comme des variétés d'une seule et même espèce , mais doivent être considérés comme deux espèces distinctes et séparées. De plus , il y a encore des ours de terre qui sont blancs , et qui , quoique ressemblans par la couleur aux ours de mer , en diffèrent par tout le reste autant que les autres ours. On' trouve ces ours blancs terrestres dans la grande Tartarie , en Moscovie , en Lithuanie , et dans les autres provinces du Nord. Ce n'est pas la rigueur du climat qui les fait blanchir pendant l'hiver , comme les hermines ou les lièvres ; ces

¹ Nous comprenons ici sous la dénomination d'ours bruns , ceux qui sont bruns , fauves , roux , rougeâtres ; et par celle d'ours noirs ceux qui sont noirâtres , aussi bien que tout-à-fait noirs.

ours naissent blancs et demeurent blancs en tous tems : il faudrait donc encore les regarder comme une quatrième espèce, s'il ne se trouvait aussi des ours à poil mêlé de brun et de blanc, ce qui désigne une race intermédiaire entre cet ours blanc terrestre et l'ours brun ou noir ; par conséquent l'ours blanc terrestre n'est qu'une variété de l'une ou de l'autre de ces espèces.

On trouve dans les Alpes l'ours brun assez communément, et rarement l'ours noir, qui se trouve au contraire en grand nombre dans les forêts des pays septentrionaux de l'Europe et de l'Amérique. Le brun est féroce et carnassier ; le noir n'est que farouche, et refuse constamment de manger de la chair. Nous ne pouvons pas en donner un témoignage plus net et plus récent que celui de M. du Pratz. Voici ce qu'il en dit dans son *Histoire de la Louisiane* : « L'ours paraît l'hiver dans » la Louisiane, parce que les neiges qui couvrent les » terres du nord, l'empêchant de trouver sa nourriture, » le chassent des pays septentrionaux ; il vit de fruits, » entre autres de glands et de racines, et ses mets les » plus délicieux sont le miel et le lait : lorsqu'il en ren- » contre, il se laisserait plutôt tuer que de quitter prise. » Malgré la prévention où l'on est que l'ours est carnas- » sier, je prétends, avec tous ceux de cette province » et des pays circonvoisins, qu'il ne l'est nullement : » il n'est jamais arrivé que ces animaux aient dévoré des » hommes, malgré leur multitude et la faim extrême » qu'ils souffrent quelquefois, puisque même dans ce » cas ils ne mangent point la viande de boucherie qu'ils » rencontrent. Dans le tems que je demeurais aux Nat- » chés, il y eut un hyver si rude dans les terres du nord, » que ces animaux descendirent en grande quantité ; ils

* Observez qu'il s'agit ici de l'ours noir, et non de l'ours brun.

» étaient si communs, qu'ils s'affamaient les uns les
 » autres, et étaient très-maigrés; la grande faim les
 » faisait sortir des bois qui bordent le fleuve: on les
 » voyait courir la nuit dans les habitations et entrer dans
 » les cours qui n'étaient pas bien fermées, ils y trou-
 » vaient des viandes exposées au frais; ils n'y touchaient
 » point, et mangeaient seulement les grains qu'ils pou-
 » vaient rencontrer. C'était assurément dans une pa-
 » reille occasion, et dans un besoin aussi pressant, qu'ils
 » auraient dû manifester leur fureur carnassière, si peu
 » qu'ils eussent été de cette nature. Ils n'ont jamais tué
 » d'animaux pour les dévorer; et pour peu qu'ils fus-
 » sent carnassiers, ils n'abandonneraient pas les pays
 » couverts de neige, où ils trouveraient des hommes
 » et des animaux à discrétion, pour aller au loin cher-
 » cher des fruits et des racines, nourriture que les bê-
 » tes carnassières refusent de manger ». M. du Pratz
 ajoute dans une note, que depuis qu'il a écrit cet arti-
 cle, il a appris avec certitude que dans les montagnes
 de Savoie il y a deux sortes d'ours: les uns noirs, comme
 ceux de la Louisiane, qui ne sont point carnassiers; les
 autres rouges, qui sont aussi carnassiers que les loups.
 Le baron de la Hontan dit que les ours du Canada sont
 extrêmement noirs et peu dangereux; qu'ils n'attaquent
 jamais les hommes, à moins qu'on ne tire dessus et
 qu'on ne les blesse; et il dit aussi que les ours rougeâtres
 sont méchans, qu'ils viennent effrontément attaquer
 les chasseurs, au lieu que les noirs s'enfuient.

Wormius a écrit qu'on connaît trois ours en Norvège: le premier (*bressdiur*), très-grand, qui n'est pas tout-à-fait noir, mais brun, et qui n'est pas si nuisible que les autres, ne vivant que d'herbes et de feuilles d'arbres; le second (*ildgiersdiur*), plus petit, plus noir, carnassier, et attaquant souvent les chevaux et les au-

tres animaux , sur-tout en automne ; le troisième (*myre-biorn*) , qui est le plus petit de tous , et qui ne laisse pas d'être nuisible. Il se nourrit , dit-il , de fourmis , et se plait à renverser les fourmilières. On a remarqué (ajoute-t-il sans preuve) que ces trois espèces se mêlent , et produisent ensemble des espèces intermédiaires ; que ceux qui sont carnassiers attaquent les troupeaux , foulent toutes les bêtes comme le loup , et n'en dévorent qu'une ou deux ; que , quoique carnassiers , ils mangent des fruits sauvages , et que quand il y a une grande quantité de sorbes , ils sont plus à craindre que jamais , parce que ce fruit acerbe leur agace si fort les dents , qu'il n'y a que le sang et la graisse qui puissent leur ôter cet agacement qui les empêche de manger. Mais la plupart de ces faits rapportés par Wormius me paraissent fort équivoques ; car il n'y a point d'exemple que des animaux dont les appétits sont constamment différens , comme dans les deux premières espèces , dont les uns ne mangent que de l'herbe et des feuilles , et les autres de la chair et du sang , se mêlent ensemble et produisent une espèce intermédiaire. D'ailleurs ce sont ici les ours noirs qui sont carnassiers , et les bruns qui sont frugivores ; ce qui est absolument contraire à la vérité. De plus , le P. Rzaczynski , Polonais , et M. Klein , de Dantzick , qui ont parlé des ours de leur pays , n'en admettent que deux espèces , les noirs et les bruns ou roux ; et parmi ces derniers , des grands et des petits. Ils disent que les ours noirs sont les plus rares , que les bruns sont au contraire fort communs , que ce sont les ours noirs qui sont les plus grands et qui mangent les fourmis , et enfin que les grands ours bruns ou roux sont les plus nuisibles et les plus carnassiers. Ces témoignages , aussi bien que ceux de M. du Pratz et du baron de la Hontan , sont , comme l'on voit , tout-à-fait

opposés à celui de Wormius que je viens de citer. En effet, il paraît certain que les ours rouges, roux ou bruns, qui se trouvent, non-seulement en Savoie, mais dans les hautes montagnes, dans les vastes forêts, et dans presque tous les déserts de la terre, dévorent les animaux vivans, et mangent même les voiries les plus infectes. Les ours noirs n'habitent guère que les pays froids; mais on trouve des ours bruns ou roux dans les climats froids et tempérés, et même dans les régions du midi. Ils étaient communs chez les Grecs; les Romains en faisaient venir de Libye pour servir à leurs spectacles: il s'en trouve à la Chine, au Japon, en Arabie, en Égypte, et jusque dans l'île de Java. Aristote parle aussi des ours blancs terrestres, et regarde cette différence de couleur comme accidentelle, et provenant, dit-il, d'un défaut dans la génération. Il y a donc des ours dans tous les pays déserts, escarpés et couverts; mais on n'en trouve point dans les royaumes bien peuplés, ni dans les terres découvertes et cultivées: il n'y en a point en France, non plus qu'en Angleterre, si ce n'est peut-être quelques-uns dans les montagnes les moins fréquentées.

L'ours est non-seulement sauvage, mais solitaire; il fuit par instinct toute société; il s'éloigne des lieux où les hommes ont accès; il ne se trouve à son aise que dans les endroits qui appartiennent encore à la vieille nature; une caverne antique dans des rochers inaccessibles, une grotte formée par le tems dans le tronc d'un vieux arbre, au milieu d'une épaisse forêt, lui servent de domicile; il s'y retire seul, y passe une partie de l'hiver sans provisions, sans en sortir pendant plusieurs semaines. Cependant il n'est point engourdi ni privé de sentiment, comme le loir ou la marmotte: mais comme il est naturellement gras, et qu'il l'est excessivement sur la fin de l'automne, tems auquel il se recèle, cette

abondance de graisse lui fait supporter l'abstinence , et il ne sort de sa baie que lorsqu'il se sent affamé. On prétend que c'est au bout d'environ quarante jours que les mâles sortent de leurs retraites , mais que les femelles y restent quatre mois , parce qu'elles y font leurs petits. J'ai peine à croire qu'elles puissent non seulement subsister , mais encore nourrir leurs petits sans prendre elles-mêmes aucune nourriture pendant un aussi long espace de tems. On convient qu'elles sont excessivement grasses lorsqu'elles sont pleines ; que d'ailleurs étant vêtues d'un poil très-épais , dormant la plus grande partie du tems , et ne se donnant aucun mouvement , elles doivent perdre très-peu par la transpiration : mais s'il est vrai que les mâles sortent au bout de quarante jours , pressés par le besoin de prendre de la nourriture , il n'est pas naturel d'imaginer que les femelles ne soient pas encore plus pressée du même besoin après qu'elles ont mis bas , et lorsqu'allaitant leurs petits elles se trouvent doublement épuisées , à moins que l'on ne veuille supposer qu'elles en dévorent quelques-uns avec les enveloppes et tout le reste du produit superflu de leur accouchement ; ce qui ne me paraît pas vraisemblable , malgré l'exemple des chattes , qui mangent quelquefois leurs petits. Au reste , nous ne parlons ici que de l'espèce des ours bruns , dont les mâles dévorent en effet les oursons nouveau nés , lorsqu'ils les trouvent dans leurs nids ; mais les femelles , au contraire , semblent les aimer jusqu'à la fureur : elles sont , lorsqu'elles ont mis bas , plus féroces , plus dangereuses que les mâles ; elles combattent et s'exposent à tout pour sauver leurs petits , qui ne sont point informés en naissant , comme l'ont dit les anciens , et qui , lorsqu'ils sont nés , croissent à peu près aussi vite que les autres animaux : ils sont parfaitement formés dans le sein de leur mère ;

et si le fœtus ou les jeunes oursons ont paru informes au premier coup d'œil, c'est que l'ours adulte l'est lui-même par la masse, la grosseur et la disproportion du corps et des membres; et l'on sait que dans toutes les espèces, le fœtus ou le petit nouveau né est plus disproportionné que l'animal adulte.

Les ours se recherchent en automne : la femelle est, dit-on, plus ardente que le mâle; on prétend qu'elle se couche sur le dos pour le recevoir, qu'elle l'embrasse étroitement, qu'elle le retient long-tems, etc. : mais il est plus certain qu'ils s'accouplent à la manière des quadrupèdes. L'on a vu des ours captifs s'accoupler et produire; seulement on n'a pas observé combien dure le tems de la gestation. Aristote dit qu'il n'est que de trente jours. Comme personne n'a contredit ce fait, et que nous n'avons pu le vérifier, nous ne pouvons aussi ni le nier, ni l'assurer; nous remarquons seulement qu'il nous paraît douteux : 1°. parce que l'ours est un gros animal, et que plus les animaux sont gros, plus il faut de tems pour les former dans le sein de la mère : 2°. parce que les jeunes ours croissent assez lentement; ils suivent leur mère, et ont besoin de ses secours pendant un an ou deux : 3°. parce que l'ours ne produit qu'en petit nombre, un, deux, trois, quatre et jamais plus de de cinq; propriété commune avec tous les gros animaux, qui ne produisent pas beaucoup de petits, et qui les portent long-tems : 4°. parce que l'ours vit vingt ou vingt-cinq ans, et que le tems de la gestation et celui de l'accroissement sont ordinairement proportionnés à la durée de la vie. A ne raisonner que sur ces analogies, qui me paraissent assez fondées, je croirais donc que le tems de la gestation dans l'ours est au moins de quelques mois. Quoi qu'il en soit, il paraît que la mère a le plus grand soin de ses petits; elle leur prépare un lit

de mousse et d'herbes dans le fond de sa caverne, et les allaite jusqu'à ce qu'ils puissent sortir avec elle. Elle met bas en hiver, et ses petits commencent à la suivre au printems. Le mâle et la femelle n'habitent point ensemble; ils ont chacun leur retraite séparée, et même fort éloignée. Lorsqu'ils ne peuvent trouver une grotte pour se gîter, ils cassent et ramassent du bois pour se faire une loge, qu'ils recouvrent d'herbes et de feuilles, au point de la rendre impénétrable à l'eau.

La voix de l'ours est un grondement, un gros murmure, souvent mêlé d'un frémissement de dents qu'il fait sur-tout entendre lorsqu'on l'irrite; il est très-susceptible de colère, et sa colère tient toujours de la fureur, et souvent du caprice: quoiqu'il paraisse doux pour son maître, et même obéissant lorsqu'il est apprivoisé, il faut toujours s'en défier, et le traiter avec circonspection, sur-tout ne le pas frapper au bout du nez, ni le toucher aux parties de la génération. On lui apprend à se tenir debout, à gesticuler, à danser; il semble même écouter le son des instrumens et suivre grossièrement la mesure: mais pour lui donner cette espèce d'éducation, il faut le prendre jeune et le contraindre pendant toute sa vie; l'ours qui a de l'âge ne s'apprivoise ni ne se contraint plus: il est naturellement intrépide, ou tout au moins indifférent au danger. L'ours sauvage ne se détourne pas de son chemin, ne fuit pas à l'aspect de l'homme; eependant on prétend que par un coup de sifflet on le surprend, on l'étonne au point qu'il s'arrête et se lève sur les pieds de derrière: c'est le tems qu'il faut prendre pour le tirer et tâcher de le tuer; car s'il n'est que blessé, il vient de furie se jeter sur le tireur, et l'embrassant des pattes de devant, il l'étoufferait s'il n'était secouru.

On chasse et on prend les ours de plusieurs façons

en Suède, en Norwège, en Pologne, etc. La manière, dit-on, la moins dangereuse de les prendre est de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie sur le miel, qu'ils aiment beaucoup, et qu'ils cherchent dans les troncs d'arbre. A la Louisiane et en Canada, où les ours noirs sont très-communs, et où ils ne nichent pas dans les cavernes, mais dans de vieux arbres morts sur pied et dont le cœur est pourri, on les prend en mettant le feu dans leurs maisons. Comme ils montent très-aisément sur les arbres, ils s'établissent rarement à rez de terre, et quelquefois ils sont nichés à trente et quarante pieds de hauteur. Si c'est une mère avec ses petits, elle descend la première, on la tue avant qu'elle soit à terre; les petits descendent ensuite, on les prend en leur passant une corde au cou, et on les emmène pour les élever ou pour les manger, car la chair de l'ourson est délicate et bonne: celle de l'ours est mangeable; mais comme elle est mêlée d'une graisse huileuse, il n'y a guère que les pieds, dont la substance est plus ferme, qu'on puisse regarder comme une viande délicate.

La chasse de l'ours, sans être fort dangereuse, est très-utile lorsqu'on la fait avec quelque succès; la peau est de toutes les fourrures grossières celle qui a le plus de prix, et la quantité d'huile que l'on tire d'un seul ours est fort considérable. On met d'abord la chair et la graisse cuire ensemble dans une chaudière; la graisse se sépare. « Ensuite, dit M. du Pratz, on la purifie en y » jetant lorsqu'elle est fondue et très-chaude, du sel » en très-bonne quantité et de l'eau par aspersion; il » se fait une détonation, et il s'en élève une fumée, » épaisse qui emporte avec elle la mauvaise odeur de » la graisse. La fumée étant passée, et la graisse étant » encore plus que tiède, on la verse dans un pot, où » on la laisse reposer huit ou dix jours; au bout de ce

» tems on voit nager dessus une huile claire , qu'on
 » enlève , avec une cuiller : cette huile est aussi bonne
 » que la meilleure huile d'olive , et sert aux mêmes
 » usages. Au dessous on trouve un saindoux aussi blanc
 » mais un peu plus mou que le saindoux de porc ; il
 » sert aux besoins de la cuisine , et il ne lui reste aucun
 » goût désagréable , ni aucune mauvaise odeur. » M.
 Dumont , dans ses *mémoires sur la Louisiane* , s'accorde
 avec M. du Pratz , et il dit de plus que d'un seul ours
 on tire quelquefois plus de cent vingt pots de cette
 huile ou graisse ; que les sauvages en traitent beaucoup
 avec les Français ; qu'elle est très-belle , très-saine et
 très-bonne ; qu'elle ne se fige guère que par un grand
 froid ; que quand cela arrive , elle est toute en grumeaux ,
 et d'une blancheur à éblouir ; qu'on la mange alors sur
 le pain en guise de beurre. Nos épiciers-droguistes ne
 tiennent point d'huile d'ours ; mais ils font venir de
 Savoie , de Suisse ou de Canada , de la graisse ou axonge
 qui n'est pas purifiée. L'auteur du *dictionnaire du com-
 merce* dit même que pour que la graisse d'ours soit
 bonne , il faut qu'elle soit grisâtre , gluante et de mau-
 vaise odeur , et que celle qui est trop blanche est sophis-
 tiquée et mêlée de suif. On se sert de cette graisse
 comme de topique pour les hernies , les rhumatismes ,
 etc. , et beaucoup de gens assurent en avoir ressenti de
 bons effets.

La quantité de graisse dont l'ours est chargé le rend
 très-léger à la nage ; aussi traverse-t-il sans fatigue des
 fleuves et des lacs. » Les ours de la Louisiane , dit M.
 » Dumont , qui sont d'un très-beau noir , traversent le
 » fleuve , malgré sa grande largeur : ils sont très-friands
 » du fruit des plaqueminières ; ils montent sur ces arbres ,
 » se mettent à califourchon sur une branche , s'y tien-
 » nent avec une de leurs pattes , et se servent de l'autre

» pour plier les autres branches et approcher d'eux les
» plaquemines. Ils sortent aussi très-souvent des bois
» pour venir dans les habitations manger les patates et
le maïs ». En automne, lorsqu'ils se sont bien engraisés,
ils n'ont presque pas la force de marcher, ou du moins
ils ne peuvent courir aussi vite qu'un homme. Ils ont
quelquefois de dix doigts d'épaisseur de graisse aux
côtés et aux cuisses : le dessous de leurs pieds est gros
et enflé ; lorsqu'on le coupe, il en sort un suc blanc et
laiteux. Cette partie paraît composée de petites glandes
qui sont comme des mamelons : et c'est ce qui fait que
pendant l'hiver, dans leurs retraites, ils sucent con-
tinuellement leurs pattes.

L'ours a les sens de la vue, de l'ouïe et du toucher,
très-bons, quoiqu'il ait l'œil très-petit relativement
au volume de son corps, les oreilles courtes, la
peau épaisse et le poil fort touffu. Il a l'odorat excel-
lent, et peut-être plus exquis qu'aucun autre animal ;
car la surface intérieure de cet organe se trouve extrê-
mement étendue : on y compte quatre rangs de plans
de lames osseuses, séparés les uns des autres par
trois plans perpendiculaires ; ce qui multiplie prodigieu-
sément les surfaces propres à recevoir les impres-
sions des odeurs. Il a les jambes et les bras charnus
comme l'homme, l'os du talon court et formant une
partie de la plante du pied, cinq orteils opposés au talon
dans les pieds de derrière, les os du carpe égaux dans
les pieds de devant ; mais le pouce n'est pas séparé, et le
plus gros doigt est en dehors de cette espèce de main,
au lieu que dans celle de l'homme il est en dedans : ses
doigts sont gros, courts et serrés l'un contre l'autre, aux
mains comme aux pieds ; les ongles sont noirs et d'une
substance homogène fort dure. Il frappe avec ses poings
comme l'homme avec les siens ; mais ces ressemblances

grossières avec l'homme ne le rendent que plus difforme, et ne lui donnent aucune supériorité sur les autres animaux.

ADDITION A L'ARTICLE

DE L'OURS.

M. de Musly, major d'artillerie au service des états-généraux, a bien voulu me donner quelques notices sur des ours élevés en domesticité, dont voici l'extrait :

« A Berne, où l'on nourrit de ces animaux, dit M. de Musly, on les loge dans de grandes fosses quarrées, où ils peuvent se promener : ces fosses sont couvertes par dessus, et maçonnées de pierre de taille, tant au fond qu'aux quatre côtés. Leurs loges sont maçonnées sous terre au rez-de-chaussée de la fosse, et sont partagées en deux par des murailles, et on peut fermer les ouvertures tant extérieures qu'intérieures par des grilles de fer qu'on y laisse tomber comme à une porte de ville. Au milieu de ces fosses, il y a des trous dans de grosses pierres, où l'on peut dresser debout de grands arbres : il y a de plus une auge dans chaque fosse, qui est toujours pleine d'eau de fontaine.

Il y a trente-un ans qu'on a transporté de Savoie ici deux ours bruns fort jeunes, dont la femelle vit encore. Le mâle eut les reins cassés, il y a deux mois, en tombant du haut d'un arbre qui est dans la fosse. Ils ont commencé d'engendrer à l'âge de cinq ans, et depuis

ce tems ils sont entrés en chaleur tous les ans au mois de juin , et la femelle a toujours mis bas au commencement de janvier ; la première fois elle n'a produit qu'un petit , et dans la suite , tantôt un , tantôt deux , tantôt trois , mais jamais plus , et , les trois dernières années , elle n'a fait qu'un petit chaque fois. L'homme qui en a soin croit qu'elle porte encore actuellement (17 octobre 1771). Les petits , en venant au monde , sont d'une assez jolie figure , couleur fauve , avec du blanc autour du cou , et n'ont point l'air d'un ours ; la mère en a un soin extrême. Ils ont les yeux fermés pendant quatre semaines ; ils n'ont d'abord guère plus de huit pouces de longueur , et trois mois après ils ont déjà quatorze à quinze pouces , depuis le bout du museau jusqu'à la racine de la queue , et du poil de près d'un pouce. Ils sont alors d'une figure presque ronde , et le museau paraît être fort pointu à proportion du reste , de façon qu'on ne les reconnoît plus. Ensuite ils deviennent fluets pendant qu'ils sont adultes : le blanc s'efface peu à peu , et de fauves ils deviennent bruns.

Lorsque le mâle et la femelle sont accouplés , le mâle commence par des mouvemens courts, mais fort prompts, pendant environ un quart de minute ; ensuite il se repose deux fois aussi long-tems sur la femelle et sans s'en dégager ; puis il recommence de la même manière jusqu'à trois ou quatre reprises ; et l'accouplement étant consommé , le mâle va se baigner dans l'auge jusqu'au cou. Les ours se battent quelquefois assez rudement avec un murmure horrible : mais , dans le tems des amours , la femelle a ordinairement le dessus , parce qu'alors le mâle la ménage. Les fosses qui étaient autrefois dans la ville , ont été comblées , et on en a fait d'autres entre les remparts et la vieille enceinte. Ces deux ours ayant été séparés pendant quelques heu-

res pour les transporter l'un après l'autre dans les nouvelles fosses , lorsqu'ils se sont retrouvés ensemble , ils se sont dressés debout pour s'embrasser avec transport. Après la mort du mâle , la femelle a paru fort affligée , et n'a pas voulu prendre de nourriture qu'au bout de plusieurs jours. Mais à moins que ces animaux ne soient élevés et nourris ensemble dès leur tendre jeunesse , ils ne peuvent se supporter ; et lorsqu'ils y ont été habitués , celui qui survit ne veut plus en souffrir d'autres.

Les arbres que l'on met dans les fosses tous les ans au mois de mai , sont des mélèzes verts , sur lesquels les ours se plaisent à grimper : néanmoins ils en cassent quelquefois les branches , sur-tout lorsque ces arbres sont nouvellement plantés. On les nourrit avec du pain de seigle , que l'on coupe en gros morceaux et que l'on trempe dans de l'eau chaude. Ils mangent aussi de toutes sortes de fruits ; et quand les paysans en apportent au marché qui ne sont pas mûrs , les archers les jettent aux ours par ordre de police. Cependant on a remarqué qu'il y a des ours qui préfèrent les légumes aux fruits des arbres. Quand la femelle est sur le point de mettre bas , on lui donne force paille dans sa loge , dont elle se fait un rempart , après qu'on l'a séparée du mâle , de peur qu'il ne mange les petits ; et quand elle a mis bas , on lui donne une meilleure nourriture qu'à l'ordinaire. On ne trouve jamais rien de l'enveloppe , ce qui fait juger qu'elle l'avale. On lui laisse les petits pendant dix semaines ; et après les en avoir séparés , on les nourrit pendant quelque tems avec du lait et des biscuits.

L'ourse en question , que l'on croyait pleine , fut mnée de paille comme à l'ordinaire dans le tems que l'on croyait qu'elle allait mettre bas ; elle s'en fit un lit où elle resta pendant trois semaines sans avoir rien pro-

duit. Elle a mis bas à trente-un ans, au mois de janvier 1771, pour la dernière fois. Au mois de juin suivant, elle s'est encore accouplée; mais au mois de janvier 1772, à trente-deux ans, elle n'a plus rien fait. Il serait à souhaiter qu'on la laissât vivre jusqu'au terme que la nature lui a fixé, afin de le connaître.

Il y a des ours bruns au mont Jura sur les frontières de notre canton, de la Franche Comté et du pays de Gex: quand ils descendent dans la plaine, si c'est en automne ils vont dans les bois de châtaigniers, où ils font un grand dégât. Dans ce pays-ci les ours passent pour avoir le sens de la vue faible, mais ceux de l'ouïe, du toucher et de l'odorat, très-bons.

En Norwège, les ours sont plus communs dans les provinces de Berguen et de Drentheim que dans le reste de cette contrée. On en distingue deux races, dont la seconde est considérablement plus petite que la première. Les couleurs de toutes deux varient beaucoup; les uns sont d'un brun foncé, les autres d'un brun clair, et même il y en a de gris et de tout blancs. Ils se retirent au commencement d'octobre dans des tanières ou des huttes qu'ils se préparent eux-mêmes, et où ils disposent une espèce de lit de feuilles et de mousse. Comme ces animaux sont fort à craindre, sur-tout quand ils sont blessés, les chasseurs vont ordinairement en nombre, au moins de trois ou quatre; et comme l'ours tue aisément les grands chiens, on n'en mène que des petits qui lui passent aisément sous le ventre, et le saisissent par les parties de la génération. Lorsqu'il se trouve excédé, il s'appuie le dos contre un rocher ou contre un arbre, ramasse du gazon et des pierres qu'il jette à ses ennemis; et c'est ordinairement dans cette situation qu'il reçoit le coup de la mort.

Nous avons vu à la ménagerie de Chantilly un ours

de l'Amérique ; il était d'un très-beau noir , et le poil était doux , droit et long comme celui du grand sapa-jou , que nous avons appelé le *coaita*. Nous n'avons remarqué d'autres différences dans la forme de cet ours d'Amérique , comparé à celui d'Europe , que celle de la tête , qui est un peu plus allongée , parce que le bout du museau est moins plat que celui de nos ours.

On trouve dans le journal de l'expédition de M. Bartram une notice d'un ours d'Amérique , tué près de la rivière Saint-John , à l'est de la Floride.

« Cet ours , dit la relation , ne pesait que quatre cents livres , quoique le corps eût sept pieds de longueur depuis l'extrémité du nez jusqu'à la queue. Les pieds de devant n'avaient que cinq pouces de large. La graisse était épaisse de quatre pouces : on l'a fait fondre , et on en a tiré soixante pintes de graisse , mesure de Paris. »

L'OURS BLANC.

UN animal fameux de nos terres les plus septentrionales , c'est l'ours blanc. Martens et quelques autres voyageurs en ont fait mention : mais aucun n'en a donné une assez bonne description pour qu'on puisse prononcer affirmativement qu'il soit d'une espèce différente de celle de l'ours ; il paraît seulement qu'on doit le présumer en supposant exact tout ce qu'ils nous en disent : mais comme nous savons d'ailleurs que l'espèce de l'ours varie beaucoup suivant les différens climats , qu'il y en a de bruns , de noirs , de blancs et de mêlés , la couleur devient un caractère nul , et par conséquent la dénomination d'*ours blanc* est insuffisante, si l'espèce est différente. J'ai vu deux petits ours apportés de Russie qui étaient entièrement blancs ; néanmoins ils étaient très-certainement de la même espèce que notre ours des Alpes. Ces animaux varient beaucoup aussi pour la grandeur : comme ils vivent assez long-tems , et qu'ils deviennent très-gros et très-gras dans les endroits où ils ne sont pas tourmentés , et où ils trouvent de quoi se nourrir largement , le caractère tiré de la grandeur est encore équivoque : ainsi l'on ne serait pas fondé à assurer que l'ours des mers du nord est d'une espèce particulière, uniquement parce qu'il est blanc et qu'il est plus grand que l'ours commun. La différence dans les habitudes ne me paraît pas plus décisive que celle de la couleur et de la grandeur. L'ours des mers du nord se nourrit de poisson ; il ne quitte pas les rivages de la mer , et souvent même il habite en pleine eau sur des glaçons flottans : mais si l'on fait attention que l'ours en général est un animal qui se nourrit de

tout , et qui , lorsqu'il est affamé , ne fait aucun choix , si l'on pense aussi qu'il ne craint pas l'eau , ces habitudes ne paraîtront pas assez différentes pour en conclure que l'espèce n'est pas la même ; car le poisson que mange l'ours des mers du nord , est plutôt de la chair ; c'est principalement les cadavres des baleines , des morses et des phoques , qui lui servent de pâture , et cela dans un pays où il n'y a ni autres animaux , ni grains ni fruits sur la terre , et où par conséquent il ne peut subsister que des productions de la mer. N'est il pas probable que si l'on transportait nos ours de Savoie sur les montagnes de Spitzberg , n'y trouvant nulle nourriture sur la terre , ils se jetteraient à la mer pour y chercher leur subsistance !

La couleur , la grandeur et la façon de vivre de suffisant pas , il ne reste pour caractères différenciels que ceux qu'on peut tirer de la forme ; or tout ce que les voyageurs en ont dit , se réduit à ce que l'ours des mers du nord a la tête plus longue que notre ours , le corps plus alongé , le poil plus long et le crâne beaucoup plus dur. Si ces caractères ont été bien saisis , et si ces différences sont réelles et considérables , elles suffiraient pour constituer une autre espèce : mais je ne sais si Martens a bien vu , et si les autres qui l'ont copié n'ont pas exagéré.

« Ces ours blancs , dit-il , sont faits tout autrement que » les nôtres ; ils ont la tête longue , semblable à celle » d'un chien , et le cou long aussi ; ils aboient presque » comme des chiens qui sont enrourés , ils sont avec cela » plus déliés et plus agiles que les autres ours ; ils sont » à peu près de la même grandeur ; leur poil est long et » aussi doux que de la laine ; ils ont le muscau , le nez » et les griffes noirs.... On dit que les autres ours ont » la tête fort tendre ; mais c'est tout le contraire pour » les ours blancs : quelques coups de massue que nous » leur donnassions sur la tête , ils n'en étaient point du

» tout étourdis , quoique ces coups eussent pu assommer
» un bœuf. » On doit remarquer dans cette description ,
1°. que l'auteur ne fait pas ces ours plus grands que les
autres ours , et que par conséquent on doit regarder
comme suspect le témoignage de ceux qui ont dit que
ces ours de mer avaient jusqu'à treize pieds de lon-
gueur ; 2°. que le poil aussi doux que de la laine ne fait
pas un caractère qui distingue spécifiquement ces ours ,
puisqu'il suffit qu'un animal habite souvent dans l'eau
pour que son poil devienne plus doux et même plus
touffu : on voit cette même différence dans les castors
d'eau et dans les castors terriers ; ceux-ci , qui habitent
plus la terre que l'eau , ont le poil plus rude et moins
fourni : et ce qui me fait présumer que les autres diffé-
rences ne sont ni réelles ni même aussi apparentes que
ledit Martens , c'est que Dithmar Blefken , dans sa *Des-
cription de l'Islande* , parle de ces ours blancs , et as-
sure en avoir vu tuer un en Groenland , qui se dressa
sur ses deux pieds comme les autres ours ; et , dans ce
récit , il ne dit pas un mot qui puisse indiquer que cet
ours blanc du Groenland ne fût pas entièrement sem-
blable aux autres ours. D'ailleurs , lorsque ces animaux
trouvent quelque proie sur terre , ils ne se donnent pas
la peine d'aller chasser en mer ; ils dévorent les ren-
nes et les autres bêtes qu'ils peuvent saisir ; ils atta-
quent même les hommes , et ne manquent jamais
de déterrer les cadavres : mais la disette où ils se trou-
vent souvent dans ces terres stériles et désertes , les
force de s'habituer à l'eau ; ils s'y jettent pour attra-
per des phoques , de jeunes morses , de petits balei-
neaux ; ils se gitent sur des glaçons où ils les attendent ,
et d'où ils peuvent les voir venir , les observer de loin ;
et tant qu'ils trouvent que ce poste leur produit une
subsistance abondante , ils ne l'abandonnent pas , en
sorte que quand les glaces commencent à se détacher

au printems , ils se laissent amener et voyagent avec elles ; et comme ils ne peuvent plus regagner la terre , ni même abandonner pour long-tems le glaçon sur lequel ils se trouvent embarqués , ils périssent en pleine mer ; et ceux qui arrivent avec ces glaces sur les côtes d'Islande ou de Norwège , sont affamés au point de se jeter sur tout ce qu'ils rencontrent pour le dévorer , et c'est ce qui a pu augmenter encore le préjugé que ces ours de mer sont d'une espèce plus féroce et plus vorace que l'espèce ordinaire. Quelques auteurs se sont même persuadés qu'ils étaient amphibies comme les phoques , et qu'ils pouvaient demeurer sous l'eau tout aussi long-tems qu'ils voulaient ; mais le contraire est évident , et résulte de la manière dont on les chasse : ils ne peuvent nager que pendant un petit tems , ni parcourir de suite un espace de plus d'une lieue ; on les suit avec une chaloupe , et on les force de lassitude : s'ils pouvaient se passer de respirer , ils se plongeraient pour se reposer au fond de l'eau ; mais s'ils plongent , ce n'est que pour quelques instans , et , dans la crainte de se noyer , ils se laissent tuer à fleur d'eau.

La proie la plus ordinaire des ours blancs sont les phoques , qui ne sont pas assez forts pour leur résister ; mais les morses , auxquels il enlèvent quelquefois leurs petits , les percent de leurs défenses et les mettent en fuite. Il en est de même des baleines ; elles les assomment par leur masse et les chassent des lieux qu'elles habitent , où néanmoins ils ravissent et dévorent souvent leurs petits baleineaux. Tous les ours ont naturellement beaucoup de graisse , et ceux-ci , qui ne vivent que des animaux chargés d'huile , en ont plus que les autres : elle est aussi à-peu près semblable à celle de la baleine. La chair de ces ours n'est , dit-on , pas mauvaise à manger , et leur peau fait une fourrure très-chaude et très-durable.

LE BOUQUETIN¹,

LE CHAMOIS

ET

LES AUTRES CHÈVRES.

QUOIQ'IL y ait apparence que les Grecs connaissaient le bouquetin et le chamois, ils ne les ont pas désignés par des dénominations particulières, ni même par des caractères assez précis pour qu'on puisse les reconnaître : ils ne les ont indiqués que sous le nom générique de *chèvres sauvages*. Vraisemblablement ils présumaient que ces animaux étaient de la même espèce que les chèvres domestiques, puisqu'ils ne leur ont point appliqué de noms propres, comme ils l'ont fait à tous les animaux d'espèces différentes. Au contraire, nos naturalistes modernes ont tous regardé le bouquetin et le chamois comme deux espèces réellement distinctes, et toutes deux différentes de celle de nos chèvres. Il y a des faits et des raisons pour et contre ces deux opinions ; et nous allons les exposer, en attendant que l'expérience nous apprenne si ces animaux peuvent se mêler et produire ensemble des individus féconds et qui remontent à l'espèce originaire ; ce qui seul peut décider la question.

Le bouquetin mâle diffère du chamois par la longueur,

¹ Autrefois *bouc estain*, *boustein* ; c'est-à-dire, bouc de rocher. *Stein* signifie *pierre* dans la langue teutonique.

la grosseur et la forme des cornes ; il est aussi beaucoup plus grand de corps , et il est plus vigoureux et plus fort : cependant le bouquetin femelle a les cornes différentes de celles du mâle , beaucoup plus petites , et assez ressemblantes à celles du chamois. D'ailleurs ces animaux ont tous deux les mêmes habitudes , les mêmes mœurs et la même patrie ; seulement le bouquetin , comme plus agile et plus fort , s'élève jusqu'au sommet des plus hautes montagnes , au lieu que le chamois n'en habite que le second étage : mais ni l'un ni l'autre ne se trouvent dans les plaines. Tous deux se frayent des chemins dans les neiges ; tous deux franchissent les précipices en bondissant de rocher en rocher ; tous deux sont couverts d'une peau ferme et solide , et vêtus en hiver d'une double fourrure , d'un poil extérieur assez rude et d'un poil intérieur plus fin et plus fourni ; tous deux ont une raie noire sur le dos ; ils ont aussi la queue à peu près de la même grandeur : le nombre des ressemblances extérieures est si grand en comparaison des différences , et la conformité des parties intérieures est si complète , qu'en raisonnant en conséquence de tous ces rapports de similitude , on serait porté à conclure que ces deux animaux ne sont pas d'une espèce réellement différente , mais que ce sont simplement des variétés constantes d'une seule et même espèce. D'ailleurs , les bouquetins , aussi bien que les chamois , lorsqu'on les prend jeunes et qu'on les élève avec les chèvres domestiques , s'apprivoisent aisément , s'accoutument à la domesticité , prennent les mêmes mœurs , vont comme elles en troupeaux , reviennent de même à l'étable , et vraisemblablement s'accouplent et produisent ensemble. J'avoue cependant que ce fait , le plus important de tous , et qui seul déciderait la question , ne nous est pas connu. Nous n'avons pu savoir , ni par

nous, ni par les autres, si les bouquetins et les chamois produisent avec nos chèvres ; seulement nous le soupçonnons : nous sommes à cet égard de l'avis des anciens ; et de plus notre présomption nous paraît fondée sur des analogies que l'expérience a rarement démenties.

Cependant , et voici les raisons contre , l'espèce du bouquetin et celle du chamois sont toutes deux subsistantes dans l'état de nature , et toutes deux constamment distinctes. Le chamois vient quelquefois de lui-même se mêler au troupeau des chèvres domestiques ; le bouquetin ne s'y mêle jamais , à moins qu'on ne l'ait apprivoisé. Le bouquetin et le bouc ont une très-longue barbe , et le chamois n'en a point. Les cornes du chamois mâle et femelle sont très-petites ; celles du bouquetin mâle sont si grosses et si longues , qu'on n'imaginerait pas qu'elles pussent appartenir à un animal de cette taille ; et le chamois paraît différer du bouquetin et du bouc par la direction de ses cornes , qui sont un peu inclinées en avant dans leur partie inférieure , et courbées en arrière à la pointe en forme d'hameçon : mais , comme nous l'avons déjà dit en parlant des bœufs et des brebis , les cornes varient prodigieusement dans les animaux domestiques ; elles varient beaucoup aussi dans les animaux sauvages, suivant les différens climats. La femelle dans nos chèvres n'a pas les cornes absolument semblables à celles de son mâle : les cornes du bouquetin mâle ne sont pas fort différentes de celles du bouc ; et comme la femelle du bouquetin se rapproche de nos chèvres , et même du chamois , par la taille et par la petitesse des cornes , ne pourrait-on pas en conclure que ces trois animaux , le bouquetin , le chamois et le bouc domestique , ne sont en effet qu'une seule et même espèce , mais dans laquelle les femelles sont d'une

nature constante , et semblables entr'elles , au lieu que les mâles subissent des variétés qui les rendent différens les uns des autres ? Dans ce point de vue , qui n'est peut-être pas aussi éloigné de la nature que l'on pourrait l'imaginer , le bouquetin serait le mâle dans la race originaire des chèvres , et le chamois en serait la femelle * Je dis que ce point de vue n'est pas imaginaire , puisque l'on peut prouver par l'expérience qu'il y a des espèces dans la nature où la femelle peut également servir à des mâles d'espèces différentes , et produire de tous deux : la brebis produit avec le bouc aussi bien qu'avec le belier , et produit toujours des agneaux , des individus de son espèce ; le belier , au contraire , ne produit point avec la chèvre : on peut donc regarder la brebis comme une femelle commune à deux mâles différens , et par conséquent elle constitue l'espèce indépendamment du mâle. Il en sera de même dans celle du bouquetin ; la femelle seule y représente l'espèce primitive , parce qu'elle est d'une nature constante : les mâles , au contraire , ont varié , et il y a grande apparence que la chèvre domestique , qui ne fait , pour ainsi dire , qu'une seule et même femelle avec celle du chamois et du bouquetin , produirait également avec ces trois différens mâles , lesquels seuls font variété dans l'espèce , et qui par conséquent n'en altèrent pas l'identité , quoiqu'ils paraissent en changer l'unité.

Ces rapports , comme tous les autres rapports possi-

* Le défaut de barbe dans le chamois est un caractère féminin , qu'il faut réunir avec les autres. Le chamois mâle paraît , ainsi que sa femelle , participer aux qualités féminines de la chèvre , ainsi on peut présumer que le bouc domestique engendrerait avec la femelle du chamois , et qu'au contraire le chamois mâle ne pourrait engendrer avec la chèvre domestique. Le tems confirmera ou détruira cette conjecture.

bles, doivent se trouver dans la nature des choses : il paraît même qu'en général les femelles contribuent plus que les mâles au maintien des espèces; car quoique tous deux concourent à la première formation de l'animal, la femelle, qui seule fournit ensuite tout ce qui est nécessaire à son développement et à sa nutrition, le modifie et l'assimile plus à sa nature; ce qui ne peut manquer d'effacer en beaucoup de parties les empreintes de la nature du mâle : ainsi, lorsqu'on veut juger sainement une espèce, ce sont les femelles qu'il faut examiner. Le mâle donne la moitié de la substance vivante; la femelle en donne autant, et fournit de plus toute la matière nécessaire pour le développement de la forme : une belle femme a presque toujours de beaux enfans; un bel homme avec une femme laide ne produit ordinairement que des enfans encore plus laids.

Ainsi dans la même espèce il peut y avoir quelquefois deux races, l'une masculine et l'autre féminine, qui toutes deux subsistent et se perpétuant avec leurs caractères distinctifs, paraissent constituer deux espèces différentes; et c'est là le cas où il est, pour ainsi dire, impossible de fixer le terme entre ce que les naturalistes appellent *espèce* et *variété*. Supposons, par exemple, qu'on ne donnât constamment que des boucs à des brebis, et des béliers à d'autres : il est certain qu'après un certain nombre de générations il s'établirait, dans l'espèce de la brebis, une race qui tiendrait beaucoup du bouc, et pourrait ensuite se maintenir par elle-même; car, quoique le premier produit du bouc avec la brebis remonte presque entièrement à l'espèce de la mère, et que ce soit un agneau et non pas un chevreau, cependant cet agneau a déjà le poil et quelques autres caractères de son père. Que l'on donne ensuite le même mâle, c'est-à-dire le bouc, à ces femelles bâtardes, leur produit dans cette seconde génération approchera da-

vantage de l'espèce du père , et encore plus dans la troisième , etc. ; bientôt les caractères étrangers l'emporteront sur les caractères naturels , et cette race factice pourra se soutenir par elle-même , et former dans l'espèce une variété dont l'origine sera très-difficile à reconnaître. Or ce qui se peut d'une espèce à une autre , se peut encore mieux dans la même espèce : si des femelles très-vigoureuses n'ont constamment que des mâles faibles , il s'établira avec le tems une race féminine ; et si en même-tems des mâles très-forts n'ont que des femelles trop inférieures en force et en vigueur , il en résultera une race masculine , qui paraîtra si différente de la première , qu'on ne voudra pas leur accorder une origine commune , et qu'on viendra par conséquent à les regarder comme des espèces réellement distinctes et séparées.

Nous pouvons ajouter à ces réflexions générales quelques observations particulières. M. Linnæus assure avoir vu en Hollande deux animaux du genre des chèvres , dont le premier avait les cornes très-courtes , très-rabattues , presque appliquées sur le crâne , et le poil long ; le second avait les cornes droites , recourbées en arrière au sommet , et le poil court. Ces animaux , qui paraissaient être d'espèce plus éloignée que le chamois et la chèvre commune , ont néanmoins produit ensemble ; ce qui démontre que ces différences de la forme des cornes et de la longueur du poil ne sont pas des caractères spécifiques et essentiels , puisque ces animaux n'ont pas laissé de produire ensemble , et que par conséquent ils doivent être regardés comme étant de la même espèce. L'on peut donc tirer de cet exemple l'induction très-vraisemblable que le chamois et notre chèvre , dont les principales différences consistent de même dans la forme des cornes la longueur du poil , ne laissent pas d'être de la même espèce.

M. Daubenton , après avoir examiné scrupuleusement les rapports du chamois au bouc et au belier , dit qu'en général il ressemble plus au bouc qu'au belier. Les principales disconvenances sont , après les cornes , la forme et la grandeur du front , qui est moins élevé et plus court dans le chamois que dans le bouc ; et la position du nez , qui est moins reculé que celui du bouc : en sorte que par ces deux rapports le chamois ressemble plus au belier qu'au bouc. Mais en supposant , comme il y a tout lieu de le présumer , que le chamois est une variété constante de l'espèce du bouc , comme le dogue ou le levrier sont des variétés constantes dans l'espèce du chien , on verra que ces différences dans la grandeur du front et dans la position du nez ne sont pas , à beaucoup près , si grandes dans le chamois , relativement au bouc , que dans le dogue , relativement au levrier , lesquels cependant produisent ensemble et sont certainement de la même espèce. D'ailleurs , comme le chamois ressemble au bouc par un grand nombre et au belier par un moindre nombre de caractères , si l'on veut en faire une espèce particulière , cette espèce sera nécessairement intermédiaire entre le bouc et le belier. Or nous avons vu que le bouc et la brebis produisent ensemble ; donc le chamois , qui est intermédiaire entre les deux , et qui en même-tems est beaucoup plus près du bouc que du belier par le nombre des ressemblances , doit produire avec la chèvre , et ne doit par conséquent être considéré que comme une variété constante dans cette espèce.

Il est donc presque prouvé que le chamois produirait avec nos chèvres , puisque ce même chamois , transporté et devenu plus petit en Amérique , produit avec la petite chèvre d'Afrique. Le chamois n'est donc qu'une variété constante dans l'espèce de la chèvre , comme le

dogue dans celle du chien ; et d'autre côté nous ne pouvons guère douter que le bouquetin ne soit la vraie chèvre , la chèvre primitive dans son état sauvage , et qu'il ne soit à l'égard des chèvres domestiques ce que le mouflon est à l'égard des brebis. Le *bouquetin* ou *bouc sauvage* ressemble entièrement et exactement au bouc domestique par la conformation , l'organisation , le naturel et les habitudes physiques ; il n'en diffère que par deux légères différences , l'une à l'extérieur et l'autre à l'intérieur : les cornes du bouquetin sont plus grandes que celles du bouc ; elles ont deux arêtes longitudinales , celles du bouc n'en ont qu'une ; elles ont aussi de gros nœuds ou tubercules transversaux , qui marquent les années de l'accroissement , au lieu que celle des boucs ne sont , pour ainsi dire , marquées que par des stries transversales : la forme du corps est , pour tout le reste , absolument semblable dans le bouquetin et le bouc. A l'intérieur tout est aussi exactement pareil , à l'exception de la rate , dont la forme est ovale dans le bouquetin , et approche plus de celle de la rate du chevreuil ou du cerf que de celle du bouc ou du belier. Cette dernière différence peut provenir du grand mouvement et du violent exercice de l'animal. Le bouquetin court aussi vite que le cerf , et saute plus légèrement que le chevreuil : il doit donc avoir la rate faite comme celle des meilleurs coureurs. Cette différence vient donc moins de la nature que de l'habitude , et il est à présumer que si nos boucs domestiques devenaient sauvages , et qu'ils fussent forcés à courir et à sauter comme les bouquetins , la rate reprendrait bientôt la forme la plus convenable à cet exercice ; et à l'égard de ses cornes , les différences , quoique très-apparentes , n'empêchent pas qu'elles ne ressemblent plus à celles du bouc qu'à celles d'aucun

autre animal. Ainsi le bouquetin et le bouc étant plus voisins l'un de l'autre que d'aucun autre animal par cette partie même , qui est la plus différente de toutes , l'on doit en conclure , tout le reste étant le même , que , malgré cette légère et unique disconvenance , ils sont tous deux d'une seule et même espèce.

Je considère donc le bouquetin , le chamois et la chèvre domestique , comme une même espèce , dans laquelle les mâles ont subi de plus grandes variétés que les femelles ; et je trouve en même-tems dans les chèvres domestiques des variétés secondaires , qui sont moins équivoques , et qu'il est plus aisé de reconnaître pour telles , parce qu'elles appartiennent également aux mâles et aux femelles. On a vu que la chèvre d'Angora , quoique très-différente de la nôtre par le poil et par les cornes , est néanmoins de la même espèce. On peut assurer la même chose du bouc de Juda , duquel M. Linnæus a eu raison de ne faire qu'une variété de l'espèce domestique. Cette chèvre , qui est commune en Guinée , à Angole , et sur les autres côtes d'Afrique , ne diffère , pour ainsi dire , de la nôtre qu'en ce qu'elle est plus petite , plus trapue , plus grasse : sa chair est aussi bien meilleure à manger ; on la préfère dans son pays au mouton , comme nous préférons ici le mouton à la chèvre. Il en est encore de même de la chèvre membrine ou chèvre du Levant , à longues oreilles pendantes. Ce n'est qu'une variété de la chèvre d'Angora , qui a aussi les oreilles pendantes , mais moins longues que la chèvre membrine. Les anciens connaissaient ces deux chèvres , et ils n'en séparaient pas les espèces de l'espèce commune. Cette variété de la chèvre membrine s'est plus étendue que celle de la chèvre d'Angora ; car on trouve ces chèvres à très-longues oreilles en Égypte et aux Indes orientales , aussi bien qu'en Syrie. Elles donnent beau-

coup de lait qui est d'assez bon goût , et que les Orientaux préfèrent à celui de la vache et du buffle.

A l'égard de la petite chèvre que M. Linnæus a vue vivante, et qui a produit avec le petit chamois d'Amérique, l'on doit penser, comme nous l'avons dit, qu'originellement elle a été transportée d'Afrique; car elle ressemble si fort à notre bouc d'Afrique, qu'on ne peut guère douter qu'elle ne soit de cette espèce, ou qu'elle n'en ait au moins tiré sa première origine. Cette même chèvre, déjà petite en Afrique, sera devenue encore plus petite en Amérique; et l'on sait, par le témoignage des voyageurs, qu'on a souvent et depuis long-tems transporté d'Afrique, comme d'Europe, en Amérique, des brebis, des cochons et des chèvres, dont les races se sont maintenues dans ce nouveau monde, et y subsistent encore aujourd'hui, sans autre altération que celle de la taille.

En reprenant donc la liste des chèvres, et après les avoir considérées une à une et relativement entr'elles, il me paraît que de neuf ou dix espèces dont parlent les nomenclateurs, l'on doit n'en faire qu'une. D'abord, 1°. le bouquetin est la tige et la souche principale de l'espèce. 2°. Le capricorne n'est qu'un bouquetin bâ-tard, ou plutôt dégénéré par l'influence du climat. 3°. Le bouc domestique tire son origine du bouquetin, qui n'est lui-même que le bouc sauvage. 4°. Le chamois n'est qu'une variété dans l'espèce de la chèvre, avec laquelle il doit, comme le bouquetin, se mêler et produire. 5°. La petite chèvre à cornes droites et recour-bées à la pointe, dont parle M. Linnæus, n'est que le chamois d'Europe devenu plus petit en Amérique. 6°. L'autre petite chèvre à cornes rabattues, et qui a produit avec ce petit chamois d'Amérique, est le même que le bouc d'Afrique; et la production de ces deux

animaux prouve que notre chamois et notre chèvre domestique doivent de même produire ensemble , et sont par conséquent de la même espèce. 7°. La chèvre naine , qui probablement est la femelle du bouc d'Afrique , n'est , aussi bien que son mâle , qu'une variété de l'espèce commune. 8°. Il en est de même du bouc et de la chèvre de Juda , et ce ne sont aussi que des variétés de notre chèvre domestique. 9°. La chèvre d'Angora est encore de la même espèce , puisqu'elle produit avec nos chèvres. 10°. La chèvre mambrine , à très-grandes oreilles pendantes , est une variété dans la race des chèvres d'Angora. Ainsi ces dix animaux n'en font qu'un pour l'espèce ; ce sont seulement dix races différentes produites par l'influence du climat. *Caprae in multas similitudines transfigurantur* , dit Pline. Et en effet , nous voyons par cette énumération que les chèvres , quoique dans le fond semblables entr'elles , varient beaucoup pour la forme extérieure ; et si nous comprenions , comme Pline , sous le nom générique de *chèvres* , non-seulement celles dont nous venons de faire mention , mais encore le chevreuil , les gazelles , l'antilope , etc. cette espèce serait la plus étendue de la nature , et contiendrait plus de races et de variétés que celle du chien. Mais Pline n'était pas assez bien informé de la différence réelle des espèces , lorsqu'il a joint celles du chevreuil , des gazelles , de l'antilope , etc. à l'espèce de la chèvre : ces animaux , quoique ressemblans , à beaucoup d'égards , à la chèvre , sont cependant tous d'espèces différentes ; et l'on verra dans les articles suivans combien les gazelles varient , soit pour l'espèce , soit pour les races , et combien , après l'énumération de toutes les chèvres et de toutes les gazelles , il reste encore d'autres animaux qui participent des unes et des autres. Dans l'histoire entière des quadrupèdes , je n'ai rien trouvé de plus dif-

ficile pour l'exposition , de plus confus pour la connaissance , et de plus incertain pour la tradition , que cette histoire des chèvres , des gazelles et des autres espèces qui y ont rapport. J'ai fait mes efforts et employé toute mon attention pour y porter quelque lumière ; et je n'aurai pas regret à mon tems , si ce que j'en écris aujourd'hui peut servir dans la suite à prévenir les erreurs , fixer les idées et aller au devant de la vérité , en étendant les vues de ceux qui veulent étudier la nature. Mais revenons à notre sujet.

Toutes les chèvres sont sujettes à des vertiges , et cela leur est commun avec le bouquetin et le chamois , aussi bien que le penchant qu'elles ont à grimper sur les rochers ; et encore une autre habitude naturelle , qui est de lécher continuellement les pierres , sur-tout celles qui sont empreintes de salpêtre ou de sel. On voit , dans les Alpes , des rochers creusés par la langue des chamois : ce sont ordinairement des pierres assez tendres et calcinables , dans lesquelles , comme l'on sait , il y a toujours une certaine quantité de nitre. Ces convenances de naturel , ces habitudes conformes , me paraissent encore être des indices assez sûrs de l'identité d'espèce dans ces animaux. Les Grecs , comme nous l'avons dit , ne les ont pas séparés en trois espèces différentes. Nos chasseurs , qui vraisemblablement n'avaient pas consulté les Grecs , les ont aussi regardés comme étant de même espèce. Gaston Phœbus , en parlant du bouquetin , ne l'indique que sous le nom du *bouc sauvage* : et le chamois , qu'il appelle *ysarus* et *sarris* , n'est aussi , selon lui , qu'un autre *bouc sauvage*. J'avoue que toutes ces autorités ne font pas preuve complète ; mais en les réunissant avec les raisons et les faits que nous venons d'exposer , ils forment au moins de si fortes présomptions sur l'unité d'espèce de ces trois animaux , qu'on ne peut guère en douter.

Le bouquetin et le chamois , que je regarde , l'un comme la tige mâle et l'autre comme la tige femelle de l'espèce des chèvres , ne se trouvent , ainsi que le mouflon , qui est la souche des brebis , que dans les déserts et sur-tout dans les lieux escarpés des plus hautes montagnes : les Alpes , les Pyrénées , les montagnes de la Grèce et celles des îles de l'Archipel , sont presque les seuls endroits où l'on trouve le bouquetin et le chamois. Quoique tous deux craignent la chaleur et n'habitent que la région des neiges et des glaces , ils craignent aussi la rigueur du froid excessif. L'été ils demeurent au nord de leurs montagnes ; l'hiver ils cherchent la face du midi , et descendent des sommets jusque dans les vallons. Ni l'un ni l'autre ne peuvent se soutenir sur les glaces unies : mais pour peu que la neige y forme des aspérités , ils y marchent d'un pas ferme , et traversent en bondissant toutes les inégalités de l'espace. La chasse de ces animaux , sur-tout celle du bouquetin , est très-pénible , les chiens y sont presque inutiles : elle est aussi quelquefois dangereuse ; car lorsque l'animal se trouve pressé , il frappe le chasseur d'un violent coup de tête , et le renverse souvent dans le précipice voisin. Les chamois sont aussi vifs , mais moins forts que les bouquetins ; ils sont en plus grand nombre , ils vont ordinairement en troupes : cependant il y en a beaucoup moins aujourd'hui qu'il n'y en avait autrefois , du moins dans nos Alpes et dans nos Pyrénées. Le nom de *chamoiseurs* , que l'on a donné à tous les passeurs de peau , semble indiquer que dans ce tems les peaux de chamois étaient la matière la plus commune de leur métier ; au lieu qu'aujourd'hui ce sont les peaux de chèvre , de mouton , de cerf , de chevreuil et de daim , qui sont plus que celles du chamois l'objet du travail et du commerce des chamoiseurs.

Et à l'égard de la propriété spécifique que l'on attribue au sang du bouquetin pour de certaines maladies, et sur-tout pour la pleurésie, propriété qu'on croyait particulière à cet animal, et qui par conséquent aurait indiqué qu'il était lui-même d'une nature particulière, on a reconnu que le sang du chamois, et même celui du bouc domestique, avait les mêmes vertus lorsqu'on le nourrissait avec les herbes aromatiques, que le bouquetin et le chamois ont coutume de paître; en sorte que par cette même propriété ces trois animaux paraissent encore se réunir à une seule et même espèce.

LES GAZELLES.

Nous avons reconnu treize espèces, ou du moins treize variétés bien distinctes dans les animaux qu'on appelle *gazelles*; et dans l'incertitude où nous sommes si ce ne sont que des variétés, ou si ce seraient en effet des espèces réellement différentes, nous avons cru devoir les présenter ensemble, en leur assignant néanmoins à chacune un nom particulier, qui, dans le premier cas, ne sera qu'une dénomination précaire, et pourra, dans le second, devenir le nom spécifique et propre à l'espèce. Le premier de ces animaux, et le seul auquel nous conserverons le nom générique de *gazelle*, est la gazelle commune, qui se trouve en Syrie, en Mésopotamie et dans les autres provinces du Levant, aussi bien qu'en Barbarie et dans toutes les parties septentrionales de l'Afrique. Les cornes de cette gazelle ont environ un pied de longueur; elles portent des anneaux entiers à leur base, et ensuite des demi-anneaux jusqu'à une petite distance de leur extrémité qui est lisse et pointue; elles sont non-seulement environnées d'anneaux, mais sillonnées longitudinalement par de petites stries: les anneaux marquent les années de l'accroissement; ils sont ordinairement au nombre de douze ou treize. Les gazelles en général, et celle-ci en particulier, ressemblent beaucoup au chevreuil par la forme du corps, par les fonctions naturelles, par la légèreté des mouvements, la grandeur et la vivacité des yeux, etc. Et comme le chevreuil ne se trouve point dans le pays qu'habite la gazelle, on serait d'abord tenté de croire qu'elle

n'est qu'un chevreuil dégénéré, ou que celui-ci n'est qu'une gazelle dénaturée par l'influence du climat et par l'effet de la différente nourriture : mais les gazelles diffèrent du chevreuil par la nature des cornes : celles du chevreuil sont une espèce de bois solide, qui tombe et se renouvelle tous les ans comme celui du cerf; les cornes des gazelles, au contraire, sont creuses et permanentes, comme celles de la chèvre. D'ailleurs le chevreuil n'a point de vésicule du fiel, au lieu que les gazelles ont cette vésicule comme les chèvres. Les gazelles ont, comme le chevreuil, des larmiers ou enfoncements au devant de chaque œil : elles lui ressemblent encore par la qualité du poil, par la blancheur des fesses, et par les brosses qu'elles ont sur les jambes; mais ces brosses dans le chevreuil sont sur les jambes de derrière, au lieu que dans les gazelles elles sont sur les jambes de devant. Les gazelles paraissent donc être des animaux mi-partis, intermédiaires entre le chevreuil et la chèvre : mais lorsque l'on considère que le chevreuil est un animal qui se trouve également dans les deux continens; que les chèvres, au contraire, ainsi que les gazelles, n'existaient pas dans le nouveau monde; on se persuade aisément que ces deux espèces, les chèvres et les gazelles, sont plus voisines l'une de l'autre qu'elles ne le sont de l'espèce du chevreuil. Au reste, les seuls caractères qui appartiennent en propre aux gazelles, sont les anneaux transversaux avec les stries longitudinales sur les cornes, les brosses de poils aux jambes de devant, une bande épaisse et bien marquée de poils noirs, bruns ou roux, au bas des flancs, et enfin trois raies de poils blanchâtres qui s'étendent longitudinalement sur la face interne de l'oreille.

La seconde gazelle est un animal qui se trouve au Sénégal, où M. Adanson nous a dit qu'on l'appelait

kevel. Il est un peu plus petit que la gazelle commune, et à peu près de la grandeur de nos petits chevreuils. Il diffère aussi de la gazelle en ce que ses yeux sont beaucoup plus grands, et que ses cornes, au lieu d'être rondes, sont aplaties sur les côtés : cet aplatissement des cornes n'est pas une différence qui provienne de celle du sexe ; les gazelles mâles et femelles les ont rondes ; les kevels mâles et femelles les ont plates, ou, pour mieux dire, comprimées. Au reste, le kevel ressemble en entier à la gazelle, et a comme elle le poil court et fauve, les fesses et le ventre blancs, la queue noire, la bande brune au dessous des flancs, les trois raies blanches dans les oreilles, les cornes noires et environnées d'anneaux, les stries longitudinales entre les anneaux, etc. ; mais il est vrai que le nombre de ces anneaux est plus grand dans le kevel que dans la gazelle : elle-ci n'en a ordinairement que douze ou treize ; le kevel en a au moins quatorze, et souvent jusqu'à dix-huit et vingt.

Le troisième animal est celui que nous appellerons *corine*, du nom *korin*, qu'il porte au Sénégal. Il ressemble beaucoup à la gazelle et au kevel, mais il est encore plus petit que le kevel, et ses cornes sont de beaucoup plus menues, plus courtes et plus lisses que celles de la gazelle et du kevel, les anneaux qui environnent les cornes de la corine étant très-peu proéminens et à peine sensibles. M. Adanson, qui a bien voulu me communiquer la description qu'il a faite de cet animal, dit qu'il paraît tenir un peu du chamois, mais qu'il est beaucoup plus petit, n'ayant que deux pieds et demi de longueur et moins de deux pieds de hauteur ; qu'il a les oreilles longues de quatre pouces et demi, la queue de trois pouces, les cornes de six pouces de longueur et de six lignes seulement d'épais-

seur ; qu'elles sont distantes l'une de l'autre de deux pouces à leur naissance , et de cinq à six pouces à leur extrémité ; qu'elles portent , au lieu d'anneaux , des rides transversales , annulaires , fort serrées les unes contre les autres dans la partie inférieure , et beaucoup plus distantes dans la partie supérieure de la corne ; que ces rides , qui tiennent lieu d'anneaux , sont au nombre de près de soixante ; qu'au reste la corine a le poil court , luisant et fourni , fauve sur le dos et les flancs , blanc sous le ventre et sous les cuisses , avec la queue noire , et qu'il y a dans cette même espèce de la corine des individus , dont le corps est tigré de tâches blanchâtres semées sans ordre.

Ces différences que nous venons d'indiquer entre la gazelle , le kevel et la corine , quoique fort apparentes , sur-tout pour la corine , ne nous semblent pas essentielles , ni suffisantes pour faire de ces animaux des espèces réellement différentes ; ils se ressemblent si fort à tous autres égards , qu'ils nous paraissent au contraire être tous trois de la même espèce , laquelle seulement a subi , par l'influence du climat et de la nourriture , plus ou moins de variétés : car le kevel et la gazelle diffèrent beaucoup moins entr'eux que la corine , dont les cornes sur-tout ne sont pas semblables à celles des deux autres ; mais tous trois ont les mêmes habitudes naturelles , se rassemblent en troupes , vivent en société et se nourrissent de la même manière , tous trois sont d'un naturel doux , et s'accoutument à la domesticité ; tous trois ont aussi la chair très-bonne à manger. Nous nous croyons donc fondés à conclure que la gazelle et le kevel sont certainement de la même espèce , et qu'il est incertain si la corine n'est qu'une variété de cette même espèce , ou si c'est une espèce différente.

Nous avons au cabinet du roi les dépouilles , en tout

ou en partie, de ces trois différentes gazelles, et nous avons de plus une corne qui a beaucoup de ressemblance avec celles de la gazelle et du kevel, mais qui est beaucoup plus grosse. Cette corne est aussi gravée dans Aldrovande. Sa grosseur et sa longueur semblent indiquer un animal plus grand que la gazelle commune, et elle nous paraît appartenir à une gazelle que les Turcs appellent *tzeiran*, et les Persans *ahu*. Cet animal, selon Oléarius, ressemble en quelque sorte à notre daim, sinon qu'il est plutôt roux que fauve, et que les cornes sont sans andouillers, couchées sur le dos, etc. : et selon M. Gmelin, qui le désigne sous le nom de *dsheren*, il ressemble au chevreuil, à l'exception des cornes, qui, comme celles du bouquetin, sont creuses et ne tombent jamais. Cet auteur ajoute qu'à mesure que les cornes prennent de l'accroissement, le cartilage du larynx grossit au point de former sous la gorge une proéminence considérable lorsque l'animal est âgé. Selon Kæmpser, l'*ahu* ne diffère en rien du cerf par la figure; mais il se rapproche des chèvres par les cornes, qui sont simples, noires, annelées jusqu'au-delà du milieu de leur longueur, etc. Quelques autres voyageurs ont aussi fait mention de cette espèce de gazelle sous les noms corrompus de *geiran* et de *jairain*, qu'il est aisé de rapporter, aussi bien que celui de *dsheren*, au nom primitif *tzeiran*. Cette gazelle est commune dans la Tartarie méridionale, en Perse, en Turquie, et paraît aussi se trouver aux Indes orientales.

Nous devons ajouter à ces quatre premières espèces ou races de gazelles, deux autres animaux qui leur ressemblent en beaucoup de choses : le premier s'appelle *koba* au Sénégal, où les Français l'ont nommé *grande vache brune*; le second que nous appellerons *kob*, est aussi un animal du Sénégal, que les Français y ont

appelés *petite vache brune*. Les cornes du kob ont beaucoup de ressemblance et de rapport à celles de la gazelle et du kevel ; mais la forme de la tête est différente , le museau est plus long , et il n'y a point d'enfoncemens ou de larmiers sous les yeux. Le koba est beaucoup plus grand que le kob : celui-ci est comme un daim , et celui-là comme un cerf. Par les notices que nous a données M. Adanson , et que nous publions avec bien de la reconnaissance , il paraît que le *koba* ou *grande vache brune* a cinq pieds de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue , qu'il a la tête longue de quinze pouces , les oreilles de neuf , et les cornes de dix-neuf à vingt pouces ; que ces cornes sont aplaties par les côtés , et environnées de onze ou douze anneaux , au lieu que celles du *kob* ou *petite vache brune* n'ont que huit ou neuf anneaux , et ne sont longues que d'environ un pied.

Le septième animal de cette espèce ou de ce genre est une gazelle qui se trouve dans le Levant , et plus communément encore en Égypte et en Arabie. Nous l'appellerons de son nom arabe , *algazel*. Cet animal est de la forme des autres gazelles , et à peu près de la grosseur d'un daim : mais ses cornes sont très-longues , assez menues , peu courbées jusqu'à leur extrémité , où elles se courbent davantage ; elles sont noires et presque lisses , les anneaux étant très-légers , excepté vers la base , où ils sont un peu mieux marqués : elles ont près de trois pieds de longueur , tandis que celles de la gazelle n'ont communément qu'un pied , celles du kevel quatorze ou quinze pouces , et celles de la corine (lesquelles néanmoins ressemblent le plus à celles-ci) six ou sept pouces seulement.

Le huitième animal est celui qu'on appelle vulgairement la *gazelle du bézoard* , que les Orientaux appellent *pasan* , et à laquelle nous conserverons ce nom.

Une corne de cette gazelle est très-bien représentée dans les *Éphémérides d'Allemagne*, et la figure de l'animal même a été donnée par Kæmpfer; mais cette figure de Kæmpfer pèche en ce que les cornes ne sont pas assez longues ni assez droites; et d'ailleurs sa description ne nous paraît pas exacte; car il dit que cet animal du bézoard porte une barbe comme le bouc, et néanmoins la figure qu'il en donne est sans barbe: ce qui nous paraît plus conforme à la vérité; car en général les gazelles n'ont point de barbe, c'est même le principal caractère qui les distingue des chèvres. Cette gazelle est de la grandeur de notre bouc domestique, et elle a le poil, la figure et l'agilité du cerf. Nous avons vu de cet animal un crâne surmonté de ses cornes, et deux autres cornes séparées. Les cornes qui sont gravées dans Aldrovande ressemblent beaucoup à celles-ci. Au reste, ces deux espèces, l'*algazel* et le *pasan*, nous paraissent très-voisines l'une de l'autre; elles sont aussi du même climat, et se trouvent dans le Levant, en Égypte, en Perse, en Arabie, etc. : mais l'*algazel* n'habite guère que dans les plaines, et le *pasan* dans les montagnes. Leur chair est aussi très-bonne à manger.

La neuvième gazelle est un animal qui, selon M. Adanson, s'appelle *nanguer* ou *nanguer* au Sénégal: il a trois pieds et demi de longueur, deux pieds et demi de hauteur; il est de la forme et de la couleur du chevreuil, fauve sur les parties supérieures du corps, blanc sous le ventre et sur les fesses, avec une tache de cette même couleur sous le cou. Ses cornes sont permanentes comme celles des autres gazelles, et n'ont qu'environ six ou sept pouces de longueur; elles sont noires et rondes: mais ce qu'elles ont de très-particulier, c'est qu'elles sont fort courbées à la pointe en avant, à peu près comme celles du chamois le sont en arrière. Ces

nanguers sont de très-jolis animaux, et fort faciles à apprivoiser. Tous ces caractères, et principalement celui des petites cornes recourbées en avant, m'ont fait penser que le nanguer pourrait bien être le *dama* ou *daim* des anciens. *Cornua rupicapris in dorsum adunca, damis in adversum*, dit Pline. Or les seuls animaux qui aient les cornes aussi courbées, sont les nanguers dont nous venons de parler: on doit donc présumer que le nanguer des Africains est le *dama* des anciens, d'autant qu'on voit, par un autre passage de Pline, que le *dama* ne se trouvait qu'en Afrique, et qu'enfin, par les témoignages de plusieurs autres auteurs anciens, on voit aussi que c'était un animal timide, doux, et qui n'avait de ressources que dans la légèreté de sa course. L'animal dont Caius a donné la description et la figure sous le nom de *dama Plinii*, se trouvant, selon le témoignage même de cet auteur, dans le nord de la Grande-Bretagne et en Espagne, ne peut pas être le daim de Pline, puisque celui-ci dit qu'il ne se trouve qu'en Afrique. D'ailleurs cet animal désigné par Caius porte une barbe de chèvre, et aucun des anciens n'a dit que le *dama* eût une barbe. Je crois donc que ce prétendu *dama* décrit par Caius n'est qu'une chèvre, dont les cornes s'étant trouvées un peu courbées en avant à leur extrémité, comme celles de la gazelle commune, lui ont fait penser que ce pouvait être le *dama* des anciens; et d'ailleurs ce caractère des cornes recourbées en avant, qui est en effet l'indice le plus sûr du *dama* des anciens, n'est bien marqué que dans le nanguer d'Afrique. Au reste, il paraît, par les notices de M. Adanson, qu'il y a trois espèces ou variétés de ces nanguers, qui ne diffèrent entr'eux que par les couleurs du poil, mais qui tous ont les cornes plus ou moins courbées en avant.

La dixième gazelle est un animal très-commun en Barbarie et en Mauritanie , que les anglais ont appelé *antilope* , et auquel nous conserverons ce nom. Il est de la taille de nos plus grands chevreuils ; il ressemble beaucoup à la gazelle et au kevel , et néanmoins il en diffère par un assez grand nombre de caractères , pour qu'on doive le regarder comme un animal d'une autre espèce. L'antilope a les larmiers plus grands que la gazelle : ses cornes ont environ quatorze pouces de longueur ; elles se touchent , pour ainsi dire , à la base , et sont distantes à la pointe de quinze ou seize pouces ; elles sont environnées d'anneaux et de demi-anneaux moins relevés que ceux de la gazelle et du kevel ; et ce qui caractérise plus particulièrement l'antilope , c'est que les cornes ont une double flexion symétrique et très-remarquable , en sorte que les deux cornes prises ensemble représentent assez bien la forme d'une lyre antique. L'antilope a , comme les autres gazelles , le poil fauve sur le dos et blanc sous le ventre ; mais ces deux couleurs ne sont pas séparées au bas des flancs par une bande brune ou noire , comme dans la gazelle , le kevel , la corine , etc.

Il nous paraît qu'il y a dans les antilopes , comme dans les autres gazelles , des races ou des espèces différentes entr'elles. 1°. Nous avons au cabinet du roi une corne qu'on ne peut attribuer qu'à une antilope beaucoup plus grande que celle dont nous venons de parler : nous l'appellerons *lidméc* , du nom que , selon le docteur Shaw , les Africains donnent aux antilopes. 2°. Nous avons vu au cabinet de M. le marquis de Marigny , dont le goût s'étend également aux objets des beaux arts et à ceux de la belle nature , une espèce d'arme offensive ; composée de deux cornes pointues et longues d'environ un pied et demi , qui , par leur double flexion , nous pa-

raissent appartenir à une antilope plus petite que les autres : elle doit être très-commune dans les grandes Indes , car les prêtres gentils portent cette espèce d'arme comme une marque de dignité. Nous appellerons cet animal *antilope des Indes* , dans l'idée où nous sommes que ce n'est qu'une simple variété de l'antilope d'Afrique.

En reprenant tous les animaux que nous venons d'exposer , nous avons donc déjà douze espèces ou variétés distinctes dans les gazelles ; savoir , 1°. la gazelle commune , 2°. le keval , 3°. la corine , 4°. le tzeiran , 5°. le koba ou grande vache brune , 6°. le kob ou petite vache brune , 7°. l'algazel ou gazelle d'Égypte , 8°. le pasan ou la prétendue gazelle du bézoard , 9°. le nanguer , ou *dama* des anciens , 10°. l'antilope , 11°. le lidmée , et enfin l'antilope des Indes. Après les avoir soigneusement comparées entr'elles , nous croyons , 1°. que la gazelle commune , le keval et la corine ne sont que trois variétés de la même espèce ; 2°. que le tzeiran , le koba et le kob sont tous trois des variétés d'une autre espèce : 3°. nous présumons que l'algazel et le pasan ne sont aussi que deux variétés de la même espèce , et nous pensons que le nom de *gazelle du bézoard* , qu'on a donné au pasan , n'est point un caractère distinctif ; car nous croyons être en état de prouver que le bézoard oriental ne vient pas seulement du pasan , mais de toutes les gazelles et chèvres qui habitent les montagnes de l'Asie : 4°. il nous paraît que les nanguers , dont les cornes sont courbées en avant , et qui font ensemble deux ou trois variétés particulières , ont été indiqués par les anciens sous le nom de *dama* ; 5°. que les antilopes , qui sont au nombre de trois ou quatre , et qui diffèrent de toutes les autres par la double flexion de leurs cornes , ont aussi été connues des anciens et désignées par les noms de *strepsiceros* et d'*aldax*. Tous ces animaux

se trouvent en Asie et en Afrique , c'est-à-dire , dans l'ancien continent ; et nous n'ajouterons pas à ces cinq espèces principales qui contiennent douze variétés très-distinctes , deux ou trois autres espèces du nouveau monde , auxquelles on a aussi donné le nom vague de *gazelles* , quoiqu'elles soient différentes de toutes celles que nous venons d'indiquer : ce serait augmenter la confusion , qui n'est déjà que trop grande ici. Nous donnerons , dans l'article suivant , l'histoire de ces animaux d'Amérique , sous leurs vrais noms *mazame* , *temamaçame* , etc. et nous nous contenterons de parler actuellement des animaux de ce genre qui se trouvent en Afrique et en Asie ; nous renvoyons même à l'article suivant , pour plus grande clarté et pour simplifier les objets , plusieurs autres animaux de ce même climat d'Afrique et d'Asie , qu'on a encore regardés comme des gazelles ou comme des chèvres , et qui cependant ne sont ni gazelles ni chèvres , mais paraissent être intermédiaires entre les deux : ces animaux sont le bubale ou vache de Barbarie , le condoma , le guib , la chèvre de grimme , etc. sans compter les chevrotains , qui ressemblent beaucoup au plus petites chèvres ou gazelles , et dont nous ferons aussi un article particulier.

Il est maintenant aisé de voir combien il était difficile d'arranger toutes ces bêtes , qui sont au nombre de plus de trente ; dix chèvres , douze ou treize gazelles , trois ou quatre bubales , autant de chevrotains et de mazames , tous différens entr'eux ; plusieurs absolument inconnus , les autres présentés pêle-mêle par les naturalistes , et tous pris les uns pour les autres par les voyageurs. Aussi c'est pour la troisième fois que j'écris aujourd'hui leur histoire , et j'avoue que le travail est ici bien plus grand que le produit ; mais au moins j'aurai fait ce qu'il

était possible de faire avec les matériaux donnés et les connaissances acquises, que j'ai encore eu plus de peine à rassembler qu'à employer.

En général, les gazelles ont les yeux noirs, grands, très-vifs, et en même-temps si tendres, que les Orientaux en ont fait un proverbe, en comparant les beaux yeux d'une femme à ceux de la gazelle. Elles ont, pour la plupart, les jambes plus fines et plus déliées que le chevreuil; le poil aussi court, plus doux et plus lustré: leurs jambes de devant sont moins longues que celles de derrière; ce qui leur donne, comme au lièvre, plus de facilité pour courir en montant qu'en descendant. Leur légèreté est au moins égale à celle du chevreuil; mais celui-ci bondit et saute plutôt qu'il ne court, au lieu que les gazelles courent uniformément plutôt qu'elles ne bondissent. La plupart sont fauves sur le dos, blanches sous le ventre, avec une bande brune qui sépare ces deux couleurs au bas des flancs. Leur queue est plus ou moins grande, mais toujours garnie de poils assez longs et noirâtres; leurs oreilles sont droites, longues, assez ouvertes dans leur milieu, et se terminent en pointe. Toutes ont le pied fourchu et conformé à peu près comme celui des moutons: toutes ont, mâles et femelles, des cornes permanentes, comme les chèvres; les cornes des femelles sont seulement plus minces et plus courtes que celles des mâles.

Voilà toutes les connaissances que nous avons pu acquérir au sujet des différentes espèces de gazelles, et à peu près aussi tous les faits qui ont rapport à leur naturel et à leurs habitudes. Voyons maintenant si les naturalistes ont été fondés à n'attribuer qu'à un seul de ces animaux la production de la pierre fameuse qu'on appelle le *bézoard oriental*, et si cet animal est en effet le *pasen* ou *pasan* qu'ils ont désigné spécifiquement par

le nom de *gazelle du bézoard*. En examinant la description et les figures de Kæmpfer , qui a beaucoup écrit sur cette matière , on doutera si c'est la gazelle commune ou le pasan ou l'algazel qu'il a voulu désigner comme donnant exclusivement le vrai *bézoard oriental*. Si l'on consulte les autres naturalistes et les voyageurs , on serait tenté de croire que ce sont indistinctement les gazelles , les chèvres sauvages , les chèvres domestiques , et même les moutons , qui portent cette pierre , et dont probablement la formation dépend plus de la température du climat et de la qualité des herbes que de la nature et de l'espèce de l'animal. Si l'on voulait en croire Rumphius , Seba et quelques autres auteurs , le vrai bézoard oriental , celui qui a le plus d'excellence et de vertu , proviendrait des singes , et non pas des gazelles , des chèvres ou des moutons ; mais cette opinion de Rumphius et de Seba n'est pas fondée : nous avons vu plusieurs de ces concrétions auxquelles on donne le nom de *bézoard des singes* ; et ces concrétions sont toutes différentes du bézoard oriental , qui vient certainement d'un animal ruminant , et qu'on peut aisément distinguer , par sa forme et par sa substance , de tous les autres bézoards : sa couleur est ordinairement d'un verd d'olive , brun en dehors et en dedans , et celle du bézoard qu'on appelle *occidental* est d'un petit jaune plus ou moins terne. La substance du premier est plus moëlleuse et plus tendre ; celle du dernier est plus dure , plus sèche , et , pour ainsi dire , plus pétrée. D'ailleurs , comme le bézoard oriental a eu une vogue prodigieuse , et qu'on en a fait grande consommation dans les derniers siècles , puisqu'on s'en servait en Europe et en Asie dans tous les cas où nos médecins emploient aujourd'hui les cordiaux et les contre-poisons , ne doit-on pas présumer , par cette grande quantité

qu'on en a consommée et que l'on consomme encore , que cette pierre vient d'un animal très-commun , ou plutôt qu'elle ne vient pas d'une seule espèce d'animal , mais de plusieurs animaux , et qu'elle se tire également des gazelles , des chèvres et des moutons , mais que ces animaux ne peuvent la produire que dans de certains climats du Levant et des Indes ?

Dans tout ce que l'on a écrit sur ce sujet , nous n'avons pas trouvé une observation bien faite ni une seule raison décisive : il paraît seulement par ce qu'ont dit Monard , Garcias , Cluvius , Aldrovande , Hernandès , etc. que le prétendu animal du bézoard oriental n'est pas la chèvre commune et domestique , mais une espèce de chèvre sauvage qu'ils n'ont point caractérisée ; de même tout ce que l'on peut conclure de ce qu'a écrit Kæmpfer , c'est que l'animal du bézoard est une espèce de chèvre sauvage , ou plutôt une espèce de gazelle , aussi très-mal décrite : mais par les témoignages de Thévenot , Chardin et Tavernier , il paraît que cette pierre se tire moins des gazelles que des montons et des chèvres sauvages ou domestiques ; et ce qui paraît donner plus de poids à ce que ces voyageurs en disent , c'est qu'ils parlent comme témoins oculaires , et que , quoiqu'ils ne citent pas les gazelles au sujet du bézoard , il n'y a guère d'apparence qu'ils se soient trompés , et qu'ils les aient prises pour des chèvres , parce qu'ils les connaissaient bien , et qu'ils en font mention dans d'autres endroits de leurs relations. L'on ne doit donc pas assurer , comme l'ont fait nos naturalistes modernes , que le bézoard oriental vient particulièrement et exclusivement d'une certaine espèce de gazelle ; et j'avoue qu'après avoir examiné non-seulement les témoignages des auteurs , mais les faits mêmes qui pouvaient décider la question , je suis très-porté à croire que cette

Pierre vient également de la plupart des animaux ruminans , mais plus communément des chèvres et des gazelles. Elle est , comme l'on sait , formée par couches concentriques , et contient souvent au centre quelque matière étrangère. Nous avons recherché de quelle nature étaient ces matières qui servent de noyau au bézoard oriental , pour tâcher de juger en conséquence de l'espèce de l'animal qui les avait avalées. On trouve au centre de ces pierres de petits cailloux , des noyaux de prunes , de mirabolans , de tamarin , des graines de cassie , et sur-tout des brins de paille et des boutons d'arbre : ainsi l'on ne peut guère attribuer cette production qu'aux animaux qui broutent les herbes et les feuilles.

Nous croyons donc que le bézoard oriental ne vient pas d'un animal particulier , mais de plusieurs animaux différens , et il n'est pas difficile de concilier avec cette opinion les témoignages de la plupart des voyageurs ; car , en disant chacun des choses contraires , ils n'auront pas laissé de dire tous à peu près la vérité. Les anciens , Grecs et Latins , n'ont pas connu le bézoard ; Galien est le premier qui fasse mention de ses vertus contre le venin ; les Arabes ont beaucoup parlé de ces mêmes vertus du bézoard : mais ni les Grecs , ni les Latins , ni les Arabes , n'ont indiqué précisément les animaux qui le produisent. Rabi Moses , Égyptien , dit seulement que quelques-uns prétendent que cette pierre se forme dans l'angle des yeux , et d'autres dans la vésicule du fiel des moutons en Orient. Or il y a des bézoards ou concrétions qui se font en effet dans les angles des yeux et dans les larniers des cerfs et de quelques autres animaux ; mais ces concrétions sont très-différentes du bézoard oriental , et les concrétions de la vésicule du fiel sont toutes d'une matière légère , hui-

leuse et inflammable, qui ne ressemble point à la substance du bézoard. André Lacuna, médecin espagnol, dans ses *Commentaires sur Dioscoride*, dit que le bézoard oriental se tire d'une certaine espèce de chèvre sauvage dans les montagnes de Perse. Amatus Lusitanus répète ce que dit Lacuna, et ajoute que cette chèvre montagnarde est ressemblante au cerf. Monard, qui les cite tous trois, assure encore plus positivement que cette pierre se tire des parties intérieures d'un chèvre de montagne aux Indes, à laquelle, dit-il, j'ai cru devoir donner le nom de *cervi-capra*, parce qu'elle tient du cerf et de la chèvre, qu'elle est à peu près de la grandeur et de la forme du cerf, mais qu'elle a, comme les chèvres, des cornes simples et fort recourbées sur le dos. *Garcias ab Horto* (du Jardin) dit que dans le Corasson et en Perse il y a une espèce de boucs appelée *pasan*, et que c'est dans l'estomac de ces boucs que s'engendre le bézoard oriental; que cette pierre se trouve non-seulement en Perse, mais aussi à Malaca et dans l'île des Vaches, près le cap Comorin; que dans la grande quantité de boucs que l'on tuait pour la subsistance des troupes, on cherchait ces pierres dans l'estomac de ces animaux, et qu'on y en trouvait assez communément. Christophe Acosta répète à ce sujet ce que disent *Garcias* et *Monard*, sans y rien ajouter de nouveau. Enfin, pour ne rien omettre de tout ce qui a rapport au détail historique de cette pierre, nous observerons que *Kæmpfer*, homme plus savant qu'observateur exact, s'étant trouvé dans la province de Laar en Perse, assure être allé avec des naturels du pays à la chasse du bouc *pasan*, qui produit le bézoard; qu'il dit en avoir, pour ainsi dire, vu tirer cette pierre; et il assure encore que le vrai bézoard oriental vient de cet animal; qu'à la vérité le bouc *ahu*, dont il donne

aussi la figure, produit dans ce même pays des bézoards, comme le bouc pasan, mais qu'ils sont fort inférieurs en qualité. Par les figures qu'il donne de ces deux animaux, le pasan et l'ahu, on serait induit à croire que la première figure représente la gazelle commune plutôt que le vrai pasan; et par sa description on serait porté à imaginer que son pasan est en effet un bouc et non pas une gazelle, parce qu'il lui donne une barbe semblable à celle des chèvres; et enfin par le nom *ahu* qu'il donne à son autre bouc, aussi bien que par la seconde figure, on serait fondé à reconnaître le bouquetin plutôt que le véritable ahu, qui est notre tzeiran ou grosse gazelle. Ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que Kæmpfer, qui semble vouloir décider l'espèce de cet animal du bézoard oriental, et qui assure que c'est le bouc sauvage appelé *pasan*, cite en même-tems un homme qu'il dit très-digne de foi, lequel cependant assure avoir palpé les pierres de ce même bézoard dans le ventre des gazelles à Golconde. Ainsi tout ce qu'on peut tirer de positif de ce qu'a écrit Kæmpfer à ce sujet, se réduit à ce que ce sont deux espèces de chèvres sauvages et montagnardes, le pasan et l'ahu, qui portent le bézoard en Perse, et qu'aux Indes cette pierre se trouve aussi dans les gazelles. Chardin dit positivement que le bézoard oriental se trouve dans les boucs et chèvres sauvages et domestiques, le long du golfe Persique et dans plusieurs provinces de l'Inde; mais qu'en Perse on le trouve aussi dans les moutons. Les voyageurs hollandais disent de même qu'il se produit dans l'estomac des brebis ou des chèvres. Tavernier témoigne encore plus positivement que ce sont des chèvres domestiques; il dit qu'elles ont du poil fin comme de la soie, et qu'ayant acheté six de ces chèvres vivantes, il en avait tiré dix-sept bézoards entiers et une portion

grosse comme une moitié de noisette; et ensuite il dit qu'il y a d'autres bézoards que l'on croit venir des singes, dont les vertus sont encore plus grandes que celles du bézoard des chèvres; qu'on en tire aussi des vaches, mais dont les vertus sont inférieures, etc. Que doit-on inférer de cette variété d'opinions et de témoignages, qu'en peut-on conclure? sinon que le bézoard oriental ne vient pas d'une seule espèce d'animal, mais qu'on le trouve au contraire dans plusieurs animaux d'espèces différentes, et sur-tout dans les gazelles et dans les chèvres.

A l'égard des bézoards occidentaux, nous pouvons assurer qu'ils ne viennent ni des chèvres, ni des gazelles; car nous ferons voir dans les articles suivans qu'il n'y a ni chèvres ni gazelles, ni même aucun animal qui approche de ce genre dans toute l'étendue du nouveau monde: au lieu de gazelles l'on n'a trouvé que des chevreaux dans les bois de l'Amérique; au lieu de chèvres et de moutons sauvages, on a trouvé sur les montagnes du Pérou et du Chili des animaux tout différens, les lamas et les pacos, dont nous avons déjà parlé. Les anciens Péruviens n'avaient pas d'autre bétail; et en même-tems que ces deux espèces étaient en partie réduites à l'état de domesticité, elles subsistaient en beaucoup plus grand nombre dans leur état de nature et de liberté sur les montagnes: les lamas sauvages se nommaient *huanacus*, et les pacos *vicunnas*, d'où l'on a dérivé le nom de *vigogne*, qui désigne en effet le même animal que le pacos: tous deux, c'est-à-dire le lama et le pacos, produisent des bézoards, mais les domestiques plus rarement que les sauvages.

M. Daubenton, qui a examiné de plus près que personne la nature des bézoards, pense qu'ils sont composés d'une matière de même nature que celle qui s'at-

tache en forme de tartre brillant et coloré sur les dents des animaux ruminans. On verra dans la description qu'il a faite des bézoards , dont nous avons une collection très-nombreuse au cabinet du roi , quelles sont les différences essentielles entre les bézoards orientaux et les bézoards occidentaux. Ainsi les chèvres des Indes orientales ou les gazelles de Perse ne sont pas les seuls animaux qui produisent des concrétions auxquelles on a donné le nom de *bézoards* : le chamois , et peut-être le bouquetin des Alpes , les boucs de Guinée , et plusieurs animaux d'Amérique, donnent aussi des bézoards ; et si nous comprenons sous ce nom toutes les concrétions de cette nature que l'on trouve dans les animaux , nous pouvons assurer que la plupart des quadrupèdes , à l'exception des carnassiers , produisent des bézoards , et que même il s'en trouve dans les crocodiles et dans les grandes couleuvres.

Il faut donc , pour avoir une idée nette de ces concrétions , en faire plusieurs classes ; il faut les rapporter aux animaux qui les produisent , et en même-tems reconnaître les climats et les alimens qui favorisent le plus cette espèce de production.

1°. Les pierres qui se forment dans la vessie , dans les reins de l'homme et des autres animaux , doivent être séparées de la classe des bézoards , et désignées par le nom de *calculs*, leur substance étant toute différente de celle des bézoards. On les reconnaît aisément à leur pesanteur , à leur odeur urineuse , et à leur composition , qui n'est pas régulière , ni par couches minces et concentriques , comme celle des bézoards.

2°. Les concrétions que l'on trouve quelquefois dans la vésicule du fiel et dans le foie de l'homme et des animaux , ne doivent pas être regardées comme des bézoards. On les distingue facilement à leur légèreté , leur

couleur et leur inflammabilité ; et d'ailleurs elles ne sont pas formées par couches autour d'un noyau , comme le sont les bézoards.

3°. Les pelottes que l'on trouve assez souvent dans l'estomac des animaux , et sur-tout des ruminans , ne sont pas de vrais bézoards. Ces pelottes , que l'on appelle *égagropiles* , sont composées à l'intérieur des poils que l'animal a avalés en se léchant , ou des racines dures qu'il a broutées et qu'il n'a pu digérer , et à l'extérieur elles sont , pour la plupart , enduites d'une substance visqueuse assez semblable à celle des bézoards : ainsi les *égagropiles* n'ont rien des bézoards que cette couche extérieure , et la seule inspection suffit pour distinguer les uns des autres.

4°. On trouve souvent des *égagropiles* dans les animaux des climats tempérés , et jamais des bézoards. Nos bœufs et vaches , les chamois des Alpes , les pores-épies d'Italie ¹ , ne produisent que des *égagropiles*. Les animaux des pays les plus chauds ne donnent au contraire que des bézoards. L'éléphant , le rhinocéros , les boucs , les gazelles de l'Asie et de l'Afrique , le lama du Pérou , etc. produisent tous , au lieu d'*égagropiles* , des bézoards solides , dont la grosseur et la substance varient relativement à la différence des animaux et des climats.

5°. Les bézoards auxquels on a trouvé ou supposé le plus de vertus et de propriétés , sont les bézoards orientaux , lesquels , comme nous l'avons dit , proviennent des chèvres , des gazelles et des moutons qui habitent sur les hautes montagnes de l'Asie ; les bézoards d'une qualité inférieure , et qu'on appelle *occidentaux* , viennent des lamas et des paeos , qui ne se trouvent qu'o

¹ Nous avons trouvé une *égagropile* dans un porc-épic qui nous a été envoyé de Rome en 1763.

dans les montagnes de l'Amérique méridionale ; enfin les chèvres et les gazelles de l'Afrique donnent aussi des bézoards , mais qui ne sont pas si bons que ceux de l'Asie.

De tous ces faits , on peut conclure qu'en général les bézoards ne sont qu'un résidu de nourriture végétale , qui ne se trouve pas dans les animaux carnassiers , et qui ne se produit que dans ceux qui se nourrissent de plantes ; que , dans les montagnes de l'Asie méridionale , les herbes étant plus fortes et plus exaltées qu'en aucun autre endroit du monde , les bézoards qui en sont les résidus , ont aussi plus de qualité que tous les autres ; qu'en Amérique , où la chaleur est moindre , les herbes des montagnes ayant aussi moins de force , les bézoards qui en proviennent sont inférieurs aux premiers ; et qu'enfin en Europe , où les herbes sont faibles , et dans toutes les plaines des deux continens où elles sont grossières , il ne se produit point de bézoards , mais seulement des égagropiles qui ne contiennent que des poils ou des racines , et des filamens trop durs que l'animal n'a pu digérer.

LE POLATOUCHE.

Nous avons mieux aimé conserver à eet animal le nom qu'il porte dans son pays natal, que d'adopter les noms vagues et précaires que lui ont donnés les naturalistes ; ils l'ont appelé *rat volant*, *écureuil volant*, *loir volant*, *rat de Pont*, *rat de Scythie*, etc. Nous exelurons tant que nous pourrons de l'histoire naturelle ees dénominations composées, parce que la liste de la nature, pour être vraie, doit être tout aussi simple qu'elle. Le polatouche est d'une espèce particulière, qui se rapproche seulement par quelques caractères de celles de l'écureuil, du loir et du rat ; il ne ressemble à l'écureuil que par la grosseur des yeux et par la forme de la queue, qui cependant n'est ni aussi longue, ni fournie d'aussi longs poils : il approche plus du loir par la figure du corps, par celle des oreilles, qui sont courtes et nues, par les poils de la queue, qui sont de la même forme et de la même grandeur que ceux du loir ; mais il n'est pas, comme lui, sujet à l'engourdissement par l'action du froid. Le polatouche n'est donc ni éeureuil, ni rat, ni loir, quoiqu'il participe un peu de la nature de tous trois.

On le trouve également dans les parties septentrionales de l'ancien et du nouveau continent ; il est seulement plus commun en Amérique qu'en Europe, où il ne se trouve que rarement, et dans quelques provinces du Nord, telles que la Lithuanie et la Russie. Ce petit animal habite sur les arbres eomme l'écureuil : il va de branche en branche ; et lorsqu'il saute pour

passer d'un arbre à un autre ou pour traverser un espace considérable , sa peau , qui est lâche et plissée sur les côtés du corps , se tire au dehors , se bande et s'élargit par la direction contraire des pattes de devant qui s'étendent en avant, et de celles de derrière qui s'étendent en arrière dans le mouvement du saut. La peau ainsi tendue et tirée en dehors de plus d'un pouce , augmente d'autant la surface du corps sans en accroître la masse , et retarde par conséquent l'accélération de la chute , en sorte que d'un seul saut l'animal arrive à une assez grande distance : ainsi ce mouvement n'est point un vol comme celui des oiseaux , ni un voltigement comme celui des chauve-souris , qui se font tous deux en frappant l'air par des vibrations répétées ; c'est un simple saut , dans lequel tout dépend de la première impulsion , dont le mouvement est seulement prolongé et subsiste plus long-tems , parce que le corps de l'animal , présentant une plus grande surface à l'air , éprouve une plus grande résistance et tombe plus lentement. La mécanique et le jeu de cette extension singulière de la peau , n'appartiennent qu'au polatouche , et ne se trouvent dans aucun autre animal : ce seul caractère suffirait donc pour le distinguer de tous les autres écureuils , rats ou loirs ; mais les choses même les plus singulières de la nature sont-elles jamais uniques ? devrait-on s'attendre à trouver dans le même genre un autre animal avec une pareille peau , et dont les prolongemens s'étendent non-seulement d'une jambe à l'autre , mais de la tête à la queue. Cet animal , dont la figure et la description nous ont été données par Scba , sous le nom d'*écureuil volant de Virginie* , paraît assez différent du polatouche pour constituer une autre espèce ; cependant nous ne nous presserons pas de prononcer sur sa nature , il est probable que c'est un animal dont l'espèce est

réellement existante et différente de celle du polatouche : mais ce pourrait être aussi une simple variété dans cette espèce, et peut-être enfin n'est-ce qu'une production accidentelle ou une monstruosité ; car aucun voyageur, aucun naturaliste, n'a fait mention de cet animal : Seba est le seul qui l'ait vu dans le cabinet de *Vincent*, et je me défie toujours de ces descriptions faites dans des cabinets d'après des animaux que souvent on ajuste pour les rendre plus extraordinaires.

Le polatouche approche, en quelque sorte, de la chauve-souris par cette extension de la peau qui, dans le saut, réunit les jambes de devant à celles de derrière, et qui lui sert à se soutenir en l'air : il paraît aussi lui ressembler un peu par le naturel ; car il est tranquille, et, pour ainsi dire, endormi pendant le jour ; il ne prend de l'activité que le soir. Il est très-facile à apprivoiser ; mais il est en même-tems sujet à s'enfuir, et il faut le garder dans une cage, ou l'attacher avec une petite chaîne. On le nourrit de pain, de fruits, de de graines ; il aime sur-tout les boutons et les jeunes pousses du pin et du bouleau ; il ne cherche point les noix et les amandes comme les écureuils. Il se fait un lit de feuilles dans lequel il s'ensevelit, et où il demeure tout le jour ; il n'en sort que la nuit et quand la faim le presse. Comme il a peu de vivacité, il devient aisément la proie des martres et des autres animaux qui grimpent sur les arbres : aussi l'espèce subsistante est-elle en très-petit nombre, quoiqu'il produise ordinairement trois ou quatre petits.



1.



2.



3.

De Sevo, Del.

L'Épue, Direr.

1 LE LORIS. 2 LE MOCOCO. 3 LA GERBOISE debout.

LES GERBOISES.

GERBOISE est un nom générique , que nous employons ici pour désigner des animaux remarquables par la très-grande disproportion qui se trouve entre les jambes de derrière et celles de devant , celles-ci n'étant pas si grandes que les mains d'une taupe , et les autres ressemblant aux pieds d'un oiseau. Nous connaissons dans ce genre quatre espèces ou variétés bien distinctes : 1°. le tarsier ; 2°. le gerbo ou gerboise proprement dite ; 3°. l'alagtaga , 4°. le daman Israël ou agneau d'Israël.

Le gerbo a la tête faite à peu près comme celle du lapin ; mais il a les yeux plus grands et les oreilles plus courtes , quoique hautes et amples relativement à sa taille. Il a le nez couleur de chair et sans poil , le museau court et épais , l'ouverture de la gueule très-petite ; la mâchoire supérieure fort ample , l'inférieure étroite et courte ; les dents comme celles du lapin ; des moustaches autour de la gueule , composées de longs poils noirs et blancs. Les pieds de devant sont très-courts et ne touchent jamais la terre : cet animal ne s'en sert que comme de mains pour porter à sa gueule. Ces mains portent quatre doigts munis d'ongles , et le rudiment d'un cinquième doigt sans ongle. Les pieds de derrière n'ont que trois doigts , dont celui du milieu est un peu plus long que les deux autres , et tous trois garnis d'ongles. La queue est trois fois plus longue que le corps ; elle est couverte de petits poils roides , de la même couleur que ceux du dos , et au bout elle est garnie de poils plus longs , plus doux , plus touffus , qui forment une

espèce de houppes noire au commencement et blanche à l'extrémité. Les jambes sont nues et de couleur de chair, aussi bien que le nez et les oreilles. Le dessus de la tête et le dos sont couverts d'un poil roussâtre; les flanes, le dessous de la tête, la gorge, le ventre, et le dedans des cuisses, sont blancs: il y a au bas des reins et près de la queue une grande bande noire transversale en forme de croissant.

L'alagtaga est plus petit qu'un lapin; il a le corps plus court: ses oreilles sont longues, larges, nues, minces, transparentes, et parsemées de vaisseaux sanguins très-apparens; la mâchoire supérieure est beaucoup plus ample que l'inférieure, mais obtuse et assez large à l'extrémité: il y a de grandes moustaches autour de la gueule; les dents sont comme celles des rats; les yeux grands, l'iris et la paupière bruns: le corps est étroit en avant, fort large et presque rond en arrière; la queue très-longue, et moins grosse qu'un petit doigt: elle est couverte, sur plus des deux tiers de sa longueur, de poils courts et rudes; sur le dernier tiers, ils sont plus longs, et encore beaucoup plus longs, plus touffus et plus doux vers le bout, où ils forment une espèce de touffe noire au commencement, et blanche à l'extrémité. Les pieds de devant sont très-courts; ils ont cinq doigts: ceux de derrière, qui sont très-longs, n'en ont que quatre, dont trois sont situés en avant, et le quatrième est à un pouce de distance des autres: tous ces doigts sont garnis d'ongles plus courts dans ceux de devant, et un peu plus longs dans ceux de derrière. Le poil de cet animal est doux et assez long, fauve sur le dos, blanc sous le ventre.

L'on voit, en comparant ces deux descriptions, dont la première est tirée d'Edwards et d'Hasselquist, et la seconde de Gmelin, que ces animaux se ressemblent

presque autant qu'il est possible ; le gerbo est seulement plus petit que l'alagtaga , et n'a que quatre doigts aux pieds de devant , et trois à ceux de derrière sans éperon , au lieu que celui-ci en a cinq aux pieds de devant , et quatre , c'est à-dire , trois grands et un éperon , à ceux de derrière : mais je suis très-porté à croire que cette différence n'est pas constante ; car le docteur Shaw , qui a donné la description et la figure d'un gerbo de Barbarie , le représente avec cet éperon ou quatrième doigt aux pieds de derrière ; et M. Edwards remarque qu'il a soigneusement observé les deux gerbos qu'il a vu en Angleterre , et qu'il ne leur a pas trouvé cet éperon : ainsi ce caractère qui paraîtrait distinguer spécifiquement le gerbo et l'alagtaga , n'étant pas constant , devient nul , et marque plutôt l'identité que la diversité d'espèce. La différence de grandeur ne prouve pas non plus que ce soient deux espèces différentes ; il se peut que MM. Edwards et Hasselquist n'aient décrit que de jeunes gerbos , et M. Gmelin un vieux alagtaga. Il n'y a que deux choses qui me laissent quelque doute : la proportion de la queue , qui est beaucoup plus grande dans le gerbo que dans l'alagtaga , et la différence du climat où ils se trouvent. Le gerbo est commun en Circassie , en Égypte , en Barbarie , en Arabie , et l'alagtaga en Tartarie , sur le Wolga , et jusqu'en Sibérie. Il est rare que le même animal habite des climats aussi différens ; et lorsque cela arrive , l'espèce subit de grandes variétés : c'est aussi ce que nous présumons être arrivé à celle du gerbo , dont l'alagtaga , malgré ces différences , ne nous paraît être qu'une variété.

Ces petits animaux cachent ordinairement leurs mains ou pieds de devant dans leur poil ; en sorte qu'on dirait qu'ils n'ont d'autres pieds que ceux de derrière. Pour se transporter d'un lieu à un autre , ils ne mar-

chent pas, c'est-à-dire qu'ils n'avancent pas les pieds l'un après l'autre ; mais ils sautent très-légèrement et très-vite , à trois ou quatre pieds de distance , et toujours debout , comme des oiseaux. En repos , ils sont assis sur leurs genoux ; ils ne dorment que le jour , et jamais la nuit. Ils mangent du grain et des herbes comme les lièvres. Ils sont d'un naturel assez doux , et néanmoins ils ne s'appriivoisent que jusqu'à un certain point. Ils se creusent des terriers comme les lapins , et en beaucoup moins de tems ; ils y font un magasin d'herbes sur la fin de l'été , et dans les pays froids ils y passent l'hiver.

A l'égard du daman ou agneau d'Israël , qui nous paraît être du genre des gerboises , parce qu'il a comme elles les jambes de devant très-courtes en comparaison de celles de derrière , nous ne pouvons mieux faire , ne l'ayant jamais vu , que de citer ce qu'en dit le docteur Schaw , qui était à portée de le comparer avec le gerbo , et qui en parle comme de deux espèces différentes. » Le daman Israël , dit cet auteur , est aussi un animal du mont » Liban , mais également commun dans la Syrie et dans » la Phénicie. C'est une bête innocente , qui ne fait » point de mal , et qui ressemble pour la taille et pour la » figure au lapin ordinaire , ses dents de devant étant » aussi disposées de la même manière ; seulement il est » plus brun , et a les yeux plus petits et la tête plus pointue ; ses pieds de devant sont courts , et ceux de derrière longs , dans la même proportion que ceux du » jerboa (gerbo). Quoiqu'il se cache quelquefois dans » la terre , sa retraite ordinaire est dans les trous et fentes de rochers ; ce qui me fait croire , continue M. » Shaw , que c'est cet animal plutôt que le jerboa (gerbo) » qu'on doit prendre pour le *saphan* de l'Écriture : personne n'a pu me dire d'où vient le nom moderne de » *daman Israël* , qui signifie *agneau d'Israël* . Prosper

Alpin, qui avait indiqué cet animal avant le docteur Shaw, dit que sa chair est excellente à manger, et qu'il est plus gros que notre lapin d'Europe : mais ce dernier fait paraît douteux ; car le docteur Shaw l'a retranché du passage de Prosper Alpin, qu'il cite au reste en entier.

ADDITION A L'ARTICLE DE LA GERBOISE.

IL existe dans le désert de Barca une gerboise différente de celle-ci, en ce qu'elle a le corps encore plus mince, les oreilles plus longues, arrondies, et à peu près également larges du haut en bas ; les ongles des quatre pieds beaucoup plus courts, et les couleurs en général moins foncées ; la bande sur les cuisses moins marquée ; les talons noirs ; la pointe du museau beaucoup plus applatie. On voit que ces disconvenances sont encore assez légères, et qu'on peut les regarder comme de simples variétés.

Les gerboises se trouvent dans tous les climats de l'Afrique, depuis la Barbarie jusqu'au cap de Bonne-Espérance : on en voit aussi en Arabie et dans plusieurs autres contrées de l'Asie : mais il paraît qu'il y en a de grandeur très-différente, et il est assez étonnant que, dans ces animaux à longues jambes, il s'en trouve de vingt et même de cent fois plus gros que les petites gerboises dont nous avons parlé.

« J'ai vu, dit M. le vicomte de Querhoent, à la ménagerie

gerie du Cap , un animal pris dans le pays , qu'on nomme *lièvre sauteur*. Il est de la grandeur du lapin d'Europe; il a la tête à peu près comme lui , les oreilles au moins de la même longueur , les pattes de devant très-courtes et très-petites : il s'en sert pour porter à sa gueule , et je ne crois pas qu'elles lui servent beaucoup à marcher ; il les tient ordinairement ramassées dans son long poil , qui les recouvre entièrement : les pattes de derrière sont grandes et grosses ; les doigts du pied , au nombre de quatre , sont longs et séparés ; la queue est de la longueur du corps au moins , et couverte de longs poils couchés ; le poil du corps est jaunâtre ; le bout des oreilles et celui de la queue sont de la même couleur ; les yeux sont noirs , grands et saillans. On le nourrissait de feuilles de laitue. Il aime beaucoup à ronger ; on lui mettait exprès dans sa cage de petits morceaux de bois pour l'amuser ».

M. Forster nous a communiqué un dessin de cette grande gerboise ou lièvre sauteur du Cap , que nous donnons ici. Ce dessin était accompagné de la notice suivante :

« Cette gerboise , dit-il , a cinq doigts aux pieds de devant , et quatre à ceux de derrière : les ongles du devant sont noirs , longs , minces et courbés : ceux des jambes de derrière sont bruns , gros , courts , de figure conique , un peu courbés vers l'extrémité : l'œil est noir et fort gros ; le nez et les naseaux sont d'un brun roux ; les oreilles sont grandes , lisses , nues en dedans , et couvertes en dehors d'un petit poil court qui est couleur d'ardoise. La tête ressemble assez à celle des petites gerboises ; il y a des moustaches autour de la gueule et aux angles des yeux. Les jambes , ou plutôt les bras de

devant , sont très-courts , et les mains fort petites ; les jambes de derrière , au contraire , sont très-grosses , et les pieds excessivement longs. La queue , qui est aussi fort longue et fort chargée de poil , paraît mince à sa naissance , et fort grosse à son extrémité : elle est d'un fauve foncé sur la plus grande partie de sa longueur , et d'un brun minime vers le bout. Les jambes et les pieds sont d'un fauve pâle mêlé de gris ; la couleur du corps et de la tête est d'un jaune pâle presque blanc ; les cuisses et le dessous du corps sont plus jaunes ; tout le dessus du corps , ainsi que l'extrémité de la mâchoire , le dessus du nez , les mains , ont une teinte de fauve ; le derrière de la tête est couvert de grands poils mêlés de noir , de gris et de fauve ».

Au reste , nous pensons que cette gerboise du Cap , décrite par M. de Querhoent et par M. Forster , est la même que celle dont M. Allamand a donné l'histoire et la figure.

¹ M. Klockner a reçu une gerboise de Tunis : la caisse dans laquelle elle lui a été apportée , était garnie en dedans de fer-blanc ; elle en avait enlevé avec ses dents quelques pièces , et en avait rongé le bois en différens endroits. Elle fait la même chose dans la cage où elle est actuellement gardée ; elle n'aime pas à être renfermée : cependant elle n'est point farouche ; car elle souffre qu'on la tire de son nid et qu'on l'y remette avec la main nue , sans qu'elle morde jamais. Au reste , elle ne s'apprivoise que jusqu'à un certain point , comme l'a remarqué M. de Buffon ; car elle ne paraît mettre

² Cet article est de M. Allamand.

aucune différence entre celui qui lui donne à manger et des étrangers. Lorsqu'elle est en repos, elle est assise sur ses genoux, et ses jambes de derrière étendues sous le ventre atteignent presque ses jambes de devant, en formant une espèce d'arc de cercle : sa queue alors est posée le long de son corps ; dans cette attitude, elle recueille les grains de blé ou les pois dont elle se nourrit : c'est avec ses pattes de devant qu'elle les porte à sa bouche, et cela si promptement qu'on a peine à en suivre de l'œil les mouvemens ; elle porte chaque grain à sa bouche, et en rejette l'écorce pour ne manger que l'intérieur.

Quand elle se meut, elle ne marche pas en avançant un pied devant l'autre, mais en sautant comme une sauterelle, et en s'appuyant uniquement sur l'extrémité des doigts de ses pieds de derrière ; alors elle tient ses pieds de devant si bien appliqués contre sa poitrine, qu'il semble qu'elle n'en a point. La figure qu'en offre la planche, la représente dans l'attitude où elle est quand elle se prépare à sauter, et il est difficile de concevoir comment elle peut se soutenir ; quelquefois même son corps forme, avec ses jambes, un angle plus aigu encore : mais pour l'ordinaire, elle se tient dans une situation qui approche plus de la perpendiculaire. Si on l'épouvante, elle saute à sept ou huit pieds de distance. Lorsqu'elle veut grimper sur une hauteur, elle fait usage de ses quatre pieds ; mais lorsqu'il faut descendre dans un creux, elle traîne après soi ses jambes de derrière sans s'en servir, et elle avance en s'aidant uniquement des pieds de devant.

Il semble que la lumière incommode cet animal ; aussi dort-il pendant tout le jour, et il faut qu'il soit bien pressé par la faim pour qu'il lui arrive de manger quand le soleil luit encore : mais dès qu'il commence

à faire obscur , il se réveille , et durant toute la nuit il est continuellement en mouvement , et c'est alors seulement qu'il mange. Quand le jour paraît , il rassemble en tas le sable qui est dispersé dans sa cage ; il met par-dessus le coton qui lui sert de lit , et qui est fort dérangé par le mouvement qu'il vient de se donner ; et après avoir raccommo^dé son nid ; il s'y fourre jusqu'à la nuit suivante.

Pendant le voyage qu'il a fait de Tunis à Amsterdam , et qui a été de quelques mois , on l'a nourri de gruau ou de biscuit sec sans lui donner à boire. Dès qu'il fut arrivé , le premier soin de M. Klockner fut de lui présenter un morceau de pain trempé dans l'eau , ne doutant pas qu'il ne fût fort altéré ; mais il ne voulut point y toucher , et il préféra un biscuit dur : cependant M. Klockner , ne soupçonnant pas qu'il pût se passer d'eau , lui donna des pois verts et des grains de blé qui en étaient imbibés ; mais ce fut inutilement , il n'en goûta point : il fallut en revenir à ne lui donner que du manger sec sans eau ; et jusqu'à présent , depuis une année et demie , il s'en est bien trouvé.

Quelques auteurs ont rangé cet animal parmi les lapins , auxquels il ressemble par la couleur et la finesse de son poil , et par la longueur de ses oreilles ; d'autres l'ont pris pour un rat , parce qu'il est à peu près de la même grandeur : mais il n'est ni lapin ni rat ; l'extrême disproportion qu'il y a entre ses jambes de devant et celles de derrière , et l'excessive longueur de sa queue , le distinguent des uns et des autres. Il forme un genre à part et même très-singulier avec l'algataga , dont M. Gmelin nous a donné la description et la figure , mais qui approche si fort de notre gerbo , qu'on ne peut le regarder , avec M. de Buffon , que comme une variété de la même espèce.

Il ne faut pas oublier que le gerbo a autour de la bouche une moustache composée de poils assez roides , parmi lesquels il y en a un de côté d'une longueur extraordinaire , puisqu'il est long de trois pouces.

Nous devons rapporter ici ce que Cook , célèbre navigateur , a dit de ce singulier animal , qui , jusqu'à ce jour , ne s'est trouvé nulle part que dans le continent de la nouvelle Hollande.

« Comme je me promenais le matin à peu de distance du vaisseau , dit-il (à la baie d'Endeavour , côte de la nouvelle Hollande) , je vis un des animaux que les gens de l'équipage m'avaient décrits si souvent : il était d'une légère couleur de souris , et ressemblait beaucoup , par la grosseur et la figure , à un levrier ; et je l'aurais en effet pris pour un chien sauvage , si , au lieu de courir , il n'avait pas sauté comme un lièvre ou un daim..... M. Banks , qui vit imparfaitement cet animal , pensa que son espèce était encore inconnue..... Un des jours suivans , comme nos gens partaient au premier crépuscule du matin pour aller chercher du gibier , ils virent quatre de ces animaux , dont deux furent très-bien chassés par le levrier de M. Banks ; mais ils le laissèrent bientôt derrière , en sautant par dessus l'herbe longue et épaisse qui empêchait le chien de courir. On observa que ces animaux ne marchaient pas sur leurs quatre jambes , mais qu'ils sautaient sur les deux de derrière¹ , comme le *gerbua* ou *mus jaculus*..... Enfin M. Gore , mon lieutenant , faisant , peu de jours après , une promenade dans l'intérieur du pays avec son fusil , eut le bonheur de tuer un de ces quadrupèdes qui avaient été

¹ Le traducteur dit *les deux de devant* ; mais c'est évidemment une faute , comme le prouve ce qui suit.

si souvent l'objet de nos spéculations. Cet animal n'a pas assez de rapport avec aucun autre déjà connu, pour qu'on puisse en faire la comparaison : sa figure est très-analogue à celle du gerbo, à qui il ressemble aussi par ses mouvemens ; mais sa grosseur est fort différente, le gerbo étant de la taille d'un rat ordinaire, et cet animal parvenu à son entière croissance, de celle d'un mouton. Celui que tua mon lieutenant était jeune ; et comme il n'avait pas encore pris tout son accroissement, il ne pesait que trente-huit livres. La tête, le cou et les épaules sont très-petits en proportion des autres parties du corps. La queue est presque aussi longue que le corps ; elle est épaisse à sa naissance, et elle se termine en pointe à l'extrémité. Les jambes de devant n'ont que huit pouces de long, et celles de derrière en ont vingt-deux ; il marche par sauts et par bonds ; il tient alors la tête droite, et ses pas sont fort longs ; il replie ses jambes de devant tout près de la poitrine, et il ne paraît s'en servir que pour creuser la terre. La peau est couverte d'un poil court, gris ou couleur de souris foncé ; il faut en excepter la tête et les oreilles, qui ont une légère ressemblance avec celles du lièvre. Cet animal est appelé *kangaroo* par les naturels du pays..... Le même M. Gore, dans une autre chasse, tua un second *kangaroo* qui, avec la peau, les entrailles et la tête, pesait quatre-vingt-quatre livres ; et néanmoins, en l'examinant, nous reconnûmes qu'il n'avait pas encore pris toute sa croissance, parce que les dents mâchelières intérieures n'étaient pas encore formées..... Ces animaux paraissent être l'espèce de quadrupèdes la plus commune à la nouvelle Hollande ; et nous en rencontrions presque toutes les fois que nous allions dans les bois.

LE PORC-ÉPIC.

IL ne faut pas que le nom de *porc-épineux*, qu'on a donné à cet animal dans la plupart des langues de l'Europe, nous induise en erreur, et fasse imaginer que le porc-épic soit en effet un cochon chargé d'épines : car il ne ressemble au cochon que par le grognement ; par tout le reste, il en diffère autant qu'aucun autre animal, tant pour la figure que pour la conformation intérieure : au lieu d'une tête allongée, surmontée de longues oreilles, armée de défenses et terminée par un bouc, au lieu d'un pied fourchu et garni de sabots comme le cochon, le porc-épic a, comme le castor, la tête courte, deux grandes dents incisives en avant de chaque mâchoire, nulles défenses ou dents canines, le museau fendu comme les lièvres, les oreilles rondes et applaties, et les pieds armés d'ongles ; au lieu d'un grand estomac avec un appendice en forme de capuchon, qui, dans le cochon, semble faire la nuance entre les ruminans et les autres animaux, le porc-épic n'a qu'un simple estomac et un grand cœcum : les parties de la génération ne sont point apparentes au dehors, comme dans le cochon mâle ; les testicules du porc-épic sont recelés au dedans et renfermés sous les aînes ; la verge n'est point apparente ; et l'on peut dire que par tous ces rapports, aussi bien que par la queue courte, la longue moustache, la lèvre divisée, il approche beaucoup plus du lièvre ou du castor que du cochon. Le hérisson, qui, comme le porc-épic, est armé de piquans, ressemblerait plus au cochon ; car il a le museau long et terminé

par une espèce de groin en boutoir : mais toutes ces ressemblances étant fort éloignées , et toutes les différences étant présentes et réelles , il n'est pas douteux que le porc-épic ne soit d'une espèce particulière et différente de celle du hérisson , du castor , du lièvre , ou de tout autre animal auquel on voudrait le comparer.

Il ne faut pas non plus ajouter foi à ce que disent presque unanimement les voyageurs et les naturalistes , qui donnent à cet animal la faculté de lancer ses piquans à une assez grande distance et avec assez de force pour percer et blesser profondément ; ni s'imaginer avec eux que ces piquans , tout séparés qu'ils sont du corps de l'animal , ont la propriété très-extraordinaire et toute particulière de pénétrer d'eux-mêmes et par leurs propres forces plus avant dans les chairs , dès que la pointe y est une fois entrée : ce dernier fait est purement imaginaire et destitué de tout fondement , de toute raison. Le premier est aussi faux que le second : mais au moins l'erreur paraît fondée sur ce que l'animal , lorsqu'il est irrité ou seulement agité , redresse ses piquans , les remue , et que comme il y a de ces piquans qui ne tiennent à la peau que par une espèce de filet ou de pédicule délié , ils tombent aisément. Nous avons vu des pores-épics vivans , et jamais nous ne les avons vus , quoique violemment excités , darder leurs piquans. On ne peut donc trop s'étonner que les auteurs les plus graves , tant anciens que modernes , que les voyageurs les plus sensés , soient tous d'accord sur un fait aussi faux. Quelques-uns d'entr'eux disent avoir eux-mêmes été blessés de cette espèce de jaculation ; d'autres assurent qu'elle se fait avec tant de roideur , que le dard ou piquant peut percer une planche à quelques pas de distance. Le merveilleux , qui n'est que le faux qui fait plaisir à croire , augmente et croît à mesure qu'il passe

par un plus grand nombre de têtes; la vérité perd, au contraire, en faisant la même route; et malgré la négation positive que je viens de graver au bas de ces deux faits, je suis persuadé qu'on écrira encore mille fois après moi, comme on l'a fait mille fois auparavant, que le porc-épic darde ses piquans, et que ces piquans, séparés de l'animal, entrent d'eux-mêmes dans les corps où leur pointe est engagée. ¹

Le porc-épic, quoiqu'originnaire des climats les plus chauds de l'Afrique et des Indes, peut vivre et se multiplier dans des pays moins chauds, tels que la Perse, l'Espagne et l'Italie. Agricola dit que l'espèce n'a été transportée en Europe que dans ces derniers siècles: elle se trouve en Espagne, et plus communément en Italie, sur-tout dans les montagnes de l'Apennin, aux environs de Rome; c'est de là que M. Mauduit, qui, par son goût pour l'histoire naturelle, a bien voulu se charger de quelques-unes de nos commissions, nous a envoyé celui qui a servi à M. Daubenton pour sa description ².

¹ 10. Il faut cependant excepter du nombre de ces voyageurs crédules le docteur Shaw. ²⁰. Le P. Vincent-Marie ne dit point du tout que le porc-épic lance des piquans; il assure seulement que quand il rencontre des serpens, avec lesquels il est toujours en guerre, il se met en boule, cachant ses pieds et sa tête, et se roule sur eux avec ses piquans jusqu'à leur ôter la vie, sans courir risque d'être blessé. Il ajoute un fait que nous croyons très-vrai, c'est qu'il se forme dans l'estomac du porc-épic des bézoards de différentes sortes: les uns ne sont que des amas de racines enveloppées d'une croûte; les autres, plus petits, paraissent être pétris de petites pailles et de poudre de pierre; et les plus petits de tous, qui ne sont pas plus gros qu'une noix, paraissent pétrifiés en entier: ces derniers sont les plus estimés. Nous ne doutons pas de ces faits, ayant trouvé nous-mêmes un bézoard de la première sorte, c'est-à-dire, une égagropile, dans l'estomac du porc-épic qui nous a été envoyé d'Italie.

² Il existe dans les contrées méridionales de notre continent, et

Pline et tous les naturalistes ont dit, d'après Aristote, que le porc-épic, comme l'ours, se cachait pendant l'hiver, et mettait bas au bout de trente jours. Nous n'avons pu vérifier ces faits; et il est singulier qu'en Italie, où cet animal est commun, et où de tout tems il y a eu de bons physiciens et d'excellens observateurs, il ne se soit trouvé personne qui en ait écrit l'histoire. Aldrovande n'a fait sur cet article, comme sur beaucoup d'autres, que copier Gesner; et MM. de l'académie des

particulièrement à Malaca, une autre espèce de porc-épic. Cette espèce diffère de l'espèce commune par plusieurs caractères très-sensibles, et sur-tout par la forme et la longueur de la queue; elle est terminée par un bouquet de poils longs et plats, ou plutôt de petites lanières blanches semblables à des rognures de parchemin; et la queue, qui porte cette houpe à son extrémité, est nue, écailleuse, et peut avoir le tiers de la longueur du corps, qui est de quinze à seize pouces. Ce porc-épic de Malaca est plus petit que celui d'Europe; sa tête est néanmoins plus allongée, et son museau, revêtu d'une peau noire, porte des monstaches de cinq à six pouces de longueur. L'œil est petit et noir; les oreilles sont lisses, nues et arrondies. Il y a quatre doigts réunis par une membrane aux pieds de devant, et il n'y a qu'un tubercule en place du cinquième; les pieds de derrière en ont cinq, réunis par une membrane plus petites que celle des pieds de devant. Les jambes sont couvertes de poils noirâtres; tout le dessous du corps est blanc. Les flancs et le dessus du corps sont hérissés de piquans moins longs que ceux du porc-épic d'Italie, mais d'une forme toute particulière, étant un peu aplatis et sillonnés sur leur longueur d'une raie en gouttière. Ces piquans sont blancs à la pointe, noirs dans leur milieu, et plusieurs sont noirs en dessus et blancs en dessous; de ce mélange résulte un reflet ou un jeu de traits blancs et noirâtres sur tout le corps de ce porc-épic.

Cet animal, comme ceux de son genre, que la nature semble n'avoir armés que pour la défensive, n'a de même qu'un instinct repoussant et farouche. Lorsqu'on l'approche il trépigne des pieds, et vient en s'enflant présenter ses piquans, qu'il hérisse et secoue. Il dort beaucoup le jour, et n'est bien éveillé que sur le soir. Il mange assis et tenant entre ses pattes les pommes et autres fruits à pépin, qu'il pèle avec les dents; mais les fruits à noyau, et sur-tout l'abricot, lui plaisent davantage: il mange aussi du melon, et il ne boit jamais.

sciences, qui ont écrit et disséqué huit de ces animaux, ne disent presque rien de ce qui a rapport à leurs habitudes naturelles : nous savons seulement, par le témoignage des voyageurs et des gens qui en ont élevé dans des ménageries, que, dans l'état de domesticité, le porc-épic n'est ni féroce ni farouche, qu'il n'est que jaloux de sa liberté; qu'à l'aide de ses dents de devant, qui sont fortes et tranchantes comme celles du castor, il coupe le bois et perce aisément la porte de sa loge. On sait aussi qu'on le nourrit aisément avec de la mie de pain, du fromage et des fruits; que dans l'état de liberté, il vit de racines et de graines sauvages; que quand il peut entrer dans un jardin, il y fait un grand dégât et mange les légumes avec avidité; qu'il devient gras, comme la plupart des autres animaux, vers la fin de l'été; et que sa chair, quoiqu'un peu fade, n'est pas mauvaise à manger.

En considérant la forme, la substance et l'organisation des piquans du porc-épic, on reconnoît aisément que ce sont de vrais tuyaux de plumes, auxquels il ne manque que les barbes pour être de vraies plumes : par ce rapport, il fait la nuance entre les quadrupèdes et les oiseaux. Ces piquans, sur-tout ceux qui sont voisins de la queue, souvent les uns contre les autres lorsque l'animal marche; il peut les redresser par la contraction du muscle peaussier, et les relever à peu près comme le paon ou le coq d'Inde relèvent les plumes de leur queue. Ce muscle de la peau a donc la même force et est à peu près conformé de la même façon dans le porc-épic et dans certains oiseaux. Nous saisissons ces rapports, quoiqu'assez fugitifs : c'est toujours fixer un point dans la nature, qui nous fuit et qui semble se jouer, par la bizarrerie de ces productions, de ceux qui veulent la connaître.

LE PANGOLIN ET LE PHATAGIN.

CES animaux sont vulgairement connus sous le nom de *lézards écailleux* : nous avons cru devoir rejeter cette dénomination , 1°. parce qu'elle est composée ; 2°. parce qu'elle est ambiguë , et qu'on l'applique à ces deux espèces ; 3°. parce qu'elle a été mal imaginée , ces animaux étant non-seulement d'un autre genre , mais même d'une autre classe que les lézards , qui sont des reptiles ovipares , au lieu que le pangolin et le phatagin sont des quadrupèdes vivipares : ces noms sont d'ailleurs ceux qu'ils portent dans leur pays natal ; nous ne les avons pas créés , nous les avons seulement adoptés.

Tous les lézards sont recouverts en entier et jusque sous le ventre d'une peau lisse et bigarrée de taches qui représentent des écailles ; mais le pangolin et le phatagin n'ont point d'écailles sous la gorge , sous la poitrine , ni sous le ventre : le phatagin , comme tous les autres quadrupèdes , a du poil sur toutes ces parties inférieures du corps ; le pangolin n'a qu'une peau lisse et sans poil. Les écailles qui revêtent et couvrent toutes les autres parties du corps de ces deux animaux ne sont pas collées en entier sur la peau ; elles y sont seulement infixées et fortement adhérentes par leur partie inférieure : elles sont mobiles comme les piquans du porc-épic , et elles se relèvent ou se rabais- sent à la volonté de l'animal ; elles se hérissent lorsqu'il est irrité , elles se hérissent encore plus lorsqu'il se met

en boule comme le hérisson. Ces écailles sont si grosses, si dures et si poignantes, qu'elles rebutent tous les animaux de proie; c'est une cuirasse offensive qui blesse autant qu'elle résiste : les plus cruels et les plus armés, tels que le tigre, la panthère, etc. ne font que de vains efforts pour dévorer ces animaux armés; ils les foulent, ils les roulent, mais en même-temps ils se font des blessures douloureuses dès qu'ils veulent les saisir; ils ne peuvent ni les violenter, ni les écraser, ni les étouffer en les surchargeant de leur poids. Le renard, qui craint de prendre avec la gueule le hérisson en boule, dont les piquans lui déchirent le palais et la langue, le force cependant à s'étendre en le foulant aux pieds et le pressant de tout son poids; dès que la tête paraît, il la saisit par le bout du museau, et met ainsi le hérisson à mort : mais le pangolin et le phatagin sont de tous les animaux, sans en excepter même le porc-épic, ceux dont l'armure est la plus forte et la plus offensive; en sorte qu'en contractant leur corps et présentant leurs armes, ils bravent la fureur de tous leurs ennemis.

Au reste, lorsque le pangolin et le phatagin se resserrent, ils ne prennent pas, comme le hérisson, une figure globuleuse et uniforme; leurs corps, en se contractant, se met en peloton; mais leur grosse et longue queue reste au dehors, et sert de cercle ou de lien au corps. Cette partie extérieure par laquelle il paraît que ces animaux pourraient être saisis, se défend d'elle-même : elle est garnie dessus et dessous d'écailles aussi dures et aussi tranchantes que celles dont le corps est revêtu; et comme elle est convexe en dessus et plate en dessous, et qu'elle a la forme à peu près d'une demi-pyramide, les côtés anguleux sont revêtus d'écailles en équerre pliées à angle droit, lesquelles sont aussi grosses et aussi tranchantes que les autres; en sorte que la

queue paraît être encore plus soigneusement armée que le corps , dont les parties inférieures sont dépourvues d'écaïlles.

Le pangolin est plus gros que le phatagin , et cependant il a la queue beaucoup moins longue ; ses pieds de devant sont garnis d'écaïlles jusqu'à l'extrémité ; au lieu que le phatagin a les pieds , et même une partie des jambes de devant , dégarnis d'écaïlles et couverts de poil. Le pangolin a aussi les écaïlles plus grandes , plus épaisses , plus convexes et moins cannelées que celles du phatagin , qui sont armées de trois pointes très-piquantes , au lieu que celles du pangolin sont sans pointes et uniformément tranchantes. Le phatagin a du poil aux parties inférieures : le pangolin n'en a point du tout sous le corps ; mais entre les écaïlles qui lui couvrent le dos il sort quelques poils gros et longs comme des soies de cochon , et ces longs poils ne se trouvent pas sur le dos du phatagin. Ce sont-là toutes les différences essentielles que nous ayons remarquées en observant les dépouilles de ces deux animaux , qui sont si différens de tous les autres quadrupèdes , qu'on les a regardés comme des espèces de monstres. Les différences que nous venons d'indiquer étant générales et constantes , nous croyons pouvoir assurer que le pangolin et le phatagin sont deux animaux d'espèces distinctes et séparées : nous avons reconnu ces rapports et ces différences , non-seulement par l'inspection des trois sujets que nous avons vus , mais aussi par la comparaison de tous ceux qui ont été observés par les voyageurs et indiqués par les naturalistes.

Le pangolin a jusqu'à six , sept et huit pieds de grandeur , y compris la longueur de la queue , lorsqu'il a pris son accroissement entier : la queue , qui est à peu près de la longueur du corps , paraît être moins longue

quand il est jeune : les écailles sont aussi moins grandes , plus minces et d'une couleur plus pâle ; elles prennent une teinte plus foncée lorsque l'animal est adulte , et elles acquièrent une dureté si grande , qu'elles résistent à la balle du mousquet. Le phatagin est , comme nous l'avons dit , bien plus petit que le pangolin : tous deux ont quelques rapports avec le tamanoir et le tamandua ; comme eux , le pangolin et le phatagin ne vivent que de fourmis ; ils ont aussi la langue très-longue , la gueule étroite et sans dents *apparentes* , le corps très-alongé , la queue aussi fort longue , et les ongles des pieds à peu près de la même grandeur et de la même forme , mais non pas en même nombre : le pangolin et le phatagin ont cinq ongles à chaque pied , au lieu que le tamanoir et le tamandua n'en ont que quatre aux pieds de devant ; ceux-ci sont couverts de poils , les autres sont armés d'écailles : et d'ailleurs ils ne sont pas originaires du même continent ; le tamanoir et le tamandua se trouvent en Amérique ; le pangolin et le phatagin aux Indes orientales et en Afrique , où les Nègres les appellent *quogelo* ; ils en mangent la chair , qu'ils trouvent délicate et saine ; ils se servent des écailles à plusieurs petits usages. Au reste , le pangolin et le phatagin n'ont rien de rebutant que la figure ; ils sont doux , innocens , et ne font aucun mal : ils ne se nourrissent que d'insectes. Ils courent lentement , et ne peuvent échapper à l'homme qu'en se cachant dans des trous de rochers ou dans des terriers qu'ils se creusent , et où ils font leurs nids. Ce sont deux espèces extraordinaires , peu nombreuses , assez inutiles , et dont la forme bizarre ne paraît exister que pour faire la première nuance de la figure des quadrupèdes à celle des reptiles.

LES MAKIS.

COMME l'on a donné le nom de *maki* à plusieurs animaux d'espèces différentes, nous ne pouvons l'employer que comme un terme générique, sous lequel nous comprendrons trois animaux qui se ressemblent assez pour être du même genre, mais qui diffèrent aussi par un nombre de caractères suffisans pour constituer des espèces évidemment différentes. Ces trois animaux ont tous une longue queue, et les pieds conformés comme les singes; mais leur museau est alongé comme celui d'une fouine, et ils ont à la mâchoire inférieure six dents incisives, au lieu que tous les singes n'en ont que quatre. Le premier de ces animaux est le moccock¹ ou mococo, que l'on connaît vulgairement sous le nom de *maki à queue annelée*. Le second est le mongous², appelé vulgairement *maki brun*: mais cette dénomination a été mal appliquée; car dans cette espèce il y en a de tout bruns, d'autres qui ont les joues et les pieds blancs, et encore d'autres qui ont les joues noires et les pieds jaunes. Le troisième est le vari, appelé par quelques-uns *makipie*: mais cette dénomination a été mal appliquée; car dans cette espèce, outre ceux qui sont pics, c'est-à-dire, blancs et noirs, il y en a de tout blancs et de tout noirs. Ces quatre animaux sont tous origi-

¹ *Moccock* ou *mococo*, nom de cet animal sur les côtes orientales de l'Afrique, et que nous avons adopté.

² Nom de cet animal aux Indes orientales, et que nous avons adopté.

naires des parties de l'Afrique orientale, et notamment de Madagascar, où on les trouve en grand nombre.

Le moecoco est un joli animal, d'une physionomie fine, d'une figure élégante et svelte, d'un beau poil toujours propre et lustré : il est remarquable par la grandeur de ses yeux, par la hauteur de ses jambes de derrière, qui sont beaucoup plus longues que celles de devant, et par sa belle et grande queue, qui est toujours relevée, toujours en mouvement, et sur laquelle on compte jusqu'à trente anneaux alternativement noirs et blancs, tous bien distincts et bien séparés les uns des autres. Il a des mœurs douces; et quoiqu'il ressemble en beaucoup de choses aux singes, il n'en a ni la malice ni le naturel. Dans son état de liberté, il vit en société, et on le trouve à Madagascar par troupes de trente ou quarante. Dans celui de captivité, il n'est incommode que par le mouvement prodigieux qu'il se donne : c'est pour cela qu'on le tient ordinairement à la chaîne; car, quoique très-vif et très-éveillé, il n'est ni méchant ni sauvage, il s'apprivoise assez pour qu'on puisse le laisser aller et venir sans craindre qu'il s'enfuit. Sa démarche est oblique comme celle de tous les animaux qui ont quatre mains au lieu de quatre pieds : il saute de meilleure grâce et plus légèrement qu'il ne marche. Il est assez silencieux, et ne fait entendre sa voix que par un cri court et aigu, qu'il laisse, pour ainsi dire, échapper lorsqu'on le surprend ou qu'on l'irrite. Il dort assis, le museau incliné et appuyé sur sa poitrine. Il n'a pas le corps plus gros qu'un chat; mais il l'a plus long, et il paraît plus grand, parce qu'il est plus élevé sur ses jambes. Son poil, quoique très-doux au toucher, n'est pas couché, et se tient assez fermement droit. Le moecoco a les parties de la génération petites et cachées, au lieu que le mongous

a des testicules prodigieux pour sa taille , et extrêmement apparens.

Le mongous est plus petit que le mococo ; il a , comme lui , le poil soyeux et assez court , mais un peu frisé : il a aussi le nez plus gros que le moecoco , et assez semblable à celui du vari. J'ai eu chez moi pendant plusieurs années un de ces mongous qui était tout brun ; il avait l'œil jaune , le nez noir et les oreilles courtes : il s'amusait à manger sa queue , et en avait ainsi détruit les quatre ou cinq dernières vertèbres. C'était un animal fort sale et assez incommode : on était obligé de le tenir à la chaîne ; et quand il pouvait s'échapper , il entrait dans les boutiques du voisinage pour chercher des fruits , du suere , et sur-tout des confitures , dont il ouvrait les boîtes : on avait bien de la peine à le reprendre , et il mordait cruellement alors ceux même qu'il connaissait le mieux. Il avait un petit grognement presque continuel ; et lorsqu'il s'ennuyait et qu'on le laissait seul , il se faisait entendre de fort loin par un croassement tout semblable à celui de la grenouille. C'était un mâle , et il avait les testicules extrêmement gros pour sa taille : il cherchait les chattes , et même se satisfaisait avec elles , mais sans accomplissement intime et sans production. Il craignait le froid et l'humidité ; il ne s'éloignait jamais du feu , et se tenait debout pour se chauffer. On le nourrissait avec du pain et des fruits. Sa langue était rude comme celle d'un chat ; et si on le laissait faire , il léchait la main jusqu'à la faire rougir , et finissait souvent par l'entamer avec les dents. Le froid de l'hiver 1750 le fit mourir , quoiqu'il ne fût pas sorti du coin du feu. Il était très-brusque dans ses mouvemens , et fort pétulant par instans ; cependant il dormait souvent le jour , mais d'un sommeil léger que le moindre bruit interrompait.

Il y a dans cette espèce du mongous plusieurs variétés non-seulement pour le poil, mais pour la grandeur : celui dont nous venons de parler était tout brun, et de la taille d'un chat de moyenne grosseur. Nous en connaissons de plus grands et de bien plus petits : nous en avons vu un qui, quoiqu'adulte, n'était pas plus gros qu'un loir. Si ce petit mongous n'était pas ressemblant en tout au grand, il serait sans contredit d'une espèce différente : mais la ressemblance entre ces deux individus nous a paru si parfaite, à l'exception de la grandeur, que nous avons cru devoir les réduire tous deux à la même espèce, sauf à les distinguer dans la suite par un nom différent, si l'on vient à acquérir la preuve que ces deux animaux ne se mêlent point ensemble, et qu'ils soient aussi différens par l'espèce qu'ils le sont par la grandeur.

Le vari¹ est plus grand, plus fort et plus sauvage que le mococo ; il est même d'une méchanceté farouche dans son état de liberté. Les voyageurs disent que « ces » animaux sont furieux comme des tigres, et qu'ils font » un tel bruit dans les bois, que, s'il y en a deux, il » semble qu'il y en ait un cent, et qu'ils sont très-diffi- » ciles à apprivoiser² ». En effet, la voix du vari tient un peu du rugissement du lion, et elle est effrayante lorsqu'on l'entend pour la première fois : cette force étonnante de voix dans un animal qui n'est que de médiocre grandeur, dépend d'une structure singulière dans la trachée-artère, dont les deux branches s'élargissent et forment une large concavité, avant d'aboutir aux

¹ Flaccourt, qui appelle le mococo *vari*, donne à celui-ci le nom de *varicosy*. Il y a toute apparence que *cosy* est une épithète augmentative pour la grandeur, la force ou la férocité de cet animal, qui diffère en effet du mococo par ces attributs et par plusieurs autres.

² Lorsque cet animal est pris jeune, il perd apparemment toute sa férocité, et il paraît aussi doux que le mococo.

bronches du poumon. Il diffère donc beaucoup du mococo par le naturel , aussi bien que par la conformation ; il a en général le poil beaucoup plus long , et en particulier une espèce de cravate de poils encore plus longs , qui lui environne le cou , et qui fait un caractère très-apparent , par lequel il est aisé de le reconnaître ; car au reste il varie du blanc au noir et au pic par la couleur du poil , qui , quoique long et très-doux , n'est pas couché en arrière , mais s'élève presque perpendiculairement sur la peau. Il a le museau plus gros et plus long à proportion que le mococo , les oreilles beaucoup plus courtes et bordées de longs poils , les yeux d'un jaune orangé si foncé , qu'ils paraissent rouges.

Les mococos , les mongous et les varis sont du même pays , et paraissent être confinés à Madagascar , au Mozambique , et aux terres voisines de ces îles : il ne paraît par aucun témoignage des voyageurs , qu'on les ait trouvés nulle part ailleurs ; il semble qu'ils soient dans l'ancien continent ce que sont dans le nouveau les marmoses , les cayopollins , les phalangers , qui ont quatre mains comme les makis , et qui , comme tous les autres animaux du nouveau monde , sont fort petits en comparaison de ceux de l'ancien : et à l'égard de la forme , les makis semblent faire la nuance entre les singes à longue queue et les animaux fissipèdes ; car ils ont quatre mains et une longue queue comme ces singes , et en même-tems ils ont le museau long comme les renards ou les fouines : cependant ils tiennent plus des singes par les habitudes essentielles ; car , quoiqu'ils mangent quelquefois de la chair , et qu'ils se plaisent aussi à épier les oiseaux , ils sont cependant moins carnassiers que frugivores , et ils préfèrent même dans l'état de domesticité les fruits , les racines et le pain , à la chair cuite ou crue.

LE LORIS.

LE loris est un petit animal qui se trouve à Ceylan , et qui est très-remarquable par l'élégance de sa figure et la singularité de sa conformation. Il est peut-être de tous les animaux celui qui a le corps le plus long relativement à sa grosseur : il a neuf vertèbres lombaires , au lieu que tous les autres animaux n'en ont que cinq , six ou sept , et que c'est de là que dépend l'allongement de son corps , qui paraît d'autant plus long , qu'il n'est pas terminé par une queue. Sans ce défaut de queue et cet excès de vertèbres , on pourrait le comprendre dans la liste des makis ; car il leur ressemble par les mains et les pieds , qui sont à peu près conformés de même , et aussi par la qualité du poil , par le nombre des dents , et par le museau pointu. Mais , indépendamment de la singularité que nous venons d'indiquer , et qui l'éloigne beaucoup des makis , il a encore d'autres attributs particuliers : sa tête est tout à fait ronde , et son museau est presque perpendiculaire sur cette sphère ; ses yeux sont excessivement gros et très-voisins l'un de l'autre ; ses oreilles larges et arrondies sont garnies en dedans de trois oreillons en forme de petite conque. Mais ce qui est encore plus remarquable , et peut-être unique , c'est que la femelle urine par le clitoris , qui est percé comme la verge du mâle , et que ces deux parties se ressemblent parfaitement , même pour la grandeur et la grosseur.

M. Linnæus a donné une courte description de cet animal , qui nous a paru très-conforme à la nature ; il

est aussi fort bien représenté dans l'ouvrage de Seba , et il nous paraît que c'est le même animal dont parle Thévenot dans les termes suivans : « Je vis au Mogol » des singes dont on faisait grand cas , qu'un homme » avait apportés de Ceylan ; on les estimait , parce qu'ils » n'étaient pas plus gros que le poing , et qu'ils sont » d'une espèce différente des singes ordinaires : ils ont » le front plat , les yeux ronds et grands , jaunes et » clairs , comme ceux de certains chats ; leur museau est » fort pointu, et le dedans des oreilles est jaune; ils n'ont » point de queue..... Quand je les examinai , ils se te- » naient sur les pieds de derrière , et s'embrassaient sou- » vent, regardant fixement le monde sans s'effaroucher » .

M. Vosmaër a donné sous le nom de *paresseux pentadactyle du Bengale* , une description d'une espèce voisine de celle du loris. Voici les observations qu'il a faites sur la nature et les mœurs de ce loris , à qui nous avons donné le nom de *loris du Bengale* :

« Je reçus , dit-il , cet animal singulier le 25 juin » 1768..... La curiosité de l'observer de près m'enga- » gea , malgré son odcur désagréable , à le prendre dans » ma chambre..... Il dormait tout le jour et jusque » vers le soir ; et se trouvant ici en été , il ne s'éveillait » qu'à huit heures et demie du soir. Enfermé dans une » cage de forme quarrée oblongue , garnie d'un treillis » de fer , il dormait constamment assis sur son derrière » tout auprès du treillis , la tête penchée en avant en- » tre les pattes antérieures repliées contre le ventre. » Dans cette attitude , il se tenait toujours en dormant » très-fortement attaché au treillis par les deux pattes de » derrière , et souvent encore par une des pattes antérieu- » res ; ce qui me fait soupçonner que l'animal d'ordinaire » dort sur les arbres , et se tient attaché aux branches. » Son mouvement étant éveillé était extrêmement lent ,

» et toujours le même depuis le commencement jusqu'à
 » la fin : se traînant de barre en barre , il en empoignait
 » une par le haut avec les pattes antérieures , et ne la
 » quittait jamais qu'une de ses pattes de devant n'eût
 » saisi lentement et bien fermément une autre barre du
 » treillis. Quand il rampait à terre sur le foin , il se mou-
 » vait avec la même lenteur , posant un pied après l'au-
 » tre , comme s'il eût été perclus ; et dans ce mouve-
 » ment il n'élevait le corps que tant soit peu , et ne
 » faisait que se traîner en avant , de sorte que le
 » plus souvent il y avait à peine un doigt de distance
 » entre son ventre et la terre. En vain le chassait-on
 » en poussant un bâton à travers le treillis , il ne lâ-
 » chait pas pour cela prise ; si on le poussait trop ru-
 » dement il mordait le bâton , et c'était là toute sa
 » défense.

» Sur le soir il s'éveillait peu à peu , comme quel-
 » qu'un dont on interromperait le sommeil , après avoir
 » veillé long-tems. Son premier soin était de manger ;
 » car de jour les momens étaient trop précieux pour
 » les ravir à son repos. Après s'être acquitté de cette
 » fonction , assez vite encore pour un paresseux comme
 » lui , il se débarrassait du souper de la veille. Son urine
 » avait une odeur forte , pénétrante et désagréable :
 » sa fiente ressemblait à de petites crottes de brebis.
 » Son aliment ordinaire , au rapport du capitaine du
 » vaisseau qui l'avait pris à bord , n'était que du riz cuit
 » fort épais , et jamais on ne le voyait boire.

» Persuadé que cet animal ne refuserait pas d'autre
 » nourriture , je lui donnai une branche de tilleul avec
 » ses feuilles : mais il la rejeta. Les fruits , tels que les
 » poires et les cerises , étaient plus de son goût. Il man-
 » geait volontiers du pain sec et du biscuit ; mais si on
 » les trempait dans l'eau , il n'y touchait pas. Chaque

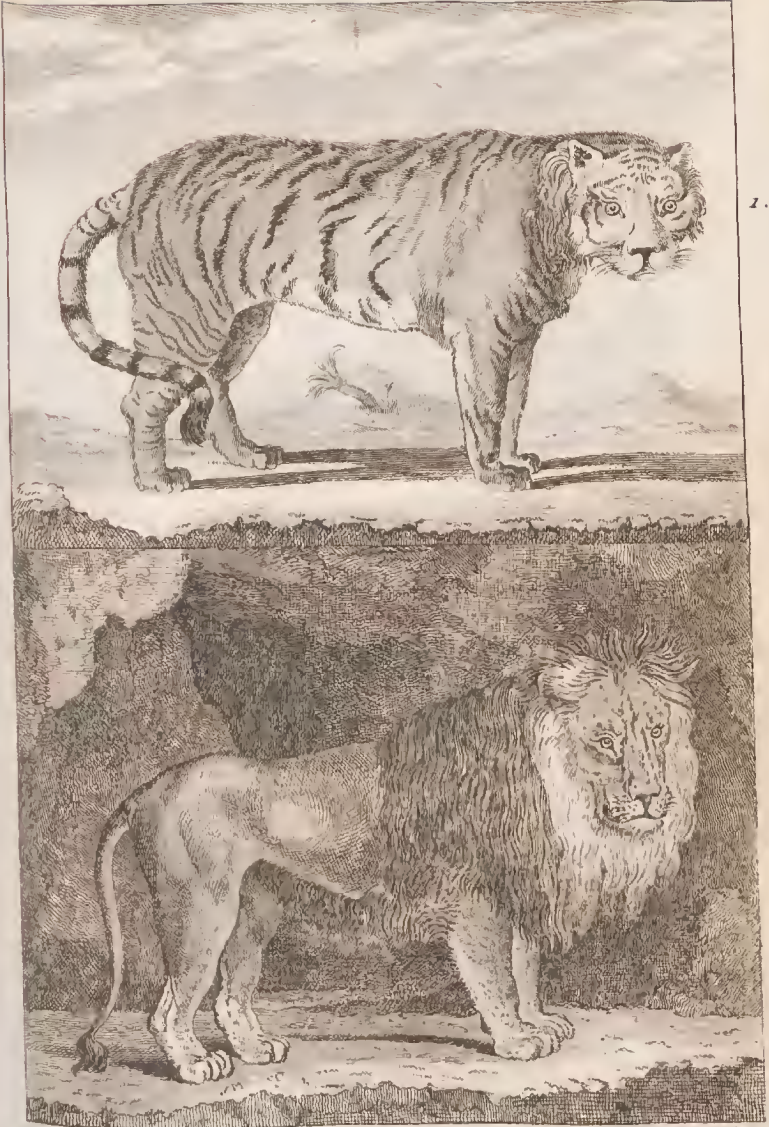
» fois qu'on lui présentait de l'eau , il se contentait de
» la flairer sans en boire. Il aimait à la fureur les œufs.....
» Souvent , quand il mangeait , il se servait de ses pattes
» et de ses doigts de devant comme les écureuils. Je
» jugeai , par l'expérience des œufs , qu'il pourrait man-
» ger aussi des oiseaux : en effet , lui ayant donné un
» moineau vivant , il le tua d'abord d'un coup de dent ,
» et le mangea tout entier fort goulument.... Curieux
» d'éprouver si les insectes étaient aussi de son goût ,
» je lui jetai un hanneton vivant; il le prit dans sa patte,
» et le mangea en entier. Je lui donnai ensuite un pin-
» son , qu'il mangea aussi avec beaucoup d'appétit ;
» après quoi il dormit le reste de la journée.

« Je l'ai vu souvent encore éveillé à deux heures
» après minuit ; mais , dès les six heures et demie du
» matin , on le trouvait profondément endormi , au point
» qu'on pouvait nettoyer sa cage sans troubler son re-
» pos. Pendant le jour étant éveillé à force d'être agacé ,
» il se fâchait et mordait le bâton ; mais le tout avec un
» mouvement lent , et sous le cri continuel et réitéré
» d'*ai* , *ai* , *ai* , traînant fort long-tems chaque *ai* d'un
» son plaintif , langoureux et tremblant , de la même
» manière qu'on le rapporte du paresseux d'Amérique.
» Après l'avoir ainsi long-tems tourmenté et bien éveillé ,
» il rampait deux ou trois tours dans sa cage , mais
» se rendormait tout de suite. »

ANIMAUX SAUVAGES CARNASSIERS ÉTRANGERS.

LE LION.

DANS l'espèce humaine, l'influence du climat ne se marque que par des variétés assez légères, parce que cette espèce est une, et qu'elle est très-distinctement séparée de toutes les autres espèces : l'homme, blanc en Europe, noir en Afrique, jaune en Asie, et rouge en Amérique, n'est que le même homme teint de la couleur du climat ; comme il est fait pour régner sur la terre, que le globe entier est son domaine, il semble que sa nature se soit prêtée à toutes les situations : sous les feux du midi, dans les glaces du nord, il vit, il multiplie ; il se trouve partout si anciennement répandu, qu'il ne paraît affecter aucun climat particulier. Dans les animaux, au contraire, l'influence du climat est plus forte, et se marque par des caractères plus sensibles, parce que les espèces sont diverses, et que leur nature est infiniment moins perfectionnée, moins étendue, que celle de l'homme. Non-seulement les variétés dans chaque espèce sont plus nombreuses et plus marquées que dans l'espèce humaine, mais les différences mêmes des espèces semblent dépendre des différens climats : les unes ne peuvent se propager que dans les pays chauds, les autres ne peuvent subsister que dans des climats froids. Le lion n'a jamais habité les régions du nord ; le renne ne s'est jamais trouvé dans les contrées



1.

2.

De Sève, Del.

L'Épave, Dirac.

1 LE TIGRE . 2 LE LION .

du midi; et il n'y a peut-être aucun animal dont l'espèce soit, comme celle de l'homme, généralement répandue sur toute la surface de la terre : chacun a son pays, sa patrie naturelle, dans laquelle chacun est retenu par nécessité physique; chacun est fils de la terre qu'il habite, et c'est dans ce sens qu'on doit dire que tel ou tel animal est originaire de tel ou tel climat.

Dans les pays chauds, les animaux terrestres sont plus grands et plus forts que dans les pays froids ou tempérés; ils sont aussi plus hardis, plus féroces : toutes leurs qualités naturelles semblent tenir de l'ardeur du climat. Le lion, né sous le soleil brûlant de l'Afrique ou des Indes, est le plus fort, le plus fier, le plus terrible de tous : nos loups, nos autres animaux carnassiers, loin d'être ses rivaux, seraient à peine dignes d'être ses pourvoyeurs. Les lions d'Amérique, s'ils méritent ce nom, sont, comme le climat, infiniment plus doux que ceux de l'Afrique; et ce qui prouve évidemment que l'excès de leur férocité vient de l'excès de la chaleur, c'est que, dans le même pays, ceux qui habitent les hautes montagnes, où l'air est plus tempéré, sont d'un naturel différent de ceux qui demeurent dans les plaines, où la chaleur est extrême. Les lions du mont Atlas, dont la cime est quelquefois couverte de neige, n'ont ni la hardiesse, ni la force, ni la férocité des lions du Biledulgerid ou du Zaara, dont les plaines sont couvertes de sables brûlans. C'est sur-tout dans ces déserts ardents que se trouvent ces lions terribles qui sont l'effroi des voyageurs et le fléau des provinces voisines : heureusement l'espèce n'en est pas très-nombreuse; il paraît même qu'elle diminue tous les jours : car, de l'aveu de ceux qui ont parcouru cette partie de l'Afrique, il ne s'y trouve pas actuellement autant de lions, à beaucoup près, qu'il y en avait autrefois. Les Romains, dit M. Shaw, tiraient de la Libye, pour l'usage des spectacles, cin-

quante fois plus de lions qu'on ne pourrait y en trouver aujourd'hui. On a remarqué de même qu'en Turquie, en Perse et dans l'Inde, les lions sont maintenant beaucoup moins communs qu'ils ne l'étaient anciennement : et comme ce puissant et courageux animal fait sa proie de tous les autres animaux, et n'est lui-même la proie d'aucun, on ne peut attribuer la diminution de quantité dans son espèce qu'à l'augmentation du nombre dans celle de l'homme ; car il faut avouer que la force de ce roi des animaux ne tient pas contre l'adresse d'un Hottentot ou d'un Nègre, qui souvent osent l'attaquer tête à tête avec des armes assez légères. Le lion n'ayant d'autres ennemis que l'homme, et son espèce se trouvant aujourd'hui réduite à la cinquantième, ou, si l'on veut, à la dixième partie de ce qu'elle était autrefois, il en résulte que l'espèce humaine, au lieu d'avoir souffert une diminution considérable depuis le tems des Romains (comme bien des gens le prétendent), s'est au contraire augmentée, étendue et plus nombreusement répandue, même dans les contrées, comme la Libye, où la puissance de l'homme paraît avoir été plus grande dans ce tems, qui était à peu près le siècle de Carthage, qu'elle ne l'est dans le siècle présent de Tunis et d'Alger.

L'industrie de l'homme augmente avec le nombre ; celle des animaux reste toujours la même : toutes les espèces nuisibles, comme celle du lion, paraissent être reléguées et réduites à un petit nombre, non-seulement parce que l'homme est partout devenu plus nombreux, mais aussi parce qu'il est devenu plus habile, et qu'il a su fabriquer des armes terribles auxquelles rien ne peut résister : heureux s'il n'eût jamais combiné le fer et le feu que pour la destruction des lions ou des tigres !

Cette supériorité de nombre et d'industrie dans l'homme, qui brise la force du lion, en énerve aussi le cou-

rage : cette qualité , quoique naturelle , s'exalte ou se tempère dans l'animal suivant l'usage heureux ou malheureux qu'il a fait de sa force. Dans les vastes déserts du Zaara , dans ceux qui semblent séparer deux races d'hommes très-différentes , les Nègres et les Maures , entre le Sénégal et les extrémités de la Mauritanie , dans les terres inhabitées qui sont au dessus du pays des Hottentots , et en général dans toutes les parties méridionales de l'Afrique et de l'Asie , où l'homme a dédaigné d'habiter , les lions sont encore en assez grand nombre , et sont tels que la nature les produit. Accoutumés à mesurer leurs forces avec tous les animaux qu'ils rencontrent , l'habitude de vaincre les rend intrépides et terribles : ne connaissant pas la puissance de l'homme , ils n'en ont nulle crainte ; n'ayant pas éprouvé la force de ses armes , ils semblent les braver. Les blessures les irritent , mais sans les effrayer ; ils ne sont pas même déconcertés à l'aspect du grand nombre : un seul de ces lions du désert attaque souvent une caravane entière ; et lorsqu'après un combat opiniâtre et violent il se sent affaibli , au lieu de fuir , il continue de se battre en retraite , en faisant toujours face , et sans jamais tourner le dos. Les lions , au contraire , qui habitent aux environs des villes et des bourgades de l'Inde et de la Barbarie , ayant connu l'homme et la force de ses armes , ont perdu leur courage au point d'obéir à sa voix menaçante , de n'oser l'attaquer , de ne se jeter que sur le menu bétail , et enfin de s'enfuir en se laissant poursuivre par des femmes ou par des enfans , qui leur font , à coups de bâtons , quitter prise et lâcher indignement leur proie.

Ce changement , cet adoucissement dans le naturel du lion , indique assez qu'il est susceptible des impressions qu'on lui donne , et qu'il doit avoir assez de docilité pour s'appivoiser jusqu'à un certain point , et

pour recevoir une espèce d'éducation : aussi l'histoire nous parle de lions attelés à des chars de triomphe , de lions conduits à la guerre ou menés à la chasse , et qui , fidèles à leur maître , ne déployaient leur force et leur courage que contre ses ennemis. Ce qu'il y a de très-sûr , c'est que le lion , pris jeune et élevé parmi les animaux domestiques , s'accoutume aisément à vivre et même à jouer innocemment avec eux ; qu'il est doux pour ses maîtres , et même caressant , sur-tout dans le premier âge , et que si sa férocité naturelle reparait quelquefois , il la tourne rarement contre ceux qui lui ont fait du bien. Comme ses mouvemens sont très-impétueux et ses appétits fort véhémens , on ne doit pas présumer que les impressions de l'éducation puissent toujours les balancer : aussi y aurait-il quelque danger à lui laisser souffrir trop long-tems la faim , ou à le contrarier en le tourmentant hors de propos ; non-seulement il s'irrite des mauvais traitemens , mais il en garde le souvenir et paraît en méditer la vengeance , comme il conserve aussi la mémoire et la reconnaissance des bienfaits. Je pourrais citer ici un grand nombre de faits particuliers dans lesquels j'avoue que j'ai trouvé quelque exagération , mais qui cependant sont assez fondés pour prouver au moins , par leur réunion , que sa colère est noble , son courage magnanime , son naturel sensible. On l'a vu souvent dédaigner de petits ennemis , mépriser leurs insultes , et leur pardonner des libertés offensantes : on l'a vu réduit en captivité s'ennuyer sans s'aigrir , prendre au contraire des habitudes douces , obéir à son maître , flatter la main qui le nourrit , donner quelquefois la vie à ceux qu'on avait dévoués à la mort en les lui jetant pour proie , et , comme s'il se fût attaché par cet acte généreux , leur continuer ensuite la même protection , vivre tranquillement avec eux , leur faire part de sa subsistance , se la laisser même quelquefois

enlever toute entière , et souffrir plutôt la faim que de perdre le fruit de son premier bienfait.

On pourrait dire aussi que le lion n'est pas cruel , puisqu'il ne l'est que par nécessité , qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme , et que dès qu'il est répu , il est en pleine paix , tandis que le tigre , le loup , et tant d'autres animaux d'espèce inférieure , tels que le renard , la fouine , le putois , le furet , etc. donnent la mort pour le seul plaisir de la donner , et que , dans leurs massacres nombreux , ils semblent plutôt vouloir assouvir leur rage que leur faim.

L'extérieur du lion ne dément point ses grandes qualités intérieures ; il a la figure imposante , le regard assuré , la démarche fière , la voix terrible ; sa taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros ; elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf , ni trop ramassée comme celle de l'hyène ou de l'ours , ni trop allongée ni déformée par des inégalités comme celle du chameau : mais elle est au contraire si bien prise et si bien proportionnée , que le corp du lion paraît être le modèle de la force jointe à l'agilité ; aussi solide que nerveux , n'étant chargé ni de chair ni de graisse , et ne contenant rien de surabondant , il est tout nerfs et muscles. Cette grande force musculaire se marque au dehors par les sauts et les bonds prodigieux que le lion fait aisément ; par le mouvement brusque de sa queue , qui est assez fort pour terrasser un homme ; par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face , et sur-tout celle de son front , ce qui ajoute beaucoup à sa physionomie ou plutôt à l'expression de la fureur ; et enfin par la faculté qu'il a de remuer sa crinière , laquelle non-seulement se hérissé , mais se meut et s'agite en tout sens , lorsqu'il est en colère.

A toutes ces nobles qualités individuelles le lion joint aussi la noblesse de l'espèce : j'entends par espèces nobles dans la nature , celles qui sont constantes, invariables , et qu'on ne peut soupçonner de s'être dégradées. Ces espèces sont ordinairement isolées et seules de leur genre; elles sont distinguées par des caractères si tranchés , qu'on ne peut ni les méconnaître , ni les confondre avec aucune des autres. A commencer par l'homme , qui est l'être le plus noble de la création , l'espèce en est unique , puisque les hommes de toutes les races , de tous les climats , de toutes les couleurs , peuvent se mêler et produire ensemble , et qu'en même-tems l'on ne doit pas dire qu'aucun animal appartienne à l'homme , ni de près ni de loin , par une parenté naturelle. Dans le cheval l'espèce n'est pas aussi noble que l'individu , parce qu'elle a pour voisine l'espèce de l'âne , laquelle paraît même lui appartenir d'assez près , puisque ces deux animaux produisent ensemble des individus , qu'à la vérité la nature traite comme des bâtards indignes de faire race , incapables même de perpétuer l'une ou l'autre des deux espèces desquelles ils sont issus , mais qui , provenant du mélange des deux , ne laissent pas de prouver leur grande affinité. Dans le chien , l'espèce est peut-être encore moins noble , parce qu'elle paraît tenir de près à celle du loup , du renard et du chacal , qu'on peut regarder comme des branches dégénérées de la même famille. Et en descendant par degrés aux espèces inférieures , comme à celles des lapins , des belettes , des rats , etc. , on trouvera que chacune de ces espèces en particulier ayant un grand nombre de branches collatérales , l'on ne peut plus reconnaître la souche commune ni la tige directe de chacune de ces familles devenus trop nombreuses. Enfin dans les insectes , qu'on doit regarder comme les espèces infimes

de la nature , chacune est accompagnée de tant d'espèces voisines , qu'il n'est plus possible de les considérer une à une , et qu'on est forcé d'en faire un bloc , c'est-à-dire un genre , lorsqu'on veut les dénommer. C'est-là la véritable origine des méthodes , qu'on ne doit employer en effet que pour les dénombrements difficiles des plus petits objets de la nature , et qui deviennent totalement inutiles et même ridicules lorsqu'il s'agit des êtres du premier rang : classer l'homme avec le singe , le lion avec le chat , dire que le lion est *un chat à crinière et à queue longue* , c'est dégrader , défigurer la nature , au lieu de la décrire et de la dénommer.

L'espèce du lion est donc une des plus nobles , puisqu'elle est unique et qu'on ne peut la confondre avec celles du tigre , du léopard , de l'once , etc. ; et qu'au contraire ces espèces , qui semblent être les moins éloignées de celle du lion , sont assez peu distinctes entr'elles pour avoir été confondues par les voyageurs , et prises les unes pour les autres par les nomenclateurs.

Les lions de la plus grande taille ont environ huit ou neuf pieds de longueur depuis le museau jusqu'à l'origine de la queue , qui est elle-même longue d'environ quatre pieds. Ces grands lions ont quatre ou cinq pieds de hauteur. Les lions de petite taille ont environ cinq pieds et demi de longueur , sur trois pieds et demi de hauteur , et la queue longue d'environ trois pieds. La lionne est , dans toutes les dimensions , d'environ un quart plus petite que le lion.

Aristote distingue deux espèces de lions ; les uns grands , les autres plus petits ; ceux-ci , dit-il , ont le corps plus court à proportion , le poil plus crépu , et ils sont moins courageux que les autres ; il ajoute qu'en gé-

néral tous les lions sont de la même couleur , c'est-à-dire , de couleur fauve. Le premier de ces faits me paraît douteux ; car nous ne connaissons pas ces lions à poil crépu ; aucun voyageur n'en a fait mention : quelques relations , qui d'ailleurs ne me paraissent pas mériter une confiance entière , parlent seulement d'un tigre à poil frisé qui se trouve au cap de Bonne-Espérance ; mais presque tous les témoignages paraissent s'accorder sur l'unité de la couleur du lion , qui est fauve sur le dos , et blanchâtre sur les côtés et sous le ventre. Cependant Élien et Oppien ont dit qu'en Éthiopie les lions étaient noirs comme les hommes ; qu'il y en avait aux Indes de tout blancs , et d'autres marqués ou rayés de différentes couleurs , rouges , noires et bleues : mais cela ne nous paraît confirmé par aucun témoignage qu'on puisse regarder comme authentique ; car Marc-Paul , Vénitien , ne parle pas de ces lions rayés comme les ayant vus , et Gesner remarque avec raison qu'il n'en fait mention que d'après Élien. Il paraît au contraire , qu'il y a très-peu ou point de variétés dans cette espèce , que les lions d'Afrique et les lions d'Asie se ressemblent en tout , et que si ceux des montagnes diffèrent de ceux des plaines , c'est moins par les couleurs de la robe que par la grandeur de la taille.

Le lion porte une crinière , ou plutôt un long poil qui couvre toutes les parties antérieures de son corps ¹ , et qui devient toujours plus long à mesure qu'il avance en âge. La lionne n'a pas ces longs poils , quelque vieille qu'elle soit. L'animal d'Amérique que les Européens ont appelé *lion* , et que les naturels du Pérou appel-

¹ Cette crinière n'est pas du crin , mais du poil assez doux et lisse , comme celui du reste du corps.

lent *puma* , n'a point de crinière ; il est aussi beaucoup plus petit , plus faible et plus poltron que le vrai lion. Il ne serait pas impossible que la douceur du climat de cette partie de l'Amérique méridionale eût assez influé sur la nature du lion pour le dépouiller de sa crinière , lui ôter son courage et réduire sa taille ; mais ce qui paraît impossible , c'est que cet animal , qui n'habite que les climats situés entre les tropiques , et auquel la nature paraît avoir fermé tous les chemins du Nord , ait passé des parties méridionales de l'Asie ou de l'Afrique en Amérique , puisque ces continens sont séparés vers le Midi par des mers immenses : c'est ce qui nous porte à croire que le *puma* n'est point un lion , tirant son origine des lions de l'ancien continent , et qui aurait ensuite dégénéré dans le climat du nouveau monde ; mais que c'est un animal particulier à l'Amérique , comme le sont aussi la plupart des animaux de ce nouveau continent. Lorsque les Européens en firent la découverte , ils trouvèrent en effet que tout y était nouveau : les animaux quadrupèdes , les oiseaux , les poissons , les insectes , les plantes , tout parut inconnu , tout se trouva différent de ce qu'on avait vu jusqu'alors. Il fallut cependant dénommer les principaux objets de cette nouvelle nature : les noms du pays étaient pour la plupart barbares , très-difficiles à prononcer , et encore plus à retenir ; on emprunta donc des noms de nos langues d'Europe : et sur-tout de l'espagnole et de la portugaise. Dans cette disette de dénominations , un petit rapport dans la forme extérieure , une légère ressemblance de taille et de figure , suffirent pour attribuer à ces objets inconnus les noms des choses connues ; de là les incertitudes , l'équivoque , la confusion qui s'est encore augmentée , parce qu'en même-tems qu'on donnait aux productions du nouveau monde les dénominations de celles de l'ancien conti-

ment, on y transportait continuellement, et dans le même tems, les espèces d'animaux et de plantes qu'on n'y avait pas trouvées. Pour se tirer de cette obscurité, et pour ne pas tomber à tout instant dans l'erreur, il est donc nécessaire de distinguer soigneusement ce qui appartient en propre à l'un et à l'autre continent, et tâcher de ne s'en pas laisser imposer par les dénominations actuelles, lesquelles ont presque toutes été mal appliquées. Nous ferons sentir toute la nécessité de cette distinction dans l'article suivant, et nous donnerons en même tems une énumération raisonnée des animaux originaires de l'Amérique, et de ceux qui ont été transportés de l'ancien continent. M. de la Condamine, dont le témoignage mérite toute confiance, dit expressément qu'il ne sait pas si l'animal que les Espagnols de l'Amérique appellent *lion*, et les naturels du pays de Quito *puma*, mérite le nom de lion : il ajoute qu'il est beaucoup plus petit que le lion d'Afrique, et que le mâle n'a point de crinière. Frezier dit aussi que les animaux qu'on appelle *lions* au Péron, sont bien différens des lions d'Afrique, qu'ils fuient les hommes, qu'ils ne sont à craindre que pour les troupeaux ; il ajoute une chose très-remarquable, c'est que leur tête tient de celle du loup et de celle du tigre, et qu'ils ont la queue plus petite que l'un et l'autre. On trouve, dans des relations plus anciennes, que ces lions d'Amérique ne ressemblent point à ceux d'Afrique ; qu'ils n'en ont ni la grandeur, ni la fierté, ni la couleur ; qu'ils ne sont ni rouges ni fauves, mais gris ; qu'ils n'ont point de crinière, et qu'ils ont l'habitude de monter sur les arbres : ainsi ces animaux diffèrent du lion par la taille, par la couleur, par la forme de la tête, par la longueur de la queue, par le manque de crinière, et enfin par les habitudes naturelles ; caractères assez nombreux et assez essentiels pour faire cesser l'équi-

voque du nom , et pour que , dans la suite , l'on ne confonde plus le *puma* d'Amérique avec le vrai lion ; le lion de l'Afrique ou de l'Asie.

Quoique ce noble animal ne se trouve que dans les climats les plus chauds , il peut cependant subsister et vivre assez long-tems dans les pays tempérés ; peut-être même avec beaucoup de soin pourrait-il y multiplier. Gesner rapporte qu'il naquit des lions dans la ménagerie de Florence ; Willughby dit qu'à Naples une lionne enfermée avec un lion dans la même tanière , avait produit cinq petits d'une seule portée. Ces exemples sont rares ; mais s'ils sont vrais , ils suffisent pour prouver que les lions ne sont pas absolument étrangers au climat tempéré : cependant il ne s'en trouve actuellement dans aucune des parties méridionales de l'Europe ; et dès le tems d'Homère il n'y en avait point dans le Péloponnèse , quoiqu'il y en eût alors , et même encore du tems d'Aristote , dans la Thrace , la Macédoine et la Thessalie. Il paraît donc que dans tous les tems ils ont constamment donné la préférence aux climats les plus chauds , qu'ils se sont rarement habitués dans les pays tempérés , et qu'ils n'ont jamais habité dans les terres du Nord. Les naturalistes que nous venons de citer , et qui ont parlé de ces lions nés à Florence et à Naples , ne nous ont rien appris sur le tems de la gestation de la lionne , sur la grandeur des lionceaux lorsqu'ils viennent de naître , sur les degrés de leur accroissement. Élien dit que la lionne porte deux mois ; Philostrate et Édouard Wuot disent au contraire qu'elle porte six mois : s'il fallait opter entre ces deux opinions , je serais de la dernière ; car le lion est un animal de grande taille , et nous savons qu'en général dans les gros animaux la durée de la gestation est plus longue qu'elle ne l'est dans les petits. Il en est de même de l'accroisse-

ment du corps : les anciens et les modernes conviennent que les lions nouveaux nés sont fort petits , de la grandeur à peu près d'une belette , c'est-à-dire , de six ou sept pouces de longueur ; il leur faut donc au moins quelques années pour grandir de huit ou neuf pieds : ils disent aussi que les lionceaux ne sont en état de marcher que deux mois après leur naissance. Sans donner une entière confiance au rapport de ces faits , on peut présumer avec assez de vraisemblance que le lion , attendu la grandeur de sa taille , est au moins trois ou quatre ans à croître , et qu'il doit vivre environ sept fois trois ou quatre ans , c'est-à-dire , à peu près vingt-cinq ans. Le sieur de Saint-Martin , maître du combat du taureau à Paris , qui a bien voulu me communiquer les remarques qu'il avait faites sur les lions qu'il a nourris , m'a fait assurer qu'il en avait gardé quelques-uns pendant seize ou dix-sept ans , et il croit qu'ils ne vivent guère que vingt ou vingt-deux ans ; il en a gardé d'autres pendant douze ou quinze ans , et l'on sent bien que dans ces lions captifs le manque d'exercice , la contrainte et l'ennui , ne peuvent qu'affaiblir leur santé et abréger leur vie.

Aristote assure , en deux endroits différens de son ouvrage sur la génération , que la lionne produit cinq ou six petits de la première portée , quatre ou cinq de la seconde , trois ou quatre de la troisième , deux ou trois de la quatrième , un ou deux de la cinquième , et qu'après cette dernière portée , qui est toujours la moins nombreuse de toutes , la lionne devient stérile. Je ne crois point cette assertion fondée ; car dans tous les animaux les premières et les dernières portées sont moins nombreuses que les portées intermédiaires. Ce philosophe s'est encore trompé , et tous les naturalistes , tant anciens que modernes , se sont trompés d'après lui ,

lorsqu'ils ont dit que la lionne n'avait que deux mamelles ; il est très-sûr qu'elle en a quatre , et il est aisé de s'en assurer par la seule inspection. Il dit aussi que les lions , les ours , les renards , naissent informes , *presque inarticulés* ; et l'on sait , à n'en pas douter , qu'à leur naissance tous ces animaux sont aussi formés que les autres , et que tous leurs membres sont distincts et développés. Enfin il assure que les lions s'accouplent à rebours , tandis qu'il est de même démontré par la seule inspection des parties du mâle et de leur direction , lorsqu'elles sont dans l'état propre à l'accomplissement , qu'il se fait à la manière ordinaire des autres quadrupèdes. J'ai cru devoir faire mention en détail de ces petites erreurs d'Aristote , parce que l'autorité de ce grand homme a entraîné presque tous ceux qui ont écrit après lui sur l'histoire naturelle des animaux. Ce qu'il dit encore au sujet du cou du lion , qu'il prétend ne contenir qu'un seul os , rigide , inflexible , et sans division de vertèbres , a été démenti par l'expérience , qui même nous a donné sur cela un fait très-général ; c'est que dans tous les quadrupèdes , sans en excepter aucun , et même dans l'homme , le cou est composé de sept vertèbres , ni plus ni moins , et ces mêmes sept vertèbres se trouvent dans le cou du lion , comme dans celui de tous les autres animaux quadrupèdes. Un autre fait encore , c'est qu'en général les animaux carnassiers ont le cou beaucoup plus court que les animaux frugivores , et sur-tout que les animaux ruminans ; mais cette différence de longueur dans le cou des quadrupèdes ne dépend que de la grandeur de chaque vertèbre , et non pas de leur nombre , qui est toujours le même : on peut s'en assurer en jetant les yeux sur l'immense collection de squelettes qui se trouvent maintenant au cabinet du roi ; on verra qu'à commencer par l'éléphant et à finir par la taupe ,

tous les animaux quadrupèdes ont sept vertèbres dans le cou , et qu'aucun n'en a ni plus ni moins. A l'égard de la solidité des os du lion , qu'Aristote dit être sans moëlle et sans cavité , de leur dureté qu'il compare à celle du caillou , de leur propriété de faire feu par le frottement , c'est une erreur qui n'aurait pas dû être répétée par Kolbe , ni même parvenir jusqu'à nous , puisque , dans le siècle même d'Aristote , Épicure s'était moqué de cette assertion.

Les lions sont très-ardens en amour ; lorsque la femelle est en chaleur , elle est quelquefois suivie de huit ou dix mâles , qui ne cessent de rugir autour d'elle et de se livrer des combats furieux , jusqu'à ce que l'un d'entr'eux , vainqueur de tous les autres , en demeure paisible possesseur et s'éloigne avec elle. La lionne met bas au printemps et ne produit qu'une fois tous les ans ; ce qui indique encore qu'elle est occupée pendant plusieurs mois à soigner et allaiter ses petits , et que par conséquent le tems de leur premier accroissement , pendant lequel ils ont besoin des secours de la mère , est au moins de quelques mois.

Dans ces animaux , toutes les passions , même les plus douces , sont excessives , et l'amour maternel est extrême. La lionne , naturellement moins forte , moins courageuse et plus tranquille que le lion , devient terrible dès qu'elle a des petits : elle se montre alors avec encore plus de hardiesse que le lion , elle ne connaît point le danger ; elle se jette indifféremment sur les hommes et sur les animaux qu'elle rencontre , et les met à mort , se charge ensuite de sa proie , la porte et la partage à ses lionceaux , auxquels elle apprend de bonne heure à sucer le sang et à déchirer la chair. D'ordinaire elle met bas dans des lieux très-écartés et de difficile accès ; et lorsqu'elle craint d'être découverte ,

elle cache ses traces en retournant plusieurs fois sur ses pas , ou bien elle les efface avec sa queue : quelquefois même , lorsque l'inquiétude est grande , elle transporte ailleurs ses petits ; et quand on veut les lui enlever , elle devient furieuse , et les défend jusqu'à la dernière extrémité.

On croit que le lion n'a pas l'odorat aussi parfait ni les yeux aussi bons que la plupart des autres animaux de proie : on a remarqué que la grande lumière du soleil paraît l'incommoder , qu'il marche rarement dans le milieu du jour , que c'est pendant la nuit qu'il fait toutes ses courses ; que quand il voit des foux allumés autour des troupeaux , il n'en approche guère , etc. On a observé qu'il n'évite pas de loin l'odeur des autres animaux , qu'il ne les chasse qu'à vue et non pas en les suivant à la piste , comme font les chiens et les loups , dont l'odorat est plus fin. On a même donné le nom de *guide* ou de *pourvoyeur du lion* à une espèce de lynx auquel on suppose la vue perçante et l'odorat exquis , et on prétend que ce lynx accompagne ou précède toujours le lion pour lui indiquer sa proie : nous connaissons cet animal , qui se trouve , comme le lion , en Arabie , en Libye , etc. , qui , comme lui , vit de proie , et le suit peut-être quelquefois pour profiter de ses restes ; car , étant faible et de petite taille , il doit fuir le lion plutôt que le servir.

Le lion , lorsqu'il a faim , attaque de face tous les animaux qui se présentent : mais comme il est très-redouté , et que tous cherchent à éviter sa rencontre , il est souvent obligé de se cacher et de les attendre au passage ; il se tapit sur le ventre dans un endroit fourré , d'où il s'élance avec tant de force , qu'il les saisit souvent du premier bond. Dans les déserts et les forêts , sa nourriture la plus ordinaire sont les gazelles et les sin-

ges , quoiqu'il ne prenne eux-ei que lorsqu'ils sont à terre ; car il ne grimpe pas sur les arbres comme le tigre ou le puma. Il mange beaucoup à la fois et se remplit pour deux ou trois jours ; il a les dents si fortes, qu'il brise aisément les os , et il les avale avec la chair. On prétend qu'il supporte long-tems la faim : comme son tempérament est excessivement chaud , il supporte moins patiemment la soif , et boit toutes les fois qu'il peut trouver de l'eau. Il prend l'eau en lapant comme un chien : mais au lieu que la langue du chien se courbe en dessus pour laper , celle du lion se courbe en dessous ; ce qui fait qu'il est long-tems à boire et qu'il perd beaucoup d'eau. Il lui faut environ quinze livres de chair crue chaque jour : il préfère la chair des animaux vivans , de ceux sur-tout qu'il vient d'égorger ; il ne se jette pas volontiers sur des eadavres infects , et il aime mieux chasser une nouvelle proie que de retourner chercher les restes de la première : mais quoique d'ordinaire il se nourrisse de chair fraîche , son haleine est très-forte et son urine a une odeur insupportable.

Le rugissement du lion est si fort , que , quand il se fait entendre par échos la nuit dans les déserts , il ressemble au bruit du tonnerre. Ce rugissement est sa voix ordinaire : car quand il est en colère , il a un autre cri , qui est court et réitéré subitement ; au lieu que le rugissement est un cri prolongé , une espèce de grondement d'un ton grave , mêlé d'un frémissement plus aigu. Il rugit cinq ou six fois par jour , et plus souvent lorsqu'il doit tomber de la pluie. Le cri qu'il fait lorsqu'il est en colère , est encore plus terrible que le rugissement : alors il se bat les flancs de sa queue , il en bat la terre , il agite sa crinière , fait mouvoir la peau de sa face , remue ses gros sourcils , montre des dents menaçantes , et tire une langue armée de pointes

si dures , qu'elle suffit seule pour écorcher la peau et entamer la chair sans le secours des dents ni des ongles, qui sont après les dents ses armes les plus cruelles. Il est beaucoup plus fort par la tête , les mâchoires et les jambes de devant , que par les parties postérieures du corps. Il voit la nuit comme les chats : il ne dort pas long-tems , et s'éveille aisément ; mais c'est mal-à-propos que l'on a prétendu qu'il dormait les yeux ouverts.

La démarche ordinaire du lion est fière , grave et lente , quoique toujours oblique : sa course ne se fait pas par des mouvemens égaux , mais par sauts et par bonds ; et ses mouvemens sont si brusques , qu'il ne peut s'arrêter à l'instant et qu'il passe presque toujours son but. Lorsqu'il saute sur sa proie , il fait un bond de douze ou quinze pieds , tombe dessus , la saisit avec les pattes de devant , la déchire avec les ongles , et ensuite la dévore avec les dents. Tant qu'il est jeune et qu'il a de la légèreté , il vit du produit de sa chasse , et quitte rarement ses déserts et ses forêts , où il trouve assez d'animaux sauvages pour subsister aisément ; mais lorsqu'il devient vieux , pesant , et moins propre à l'exercice de la chasse , il s'approche des lieux fréquentés , et devient plus dangereux pour l'homme et pour les animaux domestiques : seulement on a remarqué que lorsqu'il voit des hommes et des animaux ensemble , c'est toujours sur les animaux qu'il se jette , et jamais sur les hommes , à moins qu'ils ne le frappent ; car alors il reconnoît à merveille celui qui vient de l'offenser , et il quitte sa proie pour se venger. On prétend qu'il préfère la chair du chameau à celle de tous les autres animaux : il aime aussi beaucoup celle des jeunes éléphans ; ils ne peuvent lui résister lorsque leurs défenses n'ont pas encore poussé , et il en vient aisément à bout , à moins que la mère n'arrive à leur secours. L'éléphant , le rhinocéros , le tigre

et l'hippopotame , sont les seuls animaux qui puissent résister au lion.

Quelque terrible que soit cet animal, on ne laisse pas de lui donner la chasse avec des chiens de grande taille et bien appuyés par des hommes à cheval; on le déloge, on le fait retirer; mais il faut que les chiens et même les chevaux soient aguerris auparavant; car presque tous les animaux frémissent et s'enfuient à la seule odeur du lion. Sa peau, quoique d'un tissu ferme et serré, ne résiste point à la balle, ni même au javelot; néanmoins on ne le tue presque jamais d'un seul coup : on le prend souvent par adresse, comme nous prenons les loups, en le faisant tomber dans une fosse profonde qu'on recouvre avec des matières légères au-dessus desquelles on attache un animal vivant. Le lion devient doux dès qu'il est pris; et si l'on profite des premiers momens de sa surprise ou de sa honte, on peut l'attacher, le museler, et le conduire où l'on veut.

La chair du lion est d'un goût désagréable et fort; cependant les nègres et les indiens ne la trouvent pas mauvaise et en mangent souvent : la peau, qui faisait autrefois la tunique des héros, sert à ces peuples de manteau et de lit; ils en gardent aussi la graisse, qui est d'une qualité fort pénétrante, et qui même est de quelque usage dans notre médecine.

LE TIGRE.

DANS la classe des animaux carnassiers , le lion est le premier , le tigre est le second ; et comme le premier , même dans un mauvais genre , est toujours le plus grand et souvent le meilleur , le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté , au courage , à la force , le lion joint la noblesse , la clémence , la magnanimité , tandis que le tigre est basement féroce , cruel sans justice c'est-à-dire , sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses où les rangs sont donnés par la force : le premier , qui peut tout , est moins tyran que l'autre , qui , ne pouvant jouir de la puissance plénière , s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion : celui-ci souvent oublie qu'il est le roi , c'est-à-dire le plus fort de tous les animaux ; marchant d'un pas tranquille , n'attaque jamais l'homme , à moins qu'il ne soit provoqué ; il ne précipite ses pas , il ne court , il ne chasse , que quand la faim le presse. Le tigre , au contraire , quoique rassasié de chair , semble toujours être altéré de sang ; sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du tems qu'il faut pour dresser des embûches ; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer , et non pas d'assouvir , en dévorant la première ; il désole le pays qu'il habite ; il ne craint ni l'aspect ni les armes de l'homme ; il égorge , il dévaste les troupeaux d'animaux domestiques , met à mort toutes les bêtes sauvages , attaque les petits élé-

plians , les jeunes rhinocéros , et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble ; la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps ; l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face , son regard assuré , sa démarche grave , tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité. Le tigre, trop long de corps , trop bas sur ses jambes , la tête nue, les yeux hagards , la langue couleur de sang , toujours hors de la gueule , n'a que les caractères de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté ; il n'a pour tout instinct qu'une rage constante , une fureur aveugle , qui ne connaît , qui ne distingue rien , et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans , et déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès, cette soif de son sang ! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant dès leur naissance la race entière des monstres qu'il produit !

Heureusement pour le reste de la nature , l'espèce n'en est pas nombreuse , et paraît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. Elle se trouve au Malabar , à Siam , à Bengale , dans les mêmes contrées qu'habitent l'éléphant et le rhinocéros ; on prétend même que souvent le tigre accompagne ce dernier , et qu'il le suit pour manger sa fiente , qui lui sert de purgation ou de rafraîchissement : il fréquente avec lui les bords des fleuves et des lacs ; car comme le sang ne fait que l'altérer , il a souvent besoin d'eau , pour tempérer l'ardeur qui le consume : et d'ailleurs il attend près des eaux les animaux qui y arrivent , et que la chaleur du climat contraint d'y venir plusieurs fois chaque jour : c'est là qu'il choisit sa proie , ou plutôt qu'il multiplie ses massacres ; car souvent il abandonne les animaux

qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres ; il semble qu'il cherche à goûter de leur sang , il le savoure , il s'en enivre ; et lorsqu'il leur fend et déchire le corps , c'est pour y plonger la tête , et pour sucer à longs traits le sang dont il vient d'ouvrir la source , qui tarit presque toujours avant que sa soif s'éteigne.

Cependant , quand il a mis à mort quelques gros animaux , comme un cheval , un buffle , il ne les éventre pas sur la place , s'il craint d'y être inquiété : pour les dépecer à son aise , il les emporte dans les bois , en les traînant avec tant de légèreté , que la vitesse de sa course paraît à peine ralentie par la masse énorme qu'il entraîne. Ceci seul suffirait pour faire juger de sa force ; mais pour en donner une idée plus juste , arrêtons-nous un instant sur les dimensions et les proportions du corps de cet animal terrible. Quelques voyageurs l'ont comparé , pour la grandeur , à un cheval , d'autres à un buffle ; d'autres ont seulement dit qu'il était beaucoup plus grand que le lion. Mais nous pouvons citer des témoignages plus récents et qui méritent une entière confiance. M. de la Lande-Magon nous a fait assurer qu'il avait vu aux Indes orientales un tigre de quinze pieds , en y comprenant sans doute la longueur de la queue : si nous la supposons de quatre ou cinq pieds , ce tigre avait au moins dix pieds de longueur. Il est vrai que celui dont nous avons la dépouille au cabinet du roi , n'a qu'environ sept pieds de longueur , depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue ; mais il avait été pris , amené tout jeune , et ensuite toujours enfermé dans une loge étroite à la ménagerie , où le défaut de mouvement et le manque d'espace , l'ennui de la prison , la contrainte du corps , la nourriture peu convenable , ont abrégé sa vie , et retardé le développement , ou même réduit l'aceroissement du corps.

Nous avons vu , dans l'histoire du cerf , que ces animaux pris jeunes et renfermés dans des parcs trop peu spacieux, non-seulement ne prennent pas leur croissance entière, mais même se déforment et deviennent rachitiques et bassets avec des jambes torses. Nous savons d'ailleurs par les dissections que nous avons faites d'animaux de toute espèce élevés et nourris dans des ménageries , qu'ils ne parviennent jamais à leur grandeur entière : que leur corps et leurs membres , qui ne peuvent s'exercer , restent au dessous des dimensions de la nature; que les parties dont l'usage leur est absolument interdit , comme celles de la génération , sont si petites et si peu développées dans tous ces animaux captifs et célibataires , qu'on a de la peine à les trouver , et que souvent elles nous ont paru presque entièrement oblitérées. La seule différence du climat pourrait encore produire les mêmes effets que le manque d'exercice et la captivité. Aucun animal des pays chauds ne peut produire dans les climats froids , y fût-il même très-libre et très-largement nourri ; et comme la reproduction n'est qu'une suite naturelle de la pleine nutrition , il est évident que la première ne pouvant s'opérer , la seconde ne se fait pas complètement, et que dans ces animaux le froid seul suffit pour restreindre la puissance du moule intérieur , et diminuer les facultés actives du développement, puisqu'il détruit celles de la reproduction.

Il n'est donc pas étonnant que ce tigre dont le squelette et la peau nous sont venus de la ménagerie du roi , ne soit pas parvenu à sa juste grandeur : cependant la seule vue de cette peau bourrée donne encore l'idée d'un animal formidable; et l'examen du squelette ne permet pas d'en douter. L'on voit , sur les os des jambes , des rugosités qui marquent des attaches de muscles encore plus fortes que celles du lion : ces os sont aussi

solides, mais plus courts; et, comme nous l'avons dit, la hauteur des jambes dans le tigre n'est pas proportionnée à la grande longueur du corps. Ainsi cette vitesse terrible dont parle Pline, et que le nom même du tigre paraît indiquer, ne doit pas s'entendre des mouvemens ordinaires de la démarche, ni même de la célérité des pas dans une course suivie; il est évident qu'ayant les jambes courtes, il ne peut marcher ni courir aussi vite que ceux qui les ont proportionnellement plus longues: mais cette vitesse terrible s'applique très-bien aux bonds prodigieux qu'il doit faire sans effort; car en lui supposant, proportion gardée, autant de force et de souplesse qu'au chat, qui lui ressemble beaucoup par la conformation, et qui dans l'instant d'un clin d'œil fait un saut de plusieurs pieds d'étendue, on sentira que le tigre, dont le corps est dix fois plus long, peut dans un instant presque aussi court faire un bond de plusieurs toises. Ce n'est donc point la célérité de sa course, mais la vitesse du saut, que Pline a voulu désigner, et qui rend en effet cet animal terrible, parce qu'il n'est pas possible d'en éviter l'effet.

Le tigre est peut-être le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel; ni la force ni la contrainte, ni la violence, ne peuvent le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitemens; la douce habitude, qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer; le tems, loin de l'amollir en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage: il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe; il rugit à la vue de tout être vivant; chaque objet lui paraît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ses regards avides, qu'il menace par des frémissemens affreux mêlés d'un grincement de dents, et vers lequel il s'élançe sou-

vent, malgré les chaînes et les grilles qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer.

Pour achever de donner une idée de la force de ce cruel animal, nous croyons devoir citer ici ce que le P. Tachard, témoin oculaire, rapporte d'un combat du tigre contre des éléphants. « On avait élevé, dit cet » auteur, une haute palissade de bambous, d'environ » cent pas en carré : au milieu de l'enceinte étaient » entrés trois éléphants destinés pour combattre le tigre. » Ils avaient une espèce de grand plastron, en forme de » masque, qui leur couvrait la tête, et une partie de la » trompe. Dès que nous fûmes arrivés sur le lieu, on » fit sortir de la loge qui était dans un enfoncement, » un tigre d'une figure et d'une couleur qui parurent » nouvelles aux Français qui assistaient à ce combat ; » car, outre qu'il était bien plus grand, bien plus gros » et d'une taille moins esfilée que ceux que nous avions » vus en France, sa peau n'était pas mouchetée de » même : mais, au lieu de toutes ces taches semées » sans ordre, il avait de longues et larges bandes en » forme de cercle ; ces bandes prenant sur le dos se » rejoignaient par dessous le ventre, et continuant le » long de la queue, y faisaient comme des anneaux » blancs et noirs placés alternativement, dont elle était » toute couverte. La tête n'avait rien d'extraordinaire, » non plus que les jambes, hors qu'elles étaient plus » grandes et plus grosses que celles des tigres com- » muns, quoique celui-ci ne fût qu'un jeune tigre qui » avait encore à croître ; car M. Constance nous a dit » qu'il y en avait dans le royaume de plus gros trois » fois que celui-là, et qu'un jour, étant à la chasse » avec le roi, il en vit un de fort près qui était grand » comme un mulet. Il y en a aussi de petits dans le » pays, semblables à ceux qu'on apporte d'Afrique

» en Europe , et on nous en montra un le même jour
» à Louvo.

« On ne lâcha pas d'abord le tigre qui devait com-
» battre , mais on le tint attaché par deux cordes , de
» sorte que n'ayant pas la liberté de s'élançer , le pre-
» mier éléphant qui l'approcha lui donna deux ou trois
» coups de sa trompe sur le dos : ce choc fut si rude ,
» que le tigre en fut renversé , et demeura quelque tems
» étendu sur la place sans mouvement , comme s'il eût
» été mort. Cependant , dès qu'on l'eut délié , quoique
» cette première attaque eût bien rabattu de sa furie ,
» il fit un cri horrible , et voulut se jeter sur la trompe
» de l'éléphant qui s'avançait pour le frapper : mais
» celui-ci la repliant adroitement , la mit à couvert par
» ses défenses , qu'il présenta en même tems , et dont
» il atteignit le tigre si à propos , qu'il lui fit faire un
» grand saut en l'air ; cet animal en fut si étourdi , qu'il
» n'osa plus approcher. Il fit plusieurs tours le long de
» la palissade , s'élançant quelquefois vers les personnes
» qui paraissaient vers les galeries. On poussa ensuite
» trois éléphants contre lui , qui lui donnèrent tour-à-
» tour de si rudes coups , qu'il fit encore une fois le
» mort , et ne pensa plus qu'à éviter leur rencontre :
» ils l'eussent tué sans doute , si l'on n'eût fait finir le
» combat. » Il est clair , par la description même du
P. Tachard , que ce tigre qu'il a vu combattre des élé-
phants , est le vrai tigre ; qu'il parut aux Français un
animal nouveau , parce que probablement ils n'avaient
vu en France dans les ménageries que des panthères ou
des léopards d'Afrique , ou bien des jaguars d'Améri-
que , et que les petits tigres qu'il vit à Louvo n'étaient
de même que des panthères. On sent aussi , par ce sim-
ple récit , quelle doit être la force et la fureur de cet
animal , puisque celui-ci , quoique jeune encore et

n'ayant pas pris tout son accroissement , quoique réduit en captivité , quoique retenu par des liens , quoique seul contre trois , était encore assez redoutable aux colosses qu'il combattait , pour qu'on fût obligé de les couvrir d'un plastron dans toutes les parties de leur corps que la nature n'a pas cuirassées comme les autres d'une enveloppe impénétrable.

Le tigre dont le P. Gouie a communiqué à l'académie des sciences une description anatomique , faite par les PP. Jésuites à la Chine , paraît être de l'espèce du vrai tigre . aussi bien que celui que les Portugais ont appelé *tigre royal* , duquel M. Perrault fait mention dans ses *Mémoires sur les animaux* , et dont il dit que la description a été faite à Siam. Dellon , dans ses *voyages* , dit expressément que le Malabar est le pays des Indes où il y a le plus de tigres ; qu'il y en a de plusieurs espèces ; mais que le plus grand de tous , celui que les Portugais appellent *tigre royal* , est extrêmement rare ; qu'il est grand comme un cheval , etc.

Le tigre royal ne paraît donc pas faire une espèce particulière et différente de celle du vrai tigre : il ne se trouve qu'aux Indes orientales , et non pas au Bresil , comme l'out écrit quelques-uns de nos naturalistes. Je suis même porté à croire que le vrai tigre ne se trouve qu'en Asie et dans les parties les plus méridionales de l'Afrique dans l'intérieur des terres ; car la plupart des voyageurs qui ont fréquenté les côtes de l'Afrique , parlent , à la vérité , des tigres , et disent même qu'ils y sont très-communs ; néanmoins , il est aisé de voir , par les notices mêmes qu'ils donnent de ces animaux , que ce ne sont pas de vrais tigres , mais des léopards , des panthères ou des onces , etc. Le docteur Shaw dit expressément , qu'aux royaumes de Tunis et d'Alger , le lion et la panthère tiennent le premier rang entre

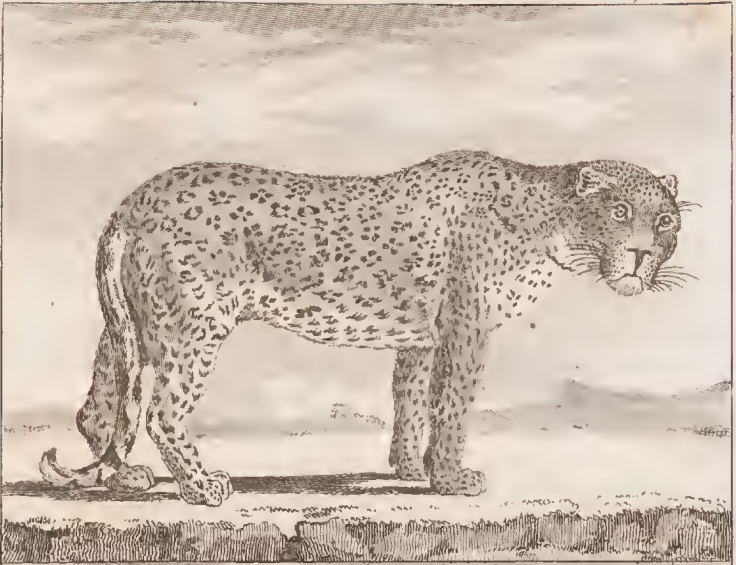
les bêtes féroces , mais que le tigre ne se trouve pas dans cette partie de la Barbarie. Cela paraît vrai ; car ce furent des ambassadeurs indiens , et non pas des africains , qui présentèrent à Auguste , dans le tems qu'il étoit à Samos , le premier tigre qui ait été vu des Romains ; et ce fut aussi des Indes qu'Héliogabale fit venir ceux qu'il vouloit atteler à son char pour contre-faire le dieu Bacchus.

L'espèce du tigre a donc toujours été plus rare et beaucoup moins répandue que celle du lion : cependant la tigresse produit , comme la lionne , quatre ou cinq petits. Elle est furieuse en tout tems , mais sa rage devient extrême lorsqu'on les lui ravit : elle brave tous les périls ; elle suit les ravisseurs , qui , se trouvant pressés , sont obligés de lui relâcher un de ses petits ; elle s'arrête , le saisit , l'emporte pour le mettre à l'abri , revient quelques instans après , et les poursuit jusqu'aux portes des villes ou jusqu'à leurs vaisseaux ; et lorsqu'elle a perdu tout espoir de recouvrer sa perte , des cris forcenés et lugubres , des hurlemens affreux expriment sa douleur cruelle , et font encore frémir ceux qui les entendent de loin.

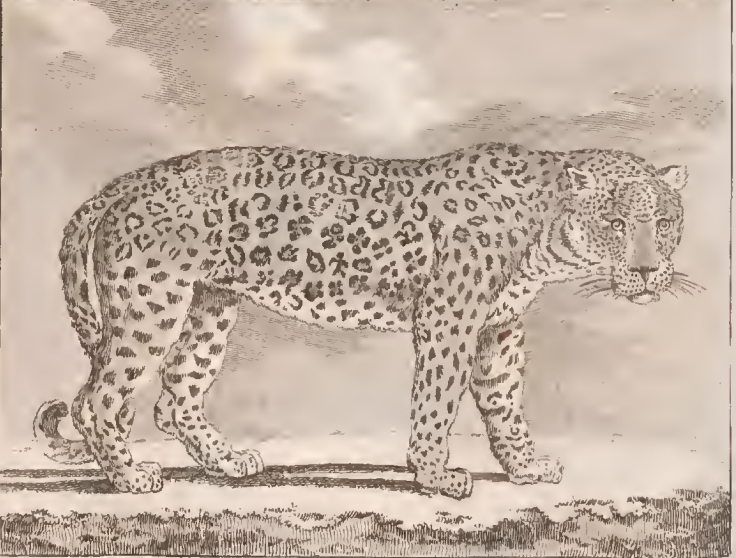
Le tigre fait mouvoir la peau de sa face , grince des dents , frémit , rugit comme fait le lion : mais son rugissement est différent ; quelques voyageurs l'ont comparé au cri de certains grands oiseaux. *Tigrides indomitæ rancant , rugiuntque leones* (anctor Philomelæ). Ce mot *rancant* n'a point d'équivalent en français : ne pourrions-nous pas lui en donner un , et dire , « Les tigres *rauquent* , et les lions rugissent » ? car le son de la voix du tigre est en effet très-rauque.

La peau de ces animaux est assez estimée , sur-tout à la Chine : les mandarins militaires en couvrent leurs chaises dans les marches publiques ; ils en font aussi

des couvertures de coussins pour l'hiver. En Europe , ces peaux , quoique rares , ne sont pas d'un grand prix : on fait beaucoup plus de cas de celles du léopard de Guinée et du Sénégal , que nos fourreurs appellent *tigre*. Au reste , c'est la seule petite utilité qu'on puisse tirer de cet animal très-nuisible , dont on a prétendu que la sucur était un venin , et le poil de la moustache un poison sûr pour les hommes et pour les animaux : mais c'est assez du mal très-réel qu'il fait de son vivant , sans chercher encore des qualités imaginaires et des poisons dans sa dépouille ; d'autant que les Indiens mangent de sa chair et ne la trouvent ni mal-saine ni mauvaise , et que si le poil de sa moustache pris en pilule tue , c'est qu'étant dur et roide , une telle pilule fait dans l'estomac le même effet qu'un paquet de petites aiguilles.



1.



2.

De Sève. Del.

J. Epine. Sculp.

1 LE LÉOPARD. 2 LA PANTHÈRE MALE.

LA PANTHÈRE , L'ONCE ET LE LÉOPARD.

Pour me faire mieux entendre , pour éviter le faux emploi des noms , détruire les équivoques et prévenir les doutes , j'observerai d'abord qu'avec les tigres dont nous venons de donner l'histoire , il se trouve encore dans l'ancien continent , c'est-à-dire en Asie et en Afrique , trois autres espèces d'animaux de ce genre , toutes trois différentes du tigre , et toutes trois différentes entr'elles. Ces trois espèces sont *la panthère* , *l'once* et *le léopard* , lesquelles non-seulement ont été prises les unes pour les autres par les naturalistes , mais même ont été confondues avec les espèces du même genre qui se sont trouvées en Amérique. Je mets à part pour le moment présent ces espèces que l'on a appelées indistinctement *tigres* , *panthères* , *léopards* , dans le nouveau monde , pour ne parler que de celles de l'ancien continent , et afin de ne pas confondre les choses et d'exposer plus nettement les objets qui y sont relatifs.

La première espèce de ce genre , et qui se trouve dans l'ancien continent , est la grande panthère , que nous appellerons simplement *panthère* , qui était connue des Grecs sous le nom de *pardalis* , des anciens Latins sous celui de *panthera* , ensuite sous le nom de *pardus* , et des Latins modernes sous celui de *leopardus*. Le corps de cet animal , lorsqu'il a pris son accroissement entier , a cinq ou six pieds de longueur en le mesurant depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue , la-

quelle est longue de plus de deux pieds : sa peau est , pour le fond du poil , d'un fauve plus ou moins foncé sur le dos et sur les côtés du corps , et d'une couleur blanchâtre sur le ventre ; elle est marquée de taches noires en grands anneaux ou en forme de roses : ces anneaux sont bien séparés les uns des autres sur les côtés du corps , évidés dans leur milieu , et la plupart ont une ou plusieurs taches au centre de la même couleur que le tour de l'anneau ; ces mêmes anneaux , dont les uns sont ovales et les autres circulaires , ont souvent plus de trois pouces de diamètre : il n'y a que des tâches pleines sur la tête , sur la poitrine , sur le ventre et sur les jambes.

La seconde espèce est la petite panthère d'Oppien , à laquelle les anciens n'ont pas donné de nom particulier , mais que les voyageurs modernes ont appelée *once* , du nom corrompu *lynx* ou *lunx*. Nous conserverons à cet animal le nom d'*once* , qui nous paraît bien appliqué , parce qu'en effet il a quelque rapport avec le lynx : il est beaucoup plus petit que la panthère , n'ayant le corps que d'environ trois pieds et demi de longueur , ce qui est à peu près la taille du lynx ; il a le poil plus long que la panthère , la queue beaucoup plus longue , de trois pieds de longueur et quelquefois davantage , quoique le corps de l'once soit en tout d'un tiers au moins plus petit que celui de la panthère , dont la queue n'a guère que deux pieds ou deux pieds et demi tout au plus. Le fond du poil de l'once est d'un gris blanchâtre sur le dos et sur les côtés du corps , et d'un gris encore plus blanc sous le ventre , au lieu que le dos et les côtés du corps de la panthère sont toujours d'un fauve plus ou moins foncé ; les taches sont à peu près de la même forme et de la même grandeur dans l'une et dans l'autre.

La troisième espèce dont les anciens ne font aucune mention , est un animal du Sénégal , de la Guinée , et

autres pays méridionaux que les anciens n'avaient pas découverts , nous l'appellerons *léopard* , qui est le nom qu'on a mal-à-propos appliqué à la grande panthère , et que nous employerons , comme l'ont fait plusieurs voyageurs , pour désigner l'animal du Sénégal dont il est ici question. Il est un peu plus grand que l'once, mais beaucoup moins que la panthère , n'ayant guère plus de quatre pieds de longueur : la queue a deux pieds , ou deux pieds et demi. Le fond du poil , sur le dos et sur les côtés du corps , est d'une couleur fauve plus ou moins foncé ; le dessous du ventre est blanchâtre : les taches sont en anneaux ou en roses ; mais ces anneaux sont beaucoup plus petits que ceux de la panthère ou de l'once , et la plupart sont composés de quatre ou cinq petites taches pleines : il y a aussi de ces taches pleines disposées irrégulièrement.

Après avoir dissipé, autant qu'il est en nous , les ténèbres dont la nomenclature ne cesse d'obscurcir la nature ; après avoir exposé , pour prévenir toute équivoque , les figures exactes des trois animaux dont nous traitons ici , passons à ce qui les concerne chacun en particulier.

La panthère que nous avons vue vivante a l'air féroce , l'œil inquiet , le regard cruel , les mouvemens brusques , et le cri semblable à celui d'un dogue en colère ; elle a même la voix plus forte et plus rauque que le chien irrité : elle a la langue rude et très-rouge , les dents fortes et pointues , les ongles aigus et durs ; la peau belle , d'un fauve plus ou moins foncé , semée de taches noires arrondies en anneaux , ou réunies en forme de roses ; le poil court ; la queue marquée de grandes taches noires au dessus , et d'anneaux noirs et blancs vers l'extrémité. La panthère est de la taille et de la tournure d'un dogue de forte race , mais moins haute de jambes.

Les relations des voyageurs s'accordent avec les témoignages des anciens au sujet de la grande et de la petite panthère , c'est à-dire , de notre panthère et de notre once. Il paraît qu'il existe aujourd'hui , comme du tems d'Oppien , dans la partie de l'Afrique qui s'étend le long de la mer méditerranée , et dans les parties de l'Asie qui étaient connues des anciens , deux espèces de panthères : la plus grande a été appelée *panthère* ou *léopard* , et la plus petite *once* , par la plupart des voyageurs. Ils conviennent tous que l'once s'apprivoise aisément , qu'on le dresse à la chasse , et qu'on s'en sert à cet usage en Perse et dans plusieurs autres provinces de l'Asie : qu'il y a des onces assez petits pour qu'un cavalier puisse les porter en croupe ; qu'ils sont assez doux pour se laisser manier et caresser avec la main. La panthère paraît être d'une nature plus fière et moins flexible ; on la dompte plutôt qu'on ne l'apprivoise , jamais elle ne perd en entier son caractère féroce ; et lorsqu'on veut s'en servir pour la chasse , il faut beaucoup de soins pour la dresser , et encore plus de précautions pour la conduire et l'exercer. On la mène sur une charette , enfermée dans une cage , dont on lui ouvre la porte lorsque le gibier paraît ; elle s'élance vers la bête , l'atteint ordinairement en trois ou quatre sauts , la terrasse et l'étrangle : mais si elle manque son coup , elle devient furieuse , et se jette quelquefois sur son maître , qui d'ordinaire prévient ce danger en portant avec lui des morceaux de viande ou des animaux vivans , comme des agneaux , des chevreaux , dont il lui en jette un pour calmer sa furcur.

Au reste , l'espèce de l'once paraît être plus nombreuse et plus répandue que celle de la panthère : on la trouve très-communément en Barbarie , en Arabie , et dans toutes les parties méridionales de l'Asie , à l'ex-

ception peut-être de l'Égypte; elle s'est même étendue jusqu'à la Chine , où on l'appelle *hinenpao*.

Ce qui fait qu'on se sert de l'once pour la chasse dans les climats chauds de l'Asie , c'est que les chiens y sont très-rares ; il n'y a , pour ainsi dire , que ceux qu'on y transporte , et encore perdent-ils en peu de tems leur voix et leur instinct : d'ailleurs ni la panthère, ni l'once, ni le léopard , ne peuvent souffrir les chiens ; ils semblent les chercher et les attaquer de préférence sur toutes les autres bêtes. En Europe , nos chiens de chasse n'ont pas d'autres ennemis que le loup ; mais dans un pays rempli de tigres , de lions , de panthères , de léopards et d'onces , qui tous sont plus forts et plus cruels que le loup , il ne serait pas possible de conserver des chiens. Au reste l'once n'a pas l'odorat aussi fin que le chien : il ne suit pas les bêtes à la piste ; il ne lui serait pas possible non plus de les atteindre dans une course suivie : il ne chasse qu'à vue , et ne fait , pour ainsi dire , que s'élançer et se jeter sur le gibier ; il saute si légèrement , qu'il franchit aisément un fossé ou une muraille de plusieurs pieds ; souvent il grimpe sur les arbres pour attendre les animaux au passage et se laisser tomber dessus : cette manière d'attraper la proie est commune à la panthère, au léopard et à l'once.

Le léopard a les mêmes mœurs et le même naturel que la panthère ; et je ne vois nulle part qu'on l'ait apprivoisé comme l'once , ni que les nègres du Sénégal et de Guinée , où il est très-commun , s'en soient jamais servis pour la chasse. Communément il est plus grand que l'once et plus petit que la panthère ; il a la queue plus courte que l'once quoiqu'elle soit longue de deux pieds , ou de deux pieds et demi.

Ce léopard du Sénégal ou de Guinée , auquel nous avons appliqué particulièrement le nom de *léopard* , est

probablement l'animal que l'on appelle à Congo *engoi* ; c'est peut-être aussi l'*antamba* de Madagascar. Nous rapportons ces noms , parce qu'il serait utile pour la connaissance des animaux , qu'on eût la liste de leurs noms dans les langues des pays qu'ils habitent.

L'espèce du léopard paraît être sujette à plus de variétés que celle de la panthère et de l'once : nous avons vu un grand nombre de peaux de léopard qui ne laissent pas de différer les unes des autres , soit par les nuances du fond du poil , soit par celles des taches dont les anneaux ou roses sont plus marqués et plus terminés dans les unes que dans les autres ; mais ces anneaux sont toujours de beaucoup plus petits que ceux de la panthère ou de l'once. Dans toutes les peaux du léopard , les taches sont chacune à peu près de la même grandeur , de la même figure ; et c'est plutôt par la force de la teinte qu'elles diffèrent , étant moins fortement exprimées dans les unes de ces peaux et beaucoup plus fortement dans les autres. La couleur du fond du poil ne diffère qu'en ce qu'elles sont d'un fauve plus ou moins foncé ; mais comme toutes ces peaux sont à très-peu près de la même grandeur , tant pour le corps que pour la queue , il est très-vraisemblable qu'elles appartiennent toutes à la même espèce d'animal , et non pas à des animaux d'espèce différente.

La panthère, l'once et le léopard n'habitent que l'Afrique et les climats les plus chauds de l'Asie ; ils ne se sont jamais répandus dans les pays du Nord , ni même dans les régions tempérées. Aristote parle de la panthère comme d'un animal de l'Afrique et de l'Asie , et il dit expressément qu'il n'y en a point en Europe. Ainsi ces animaux , qui sont , pour ainsi dire , confinés dans la zone torride de l'ancien continent , n'ont pu passer dans le nouveau par les terres du Nord ; et l'on verra par la

description que nous allons donner des animaux de ce genre qui se trouvent en Amérique, que ce sont des espèces différentes que l'on n'aurait pas dû confondre avec celles de l'Afrique et de l'Asie, comme l'ont fait la plupart des auteurs qui ont écrit la nomenclature.

Ces animaux en général se plaisent dans les forêts touffues, et fréquentent souvent les bords des fleuves et les environs des habitations isolées, où ils cherchent à surprendre les animaux domestiques et les bêtes sauvages qui viennent chercher les eaux. Ils se jettent rarement sur les hommes, quand même ils seraient provoqués : ils grimpent aisément sur les arbres, où ils suivent les chats sauvages et les autres animaux qui ne peuvent leur échapper. Quoiqu'ils ne vivent que de proie et qu'ils soient ordinairement fort maigres, les voyageurs prétendent que leur chair n'est pas mauvaise à manger : les Indiens et les Nègres la trouvent bonne, mais il est vrai qu'ils trouvent celle du chien encore meilleure, et qu'ils s'en régalaient comme si c'était un mets délicieux. À l'égard de leurs peaux, elles sont toutes précieuses et font de très-belles fourrures : la plus belle et la plus chère est celle du léopard ; une seule de ces peaux coûte huit ou dix louis, lorsque le fauve en est vif et brillant, et que les taches en sont bien noires et bien terminées.

LE LYNX

OU

LOUP - CERVIER.

LE lynx est un animal plus commun dans les pays froids que dans les pays tempérés, et il est au moins très-rare dans les pays chauds. Il était, à la vérité, connu des Grecs ¹ et des Latins; mais cela ne suppose pas qu'il vint d'Afrique ou des provinces méridionales de l'Asie : Pline dit au contraire que les premiers qu'on vit à Rome du tems de Pompée, avaient été envoyés des Gaules. Maintenant il n'y en a plus en France, si ce n'est peut-être quelques-uns dans les Pyrénées et les Alpes; mais aussi, sous le nom de Gaules, les Romains comprenaient beaucoup de pays septentrionaux, et d'ailleurs tout le monde sait qu'aujourd'hui la France est bien moins froide que ne l'était la Gaule. Les plus belles peaux de lynx viennent de Sibérie sous le nom de *loup-cervier*, et de Canada sous celui de *chat-cervier*, parce que ces animaux étant, comme tous les autres, plus petits dans le nouveau que dans l'ancien continent, on les a comparés au loup pour la grandeur en Europe, et au chat sauvage en Amérique.

¹ Les Grecs, qui, dans leurs fictions, ne laissent pas de conserver les vraisemblances, et sur-tout les circonstances des tems et des lieux, ont dit que c'était un roi de Scythie qui avait été changé en lynx; ce qui paraît indiquer que le lynx était un animal de Scythie.



1.



2.



3.

De Sève, Del.

L'Épine, Sculp.

1 LA CIVETTE. 2 LE LYNN ou LOUP-CERVIER. 3 L'HYÈNE.

Cet animal, qui habite les climats froids plus volontiers que les pays tempérés, est du nombre de ceux qui ont pu passer d'un continent à l'autre par les terres du nord : aussi l'a-t-on trouvé dans l'Amérique septentrionale. Les voyageurs l'ont indiqué d'une manière à ne s'y pas méprendre ; et d'ailleurs on sait que la peau de cet animal fait un objet de commerce de l'Amérique en Europe. Ces loups-cerviers de Canada sont seulement, comme je l'ai déjà dit, plus petits et plus blancs que ceux d'Europe ; et c'est cette différence de grandeur qui les a fait appeler *chats-cerviers*, et qui a induit les nomenclateurs à les regarder comme des animaux d'espèce différente. Sans vouloir prononcer décidément sur cette question, il nous a paru que le chat-cervier de Canada et le loup-cervier de Moscovie sont de la même espèce : 1°. parce que la différence de grandeur n'est pas fort considérable, et qu'elle est à peu près relativement la même que celle qui se trouve entre les animaux communs aux deux continents ; les loups, les renards, etc. étant plus petits en Amérique qu'en Europe, il doit en être de même du lynx ou loup-cervier : 2°. parce que, dans le nord de l'Europe même, ces animaux varient pour la grandeur, et que les auteurs font mention de deux espèces, l'une plus petite et l'autre plus grande : 3°. enfin parce que ces animaux affectant les mêmes climats et étant du même naturel, de la même figure, et ne différant entr'eux que par la grandeur du corps et quelques nuances de couleur, ces caractères ne me paraissent pas suffisans pour les séparer et prononcer qu'ils soient de deux espèces différentes.

Le lynx, dont les anciens ont dit que la vue était assez perçante pour pénétrer les corps opaques, dont l'urine avait la merveilleuse propriété de devenir un corps so-

lide , une pierre précieuse appelée *lapis lyncurius* , est un animal fabuleux , aussi bien que toutes les propriétés qu'on lui attribue. Ce lynx imaginaire n'a d'autre rapport avec le vrai lynx que celui du nom. Il ne faut donc pas , comme l'ont fait la plupart des naturalistes , attribuer à celui-ci , qui est un être réel , les propriétés de cet animal imaginaire , à l'existence duquel Pline lui-même n'a pas l'air de croire , puisqu'il n'en parle que comme d'une bête extraordinaire , et qu'il le met à la tête des sphinx , des pégases , des licornes et des autres prodiges ou monstres qu'enfante l'Éthiopie.

Notre lynx ne voit point au travers des murailles ; mais il est vrai qu'il a les yeux brillans , le regard doux , l'air agréable et gai. Son urine ne fait pas des pierres précieuses ; mais seulement il la recouvre de terre , comme font les chats , auxquels il ressemble beaucoup , et dont il a les mœurs , et même la propreté. Il n'a rien du loup qu'une espèce de hurlement qui , se faisant entendre de loin , a dû tromper les chasseurs , et leur faire croire qu'ils entendaient un loup. Cela seul a peut-être suffi pour lui faire donner le nom de *loup* , auquel , pour le distinguer du vrai loup , les chasseurs auront ajouté l'épithète de *cervier* , parce qu'il attaque les cerfs , ou plutôt parce que sa peau est variée de taches à peu près comme celles des jeunes cerfs , lorsqu'ils ont la livrée. Le lynx est moins gros que le loup , et plus bas sur ses jambes ; il est communément de la grandeur d'un renard. Il diffère de la panthère et de l'once par les caractères suivans : il a le poil plus long , les taches moins vives et mal terminées , les oreilles bien plus grandes et surmontées à leur extrémité d'un pinceau de poils noirs , la queue beaucoup plus courte et noire à l'extrémité , le tour des yeux blanc , et l'air de la face plus

agréable et moins féroce. La robe du mâle est mieux marquée que celle de la femelle : il ne court pas de suite comme le loup , il marche et saute comme le chat. Il vit de chasse , et poursuit son gibier jusqu'à la cime des arbres ; les chats sauvages , les martes , les hermines , les écureuils , ne peuvent lui échapper ; il saisit aussi les oiseaux ; il attend les cerfs , les chevreuils , les lièvres au passage , et s'élanee dessus ; il les prend à la gorge ; et lorsqu'il s'est rendu maître de sa victime , il en suce le sang , et lui ouvre la tête pour manger la cervelle , après quoi souvent il l'abandonne pour en chercher une autre : rarement il retourne à sa première proie ; et c'est ce qui a fait dire que de tous les animaux le lynx était celui qui avait le moins de mémoire. Son poil change de couleur suivant les climats et la saison ; les fourrures d'hiver sont plus belles , meilleures et plus fournies que celles de l'été. Sa chair , comme celle de tous les animaux de proie , n'est pas bonne à manger.

LE CARACAL.

QUOIQUE le caracal ressemble au lynx par la grandeur et la forme du corps , par l'air de la tête , et qu'il ait comme lui le caractère singulier , et , pour ainsi dire , unique , d'un long pinceau de poils noirs à la pointe des oreilles , nous avons présumé , par les disconvenances qui se trouvent entre ces deux animaux , qu'ils étaient d'espèces différentes. Le caracal n'est point nommé comme le lynx ; il a le poil plus rude et plus court , la queue beaucoup plus longue et d'une couleur uniforme , le museau plus allongé , la mine beaucoup moins douce et le naturel plus féroce. Le lynx n'habite que dans les pays froids ou tempérés ; le caracal ne se trouve que dans les climats les plus chauds. C'est autant par cette différence du naturel et du climat que nous les avons jugés de deux espèces différentes , que par l'inspection et par la comparaison des deux animaux , que nous avons vus vivans , et qui , comme tous ceux que nous avons donnés jusqu'ici , ont été dessinés et décrits d'après nature.

Cet animal est commun en Barbarie , en Arabie , et dans tous les pays qu'habitent le lion , la panthère et l'once. Comme eux , il vit de proie : mais étant plus petit et bien plus faible , il a plus de peine à se procurer sa subsistance ; il n'a , pour ainsi dire , que ce que les autres lui laissent , et souvent il est forcé à se contenter de leurs restes. Il s'éloigne de la panthère , parce qu'elle exerce ses cruautés lors même qu'elle est pleinement rassasiée : mais il suit le lion , qui , dès qu'il est repu ,

ne fait de mal à personne : le caracal profite des débris de sa table ; quelquefois même il l'accompagne d'assez près , parce que , grim pant légèrement sur les arbres , il ne craint pas la colère du lion , qui ne pourrait l'y suivre comme fait la panthère. C'est par toutes ces raisons que l'on a dit du caracal , qu'il était le guide ou le pourvoyeur du lion ; que celui-ci , dont l'odorat n'est pas fin , s'en servait pour éventer de loin les autres animaux , dont il partageait ensuite avec lui la dépouille.

Le caracal est de la grandeur d'un renard , mais il est beaucoup plus féroc et plus fort : on l'a vu assaillir , déchirer et mettre à mort en peu d'instans un chien d'assez grande taille , qui , combattant pour sa vie , se défendait de toutes ses forces. Il ne s'apprivoise que très-difficilement : cependant , lorsqu'il est pris jeune , et ensuite élevé avec soin , on peut le dresser à la chasse , qu'il aime naturellement , et à laquelle il réussit très-bien , pourvu qu'on ait l'attention de ne le jamais lâcher que contre des animaux qui lui soient inférieurs et qui ne puissent lui résister ; autrement il se rebute et refuse le service dès qu'il y a du danger. On s'en sert aux Indes pour prendre les lièvres , les lapins , et même les grands oiseaux , qu'il surprend et saisit avec une adresse singulière.

LE CHACAL ET L'ADIVE.

Nous ne sommes pas assurés que ces deux noms désignent deux animaux d'espèces différentes ; nous savons seulement que le chacal est plus grand , plus féroce , plus difficile à apprivoiser que l'adive ¹ , mais qu'au reste ils paraissent se ressembler à tous égards. Il se pourrait donc que l'adive ne fût que le chacal privé , dont on aurait fait une race domestique plus petite , plus faible et plus douce que la race sauvage ; car l'adive est au chacal à peu près ce que le bichon ou petit chien barbet est au chien de berger : cependant , comme ce fait n'est indiqué que par quelques exemples particuliers , que l'espèce du chacal en général n'est point domestique comme celle du chien , que d'ailleurs il se trouve rarement d'aussi grandes différences dans une espèce libre , nous sommes très-portés à croire que le chacal et l'adive sont réellement deux espèces distinctes. Le loup , le renard , le chacal et le chien forment quatre espèces , qui , quoique très-voisines les unes des autres , sont néanmoins différentes entr'elles. Les variétés dans l'espèce du chien sont en très-grand nombre ; la plupart viennent de l'état de domesticité auquel il paraît avoir été réduit de tous les tems. L'homme a créé des races dans cette espèce , en choisissant et mettant ensemble les plus grands ou les plus petits , les plus

¹ J'ai lu dans quelques-unes de nos chroniques de France , que , du tems de Charles IX , beaucoup de femmes à la cour avaient des adives au lieu de petits chiens

jolis ou les plus laids , les plus velus ou les plus nus , etc. ; mais indépendamment de ces races produites par la main de l'homme , il y a dans l'espèce du chien plusieurs variétés qui semblent ne dépendre que du climat. Le dogue, le danois, l'épagneul, le chien turc, celui de Sibérie, etc. tirent leur nom du climat d'où ils sont originaires, et ils paraissent être plus différens entr'eux que le chacal ne l'est de l'adive : il se pourroit donc que les chacals, sous différens climats, eussent subi des variétés diverses, et cela s'accorde assez avec les faits que nous avons recueillis. Il paraît, par les écrits des voyageurs, qu'il y en a partout de grands et de petits ; qu'en Arménie, en Cilicie, en Perse, et dans toute la partie de l'Asie que nous appelons *le Levant*, où cette espèce est très-nombreuse, très-incommode et très-nuisible, ils sont communément grands comme nos renards ; qu'ils ont seulement les jambes plus courtes, et qu'ils sont remarquables par la couleur de leur poil, qui est d'un jaune vif et brillant : c'est pour cela que plusieurs auteurs ont appelé le chacal *loup doré*. En Barbarie, aux Indes orientales, au Cap de Bonne-Espérance et dans les autres provinces de l'Afrique et de l'Asie, cette espèce paraît avoir subi plusieurs variétés ; ils sont plus grands dans ces pays plus chauds : et leur poil est plutôt d'un brun roux que d'un beau jaune, et il y en a de couleurs différentes. L'espèce du chacal est donc répandue dans toute l'Asie, depuis l'Arménie jusqu'au Malabar, et se trouve aussi en Arabie, en Barbarie, en Mauritanie, en Guinée, et dans les terres du Cap ; il semble qu'elle ait été destinée à remplacer celle du loup, qui manque, ou du moins qui est très-rare dans tous les pays chauds.

Cependant, comme l'on trouve des chacals et des adives dans les mêmes terres, comme l'espèce n'a pu

être dénaturée par une longue domesticité, et qu'il y a constamment une différence considérable entre ces animaux pour la grandeur et même pour le naturel, nous les regarderons comme deux espèces distinctes, sauf à les réunir lorsqu'il sera prouvé par le fait, qu'ils se mêlent et produisent ensemble.

Quoique l'espèce du loup soit fort voisine de celle du chien, celle du chacal ne laisse pas de trouver place entre les deux. *Le chacal ou adivè*, comme dit Belon, est bête entre loup et chien. Avec la férocité du loup, il a en effet un peu de la familiarité du chien; sa voix est un hurlement mêlé d'aboïement et de gémissement; il est plus criard que le chien, plus vorace que le loup. Il ne va jamais seul, mais toujours par troupe de vingt, trente ou quarante; ils se rassemblent chaque jour pour faire la guerre et la chasse; ils vivent de petits animaux, et se font redouter des plus puissans par le nombre; ils attaquent toute espèce de bétail ou de volaille presque à la vue des hommes: ils entrent insolemment, et sans marquer de crainte, dans les bergeries, les étables, les écuries; et lorsqu'ils n'y trouvent pas autre chose, ils dévorent le cuir des harnois, des bottes, des souliers, et emportent les lanières qu'ils n'ont pas le tems d'avalier. Faut de proie vivante, ils déterrent les cadavres des animaux et des hommes: on est obligé de battre la terre sur les sépultures, et d'y mêler de grosses épines pour les empêcher de la gratter et fouir; car une épaisseur de quelques pieds de terre ne suffit pas pour les rebuter; ils travaillent plusieurs ensemble, ils accompagnent de cris lugubres cette exhumation; et lorsqu'ils sont une fois accoutumés aux cadavres humains, ils ne cessent de courir les cimetières, de suivre les armées, de s'attacher aux caravanes: ce sont les corbeaux des quadrupèdes, la

chair la plus infecte ne les dégoûte pas ; leur appétit est si constant , si véhément , que le cuir le plus sec est encore savoureux , et que toute peau , toute graisse , toute ordure animale , leur est également bonne. L'hyène a ce même goût pour la chair pourrie ; elle déterre aussi les cadavres , et c'est sur le rapport de cette habitude que l'on a souvent confondu ces deux animaux , quoique très-différens l'un de l'autre. L'hyène est une bête solitaire , silencieuse , très-sauvage , et qui , quoique plus forte et plus puissante que le chacal , n'est pas aussi incommode , et se contente de dévorer les morts sans troubler les vivans ; au lieu que tous les voyageurs se plaignent des cris , des vols et des excès du chacal , qui réunit l'impudence du chien à la bassesse du loup , et qui , participant de la nature des deux , semble n'être qu'un odieux composé de toutes les mauvaises qualités de l'un et de l'autre.

L'HYÈNE.

ARISTOTE nous a laissé deux notices au sujet de l'hyène, qui seules suffiraient pour faire reconnaître cet animal et pour le distinguer de tous les autres ; néanmoins les voyageurs et les naturalistes l'ont confondu avec quatre autres animaux dont les espèces sont toutes quatre différentes entr'elles et différentes de celle de l'hyène. Ces animaux sont le chacal , le glouton , la civette et le babouin , qui tous quatre sont carnassiers et féroces comme l'hyène , et qui ont chacun quelques petites convenances et quelques rapports particuliers avec elle, lesquels ont donné lieu à la méprise et à l'erreur. Le chacal se trouve à peu près dans le même pays : il approche, comme l'hyène, de la forme du loup ; comme elle , il vit de cadavres et fouille les sépultures pour en tirer les corps : c'en est assez pour qu'on les ait pris l'un pour l'autre. Le glouton a la même voracité , la même faim pour la chair corrompue , le même instinct pour déterrer les morts ; et quoiqu'il soit d'un climat fort différent de celui de l'hyène et d'une figure aussi très-différente , cette seule convenance de nature a suffi pour que les auteurs les aient confondus. La civette se trouve aussi dans le même pays que l'hyène : elle a , comme elle , de longs poils le long du dos et une ouverture ou fente particulière ; caractères singuliers qui n'appartiennent qu'à quelques animaux , et qui ont fait croire à Belon que la civette était l'hyène des anciens. Et à l'égard du babouin , qui ressemble encore moins à l'hyène que les trois autres , puisqu'il a des mains

et des pieds comme l'homme ou le singe, il n'a été pris pour elle qu'à cause de la ressemblance du nom.

Le chaeal est un animal très-différent de l'hyène. Il en est de même du glouton, qui est une bête du Nord, reléguée dans les pays les plus froids, tels que la Laponie, la Russie, la Sibérie; inconnue même dans les régions tempérées, et qui par conséquent n'a jamais habité en Arabie, non plus que dans les autres climats chauds où se trouve l'hyène : aussi en diffère-t-il à tous égards. Le glouton est à peu près de la forme d'un très-gros blaireau ; il a les jambes courtes, le ventre presque à terre, cinq doigts aux pieds de devant comme à ceux de derrière, point de crinière sur le cou, le poil noir sur tout le corps, quelquefois d'un fauve brun sur les flanes. Il n'a de commun avec l'hyène que d'être très-vorace. Il n'était pas connu des anciens, qui n'avaient pas pénétré fort avant dans les terres du Nord.

La civette n'a de commun avec l'hyène que l'ouverture ou sac sous la queue, et la crinière le long du cou et de l'épine du dos ; elle en diffère par la figure, par la grandeur du corps, étant de moitié plus petite : elle a les oreilles velues et courtes, au lieu que l'hyène les a longues et nues ; elle a de plus les jambes bien plus courtes, cinq doigts à chaque pied, tandis que l'hyène a les jambes longues et n'a que quatre doigts à tous les pieds ; la civette ne fouille pas la terre pour en tirer les cadavres : il est donc très-facile de les distinguer l'une de l'autre.

Cet animal sauvage et solitaire demeure dans les cavernes des montagnes, dans les fentes des rochers, ou dans des tanières qu'il se creuse lui-même sous terre : il est d'un naturel féroce ; et quoique pris tout petit, il ne s'apprivoise pas. Il vit de proie comme le loup, mais il est plus fort et paraît plus hardi : il attaque quel-

quefois les hommes ; il se jette sur le bétail , suit de près les troupeaux , et souvent rompt dans la nuit les portes des étables et les clôtures des bergeries : ses yeux brillent dans l'obscurité ; et l'on prétend qu'il voit mieux la nuit que le jour. Si l'on en croit tous les naturalistes , son cri ressemble aux sanglots d'un homme qui vomirait avec effort , ou plutôt au mugissement du veau , comme le dit Kæmpfer , témoin auriculaire.

L'hyène se défend du lion , ne craint pas la panthère , attaque l'once , laquelle ne peut lui résister : lorsque la proie lui manque , elle creuse la terre avec les pieds et en tire par lambeaux les cadavres des animaux et des hommes que , dans le pays qu'elle habite , on enterre également dans les champs. On la trouve dans presque tous les climats chauds de l'Afrique et de l'Asie ; et il paraît que l'animal appelé *farasse* à Madagascar , qui ressemble au loup par la figure , mais qui est plus grand , plus fort et plus cruel , pourrait bien être l'hyène.

Il existe , dans la partie du sud de l'île de Méroé , une hyène beaucoup plus grande et plus grosse que celle de Barbarie , et qui a aussi le corps plus long à proportion , et le museau plus allongé et plus ressemblant à celui du chien , en sorte qu'elle ouvre la gueule beaucoup plus large. Cet animal est si fort , qu'il enlève aisément un homme , et l'emporte à une ou deux lieues sans le poser à terre. Il a le poil très-rude , plus brun que celui de l'autre hyène ; les bandes transversales sont plus noires ; la crinière ne rebrousse pas du côté de la tête , mais du côté de la queue. M. le chevalier Bruce a observé le premier que cette hyène , ainsi que celle de Syrie et de Barbarie , et probablement de toutes les autres espèces , ont un singulier défaut , c'est qu'au moment qu'on les force à se mettre en mouvement , elles sont boiteuses de la jambe gauche ; cela

deux pendant environ une centaine de pas , et d'une manière si marquée , qu'il semble que l'animal aille culbuter du côté gauche , comme un chien auquel on aurait blessé la jambe gauche de derrière *

Il y a peu d'animaux sur lesquels on ait fait autant d'histoires absurdes que sur celui-ci. Les anciens ont écrit gravement que l'hyène était mâle et femelle alternativement ; que quand elle portait , allaitait et élevait ses petits , elle demeurait femelle pendant toute l'année : mais que , l'année suivante , elle reprenait les fonctions du mâle , et faisait subir à son compagnon le sort de la femelle. On voit bien que ce conte n'a d'autre fondement que l'ouverture en forme de fente que le mâle a comme la femelle , indépendamment des parties propres de la génération , qui , pour les deux sexes , sont dans l'hyène semblables à celles de tous les autres animaux. On a dit qu'elle savait imiter la voix humaine , retenir le nom des bergers , les appeler , les charmer , les arrêter , les rendre immobiles ; faire en même-tems courir les bergères , leur faire oublier leur troupeau , les rendre folles d'amour , etc.... Tout cela peut arriver sans hyène ; et je finis pour qu'on ne me fasse pas le reproche que je vais faire à Pline , qui paraît avoir pris plaisir à compiler et raconter ces fables.

* Note communiquée par M. le chevalier Bruce à M. de Buffon.

LA CIVETTE ET LE ZIBET.

LA plupart des naturalistes ont cru qu'il n'y avait qu'une espèce d'animal qui fournit le parfum qu'on appelle *la civette* : nous avons vu deux de ces animaux qui se ressemblent, à la vérité, par des rapports essentiels de la conformation, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, mais qui cependant diffèrent l'un de l'autre par un assez grand nombre d'autres caractères pour qu'on puisse les regarder comme faisant deux espèces réellement différentes. Nous avons conservé au premier de ces animaux le nom de *civette*, et nous avons donné au second celui de *zibet*, pour les distinguer.

Le zibet est vraisemblablement la civette de l'Asie, des Indes orientales et de l'Arabie, où on la nomme *zebet* ou *zibet*, nom arabe qui signifie aussi le parfum de cet animal, et que nous avons adopté pour désigner l'animal même : il diffère de la civette en ce qu'il a le corps plus allongé et moins épais, le museau plus délié, plus plat et un peu concave à la partie supérieure; au lieu que le museau de la civette est plus gros, moins long et un peu convexe. Il a aussi les oreilles plus élevées et plus larges, la queue plus longue et mieux marquée de taches et d'anneaux, le poil beaucoup plus court et plus mollet; point de crinière, c'est-à-dire, de poils plus longs que les autres sur le cou ni le long de l'épine du dos; point de noir au dessous des yeux ni sur les joues; caractères particuliers et très-remarquables dans la civette. Quelques voyageurs avaient déjà soupçonné qu'il y avait deux espèces de civettes, mais personne ne les

avait reconnues assez clairement pour les décrire. Nous les avons vues toutes deux ; et , après les avoir soigneusement comparées , nous les avons jugées d'espèce et peut-être de climat différent.

On a appelé ces animaux *chats musqués* ou *chats civettes* ; cependant ils n'ont rien de commun avec le chat que l'agilité du corps : ils ressemblent plutôt au renard , sur-tout par la tête. Ils ont la robe marquée de bandes et de taches ; ce qui les a fait prendre aussi pour de petites panthères par ceux qui ne les ont vues que de loin : mais ils diffèrent des panthères à tous autres égards. Il y a un animal qu'on appelle *la genette* , qui est taché de même , qui a la tête à peu près de la même forme , et qui porte , comme la civette , un sac dans lequel se filtre une humeur odorante : mais la genette est plus petite que nos civettes ; elle a les jambes beaucoup plus courtes et le corps bien plus mince ; son parfum est très-faible et de peu de durée : au contraire , le parfum des civettes est très-fort ; celui du zibet est d'une violence extrême , et plus vif encore que celui de la civette. Ces liqueurs odorantes se trouvent dans l'ouverture que ces deux animaux ont auprès des parties de la génération : c'est une humeur épaisse , d'une consistance semblable à celle des pommades , et dont le parfum , quoique très-fort , est agréable au sortir même du corps de l'animal. Il ne faut pas confondre cette matière des civettes avec le musc , qui est une humeur sanguinolente qu'on tire d'un animal tout différent de la civette ou du zibet : cet animal qui produit le musc , est une espèce de chevreuil sans bois , ou de chèvre sans cornes , qui n'a rien de commun avec les civettes , que de fournir comme elles un parfum violent.

Ces deux espèces de civettes n'avaient donc jamais été nettement distinguées l'une de l'autre ; toutes deux

ont été quelquefois confondues avec les belettes odorantes , la genette et le chevreuil du musc ; on les a prises aussi pour l'hyène. Belon , qui a donné une figure et une description de la civette , a prétendu que c'était l'hyène des anciens : son erreur est d'autant plus excusable , qu'elle n'est pas sans fondement ; il est sûr que la plupart des fables que les anciens ont débitées sur l'hyène , ont été prises de la civette : les philtres qu'on tirait de certaines parties de l'hyène , la force de ces philtres pour exciter à l'amour indiquent assez la vertu stimulante que l'on connaît à la pommade de civette dont on se sert encore à cet effet en Orient. Ce qu'ils ont dit de l'incertitude du sexe dans l'hyène , convient encore mieux à la civette ; car le mâle n'a rien d'apparent au dehors que trois ouvertures tout-à-fait pareilles à celles de la femelle à laquelle il ressemble si fort par ces parties extérieures , qu'il n'est guère possible de s'assurer du sexe autrement que par la dissection : l'ouverture au dedans de laquelle se trouve la liqueur , ou plutôt l'humeur épaisse du parfum , est entre les deux autres , et sur une même ligne droite qui s'étend de l'os sacrum au pubis.

Les civettes (c'est-à-dire , la civette et le zibet , car je me servirai maintenant de ce mot au pluriel pour les indiquer toutes deux) ; les civettes , dis-je , quoiqu'originaires et natives des climats les plus chauds de l'Afrique et de l'Asie , peuvent cependant vivre dans les pays tempérés , et même froids , pourvu qu'on les défende avec soin des injures de l'air , et qu'on leur donne des alimens succulens et choisis ; on en nourrit en assez grand nombre en Hollande , où l'on fait commerce de leur parfum. La *civette* faite à Amsterdam est préférée par nos commerçans à celle qui vient du Levant ou des Indes , qui est ordinairement moins pure : celle qu'on tire de

Guinée serait la meilleure de toutes , si les nègres , ainsi que les Indiens et les Levantins , ne la falsifiaient en y mêlant des suc végétaux , comme du ladanum , du storax , et d'autres drogues balsamiques et odoriférentes. Pour recueillir ce parfum , ils mettent l'animal dans une cage étroite où il ne peut se tourner ; ils ouvrent la cage par le bout, tirent l'animal par la queue, le contraignent à demeurer dans cette situation en mettant un bâton à travers les barreaux de la cage , au moyen duquel ils lui gênent les jambes de derrière, ensuite ils font entrer une petite cuiller dans le sac qui contient le parfum ; ils raclent avec soin toutes les parois intérieures de ce sac , et mettent la matière qu'ils en tirent dans un vase qu'ils couvrent avec soin. Cette opération se répète deux ou trois fois par semaine. La quantité de l'humour odorante dépend beaucoup de la qualité de la nourriture et de l'appétit de l'animal ; il en rend d'autant plus qu'il est mieux et plus délicatement nourri : de la chair crue et hachée, des œufs , du riz , de petits animaux , des oiseaux , de la jeune volaille , et sur-tout du poisson , sont les mets qu'il faut lui offrir , et varier de manière à entretenir sa santé et exciter son goût : il lui fait très-peu d'eau ; et quoiqu'il boive rarement , il urine fréquemment , et l'on ne distingue pas le mâle de la femelle à leur manière de pisser.

Le parfum de ces animaux est si fort , qu'il se communique à toutes les parties de leur corps ; le poil en est imbu , et la peau pénétrée au point que l'odeur s'en conserve long-tems après leur mort , et que de leur vivant l'on ne peut en soutenir la violence , sur-tout si l'on est enfermé dans le même lieu. Lorsqu'on les chauffe en les irritant , l'odeur s'exalte encore davantage ; et si on les tourmente jusqu'à les faire suer , on

recueille la sueur , qui est aussi très-parfumée , et qui sert à falsifier le vrai parfum , ou du moins à en augmenter le volume.

Les civettes sont naturellement farouches , et même un peu féroces ; cependant on les apprivoise aisément , au moins assez pour les approcher et les manier sans grand danger , Elles ont les dents fortes et tranchantes ; mais leurs ongles sont faibles et émoussés. Elles sont agiles , et même légères , quoique leur corps soit assez épais ; elles sautent comme les chats , et peuvent aussi courir comme les chiens. Elles vivent de chasse , surprennent et poursuivent les petits animaux , les oiseaux ; elles cherchent , comme les renards , à entrer dans les basses-cours pour emporter les volailles. Leurs yeux brillent la nuit , et il est à croire qu'elles voient dans l'obscurité. Lorsque les animaux leur manquent , elles mangent des racines et des fruits : elles boivent peu , et n'habitent pas dans les terres humides ; elles se tiennent volontiers dans les sables brûlans et dans les montagnes arides. Elles produisent en assez grand nombre dans leur climat ; mais quoiqu'elles puissent vivre dans les régions tempérées , et qu'elles y rendent , comme dans leur pays natal , leur liqueur parfumée , elles ne peuvent y multiplier. Elles ont la voix plus forte et la langue moins rude que le chat ; leur cri ressemble assez à celui d'un chien en colère.

On appelle en français *civette* l'humour onctueuse et parfumée que l'on tire de ces animaux ; on l'appelle *zibet* ou *algalia* en Arabie , aux Indes et dans le Levant , où l'on en fait un plus grand usage qu'en Europe. On ne s'en sert presque plus dans notre médecine , les parfumeurs et les confiseurs en emploient encore dans le mélange de leurs parfums. L'odeur de la civette , quoique violente , est plus suave que celle du musc : toutes

deux ont passé de mode lorsqu'on a connu l'ambre, ou plutôt dès qu'on a su le préparer; et l'ambre même, qui était, il n'y a pas long-tems, l'odeur par excellence, le parfum le plus exquis et le plus noble, a perdu de sa vogue, et n'est plus du goût de nos gens délicats.

LA GENETTE.

LA genette est un plus petit animal que les civettes ; elle a le corps alongé , les jambes courtes , le museau pointu , la tête effilée , le poil doux et mollet , d'un gris cendré , brillant et marqué de taches noires , rondes et séparées sur les côtés du corps , mais qui se réunissent de si près sur la partie du dos , qu'elles paraissent former des bandes noires continues qui s'étendent tout le long du corps : elle a aussi sur le cou et le long de l'épine du dos une espèce de crinière ou de poil plus long , qui forme une bande noire et continue depuis la tête jusqu'à la queue , laquelle est aussi longue que le corps , et marquée de sept ou huit anneaux alternativement noirs et blancs sur toute sa longueur ; les taches noires du cou sont en forme de bandes , et l'on voit au-dessous de chaque œil une marque blanche très-apparante. La genette a sous la queue , et dans le même endroit que les civettes , une ouverture ou sac dans lequel se filtre une espèce de parfum , mais faible , et dont l'odeur ne se conserve pas. Elle est un peu plus grande que la fouine , qui lui ressemble beaucoup par la forme du corps , aussi bien que par le naturel et par les habitudes ; seulement il paraît qu'on apprivoise la genette plus aisément : Belon dit en avoir vu dans les maisons à Constantinople , qui étaient aussi privées que des chats , et qu'on laissait courir et aller partout , sans qu'elles fissent ni mal ni dégât. On les a appelées *chats de Constantinople*, *chats d'Espagne*, *chats genettes* ; elles n'ont cependant rien de commun avec les chats que

Part d'épier et de prendre les souris : c'est peut-être parce qu'on ne les trouve guère que dans le levant et en Espagne.

Cependant je suis informé qu'il se trouve des genettes dans nos provinces méridionales et qu'elles sont assez communes en Poitou, où elles sont connues sous le nom de genettes, même par les paysans, qui assurent qu'elles n'habitent que les endroits humides et le bord des ruisseaux.

La peau de cet animal fait une fourrure légère et très-jolie : les manchons de genettes étaient à la mode il y a quelques années, et se vendaient fort cher ; mais comme l'on s'est avisé de les contrefaire en peignant de taches noires des peaux de lapins gris, le prix en a baissé des trois quarts, et la mode en est passée.

L'ISATIS.

Si le nombre des ressemblances en général, si la parfaite conformité des parties intérieures suffisaient pour assurer l'unité des espèces, le loup, le renard et le chien n'en formeraient qu'une seule; car le nombre des ressemblances est beaucoup plus grand que celui des différences, et la similitude des parties internes est entière: cependant ces trois animaux forment trois espèces non-seulement distinctes, mais encore assez éloignées pour admettre entr'elles d'autres espèces; et comme celle du chacal est intermédiaire entre le chien et le loup, l'espèce de l'isatis se trouve placée de même entre le renard et le chien. Jusqu'à ce jour, l'on n'avait regardé cet animal que comme une variété dans l'espèce du renard: mais la description qu'en a donnée M. Gmelin, et de laquelle nous ferons ici l'extrait, ne permet plus de douter que ce ne soient deux espèces différentes.

L'isatis est très-commun dans toutes les terres du nord voisines de la mer glaciale, et ne se trouve guère en deçà du 69°. degré de latitude. Il est tout-à-fait ressemblant au renard par la forme du corps et par la longueur de la queue; mais par la tête il ressemble plus au chien: il a le poil plus doux que le renard commun, et son pelage est blanc dans un tems, et bleu-cendré dans d'autres tems. La tête est courte à proportion du corps; elle est large auprès du cou, et se termine par un museau assez pointu: les oreilles sont presque rondes. Il y a cinq doigts et cinq ongles aux pieds de devant, et seulement quatre doigts et quatre

ongles aux pieds de derrière. Dans le mâle, la verge est à peine grosse comme une plume à écrire; les testicules sont gros comme des amandes, et si fort cachés dans le poil, qu'on a peine à les trouver. Les poils dont tout le corps est couvert, sont longs d'environ deux pouces; ils sont lisses, touffus et doux comme de la laine: les narines et la mâchoire inférieure ne sont pas revêtus de poil; la peau est apparente, noire et nue dans ces parties.

L'estomac, les intestins, les viscères, les vaisseaux spermatiques, tant du mâle que de la femelle, sont semblables à ceux du chien; il y a de même un os dans la verge, et le squelette entier ressemble à celui d'un renard.

La voix de l'isatis tient de l'aboïement du chien et du glapissement du renard. Les marchands qui font commerce de pelleteries, distinguent deux sortes d'isatis, les uns blancs, et les autres bleus-cendrés: ceux-ci sont les plus estimés; et plus ils sont bleus ou bruns, plus ils sont chers. Cette différence dans la couleur du poil ne fait pas qu'ils soient d'espèces différentes: des chasseurs expérimentés ont assuré à M. Gmelin que, dans la même portée, il se trouvait de petits isatis blancs et d'autres cendrés; ainsi l'un n'est qu'une variété de l'autre.

Le climat des isatis est le nord, et les terres qu'ils habitent de préférence sont celles des bords de la mer glaciale et des fleuves qui y tombent. Ils aiment les lieux découverts, et ne demeurent pas dans les bois: on les trouve dans les endroits les plus froids, les plus montagneux et les plus nus de la Norwège, de la Laponie, de la Sibérie, et même en Islande. Ces animaux s'accouplent au mois de mars; et ayant les parties de la génération conformées comme les chiens, ils ne peu-

vent se séparer dans le tems de l'accouplement. Leur chaleur dure quinze jours ou trois semaines : pendant ce tems , ils sont toujours à l'air ; mais ensuite ils se retirent dans des terriers qu'ils ont creusés d'avance : ces terriers , qui sont étroits et fort profonds , ont plusieurs issues ; ils les tiennent propres , et y portent de la mousse pour être plus à l'aise. La durée de la gestation est , comme dans les chiennes , d'environ neuf semaines : les femelles mettent bas à la fin de mai ou au commencement de juin , et produisent ordinairement six , sept ou huit petits¹. Les isatis qui doivent être blancs , sont jaunâtres en naissant , et ceux qui doivent être bleus cendré sont noirâtres , et leur poil à tous est alors très-court : la mère les allaite et les garde dans le terrier pendant cinq ou six semaines , après quoi elle les fait sortir , et leur apporte à manger. au mois de septembre , leur poil a déjà plus d'un demi poucé de longueur. Les isatis qui doivent devenir blancs , le sont déjà sur tout le corps à l'exception d'une bande longitudinale sur le dos , et d'une autre transversale sur les épaules , qui sont brunes ; et c'est alors que l'isatis s'appelle *renard croisé* : mais cette croix brune disparaît avant l'hiver ; et alors ils sont entièrement blancs , et leur poil a plus de deux pouces de longueur : vers le mois de mai , il commence à tomber , et la mue s'achève en entier dans le mois de juillet. Ainsi la fourrure n'en est bonne qu'en hiver.

L'isatis vit de rats , de lièvres et d'oiseaux ; il a autant de finesse que le renard pour les attraper : il se jette à l'eau , et traverse les lacs pour chercher les nids

¹ M. Gmelin dit d'après le témoignage des chasseurs , que ces animaux produisent quelquefois vingt ou vingt-cinq petits d'une seule portée. Je crois ce fait très-suspect et le nombre très-exagéré.

des canards et des oies; il en mange les œufs et les petits, et n'a pour ennemis, dans ces climats déserts et froids, que le glouton, qui lui dresse des embûches et l'attend au passage.

Comme le loup, le renard, le glouton, et les autres animaux qui habitent les parties du nord de l'Europe et de l'Asie, ont passé d'un continent à l'autre, et se retrouvent tous en Amérique, l'isatis doit s'y trouver aussi; et je présume que le renard gris argenté de l'Amérique septentrionale, dont Catesby a donné la figure, pourrait bien être l'isatis plutôt qu'une simple variété de l'espèce du renard.

LE GLOUTON.

LE glouton , gros de corps et bas des jambeses , est à peu près de la forme d'un blaireau ; mais il est une fois plus épais et plus grand : il a la tête courte , les yeux petits , les dents très-fortes , le corps trapu , la queue plutôt courte que longue , et bien fournie de poil à son extrémité. Il est noir sur le dos , et d'un brun-roux sur les flancs : sa fourrure est une des plus belles et des plus recherchées. On le trouve assez communément en Laponie et dans toutes les terres voisines de la mer du Nord , tant en Europe qu'en Asie : on le retrouve sous le nom de *carcajou* au Canada et dans les autres parties de l'Amérique la plus septentrionale.

Le glouton n'a pas les jambes faites pour courir ; il ne peut même marcher que d'un pas lent : mais la ruse supplée à la légèreté qui lui manque ; il attend les animaux au passage ; il grimpe sur les arbres pour se lancer dessus , et les saisir avec avantage ; il se jette sur les élans et sur les rennes , leur entame le corps , et s'y attache si fort avec les griffes et les dents ; que rien ne peut l'en séparer : ces pauvres animaux précipitent en vain leur course ; en vain ils se frottent contre les arbres , et font les plus grands efforts pour se délivrer ; l'ennemi , assis sur leur croupe ou sur leur cou , continue à leur sucer le sang , à creuser leur plaie , à les dévorer en détail avec le même acharnement , la même avidité , jusqu'à ce qu'il les ait mis à mort. Il est , dit-on , inconcevable combien de tems le glouton peut manger de suite , et combien il peut dévorer de chair en une seule fois.

Ce que les voyageurs en rapportent est peut-être exagéré : mais , en rabattant beaucoup de leurs récits , il en reste encore assez pour être convaincu que le glouton est beaucoup plus vorace qu'aucun de nos animaux de proie ; aussi l'a-t-on appelé *le vautour des quadrupèdes*. Plus insatiable , plus déprédateur que le loup , il détruirait tous les autres animaux , s'il avait autant d'agilité : mais il est réduit à se traîner pesamment , et le seul animal qu'il puisse prendre à la course est le castor , duquel il vient très-aisément à bout , et dont il attaque quelquefois les cabanes pour le dévorer avec ses petits , lorsqu'ils ne peuvent assez tôt gagner l'eau ; car le castor le devance à la nage , et le glouton , qui voit échapper sa proie , se jette sur le poisson ; et lorsque toute chair vivante vient à lui manquer , il cherche les cadavres , les déterre , les dépèce et les dévore jusqu'aux os.

Quoique cet animal ait de la finesse , et mette en œuvre des ruses réfléchies pour se saisir des autres animaux , il semble qu'il n'ait pas de sentiment distinct pour sa conservation , pas même l'instinct commun pour son salut : il vient à l'homme ou s'en laisse approcher , sans apparence de crainte. Cette indifférence , qui paraît annoncer l'imbécillité , vient peut être d'une cause très-différente. Il est certain que le glouton n'est pas stupide , puisqu'il trouve les moyens de satisfaire à son appétit toujours pressant et plus qu'immodéré ; il ne manque pas de courage , puisqu'il attaque indifféremment tous les animaux qu'il rencontre , et qu'à la vue de l'homme il ne fuit , ni ne marque , par aucun mouvement , le sentiment de la peur spontanée : s'il manque donc d'attention sur lui-même , ce n'est point indifférence pour sa conservation , ce n'est qu'habitude de sécurité. Comme il habite un pays presque désert , qu'il y rencontre très-rarement des hommes , qu'il n'y con-

naît point d'autres ennemis , que toutes les fois qu'il a mesuré ses forces avec les animaux il s'est trouvé supérieur , il marche avec confiance , et n'a pas le germe de la crainte , qui suppose quelque épreuve malheureuse , quelque expérience de sa faiblesse : on le voit par l'exemple du lion , qui ne se détourne pas de l'homme , à moins qu'il n'ait éprouvé la force de ses armes ; et le glouton , se traînant sur la neige dans son climat désert , ne laisse pas d'y marcher en toute sécurité , et d'y régner en lion , moins par sa force que par la faiblesse de ceux qui l'environnent.

L'isatis , moins fort , mais beaucoup plus léger que le glouton , lui sert de pourvoyeur : celui-ci le suit à la chasse , et souvent lui enlève sa proie avant qu'il l'ait entamée ; au moins il la partage ; car , au moment que le glouton arrive , l'isatis , pour n'être pas mangé lui-même , abandonne ce qui lui reste à manger. Ces deux animaux se creusent également des terriers ; mais leurs autres habitudes sont différentes : l'isatis va souvent par troupe ; le glouton marche seul , ou quelquefois avec sa femelle. On les trouve ordinairement ensemble dans leurs terriers. Les chiens , même les plus courageux , craignent d'approcher et de combattre le glouton ; il se défend des pieds et des dents , et leur fait des blessures mortelles : mais comme il ne peut échapper par la fuite , les hommes en viennent aisément à bout.

La chair du glouton , comme celle de tous les animaux voraces , est très-mauvaise à manger ; on ne le cherche que pour en avoir la peau , qui fait une très-bonne et magnifique fourrure : on ne met au dessus que celle de la zibeline et du renard noir ; et l'on prétend que , quand elle est bien choisie , bien préparée , elle a plus de lustre qu'aucune autre , et que sur un fond d'un beau noir , la lumière se réfléchit et brille par parties comme sur une étoffe damassée.

ADDITION A L'ARTICLE

DU GLOUTON.

CET animal m'a été envoyé vivant des parties les plus septentrionales de la Russie ; il a néanmoins vécu pendant plus de dix-huit mois à Paris ; il était si fort privé , qu'il n'était aucunement féroce et ne faisait de mal à personne. Sa voracité a été aussi exagérée que sa cruauté : il est vrai qu'il mangeait beaucoup ; mais il n'importunait pas vivement ni fréquemment quand on le privait de nourriture.

Cet animal était assez doux , il craint l'eau , il a peur des chevaux et des hommes habillés de noir ; il marche en sautant , mange considérablement. Quand il avait bien mangé , et qu'il restait de la viande , il avait soin de la racher dans sa cage et de la couvrir de paille. En buvant , il lape comme un chien ; il n'a aucun cri. Quand il a bu , il jette avec ses pattes ce qui reste d'eau par dessous son ventre. Il est rare de le voir tranquille , parce qu'il se remue toujours. Il mangerait plus de quatre livres de viande par jour si on les lui donnait ; il ne mange point de pain , et mange si goulument presque sans mâcher , qu'il s'en étrangle.

Cet animal , qui n'est pas rare dans la plupart des contrées septentrionales de l'Europe , et même de l'Asie , ne se trouve fréquemment en Norwège , selon Pontoppidan , que dans le diocèse de Drontheim. Il dit que la peau en est très-précieuse , et qu'on ne le tire point à coups de fusil pour ne la pas endommager ; que le poil en est doux et d'un noir nuancé de brun et de jaune.

LA ZIBELINE.

PRESQUE tous les naturalistes ont parlé de la zibeline sans la connaître autrement que par sa fourrure. M. Gmelin est le premier qui en ait donné la figure et la description : il en vit deux vivantes chez le gouverneur de Tobolsk. « La zibeline ressemble, dit-il, à la marte » par la forme et l'habitude du corps, et à la belette » par les dents : elle a six dents incisives, assez longues » et un peu courbées, avec deux longues dents canines » à la mâchoire inférieure, de petites dents très-aiguës » à la mâchoire supérieure, de grandes moustaches au- » tour de la gueule, les pieds larges et tous armés de » cinq ongles. Ces caractères étaient communs à ces » deux zibelines : mais l'une était d'un brun noirâtre » sur tout le corps, à l'exception des oreilles et du des- » sous du menton, où le poil était un peu fauve ; et » l'autre, plus petite que la première, était, sur tout » le corps, d'un brun jaunâtre, avec les oreilles et le » dessous du menton d'une nuance plus pâle. Ces cou- » leurs sont celles de l'hiver ; car au printemps elles » changent par la mue du poil ; la première, zibeline, » qui était d'un brun noir, devint en été d'un jaune » brun ; et la seconde, qui était d'un brun jaune, de- » vint d'un jaune pâle. J'ai admiré, continue M. Gme- » lin, l'agilité de ces animaux ; dès qu'ils voyaient un » chat, ils se dressaient sur les pieds de derrière com- » me pour se préparer au combat. Ils sont très-inquiets

» et fort remuans pendant la nuit ¹ ; pendant le jour ,
» au contraire , et sur tout après avoir mangé , ils dor-
» ment ordinairement une demi-heure ou une heure :
» on peut dans ce tems les prendre , les secouer , les
» piquer sans qu'ils se réveillent. » Par cette description
de M. Gmelin , on voit que les zibelines ne sont pas
toutes de la même couleur , et que par conséquent les
nomenclateurs qui les ont désignées par les taches et
les couleurs du poil , ont employé un mauvais caractè-
re , puisque non-seulement il change dans les diffé-
rentes saisons , mais qu'il varie d'individu à individu et
de climat à climat.

Les zibelines habitent le bord des fleuves , les lieux
ombragés et les bois les plus épais ; elles sautent très-
agilement d'arbre en arbre , et craignent fort le soleil ,
qui change , dit-on en très-peu de tems la couleur de
leur poil. On prétend qu'elles se cachent et qu'elles sont
engourdis pendant l'hiver ; cependant c'est dans ce
tems qu'on les chasse et qu'on les cherche de préfé-
rence , parce que leur fourrure est alors bien plus belle
et bien meilleure qu'en été. Elles vivent de rats , de pois-
son , de graines de pin , et de fruits sauvages. Elles sont
très-ardentes en amour : elles ont , pendant ce tems de leur
chaleur une odeur très-forte , et en tout tems leurs excré-
mens sentent mauvais. On les trouve principalement en
Sibérie , et il n'y en a que peu dans les forêts de la grande
Russie , et encore moins en Laponie. Les zibelines les
plus noires sont celles qui sont les plus estimées. La
différence qu'il y a de cette fourrure à toutes les autres,

¹ Cette inquiétude et ce mouvement pendant la nuit n'est pas par-
ticulier à la zibeline : j'ai vu la même chose aux hermines que nous
avons eues vivantes , et que nous avons nourries pendant plusieurs
mois.

c'est qu'en quelque sens qu'on pousse le poil , il obéit également , au lieu que les autres poils , pris à rebours , font sentir quelque roideur par leur résistance.

La chasse des zibelines se fait par des criminels confinés en Sibérie , ou par des soldats qu'on y envoie exprès , et qui y demeurent ordinairement plusieurs années : les uns et les autres sont obligés de fournir une certaine quantité de fourrures à laquelle ils sont taxés. Ils ne tirent qu'à balle seule , pour gêner , le moins qu'il est possible , la peau de ces animaux , et quelquefois , au lieu d'armes à feu , ils se servent d'arbalètes et de très-petites flèches. Comme le succès de cette chasse suppose de l'adresse , et encore plus d'assiduité , on permet aux officiers d'y intéresser leurs soldats , et de partager avec eux le surplus de ce qu'ils sont obligés de fournir par semaine ; ce qui ne laisse pas de leur faire un bénéfice très-considérable.

Quelques naturalistes ont soupçonné que la zibeline était le *satherius* d'Aristote , et je crois leur conjecture bien fondée. La finesse de la fourrure de la zibeline indique qu'elle se tient souvent dans l'eau ; et quelques voyageurs disent qu'elle ne se trouve en grand nombre que dans de petites îles , où les chasseurs vont la chercher. D'autre côté , Aristote parle du *satherius* comme d'un animal d'eau , et il le joint à la loutre et au castor. On doit encore présumer que , du tems de la magnificence d'Athènes , ces belles fourrures n'étaient pas inconnues dans la Grèce , et que l'animal qui les fournit avait un nom : or il n'y en a aucun qu'on puisse appliquer à la zibeline avec plus de raison que celui de *satherius* , si en effet il est vrai que la zibeline mange du poisson , et se tienne assez souvent dans l'eau pour être mise au nombre des amphibies.

Nous ajouterons à ce que nous venons de dire de la

zibeline , quelques faits rapportés par les voyageurs russes , et qui ont été insérés dans les derniers volumes de *l'histoire générale des voyages*.

« Les zibelines vivent dans des trous ; leurs nids sont ou dans des creux d'arbres , ou dans leurs troncs couverts de mousse , ou sous leurs racines , ou sur des hauteurs parsemées de rochers. Elles construisent ces nids de mousse , de branches et de gazon. Elles restent dans leurs trous ou dans leurs nids pendant douze heures , en hiver comme en été , et le reste du tems elles vont chercher leur nourriture. En attendant la plus belle saison , elles se nourrissent de belettes , d'hermines , d'écureuils , et sur-tout de lièvres ; mais , dans le tems des fruits , elles mangent des baies et plus volontiers le fruit du sorbier. En hiver , elles attrapent des oiseaux et des coqs de bois. Quand il fait de la neige , elles se retirent dans leurs trous , où elles restent quelquefois trois semaines. Elles s'accouplent au mois de janvier. Leurs amours durent un mois , et souvent excitent des combats sanglans entre les mâles. Après l'accouplement , elles gardent leurs nids environ quinze jours. Elles mettent bas vers la fin de mars , et font depuis trois jusqu'à cinq petits , qu'elles allaitent pendant quatre ou six semaines.

On ne les chasse qu'en hiver , et les chasseurs vont ensemble jusqu'au nombre de quarante à cette chasse ; ils y vont en canot , et prennent des provisions pour trois ou quatre mois. Ils ont un chef qui , arrivé au lieu du rendez-vous , ainsi que tous les chasseurs , assigne à chaque bande son quartier , et tous les chasseurs doivent lui obéir. On écarte la neige où l'on veut dresser des pièges ; chaque chasseur en dresse vingt par jour. On choisit un petit espace auprès des arbres ; on l'entoure ,

à une certaine hauteur , de pieux pointus ; on le couvre de petites planches , afin que la neige ne tombe pas dedans ; on y laisse une entrée fort étroite , au dessus de laquelle est placée une poutre qui n'est suspendue que par un léger morceau de bois : et sitôt que la zibeline y touche pour prendre le morceau de viande ou de poisson qu'on a mis pour amorce , la bascule tombe et la tue. On porte toutes les zibelines au conducteur général , ou bien on les cache dans des trous d'arbres , de crainte que les Tunguses ou d'autres peuples sauvages ne viennent les enlever de force. Si les zibelines ne se prennent pas dans les pièges , on a recours aux filets. Quand le chasseur a trouvé la trace d'un de ces animaux , il la suit jusqu'à son terrier , et l'oblige d'en sortir au moyen de la fumée du feu qu'il allume ; il tend son filet autour de l'endroit où la trace finit , et se tient deux ou trois jours de suite aux aguets avec son chien ; ce filet a treize toises de long sur quatre ou cinq pieds de haut. Lorsque la zibeline sort de son terrier , elle manque rarement de se prendre ; et quand elle est bien embarrassée dans le filet , les chiens l'étranglent. Si on les voit sur les arbres , on les tue à coup de flèches , dont la pointe est obtuse , pour ne point endommager la peau. La chasse étant finie , on regagne le rendez-vous général , et on se rembarque aussitôt que les rivières sont devenues navigables par le dégel.

LE SURIKATE.

C'EST un joli animal , très-vif et très-adroit , que le surikate , marchant quelquefois debout , se tenant souvent assis avec le corps très-droit , les bras pendans , la tête haute et mouvante sur le cou comme sur un pivot , il prenait cette attitude toutes les fois qu'il voulait se mettre auprès du feu pour se chauffer. Il n'est pas si grand qu'un lapin , et ressemble assez , par la taille et par le poil , à la mangouste ; il est seulement un peu plus étoffé , et a la queue moins longue , mais par le museau , dont la partie supérieure est proéminente et relevée , il approche plus du coati que d'aucun autre animal. Il a aussi un caractère presque unique , puisqu'il n'appartient qu'à lui et à l'hyène : ces deux animaux sont les seuls qui aient également quatre doigts à tous les pieds.

Nous avons nourri ce surikate d'abord avec du lait , parce qu'il était fort jeune : mais son goût pour la chair se déclara bientôt ; il mangeait avec avidité la viande crue , et sur-tout la chair de poulet : il cherchait aussi à surprendre les jeunes animaux ; un petit lapin qu'on élevait dans la même maison , serait devenu sa proie , si on l'eût laissé faire. Il aimait aussi beaucoup le poisson , et encore plus les œufs ; on l'a vu tirer avec ses deux pattes réunies des œufs qu'on venait de mettre dans l'eau pour cuire : il refusait les fruits , et même le pain , à

moins qu'on ne l'eût maché. Ses pattes de devant lui servaient , comme à l'écureuil , pour porter à sa gueule. Il lapait en buvant comme un chien , et ne buvait point d'eau , à moins qu'elle ne fût tiède ; sa boisson ordinaire était son urine , quoiqu'elle eût une odeur très-forte. Il jouait avec les chats , et toujours innocemment : il ne faisait aucun mal aux enfans ; mais il a mordu nombre d'autres personnes des deux sexes. M. de Sève a observé que c'était par l'odorat qu'il était induit à mordre. Lorsque quelqu'un le prenait , le cartilage du bout du nez se pliait pendant qu'il flairait , et , suivant l'odeur qu'il recevait de la personne , il mordait ou ne mordait pas. Cela s'est trouvé constamment sur un assez grand nombre de gens qui ont risqué l'épreuve ; et ce qu'il y a de singulier , c'est que quand il avait mordu une fois quelqu'un , il le mordait toujours , en sorte qu'on ne pouvait pas dire que ce fût par humeur ou par caprice. Il y avait des gens qui lui déplaisaient si fort , qu'il cherchait à s'échapper pour les mordre ; et quand il ne pouvait pas attraper les jambes , il se jetait sur les souliers et sur les jupons , qu'il déchirait ; il employait même quelquefois la ruse pour approcher les personnes qu'il voulait mordre. Il ne se servait pas de ses dents pour ronger ; mais il exerçait souvent ses ongles , et grattait le plâtre et les carreaux jusqu'à ce qu'il les eût dégradés. Il était si bien apprivoisé , qu'il entendait son nom ; il allait seul par toute la maison , et revenait dès qu'on l'appelait. Il avait deux sortes de voix , l'aboïement d'un jeune chien lorsqu'il s'ennuyait d'être seul ou qu'il entendait des bruits extraordinaires ; et au contraire , lorsqu'il était excité par des caresses , ou qu'il ressentait quelque mouvement de plaisir , il faisait un bruit aussi vif et aussi frappé que celui d'une petite crécelle tournée rapidement.

Cet animal était femelle, et paraissait souvent être en chaleur, quoique dans un climat trop froid, et qu'il n'a pu supporter que pendant un hiver, quelque soin que l'on ait pris pour le nourrir et le chauffer.

LE HAMSTER. ¹

LE hamster est un quadrupède du genre des souris , qui passe l'hiver à dormir , comme les marmottes. Il a les jambes basses , le cou court , la tête un peu grosse , la bouche garnie de moustaches des deux côtés , les oreilles grandes et presque sans poil , la queue courte et à demie nue , les yeux ronds et sortant de la tête , le poil mêlé de roux , de jaune , de blanc et de noir : tout cela ne lui donne pas la figure fort revenante. Ses mœurs ne le rendent pas plus recommandable. Il n'aime que son propre individu , et n'a pas une seule qualité sociable. Il attaque et dévore tous les autres animaux dont il peut se rendre maître , sans excepter ceux de sa propre race. L'instinct même qui le porte vers l'autre sexe , ne dure que quelques jours , au bout desquels sa femelle n'éprouverait pas un meilleur sort , si elle ne prenait pas la précaution d'éviter la rencontre de son ingrat , ou de le prévenir et de le tuer la première. A ces qualités odieuses la nature a néanmoins su en allier d'autres , qui , sans rendre cet animal plus aimable , lui font mériter une place distinguée dans l'histoire naturelle des animaux. Il est du petit nombre de ceux qui passent l'hiver dans un état d'engourdissement , et le seul en Europe qui soit pourvu de bajoues. Son adresse à se pratiquer une demeure sous terre , et l'industrie avec laquelle il fait ses provisions d'hiver , ne méritent pas moins l'attention des curieux.

¹ Cet article est de M. Allamand.

Le hamster n'habite pas indifféremment dans toutes sortes de climats ou de terrains : on ne le trouve ni dans les pays trop chauds , ni dans les pays trop froids. Comme il vit de grains et qu'il demeure sous terre , une terre pierreuse , sablonneuse , argilleuse , lui convient aussi peu que les prés , les forêts et les endroits bourbeux. Il lui faut un terroir aisé à creuser , qui néanmoins soit assez ferme pour ne point s'écrouler. Il choisit encore des contrées fertiles en toutes sortes de graines , pour n'être pas obligé de chercher sa nourriture au loin , étant peu propre à faire de longues courses. Les terres de Thuringe réunissant toutes ces qualités , les hamsters s'y trouvent en plus grand nombre que partout ailleurs.

Le terrier que le hamster se creuse , à trois ou quatre pieds sous terre , consiste , pour l'ordinaire , en plus ou moins de chambres , selon l'âge de l'animal qui l'habite. La principale est tapissée de paille , et sert de logement ; les autres sont destinées pour y conserver les provisions qu'il ramasse en grande quantité dans le tems des moissons. Chaque terrier a deux trous ou ouvertures , dont celle par laquelle l'animal est arrivé sous terre , descend obliquement ; l'autre qui a été pratiquée du dedans en dehors , est perpendiculaire et sert pour entrer et sortir.

Les terriers des femelles , qui ne demeurent jamais avec les mâles , diffèrent des autres en plusieurs points. Dans ceux où elles mettent bas , on voit rarement plus qu'une chambre de provision , parce que le peu de tems que les petits demeurent avec la mère , n'exige pas qu'elle amasse beaucoup de nourriture ; mais , au lieu d'un seul trou perpendiculaire , il y en a jusqu'à sept ou huit qui servent à donner une entrée et une sortie libre aux petits. Quelquefois la mère ayant chassé ses petits , reste

dans ce terrier ; mais , pour l'ordinaire , elle s'en pratique un autre , qu'elle remplit d'autant de provisions que la saison lui permet d'en ramasser.

Les hamsters s'accouplent la première fois vers la fin du mois d'avril , où les mâles se rendent dans les terriers des femelles , avec lesquelles ils ne restent cependant que peu de jours. S'il arrive que deux mâles , cherchant femelle , se rencontrent dans le même trou , il s'élève un combat furieux entr'eux , qui , pour l'ordinaire , finit par la mort du plus faible. Le vainqueur s'empare de sa femelle , et l'un et l'autre , qui , dans tout autre tems , se persécutent et s'entre-tuent , déposent leur férocité naturelle pendant le peu de jours que durent leurs amours. Ils se défendent même réciproquement contre les agresseurs. Quand on ouvre un terrier dans ce tems-là , et que la femelle s'aperçoit qu'on veut lui enlever son mari , elle s'élance sur le ravisseur , et lui fait souvent sentir la fureur de sa vengeance par des morsures profondes et douloureuses.

Les femelles mettent bas deux ou trois fois par an : leur portée n'est jamais au dessous de six , et le plus souvent de seize à dix-huit petits. Le crû de ces animaux est fort prompt. A l'âge de quinze jours , ils essaient déjà à creuser la terre : peu après , la mère les oblige de sortir du terrier , de sorte qu'à l'âge d'environ trois semaines ils sont abandonnés à leur propre conduite. Cette mère montre en général fort peu de tendresse maternelle pour ses petits : elle qui , dans le tems de ses amours , défend si courageusement son mari , ne connaît que la fuite quand sa famille est menacée d'un danger ; son unique soin est de pourvoir à sa propre conservation. Dans cette vue , dès qu'elle se sent poursnivie , elle s'enfonce en creusant plus avant dans la terre ; ce qu'elle exécute avec une célérité surprenante. Les petits ont

beau la suivre , elle est sourde à leurs cris , et elle bouche même la retraite qu'elle s'est pratiquée.

Le hamster se nourrit de toutes sortes d'herbes , de racines et de grains , que les différentes saisons lui fournissent. Il s'accommode même très-volontiers de la chair des autres animaux dont il devient le maître. Comme il n'est pas fait pour les longues courses , il fait le premier fonds de son magasin par ce que lui présentent les champs voisins de son établissement ; ce qui est la raison pourquoi l'on voit souvent quelques-unes de ses chambres remplies d'une seule sorte de grains. Quand les champs sont moissonnés , il va chercher plus loin ses provisions , et prend ce qu'il trouve dans son chemin pour le porter dans son habitation et l'y déposer sans distinction. Pour lui faciliter le transport de sa nourriture , la nature l'a pourvu de bajoues de chaque côté de de l'intérieur de la bouche. Ce sont deux poches membrancuses , lisses et luisantes en dehors , et parsemées d'un grand nombre de glandes en dedans , qui distillent sans cesse une certaine humidité , pour les tenir souples et les rendre capable de résister aux accidens que des grains souvent roides et pointus pourraient causer. Chacune de ses bajoues peut contenir une once et demie de grains , que cet animal , de retour dans sa demeure , vide moyennant ses deux pieds de devant , qu'il presse extérieurement contre ses joues pour en faire sortir les grains. Quand on rencontre un hamster , ses poches remplies de provisions , on peut le prendre avec la main , sans risquer d'être mordu , parce que , dans cet état il n'a pas le mouvement des mâchoires libre ; mais pour peu qu'on lui laisse du tems il vide promptement ses poches et se met en défense. La quantité de provisions qu'on trouve dans les terriers , varie suivant l'âge et le sexe de l'animal qui

les habite : les vieux hamsters amassent jusqu'à cent livres de grains ; mais les jeunes et les femelles se contentent de beaucoup moins. Les uns et les autres s'en servent , non pour s'en nourrir pendant l'hiver , tems qu'ils passent à dormir et sans manger , mais pour avoir de quoi vivre après leur réveil au printemps , et pendant l'espace de tems qui précède leur engourdissement.

A l'approche de l'hiver , les hamsters se retirent dans leurs habitations souterraines , dont ils bouchent l'entrée avec soin ; ils y restent tranquilles et vivent de leurs provisions , jusqu'à ce que , le froid étant devenu plus sensible , ils tombent dans un état d'engourdissement semblable au sommeil le plus profond. Quand , après ce tems-là , on ouvre un terrier , qu'on reconnaît par un monceau de terre qui se trouve auprès du conduit oblique dont nous avons parlé , on y voit le hamster mollement couché sur un lit de paille menue et très-douce. Il a la tête retirée sous le ventre , entre les deux jambes de devant ; celles de derrière sont appuyées contre le museau. Les yeux sont fermés ; et quand on veut écarter les paupières , elles se referment dans l'instant. Les membres sont roides comme ceux d'un animal mort , et tout le corps est froid au toucher comme la glace. On ne remarque pas la moindre respiration ni autre signe de vie : ce n'est qu'en le disséquant dans cet état d'engourdissement qu'on voit le cœur se contracter et se dilater ; mais ce mouvement est si lent , qu'on peut compter à peine quinze pulsations dans une minute , au lieu qu'il y en a au moins cent cinquante dans le même espace de tems lorsque l'animal est éveillé. La graisse est comme figée ; les intestins n'ont pas plus de chaleur que l'extérieur du corps , et sont insensibles à l'action de l'esprit-de-vin et même à l'huile de vitriol qu'on y verse , et ne marquent pas la moindre irritabilité.

Quelque douloureuse que soit toute cette opération , l'animal ne paraît pas la sentir beaucoup : il ouvre quelquefois la bouche , comme pour respirer ; mais son engourdissement est trop fort pour s'éveiller entièrement.

On a cru que la cause de cet engourdissement dépendait uniquement d'un certain degré de froid en hiver. Cela peut être vrai à l'égard des loirs , des lérots , des chauve-souris ; mais , pour mettre le hamster dans cet état , l'expérience prouve qu'il faut encore que l'air extérieur n'ait aucun accès à l'endroit où il s'est retiré.

On peut s'en convaincre en enfermant un hamster dans une caisse remplie de terre et de paille ; on aura beau l'exposer au froid le plus sensible de l'hiver et assez fort pour glacer l'eau , on ne parviendra jamais à le faire dormir : mais , dès qu'on met cette caisse à quatre ou cinq pieds sous terre , qu'il faut avoir soin de bien battre pour empêcher l'air extérieur d'y pénétrer , on le trouvera , au bout de huit ou dix jours , engourdi comme dans son terrier. Si l'on retire cette caisse de la terre , le hamster se réveillera au bout de quelques heures , et se rendormira de nouveau quand on le remet sous terre.

On peut répéter cette expérience avec le même succès , aussi long-tems que le froid durera , pourvu qu'on observe d'y mettre l'intervalle de tems nécessaire. Ce qui prouve encore que l'absence de l'air extérieur est une des causes de l'engourdissement du hamster , c'est que , retiré de son terrier au plus gros de l'hiver , il se réveille inmanquablement au bout de quelques heures , quand on l'expose à l'air. Qu'on fasse cette expérience de jour ou de nuit , cela est indifférent , de sorte que la lumière n'y a aucune part.

C'est un spectacle curieux de voir passer un hamster de l'engourdissement au réveil. D'abord il perd la roi-

deur des membres ; ensuite il respire profondément , mais par de longs intervalles ; on remarque du mouvement dans les jambes ; il ouvre la bouche comme pour bâiller , et fait entendre des sons désagréables et semblables au râlement. Quand ce jeu a duré pendant quelque tems , il ouvre enfin les yeux et tâche de se mettre sur les pieds ; mais tous ses mouvemens sont encore peu assurés et chancelans comme ceux d'un homme ivre. Il réitère eependant ses essais , jusqu'à ce qu'il parvienne à se tenir sur ses jambes. Dans cette attitude , il reste tranquille , comme pour se reconnaître et se reposer de ses fatigues ; mais peu à peu il commence à marcher , à manger et à agir comme il faisait avant le tems de son sommeil. Ce passage de l'engourdissement au réveil demande plus ou moins de tems , selon la température de l'endroit où se trouve l'animal. Si on l'expose à un air sensiblement froid , il faut quelquefois plus de deux heures pour le faire éveiller ; et dans un lieu plus tempéré , cela se fait en moins d'une heure. Il est vraisemblable que , dans les terriers , cette catastrophe arrive imperceptiblement , et que l'animal ne sent aucune des incommodités qui accompagnent un réveil forcé et subit.

La vie du hamster est partagée entre les soins de satisfaire aux besoins naturels et la fureur de se battre. Il paraît n'avoir d'autre passion que celle de la colère , qui le porte à attaquer tout ce qui se trouve en son chemin , sans faire attention à la supériorité des forces de l'ennemi. Ignorant absolument l'art de sauver sa vie en se retirant du combat , il se laisse plutôt assommer de coups de bâton que de céder. S'il trouve moyen de saisir la main d'un homme , il faut le tuer , peur se débarrasser de lui. La grandeur du cheval l'effraie aussi peu que l'adresse du chien. Ce dernier aime à lui donner

la chasse : quand le hamster l'aperçoit de loin , il commence par vider ses poches , si par hasard il les a remplies de grains ; ensuite il les enfle si prodigieusement , que la tête et le cou surpassent beaucoup en grosseur le reste du corps ; enfin il se redresse sur ses jambes de derrière , et s'élanee dans cette attitude sur l'ennemi ; s'il l'attrape , il ne le quitte qu'après l'avoir tué ou perdu la vie : mais le chien le prévient pour l'ordinaire , en cherchant à le prendre par derrière et à l'étrangler. Cette fureur de se battre fait que le hamster n'est en paix avec aucun des autres animaux ; il fait même la guerre à ceux de sa race , sans en excepter la femelle. Quand deux hamsters se rencontrent , ils ne manquent jamais de s'attaquer réciproquement , jusqu'à ce que le plus faible succombe sous les coups du plus fort , qui le dévore. Le combat entre un mâle et une femelle dure pour l'ordinaire plus long-tems que celui de mâle à mâle. Ils commencent par se donner la chasse et se mordre ; ensuite chacun se retire d'un autre côté , comme pour prendre haleine : peu après , ils renouvellent le combat , et continuent à se fuir et à se battre , jusqu'à ce que l'un ou l'autre succombe. Le vaincu sert toujours de repas au vainqueur.

LA ROUSSETTE ¹, LA ROUGETTE ², ET LE VAMPIRE ³.

LA roussette et la rougette nous paraissent faire deux espèces distinctes, mais qui sont si voisines l'une de l'autre, et qui se ressemblent à tant d'égards, que nous croyons devoir les présenter ensemble : la seconde ne diffère de la première que par la grandeur du corps et les couleurs du poil. La roussette, dont le poil est d'un roux brun, a neuf pouces de longueur depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité du corps, et trois pieds d'envergure lorsque les membranes qui lui servent d'ailes sont étendues : la rougette, dont le poil est cendré brun, n'a guère que cinq pouces et demi de longueur et deux pieds d'envergure ; elle porte sur le cou un demi-collier d'un rouge vif, mêlé d'orangé, dont on n'aperçoit aucun vestige sur le cou de la roussette. Elles sont toutes deux à peu près des mêmes climats chauds de l'ancien continent ; on les trouve à Madagascar, à l'île de Bourbon, à Ternate, aux Philippines, et dans les autres îles de l'archipel indien, où il paraît qu'elles sont plus communes que dans la terre ferme des continens voisins.

On trouve aussi dans les pays les plus chauds du nou-

¹ La roussette, vulgairement le *chien volant*.

² La rougette, le chien volant à col rouge.

³ Le vampire, animal de l'Amérique qui n'a été indiqué que par les noms vagues de *grande chauve-souris d'Amérique*, ou de *chien volant de la nouvelle Espagne*.

veau monde un autre quadrupède volant, dont on ne nous a pas transmis le nom américain, et que nous appellerons *vampire*, parce qu'il suce le sang des hommes et des animaux qui dorment, sans leur causer assez de douleur pour les éveiller. Cet animal d'Amérique est d'une espèce différente de celles de la roussette et de la rougette, qui toutes deux ne se trouvent qu'en Afrique et dans l'Asie méridionale. Le vampire est plus petit que la rougette, qui est plus petite elle-même que la roussette. Le premier, lorsqu'il vole, paraît être de la grosseur d'un pigeon; la seconde, de la grandeur d'un corbeau; et la troisième, de celle d'une grosse poule. La rougette et la roussette ont toutes deux la tête assez bien faite, les oreilles courtes, le museau bien arrondi, et à peu près de la forme de celui d'un chien: le vampire, au contraire, a le museau plus allongé; il a l'aspect hideux comme les plus laides chauve-souris, la tête informe et surmontée de grandes oreilles fort ouvertes et fort droites; il a le nez contrefait, les narines en entonnoir, avec une membrane au dessus qui s'élève en forme de corne ou de crête pointue, et qui augmente de beaucoup la difformité de sa face. Ainsi l'on ne peut douter que cette espèce ne soit toute autre que celles de la roussette et de la rougette. Le vampire est aussi mal-faisant que difforme; il inquiète l'homme, tourmente et détruit les animaux. Nous ne pouvons citer un témoignage plus authentique et plus récent que celui de M. de la Condamine. « Les chauve-souris, dit-il, qui » sucent le sang des chevaux, des mulets, et même des » hommes quand ils ne s'en garantissent pas en dor- » mant à l'abri d'un pavillon, sont un fléau commun à » la plupart des pays chauds de l'Amérique. Il y en a » de monstrueuses pour la grosseur; elles ont entière- » ment détruit à *Borja*, et en divers autres endroits,

» le gros bétail que les missionnaires y avaient introduit , et qui commençait à s'y multiplier ». Ces faits sont confirmés par plusieurs autres historiens et voyageurs. Pierre Martyr , qui a écrit assez peu de tems après la conquête de l'Amérique méridionale , dit qu'il y a dans les terres de l'isthme de Darien , des chauve-souris qui sucent le sang des hommes et des animaux pendant qu'ils dorment , jusqu'à les épuiser , et même au point de les faire mourir. Jumilla assure la même chose , aussi bien que don George Juan et don Antoine de Ulloa. Il paraît , en conférant ces témoignages , que l'espèce de ces chauve-souris qui sucent le sang , est nombreuse et très-commune dans toute l'Amérique méridionale : néanmoins nous n'avons pu jusqu'ici nous en procurer un seul individu : mais on peut voir dans Seba la figure et la description de cet animal , dont le nez est si extraordinaire , que je suis très-étonné que les voyageurs ne l'aient pas remarqué , et ne se soient point écriés sur cette difformité qui saute aux yeux , et de laquelle cependant ils n'ont fait aucune mention. Il se pourrait donc que l'animal étrange dont Seba nous a donné la figure , ne fût pas celui que nous indiquons ici sous le nom de *vampire* , c'est-à-dire , celui qui suce le sang ; il se pourrait aussi que cette figure de Seba fût infidèle ou chargée ; enfin il se pourrait que ce nez difforme fût une monstruosité ou une variété accidentelle , quoiqu'il y ait des exemples de ces difformités constantes dans quelques autres espèces de chauve-souris. Le tems éclaircira ces obscurités , et fixera nos incertitudes.

A l'égard de la roussette et de la rougette , elles sont toutes deux au cabinet du roi , et elles sont venues de l'île de Bourbon. Ces deux espèces ne se trouvent que dans l'ancien continent , et ne sont nulle part aussi nou-

breuses en Afrique et en Asie que celle du vampire l'est en Amérique. Ces animaux sont plus grands, plus forts, et peut-être plus méchants que le vampire; mais c'est à force ouverte, en plein jour aussi bien que la nuit, qu'ils font leur dégât : ils tuent les volailles et les petits animaux; ils se jettent même sur les hommes, les insultent et les blessent au visage par des morsures cruelles; et aucun voyageur ne dit qu'ils sucent le sang des hommes et des animaux endormis.

Les anciens connaissaient imparfaitement ces quadrupèdes ailés, qui sont des espèces de monstres; et il est vraisemblable que c'est d'après ces modèles bizarres de la nature que leur imagination a dessiné les harpies. Les ailes, les dents, les griffes, la cruauté, la voracité, la saleté, tous les attributs difformes, toutes les facultés nuisibles des harpies, conviennent assez à nos roussettes. Hérodote paraît les avoir indiquées lorsqu'il a dit qu'il y avait de grandes chauve-souris qui incommodaient beaucoup les hommes qui allaient recueillir la casse autour des marais de l'Asie; qu'ils étaient obligés de se couvrir de cuir le corps et le visage pour se garantir de leurs morsures dangereuses. Strabon parle de très-grandes chauve-souris dans la Mésopotamie, dont la chair est bonne à manger.

Les roussettes sont des animaux carnassiers, voraces, et qui mangent de tout; car lorsque la chair ou le poisson leur manquent, elles se nourrissent de végétaux et de fruits de toute espèce : elles boivent le suc des palmiers, et il est aisé de les enivrer et de les prendre en mettant à portée de leur retraite des vases remplis d'eau de palmier ou de quelque autre liqueur fermentée. Elles s'attachent et se suspendent aux arbres avec leurs ongles; elles vont ordinairement en troupes, et plus la nuit que le jour; elles fuient les lieux trop fréquentés, et demeu-

rent dans des déserts sur-tout dans les îles inhabitées. Elles se portent au coïl avec ardeur. Le sexe dans le mâle est très-apparent : la verge n'est point engagée dans un fourreau comme celle des quadrupèdes ; elle est hors du corps à peu près comme dans l'homme et le singe. Le sexe des femelles est aussi fort apparent ; elles n'ont que deux mamelles placées sur la poitrine , et ne produisent qu'en petit nombre , mais plus d'une fois par an. La chair de ces animaux , sur-tout lorsqu'ils sont jeunes , n'est pas mauvaise à manger ; les Indiens la trouvent bonne , et ils en comparent le goût à celui de la perdrix ou du lapin.

Les voyageurs de l'Amérique s'accordent à dire que les grandes chauve-souris de ce nouveau continent sucent , sans les éveiller , le sang des hommes et des animaux endormis. Les voyageurs de l'Asie et de l'Afrique qui font mention de la roussette ou de la rougette , ne parlent pas de ce fait singulier ; néanmoins leur silence ne fait pas une preuve complète , sur-tout y ayant tant de conformité et tant d'autres ressemblances entre les roussettes et ces grandes chauve-souris que nous avons appelées *vampires* : nous avons donc cru devoir examiner comment il est possible que ces animaux puissent sucer le sang sans causer en même-tems une douleur au moins assez sensible pour éveiller une personne endormie. S'ils entamaient la chair avec leurs dents , qui sont très-fortes et grosses comme celles des autres quadrupèdes de leur taille , l'homme le plus profondément endormi , et les animaux sur-tout , dont le sommeil est plus léger que celui de l'homme , seraient brusquement réveillés par la douleur de cette morsure ; il en est de même des blessures qu'ils pourraient faire avec leurs ongles : ce n'est donc qu'avec la langue qu'ils peuvent faire des ouvertures assez subtiles dans la peau pour

en tirer du sang et ouvrir les veines sans causer une vive douleur. Nous n' yons pas été à portée de voir la langue du vampire ; mais celle des roussettes, que M. Daubenton a examinée avec soin, semble indiquer la possibilité du fait : cette langue est pointue et hérissée de papilles dures très-fines, très-aiguës et dirigées en arrière ; ces pointes, qui sont très-fines, peuvent s'insinuer dans les pores de la peau, les élargir, et pénétrer assez avant pour que le sang obéisse à la succion continuelle de la langue. Mais c'est assez raisonner sur ce fait dont toutes les circonstances ne nous sont pas bien connues, et dont quelques-unes sont peut-être exagérées ou mal rendues par les écrivains qui nous les ont transmises.

NOTICES.

I.

QUADRUPÈDES étrangers qui ont rapport au cheval et au bœuf.

1. **L**E *czigithai*, l'onagre et le zèbre. On trouve dans les pays des Tartares Mongoux une grande quantité de chevaux sauvages ou *tarfans*, et un autre animal appelé *czigithai*; ce qui, dans la langue Mongoux, signifie *longue oreille*. Ces animaux vont par troupes : on en voit quelques-uns dans les déserts voisins de l'empire de Russie et dans le grand désert *Gobée* (ou *Cobi*) ; ils sont en troupes de vingt, trente et même cent. La vitesse de cet animal surpasse de beaucoup celle du meilleur coursier parmi les chevaux ; toutes les nations tartares en conviennent : une mauvaise qualité de cet animal, c'est qu'il reste toujours indomptable. Un Cosaque ayant attrapé un de ces jeunes *czigithais*, et l'ayant nourri pendant plusieurs mois, ne put le conserver ; car il se tua lui-même par les efforts qu'il fit pour s'échapper, ou se soustraire à l'obéissance.

Chaque troupe de *czigithais* a son chef, comme dans les *tarfans* ou chevaux sauvages. Si le *czigithai*-chef découvre ou sent de loin quelques chasseurs, il quitte sa troupe, et va seul reconnaître le danger, et dès qu'il s'en est assuré, il donne le signal de la fuite, et s'enfuit en effet suivi de sa troupe : mais si malheureusement ce chef est tué, la troupe, n'étant plus conduite, se dis-

perse , et les chasseurs sont sûrs d'en tuer plusieurs autres.

Les czigithais se trouvent principalement dans les déserts des Mongoux , et dans celui qu'on appelle *Gobé* : c'est une espèce moyenne entre l'âne et le cheval ; ce qui a donné occasion au docteur Messchermidt d'appeler cet animal *mulet fécond de Daourie* ¹ , parce qu'il a quelque ressemblance avec le mulet , quoique réellement il soit infiniment plus beau. Il est de la grandeur d'un mulet de moyenne taille ; la tête est un peu lourde ; les oreilles sont droites , plus longues qu'aux chevaux , mais plus courtes qu'aux mulots ; le poitrail est grand , carré en bas et un peu comprimé. La crinière est courte et hérissée , et la queue est entièrement semblable à celle de l'âne ; les cornes des pieds sont petites : ainsi le czigithai ressemble à l'âne par la crinière , la queue et les sabots. Il a aussi les jambes moins charnues que le cheval , et l'encolure encore plus légère et plus lesté. Les pieds et la partie inférieure des jambes sont minces et bien faits. L'épine du dos est droite et formée comme celle d'un âne , mais cependant un peu plate. La couleur dominante , dans ces animaux , est le brun jaunâtre. La tête , depuis les yeux jusqu'au mufle , est d'un fauve jaunâtre : l'intérieure des jambes est de cette même couleur ; la crinière et la queue sont presque noires , et il y a le long du dos une bande de brun noirâtre , qui s'élargit sur le train de derrière , et se rétrécit vers la queue. En hiver , leur poil devient fort long et ondoyé ; mais en été il est ras et poli. Ces animaux portent la tête haute , et présen-

¹ La *Daourie* est une province russe en Sibérie , vers les frontières de la Tartarie chinoise. On ne doit pas la confondre avec la *Doric* des anciens.

tent , en courant , le nez au vent. Les Tunguses et d'autres nations voisines du grand désert regardent leur chair comme une viande délicieuse.

Outre les tarpans ou chevaux sauvages , et les czigithais ou muets féconds de Daourie , on trouve , dans les grands déserts au delà du Jaïk , du Yemba , du Sarason , et dans le voisinage du lac Aral , une troisième espèce d'animal que les Kirghises et les Calanoucks appellent *kou'an* ou *khoulan* , qui paraît être l'*onager* ou l'*onagre* des auteurs , et qui semble faire une nuance entre le czigithai et l'âne. Les koulans vivent en été dans les grands déserts dont nous venons de parler , et vers les montagnes de *Tamanda* , et ils se retirent , à l'approche de l'hiver , vers les confins de la Perse et des Indes. Ils courent avec une vitesse incroyable ; on n'a jamais pu venir à bout d'en dompter un seul , et il y en a des troupes de plusieurs mille ensemble. Ils sont plus grands que les tarpans , mais moins que les czigithais. Leur poil est d'un beau gris , quelquefois avec une nuance légèrement bleuâtre , et d'autrefois avec un mélange de fauve ; ils portent le long du dos une bande noire , et une autre bande de même couleur traverse le garrot et descend sur les épaules. Leur queue est parfaitement semblable à celle de l'âne ; mais les oreilles sont moins grandes et moins amples.

A l'égard des zèbres , dit M. Forster , j'ai eu occasion de les bien examiner dans mes séjours au cap de Bonne-Espérance , et j'ai reconnu dans cette espèce une variété qui diffère du zèbre ordinaire , en ce qu'au lieu de bandes ou raies brunes et noires , dont le fond de son poil blanc est rayé , celui-ci au contraire est d'un brun roussâtre , avec très-peu de bandes larges , et d'une teinte faible et blanchâtre ; on a même peine à reconnaître et distinguer ces bandes blanchâtres dans quelques indivi-

des qui ont une couleur uniforme de brun roussâtre , et dont les bandes ne sont que des nuances peu distinctes d'une teinte un peu plus pâle ; ils ont , comme les autres zèbres ; le bout du museau et les pieds blanchâtres , et ils leur ressemblent en tout , à l'exception des belles raies de la robe. On serait donc fondé à prononcer que ce n'est qu'une variété dans cette espèce du zèbre : cependant ils semblent différer de ce dernier par le naturel , ils sont plus doux et plus obéissans ; car on n'a pas d'exemple qu'on ait jamais pu apprivoiser assez le zèbre rayé pour l'atteler à une voiture , tandis que ces zèbres à poil uniforme et brun sont moins revêches , et s'accoutument aisément à la domesticité. J'en ai vu un dans les campagnes du cap , qui était attelé avec des chevaux à une voiture ; et on m'assura qu'on élevait un assez grand nombre de ces animaux pour s'en servir à l'attelage , parce qu'on a trouvé qu'ils sont , à proportion , plus forts qu'un cheval de même taille. »

2. *Le kwagga* , ou *couagga*. Cet animal me paraît être une espèce bâtarde ou intermédiaire entre le cheval et le zèbre , ou peut-être entre le zèbre et l'onagre. Voici ce que M. le professeur Allamand en a publié nouvellement dans un supplément à l'édition de mes ouvrages , imprimée en Hollande.

« Jusqu'à présent , dit ce savant naturaliste , on ne connaissait que le nom de cet animal , et même encore très-imparfaitement , sans savoir quel quadrupède ce nom indiquait. Dans le journal d'un voyage entrepris dans l'intérieur de l'Afrique par ordre du gouverneur du cap de Bonne-Espérance , il est dit que les voyageurs virent , entr'autres animaux , des chevaux sauvages ,

des ânes et des *quachas*. La signification de ce dernier mot m'était absolument inconnue, lorsque M. Gordon m'a appris que le nom de *quachas* était celui de *kwaggas*, que les Hottentots donnent à l'animal dont il s'agit, et que j'ai cru devoir retenir, parce que, n'ayant jamais été décrit ni même connu en Europe, il ne peut être désigné que par le nom qu'il porte dans le pays dont il est originaire. Les raies dont sa peau est ornée, le font d'abord regarder comme une variété dans l'espèce du zèbre, dont il diffère cependant à divers égards. Sa couleur est d'un brun foncé, et, comme le zèbre, il est rayé très-régulièrement de noir, depuis le bout du museau jusqu'au dessus des épaules, et cette même couleur des raies passe sur une jolie crinière qu'il porte sur le cou. Depuis les épaules, les raies commencent à perdre de leur longueur, et, allant en diminuant, elles disparaissent à la région du ventre, avant d'avoir atteint les cuisses. L'entre-deux de ces raies est d'un brun plus clair, et il est presque blanc aux oreilles. Le dessous du corps, les cuisses et les jambes sont blanches; sa queue, qui est un peu plate, est aussi garnie de crins ou de poils de la même couleur: la corne des pieds est noire; sa forme ressemble beaucoup plus à celle du pied du cheval qu'à la forme du pied du zèbre. Ajoutez à cela que le caractère de ces animaux est aussi fort différent; celui des *couaggas* est plus docile: car il n'a pas encore été possible d'appivoiser les zèbres assez pour pouvoir les employer à des usages domestiques; au lieu que les paysans de la colonie du Cap attellent les *couaggas* à leurs charrettes, qu'ils tirent très-bien; ils sont robustes et forts; il est vrai qu'ils sont méchants, ils mordent et ruent; quand un chien les approche de trop près, ils le repoussent à grands coups de pieds, et quelquefois ils le sai-

sissent avec les dents ; les hyènes même , que l'on nomme loups au Cap , n'osent pas les attaquer : ils marchent en troupes , souvent au nombre de plus de cent ; mais jamais on ne voit un zèbre parmi eux , quoiqu'ils vivent dans les mêmes endroits.

Tout cela semble indiquer que ces animaux sont d'espèces différentes ; cependant ils ne diffèrent pas plus entr'eux que les mulets diffèrent des chevaux ou des ânes. Les couaggas ne seraient-ils point une race bâtarde de zèbres ? Il y a en Afrique des chevaux sauvages blancs ; Léon l'Africain et Marmol l'assurent positivement.

Depuis que le Cap est habité , ces animaux en ont quitté les environs , et ils ne se trouvent plus que fort avant dans l'intérieur du pays. Leur cri est une espèce d'aboiement très-précipité , où l'on distingue souvent la répétition de la syllabe *kwah* , *kwah*. Les Hottentots trouvent leur chair fort bonne ; mais elle déplaît aux paysans hollandais par son goût fade.

5. *Le gnou, ou Niou.* Ce bel animal , qui se trouve dans l'intérieur des terres de l'Afrique , est très-remarquable non-seulement par sa grandeur , mais encore par la beauté de sa forme , par la crinière qu'il porte tout le long du cou , par sa longue queue touffue , et par plusieurs autres caractères qui semblent l'assimiler en partie au cheval et en partie au bœuf. Nous lui conserverons le nom de *gnou* (qui se prononce *niou*) qu'il porte dans son pays natal.

« J'ai vu dit, M. Forster, une femelle de cette espèce en 1775 ; elle était âgée de trois ans : elle avait été élevée par un colon , dont l'habitation était à cent soixante lieues du

Cap, qui l'avait prise fort jeune avec un autre jeune mâle ; il les éleva tous deux, et les amena pour les présenter au gouverneur du Cap ; cette jeune femelle, qui était privée, fut soignée dans une étable et nourrie de pain bis et de feuilles de choux ; elle n'était pas tout-à-fait si grande que le mâle de la même portée. Sa fiente était comme celle des vaches communes. Elle ne souffrait pas volontiers les caresses ni les attouchemens, et, quoique privée, elle ne laissait pas de donner des coups de cornes et aussi des coups de pieds : nous eûmes toutes les peines du monde d'en prendre les dimensions, à cause de son indocilité. On nous a dit que le gnou mâle ; dans l'état sauvage, est aussi farouche et aussi méchant que le buffle, quoiqu'il soit beaucoup moins fort. La jeune femelle dont nous venons de parler, est assez douce ; elle ne nous a jamais fait entendre sa voix ; elle ruminait comme les bœufs : elle aimait à se promener dans la basse-cour, s'il ne faisait pas trop chaud ; car, par la grande chaleur, elle se retirait à l'ombre ou dans son étable.

Il est étonnant, dit M. Allamand, qu'un animal aussi gros et aussi singulier que celui-ci, et qui vraisemblablement se trouve dans les lieux où les Européens ont pénétré, ait été inconnu jusqu'à présent, ou qu'il ait été décrit si imparfaitement, qu'il a été impossible de s'en former aucune idée. Il embarrassera assurément les nomenclateurs qui voudront le ranger sous quelques-unes des classes auxquelles ils rapportent les différens quadrupèdes. Il tient beaucoup du cheval, du taureau et du cerf, sans être aucun de ces trois animaux. On ne manquera pas de lui donner un nom composé, propre à indiquer la ressemblance qu'il a avec eux.

Cet animal est à peu près de la grandeur d'un âne. Sa hauteur est de trois pieds et demi : tout son corps,

à l'exception des endroits que j'indiquerai dans la suite, est couvert d'un poil court comme celui du cerf, de couleur fauve, mais dont la pointe est blanchâtre, ce qui lui donne une légère teinte de gris blanc. Sa tête est grosse et ressemble fort à celle du bœuf; tout le devant est garni de longs poils noirs, qui s'étendent jusqu'au dessous des yeux, et qui contrastent singulièrement avec des poils de la même longueur, mais fort blancs, qui lui forment une barbe à la lèvre inférieure. Ses yeux sont noirs et bien fendus; les paupières sont garnies de cils formés par de longs poils blancs, parallèles à la peau, et qui font une espèce d'étoile, au milieu de laquelle est l'œil; au dessus sont placés, en guise de sourcils, d'autres poils de la même couleur, et très-longs. Au haut du front sont deux cornes noires, dont la longueur, mesurée suivant l'axe, est de dix-neuf pouces: leurs bases, qui ont près de dix-sept pouces de circonférence, se touchent et sont appliquées au front dans une étendue de six pouces; ensuite elles se courbent vers le haut, et se terminent en une pointe perpendiculaire et longue de sept pouces. Entre les cornes prend naissance une crinière épaisse, qui s'étend tout le long de la partie supérieure du cou jusqu'au dos: elle est formée par des poils roides, tous exactement de la même longueur, qui est de trois pouces; la partie inférieure en est blanchâtre, à peu près jusqu'aux deux tiers de leur hauteur, et l'autre tiers en est noir. Derrière les cornes sont les oreilles, couvertes de poils noirâtres et fort courts. Le dos est uni, et la croupe ressemble à celle d'un jeune poulain; la queue est composée, comme celle du cheval, de longs crins blancs; sous le poitrail, il y a une suite de longs poils noirs, qui s'étend depuis les jambes antérieures, le long du cou et de la partie inférieure de la tête, jusqu'à la

barbe blanche de la lèvre de dessous : les jambes sont semblables et d'une finesse égale à celle du cerf, ou plutôt de la biche. Le pied est fourchu comme celui de ce dernier animal; les sabots en sont noirs, unis, et surmontés en arrière d'un seul ergot placé assez haut.

Le gnou n'a point de dents incisives à la mâchoire supérieure; mais il en a huit à l'inférieure : ainsi je ne doute pas qu'il ne rumine, quoique je n'aie pas pu m'en assurer par mes propres yeux, non plus que par le témoignage de l'homme qui a soin de celui du prince d'Orange.

Sans avoir l'air extrêmement féroce, il indique cependant qu'il n'aimerait pas qu'on s'approchât de lui. Lorsque j'essayais de le toucher à travers les barreaux de sa loge, il baissait la tête et faisait des efforts pour blesser avec ses cornes la main qui voulait le caresser. Jusqu'à présent il a été enfermé et obligé de se nourrir des végétaux qu'on lui a donnés; et il paraît qu'ils lui conviennent, car il est fort et vigoureux.

La race, comme je l'ai remarqué, en est nombreuse et fort répandue dans l'Afrique. Si mes conjectures sont fondées, je suis fort porté à croire que ce n'est pas seulement aux environs du cap de Bonne-Espérance qu'il habite, mais qu'il se trouve aussi en Abissinie.

4. *La vache de Tartarie.* M. Gmelin a donné, dans les *nouveaux mémoires de l'académie de Pétersbourg*, la description d'une vache de Tartarie, qui paraît, au premier coup d'œil, être d'une espèce différentes de toutes celles dont nous avons parlé à l'article du buffle.

» Cette vache, dit-il, que j'ai vue vivante et que j'ai
 » fait dessiner en Sibérie, venait de Calmouquie; elle
 » avait de longueur deux aunes et demie de Russie. Par
 » ce module, on peut juger des autres dimensions,

» dont le dessinateur a bien rendu les proportions. Le
 » corps ressemble à celui d'une vache ordinaire ; les
 » cornes sont torses en dedans ; le poil du corps et de
 » la tête est noir , à l'exception du front et de l'épine
 » du dos , sur lesquels il est blanc ; le cou a une cri-
 » nière , et tout le corps , comme celui d'un bouc , est
 » couvert d'un poil très-long et qui descend jusque sur
 » les genoux , en sorte que les pieds paraissent très-
 » courts ; le dos s'élève en bosse ; la queue ressemble
 » à celle du cheval ; elle est d'un poil blanc et très-
 » fourni ; les pieds de devant sont noirs , ceux de der-
 » rière blancs , et tous sont semblables à ceux du bœuf ;
 » sur les talons des pieds de derrière il y a deux houppes
 » de longs poils , l'une en avant , et l'autre en arrière ,
 » et sur les talons des pieds de devant il n'y a qu'une
 » houppes en arrière. Les excréments sont un peu plus
 » solides que ceux des vaches ; et lorsque cet animal
 » veut pisser , il retire son corps en arrière. Il ne mugit
 » pas comme un bœuf ; mais il grogne comme un co-
 » chon. Il est sauvage et même féroce ; car , à l'except-
 » tion de l'homme qui lui donne à manger , il donne
 » des coups de tête à tous ceux qui l'approchent. Il ne
 » souffre qu'avec peine la présence des vaches domes-
 » tiques ; lorsqu'il en voit quelque une , il grogne : ce
 » qui lui arrive très-rarement en toute autre circons-
 » tance ».

Il n'y a dans toute cette description qu'un seul caractè-
 re qui pourrait indiquer que ces vaches de Calmou-
 que sont d'une espèce particulière, c'est le grognement
 au lieu du mugissement ; car pour tout le reste , ces
 vaches ressemblent si fort aux bisons , que je ne doute
 pas qu'elles ne soient de leur espèce ou plutôt de leur
 race. D'ailleurs quoique l'auteur dise que ces vaches
 ne mugissent pas , mais qu'elles grognent , il avoue ce-

pendant qu'elles grognent très-rarement , c'était peut-être une affection particulière de l'individu qu'il a vu , car Rubruquis et les auteurs qu'il cite ne parlent pas de ce grognement ; peut-être aussi les bisons , lorsqu'ils sont irrités , ont-ils un grognement de colère ; nos taureaux même sur-tout dans le tems du rut , ont une grosse voix entreoupée qui ressemble beaucoup plus à un grognement qu'à un mugissement. Je suis donc persuadé que cette vache grognante (*vacca grunniens*) de M. Gmelin n'est autre chose qu'un bison , et ne fait pas une espèce particulière.

II.

QUADRUPÈDES qui ont rapport au cerf , au daim et au chevreuil.

1. *L'axis* est du petit nombre des animaux ruminans qui portent un bois , comme le cerf ; il a la taille et la légèreté du daim : mais ce qui le distingue du cerf et du daim , c'est qu'il a le bois d'un cerf et la forme d'un daim ; que tout son corps est marqué de taches blanches , élégamment disposées et séparées les unes des autres , et qu'enfin il habite les climats chauds ; au lieu que le cerf et le daim ont ordinairement le pelage d'une couleur uniforme , et se trouvent en plus grand nombre dans les pays froids et dans les régions tempérées que dans les climats chauds.

L'axis se trouve dans les contrées les plus chaudes de l'Asie. Ainsi la dénomination de *biche de Sardaigne* lui avait été faussement appliquée : celle de *cerf au Gange* lui conviendrait mieux , s'il était en effet de la même espèce que le cerf , puisque la partie de l'Inde qu'ar-

rose le Gange , paraît être son pays natal. Cependant il paraît aussi qu'il se trouve en Barbarie , et il est probable que le daim moucheté du cap de Bonne-Espérance est encore le même que celui-ci.

Nous avons dit qu'aucune espèce n'est plus voisine d'une autre que celle du daim l'est de celle du cerf ; cependant l'axis paraît encore faire une nuance intermédiaire entre les deux : il ressemble au daim par la grandeur du corps , par la longueur de la queue , par l'espèce de livrée qu'il porte toute la vie ; et il n'en diffère essentiellement que par le bois , qui est sans empauvre , et qui ressemble à celui du cerf. Il se pourrait donc que l'axis ne fût qu'une variété dépendante du climat , et non pas une espèce différente de celle du daim ; car quoiqu'il soit originaire des pays les plus chauds de l'Asie , il subsiste et se multiplie aisément en Europe. Il y en a des troupeaux à la ménagerie de Versailles. Ils produisent entr'eux aussi facilement que les daims : néanmoins on n'a jamais remarqué qu'ils se soient mêlés ni avec les daims , ni avec les cerfs , et c'est ce qui nous a fait présumer que ce n'était point une variété de l'un ou de l'autre , mais une espèce particulière et moyenne entre les deux. Cependant , comme l'on n'a pas fait des expériences directes et décisives à ce sujet , et que l'on n'a pas employé les moyens nécessaires pour obliger ces animaux à se joindre , nous n'assurerons pas positivement qu'ils soient d'espèces différentes.

Les petits cerfs bruns , que nous avons appelés *cerfs de Corse* , ne sont pas les seules variétés de cette espèce : il y a en Allemagne une autre race de cerfs qui est connue dans le pays sous le nom de *brandhirtz* , et de nos chasseurs sous celui de *cerf des Ardennes*. Ce cerf est plus grand que le cerf commun , et il diffère des autres cerfs non-seulement par le pelage , qu'il a d'une couleur

plus foncée et presque noire , mais encore par un long poil qu'il porte sur les épaules et sous le cou. Cette espèce de crinière et de barbe lui donnant quelque rapport , la première avec le cheval , et la seconde avec le bouc , les anciens ont donné à ce cerf les noms composés d'*hippéluphe* et de *tragélaph*.

2. *Le canna*. C'est à M. Gordon et à M. Allamand que je dois la connaissance de cet animal , l'un des plus grands de l'Afrique méridionale. Il se nomme *canna* dans les terres des Hottentots.

Kolbe est le seul qui en ait parlé sous le nom d'*élan* qui ne lui convient point , puisqu'il en diffère essentiellement par ses cornes , qui n'ont rien d'analogue à celles du véritable élan. Les Hottentots lui donnent le nom de *canna* , que je lui ai conservé : les Caffres le nomment *inpoof*. C'est un des plus grands animaux à pieds fourchus qu'on voit dans l'Afrique méridionale. La longueur de celui décrit par M. Allamand , depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue , était de huit pieds deux pouces ; sa hauteur était de cinq pieds , mesurée depuis la partie du dos qui est au dessus des épaules , et qui forme là une éminence assez remarquable ; sa circonférence , derrière les jambes de devant , était de six pieds sept pouces , et devant les jambes postérieures , de cinq pieds neuf pouces : mais il faut observer qu'il était assez maigre ; s'il avait eu son embonpoint ordinaire , il aurait pesé environ sept à huit cents livres. La couleur de son corps était d'un fauve tirant sur le roux , et il était blanchâtre sous le ventre ; sa tête et son cou étaient d'un gris cendré , et quelques-uns de ces animaux ont tout le corps de cette couleur ; tous ont au devant de la tête des poils qui y forment une espèce de crinière.

Le canna a un fanon très-remarquable qui lui pend

au devant de la poitrine , et qui est de la même couleur que la tête et le cou. Celui des femelles est moins grand; aussi sont-elles un peu plus petites que les mâles; elles ont moins de poils sur le front , et c'est presque en cela seulement que leurs figures diffèrent.

Les cannas sont presque tous détruits dans le voisinage du Cap; mais il ne faut pas s'en éloigner beaucoup pour en rencontrer; on en trouve dans les montagnes des Hottentots hollandais. Ces animaux marchent en troupes de cinquante ou soixante; quelquefois même on en voit deux ou trois cents ensemble près des fontaines. Il est rare de voir deux mâles dans une troupe de femelles, parce qu'alors ils se battent, et le plus faible se retire: ainsi les deux sexes sont souvent à part. Le plus grand marche ordinairement le premier; c'est un très-beau spectacle que de les voir trotter et galoper en troupes. Si l'on tire un coup de fusil chargé à balle parmi eux, tout pesans qu'ils sont, ils sautent fort haut et fort loin, et grimpent sur des lieux escarpés, où il semble qu'il est impossible de parvenir. Quand on les chasse, ils courent tous contre le vent, et, avec un bon cheval, il est aisé de les couper dans leur marche. Ils sont fort doux: ainsi on peut pénétrer au milieu d'une troupe, et choisir celui sur lequel on veut tirer, sans courir le moindre danger. Leur chair est une excellente venaison; on casse leurs os pour en tirer la moëlle qu'on fait rôtir sous la cendre; elle a un bon goût, et on peut la manger même sans pain. Leur peau est très-ferme; on s'en sert pour faire des ceintures et des courroies. Les poils qui sont sur la tête des mâles, ont une forte odeur d'urine, qu'ils contractent, dit-on, en léchant les femelles. Celles-ci ne font jamais qu'un petit à la fois.

Comme ces animaux ne sont point méchans, M.

Gordon croit qu'on pourrait aisément les rendre domestiques , les faire tirer au chariot , et les employer comme des bêtes de somme ; ce qui serait une acquisition très-importante pour la colonie du Cap.

M. Forster m'écrivit qu'il a vu une femelle de cette espèce , en 1772 , à la ménagerie du cap de Bonne-Espérance , laquelle avait environ quatre pieds de hauteur , mesurée aux jambes de devant. « Elle portait , dit-il , une sorte de crinière le long du cou , qui s'étendait jusqu'aux épaules , où l'on voyait aussi de très-longs poils , il y avait une ligue noire sur le dos , et les genoux étaient de cette même couleur noire , ainsi que le nez et le muscau ; le pelage du corps était fauve , et à peu près semblable à celui du cerf : mais le ventre et le dedans des jambes étaient blanchâtres.

3. *Le condoma.* On est surpris au premier coup d'œil qu'on jette sur cet animal : la légèreté de sa marche , la finesse de ses jambes , le poil court dont la plus grande partie de son corps est couverte , la manière haute dont il porte sa tête , la grandeur de sa taille , tout cela annonce un très-beau cerf ; mais les grandes et singulières cornes dont il est orné , les taches blanches qu'il a au dessous des yeux , et les raies de même couleur que l'on voit sur son corps , et qui ont quelque rapport à celles du zèbre , font qu'on l'en distingue bientôt , de façon cependant qu'on serait tenté de lui donner la préférence. La tête du condoma ressemble assez à celle du cerf.

Cette description est celle du condoma de la ménagerie du prince d'Orange. Il était fort doux ; il vivait en bonne union avec les animaux qui paissaient avec lui dans le même parc ; et dès qu'il voyait quelqu'un s'approcher de la cloison qui était autour , il accourait

pour prendre le pain qu'on lui offrait. On le nourrissait de riz , d'avoine , d'herbes , de foin , de carottes , etc. Dans son pays natal , il broutait l'herbe et mangeait les boutons et les feuilles des jeunes arbres comme les cerfs et les boucs. Quoique je l'ai vu très-fréquemment , je ne l'ai jamais entendu donner aucun son ; mais M. Klockner m'apprend que sa voix était à peu près celle de l'âne.

Ces animaux se trouvent dans l'intérieur des terres du cap de Bonne-Espérance ; ils ne vont point en troupes comme certaines espèces de gazelles. Ils font des bonds et des sauts surprenans ; on en a vu franchir une porte grillée qui avait dix pieds de hauteur , quoiqu'il n'y eût que très-peu d'espace pour pouvoir s'élan- cer. On peut les apprivoiser et les nourrir de pain ; on en a eu plusieurs à la ménagerie du cap de Bonne-Espérance. »

5. *Le chevreuil des Indes.* Cet animal nous paraît être d'une espèce très-voisine de celle de nos chevreuils d'Europe , mais qui néanmoins en diffère par un caractère assez essentiel , pour qu'on ne puisse pas la considérer comme ne formant qu'une simple variété dans l'espèce du chevreuil ; ce caractère consiste dans la structure des os supérieurs de la tête , sur lesquels sont appuyées les meules qui portent le bois de ce chevreuil.

Il a été envoyé de Bengale , en 1778 , à feu M. Van der Stel , commissaire de la ville d'Amsterdam ; il est arrivé chez lui en très-bon état , et il y a vécu pendant quelque tems.

Sa tête , comme celle de la plupart des animaux mâles à pieds fourchus , est chargée de deux cornes qui offrent des singularités bien remarquables. Elles ont une origine commune à la distance de deux pouces

du bout du museau ; là elles commencent à s'écarter l'une de l'autre , en faisant un angle d'environ 40 de grés sous la peau , qu'elles soulèvent d'une manière très-sensible : ensuite elles montent en ligne droite le long des bords de la tête , toujours recouvertes de la peau , mais de façon que l'œil peut les suivre avec autant de facilité que l'attouchement les fait découvrir ; car elles forment sur les os auxquels elles sont appliquées , une arête d'un travers de doigt d'élévation. Parvenues au haut de la tête , elles prennent une autre direction ; elles s'élèvent perpendiculairement au dessus de l'os frontal , jusqu'à la hauteur de trois pouces , sans que la peau qui les environne là de tous côtés , les ait quittées : à ce degré d'élévation , elles sont surmontées par ce qu'on nomme les meules et les pierrures dans les cerfs ; elles couronnent la peau qui reste en dessous. Du milieu de ces meules , les cornes continuent à monter , mais inégalement. La corne gauche s'élève jusqu'à la hauteur de trois pouces , et elle est recourbée à son extrémité , qui se termine en pointe ; elle pousse presque immédiatement au dessus de la meule , un andouiller dirigé en avant , de la longueur d'un demi-pouce : la corne droite n'a que deux pouces et demi de longueur , et il en sort un andouiller plus petit encore que celui de la gauche , et dirigé en arrière. Ces cornes sont sans écorces , lisses , et d'un blanc tirant un peu sur le jaune ; elles sont sans perlures , et par conséquent sans gouttières.

La figure de cet animal avait la même grâce et la même élégance que celle de notre chevreuil ordinaire ; il paraissait même être plus leste et plus éveillé. Il n'aurait pas à être touché de ceux qu'il ne connaissait point ; il prenait cependant ce qu'ils lui présentaient : il mangeait du pain , des carottes et toutes sortes d'herbes. li

était dans un parc , où il entra en chaleur dans les mois de mars et d'avril : il y avait avec lui une femelle d'axis , qu'il tourmentait beaucoup pour la couvrir ; mais il était trop petit pour y réussir. Il mourut pendant l'hiver 1779.

6. *Le cerf-cochon*. Nous avons vu à l'école vétérinaire une petite espèce de cerf qu'on nous a dit venir du cap de Bonne-Espérance , dont la robe était semée de taches blanches , comme celle de l'axis ; on lui donnait le nom de *cerf-cochon* , parce qu'il n'a pas la même légèreté de corps , et les jambes plus grosses que les autres animaux de ce genre. Il n'avait que trois pieds quatre pouces et demi de long , depuis le bout du museau jusqu'à l'extrémité du corps ; les jambes courtes , les pieds et les sabots fort petits : le pelage fauve , semé de taches blanches ; l'œil noir et bien ouvert , avec de grands poils noirs à la paupière supérieure ; les naseaux noirs ; une bande noirâtre des naseaux aux coins de la bouche ; la tête couleur de ventre de biche , mêlée de grisâtre , brune sur le chanfrein et à côté des yeux ; les oreilles fort larges , garnies de poils blancs en dedans , et d'un poil ras , gris mêlé de fauve en dehors. Le bois de ce cerf avait onze pouces sept lignes de long sur dix lignes de grosseur ; le dessus du dos était plus brun que le reste du corps ; la queue fauve dessus , et blanche dessous ; et les jambes étaient d'un brun noirâtre.

Il paraît que cet animal approche plus de l'espèce du cerf que celle du daim.

III.

QUADRUPÈDES qui ont rapport aux chèvres et aux gazelles.

1. *Le saïga*. On trouve en Hongrie , en Pologne , en Tartarie et dans la Sibérie méridionale , une espèce

de chèvre sauvage , que les Russes ont appelée *seïgak* ou *saïga* , laquelle , par la figure du corps et par le poil , ressemble à la chèvre domestique ; mais , par la forme des cornes et le défaut de barbe , se rapproche beaucoup des gazelles , et paraît faire la nuance entre ces deux genres d'animaux : car les cornes du saïga sont tout-à-fait semblables à celles de la gazelle ; elles ont la même forme , les anneaux transversaux , les stries longitudinales , etc. et n'en diffèrent que par la couleur : les cornes de toutes les gazelles sont noires et opaques ; celles du saïga sont au contraire blanchâtres et transparentes. Cet animal a été indiqué par Gesner sous le nom de *colus* ; et par M. Gmelin , sous celui de *saïga*. Les cornes que nous avons au cabinet du roi , y ont été envoyées sous la dénomination de *cornes de bouc de Hongrie* : elles sont d'une matière si transparente et si nette , qu'on s'en sert comme de l'écaille et aux mêmes usages. Par les habitudes naturelles , le saïga ressemble plus aux gazelles qu'au bouquetin et au chamois : car il n'affecte pas les pays de montagnes ; il vit , comme les gazelles , sur les collines et dans les plaines ; il est , comme elles , très-bondissant , très-léger à la course ; et sa chair est aussi bien meilleure à manger que celle du bouquetin ou des autres chèvres sauvages et domestiques.

M. Forster m'a écrit » que le saïga se trouve depuis la Moldavie et la Bassarabie , jusqu'à la rivière d'Irtish en Sibérie. Il aime les déserts secs et remplis d'absinthes , auronnes et armoises , qui font sa principale nourriture. Il court très-vite , et il a l'odorat fort fin ; mais il n'a pas la vue bonne , parce qu'il a sur les yeux quatre petits corps spongieux qui servent à le défendre du trop grand reflet de la lumière dans ces terrains dont le sol est aride et blanc en été , et couvert de neige en hiver. Il a le nez large , et l'odorat si fin , qu'il sent un homme

de plus d'une lieue lorsqu'il est sous le vent, et on ne peut l'approcher que de l'autre côté du vent. On a observé que le saïga semble réunir tout ce qui est nécessaire pour bien courir : il a la respiration plus facile qu'aucun autre animal, ses poulmons étant très-grands, la trachée-artère fort large, et les narines ainsi que les cornets du nez fort étendus, en sorte que la lèvre supérieure est plus longue que l'inférieure : elle paraît pendante, et c'est probablement à cette forme des lèvres qu'on doit attribuer la manière dont cet animal paît ; car il ne broute qu'en rétrogradant. Ces animaux vont la plupart en troupeaux, qu'on assure être quelquefois jusqu'au nombre de dix mille ; cependant les voyageurs modernes ne font pas mention de ces grands attroupe-mens ; ce qui est plus certain c'est que les mâles se réunissent pour défendre leurs petits et leurs femelles contre les attaques des loups et des renards ; car ils forment un cercle autour d'elles, et combattent courageusement ces animaux de proie. Avec quelques soins, on vient à bout d'élever leurs petits et de les rendre privés : leur voix ressemblent au bêlement des brebis. Les femelles mettent bas au printemps, et ne font qu'un chevreau à la fois, et rarement deux. On en mange la chair en hiver comme un bou gibier ; mais on la rejette en été, à cause des vers qui s'engendrent sous la peau. Ces animaux sont en chaleur en automne, et ils ont alors une forte odeur de musc. Les cornes du saïga sont transparentes, et estimées pour différens usages ; les Chinois sur-tout les achètent assez cher. On trouve quelquefois des saïgas à trois cornes, et même on en voit qui n'en ont qu'une seule.

2. *La gazelle ou chèvre sautante du cap de Bonne-Espérance.* Il me paraît qu'on doit le rapporter au genre des gazelles plutôt qu'à celui des chèvres, quoiqu'on

l'ait appelé *chèvre sautante*. L'espèce de ces gazelles est si nombreuse dans les terres du Cap, où M. Forster les a vues, qu'elles arrivent quelquefois par milliers, sur-tout dans de certains tems de l'année, où elles passent d'une contrée à l'autre.

« Les Hollandais du cap de Bonne-Espérance appellent, dit M. Forster, ces animaux *springbok* (chèvres sautantes). Elles habitent les terres intérieures de l'Afrique, et n'approchent les colonies du Cap que lorsque la grande sécheresse, ou le manque d'eau et d'herbage, les force de changer de lieu; mais c'est alors qu'on en voit des troupes, depuis dix mille jusqu'à cinquante mille, quoiqu'elles soient toujours accompagnées ou suivies par les lions, les onces, les léopards, et les hyènes qu'on appelle au Cap *chiens sauvages*, qui en dévorent une grande quantité. L'avant-garde de la troupe, en s'approchant des habitations, a de l'embonpoint; le corps d'armée est en moins bonne chair, et l'arrière-garde est fort maigre et mourant de faim, mangeant jusqu'aux racines des plantes dans ces terrains pierreux; mais en s'en retournant, l'arrière-garde devient à son tour plus grasse, parce qu'elle part la première; et l'avant-garde, qui alors se trouve la dernière, devient plus maigre. Au reste, ces chèvres ne sont point peureuses lorsqu'elles sont ainsi rassemblées, et ce n'est même qu'à coups de fouet ou de bâton qu'un homme peut passer à travers leur troupe. En les prenant jeunes, elles s'appriivoisent aisément; on peut les nourrir de lait, de pain, de blé, de feuilles de choux, etc. Les mâles sont assez pétulans et méchans même en domesticité, et ils donnent des coups de cornes aux personnes qu'ils ne connaissent pas; lorsqu'on leur jette des pierres, ils se mettent en posture de défense, et parent souvent le coup de pierre avec les cornes.

Une de ces chèvres sautantes , âgée de trois ans , que nous avons prise au Cap , et qui était fort farouche , s'apprivoisa sur le vaisseau , au point de venir prendre du pain dans la main , et elle devint si friande de tabac , qu'elle en demandait avec empressement à ceux qui en usaient ; elle semblait le savourer et l'avaler avec avidité ; on lui donna une assez grande quantité de tabac en feuille , qu'elle mangea de même avec les côtes et les tiges de ces feuilles : mais nous remarquâmes en même-tems que les chèvres d'Europe qu'on avait embarquées sur le vaisseau pour avoir du lait , mangeaient aussi très-volontiers du tabac.

5. *Le klippspringer* , ou *le sauteur des rochers*. Ce sauteur des rochers , dit M. Forster , est de la grandeur de la chèvre commune ; mais il a les jambes beaucoup plus longues. Sa tête est arrondie ; elle est d'un gris jaunâtre , marqué par-ci par-là de petites raies noires ; le museau , les lèvres et les environs des yeux sont noirs ; devant chaque œil il y a un larmier avec un grand orifice de forme ovale ; les oreilles sont assez grandes , et finissent en pointe. Les cornes ont environ cinq pouces de longueur ; elles sont droites et lisses à la pointe , mais ridées de quelques anneaux à la base : la femelle n'a point de cornes. Le poil du corps est d'un fauve jaunâtre ; chaque jour est blanc à sa racine , brun ou noir au milieu , et d'un jaune grisâtre à l'extrémité : les pieds et les oreilles sont couverts de poils blanchâtres. La queue est très-courte.

4. *De la chèvre bleue*. « Cette antilope , dit M. Forster , est très-commune au cap de Bonne-Espérance , où on l'appelle la *chèvre bleue* ; cependant sa couleur n'est pas tout-à-fait bleue , et encore moins bleu céleste ,

comme Hall l'a supposé dans son *Histoire des quadrupèdes*, mais seulement d'un gris tirant un peu sur le bleuâtre : cette couleur n'est même occasionnée que par le reflet du poil, qui est hérissé lorsque l'animal est vivant ; car dès qu'il est mort, le poil se couche ou s'applique sur le corps, et alors tout le bleuâtre disparaît entièrement, et on ne voit à sa place qu'une couleur grise. Cet animal est plus grand que le daim d'Europe ; son ventre est couvert de poils blancs, ainsi que les pieds ; la touffe de poil qui termine la queue, est aussi blanche, et il y a sous chaque œil une tache de cette même couleur ; la queue n'a que sept pouces de longueur ; les cornes sont noires, ridées d'environ vingt anneaux, un peu courbées en arrière, et ont dix-huit ou vingt pouces de longueur ; la femelle en porte aussi bien que le mâle. »

5. *De la grimme.* Celui qui est encore vivant dans la ménagerie de M. le prince d'Orange (en 1766), était d'abord sauvage : mais il est devenu, avec le tems, assez privé ; en l'approchant doucement avec un morceau de pain, il se laisse volontiers gratter la tête et le cou. Il aime la propreté, au point de ne jamais souffrir aucune petite ordure sur tout son corps, se grattant souvent à cet effet de l'un de ses pieds de derrière.

« Il a les jambes fines, dit M. Vosmaër, et très-bien assorties à son corps ; la tête belle et ressemblant assez à celle d'un chevreuil ; l'œil vif et plein de feu ; le nez noir et sans poil, mais toujours humide ; les narines en forme de croissant allongé ; les bords du museau noirs. La lèvre supérieure, sans être fendue, paraît divisée en deux lobes. Le menton a peu de poils ; mais plus haut il y a, de chaque côté, une espèce de petite moustache, et sous le gosier un poireau garni de poil »

(ce qui rapproche encore cet animal du genre des chèvres, dont la plupart ont de même sous le cou des espèces de poireaux garnis de poils.)

IV.

QUADRUPÈDES qui ont rapport aux gazelles.

1. *Le bubale*. Les Latins modernes lui avaient appliqué mal-à-propos le nom de *bubalus* : ce nom appartenait anciennement à l'animal dont il est ici question, et cet animal est d'une nature très-éloignée de celle du buffle ; il ressemble au cerf, aux gazelles et au bœuf par quelques rapports assez sensibles ; au cerf par la grandeur et la figure du corps, et sur-tout par la forme des jambes : mais il a des cornes permanentes et faites à peu près comme celles des plus grosses gazelles, desquelles il approche par ce caractère et par les habitudes naturelles.

M. Pallas dit avoir vu cet animal vivant : il est doux, mais d'une figure moins élégante et d'une forme plus robuste que les autres grandes gazelles ; il a même par la grosseur de la tête, par la longueur de la queue et par la figure du corps, une assez grande ressemblance avec nos génisses ; il est plus haut qu'un âne, et plus élevé sur le train de devant que sur celui de derrière. Les dents sont toutes larges, tronquées, égales ; celles du milieu sont néanmoins les plus grandes. La lèvre inférieure est noire, et porte une moustache ou plutôt un petit faisceau de poils noirs de chaque côté. Il a, sur le museau et le long du chanfrein, une bande noire terminée sur le front par une touffe de poils placée en devant des cornes.

Le bubale est assez commun en Barbarie et dans

toutes les parties septentrionales de l'Afrique : il est à peu près du même naturel que les antilopes ; il a , comme elles , le poil court , le cuir noir , et la chair bonne à manger

2. *Le guib.* Le guib est un animal qui n'a été indiqué par aucun naturaliste , ni même par aucun voyageur ; cependant il est assez commun au Sénégal , d'où M. Adanson en a rapporté les dépoilles , et a bien voulu nous les donner pour le Cabinet du roi. Il ressemble aux gazelles , sur-tout au nanguer , par la grandeur et la figure du corps , par la légèreté des jambes , par la forme de la tête et du muscau , par les yeux , par les oreilles et par la longueur de la queue et le défaut de barbe ; mais toutes les gazelles , et sur-tout les nanguers , ont le ventre d'un beau blanc , au lieu que le guib a la poitrine et le ventre d'un brun-marron assez foncé : il diffère encore des gazelles par ses cornes , qui sont lisses , sans anneaux transversaux , et qui portent deux arêtes longitudinales , l'une en dessus et l'autre en dessous , lesquelles forment un tour de spirale depuis la base jusqu'à la pointe ; elles sont aussi un peu comprimées , et par ces parties approche plus de la chèvre que de la gazelle : néanmoins il n'est ni l'une ni l'autre ; il est d'une espèce particulière , qui nous paraît intermédiaire entre les deux. Cet animal est remarquable par des bandes blanches sur un fond de poil brun-marron ; ces bandes sont disposées sur le corps en long et en travers , comme si c'était un harnais. Il vit en société , et se trouve par grandes troupes dans les plaines et les bois du pays de Podor.

3. *De la gazelle à bourse sur le dos.* Elle a , dit M. Allamand , les cornes annelées et contournées de la mê-

me façon , et également noires ; elle est de la même couleur , avec les mêmes taches : elle est un peu plus grande : mais ce qui la distingue , est une raie de poils blancs , longue de dix pouces , qui au premier coup d'œil n'offre rien de particulier , et qui est placée sur la partie postérieure du dos , en s'étendant vers l'origine de la queue. Quand elle court , on est frappé de voir tout d'un coup cette raie s'élargir et se convertir en une grande tache blanche qui s'étend presque de côté et d'autre sur toute la croupe : voici comment cela s'opère. L'animal a sur le dos une espèce de bourse faite par la peau , qui , se repliant des deux côtés , forme deux lèvres qui se touchent presque : le fond de cette bourse est couvert de poils blancs , et c'est l'extrémité de ces poils qui , passant entre les deux lèvres , paraît être une raie ou ligne blanche. Lorsque la gazelle court , cette bourse s'ouvre , le fond blanc paraît à découvert ; et dès qu'elle s'arrête , la bourse se referme. Cette belle gazelle n'a pas vécu long-temps dans ce pays ; elle est morte quelques mois après son arrivée. Elle était fort douce et craintive ; la moindre chose lui faisait peur et l'engageait à courir. J'ai joui très-souvent du plaisir de lui voir ouvrir sa bourse.

4. *Les chevrotains.* Ces animaux sont d'une figure élégante , et très-bien proportionnés dans leur petite taille : ils font des sauts et des bonds prodigieux ; mais apparemment ils ne peuvent courir long-temps , car les Indiens les prennent à la course ; les nègres les chassent de même , et les tuent à coups de bâton ou de petites zagaies : on les recherche beaucoup , parce que la chair en est excellente à manger.

En comparant les témoignages des voyageurs , il paraît , 1°. que le chevrotain qui n'a point de cornes , est

le chevrotain des Indes orientales ; 2°. que celui qui a des cornes est le chevrotain du Sénégal , appelé *guevei* par les naturels du pays ; 3°. qu'il n'y a que le mâle du *guevei* qui porte des cornes , et que la femelle , comme celle de la grimme , n'en porte point ; 4°. que le chevrotain à peau marquetée de taches blanches , et que Seba dit se trouver à Surinam , se trouve au contraire aux grandes Indes , et notamment à Ceylan , où il s'appelle *memina*. Donc l'on doit conclure qu'il n'y a (du moins jusqu'à ce jour) que deux espèces de chevrotains , le *memina* , ou chevrotain des Indes sans cornes , et le *guevei* , ou chevrotain de Guinée à cornes ; que les cinq chevrotains de Seba ne sont que des variétés du *memina* , et que le plus petit chevrotain qu'on appelle au Sénégal *guevei-kaior* , n'est qu'une variété du *guevei*. Au reste , tous ces petits animaux ne peuvent vivre que dans les climats excessivement chauds ; ils sont d'une si grande délicatesse , qu'on a beaucoup de peine à les transporter vivans en Europe , où ils ne peuvent subsister , et périssent en peu de tems ; ils sont doux , familiers et de la plus jolie figure : ce sont les plus petits , sans aucune comparaison , des animaux à pied fourchu : à ce titre de pied fourchu , ils ne doivent produire qu'en petit nombre ; et à cause de leur petitesse , ils doivent au contraire produire en grand nombre à chaque portée.

Ils sont en très-grand nombre aux Indes , à Java , à Ceylan , au Sénégal , à Congo , et dans tous les autres pays excessivement chauds , et il ne s'en trouve point en Amérique , ni en aucune des contrées tempérées de l'ancien continent.

5. *Les mazames*. Mazame , dans la langue mexicaine , était le nom du cerf , ou plutôt le nom du genre entier

des cerfs , des daims et des chevreuils. Hernandès , Recchi et Fernandès , qui nous ont transmis ce nom , distinguaient deux espèces de mazames , tous deux communs au Mexique et dans la nouvelle Espagne ; le premier est le plus grand , auquel ils donnent le nom simple de *mazame* , porte un bois semblable à celui du chevreuil d'Europe , e'est-à-dire , un bois de six à sept poudes de longueur , dont l'extrémité est divisée en deux pointes , et n'a qu'un seul andouiller à la partie moyenne du méraïn ; le second , qu'ils appellent *temamaçame* , est plus petit que le mazame , et ne porte qu'un bois simple et sans andouillers , comme celui d'un dague. Il nous paraît que ces deux animaux sont vraiment des chevreuils , dont le premier est absolument de la même espèce que le chevreuil d'Europe , et le second n'en est qu'une variété.

Le mazame du Mexique , le *cuguaçu-apara* du Bresil et le *cariaëou* ou biche des bois de Cayenne ressemblent en entier à nos chevreuils roux : il suffit d'en comparer les descriptions pour être convaincu que tous ces noms ne désignent que le même animal ; mais le *temamaçame* , que nous croyons être le *cuguaëu-été* du Bresil , le petit *cariaëon* ou biche des palétuviers de Cayenne , pourrait être une variété différente de celles de l'Europe. Le *temamaçame* est plus petit et a aussi le ventre plus blanc que le mazame , comme notre chevreuil brun a le ventre plus blanc et la taille plus petite que notre chevreuil roux ; néanmoins il paraît en différer par le bois , qui est simple et sans andouillers dans la figure qu'en a donnée Recchi : mais si l'on fait attention que , dans nos chevreuils et nos cerfs , le bois est sans andouillers dans la première et quelquefois même dans la seconde année de leur âge , on sera porté à croire que le *temaçame* de Recchi était de cet

âge , et que c'est par cette raison qu'il n'avait qu'un bois simple et sans andouillers. Ces deux animaux ne nous paraissent donc être que de simples variétés dans l'espèce du chevreuil.

6. *Le musc.* Comme M. Daubenton a donné à l'académie des sciences un bon mémoire au sujet de cet animal, nous croyons devoir en rapporter ici l'extrait.

« L'odeur forte et pénétrante du musc , dit-il , est trop sensible pour que ce parfum n'ait pas été remarqué en même-tems que l'animal qui le porte ; aussi leur a-t-on donné à tous les deux le même nom de *musc*. Cet animal se trouve dans les royaumes de Boutan et de Tunquin , à la Chine et dans la Tartarie chinoise , et même dans quelques parties de la Tartarie moscovite. Je crois que , de tems immémorial , il a été recherché par les habitans de ces contrées , parce que sa chair est très-bonne à manger , et que son parfum a toujours dû faire un commerce ; mais on ne sait pas en quel tems le musc a commencé à être connu en Europe , et même dans la partie occidentale de l'Asie. Il ne paraît pas que les Grecs ni les Romains aient eu connaissance de ce parfum , puisqu'Aristote ni Pline n'en ont fait aucune mention dans leurs écrits. Les auteurs arabes sont les premiers qui en aient parlé ; Sérapion donna une description de cet animal dans le huitième siècle.....

Je l'ai vu , au mois de juillet (1772) , dans un parc de M. de la Vrillière , à Versailles ; l'odeur du musc , qui se répandait de tems en tems , suivant la direction du vent , autour de l'enceinte où était le porte-musc , aurait pu me servir de guide pour trouver cet animal. Dès que je l'aperçus , je reconnus dans sa figure et dans ses attitudes beaucoup de ressemblance avec le chevreuil , la gazelle et le chevrotain ; aucun animal de ce

genre n'a plus de légèreté, de souplesse et de vivacité dans les mouvemens, que le porte-musc. Il ressemble encore aux animaux ruminans, en ce qu'il a les pieds fourchus, et qu'il manque de dents incisives à la mâchoire supérieure; mais on ne peut le comparer qu'au chevrotain pour les deux défenses ou longues dents canines qui tiennent à la mâchoire de dessus, et sortent d'un pouce et demi au dehors des lèvres.

Le porte-musc n'a point de cornes; les oreilles sont longues, droites et très-mobiles; les deux dents blanches qui sortent de la gucule, et les renflemens qu'elles forment à la lèvre supérieure, donnent à la physionomie du porte-musc, vu de face, un air singulier, qui pourrait le faire distinguer de tout autre animal, à l'exception du chevrotain.

Le musc est renfermé dans une poche placée sous le ventre à l'endroit du nombril: je n'ai vu, sur le portemusc vivant, que de petites éminences sur le milieu de son ventre; je n'ai pu les observer de près, parce que l'animal ne se laisse pas approcher.... La poche du musc tient à l'une des peaux envoyées au cabinet du roi; mais cette poche est desséchée: il m'a paru que si elle était dans son état naturel, elle aurait au moins un pouce et demi de diamètre; il y a dans le milieu un orifice très-sensible, dont j'ai tiré de la substance du musc, très-odorante et de couleur rousse.... M. Gmelin, ayant observé la situation de cette poche sur deux mâles, rapporte, dans le quatrième volume des *mémoires de l'académie impériale de Pétersbourg*, qu'elle était placée au-devant et un peu à droite du prépuce....

Le porte-musc diffère de tout autre animal par la poche qu'il a sous le ventre, et qui renferme le musc; cependant, quoique ce caractère soit unique par sa

situation.... il ne contribue nullement à déterminer la place du porte-musc parmi les quadrupèdes , parce qu'il y a des substances odoriférantes qui viennent d'animaux très-différens du porte-musc.

7. *Le koba.* J'ai donné de même le nom de *kob* à un animal un peu moins grand , et que les voyageurs ont appelé *petite vache brune*. Le *koba* est grand comme un cerf, et par conséquent approche de la grandeur du bubale , tandis que le *kob* n'est pas tout-à-fait si grand qu'un daim. M. Pallas dit que , de toutes les antilopes , celle-ci lui paraît être la plus voisine du genre des cerfs , le pelage étant semblable.

8. *Le nanguer et le nagor.* On trouve ces animaux sur les rochers qui font la pointe des terres du cap de Bonne-Espérance , et sur les plateaux de ces montagnes pierreuses parmi les broussailles. Ils courent avec une très-grande vitesse , et font des sauts de huit à neuf pieds de hauteur ; comme leur chair est très-bonne à manger , on les chasse sans cesse , et l'on en a beaucoup détruit.

Cet animal est de la grandeur d'une chèvre commune , d'environ deux pieds six pouces de hauteur. Son poil est d'un rouge brun sur le dos et les côtés du corps , et d'un blanc sale sous le ventre ; il y a au dessus des yeux , sous le cou et sur les fesses , une tache de cette dernière couleur blanc sale : le poil des oreilles est fauve ; elles sont arrondies à leurs extrémités. On voit sous chaque œil un larmier avec un petit orifice. Les cornes n'ont que cinq ou six pouces de longueur ; elles sont noires , ridées à la base , lisses à la pointe , extrêmement effilées et courbées en avant. La queue est courte , à peu près comme celle des chèvres ordinaires.

9. *Le ritbok*. C'est un mot composé qui signifie *chevreuil des roseaux*. Ce n'est pas un chevreuil : ainsi c'est mal-à-propos qu'on lui en donne le nom. J'ai cru devoir lui laisser celui de *ricrbok* ou *ritbok*, qui signifie *bouc des roseaux* : quoiqu'il soit aussi composé, il ne paraîtra point tel aux Français.

Cet animal n'est pas un bouc, il n'en a pas la barbe ; il n'a pas non plus toutes les marques auxquelles on peut reconnaître les gazelles : cependant il appartient à leur classe plus qu'à toute autre. M. Gordon, qui m'en a envoyé les dessins et la peau, me mande que, quoique la race de ces animaux soit assez nombreuse, ils marchent cependant en petites troupes, et quelquefois même le mâle est seul avec sa femelle ; ils se tiennent près des fontaines, parmi les roseaux, d'où ils ont tiré leur nom, et aussi dans les bois ; il y en a d'une couleur différente, mais qui paraissent cependant être de la même espèce, qui se tiennent le plus souvent sur les montagnes.

10. *Le chevrotain* appelé à Java *petite gazelle*. Ce chevrotain venu de Java sous le nom de *petite gazelle*, nous paraît être de la même espèce, à très-peu près, que celle du chevrotain *memina* de Ceylan : les seules différences que nous puissions y remarquer sont, qu'il n'a point, comme le *memina*, de bandes ou de livrée sur le corps ; le poil est seulement ondé ou jaspé de noir, sur un fond couleur de muse foncé, avec trois bandes blanches distinctement marquées sur la poitrine ; le bout du nez est noir, et la tête est moins arrondie et plus fine que celle du *memina*, et les sabots des pieds sont plus alongés. Ces différences, assez légères, pourraient n'être qu'individuelles, et ne doivent pas nous empêcher de regarder ce chevrotain de Java com-

me une simple variété dans l'espèce du memina de Ceylan.

11. *Le bosbok*. Voici encore une très-jolie gazelle, dont M. Allamaud vient de publier la description.

« Les Hollandais du cap de Bonne-Espérance donnent le nom de *bosbok* à une très-jolie gazelle. Ce mot, que j'ai conservé, signifie *le bouc des bois*, et c'est effectivement dans les forêts qu'on trouve cette gazelle. Ses cornes ont quelque rapport avec celles du ritbok; elles sont dirigées et courbées en avant, mais si légèrement, qu'on a peine à s'en apercevoir: cependant, s'il n'y avait que cette différence dans la courbure des cornes, je n'hésiterais pas à regarder le bosbok comme une variété dans l'espèce du ritbok; mais ils diffèrent si fort à d'autres égards, qu'on ne peut guère douter qu'ils n'appartiennent à deux familles distinctes.

Le bosbok est plus petit que le ritbok: la longueur de son corps est de trois pieds six pouces, c'est-à-dire, d'environ un pied plus courte que celle du ritbok. Il en diffère encore plus par les couleurs: le dessus de son corps est d'un brun fort obscur, mais qui tire un peu sur le roux à la tête et sous le cou; son ventre est blanc, de même que l'intérieur de ses cuisses et de ses jambes; il a aussi une tache blanche au bas du cou: les fesses ne sont pas blanches, comme dans la plupart des autres gazelles; mais la croupe est parsemée de petites taches rondes d'un blanc qui se fait d'abord remarquer, et qui lui sont particulières: ses cornes sont noires et torses en langues spirales, qui s'étendent au delà de la moitié de leur hauteur: on voit sur son front une tache noire. Il n'a point de larmiers; ses oreilles sont longues et pointues; sa queue a près de six pouces, et elle est garnie de longs poils blancs; il a quatre mamelles, et à leur côté les deux poches ou tubes qui se trouvent dans le ritbok.

Les femelles diffèrent des mâles en ce qu'elles sont un peu plus rousses. M. Gordon, en m'envoyant le dessin de cet animal, y a joint la peau d'une femelle, où j'ai trouvé les mêmes taches blanches qui sont sur la croupe du mâle.

Les boshoks ne se trouvent guère qu'à soixante lieues du Cap; ils se tiennent, comme je l'ai déjà dit, dans les bois, où ils se font souvent entendre par une sorte d'aboïement assez semblable à celui du chien.

V.

QUADRUPÈDES qui ont rapport au sanglier et au cochon.

1. *Le sanglier d'Afrique ou du Cap Verd.* « Le
 » sanglier africain, dit M. Allamand, ressemble à celui
 » d'Europe par le corps; mais il en diffère par la tête,
 » qui est d'une grosseur monstrueuse. Ce qui frappe
 » d'abord les yeux, ce sont deux énormes défenses qui
 » sortent de chaque côté de la mâchoire supérieure, et
 » qui sont dirigées presque perpendiculairement en haut.
 » Elles ont près de sept pouces de longueur, et se ter-
 » minent en une pointe émoussée. Deux semblables
 » dents, mais plus petites, et sur-tout plus minces dans
 » leur côté intérieur, sortent de la mâchoire inférieure,
 » et s'appliquent exactement au côté extérieur des dé-
 » fenses supérieures, quand la gueule est fermée; ce
 » sont là de puissantes armes dont il peut se servir uti-
 » lement dans le pays qu'il habite, où il est vraisem-
 » blablement exposé souvent aux attaques des bêtes
 » carnassières.

» Sa tête est fort large, et plate par devant; elle se
 » termine en un ample boutoir, d'un diamètre presque

» égal à la largeur de la tête , et d'une dureté qui ap-
 » proche de celle de la corne : il s'en sert , comme nos
 » cochons , pour creuser la terre. Ses yeux sont petits
 » et placés sur le devant de la tête , de façon qu'il ne
 » peut guère voir de côté , mais seulement devant soi ;
 » ils sont moins distans l'un de l'autre et des oreilles
 » que dans le sanglier européen : au dessous est un en-
 » foncement de la peau , qui forme une espèce de sac
 » très-ridé. Ses oreilles sont fort garnies de poil en de-
 » dans. Un peu plus bas , presque à côté des yeux , la
 » peau s'élève et forme deux excroissances qui , vues
 » d'une certaine distance , ressemblent tout-à-fait à
 » deux oreilles ; elles en ont la figure et la grandeur ;
 » et sans être fort mobiles , elles forment presque un
 » même plan avec le devant de la tête : au dessous ,
 » entre ces excroissances et les défenses , il y a une
 » grosse verrue à chaque côté de la tête. On comprend
 » aisément qu'une telle configuration doit donner à cet
 » animal une physionomie très-singulière. Quand on le
 » regarde de front , on croit voir quatre oreilles sur une
 » tête , qui ne ressemble à celle d'aucun autre animal
 » connu , et qui inspire de la crainte par la grandeur
 » de ses défenses. MM. Pallas et Vosmaër , qui nous
 » en ont donné une bonne description , disent que celui
 » qu'ils ont vu , était fort doux et très-apprivoisé quand
 » il arriva en Hollande ; comme il avait été plusieurs
 » mois sur un vaisseau , et qu'il avait été pris assez
 » jeune , il était presque devenu domestique : cepen-
 » dant , si on le poursuivait , et s'il ne connaissait pas
 » les gens , il se retirait lentement en arrière , en pré-
 » sentant le front d'un air menaçant , et ceux là même
 » qu'il voyait tous les jours , devaient s'en défier. L'hom-
 » me à qui la garde en était confiée , en a fait une triste
 » expérience : cet animal se mit un jour de mauvaise hu-

» meur contre lui , et , d'un coup de ses défenses , il lui
 » fit une large blessure à la enisse , dont il mourut le len-
 » demain. Pour prévenir de pareils accidens dans la suite,
 » on fut obligé de l'ôter de la ménagerie , et de le tenir
 » dans un endroit renfermé , où personne ne pouvait en
 » approcher. Il est mort au bout d'une année , et sa
 » dépouille se voit dans le cabinet d'histoire naturelle
 » du prince d'Orange. Celui qui l'a remplacé , et qui
 » est actuellement dans la même ménagerie , est en-
 » core fort jeune ; ses défenses n'ont guère plus de deux
 » pouces de longueur. Quand on le laisse sortir du lieu
 » où on le renferme , il témoigne sa joie par des bonds
 » et des sauts , et en courant avec beaucoup plus d'agi-
 » lité que nos cochons ; il tient alors sa queue élevée
 » et fort droite. C'est pour cela , sans doute , que les
 » habitans du Cap lui ont donné le nom de *hartlooper* ,
 » ou de *courreur*.

2. *Le cochon de Guinée.* Quoique cet animal diffère
 du cochon ordinaire par quelques caractères assez mar-
 qués , je présume néanmoins qu'il est de la même es-
 pèce , et que ces différences ne sont que des variétés
 produites par l'influence du climat ; nous en avons
 l'exemple dans le cochon de Siam , qui diffère aussi du
 cochon d'Europe , et qui cependant est certainement de
 la même espèce , puisqu'ils se mêlent et produisent en-
 semble. Le cochon de Guinée est à peu près de la même
 figure que notre cochon , et de la même grosseur que
 le cochon de Siam , c'est-à-dire , plus petit que notre
 sanglier ou que notre cochon ; il est originaire de Gui-
 née , et a été transporté au Brésil , où il s'est multiplié
 comme dans son pays natal ; il y est domestique et tout-
 à-fait privé ; il a le poil court , roux et brillant ; il n'a
 point de soies , pas même sur le dos ; le cou seulement
 et la croupe près de l'origine de la queue sont couverts

de poils un peu plus longs que ceux du reste du corps : il n'a pas la tête si grosse que le cochon d'Europe , et il en diffère encore par la forme des oreilles, qu'il a très-longues , très-pointues et couchées en arrière le long du cou ; sa queue est aussi beaucoup plus longue , elle touche presque à terre , et elle est sans poil jusqu'à son extrémité. Au reste , cette race de cochon , qui selon Maregrave est originaire de Guinée , se trouve aussi en Asie , et particulièrement dans l'île de Java , d'où il paraît qu'elle a été transportée au cap de Bonne-Espérance par les Hollandais.

5. *Le cochon de terre.* Nous avons adopté le nom de *cochon de terre*, que Kolbe donne à ce mangeur de fourmis , de préférence à celui de *fourmilier*, qui doit être réservé aux mangeurs de fourmis d'Amérique , puisqu'en effet cet animal d'Afrique en diffère essentiellement par l'espèce , et même par le genre. Le nom de *cochon de terre* est relatif à ses habitudes naturelles et même à sa forme , et c'est celui sous lequel il est communément connu dans les terres du Cap.

Il est à peu près aussi gros et aussi grand que le tamarin noir. Les poils qui couvrent sa tête , le dessus de son corps et sa queue , sont très-courts , et tellement couchés et appliqués sur sa peau , qu'ils semblent y être collés ; leur couleur est d'un gris sale , un peu approchant de celui du lapin , mais plus obscur : sur les flanes et sous le ventre , ils sont plus longs et d'une couleur roussâtre ; ceux qui couvrent les jambes sont aussi beaucoup plus longs , ils sont tout-à-fait noirs et droits.

Sa tête est presque un cône tronqué , un peu comprimé vers son extrémité ; elle est terminée par un plan ou plutôt par un boutoir , tel que celui d'un cochon , dans lequel sont les trous des narines , et qui avance de près d'un pouce au delà de la mâchoire

inférieure ; celle-ci est très-petite. Sa langue est longue, fort mince et plate , mais plus large que dans les autres mangeurs de fourmis , qui l'ont presque cylindrique ; il n'a absolument aucune dent. Ses yeux sont beaucoup plus près des oreilles que du museau ; ils sont assez grands , et , d'un angle à l'autre , ils ont un pouce de longueur. Ses oreilles , assez semblables à celles des cochons , s'élèvent à la hauteur de six pouces , et se terminent en pointe ; elles sont formées par une membrane presque aussi mince que du parchemin , et couvertes de poils à peine remarquables , tant ils sont courts. J'ignore si dans l'animal vivant elles sont pendantes comme dans les tamanduas : M. Pallas dit qu'elles le sont ; mais il en juge d'après celles du fœtus , où leur longueur doit leur faire prendre cette position , sans qu'on en doive conclure qu'elles l'aient dans l'animal lorsqu'il est hors du ventre de sa mère. Sa queue surpasse le tiers de la longueur de tout le corps ; elle est fort grosse à son origine , et va en diminuant jusqu'à son extrémité. Ses pieds de devant ont quatre doigts , ceux de derrière en ont cinq , tous armés de forts ongles , dont les plus longs sont aux pieds postérieurs , car ils égalent en longueur les doigts mêmes ; ils ne sont pas pointus , mais arrondis à leur extrémité , un peu recourbés et propres à creuser la terre. Il ne paraît pas qu'il puisse s'en servir pour saisir fortement , ou pour se défendre , comme les autres mangeurs de fourmis ; cependant il doit avoir beaucoup de force dans ses jambes , qui sont très-grosses proportionnellement à son corps.

4. *Le Babiroussa* ¹. Tous les naturalistes l'ont re-

¹ *Babiroussa* ou *babiroesa* , nom de cet animal aux Indes orientales , et que nous avons adopté.

gardé comme une espèce de cochon , et cependant il n'en a ni la tête , ni la taille , ni les soies , ni la queue : il a les jambes plus hautes et le museau moins long ; il est couvert d'un poil court et doux comme de la laine , et sa queue est terminée par une touffe de cette laine ; il a aussi le corps moins lourd et moins épais que le cochon ; son poil est gris , mêlé de roux et d'un peu de noir ; ses oreilles sont courtes et pointues : mais le caractère le plus remarquable et qui distingue le babiroussa de tous les autres animaux , ce sont quatre énormes défenses ou dents canines , dont les deux moins longues sortent , comme celles des sangliers , de la mâchoire inférieure ; et les deux autres , qui sont beaucoup plus grandes , partent de la mâchoire supérieure en perçant les joues , ou plutôt les lèvres du dessus , et s'étendent en courbe jusqu'au dessous des yeux ; et ces défenses sont d'un très-bel ivoire , plus net , plus fin , mais moins dur que celui de l'éléphant.

La position et la direction de ces deux défenses supérieures qui percent le museau du babiroussa , et qui d'abord se dirigent droit en haut , et ensuite se recourbent en cercle , ont fait penser à quelques physiciens , même habiles , tels que Grew , que ces défenses ne devaient point être regardées comme des dents , mais comme des cornes : ils fondaient leur sentiment sur ce que tous les alvéoles des dents de la mâchoire supérieure ont , dans tous les animaux , l'ouverture tournée en bas ; que dans le babiroussa , comme dans les autres , la mâchoire supérieure a tous ses alvéoles tournés en bas , tant pour les mâchoelières que pour les incisives , tandis que les seuls alvéoles de ces deux grandes défenses sont au contraire tournés en haut ; et ils concluaient de là que le caractère essentiel de toutes les dents de la mâchoire supérieure étant de se diriger en bas , on ne pou-

vait pas mettre ces défenses , qui se dirigent en haut , au nombre des dents , et qu'il fallait les regarder comme des cornes : mais ces physiciens se sont trompés. La position ou la direction ne sont que des circonstances de la chose , et n'en font pas l'essence : ces défenses , quoique situées d'une manière opposée à celle des autres dents , n'en sont pas moins des dents ; ce n'est qu'une singularité dans la direction , qui ne peut changer la nature de la chose , ni d'une vraie dent canine en faire une fausse corne d'ivoire.

Ces énormes et quadruples défenses donnent à ces animaux un air formidable ; cependant ils sont peut-être moins dangereux que nos sangliers : ils vont de même en troupe , et ont une odeur forte qui les décèle et fait que les chiens les chassent avec succès : ils grognent terriblement , se défendent et blessent des défenses de dessous ; car celles du dessus leur nuisent plutôt qu'elles ne servent. Quoique grossiers et féroces comme les sangliers , ils s'appriivoisent aisément ; et leur chair , qui est très-bonne à manger , se corrompt en assez peu de tems. Comme ils ont aussi le poil fin et la peau mince , ils ne résistent pas à la dent des chiens , qui les chassent de préférence aux sangliers et en viennent facilement à bout. Ils s'accrochent à des branches avec les défenses d'en haut , pour reposer leur tête ou pour dormir debout : cette habitude leur est commune avec l'éléphant , qui , pour dormir sans se coucher , soutient sa tête en mettant le bout de ses défenses dans des trous qu'il creuse à cet effet dans le mur de sa loge.

Le babiroussa diffère encore du sanglier par ses appétits naturels : il se nourrit d'herbes et de feuilles d'arbres , et ne cherche point à entrer dans les jardins pour manger des légumes ; au lieu que , dans le même pays , le sanglier vit de fruits sauvages , de racines , et dévaste

souvent les jardins. D'ailleurs ces animaux , qui vont également en troupe , ne se mêlent jamais ; les sangliers vont d'un côté , et les babiroussas de l'autre. Ceux-ci marchent plus légèrement ; ils ont l'odorat très-fin , et se dressent souvent contre des arbres pour éventer de loin les chiens et les chasseurs : lorsqu'ils sont poursuivis long-tems et sans relâche , ils courent se jeter à la mer , où nageant avec autant de facilité que des canards , et se plongeant de même , ils échappent très-souvent aux chasseurs ; car ils nagent très-long-tems , et vont quelquefois à d'assez grandes distances et d'une île à une autre.

Au reste , le babiroussa se trouve non-seulement à l'île de Bouro ou Boero , près d'Amboine , mais encore dans plusieurs autres endroits de l'Asie méridionale et de l'Afrique , comme au Célèbes , à Estrila , au Sénégal , à Madagasear : car il paraît que les sangliers de cette île , dont parle Flaceourt , et dont il dit *que les mâles principalement ont deux cornes à côté du nez* , sont des babiroussas. Nous n'avons pas été à portée de nous assurer que la femelle manque en effet de ces deux défenses si remarquables dans le mâle ; la plupart des auteurs qui ont parlé de ces animaux semblent s'accorder sur ce fait , que nous ne pouvons ni confirmer ni détruire.

5. *Le Cabiai*¹. Ce n'est point un cochon , comme l'ont prétendu les naturalistes et les voyageurs ; il ne lui ressemble même que par des petits rapports , et en diffère par de grands caractères : il ne devient jamais aussi grand ;

¹ Mot dérivé de *cabionara* , nom de cet animal à la Guiane , et que nous avons adopté.

Le plus gros cabiai est à peine égal à un cochon de dix-huit mois ; il a la tête plus courte , la gueule beaucoup moins fendue , les dents et les pieds tout différens , des membranes entre les doigts , point de queue ni de défenses ; les yeux plus grands , les oreilles plus courtes ; et il en diffère encore autant par le naturel et les mœurs que par la conformation. Il habite souvent dans l'eau , où il nage comme une loutre , y cherche de même sa proie , et vient manger au bord le poisson qu'il prend et qu'il saisit avec la gueule et les ongles ; il mange aussi des grains , des fruits et des cannes de sucre. Comme ses pieds sont longs et plats , il se tient souvent assis sur ceux de derrière. Son cri est plutôt un braiement comme celui de l'âne , qu'un grognement comme celui du cochon. Il ne marche ordinairement que la nuit , et presque toujours de compagnie , sans s'éloigner du bord des eaux : car , comme il court mal à cause de ses longs pieds et de ses jambes courtes , il ne pourrait trouver son salut dans la fuite ; et , pour échapper à ceux qui le chassent , il se jette à l'eau , y plonge et va sortir au loin , ou bien il y demeure si long-tems , qu'on perd l'espérance de le revoir. Sa chair est grasse et tendre ; mais elle a plutôt , comme celle de la loutre , le goût d'un mauvais poisson que celui d'une bonne viande : cependant on a remarqué que la hure n'en était pas mauvaise ; et cela s'accorde avec ce que l'on sait du castor , dont les parties antérieures ont le goût de la chair , tandis que les parties postérieures ont le goût du poisson. Le cabiai est d'un naturel tranquille et doux ; il ne fait ni mal ni querelle aux autres animaux : on l'apprivoise sans peine ; il vient à la voix , et suit assez volontiers ceux qu'il connaît et qui l'ont bien traité. On ne le nourrissait à Paris qu'avec l'orge , de la salade et des fruits ; il s'est bien porté tant qu'il a

fait chaud. Il paratt , par le grand nombre de ses mamelles , que la femelle produit des petits en quantité. Nous ignorons le tems de la gestation , celui de l'accroissement , et par conséquent la durée de la vie de cet animal. Nos habitans de Cayenne pourront nous en instruire ; car il se trouve assez communément à la Guiane aussi bien qu'au Bresil , aux Amazones , et dans toutes les terres basses de l'Amérique méridionale.

VI.

QUADRUPÈDES qui ont rapport du lièvre, au lapin, à l'écureuil et à la marmotte.

1. *Le tolai.* Cet animal , qui est fort commun dans les terres voisines du lac de Baikal en Tartarie , est un peu plus grand qu'un lapin , auquel il ressemble par la forme du corps , par le poil , par les allures , par la qualité , la saveur , la couleur de la chair , et aussi par l'habitude de creuser de même la terre pour se faire une retraite ; il n'en diffère que par la queue qui est considérablement plus longue que celle du lapin ; il est aussi conformé de même à l'intérieur. Il me parait donc assez vraisemblable que n'en différant que par la seule longueur de la queue , il ne fait pas une espèce réellement différente , mais une simple variété de celle du lapin. Rubruquis , en parlant des animaux de Tartarie , dit : « Il y a des connils à longue queue , qui ont au bout d'icelle des poils noirs et blancs. Point de cerfs , peu de lièvres , force gazelles. » Ce passage semble indiquer que notre lapin à courte queue ne se trouve point en Tartarie , ou plutôt qu'il a subi dans ce cli-

mat quelques variétés et notamment celle d'une queue plus allongée.

2. *L'animal anonyme.* Cet animal, dont nous ignorons le nom, et que nous appelons *l'anonyme* en attendant qu'on nous dise son nom, a quelques rapports avec le lièvre, et d'autres avec l'écureuil. Voici ce que M. Bruce m'en a laissé par écrit.

» Il existe dans la Libye, au midi du lac qu'on appelle autrefois *Palus Tritonides*, un très-singulier animal, de neuf à dix pouces de long, avec les oreilles presque aussi longues que la moitié du corps, et larges à proportion; ce qui ne se trouve dans aucun animal quadrupède, à l'exception de la chauve-souris *oreillar*. Il a le muscau presque comme le renard, et cependant il paraît tenir de plus près à l'écureuil. Il vit sur les palmiers et en mange le fruit. Il a les ongles courts, qu'il peut encore retenir. C'est un très-joli animal; sa couleur est d'un blanc mêlé d'un peu de gris et de fauve clair; l'intérieur des oreilles n'est nud que dans le milieu; elles sont couvertes d'un petit poil brun mêlé de fauve, et garnies en dedans de grands poils blancs; le bout du nez noir; la queue fauve, et noire à son extrémité; elle est assez longue, mais d'une forme différente de celle des écureuils; et tout le poil, tant du corps que de la queue, est très-doux au toucher. »

3. *Le palmiste, le barbaresque et le suisse.* Le palmiste est de la grosseur d'un rat ou d'un petit écureuil; les uns l'appellent *rat palmiste*, et les autres *l'écureuil des palmiers*; et comme il n'est ni écureuil ni rat, nous l'appellerons simplement *palmiste*. Il a la tête à peu près de la même forme que celle du campagnol, et cou-

verte de même de poils hérissés. Sa longue queue n'est pas traînante comme celle des rats; il la porte droite et relevée verticalement, sans cependant la renverser sur son corps comme fait l'écurcuil: elle est couverte d'un poil plus long que celui du corps, mais bien plus court que le poil de la queue de l'écurcuil. Il a sur le milieu du dos, tout le long de l'épine, depuis le cou jusqu'à la queue, une bande blanchâtre, accompagnée de chaque côté d'une bande brune, et ensuite d'une autre bande blanchâtre. Ce caractère si marqué, par lequel il paraît qu'on pourrait distinguer le palmiste de tous les autres animaux, se trouve à peu près le même dans l'écurcuil de Barbarie et dans l'écurcuil suisse, qu'on a aussi appelé *écurcuil de terre*. Ces trois animaux se ressemblent à tant d'égards, que M. Ray a pensé qu'ils ne faisaient tous trois qu'une seule et même espèce: mais si l'on fait attention que les deux premiers, c'est-à-dire, le palmiste et l'écurcuil de Barbarie, que nous appelons *barbaresque*, ne se trouvent que dans les climats chauds de l'ancien continent, qu'au contraire le suisse, ou l'écurcuil suisse, décrit par Lister, Catesby et Edwards, ne se trouve dans les régions froides et tempérées du nouveau monde, on jugera que ce sont des espèces différentes: et en effet, en les examinant de plus près, on voit que les bandes brunes et blanches du suisse sont disposées dans un autre ordre que celles du palmiste; la bande blanche, qui s'étend dans le palmiste le long de l'épine du dos, est noire ou brune dans le suisse; les bandes blanches sont à côté de la noire, comme les noires sont à côté de la blanche dans le palmiste; et d'ailleurs il n'y a que trois bandes blanches sur le palmiste, au lieu

1 On nous a assuré qu'on le trouve très-communément au Sénégal dans le pays des nègres Jalofes.

qu'il y en a quatre sur le suisse. Celui-ci renverse sa queue sur son corps , le palmiste ne la renverse pas ; il n'habite que sur les arbres , le suisse se tient à terre ; et c'est cette différence qui l'a fait appeler *écureuil de terre* ; enfin il est plus petit que le palmiste , ainsi l'on ne peut douter que ce ne soient deux animaux différens.

A l'égard du barbaresque , comme il est du même continent , du même climat , de la même grosseur et à peu près de la même figure que le palmiste , on pourrait croire qu'ils seraient tous deux de la même espèce , et qu'ils seraient seulement variété dans cette espèce. Cependant , en comparant la description et la figure du barbaresque ou *écureuil de Barbarie* données par Caius et copiées par Aldrovande et Jonston , avec la description et la figure que nous donnons ici du palmiste , et en comparant ensuite la figure et la description de ce même écureuil de Barbarie données par Edwards , on y trouvera des différences très-remarquables , et qui indiquent assez que ce sont des animaux différens : nous les avons tous deux au cabinet du roi , aussi bien que le suisse. Le barbaresque a la tête et le chanfrein plus arqués , les oreilles plus grandes , la queue garnie de poils plus touffus et plus longs que le palmiste ; il est plus écureuil que rat , et le palmiste est plus rat qu'écureuil par la forme du corps et de la tête. Le barbaresque a quatre bandes blanches , au lieu que le palmiste n'en a que trois ; la bande blanche du milieu se trouve dans le palmiste sur l'épine du dos , tandis que dans le barbaresque il se trouve sur la même partie une bande noire mêlée de roux , etc. Au reste , ces animaux ont à peu près les mêmes habitudes et le même naturel que l'écureuil commun ; comme lui , le palmiste et le barbaresque vivent de

fruits , et se servent de leurs pieds de devant pour les saisir et les porter à leur gueule ; ils ont la même voix , le même cri , le même instinct , la même agilité ; ils sont très-vifs et très-doux ; ils s'apprivoisent fort aisément et au point de s'attacher à leur demeure , de n'en sortir que pour se promener , d'y revenir ensuite d'eux-mêmes sans être appelés ni contraints : ils sont tous deux d'une jolie figure ; leur robe rayée de blanc , est plus belle que celle de l'écureuil ; leur taille est plus petite , leurs corps est plus léger , et leurs mouvemens sont aussi prestes. Le palmiste et le barbaresque se tiennent , comme l'écureuil , au dessus des arbres ; mais le suisse se tient à terre et s'y pratique , comme le mulot , une retraite impénétrable à l'eau : il est aussi moins docile et moins doux que les deux autres ; il mord sans ménagement , à moins qu'il ne soit entièrement apprivoisé. Il ressemble donc plus aux rats ou aux mulots qu'aux écureuils , par le naturel et par les mœurs.

On nous a aussi assuré qu'on le trouve très-communément au Sénégal dans les pays des nègres jalofes , et dans les terres voisines du cap Verd. Il fréquente les lieux découverts et voisins des habitations , et il se tient encore plus souvent dans les buissons à terre , que sur les palmiers. Ce sont de petits animaux très-vifs ; on les voit pendant le jour traverser les chemins pour aller d'un buisson à l'autre , et ils demeurent à terre aussi souvent au moins que sur les arbres.

4. *Le petit-gris.* On trouve dans les parties septentrionales de l'un et de l'autre continent l'animal que nous donnons ici sous le nom de *petit-gris* ; il ressemble beaucoup à l'écureuil , et n'en diffère à l'extérieur que par les caractères suivans : il est plus grand que l'écu-

reuil ; il n'a pas le poil roux , mais d'un gris plus ou moins foncé ; les oreilles sont dénuées de ces longs poils qui surmontent l'extrémité de celles de l'écureuil. Ces différences qui sont constantes , paraissent suffisantes pour constituer une espèce particulière , à laquelle nous avons donné le nom de *petit-gris* , parce que l'on connaît sous ce même nom la fourrure de cet animal. Plusieurs auteurs prétendent que les petits-gris d'Europe sont différens de ceux d'Amérique ; que ces petits-gris d'Europe sont des écureuils de l'espèce commune , dont la saison change seulement la couleur dans le climat de notre nord. Sans vouloir nier absolument ce dernier fait , qui cependant ne nous paraît pas assez constaté , nous regardons le petit-gris d'Europe et celui d'Amérique comme le même animal , et comme une espèce distincte et séparée de celle de l'écureuil commun ; car on trouve dans l'Amérique septentrionale et dans le nord de l'Europe nos écureuils : ils y sont de la même grosseur et de la même couleur , c'est-à-dire , d'un rouge ou roux plus ou moins vif , selon la température du pays ; et en même-tems on y voit d'autres écureuils qui sont plus grands , et dont le poil est gris ou noirâtre dans toutes les saisons. D'ailleurs la fourrure de ces petits-gris est beaucoup plus fine et plus douce que celle de nos écureuils : ainsi nous croyons pouvoir assurer que ce sont des animaux dont les différences étant constantes , les espèces , quoique voisines , ne se sont pas mêlées , et doivent par conséquent avoir chacune leur nom.

On a peu de faits sur l'histoire des petits-gris ; Fernandès dit que l'écureuil gris ou noirâtre d'Amérique se tient ordinairement sur les arbres , et particulièrement sur les pins ; qu'il se nourrit de fruits et de graines ; qu'il en fait provision pour l'hiver ; qu'il les dépose

dans le creux d'un arbre , où il se retire lui-même pour passer la mauvaise saison ; qu'il y fait aussi ses petits , etc. Ces habitudes du petit-gris sont encore différentes de celles de l'écureuil , lequel se construit un nid au dessus des arbres , comme font les oiseaux. Cependant nous ne prétendons pas assurer positivement que cet écureuil noirâtre de Fernandès soit le même que l'écureuil gris de Virginie , et que tous deux soient aussi les mêmes que le petit-gris du nord de l'Europe : nous le disons seulement comme une chose qui nous paraît être très-vraisemblable , parce que ces trois animaux sont à peu près de la même grandeur , de la même couleur et du même climat froid ; qu'ils sont précisément de la même forme , et qu'on emploie également leurs peaux dans les fourrures qu'on appelle *petit-gris*.

5. *Le petit-gris de Sibérie.* Le poil de ce joli petit animal a neuf lignes de longueur : il est d'un gris argenté à la superficie , et d'un gris foncé à la racine ; ce qui donne à cette fourrure un coup-d'œil gris-de-perle jaspé : cette couleur s'étend sur le dessus du corps , la tête , les flancs , les jambes et le commencement de la queue. Tout le dessus du corps , à commencer de la mâchoire inférieure , est d'un beau blanc ; le dessus du museau est gris : mais le front , le sommet de la tête et les côtés des joues jusqu'aux oreilles , sont mêlés d'une légère teinte de roux , qui devient plus sensible au dessus des yeux et de la mâchoire inférieure. Le dedans des oreilles est garni d'un poil plus gris que celui du corps ; le tour et le dessus des oreilles portent de grands poils roux , qui forment une espèce de bouquet d'un pouce quatre ou cinq lignes de longueur. La face externe de la moitié des jambes de devant est d'un fauve mêlé de gris cendré ; la face interne est d'un blanc mêlé d'un

peu de fauve ; les jambes de derrière , depuis le jarret et les quatre pieds , sont d'un brun mélangé de roux ; les pieds de devant ont quatre doigts , et ceux de derrière en ont cinq. Les poils de la queue ont vingt et une lignes de longueur ; ceux qui la terminent à l'extrémité , ont jusqu'à deux pouces : cette queue blanche , avec de si longs poils , paraît très-différente de celle de l'autre petit-gris.

6 *Le rat de Madagascar.* Ce petit animal nous paraît approcher de l'espèce de l'écureuil ou de celle du palmiste plus que celle du rat ; on nous a assuré qu'on le trouvait sur les palmiers. Nous n'avons pu obtenir de plus amples indications sur cet animal ; on doit seulement observer que , comme il n'a point d'ongles saillans aux pieds de derrière ni à ceux de devant , il paraît faire une espèce particulière très-différente de celle des rats , et s'approcher de l'écureuil et du palmiste. Il semble qu'on peut rapporter à cet animal le rat de la côte sud-ouest de Madagascar , dont parlent les voyageurs hollandais : car ils disent que ces rats se tiennent sur les palmiers , en mangent les fruits ; qu'ils ont le corps long , le museau aigu , les pieds courts , et une longue queue tachetée.

Il a les mouvemens très-vifs , mais un petit cri plus faible que celui de l'écureuil , et à peu près semblable ; il mange aussi , comme les écureuils , avec ses pattes de devant , relevant sa queue , se dressant et grim pant aussi de même en écartant les jambes. Il mord assez serré , et ne s'apprivoise pas. On le nourrit d'amandes et de fruits. Celui que nous avons vu ne sortait guère de sa caisse que la nuit , et il a très-bien passé les hivers dans une chambre où le froid était tempéré par un peu de feu.

7. *Du grand écureuil de la côte de Malabar.* Si l'on compare donc cet écureuil à ceux de notre pays, c'est un géant.

La face supérieure de la tête est d'un brun marron, et forme une grande tache qui s'étend depuis le front jusqu'au milieu du nez : les autres parties de la tête sont couvertes d'un beau jaune orangé, et sur l'extrémité du nez cette couleur n'est que jaunâtre, mêlée d'un peu de blanc.

La couleur orangée règne aussi autour des yeux et sur les joues.

Les oreilles sont couvertes d'un poil très-touffu et peu long qui fait la houpe : ces poils, qui ont huit lignes de longueur, se présentent comme une brosse dont on aurait coupé les extrémités. La couleur de ces poils est d'un marron foncé, ainsi que la bande qui prend de l'oreille sur la joue en arrière, et tout ce qui couvre l'occiput.

La queue a quinze pouces six lignes de longueur, et elle est couverte de longs poils très-noirs, qui ont deux pouces trois lignes.

Cet écureuil ressemble à notre écureuil par toutes les formes du corps, de la tête et des membres ; la seule différence remarquable est dans la queue et dans le poil qui couvre les oreilles.

8. *L'écureuil de Madagascar.* On connaît à Madagascar un gros écureuil qui ressemble, par la forme de la tête et du corps et par d'autres caractères extérieurs, à nos écureuils d'Europe, mais qui en diffère par la grandeur de la taille, par la couleur du poil, et par la longueur de sa queue. Il a dix-sept pouces de longueur en le mesurant en ligne superficielle, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, et treize pou-

ces deux lignes en le mesurant en ligne droite , tandis que l'écureuil de nos bois n'a que huit pouces neuf lignes. De même la tête , mesurée du bout du museau à l'occiput , a trois pouces quatre lignes , au lieu que celle de notre écureuil n'a que deux pouces. Ainsi cet écureuil d'Afrique est d'une espèce différente de celle des écurcuils d'Europe et d'Amérique. D'ailleurs son poil est d'un noir foncé : cette couleur commence sur le nez , s'étend sous les yeux jusqu'aux oreilles , couvre le dessus de la tête ou du cou , tout le dessus du corps , ainsi que les faces externes des jambes de devant , des cuisses , des jambes de derrière et des quatre pieds. Les joues , le dessous du cou , la poitrine et les faces internes des jambes de devant sont d'un blanc jaunâtre ; le ventre et la face interne des cuisses sont d'un brun mêlé d'un peu de jaune ; les poils du corps ont onze lignes de longueur. La queue , qui est toute noire , est remarquable en ce qu'elle est menue et plus longue que le corps ; ce qui ne se trouve dans aucune autre espèce d'écureuil. Le tronçon seul a seize pouces neuf lignes , sans compter la longueur du poil , qui l'allonge encore de deux pouces ; il forme sur les côtés de la queue un panache , qui la fait paraître plate dans son milieu.

9. *De la marmotte du Canada.* Cette espèce de marmotte me paraît différer des autres marmottes , en ce qu'elle n'a que quatre doigts aux pieds de devant , tandis que la marmotte des Alpes et le bobak ou marmotte de Pologne en ont cinq , comme aux pieds de derrière. Il y a aussi quelque différence dans la forme de la tête , qui est beaucoup moins couverte de poil. La queue est plus longue et moins fournie dans le monax que dans notre marmotte , en sorte qu'on doit regarder cet animal du Canada comme une espèce voisine , plutôt que

comme une simple variété de la marmotte des Alpes. Je présume qu'on peut rapporter à cette espèce l'animal dont parle le baron de la Houtan, et qu'il nomme *siffleur*. Il dit qu'il se trouve dans les pays septentrionaux du Canada; qu'il approche du lièvre pour la grosseur, mais qu'il est plus court de corps; que la peau en est fort estimée, et qu'on ne recherche cet animal que pour cela, parce que la chair n'en est pas bonne à manger. Il ajoute que les Canadiens appellent ces animaux *siffleurs*, parce qu'ils sifflent en effet à l'entrée de leurs tanières lorsque le tems est beau. Il dit avoir entendu lui-même ce sifflet à diverses reprises. On sait que nos marmottes des Alpes sifflent de même et d'un ton très-aigu.

10. *Marmotte de Kamtschatka*. Les voyageurs russes ont trouvé dans les terres du Kamtschatka un animal qu'ils ont appelé *marmotte*, mais dont ils ne donnent qu'une très-légère indication: ils disent seulement que sa peau ressemble de loin, par ses bigarrures, au plumage varié d'un bel oiseau; que cet animal se sert, comme l'écureuil, de ses pattes de devant pour manger, et qu'il se nourrit de racines, de baies et de noix de cèdre. Je dois observer que cette expression, *noix de cèdre*, présente une fausse idée; car le vrai cèdre porte des cônes, et les autres arbres qu'on a désignés par le même nom de *cèdres*, portent des baies.

VII.

QUADRUPÈDES qui ont rapport au putois, à la fouine et au furet.

1. *Le putois rayé de l'Inde*. Cet animal, que M. Sonnerat a apporté de l'Inde, et que dans son voyage il a

nommé *chat sauvage de l'Inde*, ne nous paraît pas être du genre des chats, mais plutôt de celui du putois. Il n'a du chat ni la forme de la tête, ni celle du corps, ni les oreilles, ni les pieds, qui sont courts dans les chats et longs dans cet animal, sur-tout ceux de derrière; ses doigts sont courbés comme ceux des écureuils; les ongles crochus comme ceux des chats, et c'est probablement ce dernier caractère qui a induit M. Sonnerat à regarder cet animal comme un chat: cependant son corps est allongé comme celui des putois, auxquels il ressemble encore par la forme des oreilles, qui sont très-différentes de celles des chats.

Cet animal, qui habite la côte de Coromandel, a quinze pouces de longueur du bout du museau à l'anus; sa grosseur approche de celle de nos putois.

2. *La fouine de la Guiane.* Cette fouine de la Guiane a vingt pouces de longueur du bout du museau jusqu'à la naissance de la queue; elle est plus grande par conséquent que notre fouine, qui n'a que seize pouces et demi ou dix-sept pouces: mais la queue est bien plus courte à proportion du corps. Le museau semble un peu plus allongé que celui de nos fouines; il est tout noir, et ce noir s'étend au dessus des yeux, passe sous les oreilles le long du cou, et se perd dans le poil brun des épaules. Il y a une grande tache blanche au dessus des yeux qui s'étend sur tout le front, enveloppe les oreilles, et forme le long du cou une bande blanche et étroite qui se perd au delà du cou vers les épaules. Les oreilles sont tout-à-fait semblables à celles de nos fouines; le dessus de la tête paraît gris et mêlé de poils blancs; le cou est brun, mêlé de gris tendré, et le corps est couvert de poils mêlés comme celui du lapin que l'on appelle *riche*, c'est-à-dire, de poil blanc et de

poil noirâtre. Ces poils sont gris et cendrés à leur origine , ensuite bruns , noirs et blancs à leur extrémité. Le dessous de la mâchoire est d'un noir brun qui s'étend sous le cou , et diminue de couleur sous le ventre , où il est d'un brun clair ou châtain. Les jambes et les pieds sont couverts d'un poil luisant d'un noir roussâtre , et les doigts des pieds ressemblent peut-être plus à ceux des écureuils et des rats qu'à ceux de la fouine : le plus grand oncle des pieds de devant a quatre lignes de long , et le plus grand oncle des pieds de derrière n'en a que deux. La queue est beaucoup plus fournie de poil à sa naissance qu'à son extrémité : ce poil est châtain ou brun clair , mêlé de poils blancs.

3. *La petite fouine de Madagascar.* Elle a , comme toutes les fouines , les jambes courtes et le corps allongé ; sa tête est longue et menue ; les oreilles sont larges et courtes ; la queue est couverte de longs poils.

Cette petite fouine diffère de nos fouines par la couleur ; qui est plus rougeâtre , et par la queue , qui est touffue , longue , couverte de grands poils , large à son origine , et qui se termine en une pointe très-déliée.

4. *Le vansire.* Le vansire est un animal de Madagascar et de l'intérieur de l'Afrique , qui ressemble beaucoup au furet , à l'exception du nombre et de la forme des dents , et de la longueur de la queue , qui est beaucoup plus grande dans le vansire que dans notre furet.

5. *La fossane.* Quelques voyageurs ont appelé la fossane *genette de Madagascar* , parce qu'elle ressemble à la genette par les couleurs du poil et par quelques autres rapports : cependant elle est constamment plus petite :

et ce qui nous fait penser que ce n'est point une genette, c'est qu'elle n'a pas la poche odoriférante qui, dans cet animal, est un attribut essentiel. Comme nous étions incertains de ce fait, n'ayant pu nous proeurer l'animal pour le disséquer, nous avons consulté par lettres M. Poivre, qui nous en a envoyé la peau bourrée, et il a eu la bonté de nous répondre dans les termes suivans :

Lyon, 19 juillet 1761. « La fossane que j'ai apportée » de Madagascar, est un animal qui a les mœurs de » notre fouine. Les habitans de l'île m'ont assuré que la » fossane mâle étant en chaleur, ses parties avaient une » forte odeur de musc. Lorsque j'ai fait empailler celle » qui est au jardin du roi, je l'examinai attentivement, » je n'y découvris aucune poche, et je ne lui trouvai » aucune odeur de parfum. J'ai élevé un animal sem- » blable à la Cochinchine, et un autre aux îles Philip- » pines; l'un et l'autre étaient des mâles; ils étaient » devenus un peu familiers, je les avais eus très-petits, » et je ne les ai guère gardés que deux ou trois mois : » je n'y ai jamais trouvé de poche entre les parties que » vous m'indiquez; je me suis seulement aperçu que » leurs excréments avaient l'odeur de ceux de notre » fouine. Ils mangeaient de la viande et des fruits; mais » ils préféraient ces derniers, et montraient sur-tout » un goût plus décidé pour les bananes, sur lesquelles » ils se jetaient avec voracité. Cet animal est très-sauva- » ge, fort difficile à apprivoiser; et quoiqu'élevé bien » jeune, il conserve toujours un air et un caractère de » férocité; ce qui m'a paru extraordinaire dans un ani- » mal qui vit volontiers de fruits. L'œil de la fossane ne » présente qu'un globe noir fort grand, comparé à la » grosseur de sa tête; ce qui donne à cet animal un » air méchant. »

Il nous paraît que l'animal appelé *berbé* en Guinée est le même que la fossane, et que par conséquent cette espèce se trouve en Afrique comme en Asie. « Le *berbé*, » disent les voyageurs, a le museau plus pointu et le » corps plus petit que le chat; il est marqueté comme » la civette ». Nous ne connaissons pas l'animal auquel ces indications, qui sont assez précises, conviennent mieux qu'à la fossane.

6. *Le grison*. C'est encore M. Allamand qui en a donné le premier la description sous le nom de *grison*, dans le quinzième volume de l'édition de Hollande de mon ouvrage; et je ne puis mieux faire que de rapporter ici cette description en entier.

« J'ai reçu, dit-il, de Surinam, le petit animal qui est représenté dans cette planche; et dans la liste de ce que contenait la caisse où il était renfermé, il était nommé *belette grise*, d'où j'ai tiré le nom de *grison*, parce que j'ignore celui qu'on lui donne dans le pays où il se trouve, et qu'il indique assez bien sa couleur. Toute la partie supérieure de son corps est couverte de poils d'un brun foncé et dont la pointe est blanche, ce qui forme un gris où le brun domine; mais le dessus de la tête et du cou est d'un gris plus clair, parce que là les poils sont fort courts, et que ce qu'ils ont de blanc égale en longueur la partie brune. Le museau, tout le dessous du corps et les jambes sont d'un noir qui contraste singulièrement avec cette couleur grise, dont il est séparé de la tête par une raie blanche qui prend son origine à une épaule et passe par dessous les oreilles, au dessus des yeux et du nez, et s'étend jusqu'à l'autre épaule.

La tête de cet animal est fort grosse à proportion de son corps; ses oreilles, qui forment presque un demi-

cerèle, sont plus larges que hautes; ses yeux sont grands; sa gueule est armée de dents mâchelières et de dents canines fortes et pointues. Il y a six dents incisives dans chaque mâchoire : mais il n'y a que celles des extrémités des deux rangées qui soient visibles; les quatre intermédiaires sortent à peine de leurs alvéoles. Les pieds, tant ceux de devant que de derrière, sont partagés en cinq doigts, armés de forts ongles jaunâtres. La queue, qui est assez longue, se termine en pointe.

La belette est celui de tous les animaux de notre continent auquel celui-ci a le plus de rapport : ainsi je ne suis pas surpris qu'il m'ait été envoyé de Surinam sous le nom de *belette grise*. Cependant ce n'est pas une belette, quoiqu'il lui ressemble par le nombre et la forme de ses dents; il n'a pas le corps aussi allongé, et ses pieds sont beaucoup plus hauts. Je ne connais aucun auteur ni voyageur qui en ait parlé; et l'individu qui m'a été envoyé est le seul que j'aie vu. Je l'ai montré à diverses personnes qui avaient séjourné long-tems à Surinam; mais il leur était inconnu : ainsi il doit être rare dans les lieux où il est originaire, ou il faut qu'il habite dans des endroits peu fréquentés. Celui qui me l'a envoyé, ne m'a marqué aucune particularité propre à éclaircir son histoire naturelle; c'est pourquoi je n'ai pu faire autre chose que de décrire sa figure. »

VIII.

QUADRUPÈDES qui ont rapport aux rats et aux souris.

1. *Le leming*. Cet animal, dont le corps est épais et les jambes fort courtes, ne laisse pas de courir assez

vite. Il habite ordinairement les montagnes de Norwège et de Laponie : mais il en descend quelquefois en si grand nombre dans de certaines années et dans de certaines saisons , qu'on regarde l'arrivée des leming comme un fléau terrible , et dont il est impossible de se délivrer ; ils font un dégât affreux dans les campagnes , dévastent les jardins , ruinent les moissons , et ne laissent rien que ce qui est serré dans les maisons , où heureusement ils n'entrent pas. Ils aboient à peu près comme de petits chiens ; lorsqu'on les frappe avec un bâton , il se jettent dessus et le tiennent si fort avec les dents , qu'ils se laissent enlever et transporter à quelques distances sans vouloir le quitter ; ils se creusent des trous sous terre , et vont , comme les taupes , manger les racines ; ils s'assemblent dans de certains tems , et meurent , pour ainsi dire , tous ensemble ; ils sont très-courageux , et se défendent contre les autres animaux. On ne sait pas trop d'où ils viennent ; le peuple croit qu'ils tombent avec la pluie. Le mâle est ordinairement plus grand que la femelle , et a aussi les taches noires plus grandes. Ils meurent infailliblement au renouvellement des herbes. Ils vont aussi en grandes troupes sur l'eau dans le beau tems ; mais s'il vient un coup de vent , ils sont tous submergés. Le nombre de ces animaux est si prodigieux , que quand ils meurent , l'air en est infecté , et cela occasionne beaucoup de maladies ; ils semblent même qu'ils infectent les plantes qu'ils ont rongées , car le pâturage fait alors mourir le bétail. La chair des leming n'est pas bonne à manger ; et leur peau , quoique d'un beau poil , ne peut pas servir à faire des fourrures , parce qu'elle a trop peu de consistance.

2. *Le zisel.* Quelques auteurs , et entr'autres M. Lin-

næus , ont douté si le *zisel* ou *ziesel* (*citillus*) était un animal différent du hamster (*ericetus*) : il est vrai qu'ils se ressemblent à plusieurs égards , et qu'ils sont à peu près du même pays ; mais ils diffèrent néanmoins par un assez grand nombre de caractères , pour que nous soyons convaincus qu'ils sont d'espèces réellement différentes. Le *zisel* est plus petit que le hamster ; il a le corps long et menu comme la belette , au lieu que le hamster a le corps assez gros et ramassé comme le rat. Il n'a point d'oreilles extérieures , mais seulement des trous auditifs cachés sous le poil : le hamster , à la vérité , a les oreilles courtes ; mais elles sont très-apparentes et fort larges. Le *zisel* est d'un gris plus ou moins cendré et d'une couleur uniforme : le hamster est marqué de chaque côté , sur l'avant du corps , de trois grandes taches blanches. Ces différences , jointes à ce que ces deux animaux , quoiqu'habitans des mêmes terres , ne se mêlent pas , et que les espèces subsistent séparés , suffisent pour qu'on ne puisse douter que ce soient en effet , deux espèces différentes , et quoiqu'ils se ressemblent , en ce qu'ils ont tous deux la queue courte , les jambes basses , les dents semblables à celles des rats , et les mêmes habitudes naturelles , comme celles de creuser des retraites , d'y faire des magasins , de dévaster les blés , etc. D'ailleurs ce qui n'aurait dû laisser aucun doute à des naturalistes un peu instruits , quand même ils n'auraient pas vu ces deux animaux , c'est qu'Agricola , auteur exact et judicieux , dans son petit traité sur les animaux souterrains donne la description de l'un et de l'autre , et les distingue si clairement , qu'il n'est pas possible de les confondre.

3. *Le zemni*. Il y a en Pologne et en Russie un autre animal appelé *ziemni* ou *zemni* , qui est du même

genre que le *zisel*, mais qui est plus grand, plus fort et plus méchant; il est un peu plus petit qu'un chat domestique: il a la tête assez grosse, le corps menu, les oreilles courtes et arrondies; quatre grandes dents incisives qui lui sortent de la gueule, dont les deux de la mâchoire inférieure sont trois fois plus longues que les deux de la mâchoire supérieure; les pieds très-courts et couverts de poil, divisés en cinq doigts et armés d'ongles courbes; le poil mollet, court et de couleur de gris-de-souris; la queue médiocrement grande; les yeux aussi petits et aussi cachés que ceux de la taupe. Rzaczynski a appelé cet animal *petit chien de terre* (*canicula subterranea*): cet auteur me paraît être le seul qui ait parlé du zemni, qui néanmoins est fort commun dans quelques provinces du Nord. Son naturel et ses habitudes sont à peu près les mêmes que celle du hamster et du zizel; il mord dangereusement, mange avidement, et dévaste les moissons et les jardins; il se fait un terrier; il vit de grains, de fruits et de légumes, dont il fait des magasins dans sa retraite, où il passe tout le tems de l'hiver,

4. *Le pouc*. Le même auteur (Rzaczynski) fait mention d'un autre animal que les Russes appellent *pouch*: il est plus grand que le rat domestique; il a le museau oblong; il creuse la terre, se fait un terrier et dévaste aussi les jardins. Il y en avait en si grand nombre auprès de Suraz en Volhinie, que les habitans furent obligés d'abandonner la culture de leurs jardins. Ce pouc pourrait bien être le même que Seba nomme *rat de Norwège*, et dont il donne la description et la figure.

5. *Le pérourasca*. Il y a encore en Russie et en Pologne, sur-tout en Volhinie, un animal appelé par les

Russes *perewiazka* , et par les Polonais *przewiaska* , nom qu'on peut rendre par la dénomination de *belette à ceinture* (*mustela præcineta*) , comme le dit Rzaczynski : cet animal est plus petit que le putois ; il est couvert d'un poil blanchâtre , rayé transversalement de plusieurs lignes d'un jaune roux , qui semblent lui faire autant de ceintures ; il demeure dans les bois et se creuse un terrier. Sa peau est recherchée et fait une jolie fourrure.

6. *Le souslik*. On trouve à Casan et dans les provinces qu'arrose le Wolga , et jusque dans l'Autriche , un petit animal appelé *souslik* en langue russe , dont on fait d'assez jolies fourrures. Il ressemble beaucoup au campagnol par la figure , il a comme lui la queue courte : mais ce qui le distingue du campagnol et de tous les autres rats , c'est que sa robe , qui est d'un gris fauve , est semée partout de petites taches d'un blanc vif et lustré ; ces petites taches n'ont guère qu'une ligne de diamètre , et sont à deux ou trois lignes de distance les unes des autres ; elles sont plus apparentes et mieux terminées sur les lombes de l'animal que sur les épaules et la tête.

7. *Le rat d'eau blanc*. On trouve en Canada le rat d'eau d'Europe , mais avec des couleurs différentes : il n'est brun que sur le dos , le reste du corps est blanc et fauve en quelques endroits ; la tête et le museau même sont blancs , aussi bien que l'extrémité de la queue. Le poil paraît plus doux et plus lustré que celui de notre rat d'eau ; mais au reste tout est semblable , et l'on ne peut pas douter que ces deux animaux ne soient de la même espèce : le poil blanc vient du froid du climat , et l'on peut présumer qu'en recherchant les animaux dans le nord de l'Europe , on y trouvera , comme en Canada , ce rat d'eau blanc.

8. *Le rat perchal.* Ce rat , dont M. Sonnerat nous a apporté la peau sous la dénomination de *rat perchal*, est plus gros que nos rats ordinaires.

Ses jambes sont courtes , et le pied de derrière est très-grand en comparaison de celui de devant , puisqu'il a , du talon au bout des ongles , deux pouces , et que celui de devant n'a que dix lignes du poignet à l'extrémité des ongles. La queue , qui est semblable en tout à celle de nos rats , est moins longue en proportion , quoiqu'elle n'ait que huit pouces trois lignes de longueur.

Ce rat est très-commun dans l'Inde , et l'espèce en est nombreuse. Il habite dans les maisons de Pondichéry , comme le rat ordinaire dans les nôtres , et les habitans de cétte ville le trouvent bon à manger.

9. *La musaraigne musquée de l'Inde.* Cette musaraigne , apportée de Pondichéry par M. Sonnerat , est beaucoup plus grande que le musaraigne de notre pays , qui n'a que deux pouces onze lignes , au lieu que celle-ci a cinq pouces deux lignes , le corps étendu.

Elle a la tête longue et pointue ; le nez est effilé , et la mâchoire supérieure avance sur l'inférieure ; les narines sont petites , et le bout du nez est séparé comme par deux petits tubercules ; les yeux sont si petits , qu'on a peine à les apercevoir.

Cette musaraigne , qui , à beaucoup d'égards , ressemble à la musaraigne d'Europe , a une odeur de musc si forte , qu'elle se fait sentir dans tous les endroits où elle passe. Elle habite dans les champs ; mais elle vient aussi dans les maisons.

10. *Le desman , ou rat musqué de Moscovie.* Il nous offrirait peut-être des singularités remarquables : mais

il ne paraît qu'aucun naturaliste ait été à portée de l'examiner vivant ni de le disséquer ; nous ne pouvons parler nous-mêmes de sa forme extérieure , celui qui est au cabinet du roi ayant été envoyé de Laponie dans un état de desséchement qui n'a pas permis d'en faire la dissection : je n'ajouterai donc à ce que j'en ai déjà dit , que le seul regret de n'en pas savoir davantage.

IX.

QUADRUPÈDES qui ont rapport aux taupes.

1. *La taupe dorée.* Il paraît qu'il y a en Sibérie une sorte de taupe qu'on appelle *taupe dorée* , et dont l'espèce pourrait être différente de celle de la taupe ordinaire , parce que cette taupe de Sibérie n'a point de queue et qu'elle a le museau court , le poil mêlé de roux et de verd , et qu'elle n'a que trois doigts aux pieds de devant et quatre aux pieds de derrière , au lieu que la taupe ordinaire a cinq doigts à tous les pieds. Nous ignorons le nom de cet animal.

2. *Taupe de Pensilvanie.* « Il y a , dit M. Kalm , » en Pensilvanie , une espèce de taupe qui se nourrit » principalement de racines. Cet animal se creuse dans » les champs de petites allées souterraines , qui se pro- » longent en formant des détours et des sinuosités..... » Il a dans les pattes plus de force et de roideur que » beaucoup d'autres animaux , à proportion de leur » grandeur..... Pour creuser la terre , il se sert de ses » pieds comme des avirons ». M. Kalm en mit un dans son mouchoir ; il s'aperçut qu'en moins d'une minute il y avait fait quantité de petits trous , qui avaient l'air d'avoir été percés avec un poinçon..... Il était très-

méchant ; et dès que l'on mettait ou qu'il trouvait quelque chose sur son passage , il y faisait tout de suite , en mordant , de grands trous. « Je lui présen-
 » tai , dit M. Kalm , mon écritoire , qui était d'acier :
 » il commença d'abord à la mordre ; mais il fut bientôt
 » rebuté par la dureté du métal , et ne voulut mordre
 » après aucune des choses qu'on lui présentait. Cet ani-
 » mal n'élève pas la terre en dôme , comme les taupes
 » d'Europe ; il se fait seulement de petites allées sous
 » terre. »

X.

QUADRUPÈDE qui a rapport au hérisson.

Le tanrec , et le tendrac. Les *tanrecs* ou *tendrac*s sont de petits animaux des Indes orientales , qui ressemblent un peu à notre hérisson , mais qui cependant en diffèrent assez pour constituer des espèces différentes : ce qui le prouve , indépendamment de l'inspection et de la comparaison , c'est qu'ils ne se mettent point en boule comme le hérisson , et que dans les mêmes endroits où se trouvent les tanrecs , comme à Madagascar , on y trouve aussi des hérissons de la même espèce que les nôtres , qui ne portent pas le nom de *tanrec* , mais qui s'appellent *sora*.

Il paraît qu'il y a des tanrecs de deux espèces , ou peut-être de deux races différentes : le premier , qui est à peu près grand comme notre hérisson , a le museau à proportion plus long que le second ; il a aussi les oreilles plus apparentes et beaucoup moins de piquans que le second , auquel nous avons donné le nom de *tendrac* pour le distinguer du premier. Ce *tendrac* n'est que de la grandeur d'un gros rat ; il a le museau et les oreilles

plus courtes que le tanrec. Celui-ci est couvert de piquans plus petits , mais aussi nombreux que ceux du hérisson : le tendrac , au contraire , n'en a que sur la tête , le cou et le garrot ; le reste de son corps est couvert d'un poil rude , assez semblable aux soies du cochon.

Ces petits animaux , qui ont les jambes très-courtes , ne peuvent marcher que fort lentement ; ils grognent comme les pourceaux , ils se vautrent comme eux dans la fange , ils aiment l'eau et y séjournent plus long-tems que sur terre : on les prend dans les petits canaux d'eau salée et dans les lagunes de la mer. Ils sont très-ardens en amour et multiplient beaucoup. Ils se creusent des terriers , s'y retirent et s'engourdissent pendant plusieurs mois : dans cet état de torpeur , leur poil tombe , et il renaît après leur réveil. Ils sont ordinairement fort gras ; et quoique leur chair soit fade , longue et mollasse , les Indiens la trouvent de leur goût , et en sont même fort friands.

XI.

QUADRUPÈDES qui ont rapport aux chauve-souris :

1. *La chauve-souris.* M. Pallas nous a donné des descriptions des deux chauve-souris qu'il regarde comme nouvelles , l'une qu'il dit être des Indes et qu'il appelle *céphalotte* , est en effet différente de toutes les chauve-souris que nous avons décrites dans notre ouvrage : voici l'extrait de ce qu'en dit M. Pallas.

« Cette espèce de chauve-souris , jusqu'à présent inconnue des naturalistes , se trouve aux îles Moluques , d'où on a envoyé deux individus femelles à M. Schlosser à Amsterdam ». La femelle ne produit qu'un petit ; on peut le conjecturer , parce que M. Pallas , dans la

dissection qu'il a faite d'une de ces femelles, n'a trouvé qu'un fœtus.

Il appelle chauve-souris *céphalotte*, parce qu'elle a la tête plus grosse à proportion du corps que les autres chauve-souris ; le cou y est aussi plus distinct, parce qu'il est moins couvert de poil.

« Cette chauve-souris, continue M. Pallas, diffère
 » de toutes les autres par les dents, qui ont quelque
 » ressemblance avec les dents des souris ou même des
 » hérissons, paraissent plutôt faites pour entamer les
 » fruits que pour déchirer une proie : les dents ca-
 » nines, dans la mâchoire supérieure, sont séparées
 » par deux petites dents ; et dans la mâchoire infé-
 » rieure, ces petites dents manquent, et les deux ca-
 » nines de cette mâchoire sont comme les incisives
 » dans les souris. »

2. *La chauve-souris musaraigne.* La chauve-souris musaraigne est la seconde espèce de chauve-souris, donnée par M. Pallas, sous la dénomination de *vesper-tilio soricinus*, ou chauve-souris musaraigne, est du genre de celles qui n'ont point de queue, et qui portent une feuille sur le nez ; mais c'est la plus petite espèce de ce genre : elle est assez commune dans les régions les plus chaudes de l'Amérique, comme aux îles Caribbes et à Surinam. Cette chauve-souris a le museau plus long et plus menu que les autres, et c'est ce qui fait qu'elle a aussi un plus grand nombre de dents. La langue est très-singulière, tant par sa longueur que par sa structure. Le mâle et la femelle ne diffèrent presque en rien que par les parties sexuelles.

3. *La grande sérotine de la Guiane.* C'est à celle que nous avons appelée *sérotine* de notre climat, que

cette grosse chauve-souris de la Guiane ressemble le plus ; mais elle en diffère beaucoup par la grandeur , la sérotine n'ayant que deux pouces sept lignes , au lieu que cette chauve-souris de la Guiane a cinq pouces huit lignes de longueur : elle a cependant le museau plus long , et la tête d'une forme plus allongée et moins couverte de poil au sommet que celle de la sérotine ; les oreilles paraissent aussi être plus grandes , ayant treize lignes de longueur , sur neuf lignes d'ouverture à la base ; en sorte qu'indépendamment de la très-grande différence de grandeur et de l'éloignement des climats , cette chauve-souris de la Guiane ne peut pas être regardée comme une variété dans l'espèce de la sérotine : cependant , comme elle ressemble beaucoup plus à la sérotine qu'à aucune autre chauve souris , nous l'avons désignée par le nom de *grande sérotine de la Guiane* , afin que les voyageurs puissent la distinguer aisément du vampire et des autres chauve-souris de ces climats éloignés.

4. *La grande chauve-souris fer-de-lance de la Guiane.*

Cette chauve-souris mâle envoyée de Cayenne par M. de la Borde , est très-commune à la Guiane ; elle est assez grande , ayant quatre pouces du bout du museau à l'anus ; ses ailes ont d'envergure seize pouces quatre lignes. Un poil assez serré couvre tout le corps , la tête et les côtes ; la membrane des ailes est noirâtre et garnie d'un petit poil ras. Elle diffère des chauve-souris communes , en ce qu'elle n'a point de queue. Les oreilles sont droites , un peu courbées en dehors , arrondies à leurs extrémités , et sans oreillon. Au dessus de la lèvre supérieure , est la membrane saillante en forme d'un fer de lance , dont le bord est concave à la partie inférieure , et qui diffère par-là de celle du fer-de-lance ,

dont les larges rebords ressemblent à un fer à cheval ; cette membrane est brunâtre comme les oreilles.

Le poil de cette chauve-souris est très-doux , couleur de muse foncé sur tout le corps , excepté sur la poitrine et sur le ventre , où cette couleur est un peu grisâtre ; les plus longs poils sont sur le dos , où ils ont trois lignes de longueur.

Il n'y a point de dents incisives à la mâchoire supérieure , mais il y a deux canines en haut comme en bas.

XII.

NOTICES de quelques autres quadrupèdes.

1. *Le blaireau des rochers.* Nous avons donné à cet animal le nom de *marmotte du Cap* , d'après Kolbe et M. Vosmaër , parce qu'en effet il a quelque ressemblance avec la marmotte. Cependant il n'est point du genre des marmottes , et n'en a pas les habitudes ; mais M. Allamand nous a informés qu'on appelait *klipdas* ce même animal , auquel on donnait aussi le nom de *blaireau des rochers*.

M. le comte de Mellin , que nous avons déjà eu occasion de citer avec éloge , m'a envoyé la gravure faite d'après le dessin qu'il a fait lui-même de cet animal vivant , et il a eu la bonté d'y ajouter plusieurs observations intéressantes sur ses habitudes naturelles. Voici l'extrait de la lettre qu'il m'a écrite à ce sujet.

« M. le comte a donné l'histoire d'un petit animal auquel il donne le nom de *marmotte du cap de Bonne-Espérance*. Permettez-moi , M. le comte , de vous dire que cet animal n'a dans ses mœurs aucune ressemblance avec la marmotte. J'en ai reçu une femelle du cap de Bonne-Es-

pérance qui vit encore , et que j'ai donnée à ma sœur, la comtesse Borke, qui l'a présentement depuis quatre ans. Je l'ai peinte d'après nature, et j'ai l'honneur de vous envoyer une gravure faite d'après cette peinture, et qui représente ce petit animal très au naturel. Celle qui est dans votre ouvrage, copiée de celle qui se trouve dans le *Spicilegia zoologica* de M. Pallas, est absolument manquée. Le genre de vie de ces petits animaux n'est pas aussi triste que le prétend M. Vosmaër ; tout au contraire, il est d'un naturel gai et dispos : cela dépend de la manière dont on le tient. Pendant les premières semaines que je l'avais, je le tins toujours attaché avec une ficelle à sa petite loge, et il passa la plus grande partie des jours et des nuits à dormir blotti dans sa loge : et que pouvait-il faire de mieux pour supporter l'ennui de l'esclavage ? Mais depuis qu'on lui permet de courir en liberté par les chambres, il se montre tout autre ; il est non-seulement très-apprivoisé, mais même susceptible d'attachement. Il se plaît à être sur les genoux de sa maîtresse ; il la distingue des autres au point que, quand il est enfermé dans une chambre et qu'il l'entend venir, il reconnaît sa marche, il s'approche de la porte, se met aux écoutes ; et si elle s'en retourne ; sans entrer chez lui, il s'en retourne tristement et à pas lents. Quand on l'appelle, il répond par un petit cri point désagréable, et vient promptement chez la personne qui le demande. Il saute très-légèrement et avec beaucoup de précision. Il est frileux, et cherche de préférence à se coucher tout au haut du poêle, sur lequel il saute en deux sauts. Il ne grimpe pas ; mais il saute aussi légèrement que les chats sans jamais rien renverser. Il aime à être tout à côté du feu ; et comme le poêle de la chambre est ce que nous nommons un *windofen* qu'on chauffe par une

espèce de cheminée pratiquée dans le poêle , et qu'on ferme d'une porte de fer , il est déjà arrivé qu'il s'est glissé dans le poêle pendant que le bois y brûlait ; et comme on avait fermé la porte sur lui , ne sachant pas qu'il y était , il souffrit une chaleur bien violente pendant quelques minutes , jusqu'à ce qu'il mit le nez à la petite porte de fer qui est pratiqué dans la grande porte , et qu'on avait laissée ouverte pour y faire entrer l'air , sur quoi on le fit sortir promptement. Quoiqu'il se fût brûlé le poil des deux côtés , cet accident ne l'a pas rendu plus prévoyant , et il recherche encore toujours à être bien près du feu. Ce petit animal est extrêmement propre , au point qu'on l'a accoutumé à se servir d'un pot pour y faire ses ordures et y lâcher son eau. On remarqua que , pour se vider , il lui fallait un lieu commode et une attitude particulière ; car alors il se dresse sur les pattes de derrière , en les appuyant contre un mur ou quelque chose de stable qui ne recule pas sous lui , et il pose les pieds de devant sur un bâton ou quelque chose d'élevé , en léchant sa bouche avec sa langue pendant tout le tems que l'opération dure. On dirait qu'il se décharge avec peine ; et pour profiter de l'inclination qu'il a pour la propreté , on lui a préparé un lieu commode , une espèce de chaise percée dont il se sert toujours.

Il se nourrit d'herbes , de fruits , de patates , qu'il aime beaucoup crues et cuites , et même il mange du bœuf fumé ; mais il ne mange que de cette viande , et jamais de la crue ni d'autres viandes. Apparemment que , pendant son transport par mer , on lui a fait connaître cette nourriture , qui doit cependant être souvent variée ; car il se lasse bientôt , et perd l'appétit lorsqu'on lui donne la même pendant plusieurs jours : alors il passe une journée entière sans manger ; mais le len-

demain il répare le tems perdu. Il mange la mousse et l'écoree du chêne , et sait se glisser adroitement jusqu'au fond de la caisse à bois pour l'enlever des bûches qui en sont encore couvertes. Il ne boit pas ordinairement , et ce n'est que lorsqu'il a mangé du bœuf salé qu'on l'a vu boire fréquemment. Il se frotte dans le sable comme les oiseaux pulvérateurs , pour se défaire de la vermine qui l'incommode , et ce n'est pas en se vautrant comme les chiens , les renards , mais d'une manière toute étrangère à tout autre quadrupède , et exactement comme le faisan ou la perdrix. Il est toujours très-dispos pendant tout le cours de l'année , et il me paraît être trop éveillé pour imaginer qu'il puisse passer une partie de l'hiver dans un état de torpeur comme la marmotte ou le loir. Je ne vois pas non plus qu'il puisse se creuser un terrier comme les marmottes ou les blaireaux , n'ayant ni des ongles crochus aux doigts , ni ceux-ci assez forts pour un travail aussi rude ; il ne peut que se glisser dans les crevasses des rochers pour y établir sa demeure et pour échapper aux oiseaux de proie , qu'il craint beaucoup : au moins chaque corneille que le nôtre voit voler lorsqu'il est assis sur la fenêtre , place favorite pour lui , l'alarme ; il se précipite d'abord et court se cacher dans sa loge , d'où il ne sort que long-tems après , lorsqu'il imagine le danger passé. Il ne mord pas violemment ; et quoiqu'il en fasse des tentatives lorsqu'on l'irrite , il ne peut guère se défendre à coups de dents , pas même contre le petit épagneul de sa maîtresse , qui , jaloux des faveurs qu'on lui prodigue , prend quelquefois querelle avec lui. Il ne trouve probablement , en état de liberté , son salut que dans la fuite et dans la célérité de ses sauts , talens très-utiles pour ce petit animal , qui , selon le rapport des voyageurs , habite les rochers du sud de l'Afrique. Quoi-

qu'il engraisse beaucoup lorsqu'on le tient enfermé ou à l'attache , il ne prend guère plus d'embonpoint qu'un autre animal bien nourri, dès qu'on lui donne pleine liberté de courir et de se donner de l'exercice. »

2. *Le phalanger.* Aucun naturaliste , aucun voyageur , n'ayant nommé ni indiqué cet animal , nous avons fait son nom , et nous l'avons tiré d'un caractère qui ne se trouve dans aucun autre animal ; nous l'appelons *phalanger* , parce qu'il a les phalanges singulièrement conformées , et que de quatre doigts qui correspondent aux cinq ongles dont ses pieds de derrière sont armés , le premier est soudé avec son voisin , en sorte que ce double doigt fait la fourche , et ne se sépare qu'à la dernière phalange pour arriver aux deux ongles. Le pouce est séparé des autres doigts , et n'a point d'ongle à son extrémité. Ce dernier caractère , quoique remarquable , n'est point unique ; le sarigue et la marmose ont le pouce de même : mais aucun n'a , comme celui-ci , les phalanges soudées.

Il paraît que ces animaux varient entr'eux pour les couleurs du poil , comme on le peut voir par les figures du mâle et de la femelle. Ils sont de la taille d'un petit lapin ou d'un très-gros rat , et sont remarquables par l'excessive longueur de leur queue , l'allongement de leur museau , et la forme de leurs dents , qui seule suffirait pour faire distinguer le phalanger de la marmose , du sarigue , des rats , et de toutes les autres espèces d'animaux auxquelles on voudrait le rapporter.

Le phalanger se trouve dans les Indes méridionales et même dans les terres australes , comme à la nouvelle Hollande ; on n'en a jamais vu dans les terres de l'Amérique.

Le daman-israël. Il est fort commun aux environs du

mont Liban , et encore plus dans l'Arabie pétrée ; il se trouve aussi dans les montagnes de l'Arabie heureuse , et dans toutes les parties hautes de l'Abissinie. Il est de la forme et de la grandeur d'un lapin ; les jambes de devant un peu plus courtes que celles de derrière , mais non pas plus que le lapin. Un caractère très-distinct, c'est qu'il n'a point du tout de queue , et qu'il a trois doigts à chaque patte , à peu près comme ceux des singes , sans aucun ongle , et environnés d'une chair molle d'une forme ronde. Par ce caractère et par le manque de queue , il paraît approcher du loris. Les oreilles sont petites et courtes , couvertes de poil en dedans comme en dehors , par où il diffère encore du lapin ; tout le dessous du corps est blanc , et le dedans à peu près de la couleur de nos lapins sauvages ; il lui sort sur le dos et sur tout le dessus du corps et des cuisses , de longs poils isolés , d'un noir fort luisant. Ces animaux vivent toujours dans les cavernes des rochers , et non pas dans la terre , puisqu'ils n'ont point d'ongles. Voici ce qu'en dit M. Allamand dans ses additions à mon ouvrage.

« MM. Pallas et Vosmaër croient que cet animal se
 » creuse des trous en terre , comme notre marmotte
 » ou notre blaireau , et cela , disent-ils , parce que ses
 » pieds sont propres à cette opération : mais à en juger
 » par ces mêmes pieds , on serait porté à croire qu'il
 » ne s'en sert jamais pour un pareil usage ; car ils ne
 » paraissent point propres à creuser : ils sont couverts
 » en dessous d'une peau fort douce , et les doigts sont
 » armés d'ongles courts et plats , qui ne s'étendent
 » point au delà de la peau ; cela n'indique guère un
 » animal qui gratte la terre pour s'y former une retraite.
 » M. Pallas dit , à la vérité , que les ongles sont très-
 » courts , ou plutôt qu'il n'en a point , pour qu'en creu-
 » sant ils ne s'usent pas contre les rochers , au milieu

» desquels ces animaux habitent. Cette raison est ingénieusement trouvée ; mais ne serait-on pas autorisé aussi à dire , et peut-être avec plus de fondement , que la nature ne leur a donné des ongles si courts que parce qu'ils n'ont pas besoin de s'en servir pour creuser ? Au moins est-il sûr que celui qui est à Amsterdam ne les emploie pas à cela ; jamais on ne le voit gratter ou creuser la terre.....

« M. Vosmaër dit que ces animaux sont lents dans leurs mouvemens. Cela est vrai , sans doute , de celui qu'il a vu ; mais M. Pallas nous apprend qu'il était mort pour avoir trop mangé. Ainsi ne pourrait-on pas supposer que la graisse dont il était surchargé le rendait lourd et pesant ? Au moins ceux que M. Klockner a observés ne sont point tels : au contraire , ils sont très-prestes dans leurs mouvemens ; ils sautent avec beaucoup d'agilité de haut en bas , et tombent toujours sur leurs quatre pattes. Ils aiment à être sur des endroits élevés. Leurs jambes de derrière sont plus longues que celles de devant ; ce qui fait que leur démarche ressemble plus à celle du cochon d'Inde que de tout autre animal : mais ils ont celle du cochon quand ils courent. Ils ne dorment point pendant le jour ; quand la nuit arrive , ils se retirent dans leur nid , où ils se fourrent au milieu du foin , dont ils se couvrent tout le corps. On dit qu'au Cap ils ont leur nid dans les fentes des rochers , où ils se font un lit de mousse et de feuilles d'épines , qui leur servent aussi de nourriture , de même que les autres feuilles qui sont peu charnues ; au moins celui qui est à Amsterdam paraît les préférer aux racines et au pain qu'on lui donne. Il ne mange pas volontiers des noix ni des amandes. Quand il mâche , sa mâchoire inférieure se meut comme celle des animaux qui ruminent , quoi-

» qu'il n'appartienne point à cette classe. Si l'on peut
 » juger de toute l'espèce par lui, ces animaux ne par-
 » viennent pas aussi vite à toute leur grandeur que les
 » cochons d'Inde. Quand il a été pris, il était de la
 » grosseur d'un rat, et était vraisemblablement âgé de
 » cinq ou six semaines; depuis onze mois qu'il est dans
 » ce pays, il n'a pas encore la taille d'un lapin sauvage,
 » quoique ces animaux parviennent à celle de nos la-
 » pins domestiques.

» Les Hottentots estiment beaucoup une sorte de re-
 » mède que les Hollandais nomment *pissat de blaireau*;
 » c'est une substance noirâtre, sèche et d'assez mau-
 » vaise odeur, qu'on trouve dans les fentes des rochers
 » et dans des cavernes: on prétend que c'est à l'urine
 » de ces bêtes qu'elle doit son origine. Ces animaux,
 » dit-on, ont la coutume de pisser toujours dans le mê-
 » me endroit, et leur urine dépose cette substance,
 » qui, séchée avec le tems, prend de la consistance.
 » Cela est assez vraisemblable; celui qui est à Amster-
 » dam lâche presque toujours son urine dans le même
 » coin de la loge où il est renfermé.

» Sa tête est petite à proportion de son corps; ses
 » yeux n'ont guère que la moitié de la grandeur de ceux
 » du lapin; sa mâchoire inférieure est un peu plus
 » courte que celle de dessus; ses oreilles sont rondes et
 » peu élevées, elles sont bordées de poils très fins, mais
 » qui deviennent plus longs à mesure qu'ils approchent
 » de ceux de la tête; son cou est plus haut que large,
 » et il en est de même de tout le corps; ses pieds de
 » devant sont sans poils en dessous, et partagés en lobes;
 » en dessus, ils sont couverts de poils jusqu'à la racine
 » des ongles. M. Vosmaër dit que ses pieds sont nus:
 » cela ne doit s'entendre que de la partie inférieure.
 » Quand il court, les jambes de derrière ne paraissent

» guère plus longues que celles de devant. Leurs pieds
 » n'ont que trois doigts, dont deux sont toujours ap-
 » pliqués contre terre quand ils marchent : mais le troi-
 » sième, ou l'intérieur, est plus court et séparé des
 » deux autres ; quelque mouvement que l'animal fasse,
 » il le tient toujours élevé. Ce doigt est armé d'un ongle
 » dont la construction est singulière. M. Vosmaër se
 » contente de dire qu'il a un ongle courbe : M. Pallas
 » n'en dit pas davantage, et la figure qu'il en a don-
 » née ne le fait pas mieux connaître. Cet ongle forme
 » une gouttière dont les bords sont fort minces ; ils se
 » rapprochent à leur origine, et s'éloignent en avançant
 » au devant ; puis ils se recourbent en dessous, et ils se
 » réunissent en se terminant en une petite pointe, qui
 » s'étend dans la cavité de la gouttière, presque jus-
 » qu'à son milieu. Ces ongles sont situés de façon que
 » la cavité de celui du pied droit est en partie tournée
 » vers celle du pied gauche, et en partie vers en bas :
 » placés au bout du doigt que l'animal tient toujours
 » élevé, ils ne touchent jamais le sol sur lequel ils mar-
 » chent. Il ne paraît pas vraisemblable qu'ils servent à
 » jeter en arrière la terre, comme M. Pallas l'a soup-
 » çonné ; ils sont trop tendres pour cela. M. Klokner
 » à mieux vu quel était leur usage. L'animal s'en sert
 » pour se gratter le corps et se délivrer des insectes ou
 » des ordures qui se trouvent sur lui ; ses autres ongles,
 » vu leur figure, lui seraient inutiles pour cela : le Créa-
 » teur n'a pas voulu qu'aucun des animaux qu'il a for-
 » més, manquât de ce qui leur était nécessaire pour se
 » délivrer de tout ce qui pourrait les incommoder. »

* Celui qui a traduit ce passage pour M. de Buffon, s'est trompé
 en disant que c'est le doigt du milieu qui a cet ongle ; il aurait dû dire
 le doigt intérieur, comme il y a dans le texte hollandais.

4. *Le l'aye-aye.* Aye-aye est une exclamation des habitans de Madagascar, que M. Sonnerat a cru devoir appliquer à cet animal, qui se trouve dans la partie ouest de cette île. Il dit « qu'il ne se rapproche d'aucun genre, et qu'il tient du maki, de l'écureuil et du singe. Ses oreilles plates et larges ressemblent beaucoup à celles de la chauve-souris; ce sont deux peaux noires presque lisses, parsemées de quelques longs poils noirs terminés de blanc, qui forment la robe. Quoique la queue paraisse toute noire, cependant les poils à leur base sont blancs jusqu'à la moitié. Son caractère principal, et un des plus singuliers, est le doigt du milieu des pieds de devant; les deux dernières articulations sont très-longues, grêles, dénuées de poils: il s'en sert pour tirer les vers des trous d'arbres, et pour les pousser dans son gosier; il semble aussi lui être utile pour s'accrocher aux branches. Cet animal paraît terrier, ne voit pas pendant le jour, et son œil couleur d'ocre de rue est comme celui du chat-huant. Il est très-paresseux, et par conséquent très-doux; celui-ci restait toujours couché, et ce n'est qu'en le secouant plusieurs fois qu'on venait à bout de le faire remuer. Il a vécu près de deux mois, n'ayant pour toute nourriture que du riz cuit; il se servait, pour le manger, de ses deux doigts, comme les Chinois de baguettes. »

J'ai examiné de près la peau d'un de ces animaux, que M. Sonnerat m'a donnée pour le cabinet du roi; il m'a paru se rapprocher du genre des écureuils plus que d'aucun autre; il a aussi quelque rapport à l'espèce de gerboise que j'ai donnée sous le nom de *tarsier*.

5. *Le bobak* ¹. L'on a donné le nom de *marmotte* de

¹ Nom de cet animal en Pologne, et que nous avons adopté.

Strasbourg au hamster , et celui de *marmotte de Pologne* au bobak : mais autant il est certain que le hamster n'est point une marmotte , autant il est probable que le bobak en est une ; car il ne diffère de la marmotte des Alpes que par les couleurs du poil ; il est d'un gris moins brun ou d'un jaune plus pâle ; il a aussi une espèce de pouce , ou plutôt un ongle , aux pieds de devant , au lieu que la marmotte n'a que quatre doigts à ses pieds , et que le pouce lui manque. Du reste , elle lui ressemble en tout ; ce qui peut faire présumer que ces deux animaux ne forment pas deux espèces distinctes et séparées. Il en est de même du monax ou marmotte de Canada , que quelques voyageurs ont appelé *siffleur* ; il ne paraît différer de la marmotte que par la queue , qu'il a plus longue et plus garnie de poils. Le monax du Canada , le bobak de Pologne et la marmotte des Alpes pourraient donc n'être tous trois que le même animal , qui , par la différence des climats , aurait subi les variétés que nous venons d'indiquer. Comme cette espèce habite de préférence la région la plus haute et la plus froide des montagnes ; comme on la trouve en Pologne ; en Russie , et dans les autres parties du nord de l'Europe , il n'est pas étonnant qu'elle se retrouve au Canada , où seulement elle est plus petite qu'en Europe : et cela ne lui est pas particulier ; car tous les animaux qui sont communs aux deux continens , sont plus petits dans le nouveau que dans l'ancien.

L'animal de Sibérie que les Russes appellent *jevrashka* , est une espèce de marmotte encore plus petite que le monax du Canada. Cette petite marmotte a la tête ronde et le muscau érasé : on ne lui voit point d'oreilles ; et l'on ne peut même découvrir l'ouverture du conduit auditif qu'en détournant le poil qui le couvre. La longueur du corps , y compris la tête , est tout au plus

d'un pied : la queue n'a guère que trois ponces : elle est presque ronde auprès du corps , et ensuite elle s'applatit , et son extrémité paraît tronquée. Le corps de cet animal est assez épais ; le poil est fauve , mêlé de gris , et celui de l'extrémité de la queue est presque noir. Les jambes sont courtes ; celles de derrière sont seulement plus longues que celles de devant. Les pieds de derrière ont cinq doigts et cinq ongles noirs et un peu courbés ; ceux de devant n'en ont que quatre. Lorsqu'on irrite ces animaux , ou seulement qu'on veut les prendre , ils mordent violemment , et font un cri aigu comme la marmotte : quand on leur donne à manger , ils se tiennent assis , et portent à leur gucule avec les pieds de devant. Ils se recherchent au printems , et produisent en été : les portées ordinaires sont de cinq ou six ; ils se font des terriers où ils passent l'hiver , et où la femelle met bas et allaite ses petits. Quoiqu'ils aient beaucoup de ressemblance et d'habitudes communes avec la marmotte , il paraît néanmoins qu'ils sont d'une espèce réellement différente ; car dans les mêmes lieux , en Sibérie , il se trouve de vraies marmottes de l'espèce de celles de Pologne ou des Alpes , et que les Sibériens appellent *surok* ; et l'on n'a pas remarqué que ces deux espèces se mêlent , ni qu'il y ait entr'elles une race intermédiaire.

6. *Le bizaam*. M. Vosmaër a donné la description d'un animal sous le nom de *chat bizaam* , dans une feuille imprimée à Amsterdam en 1771 , dont voici l'extrait.

« Sa grandeur est à peu près celle d'un chat domestique. La couleur dominante par tout le corps est le gris cendré clair , rehaussé de taches brunes. Au milieu du dos règne une raie noire jusqu'à la queue , qui est à

bandes noires et blanches ; mais la pointe en est noire ou d'un brun très-foncé. Les pattes de devant et de derrière sont brunes en dedans , et grises tachées de brun en dehors ; le ventre et la poitrine sont d'un gris cendré. Aux deux côtés de la tête et sur le nez , se voient des raies brunes ; au bout du nez et sous les yeux , il y a des taches blanches. Les oreilles rondes et droites sont couvertes de poils courts et gris ; le nez noir , et de chaque côté sont plusieurs longs poils bruns et blancs. Les pattes sont armées de petites griffes blanches et crochues qui se retirent en dedans.

Ce joli animal était d'un naturel un peu triste , sans cependant être méchant ; on le tenait à la chaîne. Il mangeait volontiers de la viande , mais sur-tout des oiseaux vivans. On ne l'a pas entendu miauler ; mais quand on le tourmentait , il grommelait et soufflait comme un chat. »

M. Vosmaër dit aussi qu'il a nourri ce chat bizaam pendant trois ans , et qu'il n'a jamais senti qu'il eût la plus légère odeur de muse ; ainsi ceux qui l'ont appelé *chat musqué* , l'ont apparemment confondu avec la civette ou la genette du Cap : néanmoins ces deux animaux ne se ressemblent point du tout ; car M. Vosmaër compare le bizaam au margay. « De tous les animaux , dit-il, que M. de Buffon nous a fait connaître , le margay de Cayenne est celui qui a le plus de ressemblance avec le chat bizaam , quoiqu'en les comparant exactement , le margay ait le museau bien plus menu et plus pointu ; il diffère aussi beaucoup par la queue et la figure des taches. »

J'observerai à ce sujet que ces premières différences ont été bien saisies par M. Vosmaër ; mais ces animaux diffèrent encore par la grandeur , le margay étant de la taille du chat sauvage , et le bizaam de celle du chat

domestique , c'est-à-dire , une fois plus petit. D'ailleurs le margay n'a point de raie noire sur le dos ; sa queue est beaucoup moins longue et moins pointue : et ce qui achève de décider la différence réelle de l'espèce du margay et de celle du bizaam , c'est que l'un est de l'ancien continent , et l'autre du nouveau.

7. *Le serval.* ¹ Cet animal , qui a vécu pendant quelques années à la ménagerie du roi , sous le nom de *chat-tigre* , nous paraît être le même que celui qui a été décrit par MM. de l'académie , sous le nom de *chat-pard* ; et nous iguorerions peut-être encore son vrai nom , si M. le marquis de Montmirail ne l'eût trouvé dans un voyage italien , dont il a fait la traduction et l'extrait. « Le maraputé , que les Portugais de l'Inde appellent *serval* , dit le P. Vincent-Marie , est un animal sauvage et féroce , plus gros que le chat sauvage , et un peu plus petit que la civette de laquelle il diffère , en ce que sa tête est plus ronde et plus grosse relativement au volume de son corps , et que son front paraît creusé dans le milieu. Il ressemble à la panthère par les couleurs du poil , qui est fauve sur la tête , le dos , les flancs , et blanc sous le ventre , et aussi par les taches qui sont distinctes , et également distribuées , et un peu plus petites que celles de la panthère ; ses yeux sont très-brillans , ses moustaches fournies de soies longues et roides ; il a la queue courte , les pieds grands et armés d'ongles longs et crochus. On le trouve dans les montagnes de l'Inde : on le voit rarement à terre ; il se tient presque toujours sur les arbres , où il fait son nid et prend les oiseaux , desquels il se nourrit : il saute

¹ Nom que les Portugais habitués dans l'Inde ont donné à cet animal , que les habitans du Malabar appellent *maraputé*.

aussi légèrement qu'un singe d'un arbre à l'autre , et avec tant d'adresse et d'agilité , qu'en un instant il parcourt un grand espace , et qu'il ne fait , pour ainsi dire , que paraître et disparaître. Il est d'un naturel féroce : cependant il fuit à l'aspect de l'homme , à moins qu'on ne l'irrite , sur-tout en dérangeant sa beauge ; car alors il devient furieux , il s'élance , mord et déchire , à peu près comme la panthère. »

La captivité , les bons ou les mauvais traitemens , ne peuvent ni dompter ni adoucir la férocité de cet animal ; celui que nous avons vu à la ménagerie était toujours sur le point de s'élancer contre ceux qui l'approchaient : on n'a pu le dessiner ni le décrire qu'à travers la grille de sa loge. On le nourrissait de chair comme les panthères et les léopards.

Ce serval ou maraputé du Malabar et des Indes nous paraît être le même animal que le chat-tigre du Sénégal et du cap de Bonne-Espérance , qui , selon le témoignage des voyageurs , ressemble au chat par la figure , et au tigre (c'est-à-dire , à la panthère ou au léopard) par les taches noires et blanches de son poil. Cet animal , disent-ils , est quatre fois plus gros qu'un chat ; il est vorace et mange les singes , les rats et les autres animaux. »

Par la comparaison que nous avons faite du serval avec le chat-part décrit par MM. de l'académie , nous n'y avons trouvé d'autres différences que les longues taches du dos et les anneaux de la queue du chat-part , qui ne sont pas dans le serval ; il a seulement ces taches du dos placées plus près que celles des autres parties du corps : mais cette petite disconvenance fait une différence trop légère pour qu'on puisse douter de l'identité d'espèce de ces animaux.

TABLE

DE CE QUI EST CONTENU DANS CE VOLUME.

	Page.
<i>SUITE des animaux carnassiers de nos contrées.</i>	
<i>Le rat. (Fig.)</i>	1.
<i>La souris. (Fig.)</i>	6.
<i>Le mulot.</i>	8.
<i>Le surmulot.</i>	13.
<i>Le rat d'eau.</i>	16.
<i>Le campagnol.</i>	18.
<i>Le cochon d'inde. (Fig.)</i>	20.
<i>Le hérisson. (Fig.)</i>	25.
<i>La musaraigne.</i>	26.
<i>La taupe. (Fig.)</i>	28.
<i>Addition à l'article de la taupe.</i>	32.
<i>La chauve-souris. (Fig.)</i>	41.
<i>Addition à l'article de la chauve-souris.</i>	47.
<i>Le loir. (Fig.)</i>	49.
<i>Le lérot.</i>	55.
<i>Le muscardin. (Fig.)</i>	57.
<i>La marmotte. (Fig.)</i>	59.
<i>Animaux domestiques étrangers.</i>	
<i>L'éléphant. (Fig.)</i>	66.
<i>Addition à l'article de l'éléphant.</i>	113.
<i>Le chameau et le dromadaire. (Fig.)</i>	120.
<i>Addition à l'article du chameau et du dromadaire.</i>	133.

<i>Le buffle , le bonasus , l'aurochs , le bison et le zébu. (Fig.)</i>	135.
<i>Addition à l'article de l'aurochs , du bison et du buffle.</i>	153.
<i>Le mouflon et les autres brebis. (Fig.)</i>	161.
<i>L'élan et le renne. (Fig.)</i>	172.
<i>Addition à l'article du renne.</i>	190.
<i>Le mangouste.</i>	195.
<i>Animaux sauvages étrangers.</i>	
<i>Le rhinocéros. (Fig.)</i>	199.
<i>Addition à l'article du rhinocéros.</i>	211.
<i>La girafe. (Fig.)</i>	214.
<i>Addition à l'article de la girafe.</i>	220.
<i>Le zèbre. (Fig.)</i>	227.
<i>Le nil-gaut. (Fig.)</i>	232.
<i>L'ours. (Fig.)</i>	243.
<i>Addition à l'article de l'ours.</i>	254.
<i>L'ours blanc. (Fig.)</i>	259.
<i>Le bouquetin , le chamois et les autres chèvres.</i>	263.
<i>Les gazelles.</i>	277.
<i>Le polatouche.</i>	298.
<i>Les gerboises. (Fig.)</i>	301.
<i>Addition à l'article de la gerboise.</i>	305.
<i>Le porc-épic. (Fig.)</i>	312.
<i>Le pangolin et le phatagin.</i>	317.
<i>Les makis.</i>	321.
<i>Le loris. (Fig.)</i>	326.
<i>Animaux sauvages carnassiers étrangers.</i>	
<i>Le lion. (Fig.)</i>	330.
<i>Le tigre. (Fig.)</i>	349.
<i>La panthère , l'once et le léopard. (Fig.)</i>	359.
<i>Le lynx ou loup-cervier. (Fig.)</i>	366.
<i>Le caracal. (Fig.)</i>	370.
<i>Le chacal et l'adive. (Fig.)</i>	372.
<i>L'hyène. (Fig.)</i>	376.

<i>La civette et le zibet, (Fig.)</i>	380.
<i>La genette.</i>	386.
<i>L'isatis.</i>	388.
<i>Le glouton.</i>	392.
<i>Addition à l'article du glouton.</i>	395.
<i>La zibeline.</i>	396.
<i>La surikate.</i>	401.
<i>Le hamster.</i>	404.
<i>La roussette, la rougette et le vampire.</i>	412.

NOTICES.

I. <i>Quadrupèdes étrangers qui ont rapport au cheval et au bœuf.</i>	418.
II. <i>Quadrupèdes qui ont rapport au cerf, au daim et au chevreuil.</i>	428.
III. <i>Quadrupèdes qui ont rapport aux chèvres et aux gazelles.</i>	435.
IV. <i>Quadrupèdes qui ont rapport aux gazelles.</i>	441.
V. <i>Quadrupèdes qui ont rapport au sanglier et au cochon.</i>	451.
VI. <i>Quadrupèdes qui ont rapport au lièvre, au lapin, à l'écureuil et à la marmotte.</i>	460.
VII. <i>Quadrupèdes qui ont rapport au putois, à la fouine et au furet.</i>	470.
VIII. <i>Quadrupèdes qui ont rapport aux rats et aux souris.</i>	475.
IX. <i>Quadrupèdes qui ont rapport aux taupes.</i>	481.
X. <i>Quadrupède qui a rapport au hérisson.</i>	482.
XI. <i>Quadrupèdes qui ont rapport aux chauve-souris.</i>	485.
XII. <i>Notices de quelques autres quadrupèdes.</i>	486.

